



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

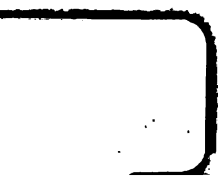
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

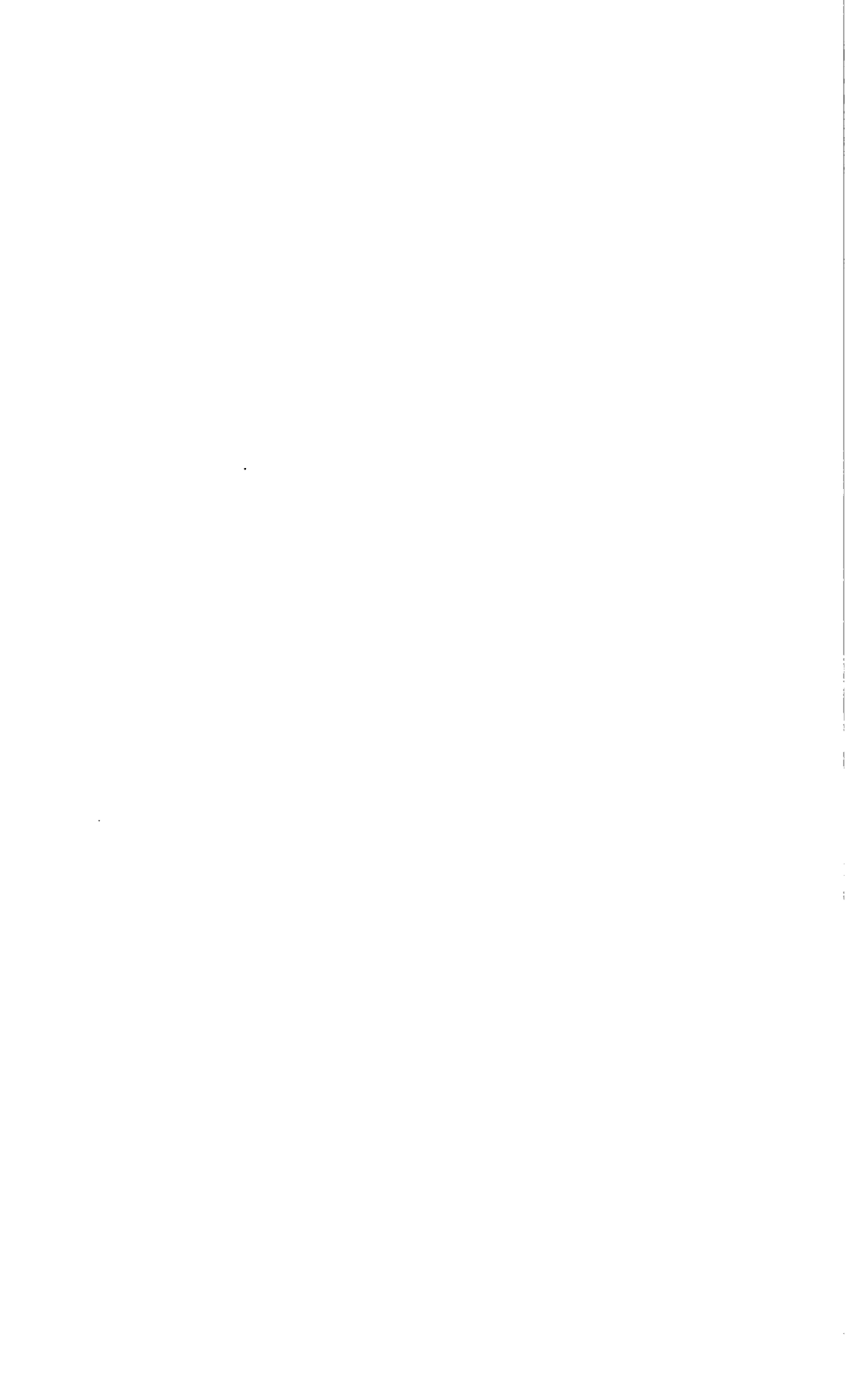
We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
ARCHÉOLOGIQUE
ET HISTORIQUE
DU LIMOUSIN

TOME XXXVI

(TOME XIV DE LA DEUXIÈME SÉRIE)



LIMOGES
IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE LIMOUSINE
V. H. DUCOURTIEUX

Libraire de la Société archéologique et historique du Limousin
7, RUE DES ARÈNES, 7

1888

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE

DU LIMOUSIN

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
ARCHÉOLOGIQUE
ET HISTORIQUE
DU LIMOUSIN

TOME XXXVI. — 1^{re} LIVRAISON
(TOME XIV DE LA DEUXIÈME SÉRIE)



LIMOGES
IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE LIMOUSINE
V. H. DUCOURTIEUX

Libraire de la Société archéologique et historique du Limousin
7, RUE DES ARÈNES, 7

1888

SOMMAIRE

de la 1^{re} livraison du tome XXXVI

L'abbé Vitrac (notice biographique et bibliographique), par M. l'abbé Arbellot.....	1
Les Croix de plomb placées dans les tombeaux en manière de pitacium, par M ^{re} X. Barbier de Montault.....	23
L'école monastique d'orfèvrerie de Grandmont et l'autel majeur de l'église abbatiale, notice accompagnée des deux inventaires les plus anciens du Trésor (1496-1515), par M. Louis Guibert.....	51
Les Jean Limosin, émailleurs, par M. Louis Bourdery.....	99
Etude historique et bibliographique sur Geoffroy de Vigeois, par M. l'abbé Arbellot.....	135
Biographies limousines et marchaises, par M. Alfred Leroux	163
Lettres inédites de M.-A. Muret et documents le concernant, transcrits aux archives de Mantoue et de Rome, par A. Bertolotti, archiviste de l'État à Mantoue.....	191
Peintures murales de l'église de Saint-Victurnien, par M. Louis Guibert.....	205
La Bibliothèque de la Société archéologique et historique du Limousin, par M. Alfred Leroux.....	215
Quelques procès limousins aux Grands-Jours de 1454, par M. René Fage.....	227
Testament de messire Charles, comte des Cars (20 mars 1625), par M. J.-B. Champeval.....	229
Note relative aux enclaves poitevines de la Marche et du Limousin, par M. G. Berthomier.....	235
L'histoire du Limousin dans les publications allemandes, par M. Alfred Leroux.....	237

L'ABBÉ VITRAC



NOTICE BIOGRAPHIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE



DC 611

L731S6

v. 36

I. — BIOGRAPHIE.

I. — Vitrac (Jean-Baptiste), né à Limoges le 1^{er} février 1739 (1), était fils de Léonard Vitrac et de Catherine Penot. L'abbé Legros, son contemporain, qui l'a inscrit, de son vivant, dans son *Dictionnaire des Hommes illustres du Limousin*, a dit de lui : « C'était le fils d'un cordonnier, mais un de ces sujets rares, en qui les talents et le mérite couvrent le léger défaut d'une naissance obscure ». Après avoir fait de bonnes études à Limoges, au Collège de Sainte-Marie, sous les PP. Jésuites, qui en avaient alors la direction, il entra au Séminaire des Ordinand, et fut promu au sacerdoce en 1762. Il fut d'abord nommé vicaire à la paroisse de Saint-Pierre, mais il resta peu de temps dans le ministère pastoral. Lorsque, par un arrêt du 6 août 1762, le Parlement supprima les Jésuites et les expulsa de leurs maisons d'éducation, l'abbé Vitrac fut un des premiers sujets sur lesquels on jeta les yeux pour remplacer les Pères dans le collège de Limoges, et leur succéder dans la pénible et honorable carrière de l'instruction publique et de l'éducation de la jeunesse (2).

(1) Et non pas le 12 novembre 1740, comme le dit M. Emile Ruben dans son *Catalogue de la Bibliothèque communale* (volume des *Belles-Lettres*, p. 195). — Ce J.-B. Vitrac, né le 12 novembre 1740, était un frère puîné de l'abbé Vitrac, qui fut plus tard curé de Saint-Sylvestre.

(2) L'abbé Lecaos, *Dictionnaire ms. des Hommes illustres du Limousin*, p. 400. — *Recherches historiques sur l'église de Saint-Michel-des-Lions*, 1811, p. 68 (par le même). — Mairie de Limoges, Registres de l'Etat civil, 7 floréal an XIII.

Dans l'intervalle qui s'écoula entre la suppression des Jésuites (1762) et l'établissement du nouveau collège royal (1763), M^{re} d'Argentré, évêque de Limoges, engagea l'abbé Vitrac à ouvrir une école publique pour y recueillir les jeunes élèves que la dispersion de leurs anciens maîtres exposait à rester sans instruction. On ne connaissait pas, à cette époque, la méthode pédagogique qui consiste à séparer l'éducation religieuse de l'instruction profane. L'abbé Vitrac, qui avait déjà donné des preuves de sa capacité dans l'instruction de ses jeunes frères, paraissait plus apte que tout autre à combler le vide fait par la suppression de la Compagnie de Jésus (1).

Les professeurs et régents du nouveau collège — qu'on appela non plus Collège de Sainte-Marie, mais Collège royal — furent choisis le 4 août 1763. L'abbé Vitrac fut nommé régent de sixième, avec 500 francs de traitement, et il tint par conséquent le dernier rang dans le nouveau collège. Il préféra cette classe, qui, destinée à enseigner les premiers éléments, exigeait une aptitude spéciale, qu'on trouve rarement dans le commun des professeurs. Il y voyait d'ailleurs le précieux avantage de donner les premiers soins à de jeunes plantes dont la culture, si elle est plus pénible, porte aussi les fruits les plus durables et les plus abondants. Mais il ne tarda pas à être appelé, dans le nouveau Collège, à des fonctions plus élevées, et il s'en acquitta toujours avec la même intelligence et le même succès. « *Il nous le faudrait partout* », disaient les administrateurs du Collège qui reconnaissaient la variété de ses talents et l'activité de son zèle.

En 1769, la chaire d'humanités étant devenue vacante par la démission de M. Dubrac aîné, l'abbé Vitrac en fut pourvu le 30 octobre de cette année, et c'est en cette qualité de régent de seconde ou de professeur d'humanités qu'il commença à briller par les discours publics qu'il se trouva obligé, par état, de prononcer à la fin de chaque deuxième année, alternativement avec le régent de troisième (2).

Le 22 août 1772, il prononça, à l'occasion de la distribution des prix, un discours français dont le sujet n'est pas indiqué (3) ;

(1) *Notice sur l'abbé Vitrac*, publiée dans le *Calendrier de la Sénatorerie de Limoges*, 1806, p. 59. — *Journal de la Haute-Vienne*, 12 floréal an XIII (2 mai 1805), p. 275.

(2) L'abbé LEGROS, *Dictionnaire ms. des Hommes illustres du Limousin*, p. 400. — Alfred LEROUX, *Inventaire des Archives départementales de la Haute-Vienne*, série D, p. 21, 25.

(3) A. LEROUX, *Inventaire des Archives départementales de la Haute-Vienne*, série D, p. 27.

mais deux ans après, le 22 août 1774, il prononça l'éloge de Marc-Antoine Muret, célèbre humaniste limousin du xvi^e siècle, surnommé l'*Orateur des papes*. Le même jour de l'année suivante (1775), il fit l'éloge de Jean Dorat, né à Limoges, poète et interprète du roi, un des astres les plus brillants de la pléiade poétique du xvi^e siècle. Le bureau d'administration décida que cet éloge serait imprimé aux frais du Collège. Deux ans plus tard (23 août 1777), l'abbé Vitrac prononça l'éloge d'Etienne Baluze, savant limousin, né à Tulle, si connu par son érudition profonde et ses nombreuses publications. On voit que l'abbé Vitrac aimait sa province natale, et qu'il se plaisait, dans son esprit patriotique, à en faire ressortir les illustrations.

La même année (1777), il publia un *Traité élémentaire de l'Apologue et de la Narration*, à l'usage de ses élèves, les humanistes du Collège royal de Limoges. Cet ouvrage devint classique et eut plusieurs éditions. L'auteur, quelques années plus tard, y ajouta un *Traité élémentaire du style épistolaire* (1).

C'est pendant qu'il était professeur d'humanités qu'il fit une traduction des *Héroïdes* d'Ovide, dont le manuscrit se trouve à la Bibliothèque communale de Limoges.

Le 26 mai 1779, M. l'abbé Pouyat, principal du Collège, déclara choisir, avec l'assentiment du Bureau, M. Vitrac aîné, professeur d'humanités, pour la place de sous-principal, devenue vacante par la retraite de M. Bélezy (2). Le 21 août suivant, l'abbé Vitrac prononça l'éloge du pape Grégoire XI, né en Limousin, et c'est par ce discours qu'il termina sa carrière oratoire dans le Collège de Limoges. M. l'abbé Pouyat, principal, étant mort au mois de janvier 1782, on procéda, le 4 février suivant, à l'élection du nouveau principal. « Les suffrages se portèrent sur M. J.-B. Vitrac, licencié ès-lois, des Académies de Montauban, Clermont-Ferrand, La Rochelle et Châlons, de la Société royale d'Agriculture de Limoges, présentement sous-principal du collège. » Mais il ne garda pas longtemps cette charge, car le 9 septembre 1782, il donna sa démission, motivée « par les infirmités qu'il avait contractées pendant son long séjour au Collège ». Le 28 octobre suivant, le Bureau décida que, quoiqu'il manquât

(1) On trouve dans la Bibliothèque communale de Limoges, et dans celle du grand Séminaire, une édition de cet ouvrage ainsi augmenté, en date de 1780; et nous possédons une édition postérieure, encore augmentée, datée de 1788.

(2) A. LEROUX, *Inventaire des Archives départementales*, série D. p. 30, 4^{re} col.

encore quelque temps à M. Vitrac pour avoir acquis la vétérance fixée à vingt ans de service au Collège, néanmoins il jouirait de la pension émérite de 300 livres sa vie durant..., en considération des services qu'il n'a cessé de rendre au collège depuis son établissement (1).

Les motifs de santé, allégués par l'abbé Vitrac pour donner sa démission de principal, étaient, semble-t-il, plus apparents que véritables. D'après l'abbé Legros, l'abbé Vitrac « fit démission de ce principalat entre les mains de l'administration du Collège pour des raisons que tout le monde sait, et qu'il ne m'est pas permis de déduire ici (2) ». Quelles étaient ces raisons ? un conflit qui s'était élevé entre les administrateurs du Collège et Mgr d'Argentré, à l'occasion de quelques droits de nomination à certains bénéfices (3), paraît être la raison véritable de cette démission. L'abbé Vitrac ne voulut pas entrer en lutte avec son évêque. L'auteur d'une notice publiée dans le calendrier de 1806 s'exprime ainsi : « Lorsque la place de principal vint à vaquer, elle lui fut naturellement déferée, comme au sujet le plus propre à imprimer à toutes les parties de l'enseignement public ce mouvement d'intérêt et d'émulation qui en est l'âme. Malheureusement il ne parut qu'un instant dans un poste qui lui était si légitimement acquis. Les causes de sa retraite sont connues. Ce serait rouvrir d'anciennes plaies que de les rappeler ici. Mais nous pouvons dire à sa louange que si on le blâma dans le temps d'avoir trop cédé à sa sensibilité, mise à des épreuves imméritées, on ne put qu'être édifié du motif de sa démarche, qui prenait sa source dans un profond respect pour une puissance toujours respectable, lors même que ses prétentions excèdent la mesure de ses droits (4) ».

L'abbé Vitrac fut suivi dans sa retraite par l'abbé Delauze, sous-principal, et par Elie Vitrac, son frère, régent de quatrième, auquel le Bureau accorda une pension émérite de 150 livres, en récompense de ses longs services (5).

II. — Au milieu des occupations diverses que lui créèrent ces

(1) A. LEROUX, *Inventaire des Archives départementales*, série D. p. 30, 4^{re} col.

(2) *Dictionnaire ms. des Hommes illustres du Limousin*, p. 400.

(3) A. LEROUX, *Inventaire des Archives départementales*, série D, *Fonds de l'ancien collège*, p. 30.

(4) *Calendrier ecclésiastique* de 1806, p. 60.

(5) A. LEROUX, *Inventaire des archives départementales*, série D, p. 30

emplois successifs de régent de sixième, de professeur d'humanités, de sous-principal et de principal du Collège, l'abbé Vitrac trouva le temps de rédiger pendant plusieurs années, de 1775 à 1782, la *Feuille hebdomadaire de Limoges*, qui renferme un grand nombre d'articles de sa façon ; il trouva le temps de composer les discours académiques et l'ouvrage classique dont nous avons parlé, et de se faire un nom ou du moins un certain renom dans la carrière de l'éloquence chrétienne. Il se distingua, en effet, par les sermons qu'il prononça à diverses époques, et notamment par l'Avent de 1770, qu'il prêcha avec applaudissements à la cathédrale de Limoges. Il y prêcha l'Avent une seconde fois en 1786. De tous ses sermons, il n'a publié qu'un *Eloge de l'Institut des religieuses Filles de Notre-Dame*, qu'il dédia à Mgr d'Argentré en 1788.

L'abbé Vitrac était un littérateur élégant plutôt qu'un chercheur et un érudit. Après la mort de l'abbé Nadaud, arrivée en 1775, il put se procurer un manuscrit du savant antiquaire, le quatrième volume de ses *Mémoires*, ayant pour titre : *Essai sur la littérature limousine*, et qui était un travail biographique et bibliographique sur les écrivains limousins, travail rempli d'érudition et fruit d'études laborieuses. L'abbé Vitrac mit à profit, en les ornant de son style, les savantes recherches de l'abbé Nadaud, et il se les approprias peu délicatement, sans en indiquer la source. C'était se faire, à bon marché, une réputation d'érudit. Dès l'année 1776 jusqu'en 1782, il publia, dans la *Feuille hebdomadaire de Limoges*, une série d'articles sur les écrivains par ordre alphabétique. Le premier écrivain dont il annonça les ouvrages fut Jean Adam, jésuite, né à Limoges. Il suivit les lettres de l'alphabet jusqu'à Jean De Cordes, chanoine de Limoges, célèbre par son érudition. Il suspendit alors cette publication, ayant le projet de donner son ouvrage dans son entier, au lieu de le faire paraître par articles détachés. Il avait publié, dans le *Calendrier ecclésiastique* de 1781, le catalogue de trois cent cinquante-un écrivains originaires de notre province. Mais les occupations de son ministère, les troubles de la Révolution et enfin son exil en Espagne l'empêchèrent de mettre son projet à exécution.

Le manuscrit de son ouvrage, que M. Auguste Du Boys se procura chez M. Bouriaud cadet, neveu et héritier de l'abbé Vitrac, se trouve aujourd'hui, avec le quatrième volume des *Mémoires manuscrits* de l'abbé Nadaud, entre les mains de M. Emile Du Boys, fils de M. Auguste Du Boys, à Rochefort-sur-Mer.

Les *Annales de la Haute-Vienne*, de 1810 à 1813, ont publié, par articles détachés, le volume manuscrit de l'abbé Vitrac sur les

écrivains limousins : quoique la nomenclature en soit incomplète, on y trouve de curieuses et savantes indications qu'on doit plutôt aux laborieuses recherches de l'abbé Nadaud qu'à l'abbé Vitrac, son copiste. En 1851, nous avons entrepris, avec M. Auguste Du Boys, de publier, en la complétant, cette série de biographies ; et en 1854, nous avons donné au public un premier volume, depuis la lettre A jusqu'à la lettre G (exclusivement), sous ce titre : *Biographie limousine*. Mais la mort de notre regretté collègue, M. Auguste Du Boys, notre éloignement de Limoges et les occupations du ministère pastoral nous empêchèrent de donner suite à cet ouvrage.

III. — Des talents si multiples et si remarquables devaient naturellement procurer à l'abbé Vitrac l'estime et la protection des hauts personnages de la province. Aussi, dès le premier discours qu'il prononça, il acquit la faveur de M. d'Aine, intendant de la Généralité, à qui il dédia en 1777 l'éloge de Baluze. M. d'Aine, ami des lettres, littérateur lui-même, se plut à encourager les travaux littéraires de l'abbé Vitrac, et ne contribua pas médiocrement à sa réputation par la protection ouverte dont il l'honora. Les publications de l'abbé Vitrac le firent admettre et agréger aux Académies de Montauban, La Rochelle, Clermont-Ferrand et Châlons-sur-Marne, ainsi qu'à la Société d'agriculture, sciences et arts de Limoges. M. d'Aine, qui lui avait donné une grande marque d'estime en lui confiant l'instruction religieuse de sa fille unique, voulut l'emmener avec lui lorsqu'il fut appelé à l'intendance de la Touraine (1783). L'abbé Vitrac, accoutumé à vivre sans ambition, au sein de sa famille dont il était devenu le père, n'hésita pas à rejeter cette offre séduisante qui l'aurait arraché à ses chères habitudes et privé d'une liberté qu'il regardait comme son plus précieux trésor. La riche cure de Verteuil, en Angoumois, lui avait été offerte de la part de la duchesse d'Anville. Cette noble dame, qui cultivait et encourageait les belles-lettres, avait cherché à s'attacher, dans la personne de l'abbé Vitrac, un homme propre à répandre de l'intérêt et de l'agrément dans sa société, pendant le séjour qu'elle faisait chaque année dans ses terres (1). L'abbé Vitrac refusa ce poste avantageux, et borna toute son ambition à la petite cure de Mont-Jauvy, à laquelle il fut nommé au mois de janvier 1783. Cette cure, située à l'extrémité d'un faubourg de Limoges, et qui ne comprenait que

(1) *Calendrier ecclésiastique* de 1806, p. 61. — L'abbé LEGROS, *Dictionnaire ms. des hommes illustres du Limousin*, p. 400.

143 habitants, lui laissait beaucoup de loisirs pour l'étude et la prédication ; et, de la maison qu'il habitait, rue Montant-Manigne (1), il pouvait facilement gouverner son petit troupeau. Deux ans après cette nomination, il vit s'augmenter ses revenus par son élection au prieuré-cure de La Tronchette (*alias* Belle-Selve), paroisse de Saint-Genest, diocèse de Bourges, vacant par le décès de M. Croisier (31 décembre 1784) (2). De plus, il fut élevé à la dignité de promoteur de la métropole de Bourges dans le diocèse de Limoges (3). L'abbé Vitrac profita des loisirs que lui faisait sa position nouvelle pour achever son ouvrage sur l'*Histoire littéraire du Limousin* et pour se livrer à la prédication. La bibliothèque communale de Limoges possédait, il y a quelques années, plusieurs sermons manuscrits qu'il a composés à cette époque (4), et nous même avons de lui deux volumes manuscrits très bien reliés qui renferment vingt-neuf sermons pour une retraite de dix jours, prêchée dans des communautés religieuses. Ce recueil porte la date de 1792.

IV. — L'abbé Vitrac fut appelé à exercer son ministère sacerdotal auprès d'un homme dont le nom, en Limousin, a une certaine notoriété. Il confessa, à ses derniers moments, le comédien-archéologue Beaumesnil, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qui mourut le 27 mars 1787, et fut inhumé le lendemain dans le cimetière de Saint-Michel-de-Pistorie ou des Pénitents-Noirs. Dans son acte de décès, publié par M. Louis Guibert, il est dit que M. Pierre de La Ruette de Beauménil, correspondant de l'Académie, mourut à l'âge de soixante-neuf ans, muni du sacrement de pénitence par M. Vitrac, curé de Mont-Jovis (5).

« La signature de J.-B. Vitrac, curé de Montjauby, se lit pour la première fois dans les registres de cette paroisse sous la date du 1^{er} juin 1783. Mais Vitrac signe plusieurs fois comme *prêtre commis* à partir de 1773.

(1) *Calendrier ecclésiastique* de 1788.

(2) A. LEROUX, *Archives départementales de la Haute-Vienne*, série D., p. 34, 94.

(3) L'abbé LEGROS, *loc. cit.*

(4) Emile RUBEN, *Catalogue de la bibliothèque communale de Limoges, Belles-Lettres*, p. 495.

(5) *Bulletin de la Société archéologique*, t. XXIX, p. 96. — Voir sur Beaumesnil une note intéressante de M. L. Guibert, dans sa *Notice sur le Bénédictin dom Col* (p. 73, 76), un article de M. l'abbé Lecler (*Bulletin de la Société archéologique*, t. XIX, p. 27, 30) et un article de M. P. Ducourtieux (*Bulletin de la Société archéologique*, t. XXXI, p. 139, 140).

» En 1787 (2 janvier), il mentionne sur le registre qu'il a publié, conformément aux ordonnances royaux et mandement de l'évêque, l'édit d'Henri II contre les femmes qui cèlent leur grossesse » (1).

L'abbé Vitrac avait trois frères puînés, à l'instruction desquels il avait travaillé lui-même, et qui embrassèrent comme lui l'état ecclésiastique : 1^o Jean-Baptiste Vitrac cadet, né le 12 novembre 1740, qui fut nommé curé de Saint-Sylvestre, et qui rentra dans son ancienne cure après la Révolution ; 2^o Elie Vitrac, qui après avoir été professeur de sixième et de quatrième au Collège royal, donna sa démission en 1782, au moment de la retraite de son frère, et fut nommé curé de La Bregère, près Limoges ; 3^o Léonard Vitrac, qui était vicaire de Saint-Martin-le-Vieux avant la Révolution et qui fut nommé curé de cette paroisse, en 1803, après le Concordat. L'abbé Vitrac avait de plus une sœur, nommée Léonarde, qui épousa M. Léonard Bouriaud, et dont le fils aîné, J.-B. François, mort principal du collège de Saint-Junien, a traduit en vers français quelques ouvrages classiques (2).

V. — La Révolution de 1789 fit illusion à un grand nombre de membres de la noblesse et du clergé, qui saluèrent avec enthousiasme le nouvel ordre de choses. Le 16 mars 1789, l'assemblée des Trois-Etats de la sénéchaussée de Limoges eut lieu dans l'église du Collège sous la présidence du comte des Roys, grand sénéchal du Haut-Limousin. L'abbé Vitrac faisait partie de l'assemblée du clergé avec deux de ses frères, Jean-Baptiste, curé de Saint-Sylvestre, et Elie, curé de La Bregère (3). L'abbé Vitrac fut chargé de rédiger les cahiers de doléances du clergé. Plus tard, ses concitoyens le choisirent, avec l'abbé Martin, curé de Saint-Michel, pour être l'un des notables de la commune (4).

Mais les espérances que l'aurore de 1789 avait fait naître ne tardèrent pas à se changer en d'amères déceptions. Les États-Généraux, réunis le 5 mai 1789, se transformèrent quelques mois après en assemblée constituante ; le Tiers-Etat absorba la noblesse et le clergé ; et l'année suivante (24 août 1790), la constitution

(1) Notes communiquées par M. Alfred Leroux.

(2) Voir dans la *Biographie limousine*, p. 87, un article sur J.-B. François Bouriaud, rédigé par Auguste Du Boys. — Léonarde Bouriaud mourut le 25 octobre 1812, âgée de soixante-cinq ans. (*Annales de 1812*.)

(3) *Limoges et le Limousin, Guide de l'étranger*. 1863, p. 147, 151.

(4) *Calendrier de 1866*, p. 63. — *Journal de la Haute-Vienne*, 1805 (12 floréal an XIII).

civile du clergé établissait en France une église schismatique. Ce schisme constitutionnel et les mesures tyranniques contre les ordres religieux ouvrirent les yeux aux plus aveugles, et montrèrent clairement que l'objectif principal de la Révolution était l'abolition du catholicisme.

Des ecclésiastiques, en certain nombre, donnèrent malheureusement dans le mouvement révolutionnaire; et quelques-uns d'entre eux, après avoir embrassé le schisme, descendirent de degrés en degrés non seulement jusqu'à se *laïciser* en quittant l'habit ecclésiastique, mais jusqu'à faire abjuration publique de la foi chrétienne. Les plus en vue furent Léonard Gay-Vernon, curé de Compreignac, qui devint évêque constitutionnel de la Haute-Vienne; le P. Foucaud, prieur des dominicains de Limoges, dont le talent comme fabuliste n'a pas racheté les excès révolutionnaires; Xavier Audoin, vicaire de Saint-Maurice dans la Cité, qui devint directeur du personnel à l'Administration de la guerre. L'abbé Vitrac fut au nombre de ces prêtres fidèles qui préférèrent l'échafaud, la déportation ou l'exil à l'abjuration de leur foi.

VI. — En 1791, l'abbé Vitrac prit une part active aux controverses qui eurent lieu entre quelques ecclésiastiques limousins relativement à la constitution civile du clergé. Le P. Foucaud, prieur des Jacobins, que la garde nationale de Limoges avait choisi pour aumônier, et qui célébra la messe, le 9 mai 1790, sur l'autel de la Fédération, en face de la porte Tourny, au milieu d'une foule immense, était, comme nous l'avons dit, un des chefs du mouvement. Le 9 février 1791, il débita dans l'église des Feuillants, un discours *civico-théologique* dans lequel, pour justifier la constitution civile du clergé, il s'appuyait sur un prétendu texte du concile de Chalcédoine, d'après lequel « il est permis à l'empereur de fixer les bornes des provinces ecclésiastiques, de leur enlever leurs privilèges, d'accorder de nouveau à d'autres villes épiscopales le titre et les honneurs de métropoles et de faire autres choses de cette nature ». Ce discours fut imprimé, et la *Société des amis de la Constitution* en fit distribuer deux mille exemplaires (1).

A la prière de l'abbé Vitrac, un de ses anciens collègues, l'abbé de Montbrial, chanoine de Saint-Martial et professeur de

(1) OTHON PÉCONNET, *Notice biographique et littéraire sur Jean Foucaud*, ap. *Bulletin de la Société archéologique du Limousin*, t. V, 1854, p. 37, et dans J. FOUCAUD, *Poésies en patois limousin*, édition philologique par Emile Ruben. — *Limoges*, V^e Ducourtieux, 1866, in-8.

théologie au Collège de Limoges, réfuta le discours du P. Foucaud, et fit paraître une lettre, datée du 17 janvier 1794, sous ce titre : *Lettre de M. M. (Montbrial), professeur de théologie, à M. N. (l'abbé Vitrac aîné), curé des environs de Limoges (Mont-Jauvy)*. Une seconde lettre, avec ce même titre, parut le 29 janvier suivant. L'abbé de Montbrial réfutait victorieusement le P. Foucaud, et démontrait en particulier, de la façon la plus péremptoire, qu'il avait cité à faux le concile de Chalcédoine.

Le P. Foucaud ayant répondu à l'abbé de Montbrial par un factum intitulé : *Résumé civico-critique*, l'abbé Vitrac entra en lice et fit paraître une brochure de quarante-six pages dans laquelle il donne de rudes leçons à son adversaire. Elle a pour titre : *Lettre de M. N..... (l'abbé Vitrac), curé des environs de Limoges (Mont-Jauvy), au révérend père Foucaud*.

Le révérend père fut obligé de reconnaître que la prétendue citation du concile de Chalcédoine avait été puisée dans les œuvres d'un moine grec schismatique nommé Blastarès, et il dit, pour se justifier, que cette citation contestée lui avait été adressée de Toulouse avec la fausse indication.

On comprend, après cela, que l'abbé Vitrac ait refusé de prêter serment à la constitution civile du clergé (1) ; mais il devait payer cette désobéissance à une loi inique par la prison et l'exil. Avant de quitter Limoges, il dut être témoin des faits attristants qui précédèrent les saturnales de 93 : l'intrusion de l'évêque constitutionnel (19 mars 1791), la prise de possession des églises par le clergé schismatique, les scènes révoltantes qui eurent lieu dans la chapelle du Refuge, près de l'hôpital, le second dimanche de carême (4 mars 1791), etc.

Le 1^{er} octobre 1791, l'Assemblée législative succéda à l'Assemblée constituante, et le 26 mai 1792, elle condamna à la déportation les prêtres qui refuseraient de prêter serment. L'abbé Vitrac fut emprisonné dans les bâtiments de l'abbaye de la Règle avec ses trois frères, Jean-Baptiste, curé de Saint-Sylvestre, Elie, curé de La Bregère, et Léonard, vicaire de Saint-Martin-le-Vieux.

VII. — Le 24 septembre 1792, l'Assemblée législative fut remplacée par la Convention, et la République fut proclamée. Dans

(1) Son refus de serment, motivé, se trouve manuscrit aux archives de la Haute-Vienne. (Renseignement fourni par M. le chanoine Tandeau de Marsac). Et son frère Elie, curé de La Bregère, écrivit sur son registre paroissial, en quittant sa cure, ces nobles paroles : *Potius mori quam fœdari*. (Renseignement fourni par M. Alfred Leroux, archiviste).

ce même mois, l'abbé Vitrac et ses trois frères partirent de Limoges avec les vicaires de Saint-Pierre, deux vicaires de Saint-Michel, et d'autres prêtres, au nombre de quatorze. Arrivés à Uzerche, ils faillirent être tous massacrés par une partie du bataillon de Tulle; et ils l'auraient été le lendemain matin, malgré la surveillance du maire, M. de Clédât; mais M. Ardant de La Grènerie, commandant de la garde nationale, après leur avoir procuré des passeports pour retourner sur leurs pas, les fit évader pendant la nuit, par des chemins détournés, et escorter par la garde nationale. Ils partirent de Limoges par une autre route, qui ne se trouva pour eux ni libre d'obstacles ni exempte de dangers (1). L'abbé Vitrac se réfugia en Espagne, dans la province de Catalogne, et, pendant neuf ans, il éprouva « combien le pain de l'exil est amer, et combien il est pénible de descendre et de monter par l'escalier d'autrui » (2).

Le 21 janvier 1793, la tête du roi-martyr tomba sur l'échafaud de la place de la Concorde. La sinistre nouvelle ne tarda pas à arriver en Espagne; et un mois après, le 21 février, l'abbé Vitrac prononça l'oraison funèbre de Louis XVI, en langue latine, dans la petite ville de Castellon-de-la-Plane, située en Catalogne, non loin des frontières de France (3).

Deux mois avant de quitter sa ville natale, l'abbé Vitrac avait été péniblement impressionné par la mort de l'abbé Chabrol, prêtre insermenté, que la populace avait massacré en pleine rue, devant la fontaine des Barres (15 juillet 1792). C'était un prélude des tristes événements qui se passèrent à Limoges dans les derniers mois de 1793 et au commencement de 1794 : l'exécution capitale de l'abbé Esмоingt de La Grelière (4), suivie de celle de

(1) L'abbé BULLAT, *Tableau historique de Limoges, ms.* (Eglise de Saint-Michel).

(2) Tu proverai siccome sa di sale
Lo pane altrui, e com'è duro calle
Lo scendere e'l salir per l'altrui calle.

(DANTE, *Paradiso*, canto XVII, v. 58).

(3) M. Emile du Boys, à Rochefort-sur-Mer, possède le manuscrit de cet éloge funèbre.

(4) Curé de Notre-Dame-d'Eymoutiers, guillotiné sur la place de la Fraternité (!), aujourd'hui place d'Aine, le 24 brumaire an II (14 novembre 1794). C'est à tort que l'abbé Labiche, dans la Notice qu'il a consacrée à l'abbé Esмоingt, place sa mort au 12 novembre. (*Vie des Saints*, t. III, p. 152).

six autres prêtres du canton d'Eymoutiers (1); l'orgie révolutionnaire et la procession sacrilège du 5 décembre 1793, terminée par l'exécution capitale de l'abbé Rampnoux du Vignaud. Comme le cœur de l'abbé Vitrac dut saigner en apprenant ces lugubres événements qui désolaient et déshonoraient sa patrie !

VIII. — Pendant son séjour à l'étranger, dans le cours des années 1793, 1794 et 1795, l'abbé Vitrac prononça les oraisons funèbres de Louis XVI, de Marie-Antoinette, de Madame Elisabeth et du Dauphin (Louis XVII) dans plusieurs églises d'Espagne, en présence des grands du royaume, des membres de la noblesse et du clergé de France, réfugiés dans ce pays, il prononça ces oraisons funèbres en langue espagnole : mais il les traduisit lui-même en français et elles ont été publiées neuf ans après sa mort (1814), par les soins d'un de ses neveux, fils d'une de ses sœurs, M. Bouriaud cadet, professeur au Lycée de Limoges.

L'abbé Vitrac employa laborieusement les années de l'exil : il acquit dans l'étude de la Bible et des Pères de l'Eglise, spécialement de saint Ambroise, de saint Jérôme et de saint Jean-Chrysostôme, une érudition ecclésiastique qui lui manquait. Le 22 février 1797, il se trouvait à Bénicarlo, dans le royaume de Valence, comme le prouve une lettre écrite de cette localité à Mgr D. Vicente-Maria de Palafox y Rebolledo, amiral d'Aragon (2).

A la suite du concordat passé entre le Saint-Siège et le premier consul, le 26 messidor an IX (15 juillet 1801), le clergé français revint des diverses parties de l'Europe où il s'était réfugié. Il revint avec le prestige qui lui donnaient les malheurs de l'exil et les persécutions vaillamment supportées pour la cause de la religion. L'abbé Vitrac, après neuf ans d'absence, rentra à Limoges avec ses trois frères, ajoutant à son ancienne réputation d'orateur l'auréole de confesseur de la foi.

(1) Jean-Joseph Raymond, vicaire de Bonnat, trente-sept ans; Jean Raymond, curé de Bussy-Varache, près Eymoutiers, soixante ans; Pierre-Psalmet Cramouzaud, curé de Beaumont, soixante-deux ans; Jean Tiquet, vicaire de Châteauneuf, trente-cinq ans, guillotinés le 1^{er} frimaire an II (21 novembre 1793); Jean Gaston, curé de Sainte-Anne, quarante-trois ans; Melchior Perol, vicaire d'Eymoutiers, quarante-deux ans, guillotinés le 20 janvier 1794. (Louis GUIBERT, *Bulletin de la Société archéologique*, t. XXIX, p. 108).

(2) Cette lettre se trouve entre les mains de M. Emile Du Boys, à Rochefort-sur-Mer.

IX. — Un an après la signature du Concordat, le dimanche 22 messidor an X (11 juillet 1802), Mgr Dubourg, évêque de Limoges, fut installé dans sa cathédrale par l'abbé Romanet, ancien doyen du chapitre, délégué de l'archevêque de Bourges, en présence de M. Texier-Olivier, préfet de la Haute-Vienne, du général d'Espagne, commandant la subdivision, du maire de Limoges, et des autres autorités civiles et militaires. La 28^e demi-brigade, en garnison dans cette ville, était sous les armes ; une foule immense de citoyens garnissait la Cathédrale, la place de l'Evêché et les rues adjacentes. Le Préfet présenta les clefs de la Cathédrale à l'évêque, et lui adressa une allocution, ainsi qu'aux citoyens ecclésiastiques. Pendant la messe, qui fut chantée par Mgr Dubourg, l'abbé Vitrac, ancien curé de Mont-Jauvy, prit la parole. Nous lisons dans le compte-rendu officiel de la cérémonie : « Le citoyen Vitrac, prêtre, a prononcé un discours où il a célébré les vertus et les talents du premier consul, et prêché la réconciliation des divers partis qui ont divisé l'Eglise et l'Etat (1) ». Nous possédons une copie authentique de ce discours : nous en détachons le passage suivant relatif au premier consul.

« Un jeune guerrier qui, vainqueur au pont de Lodi, avait déjà éclipsé la gloire des plus fameux conquérants, tant anciens que modernes, pouvait arracher aux dominateurs de la France asservie un sceptre qui, dans leurs mains, était une torche funèbre et dévastatrice. Il ne faut donc plus s'étonner s'ils l'éloignèrent du territoire français, sous le spécieux et flatteur prétexte de l'envoyer conquérir et civiliser l'antique patrie des sciences et des arts, mais, dans la réalité, avec le dessein perfide et l'intention homicide qu'eut David lorsqu'il envoya Urie à Joab.

» O mon Dieu ! un si horrible machiavélisme aura-t-il le succès qu'on ose s'en promettre ? Rassurez-vous, chrétiens ; le jeune héros, à la tête de sa valeureuse et toujours triomphante armée, franchit les mers, étonnées de sa bravoure, débarque ses intrépides phalanges, et avec la rapidité de l'éclair, s'empare d'Aboukir, d'Alexandrie, du Caire et de l'isthme de Suez. La conquête de toute la Haute-Egypte couronne bientôt de si brillants triomphes. Au milieu de ses glorieux exploits, l'esclavage de sa patrie, qu'il chérit plus que la célébrité, déchire son cœur vraiment citoyen (*sic*). Je me le représente se dérochant aux acclamations que lui prodiguent ses frères d'armes et méditant dans le

(1) *Relation de l'arrivée et de l'installation de Monsieur l'Evêque de Limoges*, p. 7.

silence sur les moyens de briser les lourdes et honteuses chaînes qui oppriment la France. Il me semble le voir, traçant au général qui doit le remplacer le plan qu'il doit suivre pour conserver le fruit de ses conquêtes, pour attaquer et pour vaincre ; il part : Moïse sortit de l'Égypte dans le dessein généreux de délivrer le peuple Hébreu du joug de Pharaon ; Bonaparte s'éloigne des rives du Nil avec le projet civique de délivrer le peuple français de la tyrannie de ses despotes.

» Avec moins d'intrépidité, il aurait dû craindre d'éprouver à son arrivée le sort d'une foule de généraux plus malheureux que coupables. Mais enveloppé de sa gloire et surtout de l'amour de ses concitoyens, il se présente courageusement aux directeurs, j'ai presque dit aux destructeurs de la France. La rage s'empare de leurs cœurs, s'y concentre et y cache ses fureurs avec la plus astucieuse dissimulation ; elle combine mystérieusement les moyens de punir un général qui, sans autorisation légale, a abandonné l'armée qu'il commandait. Le prudent héros pénètre et prévient ces projets de vengeance, et presque en un clin d'œil le colosse du despotisme est renversé. La statue de Nabuchodonosor fut réduite en poudre avec moins de facilité. En vain un monstre vomé par les enfers s'est précipité sur le libérateur de la patrie et a tenté de plonger le poignard dans son sein : le Dieu qui veille avec tant de soin sur les destinées de la France a rendu impuissants les barbares efforts de l'anarchiste forcené.

» Bientôt à un gouvernement qui inspirait le mépris et l'horreur par son ineptie, ses injustices et sa férocity, succèdera une administration qui, par sa loyauté, sa prudence et son humanité, commandera la confiance et l'amour. Déjà sont abrogées toutes les lois de sang et d'usurpation ; déjà le choc des opinions, des intérêts, des passions est moins bruyant ; déjà la paix, la douce paix est assise sur des bases honorables et solides ; déjà les emplois, jusqu'alors presque exclusivement exercés par l'impéritie jointe à l'immoralité, sont accessibles aux talents joints à la probité ; déjà la patrie a ouvert son sein maternel à une foule d'infortunés, proscrits parce qu'ils aimaient leur religion et le bon ordre et parce qu'ils avaient fui les cachots et les supplices.

» Que les amis des troubles et des réactions, que les ennemis de Dieu et de ses autels s'agitent, se coalisent et inventent une machine vraiment infernale qui, vomissant de son sein embrasé l'épouvante et la mort, puisse précipiter dans les horreurs du tombeau le grand homme qu'ils redoutent et détestent, la divine providence fera en sa faveur, ou plutôt en faveur de la République française un nouveau prodige. Le même Dieu qui l'a défendu

contre les vagues orageuses de la Méditerranée, contre les poisons et les poignards de la malveillance, le défendra contre les foudres lancées par le char incendiaire. »

Plus loin l'abbé Vitrac fait l'éloge du zèle que le premier consul a montré pour la religion, de la protection qu'il a accordée aux ecclésiastiques émigrés, de la vénération qu'il a témoignée au souverain pontife Pie VI et à son successeur ; mais nous ne voulons pas abuser des citations.

X. — Le préfet de la Haute-Vienne, M. Texier-Olivier, qui, dès sa première entrevue avec l'abbé Vitrac, avait su apprécier ses talents, voulut les rendre utiles au public. Il l'engagea à se charger de la rédaction du *Journal de la Haute-Vienne*. « Mais les nouveaux principes qui, pendant la Révolution, avaient germé dans le champ de la morale publique comme dans celui de la morale privée, ne convenaient plus à la gravité de son état. Sentant, d'un côté, qu'il ne pouvait se prêter au goût qui avait prévalu, et de l'autre qu'il aurait vainement tenté de lutter contre les passions qui favorisaient ce goût dominant, il ne tarda pas à se démettre d'un emploi qui aurait pu compromettre sa délicatesse (1). »

Mais un poste plus élevé dans la hiérarchie ecclésiastique que ceux qu'il avait occupés précédemment était réservé à l'abbé Vitrac. La paroisse de Saint-Michel étant devenue vacante par le décès du vénérable abbé Martin (16 janvier 1803), la voix publique désigna comme son successeur l'ancien curé de Montjauvy. Au reste, la nouvelle administration diocésaine devait une récompense aux talents et aux vertus de l'abbé Vitrac ; cette récompense ne lui fit pas défaut.

XI. — Par ordonnance épiscopale du 3 pluviôse an XI (23 janvier 1803), Mgr Dubourg le nomma à la cure de Saint-Michel, qui était, sinon la plus élevée au point de vue hiérarchique, du moins la plus populeuse et la plus considérable du diocèse. Le second dimanche après Pâques, 4 floréal an XI (24 avril 1803), l'abbé Vitrac prit possession solennellement de sa nouvelle paroisse, après avoir prêté serment de fidélité au gouvernement dans la cathédrale, avec les curés de canton de la Haute-Vienne. Dans cette cérémonie de la prestation de serment, M. de Montbrial, vicaire-général de Limoges, adressa au citoyen préfet un

(1) *Calendrier ecclésiastique* de 1806, p. 65, 66.

très beau discours sur l'autorité suprême du souverain pontife et sur l'obéissance qu'on doit aux gouvernements établis. Ce discours a été imprimé. En faisant allusion à l'époque désastreuse qu'on venait de traverser, l'orateur disait : « Au nom de la liberté, on enchaîne ; au nom de l'égalité, on domine ; au nom de la tolérance, on persécute ; au nom de l'humanité, on assassine ; au nom de l'Être-Suprême, on exile Dieu de la nature ; en un mot, au nom sacré de la loi, on viole toutes les lois divines et humaines. »

Deux des frères de l'abbé Vitrac furent réintégrés dans leurs anciennes paroisses ; son frère puîné, qui s'appelait aussi Jean-Baptiste, reprit possession de son presbytère de Saint-Sylvestre ; Léonard, le quatrième frère, rentra, comme curé, dans la paroisse de Saint-Martin-le-Vieux.

Le ministère pastoral, à cette époque, offrait des difficultés de toute sorte ; il fallait relever les ruines qu'avait faites la révolution. L'abbé Vitrac s'occupa avec zèle et dévouement du nombreux troupeau confié à ses soins. Tout entier à son ministère pastoral, il mesura toute l'étendue de ses devoirs avec les yeux de la foi, et se pénétra de l'esprit avec lequel il devait s'en acquitter ; il en remplit les fonctions avec une activité admirable. Son église de Saint-Michel devint sa demeure habituelle. C'est là qu'étaient sûres de le trouver, partagé entre la prière et les fonctions de sa charge pastorale, les personnes qui avaient besoin de son ministère. C'est là qu'il s'occupait avec soin de réparer les désastres que le vandalisme révolutionnaire avait causés dans la maison de Dieu. Pour orner son église délabrée, il obtint de M. Texier-Olivier un tableau — *Les disciples d'Emmaüs* — qu'il avait trouvé dans les greniers de la préfecture, et qu'il nettoya, nous a-t-on dit, de ses propres mains.

Persuadé que, de toutes les formes d'instruction, la plus utile pour les fidèles est celle qui consiste dans l'explication simple et familière des vérités de l'évangile, il ne négligea rien pour en maintenir l'antique usage et pour en donner l'exemple. Plein de désintéressement, il se regardait non comme le propriétaire, mais comme le dispensateur des revenus de l'Eglise, et il donnait d'une main ce qu'il recevait de l'autre. Aussi trouva-t-il dans la confiance qu'il avait inspirée à cet égard des ressources abondantes pour satisfaire aux besoins d'un grand nombre de malheureux qui réclamaient son secours. Il ne voyait dans les ministres inférieurs associés à ses fonctions que des coopérateurs auxquels il devait les encouragements d'un chef et les conseils d'un père. En les excitant au devoir, il tenait à maintenir leurs

droits. De là cette confiance réciproque, cette union édifiante qui régnèrent constamment dans ce nombreux presbytère (1).

Nous possédons deux sermons manuscrits qu'il a composés dans cette dernière période de sa vie : 1° le panégyrique de saint Michel, patron de sa paroisse, qu'il prononça le 29 septembre 1803 ; 2° l'Eloge de l'Institut des Filles de la Charité, prononcé à la fête de saint Vincent de Paul, au mois de juillet 1804.

Mais le nouveau curé de Saint-Michel ne devait pas occuper longtemps le poste considérable auquel il avait été appelé par la confiance de ses supérieurs. La providence ne fit, pour ainsi dire, que le montrer à son nombreux troupeau. Il mourut dans une maison située près du Portail-Imbert, deux ans après sa prise de possession, le 27 avril 1805, à sept heures du matin, dans sa soixante-sixième année (2).

XII. — Le deuil général qu'excita sa mort, les honneurs funèbres qui lui furent rendus par le concours de citoyens de toutes les classes de la société, ces démonstrations extérieures de la douleur publique prouvent combien il était aimé, et quel empire il avait pris sur les cœurs par sa charité, son dévouement et son zèle. A la cérémonie de ses funérailles, le lundi 29 avril 1805, l'abbé Desisles, ancien professeur au Collège royal, fit l'éloge funèbre du pasteur si regretté : *multis ille bonis flebilis occidit*.

Il fut inhumé dans le cimetière de la paroisse, dit cimetière des Arènes, près d'une petite chapelle, aujourd'hui démolie, que le vulgaire appelait *Notre-Dame-des-Paresseuses*. Ce champ de repos n'a pas été respecté ; il a été remplacé par un champ de foire, et les ossements de l'abbé Vitrac, transportés avec les autres à Louyat, gisent dispersés et inconnus dans quelque recoin obscur du cimetière. Et il ne reste qu'un souvenir presque effacé du professeur émérite, de l'écrivain élégant, de l'orateur distingué, du confesseur de la foi, du zélé pasteur, du patriote limousin qui s'efforça de remettre en honneur quelques-unes des anciennes gloires de la province.

(1) *Calendrier ecclésiastique* de 1806, p. 67.

(2) L'abbé LUGROS, *Pouillé ms.*, t. II, p. 416. — *Recherches historiques sur l'église de Saint-Michel-des-Lions*, 1814, p. 68. — Registres de l'état civil, 7 floréal an XIII.

Citons, en terminant, l'acte de décès de l'abbé Vitrac, que nous avons transcrit à la Mairie : « L'an XIII de la République et le 7^e jour du mois de floréal, J.-B. Vitrac aîné, prêtre, curé de Saint-Michel-des-Lions, âgé de 65 ans, né à Limoges, y demeurant, près le portail Imbert, fils de feu Léonard Vitrac et de feu Catherine Penot, décédé ce matin à 7 heures.

» Témoins : J.-B. Paulin Bouriaud, professeur, rue Montant-Manigne, âgé de 32 ans; Hyacinthe Dalesme, imprimeur, âgé de 34 ans, rue Fourie, neveu au décédé ».

II. — BIBLIOGRAPHIE

Nous avons de lui les ouvrages suivants :

1^o *Eloge de Marc-Antoine Muret, orateur des papes et citoyen romain*, prononcé le 23 août 1774, par l'abbé Vitrac, professeur d'humanités. — *Limoges, Martial Barbou*, 1774, in 8°.

Cet éloge est dédié à M. Jacques Pétiniaud, ancien juge de Bourse, échevin de la ville de Limoges.

L'abbé Vitrac a mis en tête de ce discours une gravure représentant un ecclésiastique, et, au bas du portrait, une inscription en caractères romains qu'il a ajoutée à la gravure : MARCVS ANTONIVS MURETVS. Or ce n'est point là un portrait de Muret : si l'abbé Vitrac avait eu l'attention de lire l'inscription en petits caractères italiques qui se trouve au bas de la gravure, il aurait vu ces mots : *J. Hainzelman ad vivum del. et sc. a Paris 1681 : J. Hainzelman a dessiné et gravé [ce portrait] d'après nature, à Paris, en 1681*. Ce portrait est donc celui d'un ecclésiastique postérieur d'un siècle à Muret, et probablement de quelque membre de la famille Muret, que l'abbé Vitrac aura confondu avec Marc-Antoine. Disons en passant que cette gravure, dont nous possédons le cuivre, manque dans la collection des gravures d'Hainzelman que possède la Bibliothèque nationale.

2^o *Eloge de Jean Dorat*, poète et interprète du roi, prononcé le 20 août 1775, par M. l'abbé Vitrac, professeur d'humanités. — *Limoges, Martial Barbou*, 1775, avec un portrait de Dorat; in-8° de 62 pages.

Ce discours est dédié « à M. Dorat, chevalier, ci-devant mousquetaire du roi dans la première compagnie », dont l'abbé Vitrac vante la « muse si facile, si élégante, si ingénieuse et si sublime ».

Ce Mécène est le poète Dorat, surnommé « le poète des Grâces ». L'abbé Vitrac aurait pu mieux choisir.

Dans un livre de comptes du collège de Limoges, de l'an 1776, on trouve cette note : « payé 16 livres pour étrennes au garçon imprimeur et cent estampes de Dorat (1) » ;

3° *Eloge de Baluze*, prononcé le 22 août 1777, avec portrait du savant limousin. — *Limoges, Martial Barbou*, 1777, in-8°.

Cet éloge est dédié à Mgr J.-B. Nic. d'Aisne, intendant de justice, police et finances en la généralité de Limoges.

Dans un livre de comptes du collège de Limoges, de 1778, on lit cette note : Payé « au vendeur d'ymages, 105 portraits de Baluze, pour joindre au discours des prix, 15 livres (2) ;

4° *Traité élémentaire de l'apologue et de la narration*, à l'usage de MM. les humanistes du Collège royal de Limoges. — *Limoges, Pierre Chapoulaud*, 1777, petit in-8° de 124 pages.

Cet ouvrage est dédié à MM. les professeurs du Collège royal de Limoges.

5° *Eloge de Grégoire XI*, prononcé le 21 août 1779, par M. l'abbé Vitrac, sous-principal, associé des Académies de Montauban et de Clermont-Ferrand, avec portrait du pape. — *Limoges, Martial Barbou*, 1779, in-8° de 64 pages.

Dans un livre de comptes du collège de Limoges, de 1779, on lit la note suivante : « payé 15 livres pour le portrait de Grégoire XI (3).

Ce discours est dédié à Mgr d'Argentré, évêque de Limoges, et l'abbé Vitrac ne lui ménage pas les compliments. « Les traits de ressemblance entre ce vertueux pontife et vous sont si fortement prononcés, qu'il est impossible de ne pas les saisir. Le parallèle serait très facile à faire. Mais vous me défendés de l'entreprendre. J'obéis. Je ne dissimule pourtant pas qu'il en coûte à mon cœur. J'aurais vivement désiré que vous fussiez moins modeste. Ce qui me console, c'est que tous ceux qui liront la faible production dont je vous fais hommage, et qui connaîtront votre naissance, votre esprit et votre cœur, s'apercevront aisément que de Beaufort vit en d'Argentré. On ne cessera de vous comparer à Grégoire XI que lorsqu'on verra qu'il fut peu aimé des Italiens. Vous êtes universellement révééré, chéri, adoré dans le vaste diocèse que vous gouvernés avec tant de sagesse ».

(1) A. LEROUX, *Inventaire sommaire des Archives départementales* série D, (fonds du Collège), p. 99, 1^{re} col.

(2) *Ibid.*, p. 99, 2^e col.

(3) *Ibid.*, p. 100, 1^{re} col.

On ne saurait être plus flatteur.

6° *Traité élémentaire du genre épistolaire, de l'apologue et de la narration*, 2^e édition, revue et augmentée. — Limoges, Martial Barbou, 1780, in-8° de 170 pages.

Dans cet ouvrage, l'auteur avait ajouté à son *Traité de l'apologue et de la narration*, publié en 1777, un *Traité élémentaire du style épistolaire* (1);

7° *Catalogue des écrivains du Limousin*, publié dans le *Calendrier ecclésiastique de 1781*. C'est une liste, par lettre alphabétique, de 351 auteurs limousins.

8° *Eloge de l'Institut des religieuses Filles de Notre-Dame*, par J.-B. Vitrac, principal émérite, curé de Montjovis, promoteur métropolitain, de plusieurs académies. — Limoges, Léonard Barbou, 1788, in-8° de 72 pages.

Ce discours est dédié à Mgr d'Argentré, et l'auteur l'offre comme « un hommage public de sa juste gratitude » ;

9° *Traité élémentaire du genre épistolaire, de l'apologue et de la narration*, seconde édition, revue et augmentée. — Limoges, Léonard Barbou, 1788, in-8° de 260 pages.

C'est l'édition la plus complète de cet ouvrage, dont nous possédons un exemplaire;

10° *Lettre de M. N....., curé des environs de Limoges, au révérend père Foucaud*. — Sans date ni nom d'imprimeur (1791), petit in-8° de 48 pages.

Une note, écrite sur un exemplaire qui a appartenu à l'abbé Tabaraud, nous apprend que cette brochure anonyme était de l'abbé Vitrac (2).

11° *Oraisons funèbres de Louis XVI, roi de France et de Navarre; de Marie-Antoinette, archiduchesse d'Autriche, reine de France et de Navarre; de Madame Elisabeth-Philippine-Marie-Hélène de France, sœur de Louis XVI; et de Louis-Charles, dauphin de France, ou Louis XVII, prononcées en 1793, 1794 et 1795, dans plusieurs églises du royaume d'Espagne, en présence des grands de ce royaume, de la noblesse et du clergé de France, réfugiés, par feu M. l'abbé Vitrac, suivies de Robespierre aux Enfers, poème héroï-comique, du même auteur*. — Limoges, J.-B. Bargeas, imprimeur-Libraire, rue Ferrerie, 1814, in-8° de 295 pages.

Cet ouvrage posthume fut imprimé par les soins de M. Bou-

(1) La bibliothèque communale de Limoges et celle du grand Séminaire possèdent un exemplaire de cet ouvrage.

(2) Voir la *Vie de Tabaraud*, par M. Dubédat, *Bulletin de la Société archéologique du Limousin*, t. XX, p. 40.

riaud cadet, neveu de l'auteur. M. Emile Du Boys, à Rochefort-sur-Mer, possède le manuscrit de ces oraisons funèbres et de *Robespierre aux Enfers*, qui est intitulé, dans l'original : *poème héroï-diaabolique*, traduit du Tartare.

Dans les oraisons funèbres de Louis XVI, de Marie-Antoinette et de Madame Elisabeth, il y a des accents d'une véritable éloquence.

Outre ces ouvrages imprimés, l'abbé Vitrac a laissé un certain nombre de manuscrits. Nous possédons de lui :

1° *Retraite de dix jours*, prêchée dans diverses communautés religieuses, 2 volumes petit in-8°, richement reliés et portant la date de 1792.

Le premier volume, qui comprend treize sermons, est de 239 pages ; le second, qui renferme seize sermons ou canevas d'instructions, est de 252 pages ;

2° *Discours prononcé le jour de l'installation de M. Marie-Jean-Philippe du Bourg dans le siège épiscopal de Limoges* (11 juillet 1802) ;

3° *Panégryque de saint Michel* (1803) ;

4° *Eloge de l'Institut des Filles de la Charité* (1804).

M. Emile du Boys, à Rochefort-sur-Mer, possède les manuscrits suivants :

1° *Dictionnaire des écrivains limousins*, en six cahiers in-folio, depuis Jean Adam jusqu'à saint Yrieix ;

2° Autre manuscrit du même ouvrage, in-4°, ayant pour titre : *Dictionnaire des écrivains limousins ou Essai sur la littérature limousine*.

La seconde partie de ce manuscrit, commençant à *Hélie* (Pierre), et finissant à *Ruben*, est écrite de la main de l'auteur. Elle porte ce titre spécial : *Essai sur la littérature limousine*, ou histoire abrégée de tous les hommes estimables qui, dans les diocèses de Limoges et de Tulle, ont contribué aux progrès des sciences et des arts par leurs écrits, leurs leçons, leurs bienfaits, *en forme de Dictionnaire* ;

3° *Ludovici XVI, Galliarum Navarrae regis, Elogium funebre, habitum in urbe Castellionensi de la Plana, die 21 februarii anno 1793* ;

4° *Mariæ-Antoniæ Austriacæ, Gallorum Navarrae Reginæ, Oratio funebris* ;

5° *Lettre à son Excellence Monseigneur D. Vincente, Maria de Palafox y Rebolledo, almirante de Aragon, marques de Nariza*, datée de Benicarlo, royaume de Valence, le 20 février 1797 ;

6° *Eloge du bienheureux Jean-de Ribera*, patriarche d'Antioche et vice-roi de Valence.

La bibliothèque communale de Limoges possède un ouvrage manuscrit de l'abbé Vitrac, qui lui a été donné par M. Auguste Du Boys : c'est la traduction des Héroïdes d'Ovide. L'ouvrage a pour titre : « *Les Héroïdes d'Ovide, traduites par M. l'abbé Vitrac, ancien principal du collège royal de Limoges, mort en 1805, curé de Saint-Michel-des-Lions* » [Nota : la 14^e héroïde est perdue » (1).]

Quant aux sermons de l'abbé Vitrac, qui, d'après une note de M. Emile Ruben (2), avaient été déposés à la bibliothèque communale, on ne les y trouve plus aujourd'hui.

L'abbé ARBELLOT.

(1) Emile RUBEN, *Catalogue de la bibliothèque communale de Limoges, Belles-Lettres*, p. 258.

(2) *Ibid.*, n° 748, p. 195.

LES CROIX DE PLOMB

PLACÉES DANS LES TOMBEAUX EN MANIÈRE DE PITACIUM

Les croix de plomb qui forment épitaphe à l'intérieur des tombes, considérées jusqu'ici isolément, n'ont pas encore été l'objet d'un travail d'ensemble. Or, toutes les observations de détail doivent tendre de plus en plus à former une synthèse, qui deviendra l'axiome de la science et fournira en même temps, à l'appui de ses affirmations érigées en principes, les pièces justificatives.

Ces petits monuments, cachés dans la terre et que les fouilles peuvent seules révéler, datent en général des ^xⁱ^e, ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles ; quoiqu'on puisse citer, avant et après, des cas qui, actuellement, ne semblent que des exceptions. Cependant, la tradition paraît s'ériger en système dès l'époque mérovingienne.

Sur les trente-cinq croix dont je vais parler, dix-huit sont Lorraines, quatre Angevines, une seule Limousine. Ce mémoire peut donc convenir à la Société d'archéologie de Limoges ; j'espère qu'elle voudra bien en agréer l'hommage.

I

Les croix que l'on exhume des tombeaux peuvent se répartir en cinq catégories distinctes : les *croix de religion*, qui font partie intégrale du costume ecclésiastique, religieux ou militaire et qui se portaient d'office, soit au cou, soit sur les vêtements ; les *croix de dévotion*, ornées ou non d'un Christ, avec ou sans reliques, qui

dénotent une habitude pieuse de la part des défunts ou qui, au moment du décès, furent placées entre leurs mains pour attester qu'ils sont morts chrétiennement ; les *croix de préservation*, qui, par leurs devises ou emblèmes choisis à dessein, avaient pour but d'éloigner le démon (1) ; les *croix d'absolution*, qui contiennent une formule analogue à celle que le prêtre emploie dans l'administration du sacrement de pénitence et qui, pour le repos éternel des fidèles, semblaient en maintenir l'efficacité (2) ; enfin les *croix de désignation*, qui jouaient, à l'intérieur de la tombe, le même rôle que les épitaphes à l'extérieur, c'est-à-dire qu'elles nommaient les défunts et consignaient aussi souvent leurs titres et fonctions, ainsi que la date de leur décès.

Je ne veux m'occuper ici que de ces dernières, dont je vais faire passer sous les yeux du lecteur un certain nombre de types qui se succèdent du v^e au xviii^e siècle.

Dès l'époque romaine, on prit la précaution de placer dans les sarcophages, afin d'attester l'identité des personnes, de petites tablettes, le plus souvent en plomb, en marbre ou en os. L'usage se perpétua pendant tout le moyen-âge, car il était logique et utile. J'ai depuis longtemps préparé sur ce sujet un article spécial qui sera intitulé : *Le pitacium dans l'antiquité et au moyen-âge*, car tel est le nom donné originairement à ces inscriptions commémoratives par les Latins, qui empruntèrent cette appellation particulière aux Grecs. Or, la croix inscrite n'est qu'une variété du *pitacium* ordinaire, variété assez nombreuse pour former une classe à part, mais restreinte relativement à la masse considérable des tablettes rectangulaires.

Il est tout naturel que, dans les siècles de foi, on ait songé à découper en croix la tablette funéraire, puisque la croix est toujours, pour le chrétien, l'indice de la foi pratiquée (3) et un gage de salut. En inscrivant le nom du défunt sur l'instrument de supplice qui a sauvé le monde, on plaçait la personne décédée sous la sauvegarde immédiate du Fils de Dieu, faisant ainsi, au jour de la justice suprême, appel direct à sa miséricorde.

(1) Voir l'article de M. Ramé, dans la *Revue des Sociétés savantes*, 2^e série, t. III, p. 656-662.

(2) Voir le mémoire de l'abbé Cochet dans le *Bulletin du Comité de la langue, de l'hist. et des arts de la France*, 1856, p. 306-324.

(3) « Memento, Domine, famulorum famularumque tuarum, qui nos præcesserunt cum signo fidei et dormiunt in somno pacis » (*Memento des morts, au canon de la messe*). — « Semper crux capiti illius (defuncti) apponi debet, ad significandum illum in Christo quiescere. » (*Rit. Roman., De exequiis*).

II

Le plus ancien exemple d'une *croix de désignation* remonte probablement au v^e siècle, comme on va en juger.

1. Le *Bulletin monumental*, t. VIII, p. 261, a le premier annoncé la découverte, à Saint Seurin de Bordeaux, dans un tombeau en marbre blanc du v^e siècle, d'une petite croix en argent dont il donne le dessin. Je crois y voir le monogramme du nom du défunt, suivant un usage fort commun à cette époque.

« Les ossements des doigts, encore entrelacés, annonçaient que les mains avaient été jointes ; une petite croix latine, d'argent massif, y tenait encore, noircie par une épaisse couche de terre ; dépouillée de cette enveloppe étrangère, elle a présenté à mes regards deux doubles rainures croisées, conduites dans le milieu des deux parties de la croix et terminées dans le haut par un P ; en bas et sur les côtés, par des lettres difficiles à déchiffrer..... Cette croix était émaillée de couleurs diverses. »

D'après le dessin, je distingue une ligne verticale terminée par la lettre P et coupée à son milieu par une ligne horizontale qui, au point de rencontre, se complique, d'un côté seulement, d'un O losangé. A part cet O, qui semble spécifier un nom, on pourrait, à la rigueur, voir là un chrisme ; mais toute hésitation cesse quand on lit, à la partie inférieure, la lettre L et sur le croisillon gauche (la gauche de la croix), les lettres NC. La lecture est-elle sûre ? Je n'oserais l'affirmer, mais la gravure sur bois du *Bulletin* ne présente pas autre chose, et je m'en tiens là jusqu'à plus ample informé.

2. A Sant'Abondio de Côme (Italie), sous un autel, gît une dalle de marbre dont la croix pattée, gravée au v^e siècle, reproduit la croix de plomb qui fut trouvée à l'intérieur du sarcophage. La formule très brève se lit : *Hic requiescit Abundius episcopus*, et désigne saint Abondius, évêque de Côme :

	A	
	B	
	V	
	N	
	D	
	I	
[h]	I	[c]
C	R	E
	Q	
	V	
	I	
	E	
	S	
	C	

3. La Société des Amis de l'archéologie chrétienne à Rome, dans sa séance du 30 novembre 1879, inscrivait cette communication à son procès-verbal : « Le R. P. Bruzza montre, grâce à l'obligeance de M. l'abbé Gregorio Palmieri, une mince lame d'or, en forme de croix, trouvée dans un sarcophage païen, mais transformé en tombeau chrétien, près de Plaisance, et donnée au musée sacré de la Bibliothèque vaticane. Cette croix était cousue sur les vêtements du défunt, comme on le voit par les petits trous percés aux extrémités, elle paraît être du VII^e siècle environ. Au milieu et aux extrémités, on y a marqué au poinçon des colombes et de petites croix équilatères ».

M. de Rossi ajoute en note, après avoir reproduit ce texte : « Fr. Nicolli, *Sarcofago antico disotterrato in Piacenza*, Plaisance, 1825, pl. V, p. 58. L'auteur attribue à un croisé cette croix cousue sur le vêtement; p. 61, il cite un autre tombeau, trouvé aussi à Plaisance, avec un squelette, sur le bras duquel était une croix, formée d'une lame d'or très mince, attachée avec des fils d'or et portant des monogrammes cruciformes. Mais ces croix sont du temps des Lombards; on en a trouvé des spécimens dans des tombes du VII^e siècle environ, en Piémont (CALANDRA, dans les *Atti della Società di arch. per la prov. di Torino*, 1880, pl. III, n° 16-19), à Bolsène (STEVENSON, dans les *Notizie di Ant. de Fiorelli*, août 1880, p. 267-268); à Chiusi, où M. le chanoine Brogi m'a montré de ces croix avec les trous pour passer le fil. » (*Bull. d'arch. chrét.*, 1880, p. 108).

4. A l'exposition de Milan, en 1882, j'ai observé cinq petites croix que le catalogue disait dater de 569 à 774, et avoir été trouvées près Chiusi. Elles sont pattées, à quatre branches égales, en feuille d'or mince, avec trous tout autour pour pouvoir les coudre (1).

5. Le *Journal officiel* du 26 mai 1886 contenait une note de Edm. Le Blant « sur une série d'objets trouvés dans une localité

(1) M. de Beaurepaire a publié dans le t. VIII du *Bulletin de la société des Antiquaires de Normandie*, une *Note sur une découverte de bijoux mérovingiens au village de Valmeray, commune de Mault* (Calvados). Parmi ces bijoux, « on a trouvé un certain nombre de petites plaques d'or estampé, les unes circulaires, les autres rectangulaires, d'autres filiformes dessinant des zigzags et quelques unes triangulaires de plusieurs modèles; plusieurs de celles-ci ornées de grenats sertis dans une batte. Les petits trous percés sur toutes ces pièces montrent qu'elles étaient destinées à être cousues sur les vêtements, ainsi que l'indiquent les représentations des costumes byzantins. » (*Rev. des soc. sav.*, 7^e série, t. VI, p. 109).

voisine de Ravenne. Ils étaient renfermés dans le sarcophage d'un évêque lombard. Les vêtements de l'évêque sont ornés de croix appliquées sur les tissus ; elles sont faites de minces feuilles d'or et percées sur les bords de petits trous permettant de les coudre sur l'étoffe où elles forment une sorte de broderie. Parmi les signes dont elles sont marquées figure le plus souvent le poisson, que l'on avait cessé de représenter à Rome, dès une époque ancienne, mais dont l'image était restée courante, dans les provinces, jusqu'au *vi*^e et au *vii*^e siècle. Sur d'autres feuilles d'or ou d'argent, on voit un évêque baptisant par infusion une femme ; ailleurs, deux colombes, sur chacune desquelles tombe un flot sortant d'une grappe, se dressent aux côtés du poisson, symbole du Christ ; ailleurs encore, saint Jean baptise le Christ, au-dessus duquel plane la colombe ; le Christ et Pierre sont dans une barque, sur les flots d'une mer agitée, symbolisant le monde, ils se préparent à recueillir trois brebis qui nagent vers l'esquif ; le poisson mystique porte la barque sur son dos ; une ancre, dont deux personnages tiennent la hampe, ramène du fond des flots deux brebis posées sur ses branches, c'est à dire deux âmes sauvées par la foi ; entre les douze apôtres, le poisson est dressé sur sa queue, portant, sur l'une et l'autre nageoire, un vase et un pain. La pièce la plus importante pour la symbolique chrétienne est peut-être celle que l'on voit entre les mains d'une femme, à savoir un assez grand vase ayant la forme de l'agneau, portant la croix sur son front et qui est posé sur un plateau garni de douze gobelets. Le tout est en argent. Sur le ventre de l'agneau est appliquée une croix grecque, découpée à même sur une mince feuille d'or ; sur ses bras sont représentés les quatre évangélistes (1) ».

6. A la séance du 16 mars 1887 de la Société des Antiquaires de France, « M. de Baye a soumis les dessins de croix en or, trouvées dans un groupe de sépultures aux environs de Milan, et conservées aux musées de Nuremberg et de Cividale » (2). A celle du 30 novembre, le même membre « soumet à la Société une croix en or estampé, trouvée dans une tombe longobarde près de Bergame et appartenant à M. Amilcare Ancona, de Milan » (3).

(1) *Rev. illustr. du Musée et de la Bibliothèque eucharistique de Paray-le-Monial*, 1888, p. 182.

(2) *Revue de l'art chrét.*, 1887, p. 344 ; *Bullet. monument*, 1887, p. 398 ; *Gaz. arch.*, 1887, *Chronique*, p. 10.

(3) *Bullet. mon.*, 1887, p. 577 ; *Rev. de l'art chrét.*, 1888, p. 92.

7. Dans la collection du comte Morbio, à Milan, j'ai vu douze petites croix en or estampé, de l'époque lombarde (vi^e-vii^e siècle), qui ont été découvertes dans des tombeaux à Monza. La feuille est très mince et devait être cousue sur les vêtements ou le suaire. Cinq seulement portent des caractères qui expriment le nom du défunt, soit en abrégé, soit en monogramme. Sur l'une, on lit, au milieu, les lettres C et R croisées ; une autre porte, au centre, un monogramme ; une troisième donne, toujours au milieu, les deux lettres E et R ; sur la quatrième, le monogramme se décompose ainsi ARV et la cinquième répète le monogramme au milieu et aux extrémités.

III

Je n'ai que deux documents à citer pour la seconde période.

1. La chronique de Moyenmoutier, dans les Vosges, écrite au xi^e siècle et publiée par Pertz dans les *Monumenta Germaniae historica*, parle en ces termes (page 91) de la sépulture d'Etienne, évêque de Toul, décédé en 996 : « Sepultus extat a dextris altaris semper virginis et matris Domini Mariæ... Pectori ejus crucicula superposita, disticon abbatis Sicconis inscriptum habens ita :

Hic fuit antistes Leuchorum Stephanus olim,
Idibus et tetra Martis discessit ab arvis.

2. Je regrette que le renseignement suivant ne soit pas plus précis. « Il en est une autre (recluse) nommé *Ainenda*, que M. Port soupçonna le premier avoir dû être une recluse (*Édit. de Péan*, p. 322). Or, cette Ainenda, sainte entre toutes les religieuses ses compagnes qui vécurent autrefois dans les dépendances de l'église Saint-Maurille, à Angers, y fut inhumée avec épitaphe inscrite sur une croix de plomb (BALAIN, ms., n° 867, page 654, bibl. d'Angers), que l'on découvrit vers [1714 ». (*Mém. de la Soc. d'agric. d'Angers*, t. XXI, p. 160).

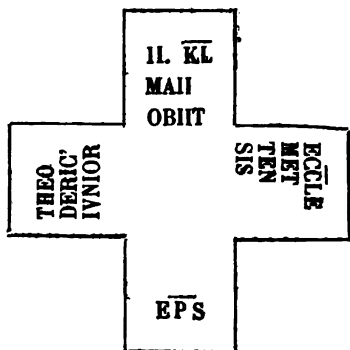
IV

Les monuments abondent pour le xi^e siècle. En voici huit :
Deux inscriptions ne sont pas datées, mais, pour l'une, le per-

sonnage est connu et, pour l'autre, les caractères épigraphiques ne laissent pas de doute quant à l'époque.

1. Nous débutons avec la première moitié du XI^e siècle et par Metz, qui a fourni tant de croix analogues.

« Lorsqu'en 1521, le chapitre agrandit le sanctuaire, on tira du tombeau de Théoderic II des ossements et une croix de plomb sur laquelle était gravée l'inscription suivante : *Secundo kalendas maii obiit Theodericus junior, Ecclesie Metensis episcopus.* » (1). L'inscription est disposée en quatre groupes, un par bras, de la façon que voici :



Ce fut ce même évêque, qui, selon la chronique de Jean le Châtelain :

« En l'an de l'Incarnation,

» Environ de mil et vingt ans »,

commença la reconstruction de la cathédrale : il mourut en 1046 (2).

(1) *Hist. et descript. de la cath. de Metz*, par Emile BÉGIN, t. I, p. 98.

— Cette inscription a été répétée, d'après l'*Ami de la religion*, n° du 26 juillet 1881, par l'abbé Cochet, *Bullet. du Comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France*, 1886, p. 319.

(2) On lit dans le *Monde* du 20 décembre 1884 : « En creusant le sol du transept de la cathédrale de Metz, les ouvriers ont mis à découvert, sous l'emplacement du lutrin, un sarcophage d'une seule pièce, mais divisé en six compartiments. Chacun de ces compartiments renferme les restes soit d'un évêque, soit d'un chanoine ou d'un autre membre du clergé de la cathédrale. »

« On en serait réduit à se demander comment ces dépouilles mortelles ont pu être réunies dans un même sarcophage, si une inscription latine, très lisible, gravée sur une plaque métallique de forme rectangulaire et trouvée sur le sarcophage, ne donnait les explications nécessaires. Il ré-

2. En 1879, M. Godard-Faultrier a lu aux réunions de la Sorbonne un mémoire sur les fouilles faites à Angers, place du Ralliement, dans un ancien cimetière. Je constate, mentionnée au procès-verbal, « une croix latine de commémoration, en plomb, trouvée dans un sarcophage et sur laquelle reposait la tête d'un squelette. On y lit une inscription oxydée et, partant, d'une lecture difficile ; M. Godard-Faultrier y a cependant déchiffré ce qui suit :

ANNO
MIXVII
AB INCAR
N
ECCLESIAE CA
QVI DV[m] VI[xii]
PAVP.... » (1).

Je crois la date fautive : I avant X indique la suppression d'une unité, ce qui est inadmissible, vu la finale VII. Je proposerais donc de lire MLXVII, de manière à fixer la date de cette croix à l'an 1067.

D'après les analogues, après le millésime vient la constatation du décès par le verbe *obiit*, puis le nom du défunt, suivi de son qualificatif. Or ce fut un chanoine, puisque le cimetière avoisinait les églises collégiales de Saint-Mainbœuf et de Saint-Maurille ; on peut donc lire : *hujus ecclesiae canonicus*.

D'autres inscriptions du moyen-âge permettent de compléter le sens de la dernière ligne, qui peut s'interpréter : *Pauperibus largus, pauper ipse factus*.

M. Godard reprend ainsi la question dans une autre publication (2) :

« La quatrième planche représente grandeur nature (0^m,26 de

suite de cette inscription que le lieu de sépulture primitif de ces corps se trouvait dans l'ancien chœur roman de la cathédrale. Le chœur actuel fut bâti en 1488, et c'est au mois de juillet 1520 qu'eut lieu la translation de ces restes dans le transept actuel.

» La mort de ces ecclésiastiques remonte à une date bien antérieure à cette époque ; leurs noms et dignités sont également gravés sur la plaque. Une croix pectorale est déposée en outre dans chaque compartiment ; on y voit le nom, le titre et la date de la mort du défunt. Mais ces croix pectorales ne remontent qu'à l'époque de la translation où elles auront remplacé les croix primitives. »

(1) *Revue des Sociétés savantes*, 7^e série, t. I, p. 445.

(2) Voir aussi *Invent. du Musée d'antiquités d'Angers*, p. 338.

hauteur sur 0^m,20 de largeur), une croix de plomb, pesant un kilo 250 grammes, trouvée, le 26 décembre 1878 (place du Ralliement à Angers), au fond d'un sarcophage en molasse de Doué. Sur cette croix, de forme latine, reposait la tête d'un squelette, aux bras placés le long des cuisses ; orient chrétien, grande ardoise brute sur le sarcophage, autre tombe en dessus, date de MIXVII au sommet de la croix, lettres et lignes réglées à la pointe, emploi simultanée du C rond et du C carré. Caractères oxydés, par suite lecture difficile. ANNO, etc.

» C'est peu, mais c'est assez pour nous indiquer que cette croix a été plutôt une croix de *commémoration* que de *préservation* ou d'*absolution*. Excepté une seule croix de forme grecque, toutes celles découvertes à Angers qui sont venues à ma connaissance m'ont paru être des croix de commémoration ou d'épithaphe, notamment les quatre qui furent trouvées place du Ralliement, savoir : l'une en 1714, deux vers 1868, et enfin la présente en 1878. Quant à celle des quatre qui appartient à M. Parrot (1), elle est mixte.

» A ce propos, nous avons remarqué qu'en Anjou la croix de plomb funéraire penche vers la forme latine, que sa hauteur moyenne est de 0^m,20 à 0^m,28, qu'elle porte presque toujours une date de décès, que l'on y voit rarement les formules connues d'*absolution* ou de *préservation*, qu'elle est, le plus ordinairement, posée sous la tête du défunt et que les avant-bras de celui-ci ne sont pas croisés sur la poitrine.

» Le contraire paraît exister en Normandie, où la croix de plomb est le plus souvent de forme grecque en manière de croix de Malte, assez petite, rarement portant date de décès, plus rarement posée sous la tête du défunt, mais bien sur sa poitrine, croix enfin chargée habituellement des formules d'*absolution* ou de *préservation* et placée dans les mains croisées du mort. On dirait qu'à la forme latine se serait plus spécialement rattachée la formule de commémoration et à la croix grecque la formule d'*absolution* ; en effet, il est encore d'usage au sein de l'église grecque, et spécialement en Russie, que le pope

(1) J'ai écrit à M. Parrot, président de l'Académie d'Angers. Voici sa réponse : « Vous me demandez le texte de l'inscription de ma croix de plomb. Je voudrais bien vous satisfaire, mais la première ligne est un peu altérée et toute la croix est dans un tel état de vétusté que je n'ose pas la soumettre à un frottis. Je la destine, ainsi que le curieux sarcophage qui la renfermait, à une étude spéciale. Elle a la forme d'une croix pattée ou croix de Malte. Les caractères sont tracés à la pointe. Son diamètre est de 0,31. »

dépose entre les mains du défunt une formule d'absolution. » (*Mém. de la Soc. d'agric. d'Angers*, t. XXI, p. 164).

En comparant la planche avec le texte de M. Godard, je crois devoir faire quelques observations. La date me paraît erronée. Le second chiffre n'est pas un I, mais probablement un C, dont on n'a plus que le dos ou même un L, ce qui donnerait 1117 ou 1067. Ces deux dates sont également acceptables, quoique je penche pour la première. Je lis, avec la ponctuation : M.CX.VII.

Sur le bras droit, à gauche du spectateur, mais sans séparation de mots :

ECLESIAE CA
QVI DV VI. .
PAVP. . . .
SEIN.
EV.

Sur le bras gauche, ces fins de lignes ne donnent pas de sens déterminé :

.....MOINI....AE
.....ES
.....Q...IONI
.....ARIS
.....NICE

Enfin sur la tige, après quatre lignes disparues : PSBORA, suivies de quatre autres lignes également effacées (1).

3. Le *pitacium* de plomb de Pierre I, abbé d'Airvault (Deux-Sèvres), découvert récemment dans sa tombe, est superposé à une croix de plomb, à branches pattées et égales, qui reposait sur sa poitrine. L'inscription, qui se réfère à l'an 1081, est ainsi conçue :

(1) M. Godard signale encore, au Musée d'Angers, trois croix pattées, anépigraphes et en plomb, trouvées dans cette ville. L'une, n° 2068, de « l'époque romane », provient de la place du Ralliement (1867) ; l'autre, n° 2070, de même date, était « sur la poitrine d'un squelette, au fond d'un cercueil de pierre en forme d'auge, vis-à-vis de l'hôtel de la Préfecture, ancienne abbaye de Saint-Aubin » ; la troisième, n° 2071, du x^e siècle, était « fixée à une vergette de bois, longue de 1^m,70 (bâton cantoral, présumé du chantre Girard). Cette croix, trouvée à Toussaint, en 1845, a de longueur 0^m,15, de largeur 0^m,15 ». (*Invent.*, p. 338, 339).

Sur l'épithaphe « gravée sur ardoise », d'Ermenbergane, découverte en 1867 « sur l'emplacement de l'ancienne église Saint-Mainbœuf », on voit « trois petites croix pattées, dont deux plombées ». (*Ibid.*, p. 402). Trois croix, symbole de la Trinité, comme à Monza, caractérisent l'époque mérovingienne.

PETRVS
PRIMVS
ABBAS

Cette précieuse croix est conservée au Musée de la Société des Antiquaires de l'Ouest, à Poitiers.

4. La Société des Antiquaires de Londres, dans le tome XXIII de l'*Archæologia*, a publié la croix déposée en 1088 dans la tombe de Godefroy, évêque de Chichester. Cette croix a une importance particulière, parce que l'inscription contient, avant la date du décès, une formule d'absolution, usage liturgique savamment élucidé par l'infatigable abbé Cochet :

ABSOLVIMUS TE GODE
FRIDE EPE VICE SCI
PETRI PRINCIPIS
APLO CUI DNS DEDIT
LIGANDI ATQUE SOLVENDI
POTESTATEM UT QUANTUM TUA EXPETIT
ACCUSATIO ET AD NOS PERTINEAT REMISSIO
SIT TIBI DEUS REDEMPTOR OMPS SALUS OMNI
PECCATORUM TUORUM PIUS INDULTOR. AMEN.

VII KL. OCTOBRIS IN FESTIVITATE SCI
FIRMINI EPI ET MART.

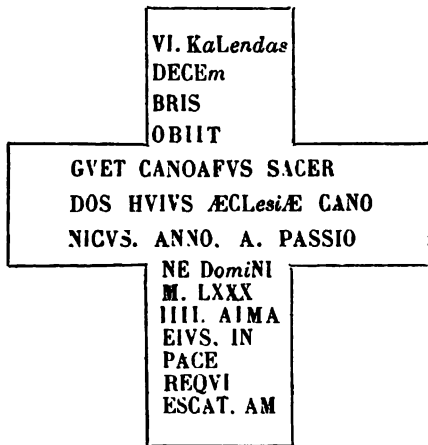
OBIIT GODE
FRIDUS EPS
CICESTREN
SIS IPSO DIE
V LUNÆ FUIT.

La lecture courante donne : *Absolvimus te, Godefride episcopo, vice sancti Petri, principis apostolorum, cui Dominus dedit ligandi atque solvendi potestatem, ut, quantum tua expetit accusatio et ad nos pertineat remissio, sit tibi Deus redemptor omnipotens, salus, omnium peccatorum tuorum pius indultor. Amen. VII kalendas octobris, in festivitate sancti Firmini, episcopi et martyris, obiit Godefridus, episcopus Cicestrensis; ipso die quinto lunæ fuit.*

5. Le chroniqueur d'Anjou, Jean Balain, nous a transmis, page 564 de ses *Annales*, une inscription, gravée sur une croix de plomb qui fut trouvée à Angers, le 15 mai 1711, en creusant une fosse dans l'église de la Trinité (1). L'écriture est l'onciale du xi^e

(1) Cette inscription a été reproduite, en majuscules et sans abréviations, dans l'*Histoire de l'université d'Angers*, par Rangeard, t. II, p. 113.

siècle, avec quelques abréviations et surcharges de lettres. Au dessous de chaque ligne est gravé un trait, ainsi que cela se pratiquait alors en épigraphie.



Il résulte de ce texte que le défunt, nommé Guet Canoafus (peut-être ce dernier nom a-t-il été mal lu), était prêtre et chanoine de l'église de la Trinité et qu'il mourut le 26 novembre 1084. On remarquera que l'année est datée, non à partir de l'Incarnation du Seigneur, mais de sa Passion, formule inusitée en épigraphie. A la fin est un souhait de paix pour le repos de son âme, comme il a été pratiqué pendant toute la durée du moyen-âge : *Anima ejus in pace requiescat. Amen.*

M. Godard-Faultrier revient sur cette croix dans l'*Inventaire du musée d'antiquités de la ville d'Angers* (Angers, 1884), p. 147-148, en ces termes :

« 79 B. Marbre noir. Haut. 0^m,46, long. 0^m,49. Inscription provenant de l'aumônerie de Saint-Jean :

EPITAPHIVM
GVETOANCÆI SACERD HVIVS ECCLESiÆ CANONICI
DEFVNCTI ANNO A PASSIONE DNI MLXXXIIII.



CETTE CROIX DE PLOMB A ÉTÉ TROUVÉE DANS
VN TOMBEAV PROCHE CE PILIER COUVERT DVNE

**TOMBE DE PIERRE NORE (1) SVIVANT LE PROCEZ
VERBAL INSERÉ SVR LE REGISTRE DE CETTE
EGLISE LE XXX..... MDCCXI.**

» La croix a disparu de son encastrement.

» Du rapprochement de l'inscription sur marbre noir avec l'inscription reproduite par Balain (*Bibliothèque d'Angers*, ms. 867, p. 564), nous avons la certitude que cette épitaphe doit se lire ainsi :

VI KT, etc.

» Balain, beaucoup plus explicite que l'inscription sur marbre noir provenant des hospices d'Angers, nous apprend que le vendredi 15 mai 1711, ladite croix de plomb fut trouvée dans l'église de la Trinité d'Angers, au fond d'une fosse que l'on creusa pour y enterrer M. Mallet de la Sauvagère, gentilhomme et paroissien de ladite église.

» La mention du procès-verbal, gravée sur marbre noir, est de la même année que celle indiquée par Balain, savoir 1711. C'est de tout point la teneur de la même épitaphe, moins les quatre premières lignes supprimées sur le marbre et remplacées arbitrairement par le mot : *epitaphium*, avec l'emploi du génitif pour les noms et qualités du chanoine défunt. Cette croix de plomb aurait plutôt dû appartenir à la Trinité qu'à l'hôpital Saint-Jean, qui n'existait pas en 1084, du moins comme fondation de Henri II et de son sénéchal. »

Le nom propre reste douteux, car d'un côté il est écrit : GVET CANOAFVS, en deux mots, et de l'autre en un seul : GVETOANCÆUS. Je n'ose me prononcer à défaut de l'original.

Il y a encore une autre variante à la première ligne K'T pour KL, qui me semble la seule lecture plausible.

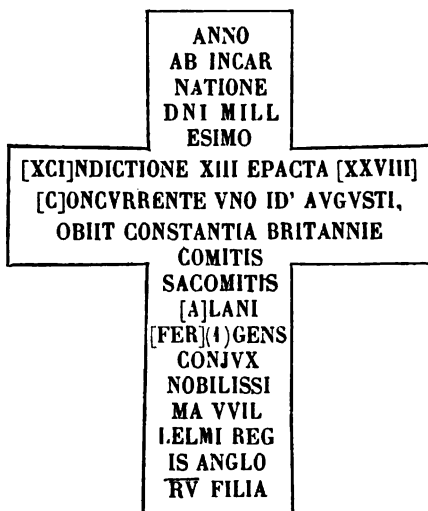
6. M. Alfred Ramé a publié, dans la *Revue des Sociétés savantes* (2^e série, t. III, p. 658-659), une note isolée que je lui emprunte. La croix dont il reproduit l'inscription, d'après un ouvrage rarissime, nomme une fille du roi d'Angleterre Guillaume, décédée l'an 1090, le 13 août, indiction 13, épacte 28 (2).

(1) Noire.

(2) La duchesse Constance, fille de Guillaume-le-Conquérant et femme du duc de Bretagne Alain III, mourut en 1090. D'Argentré, dans son *Histoire de Bretagne*, liv. III, p. 42, dit qu'elle fut inhumée à Saint-Pierre de Rennes, mais il se trompe, car, en 1672, on découvrit à Saint-Melaine dans la même ville, « le tombeau de cette princesse dans lequel était renfermée une croix portant son nom, la date de sa mort et d'autres renseignements qui ne peuvent laisser aucun doute sur l'authenticité de cette sépulture ». (Le Men, *Monogr. de la cath. de Quimper*, p. 73).

« Une croix analogue à celle de Thierry fut trouvée, au ^{xvii}^e siècle, dans la tombe d'une comtesse de Bretagne, Constance, femme d'Alain Fergent. Quoique cette découverte ait fait alors le sujet d'une dissertation d'Hevin, avocat au parlement de Bretagne, cette brochure est si rare (deux exemplaires connus, l'un dans la collection des Blancs-Manteaux, l'autre à la bibliothèque de Rennes) qu'elle a tout le mérite d'une notice manuscrite.

» Le 9 juin 1672, les ouvriers employés à creuser les fondations de la tour occidentale de l'église de Saint-Melaine de Rennes, rencontrèrent un cercueil en maçonnerie, se rétrécissant vers les pieds et couvert de grandes pierres plates. Il contenait, outre un étui en cuir qui avait servi à renfermer le corps, un crâne, des débris de chevelure, des ossements, « une étoffe de laine d'un » tissu gros et mal serré, de couleur brune qui paroist naturelle » et sans teinture et à la place où devait estre l'estomac, une croix » de plomb », de dix-neuf pouces de hauteur, ainsi figurée par Hevin. J'indique entre crochets les lettres restituées :



7. La tombe de Hériman, 51^e évêque de Metz, fut retrouvée en 1712. On y constata une « croix de plomb », dit Bégin, qu'une inscription, placée à cette occasion, qualifie seulement « plumbea lamina ». Elle était endommagée et on crut y lire :

(1) « Je préférerais à la restitution d'Hevin celle qui rétablirait à la douzième ligne, le mot [DE]GENS. Le surnom d'Alain, dans les anciens textes, est *Hiranger* ou *Fergan*. »

« Obiit in d[omino] Heri[manus] Met[ensis] epus, legatus [apostolicæ se] dis, a papa Gregorio VII [honore] mitræ et palii [decoratus, anno a] nat[ivitate Domini MXCIV, nonis maii] » (1)

Ce texte est précieux par la mention qu'il fait d'un double privilège, la mitre et le pallium. L'usage de la mitre émana presque toujours du Saint-Siège, par voie de concession (2). Il est curieux de constater ici qu'à la fin du x^e siècle, les évêques de Metz ne portaient pas encore cet insigne, qui n'allait pas tarder à devenir général. Les sceaux de l'époque montrent souvent les évêques la tête nue, mais plus tard ils l'ont constamment coiffée. On pourrait donc fixer à peu près, par ces seuls monuments, l'introduction en France, et dans chaque diocèse en particulier, de la coiffure propre aux évêques.

8. La dernière inscription faisait partie, à l'Exposition universelle de 1878, de l'exposition particulière de la ville de Paris, ce qui indique qu'elle a été découverte dans la capitale : l'étiquette qui l'accompagnait ajoute qu'elle provient des fouilles du cimetière de Saint-Marcel. La croix est en plomb, mais plus ornée que d'habitude, car les extrémités sont *ancrées*, comme on dit en blason, et les croisillons, afin d'éviter une cassure, sont renforcés de quarts de cercle, de manière à donner au centre de la croix l'aspect d'un médaillon ou d'un nimbe. Le personnage mentionné par l'inscription est tout à fait inconnu : il se nomme Albéric Chrétien. *Christianus* doit-il se prendre adjectivement ? Je ne le pense pas, car tous les défunts admis dans les cimetières des églises faisaient nécessairement profession de la foi chrétienne. Cependant deux noms, au lieu d'un seul plus fréquent, constituent, pour cette époque, un fait presque anormal (3). J'ai relevé à Rome, sur une tombe du x^e ou xi^e siècle, dans l'église de Sainte-Praxède, la signature d'un lapicide, qui précisément se nommait aussi Chrétien, mais ce nom était unique (4). Le second nom ne se prenait qu'au cas où l'on voulait préciser une filiation, mais alors on le mettait au génitif, en sous-entendant *filii*, parce que le premier nom était celui qui avait été imposé au baptême, tandis que le second, donné pour distinguer des autres personnes

(1) Bkcin, t. II, p. 378.

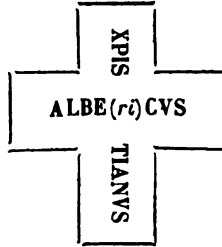
(2) Le pape Saint-Léon IX écrivait en 1049 à Ebherard, évêque de Trèves : « Romana mitra caput vestrum insignimus, qua et vos et successores vestri in ecclesiasticis officiis romano more semper utamini semperque vos esse Romanæ sedis discipulos reminiscamini. »

(3) *Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 1847, p. 121.

(4) CRISTIANVS MAGISTER FECIT.

appelées de la même façon, était celui du père ; surnom comme disait les Italiens, *cognome*, qui fut ultérieurement une des formes du nom de famille (1).

Les deux noms gravés en majuscules romaines sur la croix se coupent à angle droit (2) :



V

Le XII^e siècle, comme le précédent, nous apporte jusqu'à huit croix gravées, dont une provient d'Angleterre et trois de la cathédrale de Metz.

1. Voici ce que M. Depelchin écrivait dans le *Monde*, n° du 14 mai 1879, dans un second feuillet relatif à *Saint Front de Périgueux* :

(1) Je ne citerai que quelques exemples d'après le cartulaire de Saint-Hilaire-de-Poitiers : en 1096, *Petrus Guarnerii* ; en 1102, *Bodinus Aimerici* ; en 1138, *Wilelmus Seguinii*, *Petrus Villani*, *Constantinus Budelli*.

(2) Cette croix est gravée dans le t. V, p. 93, des *Inscriptions du diocèse de Paris*, par de Guilhermy et de Lasteyrie. On l'y donne comme intacte ; d'après ma copie, deux lettres manquaient à *Albericus*. Le sarcophage avait l'aspect des « tombeaux mérovingiens et carlovingiens, mais il est peu vraisemblable qu'il faille donner à la croix une date aussi ancienne... Elle était placée du côté des pieds, au lieu de se trouver à la hauteur de la poitrine ou de la tête du défunt, comme c'est la règle habituelle... Elle doit remonter au moins au XI^e siècle, époque vers laquelle paraît s'être généralisée la coutume de placer dans les tombes des croix de plomb avec inscription. Toutes celles que l'on possède sont de la fin du XI^e siècle ou du XII^e... Ajoutons qu'elle est une des plus petites que l'on possède ». Sa hauteur est de 0,95 et sa largeur de 0,68, ce qui donne les dimensions ordinaires ou moyennes ; *plus petites* est donc exagéré. Quant à la date de ces croix, parquée du XI^e au XII^e siècle, elle est également inexacte, comme le prouve ce mémoire tout entier.

« Ajoutons, pendant que nous parlons de découvertes archéologiques, que la restauration, dans d'autres parties de l'édifice, a mis au jour divers objets qui méritaient d'intéresser les antiquaires. Nous mentionnerons, entre autres, dans le chœur des moines, un coffre renfermant, avec des ossements réduits en poussière, deux croix épiscopales, un suaire et une étoffe tissée, d'un beau travail byzantin. Cette étoffe, dont le dessin figure des aigles portant un écu, des lions et des animaux fantastiques tirés du bestiaire oriental, paraît venir de Cappadoce. Peut-être a-t-elle été apportée à Périgueux par la colonie vénitienne de Limoges.

» Le suaire, d'une couleur brune, qui s'est assez bien conservé à travers les âges, porte encore des traces de sang : il paraît être celui de Guillaume de Nanclard, évêque de Périgueux au ^{xr} siècle. Enfin, sur une des croix à laquelle était soudée un chapeau en métal recouvrant sans doute un reliquaire, on lit distinctement ces lettres, gravées avec une pointe et d'une main peu assurée : *VV epis — copus*. Etant donnée l'identité du G et du V dans l'ancienne écriture, ne pourrait-on pas admettre qu'il s'agit ici de Guillaume de Monbrond, évêque de Périgueux en 1130 ? Le fait n'est pas certain, mais le caractère de l'inscription et l'antiquité de la croix le rendent au moins très vraisemblable » (1).

2. M. Akerman, de Londres, a acquis une croix en plomb, fournie par un tombeau d'Angers. Cette croix mentionne simplement la date du décès, qui est l'an 1136 :

MCXXXVI NON. NOVEMBRIS (2)

3. Un cercueil de plomb fut découvert, en 1789, dans la salle capitulaire de l'église du Christ, à Cantorbéry. Il contenait les cendres du prieur Almer, mort en 1137. Son nom était gravé sur une croix de plomb (3).

4. Passons à l'an 1163.

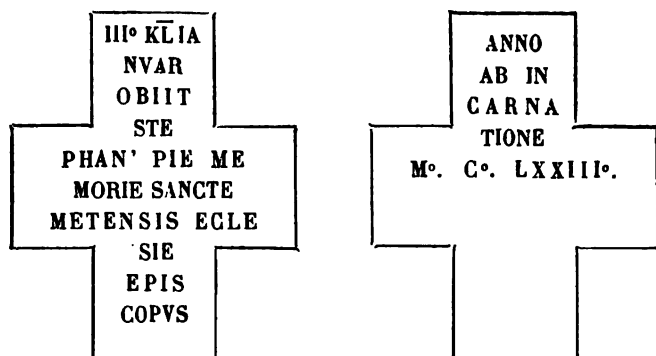
En 1521, on rencontra dans le tombeau du cardinal Etienne de Bar, cinquante-cinquième évêque, « une croix de plomb desrompue de vieillesse et escripte des deux côtés » (4).

(1) Voir sur les croix de plomb découvertes à Périgueux la brochure de M. Delorme, *Étude sur deux croix de plomb du ^{xii} siècle*, Toulouse, 1886, in-8°, et *Bull. de la Soc. arch. du Midi*, 1886, p. 55.

(2) *Bulletin du Comité*, 1856, p. 318.

(3) *Archæologia*, t. XV, p. 294-297, pl. X.

(4) *Bégin*, t. I, p. 100-101.



La croix est légèrement pattée.

L'inscription se traduit ainsi : « Tertio kalendas januarii obiit Stephanus, pie memorie, sancte Metensis Ecclesie episcopus, anno ab Incarnatione MCLXIII ». La *Gallia Christiana* (t. XII, p. 748) rapporte cette épitaphe, mais sans tenir compte de la disposition des lignes, qu'il est toujours utile de retracer exactement : elle lit, au début, *quarto* au lieu de *tertio*, et nous fournit ce renseignement précieux, s'il est exact : « *crux plumbea collo ejus imposita* ». Ce qui me fait douter de l'authenticité de cette assertion, c'est que ces croix ne portent pas, à l'extrémité supérieure, un trou ou une bélière de suspension. Or l'*imposition au cou* ne peut se faire qu'à l'aide d'un cordon ou d'une chaînette, dont les descriptions ou procès-verbaux ne font jamais mention et qui ne se rencontre pas avant le *xiii*^e siècle.

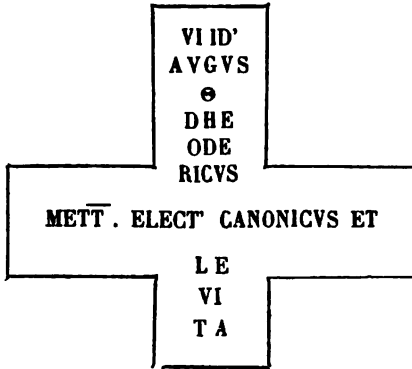
Notons la formule *Sante Metensis Ecclesie episcopus*, dont l'Eglise romaine n'a jamais cessé de faire usage, et que le Cérémonial des évêques impose encore aux ordinaires des lieux pour la promulgation des indulgences (1); ainsi que l'autre formule *pie memorie* qui, au moyen âge et actuellement en Italie, s'est transformée en *bonæ memoriæ*, ce qui est un peu moins significatif et spécial.

5. Théodoric III, mort en 1171, avait dans son sépulcre, « une petite croix de plomb en laquelle estoit son nom escript ».

Théodoric ou Thierry était chanoine et diacre lorsqu'il fut élu évêque de Metz : il ne reçut pas la consécration épiscopale. Son épigraphe se lit ainsi : « Sexto idus Augusti, obiit Dheodericus (*sic*), Mettensis electus, canonicus et levita » (2).

(1) « Reverendissimus in Christo Pater et Dominus, Dominus N., Dei et Apostolicæ Sedis gratia hujus Sanctæ N. Ecclesiæ episcopus » (*Cærem. Episc.*, lib. I, cap. XXV, n° 1).

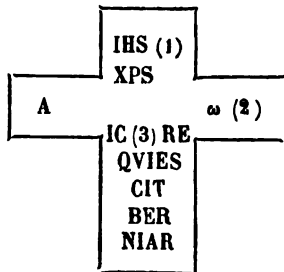
(2) BÉGIN, t. I, p. 102.



On remarquera l'emploi du *théla* grec; comme dans les inscriptions latines de l'époque romaine, il équivaut à *obiit*. *Le calendrier de Monza*, publié par Frisi, t. III, en faisait encore usage, comme ici, en plein moyen âge.

6. J'ai copié en 1864, au musée de Limoges, une courte inscription funèbre, gravée sur une croix de plomb provenant d'un tombeau et que l'on ne retrouve plus actuellement. Les caractères sont ceux du XII^e siècle. En haut, on lit le monogramme ordinaire du nom de Jésus-Christ; aux extrémités des croisillons sont les deux lettres *alpha* et *omega*; enfin sur la hampe paraît l'épithaphe qui nomme le défunt *Berniar*. Peut-être faudrait-il lire *Bernard*?

La croix a la forme des croix latines, c'est-à-dire que sa hampe est plus longue que sa tête et ses bras. Des demi-cercles unissent les croisillons à la tige, de manière à lui donner plus de solidité. Les extrémités sont légèrement pattées.

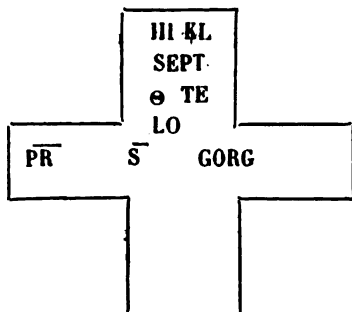


(1) Ihesus Xpistus.

(2) « Ego sum α et ω, principium et finis, dicit Dominus Deus, qui est et qui erat et qui venturus est, omnipotens ». (*Apocalyps.*, I, 8.).

(3) Sic, pour HIC.

7. J'extrait encore de Bégin, t. II, p. 396-397, la « vieille croix », trouvée en 1477 « dedans un cercueil de marbre » et qui mentionne, sous la date du 3 septembre, mais sans millésime, Telon, prêtre attaché à l'église de Saint-Gorgon (1). Je restitue le texte : « Tertio kalendas septembris obiit Telo, presbiter sancti Gorgonii ».



8. L'abbé Cochet, dans les fouilles faites au cimetière de Bouteilles (Normandie), en 1856, signale « une croix en plomb » trouvée sur le corps d'un jeune homme d'environ dix à douze ans, inhumé dans un cercueil de bois. Cette croix, écrite sur les quatre côtés, ne contenait pas d'absolution, mais une indication sépulcrale composée des trois vers léonins qui suivent :

« Hec est Gullermi crus istic intumulati
Ergo pater noster quisquis legis versus hos ter
Dicas, quod requiem det sibi Cristus. Amen. » (2)

M. Cochet estimait cette croix du XII^e siècle. Elle nomme la personne dont elle constatait l'identité, Guillaume, pour qui elle demande au lecteur de réciter trois *Pater*, afin que le Christ accorde au défunt le repos éternel ; puis vient le souhait ordinaire des prières liturgiques : *Ainsi soit-il*.

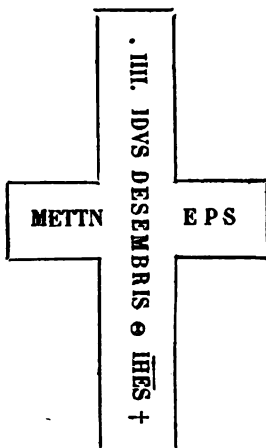
(1) « S. Gorgon, martyr, premier officier de Dioclétien, est venu reposer sur la terre de France. Il a son pèlerinage séculaire du 8 au 15 septembre dans la pauvre église en ruines du Fréty (Ardennes), église riche par son trésor de reliques. Une antique image représente le soldat dans l'arène où il a triomphé ; il y est environné des malheureux atteints de maladies de nerfs qui depuis longtemps trouvent plus spécialement guérison auprès de lui. La modeste chapelle est devenue la paroisse ». (*Vies des Saints du Pèlerin*).

(2) *Bull. du Comité*, 1856, p. 311.

VI

Au ^{xiii}^e siècle, le chiffre des croix diminue : il se réduit à quatre et encore nous ne sortons pas de Metz.

1. Jean d'Apremont, mort le 10 décembre 1238, avait, dans son cercueil, « une croix d'argent, pendant à un filet d'or, là où estoit escript le nom dudit évesque, le jour et le mois qu'il trespassoit (1). » *Quarto idus decembris obiit Johannes, Mettensis episcopus.*



La croix est étroite et longue ; à l'extrémité supérieure est un petit crochet qui servit à la suspendre en manière de croix pectorale. Sous le rapport épigraphique, observons que l'inscription débute par un point, tandis que la croix d'usage est reléguée à la fin de la ligne ; que *obiit* se traduit encore par le *thêta* grec déjà signalé et enfin que l'orthographe de *decembris* est aussi irrégulière que la contraction inusitée de *Mettensis*.

2. Bouchard d'Avesnes, mort le 29 novembre 1296, avait « une croix de plomb pendue au col (2). »

(1) BÉGIN, t. I, p. 115.

(2) BÉGIN, t. I, p. 121, 122.

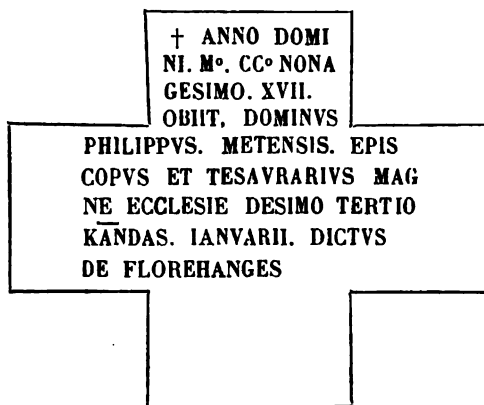
ANNO DÑI M^oCC^o NONAGE^o SEXTO
 IN VIGILIA STI ANDREE APLI
 OBIIT DÑS BOCHARDVS METN
 EPS . FR . DÑI . IOHIS COMITTIS.
 DE . HANONIA TERTIO : KALENDAS
 DECEMBRIS :

L'inscription est gravée sur la traverse de la croix, dont le sommet et la hampe sont garnis de roses. Sa lecture ne présente aucune difficulté, cependant il est bon de la débarrasser de ses abréviations. J'emprunte cette inscription aux Bénédictins, parce que ce me sera une occasion de dire un mot de leur méthode.

« Anno Domini millesimo ducentesimo nonagesimo sexto, in vigilia sancti Andreæ apostoli, obiit dominus Bochardus, Metensis episcopus, frater domini Johannis comitis de Hanonia, tertio calendas decembris. »

Il est à regretter que les Bénédictins n'aient jamais reproduit les inscriptions citées en forme épigraphique. Je fais le même reproche à l'éditeur moderne de la *Gallia*, qui pouvait fort bien, sur ce point, quand la chose était possible, corriger un texte défectueux (1).

3. La « croix de plomb », découverte dans la tombe de Philippe de Floranges, porte qu'il mourut en 1297, le 20 décembre (2).



Cet évêque avait été auparavant trésorier de la cathédrale. Sa

(1) *Gall. christ.*, XIII, 767.

(2) BÉGIN, t. I, p. 120.

mort n'arriva que trente-trois ans après son abdication dont ne parle pas le *pitacium*. Pour la première fois, nous voyons inscrire le nom de famille, mais à la fin, loin du nom de baptême, qui est le seul vrai nom épiscopal.

La *Gallia christiana* (t. XIII, p. 762) assure que la croix pendait au cou : « Habens collo suspensam crucem plumbeam, proferentem hanc inscriptionem » ; j'ai déjà émis des doutes à cet égard.

4. La quatrième inscription présente un intérêt particulier, parcequ'elle est rédigée en français, ou mieux en patois Messin. La croix est « de plomb », pattée et écrite en gothique ronde :

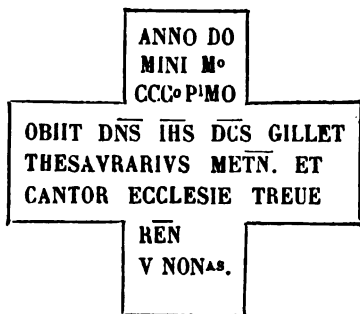
SEI. GEIT SIRE. IEHANS. DE
MET. ET. COLLAIT. CHAINOI
NE DOV.GRAN MOISTEIT (1).

La formule a changé avec la langue et le type des caractères. Elle se rapproche de celle employée pour les épitaphes, car elle débute par *ci-gît* : Jehan de Metz et Collait était chanoine du Grand-Moutiers. Son nom paraîtra insolite : peut-être *de Metz* s'applique-t-il à sa ville natale et *de Collait* à son fief seigneurial ? *Sire*, équivalant à *Dominus*, se maintiendra jusqu'au XVIII^e siècle sous la forme de *Messire*.

VII

Le XIV^e siècle est plus riche en croix de plomb que le XIII^e, car il en compte six, également fournies par l'historien de la cathédrale de Metz.

1. Sur une « croix de plomb », datée de 1301, mention de la mort de Jean Gillet, trésorier de Metz et chantre de Trèves (2).

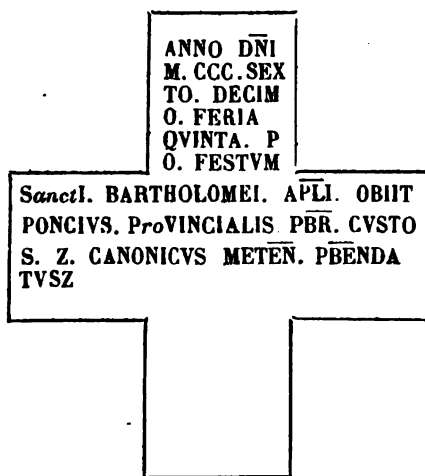


(1) BÉGIN, I, 132.

(2) *Ibid.*, 133.

Je n'insisterai que sur trois particularités : *Dominus* est le qualificatif de la dignité, et IHS, qui signifie ordinairement *Jhesus*, l'abréviation de *Johannes*; DCS se lit *dictus*, comme dans l'inscription de Philippe de Floranges, et non *decanus*, ainsi que l'a prétendu Bégín; enfin le *quinto nonas* manque de son complément indispensable qui serait la désignation du mois.

2. Sur une « croix de plomb », en gothique ronde, inscrite au millésime de 1316 :



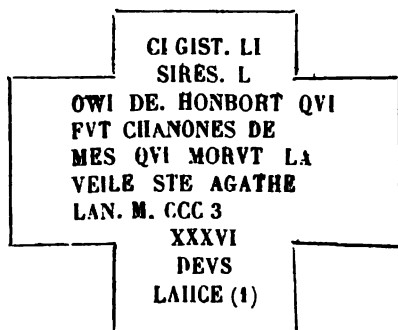
Ponce Provincial ou Provenzal remplissait à la cathédrale de Metz la fonction de prêtre-coutre, c'est-à-dire qu'il avait la garde de la sacristie; il était en outre chanoine et prébendé (1).

La date se signale par un particularisme qui se constate sur les actes notariés du temps : le jour de la mort est le jeudi après la fête de l'apôtre saint Barthélemy, qui tombe le 24 août.

3. Le français reparait pour l'inscription funèbre du chanoine Louis de Honbort, décédé en 1336, la veille de sainte Agathe, autrement dit le 4 février. Avec l'abandon de la langue latine, **revient, comme** à la fin du XIII^e siècle, la formule de l'épithaphe : *ci-gît* Le dernier mot **est** d'une interprétation difficile; cependant le sens est celui-ci : *Dieu l'aît en paix*.

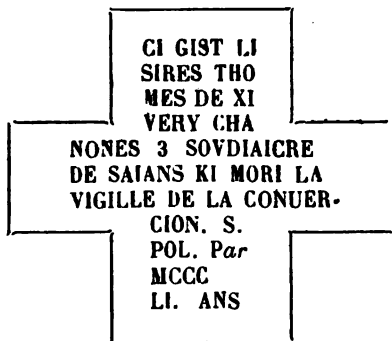
Sur une « croix de plomb », courte et large :

(1) BÉGIN. I, 134.



4. Thomas de Xivery, chanoine de l'ordre des sous-diacres, comme précédemment Ponce Provincial l'était de l'ordre des prêtres, mourut le 24 janvier 1351, veille de la fête de la conversion de saint Paul. L'inscription est rédigée en français et l'habitude s'en conservera pendant tout le xiv^e siècle.

Sur une « croix de plomb » (2) :



5. Adam Polet cumula avec son titre de chanoine une chapellenie sous le patronage de saint Gall (?). Sa mort coïncida avec la fête de saint Michel, 29 septembre de l'an 1353.

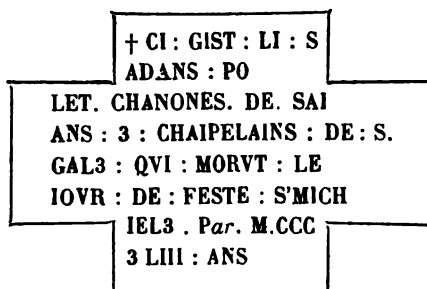
L'initiale S qui termine la première ligne s'explique naturellement à l'aide de l'inscription de Thomas de Xivery : il faut donc lire : *Li sires. Par* ou *Per*, comme dans cette dernière, précède le millésime.

Sur « une croix de plomb » (3) :

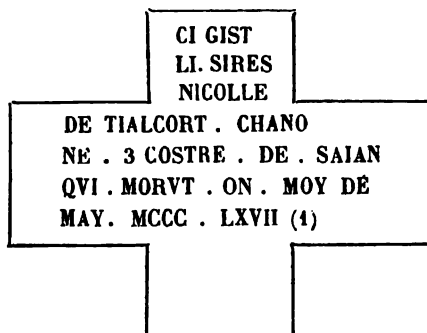
(1) BÉGIN, I, 134.

(2) BÉGIN, I, 136.

(3) BÉGIN, I, 137.



6. Encore un chanoine, Nicole de Tialcort, contre de *céans*, qui trépassa en 1367 *au mois de mai*, sans plus préciser la date.



VIII

Je termine cette longue nomenclature par deux inscriptions messines, l'une du *xv^e* siècle, en français, et l'autre du *xvii^e*, en latin, pour reprendre les vieilles traditions.

1. Le 2 janvier 1400, mourait *sire* Herpelin de Rode, *chanoine de céans*.

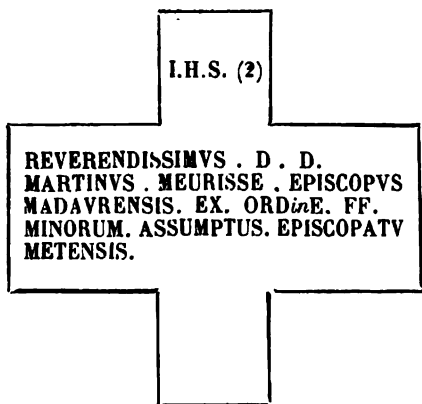
Sur « une croix de plomb », découverte en 1521 (2) :

(1) BÉGIN, I, 146.

(2) BÉGIN, I, 167.



2. Martin Meurisse, évêque de Madaure, mort en 1644, fut inhumé dans la cathédrale de Metz, où l'on retrouva en 1760 la « croix de plomb » (1) qui, dans son cercueil, formait son épitaphe :



Il était né à Roye en Picardie, et avait fait sa profession religieuse dans l'ordre des Frères Prêcheurs, à Metz, où il fut vicaire général. Par lui se clôt dignement une coutume ecclésiastique dont nous avons constaté, pour ce siège, l'existence dès 1046 et

(1) BÉGIN, II, 151.

(2) Monogramme du nom de Jésus.

qu'il serait utile, à l'avantage de la postérité, de continuer de nos jours et même de généraliser, car ce qui est bon ailleurs doit l'être aussi pour nous et l'exemple du passé peut servir de règle au présent (1).

X. BARBIER DE MONTAULT,
Prélat de la Maison de Sa Sainteté.

(1) « *Quod alibi rectius servatur et nos rectius custodimus.* »
(S. AMBROS., *De Sacramentis*, lib. III, cap. 1, n° 5).

L'ÉCOLE MONASTIQUE D'ORFÈVREURIE

DE GRANDMONT

ET

L'AUTEL MAJEUR DE L'ÉGLISE ABBATIALE

*Notice accompagnée des deux inventaires les plus anciens
du Trésor (1496-1515)*

La ville de Limoges a été en France, au moyen-âge, le centre principal de la fabrication de l'orfèvrerie, de l'orfèvrerie émaillée en particulier ; mais si elle a joui du monopole de la réputation à ce point qu'on ait couramment désigné, pendant quatre ou cinq cents ans, tous les produits de cette fabrication sous le nom d'*œuvres de Limoges*, nous ne saurions prétendre qu'on n'ait pas exécuté ailleurs, durant cette période, des ouvrages du même genre. Sans parler de Paris et de Montpellier par exemple, où l'on compte, au *xiii^e* siècle, un grand nombre d'orfèvres et d'émailleurs, d'autres localités moins importantes, dans les provinces mêmes du centre, paraissent avoir possédé, dès le siècle précédent, des ouvriers habiles dans le travail délicat des métaux et leur décoration. Il n'est pas bien sûr que les artistes à qui nous devons les pièces les plus caractéristiques du trésor de Conques sortissent des ateliers de Limoges. D'autre part, des textes fort anciens mentionnent des orfèvres habitant de toutes petites villes, de simples bourgs du Limousin ; c'est ainsi que nous avons trouvé, dans le cartulaire de l'abbaye d'Obazine, les noms de Gérard, de Turenne, avant 1160, et de Bernard, de Gimel, dans la seconde moitié du *xii^e* siècle (1).

(1) Etienne, premier abbé d'Obazine († en 1159) achète certains droits à la femme de Gérard, orfèvre de Turenne — *Geraldi, aurificis de Turena* ; l'acte est daté du 21 janvier, sous le règne de Louis (1137-1180) et l'épis-

Gimel, qu'on ne l'oublie pas, conserve une des chasses les plus belles et les plus intéressantes de toute la contrée. — Enfin l'abbaye de Solignac et le monastère chef d'ordre de Grandmont paraissent avoir possédé, la première dès une date très reculée, le second à partir du dernier tiers du ^{xii}^e siècle, des écoles d'orfèvrerie.

I

Aucun document historique n'établit d'une façon explicite que Grandmont ait compté, au nombre de ses religieux, des artistes et spécialement des orfèvres. Néanmoins ce monastère, plusieurs fois incendié, pillé à diverses époques, — notamment au ^{xiii}^e siècle, par Henri le jeune (qui ne fit pas même grâce à la colombe d'or où était renfermée l'hostie consacrée) (1), et à la fin du ^{xvi}^e par le seigneur de Saint-Germain-Beaupré — dépouillé par ses abbés eux-mêmes, que les guerres et les malheurs de l'époque réduisaient aux extrêmes expédients, possédait encore, au moment de sa destruction, une quantité considérable d'objets ayant un caractère artistique. C'étaient presque uniquement, à la vérité, des chasses et des reliquaires de cuivre. La plupart de ceux de métal précieux avaient depuis longtemps disparu. Sans parler des gens de guerre, des hommes de loi — le monastère eut toujours beaucoup de procès — des pillards de profession ou d'occasion (2), il avait fallu

copat de Gérald (1114-1177). On en trouve deux mentions au Cartulaire, fol. 17 v^o et 56 v^o. — Bernard, orfèvre de Gimel — *Bernardus, aurifex de Gimell* — est nommé deux fois également (fol. 198 et 243) au temps de l'abbé Robert (1163-1187?). — Notons qu'à la fin du ^{xvi}^e siècle, le journal domestique d'un gentilhomme du Bas Limousin, Elie de Roffignac, nomme « l'argentier Pillon, de Turenne » (26 février 1589).

(1) Rex puer de cœnobio Grandimontensi thesaurum violenter accepit, et, quod auditu horrendum est, columbæ aureæ, in qua dominicum corpus habebatur, non pepercit, quam pater ejus dederat olim (*Historiens de France*, t. XXIII, p. 217).

(2) Parmi les documents relatifs au Limousin que M. Antoine Thomas a notés au cours de ses recherches dans les Archives du Vatican et dont il a donné le relevé dans le *Bulletin de la Société archéologique du Limousin*, t. XX (année 1881), p. 53 et 54, on remarque un bref de Clément V à Jourdain, prieur général de Grandmont, portant la date du 22 novembre 1313. Le souverain pontife autorise le prieur à invoquer l'aide du bras séculier contre des moines qui n'avaient pas craint de dérober, pendant la longue maladie du dernier général de l'ordre, des *reliquaires* et divers ornements ecclésiastiques.

pourvoir à des situations critiques : on vit l'abbé François de Neufville forcé, vers 1589, de vendre un grand nombre de bassins ou coupes d'argent, sept chasses du même métal, dix-huit calices et une croix magnifique (1). Le même général avait aussi enlevé du trésor deux statues en or de la Vierge, qu'un de ses domestiques fut chargé de porter à l'orfèvre de la ville voisine (2). Nous en saurions plus long, sans nul doute, sur les déprédations dont fut victime la sacristie de Grandmont durant l'administration de cet abbé, si nous possédions tous les manuscrits du frère Pardoux de la Garde, religieux du monastère, lequel recueillait à la même époque les matériaux nécessaires à l'histoire de l'ordre ; mais Pardoux de la Garde mourut avant Neufville, et le supérieur général ordonna de jeter au feu tous ses papiers. Son seul crime, au témoignage d'un religieux du xvii^e siècle qui a annoté l'unique volume de ce studieux compilateur échappé aux flammes : le *Recueil des antiquités de Grandmont*, était de n'avoir pas voulu taire la vérité (3).

A ce trésor, bien d'autres avaient puisé avant Neufville, et toutes les précieuses pièces qui en avaient été retirées pour être mises en gage n'y étaient pas revenues : il ne fallut rien moins que des lettres du roi Louis XI pour y faire réintégrer, en 1481, le fameux reliquaire de la vraie croix donné à l'abbaye par Amaury de Jérusalem et qui, engagé en 1409 à un marchand de Riom par l'abbé Pierre Redondaud, était ensuite passé aux mains d'un négociant de Limoges (4). Depuis longtemps nos prélats avaient appris ce trafic des banquiers italiens.

(1) Cum autem antedictus Neufvillius abbas... apud Grandimontem degere conaretur, bellorum civilium vel inopiæ causa... multos argenteos crateres, octodecim calices et septem capsas argenteas, speciosissimamque crucem quingentis nummis a se impignoratam vendidit (Jean LEVESQUE, *Annales ordinis Grandimontis*. — Troyes, Eustache Regnault, 1662, in-12, p. 387). L'exemplaire de cet ouvrage que possède la Bibliothèque Nationale (L 23 d 1) est complet ; à la plupart des autres exemplaires que nous connaissions, il manque un certain nombre de pages.

(2) Quendam nuntium familiarem dicti Abbatis, qui, dum Lemovicis reverteretur, ubi duas aureas Beatæ Mariæ imagines, e thesauro Grandimontensi sublatas, vendiderat... (ibid.)

(3) ... libros... quos combussit R. P. Franciscus de Novavilla, abbas Grandimontis, quia veritatem non celaverat auctor (*Recueil des antiquités de Grandmont*, ms. du xvi^e siècle au Grand Séminaire de Limoges).

(4) J. Levesque, *Annales*, p. 325, 350 et suiv.

Malgré tant de vicissitudes, la sacristie de Grandmont était encore, en 1789, de beaucoup la plus riche du diocèse de Limoges ; ses dépouilles, distribuées à cette époque à nos églises et en majeure partie conservées jusqu'à nos jours, grâce à cette dispersion, attestent l'ancienne splendeur de ce trésor.

Quand on considère l'importance et le nombre des objets qui lui ont appartenu, les analogies remarquables de forme, de décor, de style, d'exécution qu'ils présentent dans leur variété ; quand on voit l'abbaye expédier aux maisons conventuelles, dès la fin du XII^e siècle, des reliquaires en même temps que des reliques (1), il n'est guère possible de mettre en doute l'existence d'un atelier d'orfèvrerie dans le monastère, entre 1180 et le milieu ou la fin du siècle suivant. C'est en effet à cette période que se rapporte l'exécution des trois quarts des morceaux conservés dans la contrée et provenant de la distribution faite, en 1790, par M^{sr} du Plessis d'Argentré, aux paroisses du diocèse, des dépouilles de la grande abbaye supprimée au profit de sa mense épiscopale.

Ces richesses, dispersées depuis cent ans bientôt, l'Exposition rétrospective organisée en 1886 à Limoges, les a en partie réunies dans la salle des Mariages de notre bel hôtel de ville ; elle a un instant, pour la plus grande gloire de l'art du moyen-âge, presque reconstitué le trésor de Grandmont : cette collection sans prix, que le savant abbé Texier avait, avec mille difficultés et mille fatigues, essayé de décrire et de faire revivre dans ses ouvrages, nous l'avons eue trois mois devant les yeux ; nous avons pu l'étudier à loisir, rapprocher les pièces qui la composaient, embrasser d'un regard ce magnifique ensemble, puis examiner longuement chaque objet, déterminer ses caractères, rechercher son inspiration, préciser sa date. Cette minutieuse étude nous a confirmé dans l'opinion que Grandmont posséda une école monastique d'orfèvrerie et beaucoup de personnes compétentes nous ont paru partager notre avis sur ce point.

II

Il n'y avait, dans l'exercice d'un art dont les œuvres étaient, du reste, destinées à orner la maison de Dieu, rien de contraire à la règle donnée par saint Etienne de Muret à ses disciples. L'institut

(1) Cum aliis reliquiis, quarum nonnullæ per ordinem datæ sunt, cupro deaurato inclusæ (*Annales*, p. 147).

était des plus austères. Les religieux, voués uniquement à la prière et à la contemplation, gardaient, sauf au cas d'absolue nécessité, un rigoureux silence. Les lettres ne furent jamais fort en honneur dans leurs maisons : la prédication ni l'enseignement, non plus que les œuvres de charité corporelle n'étaient leur lot. Les liens de la charité spirituelle seuls les unissaient aux autres hommes. Les Grandmontains, à l'origine, vivaient par groupes de deux ou trois frères, dans des ermitages qui se transformèrent bientôt en petits couvents. La communauté du monastère chef d'ordre, seule, était nombreuse ; elle comprenait des religieux proprement dits et des frères convers chargés du soin du temporel. Il est fort admissible que des artistes et des ouvriers appartenant à l'une ou l'autre de ces catégories aient consacré chaque jour quelques heures à fabriquer, pour l'église de Grandmont et pour les *celles* voisines tout au moins, les vases sacrés et les ustensiles liturgiques nécessaires à la célébration du culte. Les premiers monastères se sont toujours efforcés, comme on sait, de suffire eux-mêmes à tous leurs besoins. Les Grandmontains poussèrent fort loin leur sollicitude à cet endroit : la rigueur de leur observance et le caractère érémitique de leur institut devaient leur faire rechercher, plus encore qu'aux autres ordres religieux, les moyens d'éviter le contact du monde extérieur.

A Grandmont, tout est humble et pauvre au début. Les constructions élevées par les disciples de saint Etienne consistent en de simples cellules où le religieux est à peine abrité des intempéries des saisons. Assez longtemps après la mort du fondateur, ses restes, déposés, depuis leur translation de Muret à Grandmont, au milieu du chœur de l'église, devant l'autel (1), sont encore renfer-

(1) *Reconderunt subtus presbyterium, ante altare.* Manuscrit du XIII^e siècle conservé au séminaire de Limoges, provenant de l'abbaye de Grandmont et appelé, improprement peut-être : *Speculum Grandimontis*. Le *Speculum*, œuvre de Gérard Ytier, septième prieur général, réunissait non-seulement les documents relatifs à la vie et aux miracles de saint Etienne, mais aussi des leçons et commentaires sur l'Écriture sainte et l'esprit de la Règle. Il formait deux volumes au rapport de Levesque (p. 44 et 184). Ces deux volumes auraient été peu considérables, si c'est bien leur réunion qui a constitué le manuscrit du Séminaire, (celui-ci n'a pas deux cent feuillets) et ils ne justifieraient guère l'expression : *miræ amplitudinis*, dont se sert l'annaliste en en parlant. Au surplus il semble résulter de quelques annotations, en particulier d'une note à l'encre rouge en marge du feuillet 59 du livre *des Antiquités* de Pardoux de La Garde, que le *Speculum* contenait certaines pièces historiques, entre autres l'itinéraire des religieux envoyés à Cologne ; or, le manuscrit du Séminaire ne contient aucun de ces documents.

més dans un simple cercueil de bois (1), et c'est le quatrième prieur général, Etienne de Liciac (1139-1163) qui, vers la fin de son administration, fait déposer ces précieux ossements dans un tombeau de pierre, au cloître.

L'église, commencée en 1125, se construisait sous Etienne de Liciac, et il est fait mention à cette époque, dans le *Récit des miracles de saint Etienne*, d'un accident survenu à Gérard, maître de l'œuvre, qui, précipité du haut des voûtes sur le pavé, fut sauvé par l'intercession du saint (2). Cette église, couverte de plomb, grâce à la munificence de Henri II, roi d'Angleterre (3), n'était pas entièrement terminée, à ce qu'il semble, lorsque Pierre, archevêque de Bourges, assisté de plusieurs autres prélats, en fit la dédicace le 4 septembre 1166 (4). A coup sûr la décoration intérieure n'était pas achevée à cette époque. Peut-être est-elle postérieure au pillage du trésor par Henri-le-Jeune (1182). Nous reviendrons plus loin sur ce sujet.

Le fondateur de l'ordre de Grandmont fut canonisé en 1189 et ses restes, relevés de terre, portés processionnellement tout autour du cloître, furent déposés sur le grand autel de la basilique (5). On les avait renfermés dans un coffret ou châsse que les fidèles, introduits ce jour-là dans l'intérieur du couvent, disputèrent aux religieux l'honneur de porter sur leurs épaules (6). Une miniature du XIII^e siècle, qu'on trouve à un précieux manuscrit provenant de

(1) Tunc reliquiæ Beati Stephani erant absconditæ in quodam vase ligneo (*Annales*, p. 114).

(2) Tempore Stephani de Liciaco, venerabilis quarti prioris Grandimontis, edificabatur ecclesia in Grandimonte. Accidit autem... cum operarii quendam lapidem magnum ac quadratum sursum in altum deferrent, obviam habuerunt Geraldum, magistrum operis ipsius, quem inviti et ignorantes incaute expulerunt a summitate arcium; corruit in terram, etc. Manuscrit du Séminaire, p. 56).

(3) Henricus, nulli regum pietate secundus,
Plumbea tecta locans, pavit agrosque dedit.

(4) Anno millesimo centesimo sexagesimo sexto dedicata est ecclesia Beate Marie Grandimontis, etc. (Le F. PARDOUX DE LA GARDE, *Antiquités de Grandmont*).

(5) Venimus ad locum ubi corpus beati Stephani cum digno honore humatum jacebat. Tunc, domino Legato jubente atque precipiente, a terra elevatur et per claustrum cum magna veneratione, cereis ardentibus ac turibulis fumigantibus portatur... in ecclesiam deducitur et super altare Beate Marie honorifice ponitur. (*Ibid.*, p. 84).

(6) Cum loculum portaret per claustrum cum ceteris ad processionem, in quo erant reliquie corporis beati Stephani. (Ms. du Séminaire, p. 96).

la bibliothèque de Grandmont et acquis par le Séminaire de Limoges, montre cette châsse élevée par deux évêques, qui se préparent à la placer sur une sorte de reposoir (1) : elle affecte exactement, comme nos fiertes des XII^e et XIII^e siècles, la forme d'un édicule rectangulaire à toiture à deux versants : la seule face visible est ornée d'arcatures à plein cintre séparées par des lignes verticales qui peuvent indiquer des colonnettes. Le toit est décoré d'un dessin à losanges, avec des points ou des besans au centre. Enfin une sorte de pomme, d'un assez vilain effet du reste, surmonte chacun des pignons.

III

Huit ans avant la canonisation de Saint-Etienne et la relèvement de ses restes, en 1181, à la suite d'une visite faite au monastère par Gérard, abbé de Sieburg, venu en pèlerinage à Roc-Amadour, avec un moine de son abbaye et un chanoine de Bonn, quatre religieux de l'ordre : deux prêtres et deux convers, avaient été envoyés à Cologne, avec la mission de solliciter, pour l'église de Grandmont, quelques reliques des vierges martyres, compagnes de sainte Ursule. La relation du voyage de ces religieux, écrite par eux-mêmes, a été conservée. Le plus ancien manuscrit où on la rencontre aujourd'hui est le *Recueil des antiquités de Grandmont*. Il semblerait résulter, d'une note marginale à l'encre rouge, que Pardoux de La Garde avait extrait cette pièce du *Miroir de Grandmont*, ouvrage composé par Gérard Ythier, septième prieur général (1189-1198), et renfermant de précieux documents sur les origines de l'institut et l'esprit de son fondateur ; toutefois l'annaliste de l'ordre, Jean Levesque, — qui avait étudié à fond les archives de toutes les maisons de l'observance et souvent feuilleté le *Speculum Grandimontis*, mentionné plusieurs fois au cours de son ouvrage, — n'indique pas qu'on trouvât de son temps ce document au *Miroir*, et ne paraît pas l'avoir vu ailleurs que dans la compilation de Pardoux (2). Il faut en conclure qu'à la date de 1662, il n'existait plus aucune des copies faites au moyen-âge de l'*Itinéraire* des frères envoyés à Cologne.

(1) Nous avons publié un dessin de cette miniature (*L'Orfèverie et les orfèvres de Limoges*. — Limoges, v^e Ducourtieux, 1886).

(2) *Historia apud Pardulphum fusissime per ipsosmet quatuor fratres Coloniam missos descripta legitur*. (Levesque, *Annales*, p. 117).

Le texte de Pardoux acquiert donc, pour nous, une autorité et un prix considérables.

C'est au folio 59 recto du *Recueil des Antiquités de Grandmont*, conservé aujourd'hui au Séminaire de Limoges, que commence cette intéressante relation (1). Elle n'occupe pas moins de trente-trois pages et ne finit qu'au bas du recto du feuillet 75. L'écriture se lit aisément. L'abbé Texier a connu ce texte et y a eu recours pour collationner le document, qu'il a publié dans son *Manuel d'épigraphie*, (2) d'après une copie plus moderne, présentant toutefois un caractère d'authenticité, puisqu'elle avait été collationnée sur deux anciens textes par le F. Antoine Desthèves, secrétaire de l'abbé général de Grandmont et qu'elle était revêtue de la signature de l'abbé de La Marche de Parnac lui-même. Il a pu également consulter deux copies exécutées par l'abbé Legros (3), au dernier siècle, d'après un manuscrit appartenant à M. de Lépine.

La relation dont il s'agit constate que les reliques données aux religieux par l'évêque de Cologne, par divers monastères et même par des particuliers, furent rapportées dans des vases à liquides — *lagenis* — (4) d'argile probablement. Aucune mention n'est faite de coffrets ni de reliquaires, et on peut être certain que s'il leur en eût été donné soit à Cologne, soit dans une autre ville de leur itinéraire, les envoyés n'eussent pas manqué de mentionner le fait. Mais pas plus à cette date qu'à une autre, il n'est parlé d'aucun objet d'orfèvrerie, d'aucun reliquaire ou ustensile liturgique donné au monastère ou acquis par lui, qui provint des pays Rhénans. Peut-on admettre que les chroniques se fussent tues sur un fait de nature à rehausser la gloire de Grandmont, alors qu'elles enregistraient avec soin les moindres offrandes? Pourquoi n'auraient-elles point parlé des chasses allemandes du trésor de l'abbaye, elles qui rappellent avec complaisance le voyage de Cologne, et qui n'omettent ni la riche ornementation et l'inscription grecque du reliquaire de

(1) Elle porte pour titre, au manuscrit de Pardoux de La Garde : *Itinerarium fratrum ad Virgines et translatio earum a Colonia, et exceptio in Grandimonte.*

(2) *Manuel d'épigraphie, suivi du Recueil des inscriptions du Limousin.* — Poitiers, Dupré, 1851, p. 348.

(3) Une de ces copies, qui se trouvait à la page 600, tome I de ses *Mélanges manuscrits*, et que nous croyons nous souvenir d'avoir vue il y a une douzaine d'années, a disparu; du moins n'avons-nous pu la retrouver il y a un mois.

(4) In *lagenis* honestissime repositis (*Antiquités de Grandmont*, fol. 72, r^o).

la Vraie Croix, envoyé en 1174 au sixième prieur général, Guillaume de Trahinac, par Amaury, roi de Jérusalem (1), ni la dorure et les pierreries qui recouvrent le fragment du même bois donné vers cette époque, à la maison Grandmontaine de La Haye d'Angers, par le roi d'Angleterre Henri II, son fondateur (2).

IV

Avant leur voyage à Cologne, les Grandmontains possédaient donc déjà d'intéressants ouvrages d'orfèvrerie ; ils en fabriquaient aussi suivant toute vraisemblance, puisqu'une partie des reliques rapportées des bords du Rhin par les quatre envoyés du monastère furent, tout aussitôt, expédiées *dans des reliquaires de cuivre doré* (3), à diverses maisons de l'ordre, entre autres à la celle de Mathons, près Joinville. Mathons passait pour avoir possédé dès 1181 des reliques des compagnes de sainte Ursule (4). La distribution avait donc été effectuée l'année même du retour des religieux, et il est impossible d'identifier les reliquaires de cuivre doré mentionnés par Levesque, sans aucun doute d'après d'anciens titres, et distribués à des maisons de l'observance dès 1181, avec les vases ou cruches ayant servi au transport des reliques de Cologne en Limousin. On ne saurait imaginer non plus qu'en quelques mois ou en quelques semaines les souvenirs rapportés par les moines voyageurs de leur séjour aux pays Rhénans et l'impression produite sur eux par les œuvres d'art des églises de cette contrée aient

(1) *Crucem quam rex Amalricus cum aureo contulit phylacterio*. (Ancien martyrologe de Grandmont cité par du Cange : *Glossaire*, t. VII, p. 109.

— Indépendamment des renseignements donnés par les chroniques de l'ordre et les inventaires du Trésor, on possède la description de la relique et du reliquaire dans un opuscule spécial : *Description de la Vraie Croix de l'abbaye de Grandmont*, par F. OGIER. — Paris, Hénault, 1658.

(2) Ex libris Hayæ Andegavensis constat eundem Amalricum aliam crucis portionem dedisse Henrico II, Angliæ regi, qui eandem gemmis cum deaurato filacterio ornatam donavit prioratui de Haya. (LEVESQUE, *Annales*, p. 138).

(3) Cum aliis reliquiis, quarum nonnullæ per ordinem datæ sunt, cupro deaurato inclusæ, præsertim apud cellam Mastonis. (*Ibid.*, p. 147).

(4) *Ibid.*, p. 444, 445 : DE MATHONIS. V. aussi L. GUIBERT, *Destruction de l'ordre et de l'abbaye de Grandmont*, p. 862. — Limoges, v° Ducourtieux, 1877, in-8°.

suffi à provoquer l'éclosion, dans le monastère, de vocations artistiques à l'état latent et à y faire surgir tout un personnel d'orfèvres. De ces souvenirs, de cette impression, on ne trouve du reste aucune trace dans le récit des quatre pèlerins. Ils notent les intempéries des saisons, la dureté du climat, la différence du langage, les offices et les cérémonies de la contrée visitée, l'abondance des reliques, l'importance de quelques édifices ; mais ils traduisent surtout leurs sentiments pieux et ne s'étendent guère que sur leurs démarches et sur le bon accueil de leurs hôtes. Nous venons de relire tout le document et nous n'y avons pas trouvé un seul mot qui puisse être l'écho d'une émotion artistique ou qui reflète simplement une impression quelconque de cet ordre.

Pourquoi, du reste, la vue de quelques châsses exposées aux regards dans les églises rhénanes eût-elle si vivement frappé nos voyageurs ? N'avaient-ils pas occasion d'en admirer dans leur pays et n'était-ce pas, pour des moines du diocèse de Limoges, un spectacle familier que celui-ci ? On sait combien d'objets de cette nature sont mentionnés dans la très ancienne *Vie de saint Martial* et les chroniques du monastère construit sur le tombeau de l'apôtre d'Aquitaine. Pour ne parler que de Grandmont, peut-on mettre en doute que, dès cette époque, l'église du chef d'ordre ne possédât nombre d'objets précieux. En 1182, c'est-à-dire quelques mois après le retour des religieux envoyés à Cologne, le continuateur de Geoffroi de Vigéois signale le pillage du trésor par Henri-le-Jeune, et il indique suffisamment la nature d'une partie des richesses de ce trésor en énonçant cette particularité que le prince enleva jusqu'à la colombe d'or destinée à renfermer l'eucharistie et donnée par son propre père, le roi Henri II, au monastère. On a déjà mentionné plus haut le don, fait par le même Henri II, d'une croix richement ornée, à la maison Grandmontaine de La Haye d'Angers.

Nous avons cité plus haut un passage des *Annales* qui permet de supposer que, dès avant l'envoi de religieux à Cologne, il existait à Grandmont un atelier monastique d'orfèvrerie et par conséquent une école. Mais c'est seulement, semble-t-il, après la canonisation de leur fondateur que le génie des religieux artistes va prendre son essor. C'est le splendide décor de l'autel majeur de l'église qui donnera la mesure de leur sens artistique et de leur habileté. On a souvent parlé de cet autel : jamais, croyons-nous, avec assez de détails. Sa composition et son ornementation méritent d'être attentivement étudiées ; car il constitue à lui seul la page principale de l'histoire de l'orfèvrerie Grandmontaine et il n'a pas existé, dans toute la province, de monument plus important et plus magnifique de la grande orfèvrerie appliquée à la décoration des édifices religieux.

V

Les rétables d'orfèvrerie émaillée n'étaient pas rares autrefois. A Limoges même, le vieil autel de Saint-Pierre-du-Sépulcre était de cuivre ciselé, doré et émaillé, décoré de figures en relief (1). Dans les temps anciens, la basilique de Saint-Martial avait possédé des monuments analogues, plus précieux encore : on sait en effet que, au nombre des objets enlevés par Henri-le-Jeune, lors du pillage du trésor, se trouvaient la table d'or du sépulcre, ornée de cinq images et celle du maître autel, aussi en or très pur, décorée des figures de notre Seigneur et des douze apôtres ; mais aucun morceau de ce genre ne paraît avoir eu l'importance artistique du grand autel de l'abbaye de Grandmont.

Il y a plusieurs raisons de penser que ce grand ouvrage n'a été exécuté qu'après la relèvement des ossements de saint Etienne de Muret. La châsse où étaient déposées ces reliques occupait en effet, dans ce grandiose ensemble, une place d'honneur qu'on n'avait pu lui assigner après coup. L'installation des châsses, si elle n'avait pas été prévue par l'artiste, aurait profondément modifié l'aspect de son œuvre. Il est même impossible qu'on eût pu les y ajuster sans faire subir au rétable et à son ornementation primitive les plus regrettables détériorations. Ajoutons que la plupart des reliques contenues dans ces châsses n'étaient pas à Grandmont avant 1184.

L'unité évidente de cette œuvre capitale ; les rapports qu'offraient, avec l'ornementation du rétable, celle du reste du chœur, où nous allons voir figurer, dans le décor des voûtes, des plaques de cuivre doré ; la probabilité non seulement de l'exécution, mais aussi de la conception sur place de ce maître autel, nous semblent autant d'arguments en faveur de notre hypothèse de l'existence d'une école d'orfèvrerie dans le monastère. Il faut toutefois reconnaître que les premiers chroniqueurs de l'ordre ont négligé de consigner dan

(1) M. Desmarests, auteur des *Ephémérides de la généralité de Limoges*, publiées en 1765, parle en ces termes de cet intéressant monument (p. 147) :

« Le rétable de l'autel (de la chapelle souterraine du tombeau) est orné de petites plaques de cuivre un peu émaillées et relevées en bosse, qui annoncent une grande antiquité. »

Que devint cet autel lors de la démolition de la basilique ? Eut-il le sort de tant d'autres œuvres précieuses et l'envoya-t-on au chaudronnier ?

leurs ouvrages la date à laquelle fut exécuté ce monument. Dans ses *Annales*, Levesque relève à juste titre une aussi fâcheuse omission. Tout ce qu'il a pu apprendre de ses devanciers sur ce point, c'est que l'autel, comme la plupart des richesses du trésor : chasses, reliquaires, pierreries, était dû aux libéralités d'Henri II et de son fils et successeur au trône d'Angleterre : Richard-Cœur-de-Lion (1). On peut entendre par là ou bien que l'autel en question, comme les autres objets donnés par ces deux princes, a été exécuté pour l'église hors du monastère, ou bien qu'il a été élevé à Grandmont à leurs frais. Nous adoptons la seconde explication sans nous dissimuler que la première pourra sembler à d'autres personnes plus acceptable. Nous répéterons toutefois qu'il nous paraît difficile que cette décoration n'ait pas été conçue sur place et spécialement en vue de l'église du chef d'ordre.

Nous possédons plusieurs descriptions de l'autel majeur de la grande église de Grandmont : la plus ancienne est celle que donne Pardoux de La Garde au fol. 121^{re} de ses *Antiquités* ; on en trouve une autre dans les *Annales* de Levesque (p. 197 et suivantes) enfin l'*Inventaire* (1771) auquel M. de Lépine, subdélégué de l'intendant, dut procéder après la suppression de l'abbaye et son union à la mense épiscopale de Limoges, nous indique l'état dans lequel se trouvait ce précieux monument depuis son transfert dans la nouvelle église, construite de 1733 à 1768.

VI

Pardoux de La Garde va d'abord nous faire connaître la disposition du chœur et l'aspect général du monument. Après avoir donné les dimensions de l'église (2), il continue sa description en ces termes :

« Ceste esglise est belle par excellence pour la grandeur qu'elle a ; et la voulte d'ycelle n'est supportée d'aulchuns pilliers comme sont aultres esglises, fors que de quatre pilliers ou coulannes, qui

(1) *Anni quibus hæc gesta sunt non notantur, sicut nec quando Henricus pater, seu postea Richardus filius, ipsum Grandimontis sacrarium tot pretiosis vasis, gemmis, capsis et præsertim sumptuosissimo altari adornarunt.* (LEVESQUE, *Annales*, p. 133).

(2) Quatre-vingt-quinze « grandz pas ou jambers (enjambées) de longueur, sur douze de largeur, et quinze grandz toises de hault, dans œuvre. »

sont fort beaux et excellentz, que sont aux quatre angles du grand autel, joignant le premier degre d'ycelluy... Sur chacun desdictz pilliers sont huyct arcz entrelassez sur le hault, portant ladite voulte, et sont en nombre, sur les quatre pilliers, XXXII arcz, entre lesquelz, *in caput anguli*, sont de grandz platines de cuyvre doré, ou sont engravées de grandz rozes, anciennes armoyries d'Angleterre, fondateurs (*sic*) dudit monastere.....

» Entre ces quatre excellentz pilliers est ledit grand autel, et tant le contretable (1) que le devant d'ycelluy est de cuyvre doré esmailhé; et y sont les hystoires du vieux et nouveau testament, les treze apostres et autres saintz, le tout eslevé en bosse et enrichi de petite pierrerie : le tout fort bien ouvré et excellent, aultant ou plus riche que si le tout estoit d'argent ».

— Le grand autel, dit à son tour Levesque, est placé entre quatre belles colonnes; il est en cuivre doré, repoussé, et d'une valeur inestimable par l'épaisseur de la couche d'or « de ducat » qui le recouvre et par les pierres précieuses dont il est décoré. On y voit en relief, dans une véritable garniture de pierreries, les douze apôtres, les mystères (2) de la Passion de Notre-Seigneur et aussi les scènes particulières de la vie de saint Etienne. Mais ce qui recommande

(1) Ce mot a fait tomber le savant abbé Texier dans une erreur singulière. L'auteur du *Dictionnaire d'orfèvrerie* a induit de l'emploi du terme *contretable*, dans la description de Pardoux de La Garde, que les deux faces de l'autel de Grandmont étaient revêtues de la même décoration émaillée. Partant de là, il en a donné la description suivante dans les *Annales archéologiques* de Didron, t. IV, p. 288 :

« Sur la face antérieure, Notre-Seigneur, assis au centre, tenait un livre et bénissait, entre les symboles des évangélistes; à ses côtés, les apôtres siégeaient sur des trônes. Toutes ces figures, en haut relief, étaient ajustées sur un fond émaillé et orné de pierreries. La face postérieure se divisait en deux zones : dans la zone inférieure, la vie de saint Etienne de Muret se déroulait parallèlement à la vie du Sauveur, représentée au-dessus. Ces scènes, en émail incrusté, sur fond de cuivre doré, étaient encadrées par des arcades à plein cintre, couronnées de consoles. Un ciboire gigantesque et de même matière surmontait cet autel..... »

Selon nous, le mot *contretable* s'applique au rétable proprement, dit à la paroi à laquelle l'autel était adossé; il est opposé au mot *table*, qui indique l'autel même et spécialement la parement faisant face au public.

(2) Le mot *mystère* s'entendait autrefois de toute représentation figurée des scènes de la vie de Jésus-Christ. Nous avons entendu, à Perpignan, désigner sous ce nom des groupes en plâtre ou en bois, reproduisant la Crucifixion, la Résurrection, etc., qu'on porte dans les processions sur des brancards.

surtout la basilique de Grandmont à la vénération des fidèles, c'est la quantité de corps saints qui y reposent. On ne compte pas moins de cent dix-huit (1) reliques attachées au grand autel (2). »

La voûte du chœur menaçait ruine au xviii^e siècle, et une des colonnes qui la supportaient était tombée ; l'abbé Georges Barny fit, en 1643, relever cette dernière et restaura complètement l'abside (3). Il n'est pas question de l'autel à cette époque ; mais le P. Bonaventure de Saint-Amable, dans son grand ouvrage sur saint Martial (t. III, p. 459), nous en donne, en deux mots, une description qu'il faut rappeler, pour être complet :

« Le grand autel est entre quatre belles colonnes et est fait de cuivre doré, où les douze apôtres sont représentez, et les mysteres de la Passion de Notre-Seigneur, et les gestes de saint Estienne de Muret. »

Ce précieux monument, comme l'édifice lui-même, devait porter les cicatrices du temps, de la guerre et de l'abandon. Son déplacement, après la construction de la nouvelle église, ne put s'effectuer sans de nouvelles détériorations.

L'état du trésor, fourni le 18 septembre 1770 à l'archevêque de Toulouse, Loménie de Brienne, par le prieur et la communauté, mentionne cet autel d'une façon assez sommaire :

« L'ancien autel de l'église, faisant aujourd'hui une chapelle dans la nouvelle : le tout en bronze, doré et émaillé, devant d'autel garni de figures et pierreries ; gradins et collatéraux ; le reste en figures. »

(1) Levesque dit ailleurs *cent huit* seulement : *usque ad numerum octo supra centum* (*Annales*, p. 122).

(2) *Ecclesiæ seu basilicæ Grandimontis fusior in Annalibus habetur descriptio. Sexaginta longitudine, et septemdecim latitudine habet passus, quorum quilibet longitudine tripedalis est. Inter quatuor speciosissimas columnas situm est majus altare, conflatum ex aurichalco seu cupro deaurato, auri ducalis densitate inestimabili gemmisque insignito, cui insculpuntur velut in vnibones (sic) * gemmarum, duodecim apostoli, insuper et Dominicæ Passionis mysteria nec non pecularia sancti Stephani gesta.... Quod denique maximam Grandimontensi basilicæ commendationem affert, numerus est reliquiarum Sanctorum ibidem quiescentium : centum enim et octodecim nominantur, majori altari infixæ. (Ibid., p. 97).*

(3) Barnius...., anno 1643....., ipsius basilicæ fornicem casum portendentem splendide concameravit, atque columnam juxta majus altare eversam, expertissimorum artificum opera reparavit. (LEVESQUE, *Annales*, p. 400).

* Il y a là une faute évidente, mais qu'il est difficile de corriger. Ne pourrait-on pas lire *munitiones* ?

Presque aussi sommaire est la description de M. de Lépine, subdélégué de l'Intendant, chargé de procéder à l'inventaire général un an plus tard :

« Plus, du côté gauche (de l'autel), avons trouvé une chapelle à laquelle on a rapporté l'ancienne décoration et devant d'autel qui étoit dans l'ancienne église, de cuivre jaune, émaillé en bleu, anciennement doré avec grand nombre de figures en relief; et au devant d'autel est Notre-Seigneur, les quatre évangélistes et les douze apôtres, enrichie de plusieurs pierres dont il manque près de la moitié..... »

Ainsi la décoration complète du maître autel étoit de cuivre doré, émaillé en bleu et orné de pierreries et de figures en relief. Le devant de la table de l'autel présentait Jésus-Christ (la *Majestas Domini* sans doute), les évangélistes et les apôtres, et à cette partie du monument ont pu appartenir le saint Mathieu du Musée du Louvre et le saint Jacques du cabinet de M. Astaix, de Limoges, statuettes en plein relief, fixées sur des panneaux cintrés, décorés d'émaux où le bleu domine et dont les dimensions correspondraient assez à cette destination ou à une autre analogue. La paroi du rétable en retraite présentait sur des plaques de cuivre doré, également rehaussées d'émaux et de pierreries, les principales scènes de la Passion de Notre-Seigneur et de la vie du fondateur de l'ordre.

VII

Mais, si riche qu'elle fût, cette ornementation ne constituait que le fond du décor. Au dessus et des deux côtés de l'autel, disposées autour du tabernacle, sept grandes châsses toutes resplendissantes des feux des pierreries et de l'éclat des émaux, se détachaient sur ce fond magnifique et donnaient à l'ensemble du monument sa physionomie particulière et son caractère original (1).

Reprenons la description de Pardoux de la Garde.

« Sur le contretable, au plus éminent lieu dudit autel, est eslevée une fort belle et grand chasse dans laquelle repose le corps de saint Estienne, confesseur, premyer instituteur de l'ordre de Grandmont. Ladite chasse est de cuivre dore esmaille, enrichie de perles,

(1) Supra idem altare, septem prægrandes capsæ, ex cupro deaurato gemmisque ornato confectæ sunt. (*Annales*, p. 98.) Voir aussi l'*Histoire de Saint-Martial*, du P. Bonaventure de Saint-Amable, t. II, p. 19.

de cristal et aultre petite pierrerie, ou est par personnaiges, le pourtraict en bosse de la vie du dict saint, entièrement... »

Dans l'inventaire des reliques de 1666(1), il est dit que la chässe de saint Etienne, « en cuivre doré émaillé par le dehors et de bois par le dedans, ornée de toutes parts de grand nombre de petites figures en bosse, garnie de pierreries et curieusement travaillée », est placée « vers le milieu de l'autel, par dessus le tabernacle ».

Levesque atteste l'art avec lequel avait été exécutée cette fierte, la plus grande, la plus riche et la plus belle de toutes les chässes de Grandmont — elle avait *trois pieds trois pouces* de long (un tiers environ en plus que la chässe conservée à Ambazac), *un pied de large et deux pieds neuf pouces de haut*. — Il ajoute qu'elle était placée entre les autres chässes, lesquelles se trouvaient disposées plus bas, de chaque côté du tabernacle (2). A son tour, le délégué de l'Intendant constate qu'elle est « extrêmement enrichie de pierres précieuses, dont il en manque pourtant quelques unes » (3).

M. Sicelier, supérieur du grand séminaire de Limoges, fut chargé par M^r d'Argentré, au mois de mai 1790, de procéder à l'inventaire des reliques et reliquaires enlevés de l'église et de la sacristie de Grandmont et transportés, sans grandes précautions, au palais épiscopal. On adjoignit comme secrétaire à cet ecclésiastique le studieux abbé Legros, alors vicaire de la collégiale de Saint-Martial. Voici en quels termes s'exprime le procès-verbal dressé par ces ecclésiastiques au sujet de la chässe dont nous venons de parler :

« Plus, nous avons trouvé, aussi sur le plancher, devant la croisée de la dite chambre, une grande chässe en bois, en dos d'âne, couverte de cuivre doré et émaillé, *extrêmement* ornée et enrichie de pierres précieuses, de cristaux, etc., dont il manque pourtant plusieurs. »

(1) Publié par M. Aug. Du Boys dans le *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, t. VI, p. 5, et reproduit par l'abbé Texier dans son *Dictionnaire d'orfèvrerie*, article Grandmont.

(2) Quas inter multum supereminet prima capsâ, singulari artificio concinnata, in qua requiescit corpus Sancti Stephani, fundatoris. Hæc media est inter capsas, non secus, — ac inferius tabernaculum inter alias. Le P. de Saint-Amable dit : « Il y a... sur le grand autel, le corps de saint » Etienne... *au milieu* de saint Machaire, martyr de la Légion Thébéenne, » qui est du côté de l'Epître et un des corps des onze mille vierges ap- » portés là de Cologne. Les autres quatre des mêmes vierges, sont récem- » ment rangés sur l'autel dans leurs chässes. » (*Hist. de Saint Martial*, t. II, p. 19).

(3) Inventaire de M. de Lépine et procès-verbal de distribution des reliques.

Détail à noter : ni cet inventaire ni le procès-verbal de distribution des reliques, dressé au mois d'août suivant, ne font mention des figures qui décoraient cette châsse et que signalent, après Pardoux de La Garde, les auteurs de l'inventaire de 1666.

Cette magnifique fierte fut donnée à l'église de Razès ; mais le curé en prit-il livraison et fut-elle réellement transportée dans la localité à laquelle elle avait été destinée ? On n'a pu l'établir. De ce transport, de sa réception, de sa présence, durant quelques mois au moins, dans l'église de Razès, nous n'avons, pour notre part, réussi à découvrir aucune trace. Les curés qui ont successivement desservi cette paroisse depuis vingt ans n'en ont jamais entendu parler et n'ont pu recueillir aucune tradition, noter aucun souvenir ayant trait à ce morceau capital du trésor de Grandmont.

Un article des plus acerbes, publié dans le numéro des *Nouvelles ecclésiastiques* du 14 août 1789, accusa M^{re} d'Argentré d'avoir emporté à Paris, en se rendant aux Etats Généraux, une châsse provenant de Grandmont, « enrichie de pierreries et valant 40,000 livres ». Cette accusation fut reproduite un peu plus tard par le rédacteur des *Annales patriotiques et littéraires* (5 décembre 1790) ; celui-ci affirmait que la châsse en question était en argent et que c'était celle-là même où reposaient les ossements de saint Etienne de Muret. — Mais il n'existait aucune grande châsse d'argent dans le trésor de l'abbaye au moment de la suppression de l'ordre, et on constate la présence de la châsse de Saint Etienne dans une salle du palais épiscopal de Limoges aux mois de mai et d'août 1790, c'est-à-dire un an après l'apparition de l'article des *Nouvelles* (1).

Le curé de Saint-Sylvestre répondit par un démenti formel à l'article des *Annales*. On sait que le savant abbé Texier, peu favorable cependant à M^{re} d'Argentré, a réduit à néant l'accusation portée contre ce prélat, accusation qui du reste ne supporte pas un instant l'examen.

Mais le doute n'en subsiste pas moins sur la question que nous posions plus haut. La châsse de Saint Etienne a-t-elle été réellement transportée à Razès, où elle aurait été détruite au cours de la période révolutionnaire ? A cette interrogation, personne jusqu'ici n'a répondu. Le procès-verbal de distribution des reliques est le dernier document qui mentionne l'existence de cette fierte ; à partir

(1) Voir notre livre sur la *Destruction de l'ordre et de l'abbaye de Grandmont*, pages 613 à 619.

du 6 août 1790, elle est perdue pour nous et nul ne connaît le sort de la pièce la plus importante du trésor de Grandmont.

VIII

« A costé dextre (1), continue l'auteur des *Antiquités de Grandmont*, sur ledit autel, est une aultre chasse de cuyvre doré esmailhé, bien ouvrée, toute garnye de petite pierrerie, dans laquelle repose le corps de Saint Machaire... (2) Par dessous sont aultres deux chasses, ou reposent le corps de deux vierges martires, du nombre de celles que souffrirent pour la foy de Jesus Christ, a Coloigne Agrippine, sur le Rinh. »

Levesque à son tour ne fournit aucune note intéressante sur ces trois châsses ; il indique toutefois que les reliques de sainte Panafre, compagne de sainte Ursule, renfermées dans l'une d'elles, proviennent, non des libéralités faites aux quatre envoyés de 1181, mais d'un don de Thibaut de Champagne, en 1269.

L'*Inventaire de 1666*, parlant de la châsse de Saint Macaire, énonce qu'elle est « de mêmes matière et figure » que celle de Saint Etienne, mais « plus petite, enrichie de quantité de grosses pierres et sans personnages ». Retenons ce détail qui est assez caractéristique et dont il est facile de constater l'exactitude, car cette châsse n'est autre que celle conservée aujourd'hui dans l'église d'Ambazac. Ce coffret, au procès-verbal de distribution des reliques, est ainsi décrit : « une châsse de moyenne grandeur, en bois et en dos d'âne, couverte de lames de cuivre doré et émaillé, avec quelques figures et autres ornemens, des cristaux et autres pierreries, dont plusieurs manquent. » A l'inventaire qui précède la distribution, il est dit que la pièce a « environ deux pieds de long » (ce qui correspond, à peu de chose près, à la longueur de la fierte d'Ambazac : 0^m,73), et qu'elle ferme par une porte placée à l'une des extrémités.

L'énonciation « avec quelques figures » est justifiée par les anges

(1) Juxta primam, in cornu epistolæ (*Annales*).

(2) Cette châsse avait été d'abord, paraît-il, destinée à l'église de Compreignac ; mais le curé Gay Vernon — le futur évêque constitutionnel de la Haute-Vienne — la trouva trop rouillée et refusa de faire la dépense du nettoyage dont elle avait besoin.

émaillés à tête de cuivre rapportée qu'on y observe ; mais ces anges ne jouent qu'un rôle accessoire dans la décoration de la pièce, sur laquelle il n'existe, comme l'indique l'inventaire de 1666, aucune statuette, aucun personnage apparent, aucune représentation de scène pieuse.

•

La troisième et la quatrième châsses étaient placées au dessous de celle de Saint Macaire. L'une, renfermant le corps de Sainte Panafrette et d'autres reliques, était la plus rapprochée du tabernacle ; elle en avait été autrefois la plus éloignée ; elle représentait « au devant, l'image de la Vierge et de trois autres saintes avec des couronnes à leurs mains, et par dessus un *Sauveur* et six autres figures aux côtés ; par derrière », au haut, « neuf vierges tenant chacune un lis à la main. » Au bas « était dépeint leur martyr ».

Cet intéressant morceau avait été laissé, avec la châsse dont nous parlerons en dernier lieu, dans la petite chapelle réservée pour le service du culte à Grandmont. Un de ces deux coffrets fut transféré, le 15 août 1791, dans l'église paroissiale de Saint Sylvestre. Le procès-verbal de translation décrit ces deux châsses « de cuivre jaune émaillé, ornées tout autour de figures debout en gravure, dont les têtes seules sont saillantes, et, par le haut, sont aux extrémités de chaque châsse deux petites boules de cuivre ; au milieu d'une (*sic*) petite pierre plate de cristal, et de quatre œils intermédiaires de même matière, le tout enchâssé sur une bande de cuivre terminant la hauteur des châsses, dont une de ces bandes est à jour et l'autre bande est unie... Ces deux châsses, du reste, ne diffèrent en rien, étant de même grandeur dans tous les sens, savoir de la longueur de 23 pouces, de la hauteur de 18 et de la largeur de 9 et demi (1).

L'autre châsse fut, à son tour, transportée peu après à Saint-Sylvestre et déposée dans l'église.

Ce que devinrent ces deux précieux objets, le registre des délibérations du conseil municipal de cette commune va nous l'apprendre.

Le 20 vendémiaire an III (14 octobre 1794), sur la réquisition de l'agent national, réclamant du métal pour une chaudière, le conseil décide que « tout le cuivre qui se trouve dans la cy-devant eglise sera incessamment et de suite renvoyé par un expret à Limoges et par la vois de deux commissaires nommés a cet effet,

(1) Registre des baptêmes de Saint-Sylvestre ; ce procès-verbal a été inséré en entier, p. 621 et suiv., dans notre ouvrage sur la *Destruction de l'ordre et de l'abbaye de Grandmont*.

•

qui feront transporter ledit cuivre chez un ouvrier travaillant sur le cuivre, pour de suite faire faire laditte chaudière pour la cuite des eaux ».

On se transporte aussitôt à l'église, où l'on trouve « deux chasses en bois et revêtues de cuivre, provenant de la cy devant abbaye de Grandmont, une autre petite chasse, aussj en cuivre, une lampe, un bénitier, deux encensoirs et leurs navettes, cinq chandeliers... le tout pesant un quintal ». Ces objets sont remis aux commissaires et expédiés à Limoges (1).

Déjà d'autre métal avait été fourni par les localités voisines pour les chaudières des ateliers de salpêtre. C'est ainsi qu'au 21

(1) Registre des délibérations, à la mairie de Saint-Sylvestre, fol. 54. Nous devons communication de cet extrait à l'obligeance de M. le curé Larue.

La Révolution a fait disparaître une quantité incroyable d'orfèvrerie. Quelques documents nous ont conservé l'énumération d'une partie des objets officiellement détruits à cette époque ; mais qui saura jamais combien d'œuvres d'art intéressantes à divers titres ont été volées, brisées, anéanties en dehors de l'action de l'autorité ?

L'état suivant d'un envoi fait à Paris par la Monnaie de Limoges, le 24 floréal an II, pourra donner une faible idée de ce qui fut alors enlevé au pays :

43 calices avec leurs patènes.....	poids : 109 marcs 5 onces.
25 soleils	— 45 — 6 —
4 burettes avec 1 bassin.....	— 4 — 2 —
30 custodes	— 45 — 2 —
29 porte-Dieu	— 5 — 1 —
3 croix d'argent.....	— 7 — 3 —
1 croix processionnelle avec son bâton couvert d'argent et 1 Christ.....	— 17 — » —
2 lampes et 1 encensoir.....	— 11 — 6 —
1 autre lampe vieille.....	— 4 — 4 —
2 coupes.....	— 12 — 3 —
2 têtes.....	— 7 — 3 —
1 buste.....	— 17 — 3 —
2 manches de couteau, 1 cachet et boucles pour une bride.....	— 2 — 4 —
6 couverts d'argent avec 2 pièces monnayées.	— 4 — 1 — 4gr.
Plusieurs morceaux détachés d'argenterie pliés dans un linge.....	— 9 — 4 —

TOTAL..... 303 m. 7 o. 4gr.

Le même envoi comprend 26 marcs 5 onces de galons provenant d'ornements d'église. (*Archives départementales de la Haute-Vienne, série L, 360.*)

nivôse an III, il est parlé d'une chaudière pour l'atelier de Laurière, du poids de 147 livres et demie, et d'une autre pour celui de Saint-Pardoux, pesant 145 livres et demie (1).

Du même côté que la chasse de Sainte-Panafrette et à peu près à la même hauteur, mais plus éloignée du tabernacle, la quatrième chasse présentait « au devant, une image de la Vierge, avec le Petit Jésus entre ses bras et par dessus un Sauveur; au côté les figures de quelques vierges, d'un archevêque et d'un abbé, avec ces mots écrits parmi : *Hi duo viri dederunt has duas virgines ecclesie Grandimontis : Giraldus, abbas Sibergiæ. — Sancta Albina, virgo et martyr; Sancta Essencia, virgo et martyr. — Philippus, archiepiscopus Coloniensis.* » Par derrière était « démontré le martyre de ces deux vierges ». (*Inventaire de 1666*). Nous avons déjà dit que cette chasse avait autrefois occupé la place de la précédente. C'est entre 1639 et 1666 qu'elle fut mise à l'endroit où l'on constate sa présence à cette dernière date (2).

Veut-on savoir comment cette pièce, si digne pourtant d'appeler l'attention d'un érudit comme Legros, est désignée à l'inventaire des reliques de 1790. Qu'on lise ces trois lignes (n° 27) qui s'appliquent sûrement à elle :

« Une petite chasse ou coffre, couverte en dos d'âne, de bois, chargée de plaques de cuivre doré, sans aucuns ornemens saillans, ni pierreries, d'environ deux pieds de longueur, ouvrant par un bout à deux clefs et deux serrures; mais les clefs sont perdues. »

Il est vrai qu'au procès-verbal de distribution (n° 67), nous trouvons quelque chose de plus explicite. Notre fierte est ainsi décrite :

« Une chasse de bois, couverte de lames de cuivre doré et émaillé, ayant environ vingt-trois pouces de long sur neuf pouces de large et dix-huit de hauteur, fermant à clef. Sur la face antérieure de laquelle, ornée de quelques figures, on lit ce qui suit en caractères gothiques : *Hi duo viri dederunt has duas virgines ecclesie Grandimontis : Girardus, abbas Sibergiæ. S. Albina, virgo et martyr. S. Essencia, virgo et martyr. Philippus, archiepiscopus Coloniensis.* — La face postérieure présente six tableaux, dont les sujets sont pris dans la légende de sainte Ursule : le tout est travaillé dans le plus mauvais goût gothique. » (3).

(1) Arch. Haute-Vienne, L. 58.

(2) Ce transfert est constaté par l'*Inventaire de 1666*.

(3) Il serait difficile de reconnaître dans cette chasse celle mentionnée ci-dessus sous le n° 27 de l'*Inventaire* dressé par les mêmes, si l'identité des deux coffrets n'était affirmée par le procès-verbal.

Cette inscription et le décor de cette châsse ont été allégués, comme une preuve ou tout ou moins un indice de l'origine rhénane de l'objet. Bien qu'il soit difficile de trouver rien dans les indications ci-dessus qui justifie une allégation semblable, on doit regretter que ce coffret soit perdu; son examen eût offert un réel intérêt pour l'étude de la question, si controversée, de l'influence rhénane sur l'art limousin.

Donnée à l'église de Saint-Priest-Palus (Creuse), elle ne se retrouva pas après la Révolution. Elle avait été, dit-on, enfouie dans le cimetière. Quelques recherches, tentées par l'abbé Texier, alors curé d'Auriat, n'amènèrent aucun résultat.

IX

La décoration du rétable de Grandmont était symétrique : du côté de l'Évangile comme du côté de l'Épître, trois châsses étaient disposées en triangle. Les deux d'en bas se trouvaient placées à peu près à la même hauteur; la troisième se détachait du rétable au-dessus d'elles, mais elle était moins élevée que celle où reposaient les ossements de saint Etienne.

La châsse qui faisait face, du côté de l'Évangile, à celle de saint Macaire, renfermait les restes des vierges données aux religieux, en 1184, par divers habitants de Cologne, à la prière d'Hermann, doyen de l'église des Saints-Apôtres. Pardoux de La Garde n'en a laissé aucune description, et Levesque l'omet absolument (1). Mais l'inventaire de 1666 nous fournit sur elle des indications aussi précises qu'intéressantes; voici le paragraphe que le rédacteur du document lui a consacré :

« Une autre châsse de cuivre doré, émaillé par dessus, et qui est de bois par dedans, où est par devant un Sauveur au milieu des quatre figures des apôtres, où sont leurs noms, savoir : saint Mathias, saint Jude, saint Jacques et saint Philippe (2), et au-dessous six autres figures d'apôtres avec leurs noms, qui sont : saint Thomas, saint Jacques (*sic*), saint André, saint Jean, saint Simon,

(1) Il passe de la quatrième châsse à la sixième. Les quelques lignes qui avaient trait à la cinquième ont été sautées à la mise en pages, car les mots *infra ipsam*, dans le passage relatif à la châsse de sainte Essence, se rapportent évidemment à la châsse omise.

(2) Le saint Jacques de M. Astaix, le saint Mathieu du Louvre, etc., peuvent provenir de cette châsse.

saint Barthélemy, et, sur la porte, saint Pierre. Par derrière, il se trouve aussi quelques autres figures. Elle est du côté de l'évangile, la plus haute joignant celle de saint Etienne, à l'opposite de celle de saint Macaire. »

Ce coffret est la fierte de « deux pieds quatre pouces environ, en bois, couvert de lames de cuivre, sans ornemens ni pierreries » de l'inventaire de Legros, comme il résulte d'une mention de cet inventaire même, où cet objet figure sous le n° 31. On ne la trouve pas portée au procès-verbal de distribution des reliques, où nous avions d'abord cru le reconnaître dans ces énonciations du n° 60 : « Une châsse de bois, de moyenne grandeur, couverte de lames de cuivre doré et émaillé », donnée à l'église de Bessines. Mais cette identification n'est pas admissible. La châsse en question, la plus grande, semble-t-il, de toutes les fiertes de Grandmont après celle de saint Etienne — elle avait quelques pouces de plus que la châsse de saint Macaire — ne fut pas comprise dans la distribution faite aux paroisses. Elle était sans doute en trop mauvais état. L'abbé Legros, dans une note qui accompagne la copie d'un article des *Nouvelles ecclésiastiques* où l'évêque de Limoges était accusé d'avoir emporté à Paris une châsse couverte de pierreries et d'une valeur de 40,000 livres, provenant du trésor de Grandmont, déclare qu'une des grandes châsses avait été, en effet, mise de côté et qu'elle ne figure pas à son procès-verbal ; mais il ajoute que cette pièce, ornée seulement de cabochons de cristal et de pierres communes, se trouva au nombre des objets vendus comme vieux cuivre au fondeur Coutaud. Voilà donc un coffret encore dont nous connaissons la destinée.

Des deux châsses placées au-dessous de cette fierte, l'une — celle qui était le plus loin du tabernacle — renfermait des ossements de sainte Essence et de plusieurs autres vierges de Cologne. Au devant, on voyait « l'image de la Vierge, tenant un lis de la main » droite, et de l'autre le petit Jésus, et à ses côtés six images. Par » dessus, un Sauveur avec six autres figures à ses côtés ». La face postérieure représentait « le martyr de quelques vierges, et plus » haut quelques évêques ou abbés et trois vierges d'un côté, avec » des couronnes sur la tête ».

Cette châsse qui offrait, comme on le voit, de grands rapports avec celle de sainte Albine et de sainte Essence, est ainsi décrite par Sicelier et Legros sous le n° 28 de leur inventaire (1) : « Châsse en de d'âne, en bois, couverte de lames de cuivre doré et émaillé, sans

(1) *Mém. manuscrit*, p. 161.

ornemens, ouvrant par un bout ». Encore une description banale, et ici, comme plus haut, pas un mot des personnages qui décoraient ce coffret. Il y en avait cependant, comme l'atteste le procès-verbal de distribution des reliques (n° 23) :

« Avons mis le tout dans une petite châsse en bois, couverte de lames de cuivre doré émaillé, sans ornemens, mais où sont gravées quelques figures dont les têtes sont saillantes, et dans le goût gothique, fermant à clef par un bout et mentionnée en notre dit inventaire au n° 28 ».

Donné à l'église de Thouron, ce coffret ne s'est pas retrouvé. Pour cette châsse encore toutes nos recherches ont été vaines.

Sur la septième et dernière des châsses qui formaient la décoration du maître autel, (la plus voisine du tabernacle, du côté de l'Évangile), on voyait « au devant une figure de la Vierge tenant à la main droite un lis et le petit Jésus en l'autre, et à ses côtés six vierges ; par dessus, l'image du Sauveur et trois images à chacun de ses côtés ». Par derrière était « dépeint le martyr de ces saintes vierges, dont il y en a douze en haut qui tiennent à la main un lis. Et vers le milieu sont écrits ces mots : *Hic requiescit corpus cujusdam virginis et martyris, quam dedit ecclesiæ Grandimontis abbatissa monasterii Virginum Coloniae* ».

Cette châsse fut une de celles que M^{re} d'Argentré laissa à Grandmont. On a vu plus haut, par un extrait du procès-verbal de translation de ces deux précieux objets à Saint-Sylvestre, que les personnages de l'ornementation étaient simplement gravés, mais avec des têtes en relief et que les toits des deux châsses étaient ornés de crêtes, l'une pleine, l'autre ajourée, relevées de cabochons de cristal et terminées par deux boules rappelant le couronnement de la fierte figurée à la miniature du manuscrit du Séminaire. C'est la châsse dont nous venons de parler en dernier lieu qui paraît avoir été transférée le 15 août 1791 dans l'église de Saint-Sylvestre, où la seconde des fiertes laissées dans la chapelle de Grandmont la rejoignit bientôt. Nous avons dit que l'une et l'autre avaient été, trois ans plus tard, livrées à l'agent national pour être fondues.

Derrière l'autel majeur se trouvait, dans l'ancienne église, l'autel de Prime, où l'on voyait, au dire de Pardoux de La Garde « une fort belle grand croix de cuyvre doré esmailhé » avec « du boys de la vraye croix, et plusieurs reliques de saintz.... en ung tableau de cuyvre doré, esmailhé, au bas d'ycelle ; laquelle, ajoute-il, parlant sans doute de la croix, est tout garnye de pierrerie, et au

nombril du crucifix est un escarboucle, lequel n'a point de lustre, ayant esté offusqué ».

Les reliques et reliquaires qui étaient déposés, à la fin du xv^e siècle, tant sur cet autel et son rétable que dans un placard pratiqué au fond du chœur, et dans une armoire « s'ouvrant dedans ung mur, a costé du grand autel » (1), et où l'on renfermait aussi les vases sacrés, furent transportés, vraisemblablement au cours du xvn^e siècle, dans des armoires pratiquées dans l'épaisseur de la muraille, derrière l'autel majeur. Cet aménagement paraît avoir été fait lors des travaux de consolidation exécutés dans le chœur sous l'administration de l'abbé Barny. Tout le fond de l'église fut alors transformé en sacristie.

En 1666, on donnait spécialement le nom de *Trésor* aux armoires dont nous venons de parler. Le Trésor, dans la nouvelle église, fut placé au fond de l'aile gauche.

Mais, avant 1643, une partie du trésor était dans l'église même, et quelques-unes de ses pièces les plus intéressantes et les plus précieuses ornaient l'autel de Prime, qui faisait corps, semble-t-il, avec le rétable du maître-autel.

X

Telle était l'œuvre magistrale que l'abbé général de La Maison-Rouge relégua, entre 1750 et 1760, dans une chapelle de gauche de la nouvelle église.

Devenu maître de l'abbaye, M^{re} d'Argentré vendit ou laissa vendre par le séquestre, au sieur Coutaud, fondeur à Limoges, comme vieux cuivre, le revêtement tout entier du rétable, une des châsses faisant partie de sa décoration, plusieurs grandes croix et d'autres objets ; en tout, plus de *quarante* quintaux de métal dont on avait arraché à coups de marteau les incrustations d'émail (2).

Pour nous représenter l'autel de Grandmont dans son véritable jour, il faut nous reporter à cinq ou six siècles en arrière. Au-dessus

(1) *Inventaire de 1496.*

(2) Note de l'abbé Legros, reproduite par les éditeurs du *Limousin historique*, t. I. — Voir aussi l'*Essai historique et descriptif sur les émailleurs et les argentiers de Limoges*, par l'abbé TEXIER, avertissement et p. 73, 94 et 267.

du magnifique rétable dont nous venons de donner une description, hélas ! bien incomplète ; sous la coupole où étincellent les « grands platines » de cuivre doré aux armoiries des rois d'Angleterre, est tendu le dais blanc « de fin lin, grand et large à merveilles » dont parle avec admiration le compilateur des *Antiquités*. Au fond de l'église se presse une foule recueillie ; aux premiers rangs, on reconnaît quelques-uns des grands seigneurs amis du monastère, revêtus de riches accoutrements. Dans les deux cents stalles du chœur des convers sont assis deux cents frères lais, de ces *frères barbus* si fort maltraités par quelques satiriques du moyen-âge. Les deux cents stalles du chœur des religieux « faictes a la mode antique » et disposées sur double rang, à droite et à gauche de l'autel, sont occupées par autant de correcteurs et de simples moines, appelés de toutes les maisons de l'observance pour la tenue d'un chapitre général. D'autres remplissent les intervalles qui séparent les grands tombeaux de cuivre émaillé, de marbre, de granit, placés au devant de l'autel et relevés de terre. Au milieu, se tient le prieur général (1), revêtu des insignes de sa charge, son bâton en main, et entouré des dignitaires de l'ordre. — Et maintenant, au-dessus de toutes ces têtes que courbe un même sentiment de foi, évoquez les beautés sévères de l'architecture de la noble basilique, relevez les murs, dressez les colonnes, arrondissez les voûtes. Rendez aux cloches leur voix. Allumez les cierges, faites monter vers la coupole la fumée odorante des encensoirs, et à travers les nuages de cette fumée que traversent les rayons du soleil, tamisés par les couleurs profondes des vingt-deux verrières des hautes baies, contemplez cet autel, surgissant de l'ombre auguste du sanctuaire, ruisselant de lumière, étincelant d'or, d'émaux, de pierreries, étalant aux yeux des fidèles la majesté de Dieu, toute la Cour céleste, la drame de la Passion, les scènes de la vie de saint Etienne de Muret, tendant enfin au devant des cœurs et des lèvres ses sept grandes châsses toutes remplies de corps saints..... C'est dans ce cadre solennel et grandiose qu'il faut replacer le rétable de l'église de Grandmont pour se rendre compte de l'effet immense, de la saisissante impression que devait produire la vue de cet admirable morceau.

De l'autel et de toute sa décoration, il ne subsiste que quelques fragments : la fierte de saint Macaire, aujourd'hui consacrée aux reliques de saint Etienne de Muret et conservée dans l'église

(1) En 1317 seulement le supérieur général de l'ordre prit le titre d'abbé. La dénomination de *prieur* fut donnée alors à tous les supérieurs locaux qui avaient porté jusqu'alors celle de *correcteurs*.

d'Ambazac, — deux tableaux émaillés : l'*Adoration des Mages* et une scène de la vie de saint Etienne, acquis depuis longtemps par le Musée de Cluny ; il faut y ajouter, peut-être, quelques panneaux à personnages provenant soit du devant de la table de l'autel, soit de la châsse vendue au fondeur Coutaud, et recueillis au Musée du Louvre et dans deux ou trois collections particulières.

XI

On ne connaît pas moins de treize inventaires ou récollements d'inventaires du trésor de Grandmont. Ils portent les dates de 1496, 1515, 1566, 1567, 1575, 1598, 1611, 1621, 1639, 1666, 1771, 1787, 1790. On trouve de plus mention de celui de 1472 et d'un *Catalogue des reliques* dressé sous l'administration de l'abbé général Rigaud de Lavour (1603-1634). — Ce pourrait être l'inventaire de 1621. — De l'inventaire de 1598 on ne possède que les premières lignes de la « description » des reliques et un état des ornements de la sacristie.

Celui de 1567 a été publié par M. l'abbé Texier, dans son *Essai historique et descriptif sur les émailleurs et les argentiers de Limoges*. (Poitiers, Dupré, 1843, in-8°, p. 267). — Celui de 1666, imprimé une première fois par M. Auguste Du Boys, dans le *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, t. VI, p. 5, a été inséré par M. Texier dans son *Dictionnaire d'orfèvrerie, de ciselure et de gravure chrétiennes* (Paris, Migne, 1856, in-8°, col. 825). — L'inventaire auquel procéda M. de Lépine en 1771, donné dans le *Limousin historique* (Limoges, Ardillier, 1837, in-8°, t. I, p. 161), par M. Leymarie, a été une seconde fois publié par nous dans notre ouvrage sur la *Destruction de l'ordre et de l'abbaye de Grandmont*. (Paris, Champion, et Limoges, Ducourtieux, 1877, in-8°, p. 933). — M. Texier a édité l'inventaire dressé, du 4 au 10 mai 1790, par l'abbé Sicelier, assisté de l'abbé Legros. Il a de plus reproduit dans plusieurs de ses ouvrages, dans son *Dictionnaire* notamment, les principaux articles du procès-verbal de la distribution des reliques à laquelle il fut procédé par ces derniers, le 6 août de la même année. On trouve une partie de ce document dans le petit livre de M. Maurice Ardant sur les *Ostensions*. — (Limoges, Barbou frères, 1848, p. 69).

Les deux inventaires des 15 et 16 février 1496 et 29 mars 1515(1), que nous donnons ci-après, ont souvent été cités par extraits, mais ils n'ont jamais été publiés *in extenso*. Ce sont les deux plus anciens documents qu'on possède sur le trésor de Grandmont. Ils appartiennent, comme les originaux ou copies de ceux des 7 octobre 1567, 3 août 1575, 23 août 1598, 24 janvier 1611, 29 avril 1639, — 20 au 29 avril 1771, avec récollement de 1787, — 4 et 10 mai 1790, et le procès-verbal de distribution du 6 août de la même année, à un amateur fort connu de Limoges, M. Nivet Fontaubert, qui a bien voulu nous autoriser à en prendre copie et à qui nous tenons à exprimer tous nos remerciements pour nous et pour nos lecteurs.

C'est à tort qu'on a dénommé le premier de ces inventaires : *Inventaire de 1495*. Il faut en rectifier la date, qui est énoncée en ancien style, l'année commençant alors au 25 mars dans nos pays : il a été fait en réalité en 1496. Au surplus le cardinal de Saint-Malo n'était pas encore abbé général de Grandmont en février 1495, son prédécesseur n'étant mort qu'au mois de décembre suivant.

L'inventaire de 1515 est à peu de chose près la reproduction de celui de 1496 ; nous avons tenu cependant à le donner intégralement ; il n'y a guère d'articles correspondants qui soient conçus absolument dans les mêmes termes. Parfois on ne trouve en 1515 qu'un seul mot de plus ; mais ce mot ajoute un trait à la physionomie de l'objet, accuse un détail, note une différence. Or, en semblable matière, la moindre variante peut offrir de l'intérêt et avoir son prix.

Inventaire de 1496.

INVENTOIRE FAIT PAR MONS^r (*sic*) M^{re} LOYS PINELLE, DOCTEUR EN THEOLOGIE, ET JEHAN BORDIN, VICAIRE DE TRES REVEREND PERE EN DIEU MONS^r LE CARDINAL DE SAINT-MALO (2), ABBÉ COMMENDATAIRE

(1) Nous ne saurions dire s'il faut dater cet inventaire du 29 mars 1515 ou du 29 mars 1516. Pâques, en 1515, tombe le 8 avril. Grandmont était en Marche et il est possible que dans la Marche, à cette époque, on changeât la date à Pâques seulement et non au 25 mars, comme en Limousin.

(2) Guillaume Allemand, évêque de Cahors, dixième abbé général (on a vu qu'avant 1317, le supérieur général de l'ordre portait seulement le titre de prieur), était mort le 22 décembre 1495. Son successeur fut Guillaume Briçonnet, cardinal du titre de Sainte Potentielle en l'église de Sainte-Marie-Majeure et alors évêque de Saint-Malo. Il obtint l'abbaye dans les premiers jours de l'année 1496. On sait qu'il devint plus tard archevêque de Reims.

DE L'ABBAYE ET ORDRE DE GRANDMONT, — PRESENS AUD. INVENTOIRE, FRERE PIERRE (1), SOUBS PRIEUR, FRERE LAURENS DU PORT, FRERE DINET DE LESTAN, SECRETAIR, FRERE JEHAN HARDILLER, — DES RELIQUES ET AULTRES CHOSES CY APRES ESCRIPTES, LE XV^e ET XVI^e FEVRIER, L'AN MIL CCCC IIII^{xx} ET QUINZE (nouveau style : 1496).

1. Premièrement, a este trouvée la custode en façon de coulombe, en laquelle est *Corpus Domini* (2); l'autel paré des chasses et aultres tables et paremens, en la forme et maniere contenue en l'inventoire faict par le prieur de Viaye (3), vicaire general de tres-reverend pere en Dieu, Mons^r l'arcevesque de Lyon (4), jadis abbé et perpetuel administrateur de l'abbaye et ordre dudit Grandmont : excepté que l'image d'argent de Nostre-Dame (5) qui souloit estre sur l'autel du cour (*sic*), n'y est plus, mais a esté mise, avec les reliques, soubz clef, pour ce qu'elle fut donmagée sur led. autel.

INVENTOIRE DE RELIQUES ESTANS EN UNE ARMOIRE DEDANS UNG MUR, A COSTÉ DUD. GRAND AUTEL, AVEC LES CALICES (6).

1. Premièrement, une croix qui a trois pieces : l'unne de la vraie croix, l'autre de saint Andry, la tierce de saint Pierre, en laquelle croix y a trois tournelles au hault (7). *Ver.*

2. *Item*, une aultre croix [plus grande] (8) en facon d'ung tableau fermé, auquel y a une grande piece de vraie croix, fermée d'unne

(1) Un blanc.

(2) N° 4 de l'inventaire suivant. Cette colombe fut changée, en 1625, pour un calice et un soleil d'argent doré.

(3) Viaye, prieuré conventuel de l'ordre, commune de Saint-Vincent (Haute-Loire). M. Charles Rocher, avocat au Puy, a écrit une intéressante notice sur cette maison. Il s'agit ici de Jean de Cayrol, prieur de Viaye, vicaire général de l'abbé; Jean de Cayrol convoqua le chapitre de 1473 et fit procéder à l'inventaire de 1473, dont le texte n'a pas été conservé.

(4) Charles de Bourbon, archevêque de Lyon, abbé de Grandmont de 1471 à 1476.

(5) Probablement le n° 15 ci-après.

(6) Nous avons mis en italiques toutes les annotations ou additions postérieures à l'inventaire ou d'une écriture autre que celle du document. Ces annotations paraissent se rapporter à un récolement.

(7) N° 2 de l'inventaire suivant, 9 de celui de 1666. Donné en 1790 à Saint-Pierre-du-Queyroix de Limoges (n° 14 du procès-verbal). N'existe plus.

(8) Ces deux mots ont été biffés.

pièce plate d'argent, ou y a un croucefiz d'argent, et le tout ferme a deux portes d'argent (1) *Ver. En l'armoire. A revoir.*

3. *Item*, une belle grande croix double, garnie de plusieurs pierres et perles, en laquelle a ung pié bel et riche, garny pareillement de plusieurs pierres, lequel pié sert aulcune fois a la croix de l'article precedent (2).

4. *Item*, une aultre grande croix d'argent doré, dont le pié est esmaillé, qui porte sur quatre lyons, — en laquelle croix y a quatre boullons en maniere de flambes perses, Nostre Dame et saint Jehan de costé et d'autre; au pié de lad. croix y a trois petis pillez dommagés et trois feullures rompues et perdues (3). *Ver.*

5. *Item*, une aultre croix large, de cristail, a pié, sur les figures des quatre evangelistes, garny led. pié de deux manieres d'entaillures et d'aultres perles et pierres; de coste est (*sic*) d'aultre, Nostre-Dame et saint Jehan (4). *Ver.*

6. *Item*, une aultre croix asses grande et de grand ouvrage, double, garnie de plusieurs perles et pierres, toute d'argent doré, en laquelle, au dessus du fust de la vraie croix, a ung creucefiz d'argent; laquelle croix est toute rompue et cassée a l'occasion du bois de dedans, lequel est tout pourry (5). *V. Lad. croys a este abillié par Mons^r.*

7. *Item*, une aultre croix double, ou y a au hault un creucefiz d'argent doré, et, au milieu, du fust de la vraie croix garnie de grosses [et menues parles devant et derriere] (6) *pierres devant et darriere* (7). *Ver.*

(1) N° 3 de l'inventaire de 1515; 8 de celui de 1666. La relique est à la cathédrale de Limoges; mais le reliquaire a disparu soit avant, soit pendant la Révolution.

(2) N° 4 du même. Il ne restait plus que le pied en 1666 (n° 20). La croix avait été emportée par les gens de Saint-Germain-Beaupré.

(3) N° 5 dudit. Cette pièce a quelques rapports avec le n° 17 de l'inventaire de 1666; mais est indiquée comme perdue à cet inventaire (n° 49). Enlevée sans doute par Saint-Germain-Beaupré.

(4) N° 6 dudit; 10 de celui de 1666. On l'attribuait à saint Eloi. Elle fut donnée à l'église de Saint-Yrieix, où elle ne se retrouve plus.

(5) N° 7 de l'inventaire de 1515; 44 de l'inventaire de 1666. Il s'agit probablement de la croix donnée en 1790 à M. Sicelier (n° 441 du procès-verbal).

(6) Ces mots ont été biffés et les suivants ajoutés de la main de l'annotateur.

(7) N° 8 de l'inventaire de 1515, n° 42 de 1666. Donnée en 1790 à l'église de Gorre (art. 93 du procès-verbal de distribution), qui la possède encore. Voir sur ce précieux objet une notice de M. de Lasteyrie, dans le Bulletin du Comité des Travaux historiques, année 1884, *Archéologie*, p. 487.

8. *Item*, une aultre grand croix de cristail, au milieu de laquelle y a du fust de la vraie croix (1). *Ver.*

9. *Item*, cinq aultres petites croix doubles, couvertes d'argent et garnies de pierres, desquelles croys y en a quatre rompues (2). *V.*

10. *Item*, y a trois piés de cuivre doré, servans es croix dessusd., en l'ung desquelz y a trois serpens et trois angelotz, en l'autre trois serpens, et en l'autre deux serpens, *et en deux, deux canoles d'argent et un (?) pomeau* (3). *Ver.*

11. *Item*, ung pommeau d'une croys, qui est de cuivre dauré (4). *V. Non reperitur.*

12. *Item*, huit chefs : l'ung desquelz est de Mons^r saint Estienne, patron, et les sept aultres des XI^m Vierges, tous enchassés en argent (5). *Ver.*

13. *Item*, le bras Mons^r saint Felicien, d'argent, duquel la bordure, qui est d'argent doré, taillée, est rompue et séparée, et a ung anel au doit du milieu (6). *Ver.*

14. *Item*, ung aultre bras de saint Estienne, d'argent doré, garny de plusieurs pierres, et a ung anel au doigt du milieu (7). *Ver.*

15. *Item*, une petite ymage de Nostre Dame, tenant ung petit Dieu, le tout d'argent doré : au dos duquel Dieu y a des reliques ; et euvre par derriere entre les deux espauls (8). *Ver.*

(1) N° 9 de l'inventaire de 1515, n° 18 de 1666.

(2) N° 10 de 1515 ; il en reste deux en 1666 (n° 13 et 14). On voit, par l'inventaire de 1666, que, trois ans auparavant, quelques débris des trois autres croix avaient été vendus par le sacristain.

(3) Un mot illisible. N° 41 de 1515.

(4) N° 12 du même.

(5) N° 13. Le chef de saint Etienne figure au n° 21 de 1666. Il fut donné en 1790 (art. 1 du procès-verbal) à l'église de Saint-Sylvestre qui le possède encore. Le magnifique support émaillé qui le complétait a disparu. Les autres bustes n'existaient plus, ou du moins étaient en morceaux en 1666. Voir la note à la fin de l'inventaire de 1515.

(6) N° 14 de l'inventaire de 1515 ; n° 23 de 1666. Donné, en 1790, à l'église des Billanges, qui le possède encore. (Art. 8 du procès-verbal de distribution).

(7) N° 15 dudit ; n° 22 de 1666. Donné en 1790 à l'église de Saint-Léger-la-Montagne (art. 4 du procès-verbal). L'inventaire de 1666 ajoute, sous le n° 24, le Bras reliquaire donné par l'abbé Georges Barny, et qui est aujourd'hui conservé dans l'église de Mailhac.

(8) N° 16 de 1515. Cette statuette était perdue lors de l'inventaire de 1666 (n° 37).

16. *Item*, une aultre petite ymage de Nostre-Dame, assize sur ung pié d'argent, comme en une chaize (1). *Ver.*

17. *Item*, une aultre petite ymage de Nostre Dame sur ung pié d'argent, assize sur une chaize qui est sur ung cristail rond (2). *V.*

18. *Item*, ung cristail long, garni d'argent et deux esmaulx aux deux boutz, sur quatre petis piez d'argent *fin*, en *serpens*, et auquel cristail sont des reliques Nostre Dame (3). *V.*

19. *Item*, ung reliquaie d'argent doré a pié rond, auquel y a une dent de Monss^r saint Marcial (4). *V.*

20. *Item*, ung aultre reliquaie de cuivre doré a pié menu, au hault duquel est un cristail, en ung rondt d'argent : *de sepulcro Domini* (5). *Sur le grant aultel. N'y est pas* (6).

21. *Item*, deux petis reliquaires d'argent en facon de burettes, au milieu desquelz y a ung cristail rond, l'ung plus grand que l'autre (7).

LES ABILLEMENS ABBACIAULX.

Item, plus y a la crosse, laquelle est d'argent dauré, et se met en cinq pieces au dedans de son estuy (8). *Ver.*

Item, la mittre de satin blanc figuré, doublée de soye rouge, garnie de plusieurs pierres que semblent perles et aultres pierres de verre, parée de fil d'or, les orfraies, et au bout des deux pendans, a chacun trois boutons de fil d'or (9). *Ver.*

Item, ung esmail de chappe, lequel est d'argent ouveré(?) auquel a

(1) N° 17 de 1515. Peut être ce reliquaie, porté « perdu » sous le n° 58 de l'inventaire de 1666, est-il celui désigné sous le n° 48 en 1790, donné alors à l'église de Montjovis près Limoges, et aujourd'hui conservé à Saint-Michel-des-Lions. Il est à noter que la grande statue d'argent de la Vierge, n° 26 de l'inventaire de 1666, ne figure pas aux plus anciens inventaires.

(2) N° 18 de 1515 ; n° 27 de 1666. Peut-être le phylactère de Saint-Michel.

(3) N° 49 de 1515. Manque en 1666 (n° 59). Probablement celui donné à M. Sicelier en 1790. (N° 46 du procès-verbal).

(4) N° 20 de 1515 ; n° 31 de 1666. Même destination.

(5) Quelques caractères illisibles. Peut-être *Sti Stephani* (?)

(6) N° 21 de 1515. Manque en 1666 (n° 60).

(7) N° 22 de 1515 ; l'un, n° 48 de 1666, donné à Saint-Michel de Laurière (n° 5) ; l'autre manquant, n° 61.

(8) N° 23 de l'inventaire de 1515. Nous renvoyons, pour le détail de la chapelle abbatiale en 1666, au n° 82 et dernier de cet inventaire.

(9) N° 24 de 1515.

rois ymages d'argent, l'unne de Nostre Dame, les aultres deux sont deux abbés d'argent ou esvesques, lesquelz ont chacun une crosse. — *Non reperitur.* — *A esté mis au chief de saint Estienne* (1) *au r... sacrist...*

Item, deux anneaulx d'argent pontificaux, garnis de plusieurs pierres, en l'ung desquelz fault une pierre ou deux. — *Il fault savoir ou ils sont* (2).

Item, ungs gands blancs de laine, parés par dessus (3). *Idem, id.*

Item, le parement de ladite crosse, de fine toille d'ortie, garnie de barres rouges et verles et aultres couleurs (4). *Idem, id.*

Item, aultre parement pour essuyer le visaige (5). *Idem, id.*

Item, plus ung volume d'evangilles couvert d'argent figuré, d'ung costé ung creucefix d'argent et d'autre costé une maiesté (6). *M. Ne sont aud. (?) autel (?)*.

Item, deux ensenssiers d'argent, garnis de chesnes et blouques et aneaulx d'argent [en l'ung desquelz y a une chayne perdue]. — *Le tout garny.* — *Tout y est* (7). *Ver.*

[*Item*, neuf calices d'argent doré, tous ronds, garnis de plataines. — *Sept calices, deutz garnyz de plataines dorées et deux dorés, lesd. avecques deux plataines non dorées.* — *Item, deux calices dorés rompuz, avecques une plataine dorée et l'autre plataine fut prestée a ta.....*] (?)

Item, ung aultre plus petit calice d'argent, doré par dedans et non pas par dehors, excepté la pommelte.

Item, ung aultre calice d'argent, fait a la nouvelle facon, seulement doré par dedans; et l'a donné Marsault Maledent, marchant de Limoges : sans patene.

Plus, ung aultres calice avec une plataine, le tout doré; et y a escript en ung escuson : Jehan du Mas, non sacré (8).

[*Item, sept calices d'argent dorés, rondz, avec leurs platenes dorées, — et ung petit calice d'argent doré au dedans, auquel n'i a poinct de patene; plus deux patenes d'argent doré* (9). *A esté donné quatre calices au secrestain pour l'ordinaire*].

(1) N° 25 de l'inventaire de 1515.

(2) N° 26 dudit.

(3) N° 27 dudit.

(4) N° 28 dudit.

(5) N° 29 dudit.

(6) N° 30 dudit.

(7) N° 31 dudit.

(8) Tout le paragraphe : inventaire et annotation, a été biffé.

(9) N° 34 de l'inventaire de 1515.

AULTRE RELIQUES TROUVÉES DERRIERE LE CEUR, DEDANS UNES
ARMOIRES.

22. *Item*, une relique (*sic*) d'argent doré, au hault duquel y a une petite croix double; et y a aud. reliquaire de *oleo Beate Katherine virginis*. — *Ver. Au gr. aut.*.... (1).

23. *Item*, une (*sic*) aultre reliquaire, comme il semble, de letton doré, auquel y a une dent de saint Jehan Baptiste, des os saint Pierre et de la vraie croix, des os saint Laurens et des Innocens. Le tout contenu dedans une piece ronde de cristail couvert de ung chapiteau d'argent doré (2). *Ver. Le chapiteau n'y est pas.* — *Au gr. aut.*

24. *Item*, une boette d'yvoire ou est du bandeau Monss^r saint Jehan Baptiste (3). *Ver.*

25. *Item*, une aultre reliquaire de saint Sebastien, ou est de *pollice ejus*, a pié d'argent doré, le pié duquel est esmaillé et led. saint d'argent doré, assez petit (4). *Ver.*

26. *Item*, ung aultre reliquaire a pied rondt, en tableau, le tout de leton doré, au dedans duquel y a quatre repositoires de verre, dedans lesquelz y a de *Sancto Martino*, de *Sancta Albina*, de *Sancta Essencia*, de *presepio Domini*, de *camisia Beate Marie*, de *Vera Cruce*, de *corpore Beati Andree*, de *maxilla Sancti Laurencii*, de *Sancto Egidio*, de *Sancta Katherine*, de *capite Beati Georgii*, comme est inscript a la claustrure, et dedans l'ung est escript : de *Calvario Domini* (5). *Ver.*

27. *Item*, ung aultre reliquaire a pié quarré d'argent doré, garny de plusieurs et diverses pierres : au hault ung cristail carré et au dessus ung chapiteau a feuillage, et autour dud. cristail quatre tourelles (6). *Ver. Au grant autel.*

28. *Item*, ung aultre petit reliquaire a ung pié de laton bien

(1) N° 32 de l'inventaire de 1515; 36 de 1666.

(2) N° 33 dudit. Manque en 1666 (n° 62).

(3) N° 35 dudit; n° 28 de 1666. On ne retrouve pas l'objet en 1790.

(4) N° 36 dudit; n° 35 de 1666. Donné en 1790 à l'église de Saint-Sulpice-les-Feuilles, qui le possède encore. (N° 20 du procès-verbal). Le pied de ce reliquaire conserve les émaux peints à date certaine les plus anciens que l'on connaisse en Limousin.

(5) N° 37 dudit; n° 46 de 1666. Donné en 1790 à l'église d'Isle, où il est encore. (N° 13 du procès-verbal).

(6) N° 38 dudit; n° 29 de 1666. Donné en 1790 à l'église de Château-ponsac. (N° 45 du procès-verbal de distribution). Elle le possède encore.

doré, au hault duquel y a une petite boete d'argent doré, dedans laquelle y a de *Ossibus Sancti Silvestri* (1). *Ver.*

29. *Item*, ung aultre reliquaire semblable au precedent, ou y a des reliques *Sancti Lupi episcopi et confessoris* (2). *Ver.*

30. *Item*, ung aultre reliquaire de cuivre deauré, ou y a ung cristail dedans lequel y a de *pannis Beate Virginis, de reliquiis Beati Thome apostoli, de reliquiis Beati Thadei apostoli, de reliquiis Beati Johannis Baptiste*, comme appert par ung escripteau de parchemin pendant audit reliquaire (3). *Ver.*

31. *Item*, ung aultre reliquaire de cuivre doré, au hault duquel y a ung vesseau en maniere d'unne burette de verre, enchassée en argent, environnée de six tourelles de letton doré, ou pend ung escript de parchemin, contenant de *Sancto Martino, de costa Beati Andree apostoli, Sancti Stephani prothomartiris* (4). *Ver.*

32. *Item*, une aultre vesseau long, a pié de calice rondt, auquel y a ung verre long couvert en maniere d'ung clochié, dedans lequel verre est escript de *corpore Sancti Leonardi*, et dedans, un escript de parchemin pendant ; en icelluy est escript *Sancti Marcialis apostoli*, et in fine : de *ossibus Sancti Sebastiani* (5). *V.*

33. *Item*, ung aultre reliquaire de letton doré, a pié de calice rond, au hault duquel est en facon d'esguier de cristail garnie d'argent, autour de laquelle sont six tournelles de laton Joré, et dedans icelle sont de *cunabulo et de ossibus Beate Marie Magdalene et de vestimento ejus* (6). *Ver.*

34. *Item*, ung aultre vesseau de letton doré, a pié de calice

(1) N° 39 de l'inventaire de 1515 ; n° 41 ou 42 de 1666. Donné en 1790 à l'église de Veyrac. (N° 25 du procès-verbal de distribution).

(2) N° 40 de 1515 ; 42 ou 41 de 1666. (Les auteurs du procès-verbal de distribution des reliques font figurer deux fois le reliquaire n° 41 de l'inventaire et le donnent une première fois sous le n° 9, aux Eglises en Dognon (art. 17 de l'inventaire de 1790) et une seconde fois à Veyrac, sous le n° 25 (art. 51 de l'inventaire de 1790). Il est évident qu'ils ont confondu les n° 41 et 42 de l'inventaire de 1666.

(3) N° 41 de 1515 ; n° 43 de 1666. Donné en 1790 à l'église de Saint-Georges-des-Landes (n° 40 du procès-verbal), qui le possède actuellement.

(4) N° 42 de 1515 ; n° 34 de 1666.

(5) N° 43 de 1515 ; n° 44 de 1666. L'inventaire de 1666 ou du moins l'édition imprimée (nous n'avons pas l'original entre les mains) rapporte à tort cette pièce au n° 30 de l'inventaire de 1496.

(6) N° 44 de l'inventaire de 1515 ; n° 33 de 1666. Modifié et donné en 1790 (n° 29 du procès-verbal), à l'église de Milhaguet, où il est encore conservé.

rond, au hault duquel en une pomme d'argent doré y a des reliques *Sancti Alexii confessoris, Sancti Vincentii martiris (?) et de terra mixta cum sanguine Christi, de sepulchro Domini*, comme tout appert par escripteaulx, — et peult estre que tout les reliquaires escripts n'y sont pas (1). *Ver.*

35. Ung aultre vesseau de letton doré, a pié quarré; led. pié garny des figures des quatre evangelistes d'argent, au hault duquel y a une tourelle d'argent plaine d'ossements, entre aultres quatre tourelles tenans aud. pié de letton doré (2). *Ver.*

36. *Item*, ung aultre long reliquaire d'argent a pié de calice, au hault duquel y a ung verre en cristail, dedans lequel verre n'y a que petis drapelés de cendal (3). *Ver.*

37. *Item*, ung aultre petit long reliquaire de letton doré, a trois piés, au hault duquel y a ung cristail dedans lequel est *dents (sic) Sancti Joviniani* (4). *Ver.*

38. *Item*, ung aultre assez bel reliquaire de cuivre doré, tout le pié garny de pierres sus menuiserie (5), au hault duquel y a un cristail garny d'argent doré et de leton, et autour dudit cristail, six aultres burettes de cristail (6). *Ver.*

39. *Item*, un autre reliquaire de letton, a pié rondt, au hault duquel y a ung rond goderonné d'argent dore, dedans lequel sont les reliques *de Sancto Paulo, apostolo, de Sancto Nemesio (sic) martyri, de Sancto Johanne Baptista, de Sanctis Gervasio et Prothasio, de cinere Sancti Marcialis, de Sanctis Innocentibus, de Sancto Christofo* (7). *Ver.*

40. *Item*, ung autre vesseau ou reliquaire d'argent, auquel y a ung cristail garni d'argent menuysé, et au dessus dud. cristail, y a une ymaige d'argent tenant une croix, comme saint Michel; dedans lequel cristail y a *de reliquiis Sancti Cathaldi; Sancti*

(1) N° 45 de l'inventaire de 1515. Manque en 1666. (N° 63). L'abbé Texier l'a retrouvé à l'Hospice de Limoges.

(2) N° 46 dudit; 37 de 1666. Donné en 1790 à l'église de Saint-Goussaud (Creuse) où il est encore. (N° 21 du procès-verbal).

(3) N° 47 dudit. Manque en 1666. (N° 64).

(4) N° 48 dudit. Manque en 1666. (N° 65).

(5) Ouvrage menu, délicat. Dans les inventaires du trésor de Grandmont, ce mot de *menuiserie* en général parait s'appliquer à des décorations en filigranes.

(6) N° 49 de l'inventaire de 1515; n° 30 de 1666. Donné en 1790 (n° 17 du procès-verbal), à l'église d'Arnac-la-Poste, qui le possède encore.

(7) N° 50 de 1515; 40 de 1666. Probablement le reliquaire donné en 1790 à l'église de Bersac. (N° 24 du procès-verbal).

Valeurici, de clavo Domini, et de osse (sic) Joseph, de Sancto Fiacrio (1). Ver.

41. *Item, ung aultre long reliquaire de letton dore, a pied rond sus trois serpens, au hault duquel y a, dedens ung verre : de dente Sancti Stephani de Mureto (2). Ver.*

42. *Item, ung aultre reliquaire de letton doré, a pié rond, garni de huit rondeaulx en ymaiges, au dessus duquel y a en maniere d'une boette a aultre pié dessus, garnie d'argent dore, comme feuilles, dedans laquelle y a de Sancta Barbara, de titulo Sancte Crucis, de Sanctis Ignacio, Margarita, Leonardo, Philippo apostolo, Blasio, de fauce (?) Sancti Blasii, de Sanctis Laurencio ?, Christoforo, Saturnino, Dionisio (3). Ver.*

43. *Item, ung aultre reliquaire d'argent doré, a pié rond, auquel y a ung verre garni et couvert d'argent, dedans lequel y a de corrigiis quibus fuit verberatum corpus Domini, de Sancto Eutropio, de capillis Beate Katherine, de Sancto Lupo, de Sancto Bartholomeo apostolo, de cunabulo et ossibus Beate Marie Magdalene [et de vestimento et .. aliis pluribus, comme est escript]. — Ver. Ont este remises en ung autre vesseau rond parce que celluy est rompu (4).*

44. *Item, ung aultre petit vesseau de letton doré, au hault duquel y a une croix, et dedans ung verre y a : de reliquiis sanctorum Laurencii, Albini, Lanterii? et de aliquibus aliis. — Comme est par escript (5).*

45. *Item, ung aultre petit reliquaire long, a trois piés, au hault duquel y a ung cristail desjoinct (6). Ver.*

46. *Item, ung aultre de letton doré, a pié rond, au hault quatre tourelles a croisettes, au milieu une grosse tourelle en maniere d'une boette, dedans laquelle sont les reliques, comme appert par escript, de Sancto Abraha, de Sancto Joseph, de Sancta Justa, de Sancta Fide, de Sancto Leobono (7). Ver.*

47. *Item, ung aultre de leton doré a pié rond, le hault en maniere d'une pomme meslée, dorée; dedans laquelle y a des reli-*

(1) N° 51 de 1515; n° 32 de 1666. Donné en 1790 (n° 4 du procès-verbal), à l'église de Saint-Sylvestre, qui le conserve de nos jours.

(2) N° 52 de 1515; n° 45 de 1666; qui se réfère à tort au n° 40 de l'inventaire de 1496. Donné en 1790 à l'église de Saint-Pierre-la-Montagne, qui ne l'a pas conservé (N° 3 du procès-verbal).

(3) N° 53 de l'inventaire de 1515. Manque en 1666. (N° 66).

(4) N° 54 dudit. Manque en 1666. N° 67).

(5) N° 55 dudit. Manque en 1666. (N° 68).

(6) N° 56 dudit. Manque en 1666. (N° 69).

(7) N° 57 de l'inventaire de 1515; 38 de 1666. Donné en 1790 à l'église de Bessines. (N° 11 du procès-verbal).

ques *Sancti Guillelmi, archiepiscopi Bituricensis* (1), *Sanctorum Innocentium, Sancti Benedicti et de dentibus virginum Collonie* (2). *Ver.*

48. *Item*, ung aultre reliquaire a pié rond, sur trois serpens; ledit pié comme esmailé, au hault duquel y a ung verre non couvert, et dedans des reliques *Sancti Amantii, Sancte Justine*, etc. (3). *Ver.*

49. *Item*, ung aultre reliquaire d'argent, a pié rond, autour duquel pendent plusieurs petis pendans et le dessus goderonné (4). *V. au grand autel.*

50. *Item*, ung aultre reliquaire, dont le pié est a trois piés et le hault en maniere d'une table ou de euf (*sic*) plat, garny d'ung cristail rond, et quatre pierres autour (5). *Ver.*

51. Y a ung angelot de cuivre doré, a l'ancienne facon (6).

52. *Item*, une croix double, de letton doré, derriere laquelle, dedans ung cristail rond, y a du fust de la vraie croix. *Ver. au petit* (7).

53. *Item*, y a deux piés rompuz, de cuivre doré, qui ont servy a quelques reliquaires (8). *Ver. au grand.*

54. *Plus une [petite] croys d'argent, enchassée de nacle? avec une chesne d'argent, dedans ung custode de cuyvre dorée* (9).

Plus une croys de leton? dorée (10).

Plus ung cofret de leton dore esmailhé (11).

[*Plus a esté trouve ung autre reliquaire a pié rond et a pomme d'argent ou y a ung escriteau de Sancto Leobono* (12).]

AULTRES RELIQUES NON ENCHASSEES.

55. Premièrement, ung coffre d'ivoire, le plus grand de tous,

(1) Saint Guillaume avait été religieux de l'ordre de Grandmont.

(2) N° 58 de 1515; 39 de 1666. Donné en 1790 aux religieuses de Saint-Alexis de l'Hospice de Limoges. (N° 37 du procès-verbal).

(3) N° 59 de 1515. Manque en 1666. (N° 70).

(4) N° 60 dudit. Manque en 1666. (N° 71).

(5) N° 61 dudit; 49 de 1666.

(6) N° 62 dudit; 47 de 1666. Curieux morceau de style byzantin donné en 1790 à l'église de Saint-Sulpice-les-Feuilles, qui le possède encore. (N° 20 bis du procès-verbal).

(7) N° 63 de 1515.

(8) N° 64 dudit.

(9) N° 67 dudit.

(10) Peut être le n° 65 de l'inventaire de 1515.

(11) Peut être le n° 66 dudit inventaire. Peut être est-ce ce cofret qui fut donné à l'église de Bessines. (N° 60 du procès-verbal).

(12) On ne trouve pas de pièce correspondante en 1515.

fermé de clef, et ne scet on qu'il y a dedans, pour ce qui n'y a point de clef (1). *Ver.*

56. *Item*, ung aultre coffre d'ivoire, doublé par le dedans de soie oudrap vert, ouquel a deux petites boettes d'ivoire et une aultre de verre a la facon d'une petite pomme de pin, et ung aultre petit cristail auquel a : *de Virga Moysi* et neuf ou dix aultres reliques envelopées en drap ou soie, contenus es chartreaux d'iceulx (2). *Ver.*

57. *Item*, ung aultre coffre d'yvoire, attaché le couvercle a deux petites barres de letton, lequel est paint par dessus a petis oyseaulx, ouquel a huit pieces de reliques envelopées en drap et soye, nommées es chartreaux des ungs, et les aultres n'ont point de chartreaux (3). *Ver.*

58. *Item*, ung aultre coffre d'ivoire, plat par dessus, ouquel a cinq pieces de reliques et une dent, envelopées l'une desdites reliques en une bource de soie et les aultres en saye (*sic*) ou drap, et ladite dent non envelopée (4). *Ver.*

59. *Item*, ung aultre coffre d'ivoire, auquel a plusieurs reliques, lesquelles n'ont point de chartreaux; mais y a audit coffre deux boettes rondes, l'une de bois et l'autre d'ivoire, garnies de reliques, et y a audit coffre une dent, laquelle a quatre racines et n'est point enchassée ne envelopée (5). *Ver.*

60. *Item*, une aultre boette ronde de bois, peinte de rouge, en laquelle a plusieurs reliques contenues es chartreaux (6). *Ver.*

61. *Item*, ung aultre petit coffre d'ivoire, auquel a plusieurs reliques contenues aux chartreaux (7). *Ver.*

62. *Item*, une boîte ronde d'ivoire, assez grande, en laquelle a trois piez de leton, et dedans ladite boette, a plusieurs reliques, et, au dessus de ladite boette, a ung escripteau, commençant : *hec sunt reliquie sancte Flave* (*sic*) et finissant : *Et de sanguine Jhesu Christi* (8). *Ver.*

(1) N° 68 de l'inventaire de 1515. Pour cet article et les suivants, voir les n°s 74, 76, 77 et 79 de l'inventaire de 1606. Il est impossible d'identifier chaque numéro de cet inventaire avec certains des n°s ci-après, faute d'indication assez précise.

(2) N° 69 dudit.

(3) N° 70 dudit.

(4) N° 71 dudit.

(5) Pas de pièces qui puisse être identifiée avec celle-ci à l'inventaire de 1515.

(6) N° 72 de l'inventaire de 1515. Ne serait-ce pas une boîte à épices dans le genre de celle que Mgr Barbier de Montault a signalée à Saint-Léonard?

(7) N° 73 dudit.

(8) N° 74 dudit.

63. *Item*, deux aultres petites boettes rondes d'ivoire : en la plus grande a plusieurs reliques contenues aux chartreaux, et en la plus petite n'a point de reliques, mais y a seulement trois ou quatre chartreaux (1).

64. *Item*, ung coffre de leton, auquel a une boucle par dessus, et est tout esmaillé et figuré a personnages tout a l'entour et dauré par le dedans, lequel a quatre petis ronds par le dessoubz, auquel a ung petit sac de toille, lequel sac est quasy plain de terre ou cendre et plusieurs ossemens de reliques de saints; et, en oultre ledit sac, a plusieurs reliques oudit coffre, contenues aux chartreaux (2).

65. *Item*, ung aultre coffre plus grand, lequel est couvert de leton et a quatre personnages par le devant, auquel a aulcunnes reliques es chartreaux, que n'ont point de reliquaires (3).

66. *Item*, ung aultre petit coffre, a facon d'unne chasse, couvert de leton, ouquel a plusieurs reliques, auquel a ung chartreau escript de rouge, commençant : *Hec reliquie sunt de Sancto Petro*, et finissant de *quibusdam aliis* (4). *Ver.*

L. PINELLE, D. DELESTANG.

Item, a esté trouvé trois reliqueres qui ne sont estés trouvés audit inventoire, scavoir : ung reliquere en facon de calice, le pied auquel y a engravé quatre homes a cheval et le dessus un cristal (5).

Item, ung aultre reliquere de leton doré, a pié de calice, avec ung cristal, et le dessus faict en maniere de croix ronde avec quatre pierres et au millieu ung ymaige d'ivoire (6).

Item, ung aultre de cuyvre doré, avec des pendens dans l'ouverture, et plus bas point de cristal, avec ung escripteau ou est escript : in hac philateria (7)....

(1) N° 75 dudit. Quelques-uns au moins de ces ivoires passèrent dans le cabinet de M. Germeau. Ils ont été dispersés lors de la vente de cette collection si intéressante au point de vue de l'histoire artistique du Limousin.

(2) N° 76 dudit; n° 73 de 1666. Donné à M. Sicelier. (N° 52 du procès-verbal).

(3) N° 77 de 1515; n° 76 de 1666. Donné en 1790 (n° 7 du procès-verbal) à l'église de Razès, en même temps que la grande chasse de saint Etienne de Murct.

(4) N° 78 de l'inventaire de 1515; n° 76 de 1666.

(5) N° 79 de 1515.

(6) N° 80 dudit et 16 de 1666. Ce reliquaire appartient aujourd'hui à l'église de Balledent.

(7) N° 81 de 1515.

Inventaire du 29 mars 1515.

COPPIE DE L'INVENTOIRE DES RELIQUES ET AUTRES PRECIEUX JOYAUX DEL'ABBAYE DE GRANDMONT, FAICTE (*sic*) L'AN MIL CINQ CENTZ QUINZE, LE XXIX DE MARS, AU TEMPS QUE FRERE JEAN ARDELLIER ESTOIT SACRISTAIN DE LADITE ABBAYE.

Premierement :

1. A este trouvé la custode, en facon de colombe, en laquelle estoit le *Corpus Domini*; — un autel paré de chasses et autres, tables et ornements, en la forme et maniere contenue en l'inventoire faicte par frere Jean Cayrol, prieur en son vivant du prieuré de Nostre-Dame de Viaye, ordre de Grandmont, diocese du Puys, vicaire general de l'illustrissime et reverendissime cardinal et archevesque de Lyon, Charles de Bourhon, et premier abbé commendataire et administrateur perpetuel du monastere de Grandmont, qui fut en l'an mil quatre cents septante deux — excepté que l'image d'argent de Nostre-Dame, qui avoit acoustumé d'estre sur le maistre autel de ladite eglise, avoit esté ostée et mise sous clef avec les reliques, crainte qu'elle ne fust endommagée sur ledit autel.

RELIQUES ET AUTRES JOYAUX CONTENUES DANS UN' ARMOIRE A COSTÉ DUDIT GRAND ATEL.

Premierement :

2. Une croix a troys pieces : la premiere de la vraye croix, l'autre de saint André, l'autre de l'apostre saint Pierre. Pour ornement de laquelle y a troys tournelles au hault.

3. Plus un' autre croix en facon d'un tableau fermé, auquel y a une grande piece de la vraye croix, fermé d'une piece platte d'argent, ou il y a un crucifix d'argent, et de part et d'autre l'image de la Vierge et de saint Jean, relevées en bosse sur la dicte piece; et le tout fermé avec deux portes d'argent.

4. Plus une belle grande croix d'argent, a double croyson, garnie de plusieurs pierres precieuses et perles; le pied de laquelle est carré et pareillement enrichy de plusieurs pierres, le tout d'un grand prix et valeur. A ce pied s'accommode le susdit tableau de la vraye croix, qui se porte par le sous-diacre aux processions des festes les plus solemnelles et principales de l'année.

5. Plus un' aultre grande croix d'argent dorée, dont le pied est emailé, et porté sur quatre lyons, en laquelle croix y a quatre bouffons en maniere de flambes, et de costé et d'autre, l'image de Nostre-Dame et saint Jean, et au pied de ladite croix y a troys petits pillez emailés et trois fueuilleures rompues et perdues.

6. Plus un' aultre croix large, de christal, portée sur les figures des quatre evangelistes. Le pied estant garny de deux manieres de treillures et d'autres perles et pierres ; de part et d'autre saint Jean et Nostre-Dame.

7. *Item*, un' autre croix assez grande et de grand ouvrage, garnie de plusieurs perles et pierrerie, toute d'argent doré : au hault de laquelle y a du boys de la vraye croix dans un crucifix d'argent : laquelle croix est toute rompue et cassée a cause du boys qui s'est pourry ; ladite croix a esté rabillée au commandement de Mons^r (1).

8. *Item*, un' autre croix double, ou il y a au hault un crucifix d'argent doré et au millieu du boys de la vraye croix, garnie devant et derriere de grosses perles et pierres.

9. *Item*, un' autre grande croix de cristal, au millieu de laquelle y a du bois de la vraye croix.

10. *Item*, cinq autres petites croix doubles, couvertes d'argent et garnies de pierres, desquelles croix y en a quatre rompues.

11. *Item*, y a troys pieds de cuivre doré servans es croix susdites, a l'un desquelz y a troys serpens et troys angelots, a l'autre troys serpens, et au dernier deux serpens.

12. Plus, un pommeau d'une croix, qui est de cuivre doré.

13. *Item*, huict chefs, l'un desquels est de Mons^r saint Estienne, patron, et les autres sept des vierges de Collogne, compaignes de sainte Ursule, tous enchassés en argent.

14. *Item*, le bras de Mons^r saint Felician, evesque et martyr, enchassé en argent, duquel la bordeure, en maniere de treillis et d'argent doré, est rompue : ledit bras a aussy un anneau au doigt du milieu.

15. *Item*, les ossemens d'un bras de saint Estienne, enchassés en argent doré, garny de plusieurs pierres, ayant aussy un anneau au doigt du milieu.

16. *Item*, un petit image de Nostre Dame tenant un petit Dieu : au doz duquel y a des reliques ; led. image tout entier d'argent doré.

17. *Item*, un autre petit image de Nostre Dame, assisse sur un pied d'argent, comme en une chaire.

(1) Cette indication, que nous avons déjà trouvée consignée aux additions à l'inventaire de 1496, nous donne à croire que ces additions ont été notées lors d'un récollement préparatoire à l'inventaire de mars 1515.

18. *Item*, un autre petit image de Nostre Dame, sur un pied d'argent, assisse sur une chaire, qui est sur un christal rond.

19. *Item*, un christal long, garny d'esmail aux deux bouts, sur quatre petits pieds d'argent, faicts en serpent, auquel christal sont des reliques de Nostre Dame.

20. *Item*, un reliquaie d'argent doré, a pied rond, dans lequel se void, au travers d'un christal, une dent de saint Marcial.

21. *Item*, un autre reliquaie de cuivre doré, a pied menu; au hault est un christal en un rondeau d'argent, ou est escript de *Sepulchro Domini*.

22. *Item*, deux petits reliquaires d'argent, en facon de buirettes, au millieu desquelles y a un christal rond.

LES ORNEMENS ABBATIAUX.

23. Une crosse, laquelle est d'argent doré, et se met en cinq pieces dans son estuy.

24. *Item*, la mitre de satin blanc figuré, doublé de soye rouge, garnye de plusieurs pierres qui semblent perles et autres pierres de verre, parée de fil d'or aux orfrayes, et a chaque bout des deux pendants, troys boutons de fil d'or.

25. *Item*, un esmail de chappe, lequel est d'argent ouvré, auquel y a troys images d'argent : l'une de Nostre Dame, les autres deux sont deux evesques ou abbés, d'argent, lesquelz ont chascun une crosse.

26. *Item*, deux anneaux pontificaux, d'argent, et garnis de plusieurs pierres, en l'un desquelz fault une pierre ou deux.

27. *Item*, vingt (1) gans blans, de laine, parés par le dessus.

28. *Item*, le parement de ladite crosse, de fine toille d'ortie, garnye de barres rouges, vertes et autres couleurs.

29. *Item*, un autre parement pour essuyer le visage.

30. *Item*, un volume d'evangilles couvert d'argent figuré, d'un costé d'un crucifix et d'autre d'une majesté (2).

31. *Item*, deux encensoirs d'argent, garnis chascun de cinq chaines, boucles et anneaux d'argent.

AUTRES RELIQUES ET RELIQUAIRES TROUVÉS DANS UN' ARMAIRE

DERRIERE LE GRAND AULTEL

32. Un reliquaie d'argent doré, au hault duquel y a une petite

(1) On lit bien *vingt* et non pas *ungs* comme on peut le croire au premier abord.

(2) D'une représentation de Dieu en majesté.

croix double, et y a aud. reliquaire *de oleo Beatæ Chatharinæ virginis*.

33. *Item*, un autre reliquaire, comme semble, de leton doré, auquel y a une dent de saint Jean Baptiste, des os de saint Pierre et de la vraye croix, des os de saint Laurens et des ss.-Innocens, le tout contenu dans une piece ronde de christal, couvert d'un chappiteau d'argent doré.

34. *Item*, sept calices d'argent doré, ronds, avec leurs patenes, aussy d'argent doré. Plus un autre petit calice d'argent doré au dedans, auquel n'y a poinct de patene ; plus deux patenes d'argent doré.

35. *Item*, une boîte d'yvoire ou est du bandeau de monsieur saint Jean Baptiste.

36. *Item*, une autre reliquaire de Saint Sebastien, ou est escript *de police*, a pied carré, d'argent doré en quelqu'endroit et esmaillé en d'autre, et sur led. pied est l'image dud. saint, d'argent, d'une statue asses petite.

37. *Item*, un autre reliquaire, a pied rond, en tableau fermant avec deux petits panneaux : le tout de leton doré, dans lequel y a quatre repositoires de verre, dedans lesquels y a *de Sancto Martino, de Sancta Albina, de Sancta Essentia, de presepio Domini, de camisia Beatæ Mariæ, de vera cruce, de corpore Beati Andreæ et maxilla Sancti Laurentii, de Sancto Egidio, de Sancta Catharina, de capite Beati Georgii*, ainsy est il escript a la closture dud. reliquaire.

38. *Item*, un autre reliquaire a pied carré d'argent doré, garny de plusieurs et diverses pierres, au hault un christal carré et au-dessus un chappiteau a fuellage et autour dud. christal 4 tourelles.

39. *Item*, un autre petit reliquaire, ayant un pied de leton doré, au hault duquel y a une petite boîte d'argent doré, dedans laquelle y a *de ossibus S. Sylvestri*.

40. *Item*, un autre petit reliquaire semblable au précédent, ou il y a *de reliquiis Sancti Lupi episcopi*.

41. *Item*, un autre reliquaire de cuivre doré, auquel il y a un christal : dedans iceluy *de pannis Beatæ Virginis Mariæ, de reliquiis Beati Thomæ apostoli, Beati Tadæi et Beati Joannis Baptistæ*, comme apert par un escripteau de parchemin attaché aud. reliquaire.

42. *Item*, un autre reliquaire de cuivre doré, au hault duquel il y a un vaisseau en manière de buirette de verre, enchassée en argent et environnée de six tourelles de leton doré, auquel reliquaire est attaché un escripteau contenant : *de Sancto Martino, de costa Beati Andreæ et de Sancto Stephano protomartyri*.

43. *Item*, un autre vaisseau long a pied de calice rond, auquel y a un verre long, couvert en maniere de clocher, dans lequel verre est

escript : *de corpore Sancti Leonardi* ; et dans un escript de parchemin pendant en icelui, est escript : *Sancti Marcialis apostoli*, et in fine : *de ossibus Sancti Sebastiani*.

44. Plus un autre reliquaire de leton doré, a pied de calice rond, au hault duquel y a une façon de crystal garny d'argent, environné de six tourelles de leton doré, et dans led. crystal y a *de cunabulo et de ossibus et vestimentis Beatæ Mariæ Magdaleneæ*.

45. Plus un autre vaisseau de leton doré, a pied de calice rond, au hault duquel y a une pomme d'argent doré ou sont *de reliquiis Sancti Alexii confessoris, Sancti Vincentii, et de terra justa (sic : mixta ?) cum sanguine Christi* ; item, *de sepulchro Domini*, comme tout apert par escripteaux ; et peult estre que tous les reliquaires n'y sont pas escripts.

46. Item, un autre vaisseau de leton doré, a pied carré, ledit pied garny des figures des quatre evangelistes, d'argent ; au hault duquel il y a une tourelle d'argent plaine d'ossemens, entre quatre autres tourelles de leton doré, tenantes au susdit pied.

47. Plus un autre long reliquaire d'argent, a pied de calice, auquel y a un verre ou cristal, dans lequel n'y a que petits drapelets.

48. Plus un autre petit reliquaire de leton doré, ayant troys pieds, au hault duquel y a un cristal ou est une dent de st Junian.

49. Item, un autre reliquaire de cuivre doré, tout le pied garny de pierres sur menuyserie, au hault duquel y a un cristal garny d'argent doré ou de leton, et au tour dudit cristal, six autres buirettes de cristal.

50. Item, un autre reliquaire de leton, a pied rond, au haut duquel y a un rond goderonné d'argent doré, dans lequel sont *de reliquiis Sancti Pauli apostoli, Sancti Nemesii, Sancti Joannis Baptistæ, Sanctorum Gervasii et Protasii, Sanctorum Innocentium, Sancti Christofori, et de cinere Sancti Marcialis*.

51. Item, un autre vaisseau ou reliquaire d'argent, auquel y a un cristal garny d'argent, et au dessus dudit cristal, un petit image d'argent, tenant une croix comme Sainct Michel, et dans ledit cristal, y a *de reliquiis sancti Cathaldi, sancti Valerici, sancti Joseph, sancti Fiacrii et de clavo Domini*.

52. Item, un autre long reliquaire de leton doré, a pied rond sur trois serpens, au haut duquel y a, dans un verre, *de dente sancti Stephani de Mureto*.

53. Item, un autre reliquaire de leton doré, a pied rond, garny d'huict rondeaux en images, au dessus duquel y a en maniere d'une boîte a autre pied dessus, garnye d'argent doré, comme semble ; dedans laquelle y a *Sancta (sic) Barbara, de titulo Sanctæ Crucis, de Sanctis Ignatio, Margarita, Leonardo, Philippo apostolo, Blasio, Laurencio, Christoforo, Saturnino, Dionisio*.

54. *Item*, un autre reliquaire d'argent doré, a pied rond, auquel y a un verre garny et couvert d'argent, dans lequel y a de *corrigiis quibus fuit verberatum corpus Domini, de Sanctis Eutropio, Catharina, Lupo, Bartholomeo apostolo, Beata Maria Magdalena, et de cunabulo ejus.*

55. *Item*, un autre petit vaisseau de leton doré, au hault duquel y a une croix et un verre ou il y a : de *reliquiis Sanctorum Laurencii, Albini, Lanterii et aliorum plurimorum.*

56. *Item*, un autre petit reliquaire long, a troys pieds, en haut duquel y a un cristal.

57. *Item*, un autre, de leton doré, a pied rond, au haut quatre tourelles a croisettes et au meillieu une grosse tourelle en maniere d'une boîte, dans laquelle sont, ainsy qu'il appert par escript, des reliques de *Sancto Abraham, de Sancto Joseph, de Sancta Nisia (sic), de Sancta Fade (sic) et de Sancto Leobono.*

58. *Item*, un autre, de leton doré, a pied rond, le haut en maniere d'une pomme meslée, doré au dedans, ou il y a des reliques *Sancti Guillelmi archiepiscopi, Sanctorum Innocentium, Sancti Benedicti et dentium Sanctarum Virginum Coloniensium.*

59. *Item*, un autre reliquaire, a pied rond, sur troys serpens : ledit pied comme esmaillé, au haut duquel ya un verre non couvert, et au dedans, des reliques *Sancti Amantii et Sanctæ Justinæ (1).*

60. *Item*, un autre reliquaire d'argent, a pied, autour duquel pendent plusieurs petits pendans, et le dessus goderonné.

61. *Item*, un autre reliquaire ayant troys pieds, et le haut en maniere d'une table ou de un solat (2) garnye d'un cristal rond, et quatre pierres au tour.

62. *Item*, un petit angelot de cuivre doré, faict a l'ancienne façon.

63. *Item*, unne croix double, de leton doré, derriere laquelle y a, dans un cristal rond, du boys de la vraye croix.

64. *Item*, deux pieds rompus, de cuivre doré, qui ont servy a quelques reliquaires.

65. Plus, une croix de leton doré.

66. Plus, un coffre de leton doré.

67. Plus, une petite croix d'argent, enchassée de nacque (*sic*) avec une chaine d'argent.

(1) N'y a-t-il pas là une mauvaise lecture du copiste, et ne devons-nous pas retenir : *Sancti Juniani.*

(2) Un sol, un terrain, une terrasse (de *solare*).

AUTRES RELIQUES NON ENCHASSÉES.

68. Premièrement un coffre d'ivoire, le plus grand de tous, fermé de clef; et ne scait on qu'il y a dedans, pour ce qu'il n'y a point de clef.

69. *Item*, un autre coffre d'ivoire, doublé, par le dedans, de soye ou drap verd, dans lequel y a deux petites boites aussy d'ivoire et une autre de verre, a la façon d'une petite pomme de pin, et un autre petit cristal dans lequel y a de *Virga Moysi* et neuf ou dix autres reliques enveloppées en drap ou soye, contenues en leurs escripteaux.

70. *Item*, un autre coffre d'ivoire, le couvercle attaché a deux petites barres de leton et peint par dessus a petits oyseaux, auquel y a huit pieces de reliques, enveloppées en drap de soye, les unes marquées d'escripteaux et les autres non.

71. *Item*, un autre coffre d'ivoire, plat par le dessus, dans lequel sont cinq pacquets de reliques, l'un desquels est dans une bource desoye, et les autres envelopés en drap ou soye, excepté une dent qui ne l'est point.

72. *Item*, une autre boite de boys, ronde et peinte de rouge, en laquelle y a plusieurs reliques contenues en leurz escripteaux.

73. *Item*, un autre petit coffre d'ivoire, auquel y a plusieurs saintes reliques nommées en leurs escripteaux.

74. *Item*, une boite d'ivoire ronde et asses grande, laquelle a troys pieds de leton; et au dedans sont plusieurs saintes reliques nommées en un escripteau qui se commence : *Hæc sunt reliquiæ sanctæ Flavix*, et se termine par ces mots : *et de sanguine Jesu Christi*.

75. *Item*, deux autres petites boites d'ivoire rondes : en la plus grande sont plusieurs reliques distinguées d'escripteaux; en la plus petite ne sont aucunes reliques, ains seulement troys ou quatre escripteaux.

76. *Item*, un coffre de leton, auquel y a une boucle par le dessus, et est tout esmaillé et figuré a personnages tout a l'entour; auquel y a quatre petits ronds par le dessous; et dans iceluy est un petit sac de toille, lequel est presque plain de terre ou cendre, et plusieurs saintz ossements, et, oultre ce, y a aud. coffre plusieurs autres saintes reliques, distinguées de leurs escripteaux.

77. *Item*, un autre coffret plus grand, lequel est couvert de leton et a quatre personnages par le devant, dans lequel sont aucunes reliques avec escripteau et aucunes qui n'en ont point, comme aussy quelques escripteaux sans reliques.

78. *Item*, un autre coffret, en facon d'une chasse, couvert de leton, auquel sont plusieurs reliques spécifiées en un escripteau escript de rouge, commençant : *Hec sunt reliquiæ de Sancto Petro*, etc.

Item, a esté trouvé troys reliquaires qui ne sont nommés en l'inventoyre precedent, scavoir :

79. Un reliquaire ayant le pied en facon de calice, sur lequel sont engravés quatre hommes a cheval, ayant un dessus en cristal.

80. *Item*, un autre reliquaire de leton doré, a pied de calice, et le dessus fait en maniere d'une croix ronde, avec quatre pierres, et au meillieu un image d'yvoire.

81. *Item*, un autre de cuivre doré, avec des pendans, et ayant une pomme de cristal, avec un escripteau ou est escrit *in Aphilatria (sic)* (1).

Ce present extraict a esté tiré d'une ancienne verification et inventoyres des saintes reliques et precieux joyaux du monastere de Grandmont, selon la rendition de conte des sacristains, frere Jean Ardellier en l'an susdit, et frere Anthoyne Robin en l'an mil cinq cens vingt huit; depuis lequel temps jusques en l'an mil six cens, plusieurs pieces des plus rares et precieuses se sont perdues, comme entr'autres la pluspart des croix et images de Nostre Dame (2), et de plus les sept coupes d'argent ou estoient enchassés les 7 chefs des sstes vierges de Colloigne, lesquelz sont rompus par morceaux, excepté deux ou troys; et tous sont conservés dans le thresor, enveloppés dans des bources de taffetas, de couleur entre rouge et tané.

Louis GUIBERT.

(1) Par corruption pour : *In hac philacteria*.

(2) On sait que l'abbé de Neufville en fit vendre plusieurs.

JEAN II LIMOSIN



SAINT IGNACE DE LOYOLA

(Grandeur exacte de l'émail)

Collection de M. E. Ducoust, à Orléans.

LES JEAN LIMOSIN

ÉMAILLEURS

JEAN I, né vers 1564 † de 1602 à 1610.

JEAN II, né vers la fin du xvi^e siècle (?), vit en 1610, 1619, 1623, 1646 (?)

JEAN III (?) vit en 1679.

Les nombreux émaux du Musée du Louvre, de la fin du xvi^e et du commencement du xvii^e siècle, signés *Jehan Limosin* ou d'un I et d'un L séparés quelquefois par une fleur de lis, sont tous catalogués sous le nom d'un seul et même artiste. Il a été, du reste, jusqu'ici d'usage général d'attribuer à un même auteur, sans distinction, tous les émaux de ce genre portant la signature ou le sigle ci-dessus.

M. Maurice Ardant avait, il est vrai, tenté autrefois de discerner parmi ces ouvrages la main de deux artistes du même nom, le père et le fils (1); mais il avait pour ainsi dire procédé d'intuition, sans méthode et surtout sans point de départ certain, comme nous le verrons bientôt. Aussi, après lui, tout en ayant connaissance des textes qu'il avait publiés et d'où il résulte qu'au moins deux et peut-être trois Limosin du prénom de Jean ont été émailleurs, MM. Jules Labarte, Darcel et Molinier (2), qui font surtout autorité dans la matière, ont abandonné la distinction qu'il avait cherché à établir, sans la justifier, et ont réuni sous un seul de ces noms d'émailleurs tous les travaux sortis des ateliers des Jean Limosin.

(1) *Les Limosin*, Limoges, 1859.

(2) La Notice de M. de Laborde était antérieure au travail de M. Maurice Ardant.

Nous-même (1), nous avons, sous toutes réserves, attribué récemment à un Jean II Limosin un émail qui, par son aspect et sa date (1622), nous avait semblé devoir être l'ouvrage ou de Jean II ou d'un élève et continuateur de Jean I Limosin (mort avant 1610). Nous verrons plus loin que c'est la seconde de ces suppositions qui doit seule être exacte.

Nous pouvons décrire aujourd'hui trois pièces et en citer quelques autres qui sont positivement l'œuvre d'un Jean Limosin, émailleur après 1622, lequel porte déjà ce titre en 1610, produit au moins depuis 1615 et peut avoir travaillé encore longtemps après la première des dates indiquées (1622); il est toujours appelé émailleur dans un acte de 1628 (2) et on peut le supposer encore vivant en 1646 (3). Cet artiste est évidemment distinct du Jehan Limosin, émailleur, son père, mort avant 1610 et dont il possède la maison à cette date (4) dans la rue Manigne. Nous verrons tout-à-l'heure, que les travaux du Jean Limosin dont nous nous occupons principalement ici, et que nous appellerons Jean II, diffèrent essentiellement comme aspect du reste, soit de la presque totalité de ceux que l'on groupe généralement sous le nom d'un seul et même Jean Limosin. Les monuments viendront corroborer les textes d'une façon précise.

Mais avant d'aller plus loin, tâchons d'établir clairement quels sont, parmi les Jean Limosin, ceux auxquels nous allons attribuer ces deux séries distinctes d'ouvrages.

Les classifications faites jusqu'ici sont basées sur les documents fournis en 1859 par M. Maurice Ardant (5), documents que coordonna un peu plus tard M. Jules Labarte dans son *Histoire des*

(1) *Les Émaux peints à l'Exposition rétrospective de Limoges en 1886.* — Limoges, Ducourtieux, 1888.

(2) Voir *Inventaire sommaire des archives départementales*, par M. Leroux, archiviste du département. V^e fonds, B. 3 : « reconnaissance faite aux bayles de la confrérie de Notre-Dame de la Conception ou de Saint-Laurent-des-Trépassés, d'une maison sise au Puy-Ponchet, ayant appartenu au curé de Saint-Bonnet et de présent à Jean Limousin, m^e émailleur, sous le devoir de 3 sols 4 deniers de rente, 1628 ».

(3) Voir M. Maurice ARDANT, *Les Limosin*; et LABARTE, *Histoire des Arts industriels au moyen-âge et à l'époque de la Renaissance*, t. IV, Emaillerie, article des derniers Limosin.

(4) M. Maurice ARDANT, *Les Limosin*, p. 4.

(5) *Émailleurs limousins*, *Les Limosin*.

Arts industriels du Mogen-Age et de la Renaissance, parue en 1866 (1). En 1867, M. Darcel emploie ces indications dans sa *Notice des émaux du Louvre*, et M. E. Molinier, tout récemment, les reproduit à peu près dans son *Dictionnaire des émailleurs*.

Voici les hypothèses établies par ces différents auteurs. Dans des contrats passés en 1554 et 1555 devant les notaires Albiat et Pénicaud, figure un Jean Limosin qui y reconnaît l'obligation de payer une rente foncière sur un domaine du Puy-Ponchet. Ils en concluent que Jean étant alors majeur, devait être né au plus tard en 1528, d'où cette date de 1528 indiquée dans tous les tableaux généalogiques donnés jusqu'ici. Ce Jean Limosin a, dès 1561, un fils du même prénom que lui qui paierait encore la même rente en 1628. Lui-même est inscrit en 1602, au rôle des tailles, canton du Marché, pour neuf livres, une des plus fortes cotes. Il meurt avant 1610, puisqu'à cette date, son fils qualifié « émailleur » possède la grande maison de feu son père, rue Manigne. Ce Jean I Limosin, ne portant pas dans les actes le même titre que son fils, ne se serait point adonné à l'émaillerie, d'après M. Darcel, quoique M. Maurice Ardant lui ait attribué (sans justification) quelques émaux. — On suppose, d'après ce qui vient d'être dit ci-dessus, que Jean II, fils du précédent, serait né vers 1561. Il est dit « émailleur » et aurait produit notamment le portrait de Bardou de Brun, du cabinet de M. Germeau, daté de 1597 (2) et la girouette de l'église de Solignac datée de 1619 et signée JEHAN LIMOSIN, ESMAILLEUR DU ROY, I fleur de lis L ; il aurait encore vécu en 1646, époque à laquelle il payait la moitié d'une rente due aux prêtres communalistes de Saint-Michel, sur la maison de la rue des Pousses qui avait appartenu à Léonard I. C'est à ce Jean Limosin que les auteurs que nous

(1) Voir t. IV, pp. 124 et 125 notamment. Pour établir la filiation des deux Jean Limosin dont nous nous occupons, il y renvoie aux *Limosin* de M. Maurice Ardant, p. 4, où il faut lire évidemment à la ligne 26 au lieu de « Léonard devait être né vers 1533 », « Jean devait être né vers 1533 ». M. Labarte ne l'explique point, mais on voit qu'il l'a lu ainsi. C'est, en effet, par une erreur involontaire de transcription que M. Maurice Ardant, qui parle tour à tour ici de Léonard et de Jean Limosin, aura écrit « Léonard » au lieu de « Jean », erreur qui lui aura échappé dans la correction des épreuves. Il avait déjà écrit, en 1854, la biographie de Léonard I Limosin où il disait avec raison que ce dernier avait dû naître vers 1505, et il connaissait l'émail de M. Taillefer, *Adam et Eve chassés du Paradis terrestre*, signé et daté L. L. 1534.

(2) M. DARCEL, *Notice des émaux du Louvre*, p. 17".

venons de citer attribuent indistinctement tous les émaux de la fin du xvi^e et du commencement du xvii^e siècle portant un I et un L séparés quelquefois par une fleur de lis ou la signature entière ; sous son nom seul sont réunis tous les émaux de ce genre du musée du Louvre et de toutes les collections en général. — Un Jean III Limosin, fils de ce dernier, et émailleur comme lui, est enfin dit en 1678, acquéreur de l'auberge de *La Poire*, rue Pont-Hérisson ; il possède toujours le domaine de famille du Puy-Ponchet.

Nous devons admettre l'existence du Jean Limosin, chef de famille, né vers 1528, puisqu'elle est authentiquement prouvée par les contrats de 1554 et 1555 ; mais, comme il ne porte pas le titre d' « émailleur », que le premier émail à date certaine, signé I fleur de lis L, le portrait de Bardon de Brun, ne remonte qu'à 1597 et que tous les émaux des Jean Limosin, sans exception, se rapportent rigoureusement par leur aspect à l'extrême fin du xvi^e et aux premières années du xvii^e siècle, comme nous le verrons plus tard, nous en concluons comme M. Darcel que ce premier Jean n'a pas été émailleur. En tout cas, aucun de ses travaux ne nous serait connu, même d'une façon dubitative. De plus, nous pensons qu'il ne s'agit pas de lui dans la mention de décès de 1610. On peut supposer vraisemblablement qu'il mourut au xvi^e siècle. Pour ces diverses raisons, nous ne lui donnerons pas le titre de Jean I, que nous réservons pour son homonyme qui va suivre, le premier émailleur de ce nom (1). Inutile de désigner directement parmi les émailleurs des membres de leur famille qui n'ont pas exercé cet art.

Nous nous séparerons ici nettement des auteurs ci-dessus quant à l'attribution de l'universalité des émaux signés I fleur de lis L, ou analogues, au Jean II Limosin de MM. Labarte et Darcel, et quant aux dates d'existence assignées à cet émailleur (1561-1646). En effet, il est incontestable, en présence des émaux que nous allons décrire tout-à-l'heure, que la masse des travaux attribués jusqu'ici à un seul et même Jean Limosin, doit être scindée en deux parts, dont l'une, de beaucoup la plus forte, comprend par exemple, au Louvre, les grands plats d'*Esther et Assuérus*, la *femme d'Urie*, l'*Enlèvement d'Europe*, etc., bref tous les numéros du catalogue de D. 382 à D. 391 (2) et à l'Exposition de Limoges les

(1) Dans la généalogie que nous avons donnée aux *Émaux peints à l'Exposition rétrospective de Limoges en 1846*, nous ne faisons pas figurer ce Jean Limosin, et Jean I est celui qui va suivre.

(2) Sous réserve des observations que nous émettons plus loin, quant aux n^{os} D. 390 et D. 391.

n^{os} 61 et 62 en particulier, ce dernier représentant *Notre-Dame-de-Pitié*, à M. le chanoine Arbellot. — Dans l'autre part figurent les émaux des collections Davoust et de Noury d'Orléans, le n^o D. 392 du Louvre et quelques travaux en nombre encore assez restreint. Les pièces que nous venons de désigner spécialement sont signées et on peut les dire en toute assurance d'un Jean Limosin. C'est donc sur des bases certaines que porte notre division (1).

Elle est motivée par le style et l'aspect bien tranché des deux catégories d'émaux. La première dénote, à peu de différence près, les tendances de Suzanne Court et de son école : l'affaiblissement, presque l'abandon du style large et simple de la grande époque, le goût du brillanté, des recherches mesquines, des colorations translucides mais sombres et monotones, des blancs traités avec habileté et par la bonne méthode, mais très légèrement et comme avec timidité. La main qui a produit ces travaux manque de hardiesse et leur imprime un aspect en quelque sorte triste et petit. Aucune des pièces de cette série, ne peut remonter, par son caractère artistique, ou une date quelconque, loin au-delà de l'année 1597 environ, ni se rapprocher de nous en deçà de l'année 1610. C'est bien en remontant au-delà de cette dernière date, dans un laps de temps de quinze à vingt ans que peuvent avoir été produites toutes les œuvres que nous venons de signaler. — La deuxième catégorie de pièces présente au contraire de suite une sorte de renouveau dans l'art de l'émail, au commencement du xvi^e siècle, le rajeunissement des produits d'un atelier qui semblait voué à une chute prochaine. L'émailleur reprend solidement les modelés en blanc, sans abandonner le paillon, il renonce à ces types de tête aigus, à cette sécheresse dans la touche ; ses travaux sont gras, éclatants et fins. Si son dessin est tout autre que celui du précédent, il faut avouer qu'il n'est guère meilleur ; mais il est de son temps et somme toute, cet artiste qui a su allier l'aspect corsé des productions du xvi^e siècle à l'éclat et à la finesse de ce que l'âge suivant a fourni de plus charmant en ce genre, occupe à peu près le premier rang parmi ceux du second quart du xvi^e siècle. Si l'aspect de ses travaux nous reporte raisonnablement à cette époque, les hésita-

(1) En partant de données précises et en procédant, pour ainsi dire, scientifiquement, nous pourrions établir une classification sûre, comme nous l'avons fait dans nos *Émaux peints à l'Exposition rétrospective de Limoges en 1886*, pour les Laudin, où nous avons pu reconnaître notamment la manière propre des deux Jacques Laudin à l'aide de pièces qui, par leurs signatures et leurs dates, se rapportaient rigoureusement à chacun de ces deux émailleurs.

tions que l'on pourrait ressentir à cet égard disparaissent dès qu'on examine les sujets que nous avons indiqués comme lui étant dus. Les émaux de M. Emile Davoust, d'Orléans, représentent, en effet, les saints Ignace et François-Xavier, avec les attributs de la sainteté. Ils ont donc été exécutés postérieurement aux années 1621 et 1622, dates des canonisations de ces deux saints, mais probablement presque aussitôt après, puisque les Jésuites, dont le collège était très florissant alors à Limoges, donnèrent de grandes fêtes en 1623 en l'honneur de leurs saints patrons.

Dans ces conditions, il nous semble fort admissible que la première série de travaux puisse être attribuée au Jean II Limosin, de MM. Labarte et Darcel, qui serait né vers 1561 ou antérieurement, mais que nous supposons mort avant 1610, tandis que ces auteurs le font vivre jusqu'en 1646. Ainsi s'explique que parmi tous les émaux dont nous nous occupons ici, on ne trouve aucune pièce portant le cachet du plein xvi^e siècle ou pouvant dater de 1610 et en deçà. Les dates et l'aspect concordent, et nous savons par les documents qu'un Jean Limosin, émailleur, était mort de 1602 à 1610. Au lieu du titre de Jean II que lui donnent les autres auteurs, nous le nommons Jean I Limosin, puisqu'il paraît avoir été réellement le premier émailleur de ce nom. — Si nous avons trouvé un nom d'émailleur pour lequel on pouvait revendiquer sans difficulté la première série des pièces, nous pouvons, avec la même probabilité, mettre un nom en tête des ouvrages de la seconde catégorie ; ce sera toujours celui du Jean II de MM. Labarte et Darcel, mais chez lequel nous reconnaissons deux personnages distincts, comme nous avons trouvé deux séries nettement différentes parmi ses travaux. Étant admis que la mention de décès d'un Jean Limosin, émailleur, indiquée en 1610, peut s'appliquer tout aussi bien, beaucoup mieux même au précédent né avant 1561, qu'à son père, né avant 1528, les dates certaines de 1610, 1619, 1622 et probablement 1646, s'appliquent forcément à un autre Jean Limosin que nous appelons Jean II et qui n'est pas le Jean III des auteurs précités. Ce dernier, indiqué en 1678 ou 1679, est, en effet, hors de cause ; il conserve son rang dans tous les cas et on ne connaît jusqu'ici aucun émail de lui.

En somme, les auteurs précédents n'admettent que trois Jean Limosin, dont le premier (Jean I) n'a pas été émailleur ; dont le deuxième (Jean II) a tout produit sans distinction, et dont le troisième (Jean III) ne nous a légué aucun ouvrage. — Au contraire, nous reconnaissons l'existence de quatre Jean Limosin, dont le premier n'a pas été émailleur ; dont le second (Jean I) a produit, de 1580 ou 1590 à 1610 environ, la plus grande partie des émaux

portant les initiales ou la signature communes ; dont le troisième (Jean II) est l'auteur des émaux compris entre la date de 1610 (il pouvait aussi avoir produit antérieurement), et l'année 1646 ; et dont le quatrième (Jean III) ne nous a légué aucun ouvrage. Nous refusons d'admettre parmi les émailleurs le premier Jean Limosin, et nous dédoublons le second, sans toucher au troisième.

Il était nécessaire d'établir nettement le classement que nous adoptons pour les divers Jean Limosin, afin de faire cesser toute confusion dans les attributions et de bien identifier nos émailleurs avec ceux des autres auteurs ou de les en distinguer positivement. Nous aborderons sans tarder davantage l'étude des émaux que nous pouvons indiquer d'une façon certaine comme l'œuvre de Jean II Limosin, puisque c'est la découverte de ces pièces qui motive ce travail, et nous examinerons ensuite sa manière comparée à celle de Jean I, dont nous apprécierons en dernier lieu les ouvrages principaux. Nous n'aurons rien à ajouter à la citation relative à Jean III qui a été faite au début, puisqu'aucun de ses émaux n'est connu, si tant est qu'il en ait produit et que nous ne voyons même aucune pièce susceptible de lui être attribuée.

Au cours de nos recherches sur l'émaillerie et en feuilletant récemment l'intéressante *Revue sur l'Exposition rétrospective d'Orléans en 1876*, par M. le docteur Patay, nous fûmes subitement frappé de l'importance que pouvait présenter l'étude des n^{os} 1583 et 1584, sur cette simple citation de la brochure (1) :

« De Jean Limosin, neveu de Léonard, nous mentionnerons deux plaques : saint François Xavier et saint Ignace (n^{os} 1583 et 1584, M. Davoust), signées des initiales IL, surmontées d'une fleur de lys » (2).

(1) *Revue sur l'Exposition rétrospective d'Orléans en 1876*, par M. le docteur Patay, page 51. — Orléans, Herluison, 1877, in-8^o.

(2) Le Catalogue de cette Exposition ne porte que cette simple énonciation : « M. Davoust, Orléans. — 1583. Saint François Xavier, émail. — 1584. Saint Ignace, émail. » — Nous ne pouvons nous empêcher de dire ici combien il est déplorable que l'on n'attache pas plus d'importance à la rédaction des Catalogues d'Expositions rétrospectives. Sans la revue de M. le docteur Patay, l'indication du Catalogue ne pouvait nullement attirer l'attention sur les émaux de M. Davoust. Quand se décidera-t-on à faire ces travaux sérieusement et à donner les indications élémentaires indispensables pour qu'après la durée éphémère de l'exhibition, le Catalogue puisse être utile aux travailleurs ? Il n'y a pas besoin de spécialistes pour

Comme nous l'avons dit plus haut, ces émaux ne pouvaient avoir été exécutés qu'après les années 1621 et 1622 ; ils n'étaient donc sûrement pas l'œuvre de Jean Limosin mort de 1602 à 1610. Or, c'est à ce dernier que nous attribuions naturellement tous les travaux déjà connus et marqués d'un sigle semblable à celui que nous révélait le compte-rendu de l'Exposition d'Orléans. Les émaux de M. Davoust étaient-ils analogues d'aspect à ce que nous connaissions déjà et allaient-ils ajouter par leur date un élément nouveau de confusion à l'amoncèlement des travaux mis à la charge d'un seul artiste, en élargissant réellement d'une vingtaine d'années le cadre dans lequel s'inscrivaient pêle-mêle toutes les productions sous le nom d'un même Jean Limosin ? ou au contraire, confirmeraient-ils, par leur caractère bien tranché, l'hypothèse dans laquelle nous avions toujours supposé qu'après 1610 ce n'était plus ce premier émailleur qui avait produit, mais un homonyme, peut-être son fils ? La signature et la date implicite des pièces permettant de trancher définitivement la question, nous résolûmes d'en obtenir l'examen *de visu*, et grâce au bienveillant intermédiaire d'un ami commun, M. Léon Dumuys (1), M. Emile Davoust, propriétaire des deux émaux, *Saint Ignace* et *Saint François Xavier*, faisant preuve d'une obligeante et confiante générosité dont nous ne saurions assez le remercier, nous adressait de suite à Limoges les deux précieuses pièces, nous autorisant, de la façon la plus gracieuse, à les étudier à loisir.

Voici les notes prises sur les émaux eux-mêmes.

cela, et chacun peut donner les dimensions précises d'une pièce, une description sommaire du sujet, le relevé scrupuleux des marques, signatures, dates et inscriptions, dire si elle est exécutée en grisaille ou en émaux de couleur, s'il s'agit d'une plaque, d'un bénitier, d'une coupe, d'un vase, etc., etc. Quelle source de fructueuses recherches on trouverait alors dans les livrets des nombreuses Expositions rétrospectives qui se sont faites depuis quelques années ! Question de clocher à part, le Catalogue de l'Exposition rétrospective de Limoges en 1886 n'est-il pas infiniment précieux à cet égard ?

(1) Secrétaire de la *Société archéologique d'Orléans* et attaché à la conservation du *Musée historique* de cette ville.

COLLECTION DE M. ÉMILE DAVOUST

A Orléans et au château de Chartraine, par la Ferté-Saint-Aubin (Loiret)

ÉMAUX PEINTS. — *Saint Ignace de Loyola.*

Plaque rectangulaire en émaux de couleur sur fond noir, rehauts d'or, paillons. — Hauteur, 0^m,098; largeur, 0^m,071. (Exposition rétrospective d'Orléans en 1876, n° 1584.) (1).

Sur un ovale occupant à peu près le milieu de la plaque est représenté le saint en buste, vu de trois quarts à droite. Une auréole d'or rayonnante entoure sa tête; ses yeux sont levés au ciel; il porte les cheveux, la moustache et la barbe courts, le front est chauve, la figure assez jeune. Il est vêtu d'une soutane et d'un manteau noirs laissant voir un col de chemise blanc. Le fond de l'ovale est bleu sur paillon d'argent, semé de petites étoiles d'or à huit pointes, très rapprochées et posées régulièrement à gauche sur quatre et à droite sur cinq rangs, en échiquier, et suivant la courbe de l'ovale, qui est délimitée sur le fond par un trait d'or. — Une bande blanche de trois millimètres de largeur, coupée en haut et en bas, par l'ornementation, entoure l'ovale; elle est cernée près du bord intérieur, par un trait brun-rougeâtre formant une sorte de cordelière. On lit du côté gauche de cette bande, à hauteur de l'épaule du saint, en lettres capitales ornées, analogues à celles du xvi^e siècle, S. IGNATI, et du côté opposé LOIOLÆ (*effigies*). Au-dessus et au-dessous, rinceaux fleuris, en brun-rougeâtre, ainsi que l'inscription. — L'ovale est appuyé, en bas, sur un large soubassement à moulures carrées, en brun et turquoise très doux de ton, en avant duquel est appliqué un grand cartouche aux bords élégamment découpés et enroulés, d'un ton gris avec sorte de coquilles turquoises. Ce cartouche échancre légèrement le bas de l'ovale et présente au milieu une plaque noire, rectangulaire et allongée dans le sens de la largeur, où se lit en petites lettres d'or : *O quam sordet terra, quum cælum aspicio*. — Le haut de l'ovale est échancré par une nuée bleue entourant une gloire d'or, au centre de laquelle sont des emblèmes de l'ordre des Jésuites; un cœur

(1) Nous donnons en tête de cette étude une reproduction exacte et de la grandeur même de l'émail.

violet, percé de trois clous, sous les trois lettres IHS, surmontées elles-mêmes d'une croix. — Au-dessous de la nuée, à droite et à gauche de l'ovale, deux anges, debout sur des socles moulurés, gris violacé ou verdâtre extrêmement doux de tons, sont penchés, les mains jointes et en adoration devant le cœur de Notre-Seigneur; leurs ailes, à demi déployées, sont colorées en violet, vert, turquoise et bleu sur paillon d'argent; ils sont aussi entièrement paillonnés d'argent dans le costume, et vêtus, celui de gauche, d'une robe turquoise avec revers des manches bruns, celui de droite, d'une robe violette, avec doublure des manches verte. — De chacun des socles qui supportent les anges, pend une grosse guirlande, retenue par un nœud et enrubannée, composée de fruits et feuillages turquoise et violet de tons extrêmement fondus, garnissant l'espace vide entre le soubassement, l'ovale et le bord de la plaque. Le fond noir, partout où il n'est pas recouvert par le sujet, est lui-même décoré d'un fouillis de petits rinceaux d'or fleuris. — Dans l'échancrure inférieure droite du cartouche est tracée en or sur le fond noir la signature .I. fleur de lis (*surmontant les initiales*) L. La plaque est encadrée tout autour d'un filet d'or plein, d'un millimètre et demi de largeur, et percée de quatre trous aux angles; elle est en cuivre mince, convenablement emboutie. — Revers en *fondant*, brillant et bien venu, moins quelques taches d'oxydation (1).

Procédé. — La plaque est émaillée uniformément en noir fin et éclatant; sur tout le fond libre du médaillon ovale et sous les ailes et robes des anges sont posés les paillons d'argent, très légèrement modelés en noir dans le costume des anges; — la nuée supérieure, les socles des anges, les guirlandes qui y sont attachées et le soubassement inférieur avec son cartouche, bref, toutes les parties destinées à être colorées, en outre des paillons, sont modelés légèrement en blanc, avec enlevages à l'aiguille, ces derniers très apparents dans le soubassement et le cartouche; — les colorations, toutes translucides, sont étendues à la spatule sur ces préparations blanches ou paillonnées, douces et légères dans l'ornementation, épaisses et vives sur les anges, la nuée et le fond bleu du médaillon; on y trouve, au toucher, une saillie considé-

(1) Le *fondant* est un émail incolore et translucide, sorte de verre qui laisse voir le ton propre de la plaque de cuivre. Ce dernier apparaît plus ou moins brillant ou oxydé en rouge, suivant que les conditions dans lesquelles s'est accomplie la cuisson ont été plus ou moins favorables à la vitrification de l'émail.

nable qui s'arrête au dehors de l'ovale à l'encadrement blanc, au dedans au contour de la tête du saint. — Travail des blancs ne devant pas être recouverts de colorations : l'artiste pose la bande blanche qui entoure l'ovale et modèle en blanc les nus, ainsi que le col de la chemise du saint, les plis de sa soutane et de son manteau, ces derniers à peine apparents et fondus avec la couche noire générale qui constitue le ton de ce vêtement. La tête du saint est modelée en trois et peut-être quatre couches de blanc d'une façon très ressentie dans les saillies lumineuses, sans le secours de l'aiguille, sauf dans les cheveux et la barbe où de petits traits d'enlèvement sont apparents. — Tons de chair : une couche générale très légère est étendue sur les nus, puis rechargée un peu partout en gros pointillé et hachures bien apparentes, le tout soigneusement et très habilement exécuté ; traits repeints comme le modelé lui-même ; cheveux et barbe d'un gris-brun obtenu par la transparence du fond noir à travers une légère couche de blanc et dans les petits enlèvements, le blanc y ayant reçu les mêmes tons de chair que dans le visage. — Dorures et inscriptions : les lettres et le décor de la bande blanche sont tracés en couleur vitrifiable, brun-rougeâtre opaque, peu glacé. Pour dernier travail, pose des rehauts d'or sur tous les divers détails.

Le dessin est faible et un peu mou dans les anges, qui ont la lourdeur et la gaucherie habituelles aux figures des petits dessinateurs du commencement du ^{xvii}^e siècle, un peu compensées par une certaine grâce naïve. La tête du saint est correcte et bien expressive, sa physionomie douce et en rapport avec la parole qu'il aimait à répéter et que rappelle la légende du cartouche : *O quam sordet terra quum cælum aspicio*. Le modelé de la tête est étudié sans fatigue, fortement rendu sans lourdeur et sans dureté ; l'aspect est un peu bistre, mais plein de relief et de lumière. — Le vêtement noir du saint a été exécuté avec une habileté supérieure. Quelques traits et glacis blancs, à peine visibles, avons-nous dit, s'éteignant doucement dans le fond noir-bleu de la plaque, en accusent les plis et la forme avec autant de délicatesse que d'exactitude.

Ce qui donne surtout à cet émail un charme précieux, c'est l'éclat et la finesse de son coloris joints à la perfection d'une exécution aussi remarquable que patiente. Dans le médaillon central, le fond bleu, sur paillon d'argent, est éblouissant d'éclat ; il s'harmonise toutefois avec le reste de la composition, grâce aux étoiles d'or dont il est semé, à la franchise de la bande blanche qui l'entoure, à l'intensité du vêtement noir du saint et au relief lumineux de la

figure, qui attire et fixe l'attention de prime abord, malgré la richesse et l'abondance de l'ornementation.

Le même bleu qui garnit le fond de l'ovale colore la nuée supérieure, et il est curieux de constater côte à côte la différence de ton que subit un même émail, appliqué ici sur blanc et là sur paillon : toujours riche, il est particulièrement éclatant sur le paillon et moelleux sur le blanc.

L'ornementation qui entoure le médaillon est exquise d'arrangement et d'exécution. Les guirlandes, le soubassement et le cartouche sont teintés en violet, turquoise, gris et brun d'une douceur et d'une délicatesse de nuances charmantes et qui ne font que mieux valoir la richesse du médaillon central. Il n'est pas jusqu'aux moindres détails, tels que les lettres des inscriptions ou le fouillis d'enroulements du fond qui ne soient aussi élégamment que finement traités.

Nous avons dit que le saint était représenté relativement jeune. Le type de la tête est le même que celui du saint Ignace qui figure sur le grand émail du Musée de Limoges, *M. de Verthamond présentant un placet à saint Martial* (n° 70 du Catalogue de l'Exposition rétrospective de Limoges en 1886), et qui est signé de Léonard II ou Léonard III Limosin ; une même gravure a servi de modèle aux deux artistes.

Le premier aspect de cet émail est surprenant. Exécuté au commencement du xvii^e siècle, il n'offre d'analogie exacte avec aucune des œuvres des émailleurs de cette époque. Il n'a pas la couleur monotone et la touche féminine de Suzanne Court, l'air triste des travaux de Jean I Limosin, l'aspect sombre et fatigué de ceux de Léonard II ou Léonard III, la manière violente de François Guibert, les colorations ternes et enfumées de Poncet ; rien ne permet de le rapprocher des premiers Laudin (1). Son auteur se révèle ici avec une personnalité nettement tranchée, et se distingue franchement de ses contemporains qu'il surpasse par la solidité d'aspect, l'éclat, le charme et la délicatesse de ses travaux. On peut ainsi définir sa manière :

Comme émailleur, il a conservé toutes les traditions du xvi^e siècle :

(1) Il va sans dire que le sigle I fleur de lis L ne laisse aucune hésitation sur le nom même de l'émailleur et ne peut faire songer un instant à Jacques I Laudin. Ce dernier n'était probablement pas né à l'époque de la fabrication de notre émail (il naquit vers 1627) et l'aspect de ses travaux s'éloigne absolument de celui de ce dernier. La fleur de lis ne figure pas dans sa signature.

colorations exclusivement translucides, fines ou éclatantes, appliquées sur modelé blanc préalable avec enlevages à l'aiguille, ou sur paillons, revers en fondant, etc. Comme artiste, il subit l'influence de son temps, mais s'il recherche le brillant, ce n'est pas aux dépens de l'harmonie ; si son dessin n'a plus la science et l'allure de celui des maîtres du siècle précédent, il n'est pas mesquin à proprement parler ; son exécution est très finie sans mièvrerie ; il surcharge son tableau de décor, tout en lui conservant de l'effet ; son coloris est délicat sans fadeur ou éclatant sans dureté. Il se rapproche de Toutin ou le devance même, peut-être, par son mode d'application des tons de chair en pointillé ; ses carnations lumineuses sont pleines de relief.

Telle est l'œuvre de Jean II Limosin, dont le nom seul nous était connu jusqu'ici et auquel on n'avait pu attribuer sûrement encore aucun émail. L'examen du *Saint Ignace* de M. Davoust a confirmé pleinement notre supposition : ne fût-il pas implicitement daté, son aspect si différent de celui des travaux du Jean Limosin seul reconnu jusqu'à présent, son caractère si nettement tranché nous eussent interdit d'en faire l'attribution à cet émailleur. On doit aujourd'hui distinguer nettement les travaux de Jean II de ceux de Jean I Limosin, et nous sommes heureux, en proclamant un artiste de plus dans la glorieuse phalange de nos émailleurs limousins, de pouvoir rendre hommage à son talent d'un charme réel.

Les caractères saillants qui distinguent le style bien particulier de chacun des deux émailleurs vont s'accroître au cours de cette étude où nous allons tâcher de les mettre en lumière. Il est intéressant, à cet égard, de rapprocher l'œuvre du fils de celui de son père, si tant est que ce degré de parenté unisse nos deux artistes, de saisir les points de contact et les divergences, de voir les enseignements que Jean II a pu mettre à profit dans l'atelier de Jean I et ce qu'il a ajouté en propre à l'héritage de ce dernier, sous l'influence combinée de son tempérament personnel et du goût de son temps.

Chez les deux artistes, la méthode essentielle est la même : plaques émaillées en noir, sujet préparé en modelé blanc, emploi très abondant du paillon, colorations exclusivement translucides, effet soutenu, rehauts d'or nombreux et délicats, facture soignée et habile, revers en fondant. — D'autre part, on peut faire les distinctions suivantes, qui s'expliquent jusqu'à un certain point par la différence des époques auxquelles chacun d'eux a vécu : l'aspect des travaux de Jean I est plus sévère, plus sombre et même un peu

triste ; ses blancs modelés très légèrement ont plutôt de la délicatesse que de l'éclat ; sa facture fort habile et soignée est un peu sèche et timide ; les enlevages à la pointe dans la première couche de blanc forment chez lui la base du modelé, fins dans les nus et draperies blanches, plus libres sous les colorations. — Jean II s'éloigne un peu plus par le style de la sévérité et de la noblesse de la belle époque ; il est franchement de son temps. S'il vise moins à faire grand, son talent est plus souple, il plaît davantage. Son coloris, au moins aussi riche que celui de son père, est plus gai et plus varié ; dans les figures, ses blancs sont franchement empâtés, et à côté, sous la décoration, traités avec une exquise délicatesse ; l'aiguille n'y est plus employée qu'accessoirement et en dehors des nus. Sa pratique est tout aussi savante que celle de Jean I et de plus empreinte d'une réelle franchise ; l'aspect de ses émaux plus fin et plus corsé, plus moelleux et plus éclatant à la fois.

Bref, les deux émaux de la collection de M. Davoust placent, semble-t-il, Jean II Limosin au premier rang parmi les émailleurs de son temps, et s'il eût vécu quatre-vingts ans plus tôt, ils permettent de supposer que leur auteur eût occupé une place honorable dans la grande pléiade des artistes du xvi^e siècle.

La seconde pièce de la collection de M. Davoust, *Saint François-Xavier* (n° 1583 du Catalogue de l'Exposition rétrospective d'Orléans en 1876), fait pendant au *Saint Ignace* que nous venons d'étudier : mêmes dimensions, même signature, même disposition et même aspect. Voici seulement les points sur lesquels elle en diffère. La tête du saint est vue de trois quarts à gauche (pour faire face à Saint Ignace). Sur la bande blanche qui entoure l'ovale, se lit la légende : S. FRANCISCI XAVERII (*effigies*). En bas, sur le cartouche :

*Sufficit mihi Domine tolle
animam meam, 3. Reg. 19.*

En haut, à la place des deux anges, sont deux coins de rideaux verts sur paillon d'argent. Au-dessous, deux sortes de corbeilles violettes bordées de turquoise et d'où s'élève une palme violette. Le coloris du soubassement et du cartouche est le même, mais disposé différemment ; le cartouche, par exemple, est gris-brun au lieu d'être gris-verdâtre. A part ces petites modifications, tout l'ensemble est identique.

Les productions de Jean II Limosin doivent être d'une assez grande rareté. Nous avons pu cependant en découvrir quelques autres non moins certaines que ces deux premières et que nous allons indiquer.

Dans la magnifique collection de Noury, possédée actuellement par M. de Curzon à Orléans, et comprenant cinquante-trois émaux peints, figure, au milieu de pièces de nos plus célèbres émailleurs de la Renaissance, sous le n° 7 de cette collection, un *Saint François-Xavier*, copié sur le même carton que le précédent et portant la même signature. Nous reproduisons ici encore les notes prises par nous sur l'objet lui-même.

Plaque rectangulaire en émaux de couleur, rehauts d'or, paillons. — Hauteur, 0^m,099; largeur, 0^m,072.

Tête de trois quarts à gauche. L'ensemble est exécuté d'après le même modèle que celui de l'émail de M. Davoust représentant aussi *Saint François-Xavier*. Paillon d'argent sous les deux coins de rideau vert qui garnissent le haut de la plaque à droite et à gauche et sous le fond bleu du médaillon central. Ce dernier n'est pas semé d'étoiles d'or comme sur la pièce précédente, mais l'aurole d'or du saint garnit le vide et ses rayons arrivent jusqu'à la bande blanche qui limite l'ovale. Cette bande n'est pas décorée d'enroulements, mais entièrement occupée par l'inscription suivante, tracée en noir, au lieu de brun, et en lettres capitales moins régulières que sur l'émail de M. Davoust, dans la forme des lettres du xvii^e siècle, sans aucun ornement. (Côté gauche) : VERA EFFIGIES. S. FRANCISC XAVERII. (Côté droit) : SOCIETATIS SIESV. OBIIT A°. M. D. LII. ÆT. LII. — Le cartouche inférieur est violet avec petit panneau blanc (au lieu d'un panneau noir) portant en lettres ordinaires noires :

*Sufficit mihi Domine
tolle animam meam.*

La signature I fleur de lis L, un peu détériorée dans le bas, comme le reste de l'émail, mais bien lisible, est en or sur le champ même du cartouche, à gauche, près de la coquille inférieure. — Revers en fondant.

Cet émail est certainement du même auteur que ceux de M. Davoust, mais d'une fabrication plus commerciale, c'est-à-dire moins artistique et moins soignée. Le goût et l'exécution en sont moins fins. Évidemment, au moment de la grande popularité donnée à ce saint à Limoges par les Jésuites, Jean II Limosin trouva un intérêt pécuniaire à reproduire plus ou moins souvent les portraits de saint François-Xavier et de saint Ignace,

comme nous voyons Léonard II ou Léonard III Limosin et H. Poncet exécuter aussi en émail, par grandes quantités, ces portraits que la gravure répandait en même temps. C'était sans doute vers 1623 un article de vente courante. Toutefois, dans ce genre de productions, notre émailleur se montre supérieur de beaucoup à ses collègues que nous venons de citer (1).

Sur l'émail de la collection de Noury, la tête est plus osseuse que sur celui de M. Davoust, un peu plus plate comme modelé de blanc, teintée en chairs du même ton un peu bistre et par le même travail de pointillé et de hachures, mais sans autant de délicatesse ; il y a moins de saillie et de lumière. Les mêmes petits enlèvements à la pointe se remarquent dans les cheveux et la barbe ; le col blanc n'est relevé d'aucunes hachures. Le fond bleu paillonné a le même éclat ; le vêtement noir est traité aussi habilement. — La bande blanche se détache un peu plus durement, ainsi que le petit panneau blanc portant la légende inférieure. — Le soubassement est préparé avec les mêmes enlèvements à l'aiguille, mais moins réguliers. Les colorations y sont un peu moins rompues et la gamme générale du décor qui entoure le médaillon par conséquent moins fine, ne faisant pas aussi bien valoir la richesse de la partie centrale. — Les rehauts d'or, enfin, sont posés un peu moins délicatement, et les découpures du grand cartouche inférieur s'enroulent ou se replient avec moins de souplesse et une moindre élégance.

Bref, cet émail, à peu près identique à celui de M. Davoust, est exécuté d'une façon un peu plus hâtée, ou plutôt moins amoureux-ement étudié ; car il est encore charmant, d'un aspect riche, corsé et assez fin. La différence de valeur artistique des deux pièces est sensible pour un œil exercé ; elle serait minime pour bien des examinateurs.

La plaque, qui est en somme fort intéressante, a malheureusement subi tout autour et dans le fond bleu de l'ovale de fâcheuses détériorations que des retouches à froid ne dissimulent que très imparfaitement. Elle est montée dans un petit cadre ancien en bois noir, à moulures ondulées et assez nerveux d'effet ; il est peut-être du temps.

Pour en finir avec ces portraits de saints, nous devons citer l'émail n° 495 du Catalogue du Musée de Brunswick : « Saint

(1) Voir ce qui concerne ces émailleurs dans notre *Catalogue des émaux peints de l'Exposition rétrospective de Limoges en 1886*, et dans notre étude sur *les Émaux peints à l'Exposition rétrospective de Limoges en 1886*. — Limoges, Ducourtieux, 1888.

Ignace de Loyola, en buste, avec une bordure ovale ornée de beaucoup de couleurs. Marqué, avec la fleur de lis des Bourbon, I. L. Travail de Jehan II Limosin (mort en 1646). »

Nous sommes évidemment encore en présence ici d'une œuvre semblable à l'émail de M. Davoust que nous avons décrit en premier lieu. Le « saint en buste » et cette « bordure ovale ornée de beaucoup de couleurs » le font facilement présumer. En tout cas la pièce est bien de notre émailleur.

Il ne faut pas voir, dans l'attribution de cet émail à Jean II Limosin par le Catalogue allemand, la preuve d'une classification analogue à la nôtre et déjà faite depuis longtemps. Les rédacteurs s'y sont simplement inspirés, comme toujours, de nos ouvrages français sur la matière. Ils ont pris, comme on le faisait jusqu'ici chez nous, le Jean II de Labarte, et lui ont attribué, ainsi qu'au Louvre, tous leurs émaux portant la signature relevée sur cette pièce sans distinction. Le Jean Limosin qu'ils visent ici est notre Jean I.

Un des résultats immédiats de l'étude approfondie des émaux de M. Davoust a été de nous convaincre qu'il fallait détacher le n° D. 392 du Louvre signé I fleur de lis L des autres ouvrages portant ou non la même marque et classés indistinctement à notre grande collection publique, dans l'œuvre d'un seul et même Jean Limosin, comme nous l'avons dit au début de ce travail (1).

Cette délicieuse petite plaque, représentant *L'amour divin vainqueur de l'amour profane*, ne ressemble en rien aux autres numéros de la galerie d'Apollon attribués au même émailleur (notre Jean I Limosin); il est certainement dû à l'auteur des émaux de M. Davoust. Il est placé dans la vitrine plate de la dixième fenêtre. Voici comment M. Darcel décrit cet émail :

« D. 392. — Plaque rectangulaire. — Hauteur, 0^m,406; Largeur, 0^m,075. — xvii^e siècle. — *L'amour divin vainqueur de l'amour profane*. — L'amour divin couronné et nimbé, avec cette inscription dans le nimbe : DIVINUS AMOR, ailé, vêtu d'une tunique qui le laisse à moitié nu, chaussé de brodequins, foule aux pieds l'amour renversé à terre, sur son carquois, ses ailes à moitié coupées, les yeux couverts d'un bandeau qui porte ce mot *Cupido*, les bras liés derrière le dos. L'amour divin, un arc de la main

(1) On doit aussi en détacher le n° D. 389, *Ecuelle ovale garnie d'argent*, mais c'est à Léonard II ou Léonard III Limosin qu'il faut attribuer cette pièce, comme nous le dirons plus loin.

gauche, montre de la droite, qui porte deux flèches, un petit crucifix. Dans une auréole radiée qui, au-dessus du sommet de la croix entoure le monogramme IHS, plane une colombe. L'inscription : *Ignem veni mittere terram* suit la direction de l'un des rayons. Sur une banderole qui entoure le pied du crucifix, cette autre inscription : *Amor meus crucifixus*. Au fond une foule de personnages en costume religieux debout, en adoration devant le crucifix. Au-dessous du sujet un listel chargé d'un ornement, avec le monogramme I fleur de lis L tracé en or. » Le revers est en fondant.

On trouve exactement sur cette pièce la même méthode, le même goût, les mêmes procédés, le même effet que sur les émaux de M. Davoust. C'est la même habileté, le même aspect clair, éclatant et fin, le même charme.

La comparaison sur place est ici facile avec la série des grands émaux du premier Jean Limosin, d'un style si différent. Dans l'*Amour divin*, le dessin est plus maniéré que chez Jean I, un peu faible comme art, mais agréable, moins anguleux et moins sec, les formes pleines. Le modelé est aussi léger mais plus fondu, même un peu mou. Les carnations un peu plus corsées recouvrent entièrement les nus, sans que les lumières y soient ménagées absolument en blanc; elles sont posées par lavis rechargé de hachures assez larges et d'un pointillé très apparent, exactement de la même façon et du même ton rose-brique qu'aux émaux de M. Davoust; sur les rotules des genoux, aux coudes et surtout sur les pommettes des joues, les chairs sont renforcées d'un ton rose plus vif. Les traits de la figure sont tous ressuivis en brun. Des enlevages assez libérés et un peu secs, non croisés, sont pratiqués dans les nus. — La pièce est d'un beau glacé.

La plaque a été émaillée d'abord d'un fond noir général, recouvert ensuite de paillons d'argent aux ailes et aux draperies, et de préparation blanche partout ailleurs, modelée uniquement par enlevages à la pointe (comme procédé, la marche est exactement la même qu'aux émaux de M. Davoust). Puis les colorations, toutes translucides, ont été étendues à la spatule, les nus modelés en blanc et glacés de tons de chair et enfin les rehauts d'or appliqués un peu partout. Ils ne sont pas trop abondants, posés comme chez Jean I d'une façon un peu sèche, mais avec beaucoup de soin et d'habileté; leur délicatesse dans le paysage rappelle un peu les rehauts de *Vénus et Adonis*, émail de François Limosin exposé à Limoges en 1886 sous le n° 68 et appartenant à M. Camille Marbouty, de cette ville. Dans le ciel, les rayons d'or sont absolument analogues à ceux de Jean I. Les lettres des inscriptions

sont bien tracées et rappellent tout-à-fait par leur forme les inscriptions des émaux de M. Davoust.

Le coloris est riche, brillant, plus varié et d'un effet beaucoup plus agréable que celui de Jean I, rappelant aussi exactement celui des émaux que nous venons de citer et qui nous ont servi de point de départ pour la classification indiquée dans cette étude. On ne retrouve plus ici cet air triste et sévère des œuvres de Jean I Limosin ; au contraire le sujet est plus grassement exécuté et plein d'éclat.

La foule des personnages de l'arrière-plan est très habilement traitée, ce qui présentait une réelle difficulté ; les figures en sont nettes sans dureté, se perdant peu à peu dans le fond dont elles finissent par adopter le ton bleu.

Il faut convenir que l'attitude de l'*Amour divin* est gauche et sans grâce, sa tête ronde et sans esprit, caractères qui se retrouvent exactement sur les anges du *Saint Ignace* que nous avons étudié d'abord, mais que nous n'avons jamais rencontrés de cette façon sur les ouvrages de Jean I, chez qui les faiblesses du dessin, anguleux et sec, sont tout autres. Les défauts que nous venons de signaler ne sautent néanmoins aux yeux qu'au second examen et ce qui frappe d'abord, c'est le charme de l'ensemble. Jean II sait détacher avec beaucoup d'éclat ses nus sur les fonds, enrichir et varier sa couleur, ce qui n'était pas dans le tempérament de Jean I. Dans la disposition des détails et accessoires, il montre du goût et un sentiment réel de la décoration. Il est très minutieux dans son exécution, mais sans mièvrerie, et l'aspect de ses travaux est toujours corsé. Que ne travaille-t-il au xvi^e siècle !

L'examen de cette charmante pièce, qui est tout un petit tableau, vient très heureusement s'ajouter à celui des émaux de M. Davoust, en permettant d'apprécier le talent de Jean II d'une façon plus complète. Cette plaque, comme celles d'Orléans, est percée d'un petit trou à chaque angle.

C'est à la même époque environ et sous la même inspiration, que cet émail a dû être exécuté. On reconnaît bien, en effet, dans la recherche du sujet allégorique, le goût rien moins que simple qu'imprimait alors à toutes les productions de l'art nées sous ses auspices, la savante Compagnie de Jésus. Le monogramme qu'elle aimait à adopter, IHS, se voit au-dessus de la croix, comme il se trouvait au hant des deux émaux d'Orléans ; là il dominait, sous une croix, le Cœur divin percé des clous, ici il est placé sur la croix et surmonté d'une colombe planant. C'est évidemment à la même source qu'était puisée l'idée de ces arrangements ingénieux.

Il est tellement hors de doute, après l'examen des émaux de

M. Davoust, que le n° D. 392, du Louvre, *l'Amour divin vainqueur de l'Amour profane*, doit être attribué à un Jean Limosin différent de celui qui a produit les autres grandes pièces de ce Musée, et celles que l'on connaît généralement de lui, que M. Darcel, sans s'en expliquer, semble classer à part cet émail dans sa notice. Il l'inscrit, en effet, sous le dernier numéro des ouvrages de Jean Limosin et il en reproduit la marque en fac-simile ; son attention semble avoir été attirée par cette pièce, qu'il ne se résout peut-être que difficilement à classer sous la même rubrique que les précédentes.

La marque qu'il nous donne se compose d'un I et d'un L plutôt *surmontés* d'une fleur de lis que séparés par elle. C'est aussi la disposition des signatures sur les émaux de M. Davoust (1), tandis que sur l'émail *Notre-Dame-de-Pitié*, appartenant à M. le chanoine Arbellot à Limoges et exposé en 1886 sous le n° 62, pièce dont le style bien accentué accuse sans aucun doute le travail de Jean I Limosin, le sigle est le même, mais avec cette différence, que la fleur de lis est placée entre l'I et l'L à la même hauteur que ces lettres et ne les dominant pas. En voici, du reste, le fac-simile.



Nous nous bornons à indiquer ces variantes d'un même monogramme sans prétendre en retirer autre chose qu'une première observation, le nombre des pièces examinées à ce point de vue ne permettant aucune conclusion ; nous ferons seulement remarquer que les ouvrages fournissant ces légers indices sont des émaux appartenant les uns d'une façon incontestable à Jean II, l'autre à Jean I Limosin.

En prenant au Louvre les notes que nous venons de transcrire sur l'émail ci-dessus, nous fûmes frappé de l'analogie qui existe entre la tête de *l'Amour divin*, d'une physionomie si particulière, et celle de la *Sainte Madeleine* de M. Elie Berthet, de Paris, exposée à Limoges en 1886 sous le n° 73 bis. L'expression, le soin et la méthode d'exécution sont exactement les mêmes ; la *Sainte Made-*

(1) Pour la signature du n° D. 392 du Louvre, voir le fac-simile donné par M. Darcel, dans sa *Notice des émaux du Louvre*, édition de 1883, p. 183 ; la fleur de lis y est franchement au-dessus des deux lettres. — Quant aux émaux de M. Davoust, voir la reproduction exacte du sigle sur la planche qui est en tête de cette brochure. Nous avons aussi cité, p. 11, dernières lignes, la mention de ces pièces par M. le Dr Patay, qui dit que les initiales I. L. y sont « *surmontées* d'une fleur de lys. »

leine diffère toutefois de la pièce du Louvre, à laquelle elle est absolument inférieure, par le manque de richesse dans le coloris et l'aspect blafard de ses carnations. Si l'on se reporte au *Catalogue de l'Exposition de Limoges*, on verra que nous fûmes fort embarrassé pour le classement de cette pièce que nous déclarions seulement avoir dû être exécutée par « un artiste contemporain de Léonard II ou Jean Limosin », c'est-à-dire produisant dans le premier quart du *xvii*^e siècle environ. Serait-elle des débuts de Jean II Limosin, alors qu'il aurait subi l'influence de Jean I ou des derniers Léonard, et qu'il n'aurait point encore nettement dégagé sa personnalité, comme il le fit vers 1623 ? Nous ne pencherons guère vers cette hypothèse. On voit sur la *Sainte Madeleine* la même devise que sur l'émail du Louvre : AMOR MEVS CRVCIFIXVS EST.

Par certains rapprochements établis au Catalogue à propos de l'émail de M. Berthet, on pourrait chercher peut-être à étendre le nombre des attributions d'émaux à Jean II Limosin ; nous nous contenterons de renvoyer aux indications du Catalogue à cet égard, craignant de faire fausse voie dans des appréciations aussi délicates, alors que les pièces que nous visions dans nos observations du n° 73 bis ne sont pas plus caractéristiques.

Saint Charles Borromée n'ayant été canonisé par le Pape Paul V qu'en 1610, il est certain que les nombreux portraits de ce saint qui furent faits en émail ne peuvent être l'ouvrage de Jean I mort avant la canonisation. Sont-ils tous dus pour cela à Jean II ? Nous ne le pensons pas. Il existe, en effet, une quantité assez considérable de productions non signées datant de cette époque, peu remarquables au point de vue de l'art et qui pouvaient être le travail d'ouvriers employés dans les ateliers des maîtres émailleurs, ouvriers qui s'étaient procuré les calques des cartons en vogue et les reproduisaient à bon marché tant bien que mal.

C'est ainsi que nous expliquerons la production de l'émail de M. Du Boys (n° 63 du Catalogue de l'Exposition de Limoges) et représentant *Le Christ en croix avec un donateur à ses pieds*. Il rappelle assez bien, quoique d'une facture un peu négligée, le faire et le coloris de Jean I Limosin, et porte en bas la date de 1622. Aussi, après l'Exposition (1), avons-nous, sous toutes réserves, émis l'opinion que cet émail pouvait être l'ouvrage de Jean II Limosin, ou d'un élève et continuateur de Jean I, comme nous l'avons indiqué

(1) *Les émaux peints à l'Exposition rétrospective de Limoges en 1886*, page 64.

déjà au début de ce travail. Depuis que nous avons eu connaissance des émaux de M. Davoust, il est devenu certain pour nous que la seconde de ces hypothèses était seule admissible. Il n'y a pas de rapports, en effet, entre l'aspect éclatant et précieux des émaux d'Orléans et celui du *Christ en croix* de l'Exposition de Limoges. Il devient d'autant plus vraisemblable que ces deux émaux ne sont pas de la même main que leurs date ou sujet dénotent qu'ils ont été exécutés à peu près à la même époque.

Il ne nous reste maintenant à signaler, dans l'œuvre de Jean II Limosin, afin d'indiquer d'une façon complète tout ce qui nous semble pouvoir lui être attribué aujourd'hui, que quelques pièces inconnues de nous, mais citées dans les ouvrages spéciaux.

C'est d'abord la girouette exécutée en 1619 pour l'église de Solignac, que M. Maurice Ardant décrit ainsi (1) : « Elle a bien son mérite à mes yeux, quoique fort petite. C'est une double girouette jadis placée sur la tête du coq de l'église de Solignac. Elles ont la forme d'écussons, où sont peintes sur émail les armoiries d'un abbé commendataire de ce célèbre monastère, Jaubert de Barraud, baron de Blagnac, évêque de Gap : à la croix noire chargée de cinq coquilles sur champ d'or. On lit sous l'écusson I. L., séparés par une fleur de lis, et la date de 1619. Au revers, sur l'émail incolore : *Jehan Limosin, émailleur du roy, 1619.* » Nous ignorons ce qu'est devenue cette girouette depuis l'époque où en a parlé M. Ardant (2). En tout cas, la perte de ce document ne doit pas être très considérable à un certain point de vue, car s'il établissait positivement l'existence d'un Jean Limosin émailleur en 1619, il ne devait rien apprendre quant à sa manière, la pièce ne portant pour tout décor que des armes. Il en ressort toutefois, que ce Jean Limosin, qui est bien notre Jean II, portait le titre d'« émailleur du roy ». C'est sans doute là ce qui explique la fleur de lis placée dans son monogramme, comme nous l'avons vu sur tous les émaux ci-dessus.

Une pièce d'un prix considérable et très connue dans le monde de la curiosité, est un coffret que nous trouvons décrit pour la

(1) *Les Limosin*, p. 12. — Limoges, 1859, in-8°.

(2) Nous avons vainement consulté, à ce sujet, les personnes au courant depuis longtemps des questions d'art et d'archéologie de notre contrée ; aucune n'a gardé le souvenir de cette girouette et n'a pu nous dire en quelles mains elle avait passé. Il eut été intéressant d'y vérifier la position de la fleur de lis entre l'I et l'L, et de voir si elle surmontait ou séparait simplement les initiales.

première fois par M. Jules Labarte, dans son beau Catalogue de la collection Debruge-Duménil, en 1847. Voici ce qu'on y lit :

« 774. — Coffret de forme oblongue. — Il est formé de dix plaques d'émail réunies par des moulures en argent doré. Le couvercle est divisé en trois parties, une plate-forme sur le sommet et deux rampants, présentant chacune un sujet : *la chasse au cerf, le triomphe de Bacchus, Cérès traînée dans un char par deux lions*; sur chacune des plaques qui forment les côtés du couvercle, une femme nue entourée d'animaux sauvages.

» Sur le devant du coffret, une danse de sept personnages vêtus de riches costumes de fantaisie. Sur l'une des faces latérales, un homme et deux femmes; sur l'autre, deux hommes et une femme exécutent une sarabande : ces personnages portent le costume de la fin du règne de Henri IV. Le fond de ces trois faces est parsemé d'étoiles d'or, de papillons et d'oiseaux de diverses couleurs.

» La face postérieure du coffret est en émail bleu-céleste, décoré d'un tournesol au milieu, de papillons dans les angles, et sur tout le surplus du champ, d'un semis de chiffres composés de deux A entrecroisés, dont un renversé, flanqués de quatre S barrés. Ce chiffre est celui adopté par Anne d'Autriche (*Anna Austriaca*), femme de Louis XIII. L's barré est la première lettre de la devise de la maison de Navarre, *SPES*, et aussi de la devise de la maison de Bourbon : *SUM QUI SUM*. Ce semis d'A croisés l'un sur l'autre se voit très fréquemment sur la couverture des livres et sur d'autres objets qui sont connus pour avoir appartenu à la reine Anne d'Autriche. Cette circonstance et la richesse de ce coffret, qui est un des plus beaux ouvrages de Jean Limosin, ne permettent pas de douter qu'il n'ait été fait pour elle. Au bas de la plaque de devant se trouve le monogramme I. L. Jehan Léonard (Limousin).

» Peintures en émaux colorés. — Hauteur, 22 cent., longueur, 34, largeur, 16. »

A l'introduction du même ouvrage, p. 491, M. Labarte, parlant toujours du même coffret, et ne distinguant pas d'ailleurs deux Jean Limosin, nous dit : « Jean Limousin florissait au commencement du XVII^e siècle. Le coffret de notre collection, n° 774, fait pour Anne d'Autriche, et qui ne peut être par conséquent antérieur à 1613, montre qu'à cette époque il était dans toute la force du talent..... Cet artiste se fait surtout remarquer par l'exquise délicatesse de ses petites figures; les arabesques, les fleurs, les oiseaux exécutés sur paillon, dont il accompagne ses compositions, sont ravissants. »

M. Ardaud, qui avait cherché, comme nous l'avons déjà dit, à répartir, ainsi que nous le faisons aujourd'hui, les travaux des

Jean Limosin entre deux artistes, le père et le fils, le premier mort avant 1610, mais qui avait manqué pour cela d'un point de départ positif étudié *de visu*, comme nous avons pu le faire avec les émaux de M. Davoust, et qui classait d'instinct, sans méthode scientifique et sans compétence sérieuse, ne laisse point passer toutefois la description de M. Labarte sans en tirer profit. Voici ce qu'il dit (1) : « La richesse de ce coffret et la beauté du travail ne permettent pas de douter qu'il n'ait été fabriqué pour Anne d'Autriche, femme de Louis XIII, roi de France et de Navarre. Mais comme leur mariage n'eut lieu qu'en l'année 1615, longtemps après la mort de Jehan I Limosin, il faut nécessairement attribuer le mérite de ce brillant travail à son fils Jehan II. »

Nous le penserions volontiers aussi et c'est pour cela que nous nous étendons ici sur cette importante pièce. Nous ne la connaissons que par les grandes reproductions en noir et couleurs qu'en a donné M. du Sommerard, dans *Les Arts au moyen-âge*, émaux peints, planche 34. Ce que nous avons pu en apprécier par là nous engage singulièrement à attribuer ce beau coffret à Jean II plutôt qu'à Jean I Limosin. Il semble avoir l'aspect clair, gai et éclatant des travaux de notre émailleur, sa finesse et sa grâce recherchées; il n'a certainement pas l'air sombre et triste qui se rencontre sur les ouvrages de Jean I avec un souvenir affaibli, mais non encore complètement effacé chez ce dernier, de la noblesse de style de la grande époque. Jean II renonce franchement à rechercher cette grandeur d'allures qui n'est plus de mode et qu'il ne saurait atteindre, il se borne à plaire, en faisant brillant et fort joli. Ce coffret qui, par sa richesse, dénote une destination peu commune et une commande comme devaient en recevoir fort rarement nos émailleurs de cette époque, nous semble donc pouvoir appartenir à Jean II Limosin, aussi bien par son style que par sa date.

A l'appui de notre opinion, nous invoquerons l'autorité de M. le comte L. de Laborde, qui s'exprime ainsi au sujet de cette pièce (2) : « Collection Soltikoff. — Un coffret orné de chiffres qui laissent

(1) *Les Limosin*, p. 8 et 9. — *Ibid.* Il reconnaît le peu de valeur de son classement, car il ajoute un peu plus loin : « Je n'ai pu dans mes visites à ce Musée (le Louvre) bien saisir les différences entre les œuvres du père et du fils ; je crois pouvoir déclarer pourtant que celles de ce dernier ont plus d'éclat. » Le n° 392, *L'Amour divin* ne faisait pas alors partie de la collection du Louvre qui ne comprenait que les premiers numéros de la série réellement dus à Jean I Limosin. La distinction, exacte d'ailleurs, que croyait y faire M. Ardant, était donc purement imaginaire, puisqu'aucune œuvre de Jean II n'y figurait à ce moment.

(2) *Notice des émaux du Louvre*, édition de 1857, page 292, note 3.

penser qu'il a été fait pour Anne d'Autriche. Comme cette princesse est arrivée en France en novembre 1615, c'est après cette date qu'il faut en reporter l'exécution, et les costumes du règne de Henri IV, qu'on remarque sur l'une de ces plaques, conviennent encore à cette époque. »

A la vente de la collection Debruge-Duménil, en 1849, ce coffret fut acheté par le prince Soltikoff. — La collection de ce dernier s'étant vendue à son tour en 1861, le coffret (n° 352 du Catalogue) y atteignit le chiffre fabuleux de 48,200 francs ! Beau prix pour un émail du xvii^e siècle. — Nous voyons enfin réapparaître ce précieux objet l'année suivante à la grande Exposition rétrospective qui eut lieu en juin 1862 à Londres au South Kensington Museum. Il y est classé sous le n° 1865 du remarquable Catalogue descriptif et raisonné, dressé à cette occasion par M. Robinson, surintendant des collections artistiques du Musée de South Kensington. Cet auteur nous apprend que c'est d'après des gravures d'Etienne de Laulne, publiées en 1575, que sont exécutées les petites plaques des extrémités du couvercle où sont peintes des figures de femme représentant l'Afrique et l'Asie. Il pense que le chiffre inscrit sur le coffret et qu'il lit AV croisés (au lieu de deux A croisés et dont l'un serait renversé) pourrait mieux s'appliquer à Marguerite de Valois, femme de Henri IV à la fin du xvi^e siècle, qu'à Anne d'Autriche. Nous croyons, comme les auteurs que nous avons cités avant lui, qu'il convient plutôt d'y lire le monogramme de cette dernière, non seulement à cause des A et des S dont est semé le coffret, mais à cause de son style qui semble indiquer plutôt le commencement du xvii^e siècle (1).

Nous citons sous toutes réserves le n° 2505 du Catalogue de l'Exposition qui eut lieu en 1865 au Palais de l'Industrie à Paris et qui porte le nom de *Musée rétrospectif* : « Plaque rectangulaire. « Le vrai portrait du très-virtueux prélat messire François de Salles, euesque et prinse. » Signé I. L. Jean Limousin. Limoges. (Fin du xvi^e siècle). »

Cette pièce, qui appartenait à M. Ch. Davillier, ne peut être de la fin du xvi^e siècle, saint François de Salles n'ayant été nommé évêque de Genève qu'en 1602. Il se pourrait donc peut-être, qu'elle fut l'œuvre de Jean II, Jean I n'ayant pas dû survivre longtemps à

(1) M. Robinson n'expliquerait pas l'S qui répond bien au contraire à la devise indiquée par M. Labarte. Comment le coffret n'eût-il pas alors porté plutôt un M ?

cette date ; nous ne pouvons nous prononcer, ne connaissant pas l'émail.

Nous devons mentionner enfin, pour être complet, deux émaux cités par M. Jules Labarte (1) et au sujet desquels on verra combien était peu fondée la classification qu'avait cherché à établir M. Ardant entre les ouvrages des deux Jean Limosin. Voici comment s'exprime cet auteur compétent : « Nous ne connaissons pas la plupart des émaux cités par M. Ardant, mais nous voyons, par ceux que nous avons eu sous les yeux, que le patient archiviste est tombé dans d'étranges erreurs. Ainsi il attribue à Jean I les portraits de Henri II, prince de Condé, et de Charlotte de Montmorency, sa femme, qui appartenaient à la collection Debruge (2). Le mariage de Henri II de Condé est de mars 1609 ; or, on a vu que Jean I Limosin est mort de 1602 à 1610 au plus tard. Ces portraits sont au surplus empreints du style des émaux appartenant au commencement du XVII^e siècle ; ils ne peuvent avoir été peints que par Jean Limosin, deuxième du nom. »

Nous serions assez de l'avis de M. Labarte. Ce dernier, du reste, se borne à faire cette observation et ne tente nullement d'établir la manière propre de chacun de ces deux émailleurs ; il réunit au contraire toutes leurs productions sous le nom unique de Jean II. Nous ne connaissons point les pièces dont il parle.

Voici les renseignements que nous avons pu recueillir jusqu'à ce moment sur l'œuvre de Jean II Limosin. A l'aide de ces données, on trouvera certainement à étendre la liste de ses productions, la plupart du temps sans doute en réduisant d'autant celle du seul Jean auquel était attribué l'ensemble des pièces portant la marque de nos deux émailleurs.

Il ne sera peut-être pas sans utilité de terminer cette étude par un examen sommaire des ouvrages de Jean I Limosin possédés par le Musée du Louvre, la grande école où il faut toujours revenir pour l'étude des diverses branches de l'art, et en particulier de celle de notre province. Bien guidé, on s'instruira mieux en quel-

(1) *Histoire des arts industriels au moyen-âge et à l'époque de la Renaissance*, t. IV ; *Émaillerie*, p. 130. — Paris, Morel, 1866.

(2) Nos 778 et 779, passés depuis dans la collection de M. Sellières. Ils se font pendant (hauteur, 0^m,08 ; largeur, 0^m,06), et furent vendus en 1849 avec la collection Debruge, 500 francs chacun.

ques jours dans la galerie d'Apollon qu'à la lecture des plus longs traités. De même que de l'examen des travaux certains de Jean II Limosin nous avons pu faire ressortir la manière propre de cet émailleur, de même, de l'étude des principaux ouvrages de Jean I se détachera la personnalité artistique de ce dernier et la distinction que nous avons établie sera alors appuyée de part et d'autre, d'une manière raisonnée, sur des bases certaines. Aussi bien M. le comte L. de Laborde traite-t-il beaucoup trop sévèrement, à notre avis, Jean I Limosin (1), et convient-il de reconnaître son mérite (2). Nous ne pouvons mieux faire, pour indiquer les pièces, que d'emprunter la partie descriptive de la savante notice de M. Darcel.

« D. 382. — Plat ovale (première vitrine verticale). Fin du xvi^e siècle. — Hauteur, 0^m,390 ; Largeur, 0^m,490. — *Esther aux pieds d'Assuérus*. — A gauche, Assuérus est assis sur un trône placé sur une estrade en avant d'un pavillon à rideaux. Quatre personnages sont en arrière-plan, aux pieds du trône. Esther s'agenouille, tandis que le roi la touche de son sceptre. Deux suivantes relèvent les plis de son manteau. Au fond, à droite, en arrière de degrés qui descendent, Assuérus, couronne en tête, sceptre en main, couché sur son lit, aux pieds duquel se tiennent debout trois personnages, l'un lisant, l'autre parlant, le troisième portant une torche.

» Par la porte cintrée, ouverte au fond et gardée par des soldats, on voit Mardochée à cheval conduit par Aman, dont la potence se dresse au fond. Aux pieds du trône, dans un cartouche carré, la signature : IEHAN LIMOSIN.

» Marly. Ornements d'or, en forme d'S feuillagés, séparés par des flèches.

» Bord. Quatre médaillons comprenant en haut, une tête de séraphin ; à droite, un buste d'homme cuirassé ; à gauche, un buste de femme à tête laurée ; au bas, un buste de femme vue de face. Trois enfants chevauchant des dauphins ou sonnant de la trompe, placés au milieu de rinceaux de feuillages occupent le champ resté libre entre les médaillons.

» Revers. Au centre, dans un médaillon ovale, un buste d'homme barbu. Deux grandes figures de femmes, terminées par des draperies, accompagnent le médaillon en se combinant avec des la-

(1) *Notice des émaux du Louvre*, édition de 1857, p. 292 : « C'est à peine s'il a droit au titre d'artiste ; c'est un ouvrier intelligent.... »

(2) Voir relativement à ses émaux exposés à Limoges en 1886, nos *Émaux peints à l'Exposition rétrospective de Limoges en 1886*.

nières découpées qui forment des cartouches comprenant des têtes d'enfants dans le haut et dans le bas. Fond semé de fleurs d'or. Sous le bord une couronne de feuilles de laurier en or. »

Cette très grande pièce, d'une admirable conservation, est d'un coloris brillant et fort riche ; le dessin en est bon, il se rapproche même un peu par son style de celui de la grande époque. Elle est d'un bel arrangement et d'une exécution fort remarquable. Sans doute, on n'y trouve plus la grande allure et l'effet magistral des œuvres de Léonard, mais si l'on tient compte de l'époque à laquelle travaillait Jean I Limosin, on avouera qu'il y fait preuve d'un talent réel et, en somme, peu commun pour son temps. La touche est malheureusement un peu sèche, comme toujours, le goût sans beaucoup d'ampleur, le coloris un peu sombre : des fonds noirs, du vert et du bleu, voilà à peu près toute la gamme, avec force paillons sous presque tous les vêtements ou draperies.

En étudiant la pièce de plus près, on remarque une certaine souplesse dans l'exécution, par exemple l'emploi simultanément, comme chez Léonard, des divers procédés pour varier les effets : de grandes parties sont en apprêt de noir sur fondant, d'autres sur modelé blanc préalable, d'autres encore sur paillon, ailleurs enfin c'est un fond noir avec décor léger, comme sur le marly, ou camaïeu d'or sur la bordure intérieure qui touche au marly. L'émailleur connaît toutes les ressources de son art et il les utilise simultanément, non plus certes avec ce grand goût dont les belles œuvres du plein xvi^e siècle portent la fière empreinte, mais d'une façon fort habile. Ainsi, par exemple, avec un seul et même émail vert que l'artiste a employé pour colorier les grands rideaux du trône, ceux du lit, les dallages du premier plan et les bandes des manches d'Esther, il a obtenu aux rideaux du trône exécutés sur apprêt de noir laissant transparaître l'éclat du métal, un vert un peu jauni et réchauffé par le cuivre ; dans les rideaux du lit et aux dallages du premier plan, au contraire, traités d'abord en grisaille, le blanc sous-jacent communique au vert un ton plus franc, un peu bleuâtre et plus corsé ; enfin, aux bandes des manches, le paillon d'argent appliqué sous l'émail lui donne une vivacité et un éclat spécial (1).

L'or est employé en grande abondance, semé notamment dans les fonds en pointillé ou petits traits, en petits enroulements sur le marly ; tous les plis des vêtements sont redessinés et éclairés en or

(1) Nous négligeons ici les notes relevées par nous au point de vue purement technique, malgré leur intérêt, afin de pas étendre par trop les proportions de cette étude.

par traits secs et minces, posés également du côté de l'ombre et du côté de la lumière. — Les nus paraissent modelés sans enlèvements à la pointe, en épaisseur de blanc moyenne, plutôt même légère; ce blanc bien glacé est assez transparent. — Les tons de chair sont extrêmement légers, nuls ou à peu près dans les lumières, bien fondus et renforcés avec exagération en rose vif notamment sur les pommettes des joues (1). — Si le coloris est trop également sombre, comme nous l'avons dit déjà, il a de la vivacité et de l'éclat, dans les bleus et les verts sur paillons d'argent notamment. Il en résulte aussi un peu de dureté et beaucoup de monotonie dans l'aspect.

C'est du reste là une des principales critiques à adresser à Jean I Limosin, et un des points sur lesquels il se montre (comme tous ses contemporains d'ailleurs) grandement inférieur à ses devanciers. Il n'a pas l'entente de l'« effet » : aucune opposition de lumière ou de couleur, tout l'ensemble est d'une valeur égale.

Nous avons dit que le dessin conservait encore quelque chose de celui des maîtres du milieu du xvi^e siècle. En effet, il est non-seulement assez correct, mais même empreint de caractère, par exemple, dans les têtes et les bras des figures. Les deux médaillons d'homme et de femme qui sont à droite et à gauche dans le marly sont remarquables, celui de l'homme, à droite, surtout; ce buste de guerrier antique est digne, comme dessin, couleur et exécution, des artistes de la grande époque. Les petits amours du marly sont gracieux et facilement traités.

En somme, il fallait être plus qu'un ouvrier habile pour exécuter ainsi une œuvre de cette importance.

Ce plat est supérieur, par exemple, au n° D. 593, autre plat, de même forme et dimension, signé : SVSANNE DE COVRT. F. et représentant *la Reine de Saba apportant des présents à Salomon*. Jean Limosin fait preuve d'un goût plus sobre et plus sévère que cette dernière artiste, sa facture est aussi plus habile. Il faut reconnaître, cependant, que l'œuvre de Suzanne Court qu'il était fort intéressant de rapprocher ici de celle de notre émailleur, à cause de l'importance exceptionnelle de ces deux grands morceaux et de l'analogie assez étroite du talent de leurs deux auteurs, tout en étant d'un mérite un peu inférieur, offre un certain charme qui

(1) Nous avons retrouvé plus haut cette même manière de colorier les chairs dans *l'Amour divin* de Jean II Limosin, qui est aussi au Louvre; mais elle était commune à la plupart des émailleurs du commencement du xvii^e siècle, à Léonard II ou Léonard III, à François IV Limosin, par exemple, etc.

ne se trouve pas dans le plat d'*Esther et Assuérus*. La couleur de *la Reine de Saba* est moins sombre, et quoique cette pièce pêche aussi par la monotonie et le manque d'effet, elle n'a pas cet aspect triste qu'imprimait à toutes ses productions Jean I Limosin.

Le revers du plat d'*Assuérus* n'est pas sans mérite. Il est orné d'une grande composition traitée avec ampleur, mais dont l'effet est absolument gâté par la teinte de brun translucide posée sur les deux grandes figures de femmes à droite et à gauche du buste central.

Après l'examen détaillé du n° D. 382, qui est, du reste, la pièce capitale de la série, nous glisserons rapidement sur les quelques autres ouvrages de Jean I Limosin possédés par le Louvre et qu'indique la *Notice*.

« D. 383. — Plaque octogone. — Fin du xvi^e siècle. — H. 0,047 ; L. 0,036. (Vitrine de la dixième fenêtre). — Un vieillard à demi recouvert d'une draperie, tient embrassée une femme presque nue, casquée, la main appuyée sur un bouclier à face de Gorgone, qui doit être Minerve. Ils sont assis tous deux sur un tertre en avant de quelques arbres. Au fond, une rivière, une ville et un moulin à vent. Sous les pieds de Minerve, la marque I. L. tracée en or. — Revers opalin. — Monté en cuivre doré. »

C'est une assez jolie petite pièce. Le fond sombre, mais harmonieux, presque exclusivement bleu et vert, les rayons d'or du ciel, les paillons bleus et violets, tout cela est bien de Jean I Limosin. Les nus sont modelés assez délicatement en blanc un peu sec et manquant de finesse. Le dessin est petit. La ville et la rivière sont fort jolies. Cette scène est exécutée sur paillon pour les draperies, et sur préparation blanche pour le reste, avec enlevages dessinant le sujet sur le fond noir général.

« D. 384. — Plaque rectangulaire repoussée. — Fin du xvi^e siècle. »

Nous n'avons pu trouver, dans la galerie d'Apollon, cette pièce qui représente une tête de Christ, d'après la *Notice*. Elle n'y est certainement pas exposée.

« D. 385. — Croix. — Fin du xvi^e siècle. — H. 0,056 ; L. 0,050. (Vitrine de la dixième fenêtre). — Face. Le Christ en croix, à nimbe radié, couronné d'épines, attaché par trois clous. — Revers. La Vierge, nimbée, debout, les mains jointes, les cheveux tombants, vêtue d'une robe violette et d'un manteau bleu. Grisailles sur fond

noir orné de fleurs sur paillon et de fleurons d'or. Fond noir. — Monture en cuivre doré. »

Le Christ blanc, d'un beau glacé et d'un assez bon travail, se détache avec éclat sur un fond noir très brillant. L'aspect de la pièce est bien celui des travaux de Jean I Limosin.

« D. 386. — Plat ovale. — Fin du xvi^e siècle. — H. 0,380; L. 0,505. (Quatrième vitrine verticale). — *La femme d'Urie*. — Au centre de la composition, la femme d'Urie, à moitié nue, est assise sur la margelle d'un bassin, les pieds dans l'eau. Une femme s'avancant de la gauche lui présente des tablettes; une autre la peigne. Deux autres sont placées en arrière, à droite. Du même côté, une fontaine ornée d'un cheval ailé qui galope au-dessus d'un homme couché, sur un soubassement garni de sirènes aux angles et d'une tête de lion sur l'une de ses faces, alimente un premier bassin où est posé un paon, et se déverse dans le second bassin où Bethsabée plonge ses pieds. Un berceau de feuillages, supporté par des termes, s'enfonce au centre en avant des édifices d'un palais. David est placé à gauche au sommet de l'une des terrasses; à droite, dans le lointain, un ermite, qui doit être le prophète Nathan, se dirige vers sa cellule.

» Marly orné d'arabesques d'or sur fond noir.

» Bord orné d'un buste dans un médaillon à chaque extrémité du grand axe, et de deux mascarons aux extrémités du petit, séparés par un monstre à buste humain, posé de face entre deux longs dragons fantastiques.

» Revers. Un grand cartouche elliptique, en cuirs découpés et contournés se combinant avec des lanières de bordure intérieure et extérieure, chargé de deux mascarons suivant le grand axe, et de deux mascarons sur un buste, suivant le petit axe. Couronne de lauriers en or sous le bord. Grisailles dessinées par enlèvement. Fond noir semé d'or. »

Ce grand plat, analogue au n^o D. 382, *Esther et Assuérus*, lui est inférieur par son exécution. C'est toujours le même coloris vert et bleu, sombre, triste et sans effet. Les nus sont modelés plus lourdement, presque sans transparence. Le dessin et le goût sont plus faibles. La disparition presque totale des tons de chair et l'aspect général sans finesse indiquent que la pièce a été légèrement brûlée à la cuisson; elle est du reste un peu déformée, rayée de craquelures, et présente une bien moins belle réussite que le n^o 382 dont la magnifique venue était fort difficile à obtenir dans ces dimensions.

« D. 387. — Plat ovale. — Fin du xvi^e siècle. — Hauteur, 0,390 ; Largeur, 0,300. (Vitrine de la neuvième fenêtre). — *L'Enlèvement d'Europe*, d'après la composition de Virgilius Solis. Au centre, deux femmes éplorées à genoux au milieu d'une prairie où paissent deux taureaux. Au fond, à gauche un taureau blanc enlevant Europe à travers un fleuve. Arbres et ville dans le fond, ciel. — Marly noir uni. — Bord décoré d'une guirlande formée de quatre vases ovoïdes opposés deux à deux, d'où naissent des ornements symétriques. — Revers. Au centre, dans un médaillon ovale, un buste de femme tourné de profil à gauche, chairs en grisaille. Sous le bord quatre camaïeux blancs alternant avec quatre fleurons, et séparés par des rosettes d'or. Fond noir-bleu. »

Le dessin, le goût et l'exécution de cette pièce la rendent de beaucoup inférieure aux précédentes. La bordure du marly est lourde et mal agencée, le dessin des personnages mauvais. Les nus sont modelés comme nous l'avons remarqué déjà, sans enlèves à l'aiguille, et glacés de tons de chair extrêmement légers. Les paillons d'argent sont boursoufflés, comme sur le plat d'Assuérus, du reste (1).

« D. 388. — Salière pentagone en piédouche, garnie en cuivre doré au xvii^e siècle. — xvii^e siècle. — Hauteur, 0,108 ; Diamètre, 0,160 avec la monture. (Deuxième vitrine verticale). — Dans la cavité destinée à recevoir le sel, le buste de Louis XIII enfant se profile à droite, couronné de lauriers et vêtu d'une cuirasse gravée, au-dessus de laquelle la croix du Saint-Esprit pend à un cordon bleu. Sur chacune des faces, une vertu debout et caractérisée par ses attributs. La Charité, allaitant un enfant et appuyant sa main sur la tête d'un autre. La Justice, le bandeau relevé sur le front, marche tenant l'épée levée et une balance. La Tempérance, versant d'une aiguière dans un calice. La Force, portant une colonne. La Prudence, se regardant dans un miroir qui a disparu. — Contre-émail violet orné de fleurs de lis, de rosaces, d'étoiles et de point d'or. » (2).

(1) C'est-à-dire que l'adhérence de la feuille de métal à la première couche d'émail sous-jacente n'a pas eu lieu sur toute sa surface et l'air, emprisonné par endroits, a soulevé fortement le métal en se dilatant pendant la cuisson. Il va sans dire que ce résultat, qui est un défaut de fabrication, est très fâcheux pour l'effet et la conservation de l'émail.

(2) Jean I Limosin paraît avoir exécuté souvent des objets de ce genre. Ainsi au Musée de Brunswick, sous le n° 1 du catalogue des émaux peints.

Cette salière est charmante, quoique écrasée par sa monture, d'un beau glacé, d'un effet très brillant et très décoratif. Tous les vêtements sont exécutés sur paillons d'argent. Les personnages sont très longs, d'un dessin ressenti, d'ailleurs assez incorrect, mais non sans élégance, et dénués de la gaucherie que nous avons remarquée sur les petites figures de Jean II Limosin. L'émailleur y est relativement sobre de rehauts d'or, et il les pose d'une façon moins sèche que d'habitude. Le modelé des nus est traité au pinceau sans enlevages et d'une épaisseur moyenne; il n'est pas plus correct que le dessin. Les carnations sont appliquées par lavis général à peine accentué.

« D. 389. — Écuelle ovale garnie d'argent. — xvii^e siècle. — Hauteur, 0,040; Longueur, 0,138; Largeur, 0,078. (Deuxième vitrine verticale). — Intérieur. Au fond, un buste de femme tourné de profil à gauche; sur le bord, divisé en quatre compartiments, un semis de fleurs et d'oiseaux. — Extérieur. Sous le bord divisé en six compartiments et sous le fond un semis de fleurs et d'oiseaux. — La partie de la garniture qui est destinée à consolider l'émail à l'endroit où on devait le saisir, est gravée de deux L, affrontées et enlacées sous un petit ovale ponctué qui les couronne. »

Cette pièce doit être détachée de la série des travaux des Jean Limosin pour être inscrite sous le nom de Léonard II ou Léonard III Limosin, dont le catalogue n'indique rien au Louvre, comme nous l'avons fait observer déjà dans notre ouvrage *les Émaux peints à l'Exposition rétrospective de Limoges en 1886* (page 67, en note). Elle offre, en effet, absolument l'aspect des œuvres de Léonard II ou Léonard III et diffère par là même des travaux des Jean Limosin.

Le profil de la tête est anguleux comme chez les derniers Léonard; son modelé surtout est tout à fait particulier: il est obtenu à l'aide d'une couche extrêmement mince de blanc à peine rehaussée de quelques lumières incertaines. Le ton de chair n'est presque pas

se voit une salière hexagone signée I. L. (sans fleur de lis, comme sur beaucoup de pièces de cet émailleur), et représentant le buste de François I^{er} dans le creux supérieur, et les figures de Mars, Vénus, Junon, Minerve et Diane sur les six pans; en bas sont des bordures d'oiseaux et d'arabesques. Le coloris translucide, surtout vert et bleu, est très riche.

Une autre salière de Jean I Limosin, exactement semblable à celle-ci, se trouve au Musée de Darmstadt. Nous pourrions citer encore d'autres exemples.

indiqué, mais un peu plus accentué sur la pommette de la joue. On est frappé de suite de l'analogie de l'ensemble et des détails si on compare cette pièce au grand émail, *M. de Verthamond offrant un placet à Saint Martial* (n° 70), au *Christ en croix* (n° 69), à la *Sainte Claire* (n° 74), etc., toutes pièces de l'Exposition de Limoges signées de deux L séparés par une fleur de lis, et qui sont dues positivement à l'un des derniers Léonard Limosin. Le décor du fond noir à fleurs, oiseaux et ramages d'or sur paillons est absolument conforme à celui qui entourait les *Sainte Marguerite* et *Sainte Claire* (nos 72 et 74) de l'Exposition de Limoges. Le style de l'auteur de ces plaques rappelle celui de Jean I dans toute son exagération fâcheuse : dessin plus anguleux encore, goût plus petit, faire plus sec, aspect plus sombre qui devient presque noir.

Aussi cette plaque, bien inférieure à la salière précédente, peut-elle être sûrement attribuée à Léonard II ou Léonard III Limosin, quand on la rapproche des pièces exposées à Limoges et que nous venons de citer. — D'ailleurs la marque de deux L gravés sur la monture en argent ne reproduirait-elle pas le monogramme de l'émailleur peut-être caché en dessous ?

« D. 390. — Plaque circulaire repoussée. — xvii^e siècle. — Diamètre, 0,174. (Vitrine de la dixième fenêtre). — *Pompée*. — Buste d'homme barbu, à tête laurée, de profil à gauche, le cou recouvert d'une draperie ; sur le fond la légende circulaire : POMPEIVS. M. — Grisaille. Carnations rehaussées de saumon vif appliqué au poutillé. Fond noir. — Revers violet opaque, épais. »

Le dessin de la tête n'est pas mauvais, mais elle n'a plus le grand caractère des bustes du milieu du xvi^e siècle. L'exécution est bonne, mais sèche, le blanc sans moelleux et sans éclat, les ombres sans effet, indiquées également de chaque côté. Les carnations ont un ton de cuir désagréable. L'aspect est, en somme, terne et ennuyeux.

Il est inutile de décrire la pièce suivante, D. 391, *Julie, femme de Pompée*, en relief comme la précédente et traitée de même, mais plus mauvaise encore. Nous ne savons à quel titre ces deux plaques repoussées ont été classées parmi les travaux des Jean Limosin. Elles ne portent pas de signatures et il nous semble que M. le comte L. de Laborde avait été plus prudent en les attribuant à un émailleur anonyme, dans sa *Notice des émaux du Louvre*.

Du reste, c'est plutôt à la suite des émaux des Jean Limosin qu'au milieu d'eux que M. Darcel a placé ces deux plaques, ce qui semble indiquer une attribution qui n'est pas affirmée nettement. Dans la

même série, on ne trouve plus, en effet, après que le n° D. 392, *L'Amour divin vainqueur de l'Amour profane*, que nous avons soigneusement étudié. Si ce dernier, malgré sa signature, est relégué à la fin du groupe et passe même après les deux pièces ci-dessus qui sont fort douteuses, nous voyons là une preuve de plus des hésitations qu'a dû ressentir M. Darcel à réunir *l'Amour divin* aux productions certaines de Jean I Limosin et une sorte de pressentiment de la distinction qu'il y aurait lieu d'établir un jour.

Nous ferons observer, en terminant, que la fleur de lis n'accompagne la signature ou la marque d'aucune des œuvres de Jean I, au Louvre, tandis qu'on la voit dans le sigle de Jean II, et que presque toutes les pièces de ce dernier que nous avons examinées ci-dessus la portent aussi (du moins la trouve-t-on sans exception sur toutes celles dont l'attribution est certaine). Jean II Limosin a donc été émailleur du roi, ce dont fait foi l'inscription de la girouette de 1619. Jean I avait dû cependant posséder aussi ce même titre, car l'émail exposé à Limoges en 1886 par M. le chanoine Arbellot, *Notre-Dame-de-Pitié*, qui était sûrement son travail, portait entre l'I et l'L de la signature, une fleur de lis dont nous avons déjà parlé. Peut-être n'aurait-il adopté cette marque ou obtenu cette distinction qu'à la fin de sa carrière ?

Nous n'avons plus, pensons-nous, qu'à répondre d'avance à une objection que l'on pourra peut-être nous adresser. Pourquoi, dira-t-on, troubler l'ancienne classification en cherchant un artiste nouveau ? N'est-il pas plus simple de supposer que le Jean Limosin auquel on a attribué jusqu'ici tous les ouvrages ci-dessus ou ceux qui leur sont analogues a eu deux manières ?

Non, le Jean Limosin auteur de la série de travaux analogues aux grandes pièces du Louvre et à l'émail de M. le chanoine Arbellot, ne peut pas être aussi l'auteur des émaux de M. Davoust et de ceux qui se groupent autour de ces pièces typiques. Il n'est pas admissible, en effet, qu'un émailleur de talent qui aurait passé la majeure partie de sa vie à produire des œuvres si conformes entr'elles et qui offrent un tel aspect sévère, sombre et triste, modifie subitement sa manière dans son extrême vieillesse (car les émaux de M. Davoust ne peuvent être antérieurs à 1623) pour arriver à produire ces charmants ouvrages à l'air pour ainsi dire jeune, gai et éclatant, d'une facture très précieuse, beaucoup plus délicate que celle des grands travaux faits jusque là. Nous le répétons, cette hypothèse est absolument inadmissible, étant donné le caractère des deux séries d'ou-

vrages. D'ailleurs, les documents écrits sont positifs et tout en notre faveur : un premier Jean Limosin, émailleur, meurt de 1602 à 1610, c'est notre Jean I ; un second Jean Limosin, également émailleur et probablement fils du précédent, existe à cette dernière date et survit peut-être encore en 1646 : c'est notre Jean II.

Louis BOURDERY.



ÉTUDE

HISTORIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE

SUR

GEOFFROY DE VIGEOIS

CHAPITRE PREMIER

Biographie de Geoffroy.

Nous n'avons sur Geoffroy de Vigeois d'autres détails biographiques que ceux qu'on trouve, épars çà et là, dans la chronique dont il est l'auteur.

Geoffroy de Vigeois, ainsi nommé parce qu'il fut prieur de Vigeois (aujourd'hui Corrèze), — monastère qui dépendait de l'abbaye de Saint-Martial, — s'appelait de son nom de famille Geoffroy du Breuil (*Gaufre de Bruil*) (1).

Il était né vers l'an 1140, dans le village de Sainte-Marie de Clermont (aujourd'hui commune de Clermont, canton d'Excideuil, département de la Dordogne). A cette époque, Excideuil appartenait au vicomte de Limoges et faisait partie du Limousin.

Geoffroy était d'une famille noble et comptait dans sa parenté des personnages de distinction. Son père s'appelait comme lui Geoffroy du Breuil, et son aïeul paternel, Aymar du Breuil, avait

(1) *Chronicon Bernardi Iterii*, édit. DUPLÈS-AGIER; *Chroniques de Saint-Martial de Limoges*, p. 61.

épousé Euphémie, sœur de Peis Bernard Ramnoux, surnommé *Lopix*, qui était du château d'Excideuil (1).

Sa mère, Lucie Marchès, appartenait, elle aussi, à une famille noble et distinguée ; elle était fille de Bernard Marchès, et d'une sœur de Guy et d'Alduin, seigneurs de Noblac (2), lesquels avaient eux-mêmes pour oncles Guy, Gérard et Gouffier de Lastours (3).

Il avait un frère, nommé Adémar, qui était chevalier, et qui mourut le 22 juillet 1173 (4).

L'an 1152, lorsque Ebles de Turenne, abbé de Tulle, mourut subitement à Limoges, où il était venu pour le synode, Geoffroy était petit enfant à l'école du monastère de Saint-Martial : *Ego Gaufredus eram tunc præsens puerulus in schola* (5) ; ce qui nous fait supposer qu'il était né vers 1140 ou 1142.

Il était encore dans le monastère de Saint-Martial en 1158. Cette année, au temps pascal, Pierre, abbé de Saint-Martial, Gérard, évêque de Limoges, Pierre, abbé de Saint-Augustin, Martin, prieur de Vigeois, revinrent de Rome. « Nous les reçûmes, dit le chroniqueur, solennellement (*festivè*), en chantant le répons : *Isti sunt agni novelli*, etc. (6).

L'an 1160, dans l'octave de l'Ascension (12 mai), Geoffroy reçut la bénédiction monacale avec Grégoire de Vigeois, des mains de Pierre, abbé de Saint-Martial, ancien prieur de Cluny. Ce jour-là, le monastère était en fête. On y recevait avec grande pompe Thibaud de Blois, frère de Henri (7), qui revenait du pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle, et l'on chantait à la procession le répons suivant : *O quam gloriosus est miles sanctus Martialis* (8) ! « Oh ! que saint Martial est un glorieux chevalier ! »

(1) *Chronica Gaufredi*, ap. LABBE, *Nova Bibliotheca mss. libror.* t. II, p. 313.

(2) Et non pas « seigneurs de Noailles », comme le dit dom Brial dans l'*Histoire littéraire de la France*, t. XIV, p. 337.

(3) *Chronica Gaufredi*, ap. LABBE, t. II, p. 318.

(4) GAUFRED. VOSIENS., ap. LABBE, t. II, p. 320. — C'est à tort que dom Brial donne à ce frère de Geoffroy le nom d'Aimeri. (*Hist. littéraire*, t. XIV, p. 337).

(5) *Id.*, *ibid.*, p. 307.

(6) *Id.*, *ibid.*

(7) Thibaud, V^e du nom, huitième comte de Blois, fils de Thibaud-le-Grand, eut en partage le comté de Blois en 1159. Il avait pour frère Henri I^{er}, neuvième comte de Champagne, et une de ses sœurs, Adèle, épousa, en novembre 1160, le roi de France Louis VII, dit le Jeune. (*Art de vérifier les dates* : Comtes de Champagne et de Blois, édit. 1750, p. 628).

(8) *Chronica Gaufredi*, cap. LVIII, ap. LABBE, t. II, p. 341.

L'an 1161, il assista à la procession solennelle des reliques qui eut lieu le 23 juillet, à l'occasion de la construction récente de la nouvelle église de Sainte-Valérie, à Limoges. On avait commencé, l'année précédente, à bâtir cette église sur l'emplacement où la tradition plaçait le martyr de sainte Valérie (1). « J'étais présent à cette cérémonie, dit Geoffroy, et je ne saurais dire l'affluence des fidèles de tout sexe et de toute condition qui y étaient accourus, la grande quantité (*immensitas*) d'offrandes qu'on y fit, les ornements qu'on y porta, l'encens qu'on y brûla pour donner de l'éclat à cette procession (2).

L'an 1168, il était au couvent de La Souterraine, quand sa mère Lucie Marchès, mourut, le dimanche de la Quadragésime (17 février) à Clermont d'Excideuil (3). Cette année, la fête de Pâques était célébrée le 31 mars.

Cette même année 1168, la veille de la fête de saint Mathieu (20 septembre), il fut ordonné prêtre à Bénévent (Marche limousine) (4) par Gérard, évêque de Cahors, qui fut inhumé dans le monastère de Grandmont (5).

L'an 1174, le jour de la fête de saint Pardoux (6 octobre), il assista, avec plus de cent moines revêtus d'aubes, à la procession solennelle qui eut lieu à l'occasion de l'élection d'Izambert, abbé de saint Martial (6).

Cette même année 1174, le jour de saint Luc (18 octobre), A. (*Aimeric*), élu abbé de Moyssac, reçut en ville (à la cathédrale) la bénédiction de Pierre, évêque de Périgueux (7), et il vint à Saint-Martial rejoindre la procession solennelle à la porte du Lion. « Ce même jour, ajoute Geoffroy, je récitai à table la leçon des gestes des Machabées (8). »

L'an 1178, le 14 des calendes de juillet, qui était un dimanche (18 juin), dom Martin, prieur de Vigéois, mourut à Limoges.

(1) *Chronique de Bernard Itier*, édit. DUPLÈS-AGIER, p. 56.

(2) GAUFRED. VOSIENS., cap. LXII, ap. LABBE, t. II, p. 315.

(3) GAUFRED. VOSIENS., cap. LXV, ap. LABBE, t. II, p. 318.

(4) Dom Brial n'est pas exact quand il dit : « dans l'église de Bénévent, à deux lieues de Limoges. » (*Hist. Littéraire*, t. XIV, p. 337). Il faudrait dire « à neuf lieues (*anciennes*) de Limoges ».

(5) *Chronica Gaufredi*, cap. LXVI, ap. LABBE, t. II, p. 317.

(6) GAUFRED. VOSIENS., cap. LXIX, ap. LABBE, t. II, p. 321.

(7) Les savants auteurs du *Gallia christiana* ont omis ce détail dans l'article qu'ils ont consacré à Pierre II (Minet), évêque de Périgueux. (*Gallia christ.*, t. II, col. 1469).

(8) GAUFRED VOSIENS., ap. LABBE, t. II, p. 321.

« Ce jour là, ajoute Geoffroy, j'arrivai à Vigéois pour le remplacer » (1).

En 1183, lorsque Henri-le-Jeune, fils de Henri, roi d'Angleterre, mourut à Martel, le jour de saint Barnabé (11 juin), le cortège funèbre passa par Brive et se rendit à Uzerche. Placés sur l'émminence du village appelé Lagarde, le prieur Geoffroy et quelques religieux, avec plusieurs habitants de Vigéois, regardaient, par un temps serein, passer le convoi du jeune Henri (2).

Le jeudi 6 octobre 1183, Geoffroy se trouvait à Arnac-Pompadour, à trois lieues de Vigéois, à l'occasion de la fête de saint Pardoux, dont cette église possède les reliques. Malgré la crainte qu'inspiraient les ennemis, c'est-à-dire les Paillers ou Brabançons, qui infestaient le voisinage, la fête fut célébrée avec pompe : le matin, on fit les processions d'usage et on chanta solennellement les offices du soir. Les confrères de Geoffroy rentrèrent à Vigéois, lui resta au monastère d'Arnac. Le mercredi suivant (12 octobre), pendant qu'on chantait les *laudes* matinales, un pan de mur ruineux se détacha de la voûte de l'église et dans sa chute tua plusieurs personnes. Geoffroy lui-même reçut à la tête une blessure d'où jaillit beaucoup de sang. Il faut croire qu'il attribua à la protection de saint Pardoux la grâce d'avoir échappé à la mort, puisqu'il ajoute : « Je parlerai de cela plus longuement dans les miracles du bienheureux père (3). »

Geoffroy écrivit sa Chronique en 1183 : « Moi, Geoffroy, dit-il, j'ai dicté ces choses l'an de l'incarnation du Seigneur 1183, la troisième année du règne de Philippe, qui fut fils de Louis, c'est-à-dire l'année où une guerre terrible éclata en Limousin entre Henri, roi des Anglais, et son fils Henri-le-Jeune, lequel mourut en la fête de saint Barnabé, apôtre. J'avais alors accompli la cinquième année de mon priorat dans le monastère de Vigéois » (4).

Nous lisons également dans les notes de Bernard Itier : « L'an de grâce 1184, Geoffroy du Breuil (*Gaufre de Bruil*), alors prieur de Vigéois, termina sa Chronique (5).

En quelle année mourut Geoffroy? nous n'en savons rien. Il est à croire toutefois que si sa vie se fût prolongée de quelques années après 1184, il eût fait d'importantes additions à sa Chronique. Nous ignorons même le nom de son successeur immédiat dans le

(1) *Chronica Gaufredi*, cap. LXX, ap. LABBE, t. II, p. 324.

(2) *Id.*, pars II, cap. XIX, ap. LABBE, p. 328.

(3) GAUFRED. VOSIENS, cap. XXV, ap. LABBE, t. II, p. 340.

(4) GAUFRED. VOSIENS, ap. LABBE, t. II, cap. XXII, p. 290.

(5) *Chronique de Saint-Martial*, édit. DUPLÈS-AGIER, p. 61.

prieuré de Vigeois, nous savons seulement que, en 1229, Etienne de Salvaniec en était prieur (1).

CHAPITRE II

Ouvrages de Geoffroy de Vigeois

ARTICLE PREMIER. — CHRONIQUE.

§ I^{er}. — *Analyse de la Chronique.*

La Chronique de Geoffroy de Vigeois se compose de deux parties.

La première, qui comprend soixante-quatorze chapitres, renferme la mention de divers événements, relatifs surtout à l'histoire du Limousin et des provinces voisines, depuis le règne du roi Robert, fin du x^e siècle (996), jusqu'à l'année 1183.

On y trouve des détails intéressants sur les évêques et les vicomtes de Limoges, sur l'histoire des monastères de Saint-Martial, d'Uzerche, de Grandmont et autres monastères du Limousin. Le chroniqueur donne la généalogie des plus illustres familles de la province, des vicomtes de Limoges et de Turenne, des seigneurs de Lastours, de Comborn, de Ventadour, etc.

Il raconte les guerres dont le Limousin a été le théâtre, les assemblées ecclésiastiques qui s'y sont tenues ; il décrit les mœurs du temps, les modes de l'époque et donne beaucoup d'autres particularités qui peuvent être d'un grand secours pour l'histoire.

Il ne se borne pas à raconter des faits d'histoire locale, il mentionne aussi divers événements qui se rapportent à l'histoire générale et spécialement à l'histoire ecclésiastique et militaire et du xii^e siècle ; il donne des détails sur le pape Innocent II, l'antipape Anaclet, sur la première et la seconde croisade, sur les rois d'Angleterre qui étaient, de son temps, souverains de l'Aquitaine et du Limousin.

A côté des grands faits historiques, on trouve dans sa Chronique de petits détails de moindre importance : une éclipse de soleil, un froid rigoureux, une chute abondante de neige trouvent place dans son récit.

(1) *Chroniques de Saint-Martial*, édit. DUPLÈS-AGIER, p. 121.

La seconde partie, plus détaillée que la première, comprend l'histoire des guerres de Henri-le-Jeune, frère de Richard-Cœur-de-Lion, contre son père Henri II, dit Henri-le-Vieux, roi d'Angleterre.

Il ne faut pas chercher dans cette chronique l'ordre et la méthode; ils n'y brillent que par leur absence. Les faits y sont jetés pêle-mêle, et la date des événements est souvent oubliée. Au reste, Geoffroy réclame l'indulgence du lecteur; s'il a eu la présomption d'entreprendre cet ouvrage, il a eu surtout l'intention de travailler à l'honneur de Dieu et à la gloire de sa patrie (1).

Que dirons-nous de son style? la latinité en est souvent barbare, et l'auteur donne parfois une tournure latine à certains mots de la langue romane qui avaient cours de son temps. Exemple : « Le mercredi avant le premier dimanche de carême (*mercredi des Cendres* 1183), Lobar, chef d'une bande de routiers, vint à l'improviste devant le château de Malemort et s'en empara. Gerbert, père de Gilbert, qui était le seigneur de Malemort, fut fait prisonnier. Il demanda à Lobar : « *Qui es tu?* » — « *Je suis Picameill,* » répondit le routier. — « *Tu as bien piqué,* reprit le vieux Gerbert, *tu as pris le seigneur de Malemort.* » — *Bene picasti. Malamortensem principem cepisti* (2).

Ailleurs, pour dire qu'on coupe du drap en petits morceaux, il se sert du mot *frepantes* (3), traduction sans doute du mot roman *friper*, d'où est venu le mot de *fripier*.

Il lui arrive aussi d'intercaler dans son latin des phrases en langue vulgaire : *Ma fê te premet* (4) — « Je te promets ou je te jure sur ma foi. »

Il cite en roman les noms que portaient les routiers de son époque : « *Brabansons, Hannuyers, Asperes, Pailler, Navar, Cotarel, Catalans. Aragones* », etc. (5).

Il cite aussi en langue vulgaire les noms que portaient certaines localités : *Las Fourcas-Sobrecilla, A las Lebras, Poiras d'Angoisse*, etc. (6).

Geoffroy mêle à son récit diverses anecdotes qui ne manquent pas d'intérêt. En voici une dans laquelle nous voyons figurer un paysan du village de Maumont qui devait être l'aïeul des papes Clément VI et Grégoire XI.

(1) GAUFRED. VOSIENS, ap. LABBE, t. II, p. 280.

(2) *Id.*, *ibid.*, p. 323.

(3) *Id.*, *ibid.*, p. 328.

(4) *Id.*, *ibid.*, p. 300.

(5) *Id.*, *ibid.*, p. 328.

(6) *Id.*, *ibid.*, p. 323, 303, 292.

Un jour Ebles de Ventadour étant allé à Poitiers se présenta à la cour du comte Guillaume lorsque celui-ci était à table. Le comte de Poitiers fit servir à son hôte un grand nombre de plats, mais il fallut les attendre longtemps. Lorsque le comte eut achevé de dîner, Ebles lui dit, à ce qu'on rapporte : « Ce n'était pas la peine qu'un comte d'un si haut rang fit tant d'apprêts pour un petit vicomte comme moi. »

Quelques jours plus tard, Ebles étant retourné dans son château, le duc d'Aquitaine arriva chez lui à l'improviste. Ebles était à table ; voici que le duc se présente à Ventadour, sans être annoncé, avec cent chevaliers. Ebles s'apercevant qu'on voulait le mystifier (*se philosophari animadvertens*) ordonne aussitôt qu'on verse de l'eau sur leurs mains ; pendant ce temps ses serviteurs, faisant le tour du village, enlèvent toutes les viandes qu'ils trouvent et les font porter aussitôt à la cuisine du château. C'était un jour de fête : on avait porté à Ventadour une grande quantité de poules, d'oies et autres volailles ; on prépara un festin si somptueux qu'on aurait dit le jour des noces de quelque grand seigneur.

Sur le soir, à l'insu du vicomte, un paysan arrive tout à coup dans la cour du château, conduisant une charrette trainée par deux bœufs, et il se met à crier à haute voix ; « Que les gens du comte de Poitiers s'approchent et qu'ils voient comment on délivre la cire dans la cour du seigneur de Ventadour ! » En criant de la sorte, il monte sur sa charrette et saisissant une hache de charpentier, il coupe les cercles d'une grosse tonne et fait tomber à terre une quantité prodigieuse de formes de cire, la plus belle et la plus blanche qu'on pût voir.

Après cela le paysan, sans attacher beaucoup d'importance à ce qu'il venait de faire, remonte sur sa charrette et s'en retourne au domaine de Maumont d'où il était venu. Cette magnificence étonna beaucoup le comte de Poitiers qui, depuis, faisait partout l'éloge du bon ordre qui régnait dans la maison du vicomte. Ebles ne laissa pas sans récompense l'action du villageois : il lui fit don du domaine de Maumont pour lui et sa postérité ; ses enfants ont acquis depuis l'honneur de la chevalerie et ils sont aujourd'hui les neveux d'Archambaud de Solignac et d'Audoin, archidiacre de Limoges (1).

Quand Geoffroy écrivait cette anecdote, il ne se doutait pas que ces petits nobles du château de Maumont devaient être, deux siècles plus tard, les ancêtres des papes Clément VI et Grégoire XI.

Nous avons dit que Geoffroy donne de curieux détails sur les

1) GAUFRED. VOSIENS, ap. LABBE, t. II, p. 322.

costumes et les mœurs de son temps. Voici comment il s'exprime dans le chapitre 74^e de sa chronique, qui a pour titre : *Difformitas vestium*, et que nous allons essayer de traduire :

« Autrefois, les barons, magnifiques dans leurs largesses, se servaient d'étoffes grossières; à tel point que l'évêque Eustorge, et Bernard, vicomte de Comborn (1), marchaient revêtus de peaux de mouton et de renard, que les hommes de condition médiocre rougissent aujourd'hui de porter. On a inventé depuis des vêtements précieux et bigarrés, faisant connaître les goûts divers, que quelques-uns découpent (*frepantes*) en petites sphères ou en petites langues très déliées, ce qui leur donne l'apparence d'un diable en peinture. Ils ont percé de trous des manteaux ou des chapes, qu'on appelle *aiot* (2).

» Ensuite on a fait à ces manteaux des manches si larges, qu'ils ressemblent au froc d'un cénobite qui garderait sa couleur naturelle. Tout récemment ils se sont servis d'un ample vêtement, semblable à une pèlisse monacale (3) sans manches, que les Français ont appelé *gamache*.

» Les jeunes gens des deux sexes portaient autrefois sur la tête des coiffures (*mitras*) qu'on appelait *bonnets*; ensuite ils ont pris des chaperons de lin ou des coiffes, et puis des chapeaux en poil de chameau.

» Tous les jeunes gens laissent croître leurs cheveux. Leurs bottes ou leurs chausses ont des becs ou pointes recourbées. Les bottes, autrefois peu communes et réservées aux nobles, sont portées aujourd'hui par le plus grand nombre et même par les gens du peuple.

» La démarche d'une femme, à cause de la longueur démesurée de sa robe, ressemble assez, comme Merlin en a fait la remarque, à celle des serpents. Et pour ne pas ennuyer le lecteur par la description des divers costumes des gens de la campagne, passons cela sous silence.

» Cependant les draps et nos pèlisses se vendent aujourd'hui bien plus cher, et même ont doublé de prix.

» Comme nous l'avons dit déjà, les hommes de la lie du peuple (*lenones*) se servent de vêtements plus précieux que ceux que por-

(1) Sic ms. 5452, fol. 97. Edition de LABBE, « l'évêque Eustorge, le vicomte de Limoges et le vicomte de Comborn. »

(2) Espèce de *surtout, casaque*. (LACURNE DE SAINTE-PALAYE, *Glossaire*).

(3) Ms. 5452; *pplis modo*, au lieu de *pellis monachi*, Dom Brial traduit : « Une robe très ample, comme celle du commun du peuple. » (*Historiens de France*, t. XVI, p. xxiv).

taient autrefois les plus illustres barons. Les parents de ces nobles seigneurs donnaient des banquets quotidiens, qui procuraient une excellente nourriture à leurs invités, et aux pauvres d'abondantes aumônes; tandis que, aujourd'hui, errant de gîte en gîte, ils demandent l'hospitalité à des maisons étrangères.

» Dans toutes les familles, chacun des frères se hâte de prendre une épouse; c'est pourquoi l'héritage paternel se divise en quatre parts ou même en un plus grand nombre.

» De nos jours on voit s'affaiblir ou même s'anéantir les familles des anciens seigneurs. Leurs descendants ont une vieillesse précoce et ils ont des cheveux blancs avant d'avoir atteint l'âge de leurs aïeux.

» Cependant ils entrent souvent dans des monastères ou bien ils se font chevaliers hospitaliers; plus fréquemment ils vont en pèlerinage à Jérusalem; et quoique la plupart d'entre eux ne réparent pas pleinement leurs méfaits, toutefois un grand nombre se corrigent beaucoup mieux qu'ils ne feraient s'ils restaient dans leurs châteaux. Ils s'exposent à la mort pour le Christ, abandonnant leurs fils, leurs épouses et l'héritage de leurs pères.

» Le peuple s'abstient de graisse le vendredi; et, le samedi, mange moins de viande que de coutume, quoique plusieurs feraient mieux de manger de la viande que de commettre beaucoup de crimes; néanmoins il serait dangereux de déprécier quelques-unes de leurs bonnes actions quoiqu'ils en commettent beaucoup de mauvaises, de peur de les porter au désespoir; il faut pourtant les exhorter et les engager à se corriger de leurs fautes. Mais cependant celui-là n'est pas sage qui, tout en jeûnant, vole le bien d'autrui.

» Quelques-uns font beaucoup de bonnes œuvres pour obtenir les faveurs du peuple, comme par exemple dans les obsèques des défunts, qu'on célèbre pourtant en l'honneur de celui de qui on espère la résurrection corporelle.

» Il y en a qui déprécient les eulogies que nous appelons oubliées ou hosties: en cela ils favorisent les hérétiques qui disent: La messe est un bien; mais nul n'est idoine (*idoneus*) à la célébrer. Nous savons, en effet, que nul n'est digne d'un si grand mystère: mais nous devons nous y préparer autant que nous le pouvons par la pénitence, parce que « nous péchons tous en beaucoup de choses. » *In multis offendimus omnes* (1). Si personne n'offrait le saint sacrifice, personne ne recevrait ou ne don-

(1) *Epist. JACOB, III, 2.*

nerait le corps du Christ, et ainsi nous serions les plus misérables des hommes. (Ap. LABBE, t. II, p. 328-329). — *Historiens de France*, t. XII, p. 450, et t. XVI, p. xxiv).

La seconde partie de cette chronique, dans laquelle Geoffroy parle de la guerre qui éclata en Limousin entre Henri II, roi d'Angleterre, et son fils, Henri-le-Jeune, renferme des particularités intéressantes. Bornons-nous à citer les passages relatifs au siège du château de Limoges par Henri II, et aux funérailles de son fils Henri-le-Jeune.

« Henri-le-Vieux, ayant convoqué les seigneurs d'Aquitaine (1), vint avec une puissante armée mettre le siège devant le *château* de Limoges (2), le jour des calendes de mars (1^{er} mars). C'était le mardi que le peuple appelle le *lardier* (*lardarium*, mardi-gras) parce que quelques personnes mangent beaucoup de viande ce jour-là. Le roi fit démolir toute la partie du pont qui s'élevait au-dessus des eaux de la Vienne.

» [Ce pont, d'une admirable structure, était d'une grande utilité pour la subsistance du peuple (3)]. Vous auriez vu là se dresser en très grand nombre les tentes des nobles, tentes de diverses sortes, et les bannières des principaux seigneurs ornées de peintures. L'armée qui était dans le camp excitait le roi et les princes à attaquer les habitants de Limoges. Et sans parler des écuyers et autres combattants, il serait trop long de faire l'énumération ou le recensement des comtes et des vicomtes qui se trouvaient à ce siège.

» Le roi (Henri II) demeurait dans la ville (*la cité*), son fils aîné (Henri-le-Jeune) dans le *château*, et le duc Richard à Sainte-Valérie.

» Alors les moines (de Saint-Martial) avec le clergé et le peuple, portant la châsse de saint Austriclinien, avec le reliquaire d'or que l'on dit renfermer le chef de saint Martial, et les autres reliques des saints, firent en procession le tour des murailles à l'intérieur du château, en présence d'Henri-le-Jeune, priant Dieu, par l'intercession des saints, de délivrer son peuple.

(1) Il y a dans le texte : *Citramarinos principes*, les seigneurs d'en deçà la mer.

(2) On sait qu'il y avait à Limoges deux villes : la *cité* ou ville épiscopale, bâtie autour de la cathédrale, et le *château*, ville bâtie autour du monastère de Saint-Martial. Henri II occupait la *cité*, tandis que son fils, Henri-le-Jeune, était maître du *château*.

(3) Il ne s'agit pas ici, comme le disent les chroniques limousines, du pont de la Roche-au-Got, qui n'a jamais existé, mais du pont Saint-Martial, élevé par les Romains et qui fut reconstruit à la fin du xii^e siècle. — La phrase placée entre deux crochets ne se trouve pas dans le ms. 5452, fol. 72, v^o.

» Les femmes aussi entourèrent tout le château, à l'intérieur, d'une corde d'étoupe, avec laquelle elles firent un grand nombre de chandelles de cire, qu'elles distribuèrent à Saint-Martial et aux autres églises.

» Alors le corps de saint Just et les autres reliques du monastère de Saint-Martin furent transportés à Saint-Martial. Les moines et l'abbé [de Saint-Martin], avec les enfants de l'école, furent reçus avec bienveillance dans notre cloître.

» Cependant le roi (Henri-le-Jeune), agissant sur l'esprit de quelques-uns des seigneurs, tant par l'amour que par la crainte, leur rappelait qu'ils lui avaient juré autrefois fidélité par l'ordre de son père. Et comme un froid rigoureux et une saison pluvieuse fatiguaient beaucoup l'armée, à peine quinze jours s'étaient écoulés que les assiégeants regagnèrent leur pays natal, à l'exception de ceux qui étaient logés dans le monastère de Saint-Augustin et dans la tour de la cité » (1).

Voici maintenant le passage relatif à la mort et aux funérailles d'Henri-le-Jeune :

« Le roi mourut à Martel, dans la maison d'Etienne, surnommé Fabri, en présence de Bernard, évêque d'Agen, le jour de la fête de Saint Barnabé apôtre (11 juin), à la dixième heure (4 heures du soir), le samedi de la grande semaine de la Pentecôte, le douzième jour de la lune, l'an 1183 de l'Incarnation du Seigneur.

» Le lendemain, ceux qui portaient son corps passèrent par Brive et arrivèrent à Uzerche. Avec ceux de Vigeois, du haut de l'éminence du village appelé La Garde, nous regardions, à la dixième heure du jour, le convoi funèbre du roi passant sur la voie publique. Le temps était serein. Alors le vicomte Aymar, Geoffroy de Luzignan, Eschivat et quelques chevaliers vinrent pleurer le défunt. Bernard, abbé d'Uzerche, fournit le luminaire et paya les dépens. Au point du jour, à la messe de *requiem*, il y eut à peine douze deniers d'offrande que le chapelain du défunt prit pour lui. Que dirai-je de plus ? Toute la maison du roi mourait de faim. Il fallut vendre le cheval du roi — un cheval de prix — pour arrhes du paiement des dépenses faites pendant la maladie ; et celui qui avait donné si largement, à de perfides pillards, les trésors de l'apôtre Martial et des autres saints, ne laissa pas de quoi nourrir ceux qui portaient son corps, de sorte qu'il fallut que les moines rassiasent ces malheureux faméliques. Ils étaient réduits à un tel dénuement que l'un de la suite du roi avouait, non sans rougir, qu'il avait vendu ses chausses (*braccas suas*) pour avoir du pain.

(1) GAUFRED. VOSIENS., ap. LABBE, t. II, p. 334. — *Biblioth. Nationale*, ms. 5452, fol. 72, v°.

» Partis de grand matin d'Uzerche, ils arrivèrent le lundi à Grandmont. Le vicomte [Adémar], avec sa suite, prit alors congé des porteurs et se retira » (1).

§ 2. — *Manuscrits et éditions de la Chronique de Geoffroy.*

La chronique de Geoffroy se trouve dans deux manuscrits de la Bibliothèque Nationale :

1° Le ms. 13,894, qui a appartenu à Pardoux de la Garde, moine de Grandmont (seconde moitié du xvi^e siècle) ;

2° Le ms. 13,895, qui date de la même époque.

Le manuscrit 5452, de la Bibliothèque Nationale, plus ancien que les précédents, puisqu'il est du xiv^e siècle, renferme de nombreux fragments de cette chronique, notamment :

De la première partie (d'après l'édition de Labbe) :

Les chapitres XIV (*Iterio pontifice*) et XV (fol. 79, v^o, — 81) ;

Le chapitre LXXIV (*Barones tempore prisco*) (fol. 78, v^o, — 79).

De la seconde partie :

Les chapitres XII, XIII, XVI (fol. 72, v^o — 73, v^o) ;

Le chapitre XX en partie (*Apud Grandimontem*) (fol. 75, v^o) ;

Le chapitre XXI (*Hæc postquam gesta sunt*) (fol. 75) ;

Le chapitre XXII (*Genitricis Dei*) (fol. 76) ;

Le chapitre XXIV (fol. 75).

Et quelques autres fragments, épars çà et là, qui peuvent servir à rectifier l'édition de Labbe, par exemple (fol. XXV) le passage relatif à la construction du château de Châluçet par Arnaud Bernard et Bernard de Jaunhac.

On trouve, aux Archives de la Haute-Vienne, un autre manuscrit de la Chronique de Geoffroy, transcrit par M. Robert, du Dorat, au commencement du xvii^e siècle.

En 1657, le P. Labbe publia la Chronique de Geoffroy de Vigeois dans sa *Bibliotheca nova mss. librorum*, t. II, p. 279-342. Il déclare avoir collationné, pour cette édition, cinq manuscrits : d'abord un vieux manuscrit du château de Lastours en Limousin, et puis trois autres copies ayant appartenu à Henri Justel, Jean Bouchet et Jean Besly, et une quatrième enfin appartenant à la Société de Jésus (2). Cette édition de Labbe, comme nous le verrons plus loin, laisse beaucoup à désirer, et renferme beaucoup de fautes.

Les continuateurs du *Recueil des Historiens de France* ont donné des extraits de la Chronique de Geoffroy dans le tome X (p. 267)

(1) GAUFRED. VOSIENS, ap. LABBE, t. II, p. 337-338.

(2) LABBE, *Biblioth. nova mss. libror.*, t. II, p. 279.

et dans le tome XI (p. 288), et ils ont réimprimé presque intégralement la première partie de cette chronique jusqu'à l'an 1182 dans le tome XII (p. 421-451). Seulement ils ont changé le plan du chroniqueur, et ils ont publié son ouvrage par fragments en suivant l'ordre chronologique.

M. François Bonnélye, bibliothécaire de la ville de Tulle, a publié en cette ville, en 1864, une traduction de la Chronique de Geoffroy. L'entreprise était louable, et cette traduction n'est pas sans mérite; mais elle est déparée par certaines inexactitudes et quelques contre-sens qu'il serait trop long de signaler.

§ 3. — Critique de l'édition de Labbe.

Pour publier correctement certaines chroniques du moyen-âge, il faut être de la province où ces chroniques ont été écrites, ou du moins il faut en connaître à fond l'histoire et la géographie. Le P. Labbe, qui a publié, d'après cinq manuscrits, la Chronique de Geoffroy de Vigeois, était étranger au Limousin : dans la publication de cet ouvrage, il a commis un certain nombre de fautes, soit en altérant les noms de personnes, soit en défigurant les noms de localités.

Les altérations des noms des personnes sont assez nombreuses : c'est ainsi qu'il a écrit tantôt Grégoire pour Georges, tantôt Grégoire pour Gérard, tantôt Radulphe ou Raoul pour Raynald ou Raynaud; S. Martinus pour S. Martialis (p. 285); Gauterius pour Gauferius (p. 318); Avilardus ou Amlardus pour Amblardus (p. 301, 305); Arnaldo pour Rainaldo (p. 295); Javernas pour Jaunhac (p. 303); Le Bar pour Lobar (p. 323), etc.

Les noms de localités ne sont pas plus épargnés que les noms de personnes; c'est ainsi qu'on lit Avitio pour Anitio, *Le Puy-en-Velay* (p. 339); Chambolina pour Chamboliva (Chamboulive, Corrèze), (p. 327); Blauzaco pour Blanzaco (Blanzac, Haute-Vienne), (p. 327), etc.

Il est facile de s'expliquer cette altération des noms de personnes. Dans les chartes et documents du moyen-âge, on se bornait quelquefois à écrire la lettre initiale du nom d'un personnage, en y ajoutant ses titres et qualités; par exemple : « *Consentientibus R. episcopo Petragor. et R. vicecomite Turennae* » (1). Nous trouvons même des exemples de cette abréviation dans la Chronique de Geoffroy : on lit, dans le préambule, *B. Dalonensi* et *B. Usarciensi*. Au chapitre LXXI, nous voyons que, à la prière d'Aimeric Brun,

(1) *Gallia christiana*, t. II, col. 1462.

le comte R... donna le nom de Montbrun au château de *Trasdos* (1). Ce comte R..., que personne n'avait deviné jusqu'à présent, n'est autre que Richard-Cœur-de-Lion, duc d'Aquitaine et comte de Poitiers.

Au chapitre LXIX, on lit que l'abbé de Moysac étant mort, A... (sans doute Aymeric), fut béni par Pierre, évêque de Périgueux (2).

Dans la seconde partie de la chronique, au chapitre XXII*, l'évêque du Puy, Pierre IV, n'est indiqué que par la première lettre de son nom (3).

Dans le chapitre suivant, on lit que le jour de l'octave de la Nativité de la Sainte-Vierge (15 septembre 1183), l'évêque B... et l'abbé I... (Izambert) firent la paix à Grandmont (4).

Or, avec cette manière d'écrire les noms propres et les abréviations usitées au moyen-âge, il était facile de confondre Georges avec Grégoire ou Gérard, de prendre Raynaud pour Raoul ou Raymond, ou même Richard, et les copistes de la Chronique de Geoffroy, en interprétant à leur façon ces lettres initiales, ont introduit des leçons fautives que le P. Labbe n'a pas su corriger. Quelquefois il a inséré les deux mots différents dans son texte; exemple : *De sanctis Blasio atque Gregorio* (alias Georgio) (5). Qu'il nous soit permis de profiter de l'occasion pour faire à son texte trois ou quatre corrections importantes.

I. — Au chapitre XV de la Chronique, le P. Labbe a mis saint Grégoire au lieu de saint Georges. Traduisons le texte :

« Dans l'église de Saint-Grégoire, près du monastère du bienheureux André, on voit le tombeau de saint Domnolet, sur lequel je n'ai rien trouvé, excepté ce que la renommée atteste, qu'il était prince des Limousins, et sa fête est célébrée le VII des calendes de juillet (25 juin) » (6).

Cette église de Saint-Grégoire, dans laquelle saint Domnolet fut enseveli, et qui, plus tard, s'appela l'église de Saint-Domnolet,

(1) *Hujus rogatu (Aimerici Bruni) comes R... castrum, quod vocabatur Trasdos, nomine mutato, Montberon (Montbrun) vocitavit.* (Ap. LABBE, t. II, p. 325).

(2) *Die S. Lucæ, electus A..., in urbe a Petro episcopo Petragoricensi accepit benedictionem.* (Ap. LABBE, t. II, p. 321).

(3) *P. episcopo prædicante* (*Ibid.*, p. 329).

(4) *Die octavo Nativitatis Beatæ Mariæ, B. præsul, et I..., abbas apud Grandimontem... pacem fecere.* (*Ibid.*, p. 339.)

(5) Ap. LABBE, t. II, p. 324.

(6) GAUFRED. VOSIENS, ap. LABBE, t. II, p. 286.

embarrassait fort le P. Bonaventure. En effet, cet historien, à la suite des chroniques de Limoges, place la mort de saint Domnolet à l'an 577 ; or, le pape saint Grégoire n'est mort qu'en 604, c'est-à-dire près de trente ans après saint Domnolet ; comment ce comte de Limoges, que l'on dit avoir bâti cette église, aurait-il pu la dédier au nom d'un pape encore vivant et qui, du reste, ne fut ordonné qu'en l'année 590 ? Aussi le P. Bonaventure disait-il :

« Cette église a porté longtemps le nom de Saint-Grégoire ; si le fondateur le lui donna, il faut croire que ce soit à l'honneur de saint Grégoire de Nazianze ou le Thaumaturge, car saint Grégoire pape ne fut dans la chaire de saint Pierre qu'en l'an 589 et décéda l'an 604 et saint Domnolet fut tué par Théodebert l'an 577 » (1).

Nous avons trouvé dans le ms. 5452 de la Bibliothèque Nationale, une autre leçon du texte de Geoffroy de Vigeois qui lève toute difficulté : au lieu de ces mots « dans l'église de Saint-Grégoire », on lit « dans l'église de Saint-Georges : *in ecclesia sancti Georgii* » (2).

Au ^{vi} siècle, le culte de saint Grégoire de Nazianze ou de saint Grégoire Thaumaturge n'était pas établi en Occident, tandis que, comme nous le voyons dans les poésies de Fortunat, on dédiait des églises en l'honneur de saint Georges. C'est ainsi que Sidoine, évêque de Mayence, avait construit une basilique en l'honneur de ce saint (3). Il faut donc lire dans le texte de Geoffroy : saint Georges au lieu de saint Grégoire.

II. — Ce n'est pas seulement dans ces deux cas que le nom de Grégoire a été employé à tort. Dans le chapitre XXX^e de la Chronique, on lit que « Grégoire », surnommé Béchade, du château de Lastours, chevalier de profession, composa en langue vulgaire une histoire de la première croisade.

Dans notre *Mémoire sur les Chevaliers limousins à la première croisade*, nous avons établi que ce chevalier du château de Lastours, surnommé Béchade, s'appelait Gérard et non pas Grégoire ; en effet, il est appelé Gérard Béchade dans la Vie du bienheureux Geoffroy du Chalaré, qu'a publiée M. Auguste Bosvieux (4) ; nous savons d'ailleurs par plusieurs documents de cette époque que Gouffier de Lastours, le héros de la première croisade, avait un frère aîné nommé Gérard (5), puis on ne trouve, dans aucun document du

(1) P. BONAVENTURE, t. III, p. 202.

(2) *Biblioth. Nationale*, ms. 5452, fol. 81.

(3) FORTUNAT. Lib. II, cap. XVI, édit. LUCHI, t. I, p. 60.

(4) *Société des Sciences archéolog. de la Creuse*, t. III, p. 132.

(5) GAUFRED. VOSIENS, ap. LABBE, t. II, p. 282. — Maximin DELOCHE, *Cartulaire de Beaulieu*, p. 34 et 35.

xi^e et du xii^e siècle, ce nom de Grégoire porté par un chevalier, tandis que le nom de Gérard est très répandu : nous avons expliqué cette substitution du nom de Grégoire à celui de Gérard, par la coutume qu'avaient les écrivains de cette époque de désigner souvent les personnages par la première lettre de leur nom ; dans ce dernier cas, un copiste aura interprété la lettre initiale G. par le nom de *Grégoire*, au lieu de la traduire par *Gérald*.

Avant nous, M. Auguste Bosvieux avait exprimé la même opinion : et, en rendant compte de notre *Mémoire*, M. Paul Meyer a reconnu que ce chevalier de Lastours « doit réellement être appelé Geraldus, le nom Gregorius s'étant introduit dans le texte du prieur de Vigéois par une erreur d'autant plus facile à comprendre que nous n'avons pas d'anciens manuscrits de cette chronique (1).

M. Antoine Thomas, tout en reconnaissant que le nom de Grégoire est extrêmement rare en Limousin au xii^e siècle, et qu'il n'en a rencontré aucun exemple dans le cartulaire de Dalon, n'admet pas toutefois l'identité de ce Grégoire Béchade, auteur de l'histoire de la première croisade, avec Gérard Béchade, cité dans la Vie du B. Geoffroy du Chalard. Il suppose, avec M. Allou, que ce Grégoire Béchade n'était pas de la famille de Gouffier de Lastours mais qu'il se trouvait attaché au château par un service quelconque (2).

Nous avons déjà réfuté cette assertion. Cette dignité de chevalier, avons-nous dit, ne s'accorde pas avec les services inférieurs que l'on suppose, services qui étaient le lot des simples écuyers. Ces mots *du château de Lastours* doivent donc s'entendre de ceux qui étaient de la famille, qui possédaient le château, et non de ceux qui l'habitaient pour un service quelconque. S'il en est ainsi, Béchade s'appelait non pas Grégoire, mais bien Gérard, frère aîné de Gouffier de Lastours, comme il est nommé dans la chronique de Vigéois et dans deux chartes du cartulaire de Beaulieu (3).

III. — Citons un autre exemple de la substitution d'un nom à un autre par suite de la mauvaise interprétation de la première lettre de ce nom.

Au chapitre XXXII^e de sa chronique, Geoffroy parle de l'expédition de Guillaume, duc d'Aquitaine, à Jérusalem, en 1001. Il dit que l'armée de ce prince fut taillée en pièces par les Sarasins, qui tuèrent en même temps *Radulphe* ou *Raoul*, le vénérable évêque

(1) *Romania*, juillet 1881, t. X, p. 459.

(2) *Romania*, octobre 1881, t. X, p. 592.

(3) GAUFRED. VOSIENS. ap. LABBE. t. II, p. 282. — Maximin DELOCHE, *Cartulaire de Beaulieu*, charte XIV, p. 34, charte XV, p. 35.

de Périgueux : *Tunc trucidatus est exercitus ejus à Saracenis, una cum RADULPHO venerabili pontifice Petragoricensi* (1).

Nous avons montré ailleurs (2) que l'évêque de Périgueux, à cette époque, était *Raynaud* et non pas *Radulphe* ou *Raoul*, et qu'il faut lire, dans ce passage, *Raynaldo* au lieu de *Radulpho*.

Cela ne peut faire l'ombre d'un doute : on lit *Raynaldo* dans le ms. de la Bibliothèque nationale qui porte le numéro 13,894 : on lit *Raynaldo* dans la citation que fait de ce passage la Chronique de Maleu, au xiv^e siècle : on lit *Raynaldo* dans l'extrait que Besly a donné de ce texte dans son *Histoire des comtes du Poitou*, et d'ailleurs, ne le lirait-on nulle part, l'époque indique clairement qu'il s'agit de Raynaud.

Remarquons en passant que dans le *Recueil des Historiens de France*, on a reproduit cette mauvaise leçon *Radulpho* (3).

Nous avons signalé dans notre *Mémoire sur les chevaliers limousins*, les erreurs considérables commises par le *Gallia Christiana* par suite de mauvaise leçon de la Chronique de Geoffroy éditée par le P. Labbe (4) ; nous y renvoyons le lecteur.

IV. — Mais ces altérations de texte ne portent pas seulement sur des noms de personnes ou de localités : ils portent aussi sur le fond des choses ; pour n'en citer qu'un exemple, nous rappellerons ici qu'une leçon fautive de Labbe a fait supposer l'existence d'un poème en langue romane sur la première croisade, lorsqu'il n'est question dans le texte que d'une histoire de cette croisade en langue vulgaire. L'existence de ce prétendu poème ne repose que sur un mot qui a été mal lu par l'éditeur, lequel a imprimé *rhythmo* au lieu de *rectius*. Voici la phrase :

« Grégoire, surnommé Béchade, du château de Las Tours, chevalier de profession, d'un esprit pénétrant et très lettré, composa sur la prise de Jérusalem et sur les guerres des croisés un gros volume « dans sa langue maternelle, pour ainsi dire, et pour parler plus exactement, en langue vulgaire, afin que le peuple comprît plus facilement » (materna, ut ita dicam, dixerim lingua *rectius* vulgari, ut populus pleniter intelligeret) (5).

Geoffroy distingue ainsi la langue maternelle, que parlait Béchade, de la langue vulgaire que parlait le peuple, parce que,

(1) GAUFRED. VOSIENS, ap. ap. LABBE, t. II, p. 297.

(2) *Les Chevaliers Limousins à la première croisade*, p. 59 et suiv.

(3) *Recueil des Historiens de France*, t. XII, p. 430.

(4) *Les Chevaliers Limousins à la première croisade*, p. 61 et suiv.

(5) Ms. de Limoges. Bibliothèque nationale, ms. 13,895. Ap. LABBE, t. II, p. 296.

alors comme aujourd'hui, il y avait la langue des nobles et des châteaux, il y avait la langue vulgaire, la langue du peuple ou le patois.

Labbe a lu *ritmo vulgari* au lieu de *rectius vulgari* que porte un manuscrit de Limoges et *ritius vulgari* d'un autre manuscrit de la Bibliothèque nationale; et d'après ce *ritmo vulgari* ou *rime vulgaire*, on a conclu à l'existence d'un poème sur la première croisade en langue romane. Nous avons montré ailleurs (1) qu'avec le mot *ritmo*, la phrase est pleinement incorrecte. M. Paul Meyer, qui n'acceptait pas le mot *ritius*, mot « inintelligible » (2), ne fera pas difficulté, pensons-nous, d'accepter le mot *rectius*.

V. — Le P. Labbe a intercalé, dans son édition de Geoffroy, un curieux passage qu'on ne trouve pas dans les deux manuscrits de la bibliothèque nationale — ni dans celui de Limoges — mais qu'il a dû emprunter à l'un des manuscrits dont il s'est servi. C'est le passage suivant, qui montre que la navigation aérienne était connue au XII^e siècle. Le fait se rapporte à l'année 1123, où le 1^{er} septembre était un samedi.

« Navis sursum in aere velut nauta (natans) in æquore visa est in Anglia; jacta anchora urbis in medio, a civibus Londoniarum impeditur. Mittitur a nautis quidam, qui solveret anchoram : sed retentus a pluribus; qui mersus aquis expiravit. Clamantes nautæ aera denuo sulcant, fune anchoræ secto (3). »

« En Angleterre, on vit dans les airs un vaisseau qui voguait comme un nautonnier sur la mer. Ayant jeté l'ancre au milieu de la ville de Londres, il fut empêché d'aller plus loin par les habitants de la cité. Les matelots détachent l'un des leurs pour lever l'ancre; mais retenu par plusieurs personnes, il fut plongé dans les eaux, où il expira. Alors les matelots poussent des cris, et ayant coupé la corde de l'ancre, ils sillonnent de nouveau l'espace aérien. »

Par ce passage, qui n'a pas été signalé jusqu'ici, on voit que la navigation aérienne ne remonte pas seulement au XVIII^e siècle, à Montgolfier et au jésuite portugais Gusmao, mais qu'elle était pratiquée au moyen-âge, et que l'Angleterre, au XII^e siècle, aurait eu l'honneur d'en faire les premiers essais.

(1) *Les Chevaliers limousins à la première croisade*, p. 52.

(2) *Romania*, juillet 1881, t. X, p. 459.

(3) GAUFRED. VOSIENS., *Chronica*, cap. XL, ap. LABBE, t. II, p. 299, 300.

ARTICLE II. — CHRONIQUE DE TURPIN.

Dans l'article qu'on lit dans l'*Histoire littéraire de la France* sur Geoffroy de Vigeois, dom Brial s'exprime en ces termes :

« Geoffroy avait fait sur le fameux roman de Roland et de Charlemagne, faussement attribué à l'archevêque Turpin, un travail qui n'est pas parvenu jusqu'à nous. Il faut l'entendre lui-même, dans la préface qu'il avait mise à la tête de cet ouvrage, publiée par Oihénard (*Noticia Vascon.*, p. 397). Elle est adressée, comme celle de sa Chronique, aux religieux de Saint-Martial et au clergé de Limoges :

» J'ai reçu dernièrement de l'Hespérie, avec une grande satisfaction, l'histoire des triomphes éclatants de Charlemagne et des hauts faits d'armes par lesquels l'illustre comte Roland s'est distingué dans ces expéditions. Je l'ai fait copier avec grand soin, attendu que nous ne savions de ce qu'elle renferme que ce que les jongleurs en racontaient dans leurs chansons. Mais comme le texte, par la négligence des copistes, en était corrompu, et les caractères presque effacés en plusieurs endroits, je me suis appliqué à le corriger, non en retranchant les choses qui m'ont paru superflues, mais en ajoutant des choses essentielles qu'on avait omises. Mais de peur que quelqu'un ne s' imagine que je veux par là déroger aux louanges si bien méritées du célèbre Turpin, je déclare que j'implore le suffrage de ce grand prélat, pour obtenir grâce au tribunal du souverain juge » (1).

Cet ouvrage n'est pas perdu, comme le croyait dom Brial. Nous l'avons découvert dans le ms. 5452 de la Bibliothèque Nationale, où il se trouve à la suite de la préface de Geoffroy de Vigeois depuis la page 145 v° jusqu'à la fin du volume, fol. 155 (total 40 pages).

Le commencement de la préface, traduit par dom Brial, a été publié par Oihénard, dans son ouvrage qui a pour titre : *Notitia utriusque Vasconiae*, Paris 1638, in-4°, p. 397. Le manuscrit de cette préface, qui diffère en quelques points du texte de Geoffroy, lui avait été communiqué par le chanoine Jean de Cordes.

L'ouvrage transcrit et corrigé par Geoffroy est le fameux livre,

(1) *Hist. littér.*, t. XIV, p. 343.

faussement attribué à Turpin, archevêque de Reims, qui a pour titre : *Turpini Historia Karoli Magni et Rotholandi*.

M. Gaston Paris, dans une thèse remarquable qui a pour titre : *De pseudo-Turpino* (1), conclut que « les cinq premiers chapitres du pseudo-Turpin ont été rédigés par un moine espagnol de Saint-Jacques de Compostelle, les autres par un moine de Saint-André de Vienne et que le texte le plus souvent reproduit porte la marque d'altérations dues à un religieux de Saint-Denys » (2). D'après lui, cette chronique aurait été rédigée dans la seconde moitié du XI^e siècle.

M. Castetz, professeur à la Faculté des lettres de Montpellier, a publié en 1880, d'après sept manuscrits de la Bibliothèque de cette ville, la chronique de Turpin. Nous regrettons de n'avoir pu collationner cette édition avec le texte complet de Geoffroy de Vigeois. Ce que nous avons transcrit de ce dernier offre certaines différences avec l'édition publiée par M. Castetz.

Voici la préface de Geoffroy de Vigeois à sa copie de la chronique du pseudo-Turpin :

« Geoffroy, prieur de Vigeois, au couvent sacré de Saint-Martial et à tout le clergé du pays limousin, souhaite la possession des joies éternelles.

» J'ai reçu dernièrement de l'Hespérie, avec une vive reconnaissance, l'histoire des glorieux triomphes de l'invincible Charles et des hauts faits d'armes par lesquels l'illustre comte Roland s'est distingué en Espagne. Je l'ai corrigée avec le plus grand soin et je l'ai fait copier, attendu que nous ne savions rien jusqu'ici des événements qu'elle renferme, excepté ce que les troubadours (*joculatores*, les jongleurs), en rapportaient dans leurs chansons. Mais, comme le texte, par la négligence des copistes, en était altéré, et l'écriture presque effacée, je me suis appliqué avec le plus grand soin à le corriger, non pas en ajoutant des choses superflues, mais en retranchant ce qui me paraissait peu nécessaire (3). Mais de peur que quelqu'un ne s' imagine que je veux par là déroger aux louanges si bien méritées du célèbre Turpin, je déclare que j'implore les suffrages de ce grand pontife pour obtenir grâce au tri-

(1) *De pseudo-Turpino*, Paris, 1865. — Franck, libraire, rue Richelieu.

(2) *Turpini Historia Karoli Magni et Rotholandi*, par M. Ferdinand CASTETZ. — Montpellier, 1880. Préface, page ix.

(3) *Non superflua addens, sed que minus erant necessaria subtrahens* (Ms. 5452.) C'est le contraire de ce qui se lit dans le texte d'Oihenhart, reproduit par Bayle : *non superflua subtrahens, sed quæ necessaria aderant, addens*.

bunal du souverain juge. Ce prélat s'est servi du glaive de Gédéon dans la milice du prince qui ne défend pas de porter le glaive, pourvu qu'on s'abstienne de verser le sang du pécheur, ou qu'on s'en serve pour extirper les vices. »

Il y a dans la chronique de Turpin un passage qui mérite d'être relevé à cause de l'intérêt qu'il offre pour notre histoire locale. Dans le chapitre XI, Turpin faisant l'énumération des plus illustres combattants qui se trouvaient dans l'armée de Charlemagne, parle ainsi du duc Engelier :

« Engelier, duc d'Aquitaine, avec quatre mille combattants ; ils étaient instruits à manier toutes sortes d'armes, surtout les arcs et les flèches. Cet Engelier, gascon d'origine, était duc de la ville d'Aquitaine, laquelle ville était située entre Limoges, Bourges et Poitiers ; que César-Auguste établit la première dans ces contrées, et à laquelle il soumit les villes de Bourges, de Limoges, de Poitiers, de Saintes et d'Angoulême avec leurs provinces respectives ; c'est pourquoi toute cette contrée fut appelée Aquitaine. Or, cette cité, après la mort d'Engelier, étant devenue veuve de son duc (*viduata duce suo*) fut totalement dévastée, parce que tous ses citoyens périrent à Roncevaux par le glaive, et qu'à partir de cette époque elle n'eût plus d'autres habitants (1). »

Ce passage inspire à Geoffroy la réflexion suivante dans sa préface :

« Cependant je m'étonne beaucoup que, dans cette histoire, il soit fait mention d'une ville qui s'appelait Aquitaine, d'autant que dans les actes de saint Martial, docteur des Aquitains, ou dans les Annales de son temps, on n'en trouve la citation nulle part. Pareillement dans la vie de saint Just, de saint Vaury, de saint Eloi, de saint Pardoux, qui sont nés ou qui ont vécu non loin de cette ville, on ne cite jamais son nom.

» Toutefois, lorsque par l'ordre de l'illustre abbé Pierre (2) auquel a succédé le seigneur Izambert, je demeurais à La Souterraine, j'ai entendu raconter par plusieurs personnes beaucoup de détails sur cette ville. L'emplacement de cette cité, autrefois très fameuse, était près de Bridiers et d'Escopiac. Ce lieu renferme presque deux camps. Il est situé du côté du soleil levant (3).

(1) Bibliothèque nationale, ms. 5452, fol. 123, v°. — CASTETZ, *Turpini Historia Karoli Magni et Rotholandi*, cap. XI, p. 17.

(2) Pierre V del Barri, qui fut abbé de Saint Martial de 1162 à 1174.

(3) Geoffroy veut parler ici de la ville romaine de Breith ou de Brède, dont les ruines importantes se voient près de La Souterraine. Au mois de juin 1883, nous avons fait, avec quelques membres de la Société archéo-

» Disons aussi qu'à Saint-Pierre de Naves (1), église qui dépend du prévôt de La Souterraine, des petits fragments d'argent, d'or, de plomb et de fer ont été jadis trouvées par des bergers. Cet endroit renferme beaucoup de plantations de buis (2), dans les racines duquel on a trouvé autrefois un anneau d'un métal jaune. On y trouve même des pierres, qui, étant cuites au feu, se changent en chaux; et l'aspérité du lieu est là pour attester que cette espèce de pierre a été portée là de bien loin.

» Cependant l'on ignore si ce roi, dont il est fait mention dans la Vie de saint Léonard, était le roi qui régnait tant sur la ville que sur la province d'Aquitaine. Il peut se faire toutefois qu'il fût roi de cette ville et de toute la province. C'est ainsi que Richard est tout à la fois comte de Poitiers et duc du Limousin et de toute la Gascogne ou Aquitaine. C'est pourquoi la page suivante fera connaître en peu de mots l'origine de cette cité du duc Engelier, l'histoire, la fin et la destruction de cette ville. — *Que ces choses soient écrites pour une autre génération et le peuple qui viendra après nous louer le Seigneur* (3).

Cette préface de Geoffroy étant en grande partie inédite, nous en publions le texte latin à la fin de ce Mémoire.

logique, une excursion à ces ruines intéressantes, en compagnie de M. Yves Fesneau, qui les a explorées pendant quarante ans. Quelques inscriptions, dont l'une placée sur un linteau de porte, deux *tumuli* considérables, des flancs desquels on a extrait un certain nombre d'urnes cinéraires; puis, sur un plateau dominant un vaste horizon, les murs d'un édifice en petit appareil romain, l'un ayant une longueur de 100 mètres et l'autre, en retour d'équerre, ayant environ 80 mètres de longueur; un cimetière, où l'on a trouvé plusieurs urnes en granit, des caveaux ornés de peintures murales, un grand nombre de médailles et de débris antiques trouvés dans ces ruines, et que nous avons visités dans le Musée de M. Fesneau, prouvent l'importance de la ville gallo-romaine de Breith, où Geoffroy de Vigeois a cru voir la cité d'Aquitaine, dont parle le pseudo-Turpin, et qui était située, comme Breith, entre Limoges, Bourges et Poitiers. (Voir le *Bull. de la Soc. arch. et hist. du Lim.*, t. XXXII, p. 339.)

(1) Naves, canton de Tulle (Corrèze). Geoffroy fait allusion aux ruines romaines de Tintignac, qui se trouvent dans cette commune.

(2) Dans beaucoup de localités où l'on a découvert des monnaies ou des antiquités romaines, on voit des plantations de buis, et même quelques-unes de ces localités en ont pris le nom; par exemple : Le Buis, commune de Saint-Georges-Nigremont (Creuse); Le Buis, commune de Nantiat (Haute-Vienne), etc.

(3) *Scribantur hæc in generatione altera, et populus qui creabitur laudabit Dominum* (Psal., CL, v. 19).

C'est de la chronique du pseudo-Turpin que nos annalistes limousins ont tiré le personnage Aigolan, auquel ils ont attribué, à cause de la similitude du nom, la fondation de la fontaine d'Aigoulène (1).

Toutefois, dans la chronique du pseudo-Turpin, il est dit que le roi Aigolan vint à Agen (2), dont il s'empara, puis à Saintes (3), mais il n'y est pas dit qu'il vint jusqu'à Limoges; sa venue dans notre ville est donc une pure invention de nos chroniqueurs.

Dans le chapitre XXVIII^e de la chronique de Turpin, il est question de deux cimetières, l'un situé à Arles, l'autre près de Bordeaux, qui ont été bénis par les sept premiers évêques des Gaules, Maximin d'Aix, Trophime d'Arles, Paul de Narbonne, Saturnin de Toulouse, Front de Périgueux, Martial de Limoges, Eutrope de Saintes. — Geoffroy, dans la copie de cette chronique, a changé cet ordre, et il a mis en premier lieu saint Martial, patriarche de l'Aquitaine (4).

ARTICLE III. — LIVRE DES MIRACLES DE SAINT PARDOUX.

Geoffroy, dans les premiers chapitres de sa chronique, raconte comment les reliques de saint Pardoux, anciennement transportées du monastère de Guéret au monastère de Sarlat, avaient été enlevées furtivement de cette dernière ville, et déposées dans l'église d'Arnac-Pompadour, voisine du prieuré de Vigeois.

Geoffroy, qui avait une grande dévotion à saint Pardoux, et qui allait souvent à Arnac vénérer ses reliques, a composé, ou du moins se proposait de composer un livre des Miracles de saint Pardoux.

Il en parle dans deux endroits de sa chronique. Nous avons déjà cité un passage de la seconde partie, où, après avoir raconté l'accident qui arriva dans l'église d'Arnac, lorsqu'un pan de mur de la voûte tomba et tua plusieurs personnes, accident dont il faillit lui-même être victime, il ajoute : « Je parlerai de cela plus longuement dans les Miracles du bienheureux Père (5).

(1) *Annales manuscrites*, édit. Ducourtieux, p. 102. — ALLOU, *Monuments de la Haute-Vienne*, p. 153.

(2) TURPIN, *Historia Karoli magni*, cap. ix, édit. CASTETZ, p. 14.

(3) *Id.*, *ibid.*, cap. X, p. 15.

(4) Bibliothèque nationale, ms. 5452, fol. cxlin. — CASTETZ, p. 53.

(5) Sed in miraculis ejusdem patris plura latius pangam. (Pars II, cap. xxv, ap. LABBE, t. II, p. 340.

Dans la première partie de sa chronique, il parle encore de ce projet. Voici comment il s'exprime dans le chapitre soixante-quatrième, qui paraît se rapporter à l'année 1166.

« Un ruisseau qui traverse Sarlat s'accrut tellement à la suite d'un orage, qu'il inonda tout le monastère, couvrit les autels et détruisit les livres et les ornements (*pallia*).

» Le moine Guillaume Dual, qui avait été chevalier, tua, dans le chapitre et dans la ville, plusieurs personnes des deux sexes : c'était vers l'heure de none (*trois heures du soir*), l'avant-veille de la fête de saint Pierre et de saint Paul (27 juin). Pontia, qui avait commis des sacrilèges inouis sur le corps du Christ, mourut, et personne n'ignore que c'est en punition de ces crimes que ces malheurs arrivèrent; mais je le raconterai plus au long dans le livre des Miracles de saint Pardoux, où je me suis proposé, pour l'instruction de plusieurs, d'entrer (si Dieu le permet) dans de plus grands détails sur le plus saint des mystères (1). »

Nous ignorons si Geoffroy a mis son projet à exécution, mais nous ne connaissons aucun manuscrit qui renferme ce livre des Miracles de saint Pardoux.

Nous faisons des vœux pour qu'on publie une nouvelle édition de la Chronique de Geoffroy, plus exacte et plus correcte que celle de Labbe; on y trouve, pour l'histoire du XI^e et du XII^e siècle, et spécialement pour l'histoire de notre province, de précieux documents qu'on chercherait vainement ailleurs.

Plût à Dieu qu'on pût retrouver le manuscrit de la bibliothèque de Saint-Martial, que Bernard Itier (au XIII^e siècle) mentionne dans le catalogue de cette bibliothèque, et qu'il décrit en ces termes :

« Chronica Gaufredi de Bruil, ubi est epistola presbiteri Johannis et cronica Richardi usque ad Julium Cesarem, et Historia qualiter Karolus imperator expugnavit Hispaniam, et Secreta theologie, et Gesta pontificum Romanorum, et vita sancti Pardulphi versibus composita, et versus misse Hildeberti, Cenomannensis episcopi, versus de sancto Aredio : hec omnia sunt in uno volumine, nec non ex dictis magistri Franconis de ligno trium foliorum, ex quo facta est crux Domini (2), et versus de imagine Salvatoris » (fol. 3, v^o).

(1) *Ista latius in libro miraculorum S. Pardulphi narrabo, ubi multa de sacro-sancto mysterio, ad correctionem multorum, si Deus permiserit, proposui tractare.* (Cap. LXIV, ap. LABBE, t. II, p. 316.

(2) Dans une note relative à cet article, M. Duplès-Agier s'exprime ainsi : « C'est une partie du manuscrit latin 3719. (*Chroniques de Saint-Martial*, p. 333).

APPENDICE

La préface de Geoffroy de Vigeois à la Chronique de Turpin étant inédite, au moins en très grande partie, nous en publions ici le texte, d'après le ms. 5452 de la Bibliothèque Nationale, fol. 115. Nous donnons en marge les variantes du passage publié par Oihénart.

Gaufredus, prior Vosien[sis], sacro Marcialis conventui, et universo clero Lem[ovicini] climatis, gaudiis sempiternis perfrui.

Egregios invicti Karoli (1) triumphos, ac precelsi comitis Rotolandi predicandos agones in Hyspania gestos (2), nuper ad nos (3) ex Hesp[er]ia delatos gratanter excepi, et ingenti studio corrigens scribere feci, maxime quia apud nos hactenus ista latuerunt (4), nisi que joculatores in suis preferebant cantilenis. Quia vero scriptura ipsa scriptorum vitio depravata ac pene deleta fuerat, non sine magno studio decorando correxi, non superflua addens, sed que minus erant necessaria subtrahens (5). Ne quis me putet reprehende[re] inclite laudis Turpinum qui se ipsa (6) scripsisse fatetur, ego tanti pontificis orati[on]ibus m[ihi] a iudice pio dari veniam opto. Hic et et[enim] Gedeonis gladio usus est in principis militia qui gladium non prohibuit, dum m[odo] a pec[cat]oris sanguine [abstineatur] vel ad resecanda (7) vitia [eo utatur].

Miror tam[en] plurimum quod in eisdem gestis mentio fi[a]t de urbe que dicta est Aquitania, presertim quod in actibus doctoris

(1) O. invicti regis Karoli.

(2) Sic O. ms : *gestis*.

(3) Sic O. ms : *vos*.

(4) O. Ista latuerunt hactenus.

(5) O. et Bayle : Non superflua subtrahens, sed quæ necessaria erant, addens. Dans sa thèse de *pseudo-Turpino*, M. Gaston Paris dit à propos de ce passage : Legendum puto, *sed nec que*. Legit autem Bayle : « Non superflua subtrahens, sed quæ erant necessaria, addens », quod nullum sensum dat, ab omnibus tamen adoptatum fuit (p. 42.)

(6) O. *infrascripta*.

(7) Ms : *resectanda*. — Nous avons ajouté les mots *abstineatur* et *eo utatur*.

Aquitanorum Marcialis, vel temporis (ms. tempore) annalibus nusquam reperitur. In vita perinde sanctorum Justi ac Valerici, Elegii atque Parduphi, qui non procul ab illa orti vel conversati fue[re], prorsus de ipsius nomine recitetur.

Verumptamen dum ego (1) jussu egregii abbatis Petri, cui dominus Yzambertus successit, Subterraneae degerem (2), a multis multa de hac urbe narrare audiui; locum etiam civitatis, olim famosissime prope Briderium et Escopiac, qui (3) duo castra unus pene continet. Locus ad ortum solis versus.

Etiam [in territorio] sancti Petri de Nave, qui Subt[erre]anensi preposito (4) noscitur obedire, argenti, auri, plumbi ac ferri porc[is]uncule quon[dam] a pastoribus aliquociens ibi reperte sunt. Buxei generis arbusta oli[m] locus retinet multa, in cujus ungula an[n]ulus fulvi metalli reperitur. Narratur etiam [quod] lapides illic reperiebantur, qui, igne decocti, in calcem vertuntur, cujus genus lapidis de longe illic fuisse delatum, ipsa asperitas loci testatur.

Verumpt[ame]n Aquitanie tam urbis ac provincie, utrum rex ille, de quo mentio fit in vita beati Leonardi, extiteret, nescitur. Fieri tamen potuit ut rex et urb[is] esset, et totius provincie. Sic Richardus comes Pict[avie] dux et Lem[ovice], ac totius Gasconie vel Aquitanie. Hujus itaque civitatis ducis Engelerii originem, act[us], finemque, ac urbis desolationem subsequens pagina breviter declarabit. *Scribantur ergo h[ec] in generatione altera, et populus qui creabitur, laudabit Dominum.* (Psalm., CI, v. 19) (5).

Voici maintenant, d'après la copie de Geoffroy, le passage de la Chronique de Turpin auquel il fait allusion dans le passage précédent. Nous mettons en marge les variantes de l'édition de M. Castetz:

« Hic vero Engelerius (6) genere gasconus, dux urbis Aquitanie erat, que scilicet urbs sita est (7) infra Lemovicas et Bituricas et Pictavium (8), quam etiam Sesar (*sic*) Augustus primam in illis locis (9) fecit, et Aquitaniam nominavit, cui etiam urbes (10) Lemo-

(1) Ms: *ergo*.

(2) Ms: *degentem*.

(3) Ms: *quod*.

(4) Ms. *Proposito*.

(5) *Biblioth. Nationale*, ms. 5432, fol. 115.

(6) Engelerus.

(7) Fuit.

(8) Pictavim.

(9) Oris.

(10) Urbi.

vicas et Bituricas (1), Pictavium (2), Sanctonas (3), et Engolismam cum provinciis suis subjugavit, unde tota patria illa Aquitania vocatur (4). Hec vero civitas, post Engelerii (5) obitum, viduata duce suo, in vastitatem (6) vertitur, eo quod cives ipsius omnes in Roncia valle (7) gladio obierunt, nec ab aliis amplius exco[li] valuit (8).

(*Biblioth. Nationale*, ms. 5452, fol. 123 v°. — CASTETZ, *Turpini Historia*, etc., p. 17).

L'Abbé ARBELLOT.

(1) Bituricas, et Lemovicas.

(2) Et Pictavim.

(3) Et Sanctonas.

(4) Vocata.

(5) Engeleri.

(6) Sic Castetz. — Ms. *investitate*.

(7) Runcievallē.

(8) Nec alios colonos habuit amplius.



BIOGRAPHIES

LIMOUSINES ET MARCHOISES

I. — LE PRÉSIDENT CHORLLON.

Le nom du président Chorllon, à peine connu de quelques personnes il y a deux ans, est aujourd'hui définitivement tiré de l'injuste oubli où il était enseveli. Ses *Mémoires* ont été publiés en 1886; son *Registre de famille* figure dans le recueil tout récemment paru des *Livres de raison et registres de famille limousins et marchois*. Et voilà qu'une œuvre d'un autre genre (des *Collectanea* restés manuscrits), peut être restituée en toute sûreté à notre compatriote, grâce à une heureuse découverte de fraîche date dont nous entretiendrons plus loin les lecteurs du *Bulletin*.

Aucun Limousin ou Marchois des siècles passés (j'entends les Limousins limousinant) ne nous a laissé sur lui-même un aussi grand nombre de renseignements. Il y aurait donc matière à un portrait historique des plus intéressants et qui devrait tenter une plume exercée. Nous nous bornerons à consigner ici les faits acquis, en attendant que notre magistrat trouve un jour dans la *Biographie limousine* la place qu'il mérite.

Jean-Baptiste-Alexis Chorllon, sieur de Cherdemont, était fils d'Isaac Chorllon, greffier en chef de l'élection de Guéret. Il naquit dans cette petite ville le 25 mars 1634, comme il nous l'apprend lui-même. Ses premières années s'écoulèrent toutes dans le milieu d'hommes de robe, d'avocats, de procureurs et de plunitifs que l'institution d'un présidial venait justement de grouper à Guéret. Tout collègue faisant encore défaut dans sa ville natale, Chorllon fut envoyé à Moulins à l'âge de treize ans pour commencer ses études chez les Jésuites. Il les acheva plus tard à Bourges, dans un autre collège de la même compagnie. Il fut donc entraîné de

bonne heure dans le mouvement catholique qui caractérise la première moitié du xvii^e siècle et y prit l'air de son temps. Ses humanités finies (1651), Chorllon passa du collège à l'université (c'était alors de tradition dans les familles riches), et fit son droit dans cette même ville de Bourges qu'illustrait encore le souvenir laissé par quelques savants du xvi^e siècle. Reçu licencié à l'âge de dix-huit ans, il se rendit aussitôt à Paris pour obtenir le titre d'avocat en Parlement et s'adonner à la pratique des affaires juridiques.

Il n'en eut guère le temps; les troubles de la Fronde le ramenèrent à Guéret au bout d'un an. Il s'y maria sans autre délai (1652), et prit ainsi rang dans le monde à un âge où d'autres se consument encore en vains efforts à la poursuite du premier grade universitaire.

L'oisiveté n'était point le fait de Chorllon. Il accepta donc les fonctions de receveur des tailles, quoique peu conformes à ses goûts, et les conserva douze ans. En 1664, au prix de 12,000 livres, il acquit la charge de président au présidial de Guéret, vacante par la mort d'un M. Laboreys de Mastribut. Chorllon avait à peine trente ans.

Cette charge fort enviée il l'exerça jusqu'en 1698, c'est-à-dire qu'il fut en fait, pendant un tiers de siècle, le premier magistrat de sa province, — le gouverneur militaire de la Marche ne résidant guère. Il s'acquitta de ses devoirs professionnels avec zèle et assiduité, et s'il dut en partie à cette présidence la considération dont il jouissait parmi ses concitoyens, il lui apporta par une sorte d'action en retour l'autorité personnelle que lui donnaient la dignité de sa vie et le sérieux de son esprit.

Chorllon se démit de sa charge en 1698 pour la transmettre à son fils aîné, et mourut deux ans plus tard, le 1^{er} août 1700, dans la ville même où il était né.

Chorllon était possesseur d'une assez belle fortune. Il en fit usage pour améliorer et embellir ses domaines ruraux, et nous a laissé sur ce point des détails instructifs dans son registre de famille. Ses enfants étaient nombreux : 5 garçons et 3 filles. Il eut des deuils de famille, qu'il nous a racontés avec une simplicité émue. Ses goûts intellectuels, sans être peut-être bien variés ni bien profonds, étaient tels qu'il convenait à son caractère. Il semble n'avoir eu pour les satisfaire que les ressources fort limitées de sa bibliothèque personnelle. Mais au xvii^e siècle les livres d'une bibliothèque de magistrat étaient choisis pour nourrir l'esprit plutôt que pour le divertir. Ils traitaient de théologie, de morale, de droit, de sciences plus ou moins dignes de ce nom, d'histoire pédante et ennuyeuse mais pourtant instructive. Pour

s'en approprier le contenu, il fallait y revenir souvent et les étudier plutôt que les lire. Quant aux œuvres d'imagination et de littérature proprement dite, on ne les connaissait guère encore au fond des provinces.

Chorillon fit comme tout le monde et nous avons une idée fort précise du champ de ses lectures dans ces extraits qu'il commença de rédiger dès son retour à Guéret, sous le titre de *Collectanea ex variis authoribus*, et qu'il poursuivit jusqu'en l'année 1659.

Son activité intellectuelle chercha ensuite une autre direction. Ancré à tout jamais dans sa province par son office de président autant que par ses intérêts domestiques, il aurait aimé en connaître l'histoire et se désolait de ne trouver aucun livre qui put la lui raconter (1). Il y avait dans ce sentiment élevé le germe des curiosités qui font l'historien et qui, quelques années plus tôt, avaient déterminé au Dorat la vocation d'un autre magistrat, Pierre Robert.

Chorillon ne se sentit point assez de talent pour imiter en tout son confrère. Il ne fit rien de lui-même pour dissiper l'ignorance où il se trouvait, rien pour redonner à la Haute-Marche le lustre historique que Pierre Robert venait de rendre à la Basse-Marche. Mais du moins il a voulu raconter son temps à ses neveux, et ceux-ci lui pardonneront aisément de ne s'être point fait historien puisqu'il a si bien su se faire chroniqueur. L'intérêt de ses Mémoires et de son Registre de famille égale certainement, s'il ne surpasse, celui que nous présentent les trois chroniques de Pierre Robert.

Chorillon a laissé :

1° Des *Mémoires* personnels qui furent commencés en 1664, mais qui s'étendent de 1635 à 1685 et traitent presque uniquement d'événements survenus dans la Marche. Ils ont été publiés pour la première fois, en 1886, par M. F. Autorde, archiviste du département de la Creuse. (Guéret, P. Amiault, in-8° de vii-223 pages).

2° Un *Registre de famille* qui va de 1652 à 1673. Il continue celui des ancêtres et fut continué de même par le fils de Chorillon. Publié en 1886 dans le *Bulletin de la Société historique de Brive*, il se retrouve dans le recueil des *Livres de raison et registres de famille limousins et marchois* (Brive, M. Roche, 1888, p. 329 et suiv.), d'après une copie fournie par M. P. de Cessac.

3° Un registre manuscrit de *Collectanea* que nous allons décrire soigneusement.

Ce manuscrit, dont on ne connaissait pas même l'existence, a été acquis, il y a quelques mois seulement, par M. le pasteur Callaud,

(1) *Mémoires*, p. 1 et 79.

de Limoges, chez un bouquiniste de la ville, au prix de quelques sous. Il est pourvu d'une forte reliure du temps (0^m,20 sur 0^m,14) avec filets d'or sur les plats et même sur le dos entre chaque nervure. Les tranches sont jaspées. Le tout est en bon état. Ce volume est intitulé : *Collectanea ex variis authoribus sive opus suavissimis floribus celebriorum sententiarum Bibliæ, Doctorum ecclesiæ et aliorum Sanctorum, philosophorum, poetarum, ordine alphabetico referuntur. Joannes Baptista Alexius Chorllon D. de Cherdemont.*

Ce titre du feuillet de tête est entouré d'un large cadre fort joliment dessiné à la main sous la signature : JOLLAIN EXCUD. Les parties verticales sont remplies par des plants de fleurs variées. La partie horizontale supérieure est occupée par des volatiles et des insectes butinant leur nourriture de chaque côté d'un cartouche ovale surmonté des initiales I H S.

La partie horizontale inférieure est également pourvue d'un cartouche avec cette indication : ANNO DOMINI 1652, qui complète le titre. De chaque côté de ce second cartouche on voit des Amours chevauchant sur des bâtons.

Le titre que nous avons reproduit se retrouve un peu abrégé à la page 1, mais le mot *Collectiones* est substitué au mot *Collectanea*. Puis le recueil commence avec l'article *Absentia* et se continue jusqu'à la fin sans autre interruption que celles des rubriques répétées au haut de chaque page en forme de « titre courant ». Cependant au bas de la page 246, on lit en grosses lettres : JOANNES BAPTISTA ALEXIUS CHORLLON D. DE CHERDEMONT, 1654, au milieu de l'article *Crudelitas*. De même encore au bas de la page 576, avec la date 1656, à la suite de l'article *Invidia*.

L'ordre alphabétique est, en effet, rompu à partir de ce mot et les articles *Superbia*, *Tyrannus* occupent les pages 577-599 par suite d'une erreur de transcription. A la page 600 vient l'article *Ira* et l'ordre alphabétique reprend sans autre interruption qu'un avertissement après l'article *Studium* (p. 884) pour renvoyer aux articles S et T. Notons pourtant cette autre irrégularité que les mots *Tyrannus* et *Virginitas* ont chacun deux articles rédigés par reprise.

Ces légères imperfections sont atténuées par la table alphabétique avec renvoi aux pages, qui remplit les quatre derniers feuillets suivis de cette mention finale : *Joannes Baptista Alexius Chorllon D. de Cherdemont, anno Domini 1659.*

C'est donc entre 1652-1659 que cette œuvre a été composée, au temps où Chorllon était simple receveur des tailles. La seule note personnelle qu'on y relève est le cri de soulagement que pousse l'auteur en terminant son œuvre : *Deo laus et gloria Virginiq[ue] matri. Finis*, à la suite du dernier article.

Il y avait, en effet, de quoi se sentir satisfait. Ce gros volume de 988 pages (sans compter le feuillet liminaire) est d'une écriture très nette, très fine, très régulière, sans aucune rature, d'où nous inférons qu'elle est une « mise au net » de notes recueillies d'abord sur feuilles volantes. Nous retrouvons ici les qualités d'ordre et de clarté que le président Chorllon révèle si bien dans son *Registre de famille*. La variété de ses connaissances, que l'on pouvait soupçonner déjà par quelques passages de ses *Mémoires*, devient manifeste par ce volume de *Collectanea*. Nous allons le montrer plus à plein en indiquant maintenant quel est le contenu de ce volume.

Il contient exactement 365 articles, les uns concernant la morale : *Adversitas, Adulterium, Gaudium, Modestia, Solitudo*, etc. ;

Les autres, le droit : *Adoptio, Advocatus, Domaine du roy, Vectigal*, etc. ;

D'autres, la philosophie : *Animus, Deus, Homo, Instructio liberorum, Principia rerum, Vir magnus*, etc. ;

Ou bien les sciences : *Astrologia, Bibliotheca, Medicina, Metallum, Oculi*, etc. ;

Ou encore l'histoire des mœurs : *Balnea, Banquet, Castratus, Cœlibatus, Incantatio, Maleficium, Masques, Meretrix, Peregrinus, Sodomia, Venatio* ;

Ou enfin l'histoire ecclésiastique et profane : *Cloches, Concilium, Conjunctio, Historia, Imperator, Respublica, Sepultura, Tyrannus*, etc.

C'est donc une sorte de memento ou, si l'on veut, un recueil d'extraits d'auteurs, tel que les écoliers en rédigeaient encore de nos jours sur un plan moins développé. Nous ne connaissons rien de semblable dans les dépôts publics de nos trois départements limousins. C'est ce qui nous a déterminé à décrire aussi longuement celui que nous a laissé le président Chorllon.

II. — JEAN-BAPTISTE TRIPON.

Tripon est un modeste dessinateur lithographe qui, au commencement du règne de Louis-Philippe, entreprit de doter le Limousin d'un ouvrage descriptif et reproductif de ses principaux monuments. Le goût était à cette sorte de publications depuis que M. de Caumont avait ramené la curiosité savante des monuments de l'antiquité sur ceux du moyen-âge, et que Charles Nodier et le

baron Taylor avaient mis en si haut relief les souvenirs archéologiques de plusieurs provinces de France. Nous dirons tout à l'heure quelle est au juste la valeur de l'œuvre de Tripon. Il faut auparavant connaître l'homme (1).

Jean-Baptiste Tripon est né à Limoges le 31 juillet 1801 (12 thermidor an IX). Fils d'un contre-maître forestier de la marine, il entra le 2 juin 1813 à l'Ecole d'Arts et Métiers de Beaupréau (qui était alors chef-lieu d'arrondissement du Maine-et-Loire), et en sortit en congé provisoire le 15 mai 1822, alors que l'Ecole avait été déjà transférée à Angers. Il semble avoir passé également par celle de Châlons, nous ne saurions dire par suite de quelles circonstances.

Tripon vint s'établir à Limoges vers 1832. De ce qui précède nous pouvons conclure que, s'il possédait une bonne instruction technique, les connaissances générales et d'un ordre plus relevé lui faisaient à peu près défaut. Cette remarque servira à comprendre son œuvre.

Son premier travail connu est le *PLAN GÉOMÉTRIQUE ET TOPOGRAPHIQUE DE LA VILLE DE LIMOGES, exécuté et lithographié par J.-B. Tripon, élève de l'Ecole d'Arts et Métiers d'Angers et Châlons, sous l'administration de M. Scipion Mourgues, préfet du département de la Haute-Vienne et chevalier de la Légion d'honneur, 1834. — Echelle de 1 à 3750.* (Imp. lith. Delarue à Paris).

Immédiatement après, Tripon entreprit cet *Historique monumental de l'ancienne province du Limousin*, qui est son principal titre à notre souvenir. Mais il n'avait point de presse et faisait tirer :

Soit à Paris, chez Derebergue (vingt-cinq planches portent cette adresse, entre autres le frontispice, la chiche de saint Martial, la cathédrale);

Soit à Périgueux, chez Dupont (cf. les planches n^{os} 1 et 2 et le grand plan de Tulle);

Soit à Limoges, chez De Crossas, qui avait fondé, en 1828, la première imprimerie lithographique qu'ait possédée notre ville (cf. le plan des Arènes, celui de Saint-Martial, etc.)

Mais, vers 1836-1837, Tripon prit la suite de Veyrier, litho-

(1) Nous ne faisons que mettre en œuvre dans cette notice les renseignements que nous devons à l'obligeance de M. Emile Lachenaud. C'est à lui aussi que revient le mérite d'avoir déterminé le mode de composition de l'album de Tripon.

graphe, rue du Consulat (1). Les planches de l'*Historique monumental* furent alors imprimées chez lui et portent son nom. Ce sont les plus nombreuses du recueil. D'autres ne portent point d'adresse. On ignorera probablement toujours où elles furent tirées. On sait toutefois que les planches érotiques qui, elles aussi, n'ont point d'adresse, ont été tirées chez de Crossas et donnèrent lieu, de la part de quelques souscripteurs, à diverses protestations.

Un ou deux ans plus tard, Tripon s'associa avec un sieur Clément, « écrivain lithographe. » L'adresse *Lith. Tripon et Clément à Limoges* se lit sur la planche du Haras de Pompadour, publiée hors série en septembre 1838, et sur celle des Courses de Pompadour, que l'on trouve dans l'*Album historique* (1840-41).

Malgré tout, Tripon ne réussissait point à fonder une maison (2). Vers 1842, il céda son imprimerie lithographique aux sieurs Tillet et Peyroche et alla s'établir à Paris. Il avait publié aux environs de 1840 un *Nouveau cours théorique et pratique de dessin linéaire et de géométrie appliquée*, contenant 50 planches et environ 800 figures (sans lieu ni date). Il reprit à Paris ce genre de production et fit imprimer chez Lemercier des études de dessin, des lavis de plans, des tableaux calligraphiques, un *Traité élémentaire de topographie et de lavis des plans*, illustré de nombreuses figures (Paris, 1846, in-4° oblong), et un *Cours progressif, méthodique et complet de dessin linéaire* (30 planches in-folio, sans lieu ni date).

Les exemplaires de l'*Historique monumental* sont devenus rares (3). En raison des hésitations de l'éditeur et du mode de publication par livraisons échelonnées sur un assez long espace de temps, ils sont pour la plupart incomplets. Il est donc nécessaire de préciser,

(1) Sur les presses de Tripon ont été tirées d'autres planches qui ne figurent pas dans l'*Historique monumental*; par exemple celle du Bon mariage, d'après un dessin signé L. A. SAQUET, 1840; une planche intitulée Tombeau style gothique accompagnant un article de l'abbé Texier, le portrait de L. Ayma et celui du conventionnel Allafort.

(2) Sur la couverture du *Limousin historique* de Leymarie (second volume, 1839), on lit l'annonce suivante : *Notice historique sur l'église de la Souterraine*, par M. Yves Fesneau. Limoges, Tripon et Clément. Nous n'avons jamais vu cette notice.

(3) La Bibliothèque communale de Limoges en possède deux exemplaires dont l'un provient d'Auguste Bosvieux. La Société archéologique en possède également deux exemplaires, mais fort incomplets. On en trouve d'autres assez bien composés dans les bibliothèques particulières de MM. Clément Simon, René Fage, Paul Ducourtieux, Astaix, Hervy. Ceux de MM. Emile Lachenaud et Balmet comprennent les 145 planches de tout format que nous indiquons plus loin.

pour l'instruction de tous, comment se composait finalement l'ouvrage qui nous occupe.

Le prospectus annonce trente-cinq à quarante livraisons de texte, contenant chacune quatre planches in-4°, avec cette réserve qu'en raison de leur importance quelques planches seront comptées pour une livraison entière.

L'ouvrage, une fois terminé, fut mis en vente sous ce titre :

HISTORIQUE MONUMENTAL DE L'ANCIENNE PROVINCE DU LIMOUSIN, orné de 160 planches lithographiques au crayon, format grand in-4°, avec texte. — Limoges, 1836.

On pourrait conclure de ce chiffre qu'il y eut 40 livraisons de quatre planches. Mais en vertu de la réserve du prospectus, interprétée un peu différemment, il est probable qu'un certain nombre de planches ont été comptées pour deux et trois, en raison de leur format ou de la difficulté d'exécution qu'elles ont présentée, car aucun des exemplaires subsistants ne permet d'établir au-delà de 143 planches isolées.

Ceci admis, et en prenant pour type l'exemplaire de M. Emile Lachenaud, le chiffre de 160 planches ne peut se retrouver que de la manière suivante :

135 planches in-4° non numérotées, sauf pourtant les planches érotiques qui sont chiffrées I à VIII..... ci 135

Plus, le plan n° 1, (enceinte de la ville de Limoges au xv ^e siècle), compté pour deux.....	2
— le plan n° 2, (plan géométrique et topographique de Limoges en 1750), compté pour deux.....	2
— l'émail Verthamond, compté pour deux.....	2
— la vue des tours de Châluçet, comptée pour deux.....	2
— la maison de l'abbé à Tulle, comptée pour deux.....	2
— le jubé de la cathédrale de Limoges, compté pour deux.....	2
— le plan de Limoges en 1834, compté pour deux.....	2
— le plan de Tulle en 1837, compté pour trois.....	3
— la grande vue de Limoges, d'après Beaumesnil, comptée pour quatre.....	4
— le plan de Limoges en 1836 avec vignettes, compté pour quatre.....	4

160

L'appréciation des planches est facultative. Celle que l'on adopte ici paraît toutefois se conformer mieux que toute autre au prospectus et à l'annonce de la mise en vente.

Pour faciliter les reconstitutions, nous indiquons ici, d'après M. Lachenaud, l'ordre dans lequel ont paru (le plus vraisemblablement l'ordre même des notices), les 160 planches de l'*His-*

torique monumental. Nous désignerons par les lettres A. B. C., etc., les planches dépassant le format in-4° ou qui doivent être comptées pour deux, trois ou quatre, comme nous l'avons indiqué ci-dessus.

1. Frontispice. — 2. Dyptique consulaire. — 3. Amphithéâtre des arènes de Limoges. — 4. Plan géométrique des arènes de Limoges. — 5. Idole de Ghrovina. — 6. Temple sphérique. — 7. Lions. — 8. Château de Rochechouart.

A. — *Plan n° 1. Enceinte de la ville de Limoges au xv^e siècle.*

9. Vue de l'évêché de Limoges. — 10. La chiche de saint Martial. — 11. Peinture sur verre. — 12. Plan géométrique de l'église collégiale de Saint-Martial de Limoges. — 13. Abbaye de Saint-Martial de Limoges.

B. — *Plan n° 2, géométrique et topographique de la ville, cité et faubourgs de Limoges en 1750, d'après le plan de M. Tressaguet, ingénieur.*

14. Croix de Saint-Aurélien.

C. — *Vue de Limoges en 1750.*

15. Cathédrale de Limoges. — 16. Tombeau de Regnault de La Porte. — 17. Ustrinum. — 18. Projection de l'Ustrinum. — 19. Vue géométrale de l'ancien collège des Jésuites. — 20. Restes du palais de Duratius. — 21. Restes du théâtre de Duratius. — 22. Fontaine du Chevalet. — 23. Fontaine d'Aigoulène. — 24. Saint-Pierre-du-Queyroix. — 25. Intérieur de Saint-Pierre. — 26. Saint-Michel-des-Lions. — 27. Intérieur de l'église Saint-Michel-des-Lions. — 28. Mercure vu de dos. — 29. Mercure vu de face. — 30. Statues bronze et argent : Junon, Amour, etc. — 31. Poterie romaine. — 32. Urne cinéraire en verre. — 33. Marché dit Vigne-de-Fer, etc., etc. — 34. La Visitation. — 35. Ruines des Jacobins de Limoges, (c'est une réduction du dessin d'Albert portant la date de 1825). — 36. Pont-Neuf. — 37. Tombeau de Jean de Langeac. — 38. Escalier rue du Temple. — 39. Restes de l'ancien cloître des Templiers. — 40. — Intérieur de la cathédrale de Limoges. — 41. Bas-reliefs du jubé. — 42. Bas-reliefs du jubé. — 43. Bas-reliefs du jubé. — 44. Bas-reliefs du jubé.

D. — *Vue d'ensemble du jubé.*

45. Séminaire. — 46. Fontaine des Fantaisies. — 47. Eglise de Saint-Junien. — 48. Maître autel de l'église de Saint-Junien. — 49. Tombeau de Saint-Junien (côté droit). — 50. Tombeau de Saint-Junien (côté gauche). — 51. Pierres levées à Cognac. — 52. Ruines de l'abbaye de Saint-Junien.

E. — *Tours de Châluset.*

53. Château de Bonneval. — 54. Eglise de Notre-Dame-du-Pont, à Saint-Junien. — 55. Château de Monthrun. — 56. Tour de Châlus. — 57. Temple gaulois. — 58. Château de Pierre-Buffière. — 59. Numismatique. — 60. Numismatique. — 61. Numismatique. — 62. Numismatique. — 63. Eglise de Saint-Léonard (entrée principale). — 64. Eglise de Saint-

Léonard. — 65. Tombeau de saint Léonard. — 66. Chapiteaux et pierres armoriées à Saint-Léonard. — 67. Bas-relief de l'église de Saint-Léonard. — 68. Suite des bas-reliefs de Saint-Léonard. — 69. Fanaux funéraires de Beaumont et de Saint-Léonard. — 70. Hautes stalles de l'église de Saint-Léonard. — 71. Culs de lampes de l'église de Saint-Léonard (côté droit). — 72. Culs de lampes de l'église de Saint-Léonard (côté gauche). — 73. Portes antiques. — 74. Monuments gaulois observés à Solignac.

F. — *Grand émail Verthamond.*

75. Email : Cortège de Diane. — 76. Email : La Vierge et l'Enfant Jésus. — 77. Email : Sainte Catherine. — 78. Email : Sainte-Valérie. — 79. Vue de la porte Tourny. — 80. Maison centrale de détention.

G. — *Plan de Limoges avec vignettes.*

H. — *Plan topographique de 1834.*

81. Costumes limousins sous Charles VII. — 82. Vue de Guéret. — 83. Ruines du château d'Aubusson. — 84. Ancien château d'Aubusson. — 85. Château de Zizim, à Bourgneuf. — 86. Manufacture royale de tapis à Aubusson. — 87. Fabrique de tapis à Felletin. — 88. Déesse Félis à Felletin. — 89. Château de Boussac. — 90. Porte de ville à La Souterraine. — 91. Eglise de La Souterraine. — 92. Intérieur de l'église de La Souterraine. — 93. Chapelle souterraine, à La Souterraine. — 94. Ruines de la tour de Bridier. — 95. Ruines du château de Crozant. — 96. Château de Saint-Germain-Beaupré. — 97. Château de Saint-Germain-Beaupré. (chambre de Henri IV). — 98. Cascade de Gimel. — 99. Tulle, 1^{re} vue. — 100. Tulle, 2^e vue. — 101. Arènes de Tintignac. — 102. — Plan géométrique des arènes de Tintignac. — 103. Ruines du château de Ségur. — 104. Château de Pompadour. — 105. Restes du château de Pompadour. — 106. Plan géométrique de la ville de Tulle en 1750.

I. — *Grand plan de Tulle.*

107. Eglise cathédrale de Tulle. — 108. Eglise cathédrale de Tulle (intérieur). — 109. Plan géométrique de la cathédrale de Tulle. — 110. Tombeau situé à l'entrée de la cathédrale de Tulle. — 111. Ancien cloître de la cathédrale de Tulle. — 112. Restauration du cloître de la cathédrale de Tulle. — 113. Tour de Mars. Tour de la Barussie. — 114. Palais de justice de Tulle. — 115. Intérieur de l'église des Grands-Carmes à Tulle. — 116. Vue d'Uzerche. — 117. Pont d'Argentat. — 118. Aigle romaine et armoiries de la ville d'Ussel. — 119. Tour d'Allasac. Tour de César. — 120. Vue de l'église Saint-Pierre d'Uzerche. — 121. Intérieur de l'église Saint-Pierre d'Uzerche. — 122. Urnes, vases et médailles trouvés à Tintignac. — 123. Tableau chronologique et armorial des seigneurs, évêques et vicomtes de la ville de Tulle. — 124. Suite du tableau chronologique. — 125. Plan géométrique de la ville de Brive. — 126. Monuments gaulois observés à Brive. — 127. Le Puy-Grolier.

J. — *La maison de l'abbé à Tulle.*

128-135. Planches érotiques, d'après Beaumesnil, chiffrées I à VIII.

Dans certains exemplaires les planches sont intercalées dans le texte. En réalité les planches parurent sous une couverture spéciale avec la date de 1836, et le texte sous une autre couverture avec la date de 1837 (Limoges, *Martial Darde*).

Ce volume de texte comprenait trois parties fort inégales, correspondant à chacun des trois départements limousins, avec pagination distincte (1). Dans le prospectus de son ouvrage, Tripon annonce que le texte explicatif accompagnant chaque dessin est puisé dans l'ouvrage d'Allou augmenté des notes manuscrites de Beaumesnil, revues et corrigées par M. Maurice Ardant, « le conservateur de nos monuments historiques », auquel il devait la communication des statues, vases et médailles curieuses recueillis par celui-ci de 1821 à 1836. La paternité de Maurice Ardant est d'ailleurs aisément reconnaissable dans les chapitres consacrés à la numismatique et aux émaux.

Mais en dehors de ces chapitres, dont les sujets étaient déjà pour l'auteur une spécialité, le texte de l'*Historique monumental* ne vaut guère mieux que les planches. Ce n'est qu'un fatras sans critique, une compilation lourde et terne de tout ce que les historiographes locaux des siècles précédents avaient raconté sur les villes et les monuments de notre province. L'auteur ne prend jamais la peine de remonter aux originaux ni de puiser directement aux sources subsistantes. Cette méthode déplorable, qui était celle d'Allou, sera également celle de Grignard, sans aucune avance pour la science historique et sans autre profit pour le public que de trouver classés, dans un ordre différent, des faits plus que suspects et des affirmations plus que douteuses.

Il y a une sorte de réduction de l'*Historique monumental du Limousin*. C'est l'ALBUM HISTORIQUE DU LIMOUSIN. *Dessins et illustrations de J.-B. Tripon. Texte par Louis Ayma, Limoges*. Sans date, in-12 de 124 pages et 21 planches. — Si l'on se rapporte à la date qui figure sur la carte insérée à la fin du volume, cet *Album* aurait été publié à la fin de 1840 ou au commencement de 1841. Les planches, sauf une, portent l'adresse : *Lith. Tripon, à Limoges*. Mais cet *Album*, avec texte lithographié, n'est qu'un ouvrage d'école primaire.

Jean-Baptiste Tripon mourut à Paris, dans une situation assez précaire, entre 1870 et 1873.

(1) 194 pages pour la Haute-Vienne dont 8 d'introduction, avec dédicace à M. Germeau, préfet; 24 pour la Creuse; 40 pour la Corrèze. — Il y a en outre quatre pages chiffrées de texte descriptif pour les trois premières planches érotiques, et quatre autres pages chiffrées pour la table des matières et la liste des souscripteurs.

III. — LÉONARD ALBERT.

A la notice suivante, qui nous a été communiquée en substance par le fils même d'Albert, aujourd'hui médecin major à l'hôpital militaire de Lyon, nous ajouterons la description raisonnée des deux *Galleries de portraits* dont il est parlé. C'est par ces deux publications, en effet, que la mémoire de l'auteur mérite le mieux d'être conservée parmi ceux qu'intéresse l'histoire du Limousin. Comme pour l'*Historique monumental* de Tripon, les éléments de cette description nous ont été fournis par M. Emile Lachenaud. On nous saura peut-être gré de les consigner ici. L'une et l'autre *Galleries* ayant été publiées par livraisons espacées sur plusieurs années et présentant quelques doubles et des formats différents, il est fort malaisé de savoir comment elles furent primitivement composées, d'autant plus que les exemplaires complets et reliés se rencontrent rarement.

Léonard Albert naquit à Saint-Léonard (Haute-Vienne), en 1792. Son père, originaire de la Corrèze, dirigeait un pensionnat de jeunes gens qu'il transféra plus tard à Limoges. Sa mère appartenait à la famille Beaure, honorablement connue dans le pays.

De bonne heure, Albert se distingua de ses camarades par un esprit ouvert à l'étude des mathématiques et par un goût déclaré pour l'art qui fut la principale occupation de sa vie. Dès l'âge de douze ans, il fit d'une gravure bien connue, *Coriolan chez les Volsques*, une copie d'un réel mérite, que l'on conserve encore dans sa famille.

Vers 1810, le jeune Albert se rendit à Paris où il fit de rapides progrès sous son maître le célèbre peintre J.-B. Regnault. La conscription, qui multipliait ses levées pour faire face aux exigences sans cesse renaissantes des armées de Napoléon, l'atteignit bientôt. Mais par trois fois les conseils de révision furent arrêtés en présence du certificat délivré à l'élève par son maître (1).

(1) Je, soussigné, chevalier de l'Empire, membre de l'Institut et de la Légion d'honneur, professeur aux Ecoles spéciales et impériales des Beaux-Arts, certifie que le sieur Albert, du département de la Haute-Vienne, est mon élève dans l'art que je professe ; que les talents déjà acquis par les grandes dispositions qu'il possède le rangent dans la classe

Albert était sur le point de partir pour Rome lorsqu'une lettre de sa famille le rappela brusquement près de son père. Celui-ci était devenu veuf et ne pouvait plus se passer de son fils. Albert n'hésita pas entre son devoir filial et sa passion d'artiste. Il fit généreusement à son père le sacrifice de ses rêves et de son avenir.

Comme il n'avait rien à attendre de sa famille, ni pour le présent ni pour l'avenir, il dut demander à l'enseignement les ressources nécessaires à sa situation. Les élèves ne lui manquèrent pas et c'est lui qui forma à la pratique du dessin, pendant près d'un demi-siècle, la plupart des jeunes gens de Limoges. Il fut professeur au Lycée, à l'Ecole normale d'instituteurs et dans la plupart des pensionnats de jeunes gens et de jeunes filles de Limoges. Il ouvrit même des cours chez lui, fit des portraits pour les familles et des tableaux pour les églises. A ses rares moments de loisir, il parcourait le Limousin, dont ses crayons reproduisaient les sites les plus pittoresques : les Tours de Châluset, la Cascade de Gimel, des vues de Limoges et des environs de Saint-Léonard, etc.

Albert s'était marié en 1823. En 1853, il donna sa démission de professeur du Lycée, après plus de trente années d'exercice.

Au milieu de ses nombreuses occupations, il avait trouvé le temps de composer un *Petit Traité de dessin linéaire à l'usage des pensionnats*, avec deux planches (Limoges, Darde, 1838-39, in-4°), un *Traité de perspective* (1842), qui est encore estimé, et un *Petit traité de sphère*. Enfin, dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, il entreprit un autre genre de publication : une *Galerie de portraits des personnages célèbres de l'ancienne province du Limousin* (1848 et suiv.), qu'il compléta plus tard par la *Galerie de portraits des hommes illustres du département de la Corrèze* (1863 à 1870). Certaines des premières lithographies, celle du chancelier d'Aguesseau, par exemple, sont d'un fini remarquable. Quand plus tard la vue de l'auteur s'altéra, ses travaux s'en ressentirent, à son insu.

L'œuvre principale d'Albert est égarée, peut-être même perdue à tout jamais, par le désordre d'un déménagement qui suivit sa mort. C'était un *Traité de perspective théorique et pratique* en deux volumes, avec planches nombreuses, dont plusieurs étaient coloriées. Ce manuscrit représentait vingt années de travail et surpassait à tous égards le précédent *Traité de perspective*.

des jeunes artistes qui doivent illustrer leur patrie. En foi de quoi, je lui ai délivré le présent certificat avec grande satisfaction pour lui servir.

Paris, le 21 mars 1812.

REGNAULT.

Albert était un homme de bien, de caractère affable, d'esprit enjoué et de croyances religieuses. Il mourut à Limoges, le 30 avril 1875, dans sa quatre-vingt-quatrième année.

Voici maintenant la description exacte des deux *Galleries de portraits* qui intéressent plus particulièrement les lecteurs de notre *Bulletin*.

GALERIE DE PORTRAITS DES PERSONNAGES CÉLÈBRES DE L'ANCIENNE PROVINCE DU LIMOUSIN, *accompagnés de biographies nouvelles. Ouvrage publié sous les auspices du Conseil général de la Haute-Vienne, PAR M. ALBERT, professeur de dessin au collège royal de Limoges [1848-1859].*

Se vend à Limoges, chez l'auteur, rue du Consulat, 31.

Les portraits sont signés de plusieurs manières : ALBERT ou L^d ALBERT ou ALBERT DE LIMOGES, *del.* ou *lith.* ou *del. et lith.*

Le nom de l'imprimeur est tantôt LEMERCIER, *rue de Seine, 57, Paris*, tantôt LEMERCIER, BÉNARD ET C^{ie}. Une seule fois on rencontre *Imp. Tillet, Limoges* (1), pour le portrait de Clément VI.

Quant au texte qui accompagne chacun des portraits, il a été imprimé à Limoges, chez Ardillier, rue du Consulat. La valeur de ces biographies n'est point très grande, bien qu'on rencontre parmi les collaborateurs les noms de MM. Texier et Aug. Duboys. La rhétorique y tient trop de place et les renseignements bibliographiques y sont trop peu abondants. Voici la liste de ces collaborateurs :

	Notice de l'abbé Texier.
1. Grégoire XI.	— M. Audoin.
2. Dorat.	— G. de Vernon.
3. Brune.	— M. Audoin.
4. Sombreuil.	— M. Audoin.
5. Muret.	— E. Vouzellaud.
6. Elie, musicien.	— E. Thévenin.
7. D'Aguesseau.	— M. Audoin.
8. Baluze.	— M. Audoin.
9. Gorsas.	— Bardinet (1847).
10. Boyer.	— Texier.
11. De Cordes.	— G. de Vernon.
12. Vergniaud.	— M. Audoin (1851).
13. Treilhard.	— M. Audoin.
14. De La Reynie.	— C. Compan.
15. De Bonneval.	— Bardinet (1852).
16. Dupuytren.	— Texier (1852).
17. Clément VI.	—

Notices chiffrées de 1 à 115 avec les portraits en regard.

(1) Tillet succéda à Tripon vers 1842, comme nous l'avons dit plus haut. Son imprimerie passa ensuite à M. Landrevie, qui l'occupe encore aujourd'hui.

- | | |
|-----------------------|----------------------|
| 18. Michel Chevalier. | |
| 19. Gay-Lussac. | Notice de M. Audoin. |
| 20. Dubois. | — M. Audoin. |
| 21. Jourdan. | — |
| 22. Bugeaud. | — A. Duboys. |
| 23. Latreille. | — A. Duboys. |

Notices chiffrées de 1 à 30 avec les portraits en regard.

- | | |
|-------------------------------|--------------------|
| 24. M ^{re} Berteaud. | — H. Delor. |
| 25. Marmontel. | — V. Bezombes. |
| 26. Duc de Noailles. | — M. Audoin. |
| 27. Innocent VI. | — Roy-Pierrefitte. |

Notices chiffrées de 1 à 22 avec les portraits en regard.

GALERIE DE PORTRAITS DES HOMMES ILLUSTRES DU DÉPARTEMENT DE LA CORRÈZE, accompagnés de biographies. Ouvrage publié sous les auspices du Conseil général de la Corrèze, PAR ALBERT, peintre, professeur de dessin. — Limoges, V^o H. Ducourtieux [1863-1870].

- | | |
|---------------------------|-------------------------------|
| 1. De Sahuguet. | Notice de V. de Seilhac. |
| 2.* Baluze. | — M. Audoin. |
| 3.* Latreille. | — A ^{te} Duboys. |
| 4.* Grégoire XI. | — M. Audoin. |
| 5.* L'abbé Dubois. | — V. de Seilhac. |
| 6.* Marmontel. | — V. Bezombes. |
| 7.* Le maréchal Brune. | — A ^{te} Lestourgie. |
| 8.* François de Noailles. | — M. Audoin. |
| 9. Charles de Lasteyrie. | — A ^{te} Lestourgie. |
| 10.* Treilhard. | — V. Bezombes. |
| 11.* A. Boyer. | — Paul Meilhac. |
| 12. De Lestang. | — V. Bezombes. |
| 13. Delmas. | — J. Vachal. |
| 14.* Innocent VI. | — Roy-Pierrefitte. |
| 15. Guérin. | — M. |
| 16. Maison de Treilhard. | — L. P. |
| 17. De Feletz. | — Abbé M. Monmont. |
| 18.* Clément VI. | — Abbé M. Monmont. |
| 19. Rivet. | — J. C. Rivet. |
| 20. Cabanis. | — Arthur Maillefert. |
| 21. Daniel de Cosnac. | — Comte de Cosnac. |
| 22. Melon. | — ?... |
| 23. Grivel. | — G. V. |
| 24. Faydit. | — V. Bezombes. |

Texte chiffré de 1 à 87 plus une liste des trente-et-un souscripteurs à l'ouvrage; format plus grand que celui de la publication antérieure.

Les portraits marqués * existent dans la première série. Toutefois, celui de Boyer a été refait d'après un buste. Quelques-unes des notices accompagnant ces doubles ont été reprises. On s'en convaincra en comparant cette seconde liste de collaborateurs avec la précédente.

Les portraits sont signés de plusieurs manières : ALBERT ou L^d ALBERT ou ALBERT DE LIMOGES, *del.* ou *lith.* Celui de Grégoire XI est signé : BOCQUIN, *lith.* Celui de Delmas : SAINT-AULAIRE, *lith.* Ceux de Cosnac, Melon, Grivel et Gaucelin Faydit sont sans signature.

Le nom de l'imprimeur est tantôt LEMERCIER, *rue de Seine, 57, Paris*, tantôt LEMERCIER, BÉNARD ET C^{ie}.

Outre les deux *Galleries de portraits* que nous venons de décrire, Albert a dessiné ou lithographié :

1. Une vue du château de Bonneval : *Albert pinxit; lith. de Mantoux.*

2. Le château de Chalucet : *Albert del; lith. de Mantoux.*

3. Une lanterne des morts : *Albert del; lith. de Villain.*

4. Une vue de Limoges : *Albert pinxit; Lith. de Villain.* Dédiée à M. le baron de la Bastide, chevalier de la Légion d'honneur, maire de Limoges.

(Ces quatre pièces sont tirées sur format demi-jésus).

5. Un portrait de M. Berteaud, chanoine théologal : *Albert del. Imp. Lemer cier.*

6. Un portrait de M. de la Guéronnière : *Albert lith. Imp. Lemer cier.*

7. Un portrait de l'évêque Bernard Buissas : *Albert lith. Imp. Lemer cier.*

(Ces trois portraits ne font pas partie des *Galleries*).

On connaît aussi diverses planches gravées sur cuivre, d'après les dessins d'Albert.

1. Vue d'une ruine des Jacobins de Limoges.

Albert del. Vers 1825, d'après une reproduction de l'atlas de Tripon.

(V. ci-dessus.)

Sans nom de graveur.

2. Vue du château du Mureau.

L. Albert del.

Gibèle, sculp^t.

3. Vue de Tulle.

L. Albert del.

Gibèle, sculp^t.

4. Vue des jardins de l'Evêché.

Albert del.

De Saulx, sculp^t.

5. Vue des environs de Pierrebuffière.

Albert del.

Fortier.

6. Vue prise près de Saint-Léonard.
1.. Albert del. Gibèle, sculp^t.
7. Vue d'un château près Pierrebuffière.
Albert del. Sans nom de graveur.
8. Vue du Pont-Saint-Martial.
Albert del. Gibèle, sculp^t.
- 9.* Vue prise près du Carrier.
Albert del. Sans nom de graveur.
10. Vue d'un moulin du Boucheron près
Aixe.
Albert del. Fortier, sculp^t.
11. Vue du château fort de Chalusset (*Cas-*
trum Lucilli) (*sic*).
Albert sc. De Saulx.

Ces onze pièces sont tirées sur format in-4° jésus ; les n^{os} 1, 4, 7, 10 et 11 portent sur une ligne dans le bas : Déposé à la Direction.
— Se vend à Paris chez Sabaud, rue des Vieux Augustins, 51.

Il va de soi que nous ne prétendons pas donner ici un catalogue complet de l'œuvre d'Albert. Des collectionneurs plus heureux pourront augmenter celui que nous commençons et peut-être retrouver les dates de publication. On connaîtra alors plus exactement l'étendue des services qu'Albert a pu rendre à l'archéologie limousine sur le domaine qu'il avait choisi.

IV. — EMILE GRIGNARD.

Emile Grignard naquit à la Ferté-Milon (Aisne) dans les toutes premières années du siècle. Il était l'aîné des quatre enfants d'un géomètre en chef, chargé plus tard de la confection du cadastre de la Haute-Vienne. Le nom de Grignard père se retrouve, en effet, sur maint volume de cette grande collection entre les années 1834 et 1841 (1). Son fils lui fut adjoint dès le commencement comme géomètre de première classe. Il figure expressément

(1) Il a dirigé la confection des tomes 27, 28, 29, 30 (canton d'Eymoutiers); — 1, 10 (canton de Saint-Sulpice-les-Feuilles); — 26 (canton de Châteauneuf); — 8, 9 (canton de Magnac-Laval); — 41, 43 (canton de Saint-Mathieu); — 4, 5, 6 (canton du Dorat); — 48, 49 (canton d'Oradour-sur-Vayres); — 42 (canton de Saint-Mathieu, 1841) du cadastre départemental. Nous les avons énumérés dans l'ordre de leur publication.

avec ce titre aux tomes 28 et 30 (canton d'Eymoutiers, 1834 et 1835) et au tome 49 (canton d'Oradour-sur-Vayres, 1839) du *Cadastre départemental*. C'est bien évidemment dans ces fonctions qu'il acquit le goût et la pratique des études topographiques par lesquelles il a lié si honorablement son nom à celui de notre département.

Grignard se maria en 1840. Dès 1839, il avait conçu le *Dictionnaire géographique, statistique et historique de la Haute-Vienne*, qui est son œuvre principale. Il y consacra tous les loisirs que lui laissaient les fonctions, auxquelles il avait été nommé en 1841, de Chef de bureau des contributions à l'Hôtel-de-Ville de Limoges. Ces fonctions, il les conserva jusqu'à la Révolution de 1848. Il donna alors sa démission, nous ne savons au juste pour quels motifs, et obtint, du Ministre des travaux publics, la direction des études à entreprendre pour la construction d'un chemin de fer de Lyon à Sathonay. Malheureusement la compagnie fut bientôt mise sous séquestre et laissa à Grignard des loisirs forcés.

Il semble être revenu quelque temps à Limoges pour publier son *Plan topographique de la ville* (1851) et mettre la dernière main à ses manuscrits, qui portent, en effet, les dates de 1852 et 1853. Il renouvelle dès 1850 la demande qu'il avait déjà adressée en 1845 au Conseil général, à l'effet d'obtenir une subvention, qui lui fut de nouveau refusée (1). La Société impériale et centrale d'agriculture ayant mis au concours, en 1851, la monographie statistique, agricole, industrielle et commerciale d'un canton de France, ce fut Grignard qui remporta le premier grand prix pour sa *Monographie du canton de Saint-Yrieix* (23 avril 1852) (2).

En tout cas, Grignard résidait certainement à Paris en 1853, comme agent d'une compagnie de chemins de fer. Désireux de mettre au jour les résultats de son long et dur labeur, il sollicita de nouveau du Conseil général une subvention qui, cette fois, lui fut accordée. A cette occasion Grignard écrivit au baron Petit de Lafosse, alors préfet de la Haute-Vienne, deux lettres que nous reproduirons ici. Elles serviront de preuves à notre notice.

« Paris, le 7 juillet 1853.

» MONSIEUR LE PRÉFET,

» J'ai pensé que je pourrais, cette année, demander à la sollicitude du Conseil général de la Haute-Vienne un encouragement pour

(1) Voyez les *Procès-verbaux du Conseil général*, années 1845 et 1850.

(2) On la retrouverait sans doute dans les cartons de la Société d'Agriculture.

Le travail immense que je me propose de publier sur le département confié à votre administration, et j'ai la conviction que ma demande n'atteindra (*sic*) une solution favorable qu'autant qu'elle aura été présentée et appuyée par le premier magistrat.

» Permettez-moi, Monsieur le Préfet, d'entrer dans quelques détails sur le *Dictionnaire géographique, statistique et historique de la Haute-Vienne* auquel, depuis quinze années, j'ai consacré assidûment mes veilles. Mon désir, en me livrant aux études sérieuses qu'il a nécessitées, n'a pas été l'appât du gain ; je ne devais compter que sur un nombre très limité de lecteurs et n'ai eu d'autre ambition que d'être utile à mon département où le hasard administratif m'a placé en 1834, comme géomètre de 1^{re} classe au cadastre de la France.

» Le *Dictionnaire géographique de la Haute-Vienne* n'est pas mon premier essai sur le département ; j'ai eu l'honneur de vous remettre à Paris un exemplaire de la *Carte générale*, ainsi que le *Plan* détaillé de la ville de Limoges ; l'un et l'autre ont été suffisamment appréciés pour me permettre de tirer une satisfaction personnelle des délibérations motivées du Conseil municipal de la ville en date des 13 décembre 1845 et 18 juin 1850, ainsi que celles du Conseil général dans ses séances du 27 août 1845 et 3 septembre 1850, bien que ces deux dernières délibérations, sous le rapport des encouragements, n'aient pu répondre au but que je me proposais.

» Ce dictionnaire était terminé lorsque la révolution de 1848 vint anéantir les efforts que je faisais pour sa publication.

» Depuis, j'ai complété son cadre en y ajoutant 199 cartes des communes, 26 cartes cantonales et une carte par chaque arrondissement ; j'y ai joint aussi plus de 300 plans de châteaux anciens et modernes, retranchements, tumulus, etc.

» Fruit de quinze années d'un travail assidu, de recherches minutieuses et pénibles, le *Dictionnaire géographique de la Haute-Vienne* a été composé sur un plan entièrement neuf. Rédigé dans un ordre rigoureusement alphabétique, il renferme dans son vaste cadre la description complète des villes, bourgs, villages, hameaux, maisons éparses, châteaux, moulins, usines, etc., celle des communes, cantons et arrondissements, des lacs et étangs disséminés sur la surface du département, des rivières et cours d'eau importants, des routes impériales, départementales et de grande communication : c'est un immense dépôt de notes, de dates certaines, de renseignements, de notices historiques, de révélations d'usages et de traditions peu connues, extraites de légendes, chroniques et pièces officielles, inédites ; plein d'intérêt pour ceux qui veulent étudier l'histoire du pays, connaître sa situation physique, ses ressources, ses mœurs, ses habitudes.

» Permettez-moi, Monsieur le Préfet, en terminant, de porter à votre connaissance un fait qui, dans votre esprit, militera sans doute en faveur de mon ouvrage : en 1851, la Société impériale et centrale d'agriculture mit au grand concours la statistique agricole, industrielle et commerciale d'un canton de la France. Je présentai, comme extrait de mon dictionnaire, le travail relatif au canton de Saint-Yrieix et, le 23 avril 1852, je fus couronné à la Sorbonne premier grand prix de statistique.

» Le *Dictionnaire géographique de la Haute-Vienne* se compose de cinq gros volumes grand in-4° manuscrits. Un de ces volumes a été mis en 1850 sous les yeux du Conseil général et, si vous le croyez nécessaire autant qu'utile à l'objet de ma demande, je m'empresserai de vous faire parvenir tout ou partie de ce volumineux travail.

» Plein de confiance dans votre bienveillante sollicitude, j'ose espérer, Monsieur le Préfet, que vous daignerez prendre..... (1).

» Émile GRIGNARD. »

« Paris, le 6 septembre 1853.

» MONSIEUR LE PRÉFET.

» Je viens d'apprendre, par la voie du *Journal de Limoges*, que le Conseil général de la Haute-Vienne, sur votre bienveillante proposition, m'a alloué une somme de 300 fr. à titre d'encouragement (2).

» Quelque minime que soit cette allocation par rapport aux frais considérables que va nécessiter la publication de ce volumineux travail, je n'en conserverai pas moins une vive reconnaissance pour les membres du Conseil général, et particulièrement pour vous, Monsieur le Préfet, dont l'encourageante initiative a pu triompher sans doute de bien des difficultés.

» Mon ouvrage aura un reflet de la délibération du 24 août, mais il grandirait encore aux yeux de vos administrés et acquerrait une importance nouvelle si, daignant en accepter la dédicace, vous m'autorisez à le publier sous votre patronage. Permettez-moi de l'espérer.

» Je suis, avec le plus profond respect,

» Monsieur le Préfet,

» Votre très humble

» et très obéissant serviteur.

» Émile GRIGNARD. »

(1) La fin de la lettre est déchirée.

(2) Voyez, en effet, les *Procès-verbaux du Conseil général de la Haute-Vienne*, 1852, p. 50, 78 et 102. Mais quel usage a-t-on fait de ces 300 francs ?

Grignard reçut sans doute encore de bonnes paroles, mais ce fut tout. Il songea alors à se tourner du côté de la Société archéologique et historique du Limousin. En août 1859, il se fit présenter comme membre correspondant par MM. Emile Ruben et Maurice Ardant. On savait que son *Dictionnaire géographique* était rédigé, et comme on se proposait justement de publier le *Pouillé* de Nadaud, on ne demandait pas mieux que d'obtenir de Grignard des renseignements précis, dans la crainte que les deux ouvrages ne fissent double emploi (1).

A la suite d'un rapport de M. Joseph Brunet, qui fut lu en présence de Grignard, à la séance du 28 décembre 1860, on décida que la Société accorderait à l'auteur le patronage qu'il demandait pour la publication de son *Dictionnaire géographique*, mais on ne crut pouvoir le lui donner pour son *Répertoire archéologique*, M. l'abbé Arbellot ayant été chargé dans une précédente séance de la préparation de cette œuvre (2).

C'était le Ministère de l'Instruction publique qui avait promis en principe de faire les frais d'impression du *Dictionnaire géographique*. Mais M. Buisson de Masvergnier s'étant enquis personnellement, en avril 1863, de la suite donnée à cette promesse, il lui fut répondu que « on avait trouvé le travail de M. Grignard beaucoup trop considérable et pas assez châtié » (3). Grignard protesta deux ans plus tard contre la seconde partie de ce jugement dans une lettre adressée à M. Bonnin, président de la Société archéologique (4). En réalité le jugement était fondé.

Voici maintenant le relevé descriptif des œuvres d'Emile Grignard :

1° *Carte générale et détaillée du département de la Haute-Vienne* à l'échelle de $\frac{1}{170\,000}$. 1846. — Elle indique : les pierres levées et dolmens, les tumulus, les bornes miliaires, les inscriptions, les bas-reliefs, les pierres tumulaires, les restes des murs anciens, les excavations, les châteaux et demeures seigneuriales, les forteresses et villes fortifiées, les églises, abbayes et prieurés, les anciens travaux de mine, les mosaïques, les aurières, les retranchements, les fanaux, les champs de bataille, les monuments celtiques, romains et du moyen-âge.

Cette carte ayant été mise dans le commerce, on est surpris de lire dans le procès-verbal d'une séance de la Société archéologique

(1) Cf. le *Bulletin de la Soc. arch. du Limousin*, X, 189 et suiv.

(2) Cf. le *Bulletin*, X, 264.

(3 et 4) Cf. le *Bulletin*, XIII, 243, et XV, 58.

du Limousin, tenue le 19 juillet 1852, la mention suivante, qui ne fait pas même allusion à l'existence du travail de Grignard.

« Un membre parle de la nécessité de dresser une carte archéologique du Limousin, sur laquelle on indiquerait, avec des signes particuliers, le style et les principaux caractères des divers monuments de la province. Un autre membre annonce que M. Auguste Du Boys s'occupe de cette carte archéologique » (*Bulletin*, IV, 116.)

2° *Tableau synoptique des distances de toutes les localités de la Haute-Vienne.* Vers 1850. — Ce tableau, format grand aigle, est teinté de plusieurs nuances suivant les catégories de longueurs. Il permet de trouver immédiatement la distance d'un point quelconque du département à un autre. Dans l'angle inférieur de droite se trouve une carte routière de la Haute-Vienne pour servir à l'intelligence du tableau.

3° *Plan topographique de la ville de Limoges* chef-lieu du département de la Haute-Vienne, dressé d'après les plans du cadastre et autres documents, publié avec l'approbation du Conseil municipal sous l'administration de M. Edouard de Mentque, officier de la Légion d'honneur, préfet; M. Louis Ardant, chevalier de la Légion d'honneur, maire de Limoges, par Emile Grignard, géomètre de 1^{re} classe, à Limoges, 1851.

4° *Dictionnaire des communes du département de la Haute-Vienne*, contenant par ordre alphabétique la nomenclature des différentes positions habitées du département, telles que villes, bourgs, villages, hameaux, châteaux, moulins, maisons éparses, usines, etc. Donnant dans leur véritable orientation les distances géométriques de tous ces lieux à ceux dont ils dépendent administrativement, et présentant pour chaque localité l'état actuel de sa population ainsi que le nombre de maisons et de feux qui le composent, par Emile GRIGNARD, ingénieur attaché au cadastre de la France, 1^{er} grand prix de statistique, 1852. — In-4° de 192 feuillets, inachevé.

5° *Dictionnaire géographique, statistique et historique du département de la Haute-Vienne*, contenant la description particulière et détaillée des différentes positions habitées du département, telles que villes, bourgs, villages, hameaux, châteaux anciens et modernes, moulins, usines, etc.; donnant les distances géométriques de tous ces lieux, au nombre de 12,800, à ceux dont ils dépendent administrativement; renfermant la description des étangs et lacs disséminés sur la surface du département, leur étendue, leur importance, la circonscription à laquelle ils appartiennent; des forêts et bois domaniaux, communaux et particuliers; des routes royales, départementales et des chemins de grande communication; des rivières, ruis-

seaux et cours d'eau importants; résumant pour chaque localité tous les faits présentés par les chroniqueurs légendaires et annalistes, l'étymologie et la définition des noms d'un grand nombre de villes, bourgs, villages, etc.; offrant en précis l'histoire, les antiquités, la division politique, administrative et religieuse, les renseignements statistiques sur la population générale et partielle du département, l'industrie, le commerce, l'agriculture, les richesses territoriales, etc., et présentant séparément un aperçu statistique du département, des arrondissements, des cantons et des communes. Dédié à M. T. Morisot, maître des requêtes, préfet du département de la Haute-Vienne, et publié sous son patronage, par Emile Grignard, géomètre de 1^{re} classe.

Le tome I (comprenant les lettres A-C) est seul dédié à M. Morisot, préfet du département.

Le tome II (lettres D-K) n'a plus de feuille de tête.

Le tome III (lettres L-M) est dédié à M. Petit de Lafosse, préfet du département, avec le millésime de 1853. L'auteur y prend le titre d'« ingénieur, attaché au cadastre de la France, premier grand prix de statistique. »

Le tome IV (lettres N-S) et le tome V (lettres T-Z) portent même dédicace, même date et mêmes qualités que le tome III.

A la suite de la lettre Z, Grignard a inséré les plans de plusieurs monastères et châteaux qui n'avaient pu trouver place à leur rang alphabétique. — A remarquer aussi que, dans les trois derniers tomes, beaucoup d'articles et de plans n'ont pas été achevés.

Un sixième volume, non tomé, porte ce sous-titre : *Renseignements sur quelques villages, fournis par MM. les Maires*. Il est, en effet, précédé d'une lettre lithographiée (avec tableaux annexes) par laquelle Grignard demande aux maires de chaque commune un complément d'informations sur les localités désignées. Cette lettre porte le millésime de 184.. Mais quelques-unes des réponses fournissent la date complète : 1847.

Une particularité à relever, c'est que Grignard, dans la lettre en question, se dit « sur le point de faire imprimer le *Dictionnaire géographique de la Haute-Vienne*, deux forts volumes grand in-4^o ». Déclaration un peu prématurée, puisque l'auteur n'avait point encore achevé la mise au net de ses fiches.

Il y a dans ce *Dictionnaire* trois parties à considérer, celles mêmes qu'indique le titre. Les indications topographiques sont sûres et précises; il suffirait d'un peu de patience pour les mettre au point. Les renseignements statistiques sont également puisés aux bonnes sources, mais ils n'ont plus, naturellement, qu'une valeur rétrospective. Quant aux données historiques et philologiques, elles forment

la partie faible de l'œuvre et c'est là sans doute ce qui motiva le jugement du ministère que nous avons rapporté. Il n'y a pas à en tenir compte. Grignard a fait entrer dans son *Dictionnaire*, suivant un classement nouveau, mais sans le moindre examen et sans vraie science, tout ce que lui ont fourni Bonaventure de Saint-Amable, Allou et Tripon. C'est une compilation après tant d'autres.

6° *Répertoire archéologique du département de la Haute-Vienne*, sans date. Ms. de v-122 feuillets, in-4°. Les matières sont classées par arrondissements, cantons et communes. Table alphabétique des noms de lieux. Table méthodique et raisonnée.

En 1878, M^{me} veuve Grignard fit proposer au Conseil général de la Haute-Vienne de lui vendre les manuscrits de son mari. La proposition, présentée par M. Louis Guibert, appuyée par la Société archéologique, fut admise à la session d'août 1879, sur avis favorable de l'archiviste du département (1). Les huit volumes in-4° que nous venons de décrire, furent payés à raison de 100 francs le volume. Cette générosité posthume fit ainsi entrer aux Archives de la Haute-Vienne le plus volumineux travail d'ensemble dont le département ait été l'objet depuis le cadastre.

Et maintenant où est l'éditeur intelligent et osé qui voudra achever l'entreprise de Grignard en donnant au public, sous une forme amendée et réduite, la substance de son *Dictionnaire géographique* et de son *Répertoire archéologique*? Combien d'années encore la Haute-Vienne devra-t-elle attendre ce que tant d'autres départements possèdent depuis si longtemps?

Les dernières années d'Émile Grignard furent sombres et difficiles. Il mourut à Paris, pauvre et découragé, aux environs de 1870.

V. — AUGUSTE BOSVIEUX.

Nous connaissons trois notices sur Bosvieux : celle de l'*Almanach limousin* (1873, partie historique, p. 123), celle de M. Adolphe Magen (brochure de 36 pages, in-8°. *Agen, Lamy*, 1878), et celle de M. H. Bonhomme de Montégut en tête du *Catalogue de la bibliothèque* de notre compatriote (1887). Aucune n'a le mérite

(1) Cf. le *Rapport* du Préfet et les *Procès-verbaux du Conseil général*, 1879, p. 127, 186 et 293.

d'avoir suffisamment montré la place que tient cet érudit dans l'historiographie limousine, ni même d'avoir indiqué toutes les productions de sa plume. C'est ce qui nous détermine à reprendre sa biographie, en utilisant quelques notes recueillies depuis longtemps.

Jean-Baptiste-Auguste Bosvieux est né à Saint-Yrieix le 22 janvier 1831, d'une honorable famille bien connue dans cette ville. Il fit ses études classiques au Lycée de Limoges et son droit à la Faculté de Paris où il suivit aussi, pendant seize mois seulement, les cours de l'École des chartes (1).

Nommé archiviste de la Creuse en janvier 1852, il se voua résolument à la tâche de réunir les matériaux d'une histoire de la Marche. Une tentative analogue, faite au milieu du XVII^e siècle par Pierre Robert, n'avait point abouti, et celle de Joullietton, bien que condensée en deux volumes (1814), laissait fort à désirer à tous égards. Pendant douze ans, Bosvieux organisa le dépôt départemental de Guéret, classa les fonds, ramassa, analysa, transcrivit des milliers de textes et, le premier dans sa province, voulut fonder l'histoire provinciale sur une étude critique des documents existants.

En même temps que les documents d'archives, il collectionnait les livres publiés par des auteurs marchois et limousins ou imprimés à Limoges, Guéret, Tulle et Brive. Il se forma ainsi une bibliothèque spéciale telle qu'il n'y en avait point encore dans la province. Il fut assez heureux pour acquérir les *Heures à l'usage de Limoges*, imprimées par Gillet Hardouyn vers 1510, les *Coustumes de la Marche* (édition de 1526), les *Heures de Nostre-Dame à l'usage de Limoges*, imprimées chez Hugues Barbou en 1582, et beaucoup d'autres raretés bibliographiques que les connaisseurs seuls savent apprécier à leur juste valeur.

En 1864, Bosvieux eut le tort irrémédiable, paraît-il, de soutenir dans son département un candidat non officiel à la députation. Il fut aussitôt transféré dans le Lot-et-Garonne (2), à Agen. Il profita de cet exil pour dépouiller les archives de la vicomté de Limoges conservées à Pau, et qui n'étaient point encore inventoriées à cette date (3). Il visita aussi en curieux une partie de l'Espagne centrale, mais il n'en avait pas moins perdu le goût de son métier. Cédant aux instances d'un parent, premier président de la Cour de Colmar,

(1) Il n'a donc point été pourvu du titre d'archiviste-paléographe, comme l'affirme M. de Montégut. La date du 6 août 1850 qu'il cite est celle de l'entrée de Bosvieux à l'École, non de sa sortie.

(2) Et non point dans la Lozère, comme le dit par erreur l'*Almanach limousin*.

(3) Depuis lors il n'y a que MM. Marvaud et Clément Simon qui les aient directement interrogées au profit du Limousin.

il se laissa nommer juge au tribunal de Wissembourg (1867), d'où il fut envoyé bientôt à celui de Schlestadt. Les trois années qu'il passa en Alsace ne furent point tout-à-fait perdues pour la science, car elles lui permirent de visiter l'Allemagne rhénane et de consigner sur ses calepins, comme quelques années plus tôt en Espagne, bon nombre d'observations archéologiques dont il comptait sans doute tirer parti plus tard, quand l'heure serait venue de rédiger son histoire de la Marche.

Mais cette heure ne vint pas. La guerre franco-allemande obligea Bosvieux à quitter Schlestadt. Il se réfugia dans sa ville natale, où il mourut quelques mois après, le 31 mai 1871.

Bosvieux a légué ses cartons aux archives départementales de la Haute-Vienne. C'est là seulement que l'on peut apprendre au juste ce qu'a fait cet infatigable travailleur et apprécier l'étendue de ses recherches et leur profondeur (1). Nous ferions sourire les érudits de profession si nous disions, selon la formule habituelle, qu'il a tout su, tout connu. Non certes, mais il a su et connu plus que personne sur le domaine qu'il avait choisi, parce qu'il n'a négligé aucune des sources d'information qui existaient pour lui et qu'il a pris intérêt à toutes les manifestations de l'activité humaine dans le passé. Mais sauf un *Dictionnaire topographique de la Creuse*, que l'on pourrait éditer sous sa forme actuelle (490 pages, in-4°) (2), sauf le carton où il a réuni tout ce qu'il avait pu trouver sur Saint-Yrieix dont il voulait aussi écrire l'histoire, sauf les diverses publications que nous énumérons plus loin, Bosvieux n'a rien achevé. Il était du nombre de ceux qui, préoccupés de tout recueillir, ne se pressent point de rédiger, oublieux de ce prudent adage des ancêtres, que « rien n'est plus certain que la mort et rien plus incertain que l'heure d'icelle ».

La liste des courtes productions de Bosvieux n'a point encore été

(1) M. Jean de Cessac a été chargé par l'Ecole des chartes de rédiger l'inventaire de ce fonds. Ce travail est terminé et forme un beau volume manuscrit de 376 pages in-4° qui sera publié un jour. Les matières sont réparties sous seize chefs différents : A. Géographie physique et politique. B. Agriculture. C. Industrie. D. Langage. E. Coutumes et chartes communales. F. Administration. G. Événements généraux. Histoire des vicomtes de Limoges. H. Histoire des comtes de la Marche et des vicomtes de Combraille. I. Justice. J. Fiefs et familles. K. Établissements religieux. L. Dictionnaire historique des communes. M. Archéologie. N. Hagiographie et biographie. O. Finances. P. Bibliographie. Q. Mélanges.

(2) Depuis 1885, M. l'abbé Lecler publie dans l'*Annuaire-Almanach de la Creuse*, édité par M. Ducourtieux des *Notes pour un Dictionnaire topographique, archéologique et historique de la Creuse* qui ont pour fondement le Dictionnaire de Bosvieux.

dressée d'une manière satisfaisante. Celle qui suit pourrait bien être complète. Son premier travail est une ébauche de l'*Histoire de Saint-Yrieix*, qui parut en partie seulement dans le *Frelon*, journal de l'arrondissement de Saint-Yrieix (1850-1851).

Bosvieux collaborait déjà au bulletin de la Société archéologique du Limousin, où dès 1851 (t. III, p. 153 et suiv. (1), il donnait des *Extraits du registre consulaire de Saint-Yrieix*, que l'on conserve aux archives départementales de la Haute-Vienne; et en 1852 des *Détails relatifs aux guerres de religion en Limousin* (t. IV, p. 39 et suiv.) Ce sont en somme des extraits du *Journal des deux Jarrige*. Au tome V qui porte le millésime de 1855, nous trouvons de lui une notice sur *les Bains romains d'Evauz*, qu'il avait déjà donnée (sous une autre forme peut-être), au *Conciliateur*, journal des intérêts de la Creuse, 4 août 1853 et 8 mars 1855.

Il collabora également aux Mémoires de la Société des Sciences de Guéret, où il inséra seulement des documents : 1° *Documents relatifs aux arrière-bans de la province de la Marche* (t. II, p. 122 et suiv.); 2° *Installation de M. Foucaud de Saint-Germain-Beaupré, gouverneur de la Haute et Basse Marche* (t. II, p. 312 et suiv.); 3° *Documents relatifs aux confréries de la province de la Marche* (t. II, p. 414 et suiv.); 4° *Vita beati Gausfredi* (t. III, p. 73 et suiv.) qu'il publia aussi à part avec l'introduction sous la date de 1858 (2). C'est la vie de saint Geoffroi de Noth, prieur du Chalarud (XI^e siècle).

En 1855, il avait réédité à Guéret le *Brief discours sur la défaite des Huguenots advenue le 10 juin 1588 au pais et comté de la Haute-Marche*. La préface contient malheureusement plusieurs erreurs de faits.

Dans un *Rapport au conseil général de la Creuse*, 1862 (96 pp., in-8°), Bosvieux étudia les anciennes circonscriptions du département et donna le relevé des juridictions civiles, ecclésiastiques et autres qui avaient disparu en 1790. Ce rapport est devenu à peu près introuvable.

Dans un nouveau *Rapport au conseil général*, à l'occasion de la session de 1863 (36 pp. in-8°), il dressa une bibliographie des ouvrages historiques relatifs à la Creuse. Il reprit bientôt ce travail en vue du Congrès archéologique qui se tint à Guéret en 1863, et publia, en 1866, sa *Bibliothèque de la Creuse : essai bibliographique*, resté inachevé (80 pages in-8°) (3).

(1) Ce tome III porte le millésime de 1848, mais il est facile de voir par le contenu des pages 163 et suiv. qu'il fut publié au plus tôt en 1852. Bosvieux y prend d'ailleurs le titre d'élève de l'Ecole des Chartes.

(2) La date du *Bulletin* est 1862, mais c'est celle de la dernière livraison.

(3) Contrairement à ce que dit l'*Almanach limousin*, ce travail ne figure pas dans le volume que publia le Congrès archéologique de Guéret.

Avant de quitter Guéret, Bosvieux avait collaboré aux premiers fascicules de *Nobiliaire Limousin*, aux *Monastères du Limousin et de la Marche*, de l'abbé Roy-Pierrefitte, et rédigé en partie l'*Inventaire* de la série C des *Archives départementales de la Creuse*. Cette partie de l'inventaire, qui forme cinq feuilles in-4°, n'a été publiée définitivement, avec sa continuation, qu'en 1885.

Aux archives d'Agen, Bosvieux s'occupa de la série B, et les douze feuilles in-4° qu'il a rédigées figurent également sous son nom dans le volume d'*Inventaire des Archives départementales de Lot-et-Garonne*, publié en 1878.

On sait que Bosvieux a décrit quelque part les *Reliquaires de Malval*, mais on ignore et le lieu et la date de ce travail.

En 1866, la librairie Dugénest, de Guéret, donna encore sous son nom : *Le Château de Monneyroux à Guéret et ses différents propriétaires*, brochure de 13 pages in-8°.

Enfin, en 1886, a paru à Tulle, chez Crauffon, un volume de *Chartes, Chroniques et Mémoires pour servir à l'histoire de la Marche et du Limousin*, par Alfred Leroux et feu Auguste Bosvieux. Les chroniques empruntées aux cartons de Bosvieux occupent les pages 253-315.

La bibliothèque de Bosvieux a été vendue aux enchères par les soins de la librairie Claudin de Paris en décembre 1887. Une bonne partie de ce qu'elle contenait est ainsi entrée à la bibliothèque communale de Limoges, grâce à un crédit de 3,000 francs voté à temps par le conseil municipal. Le reste s'est éparpillé dans quelques collections publiques et privées, en particulier dans celle de M. Tandeau de Marsac, notaire à Paris. Les 1213 articles qu'énumérait le Catalogue restent comme un témoignage du soin et de l'intelligence qu'avait mis Bosvieux à recueillir ces épaves du passé.

Les quatre noms du XIX^e siècle qui viennent de nous occuper se présentent à nous avec des mérites fort divers et des travaux de valeur assez inégale. Mais tous nous rappellent des fonctionnaires qui ont creusé plus profondément que d'autres leur sillon professionnel dans notre province. Ils n'en ont été récompensés ni par le profit qu'ils étaient en droit de tirer de leurs travaux, ni par la notoriété et l'estime qu'ils méritaient si bien. Leurs noms peuvent être ajoutés à la liste de ceux qui passent ici-bas pour faire oublier la foule des ambitieux incapables, des ignorants et des oisifs.

Alfred LEROUX.



LETTRES INÉDITES

DE

MARC-ANTOINE MURET

ET DOCUMENTS LE CONCERNANT

Transcrits aux Archives de Mantoue et de Rome

PAR A. BERTOLOTTI

A l'époque où j'étais archiviste à Rome, j'eus à m'occuper du célèbre professeur limousin Marc-Antoine Muret. Je fus assez heureux pour découvrir son testament, celui de son héritier et d'autres documents le concernant. Envoyé aux archives de Mantoue, j'y trouvai diverses lettres de Muret dans la correspondance de Guillaume Gonzague, duc de Mantoue. Dans l'espoir que ces matériaux pourraient être utiles à la biographie de l'illustre Limousin et intéresseraient ses compatriotes, je les transcrivis : je les offre aujourd'hui, comme un témoignage de sympathie et d'estime, à la Société archéologique et historique de sa province natale, qui y conserve si bien le dépôt de la science du passé (1).

Dans le recueil que je donne ci-après, figurent neuf lettres

(1) La Société archéologique et historique du Limousin tient à exprimer toute sa gratitude à son savant et libéral correspondant pour son très précieux envoi. Elle lui renouvelle ici les remerciements que son Secrétaire général a été déjà chargé de lui adresser. Elle doit aussi des remerciements à M. Charles Dejob, docteur ès-lettres, maître de conférences à la Sorbonne, auteur d'un très intéressant livre sur Muret (*un Professeur français en Italie dans la seconde moitié du XVI^e siècle*), qui a bien voulu examiner ces lettres et s'est assuré qu'elles sont inédites.

autographes de Muret, toutes adressées au duc de Mantoue, moins une seule, écrite à l'ambassadeur de ce prince à Rome. Elles sont datées de cette dernière ville et de Tivoli, et établissent que le duc avait chargé le célèbre professeur de composer des hymnes sacrés, que ces poésies furent toujours bien accueillies et que le poète en fut généreusement récompensé. La première de ces lettres est en date du 25 septembre 1570 ; la dernière du 2 décembre 1580.

Le premier des documents que j'ai joints à ces lettres est le privilège accordé, par Muret, à deux typographes Parisiens pour l'impression de ses œuvres (12 juillet 1579). — Vient ensuite son testament, en date du 19 mai 1585. Il nous apprend que l'orateur des papes a choisi, pour y être inhumé, l'église des religieux de saint François, au Monte-Pincio. Dans ce testament, Muret dicte lui-même les termes de son épitaphe et désigne, pour son héritier universel, un sien neveu du même nom que lui et fils de son frère. Les cardinaux de Sens et de Saint-Etienne au Monte-Celio sont nommés ses exécuteurs testamentaires.

L'héritier de Marc-Antoine, bien que fort jeune, ne tarda pas à suivre son oncle dans la tombe ; à son exemple, il fit son testament le 14 mars 1586, moins d'un an après le célèbre professeur. Dans ce testament figurent des legs pour sa mère, Anne, et pour deux sœurs qui habitent Limoges, mais dont il ne donne pas les noms. Le neveu de Muret lègue au Collège romain tous les livres de sa bibliothèque. Il fait d'assez importantes libéralités aux Jésuites et à diverses congrégations.

Je note encore dans ce testament une somme pour doter une vingtaine d'orphelines pauvres, et divers autres legs de bienfaisance.

Le neveu de Muret institue pour ses héritiers universels ses « fidèles et illustres amis » Louis Ryvaldi — Rivaud — son compatriote, — archidiacre de Venise, et Marc-Antoine Lanfranco de Vérone.

Ajoutons que le notaire chargé de dresser l'instrument des dernières volontés des deux Muret est un clerc du diocèse de Limoges résidant à Rome : Jean Junien.

On trouvera à la suite de ce dernier testament les inscriptions sépulcrales destinées à rappeler le souvenir des deux Marc-Antoine Muret qui font l'objet de ce petit recueil.

A. BERTOLOTTI,

Archiviste de l'État, à Mantoue.

LETTRES DE M.-A. MURET.

I

A AURELIO ZIBRAMONTE, AMBASSADEUR DU DUC DE MANTOUE, A ROME

Molto Mag^{co} Sig^r mio Osserv^{mo}.

Sopra modo m'è stato d'intendere che l'Ecc^{mo} Sig. Duca, suo et mio signore habbia caro ch'io attenda a far gli hinni imposti a nome di sua Eccellenza. Io haverei fluìto già, se alcuni travagli, come malatie di servitori et altro non mi hanessero dato fastidio gran parte di questa state. Pure al ritorno del cardinale a Roma, che sarà, credo, fra pochi giorni ne saranno trenta in ordine per mandar a S. E. Il resto si manderà pochi giorni doppo. Ne mi dispiacerà d'altro, che di vederli poco degni di essere presentati a così valoroso e magnanimo Prencipe. Ma chi fa quanto può, adempie la legge. Intanto bacio le mani di V. S. et le desidero ogni contentezza.

Di Tivoli, a 25 di settembre 1570.

D. V. S.

Servitore,

MARC' ANTONIO MURETO.

V. S. si degni fratanto d'invioar l'inclusa a S. E. (1).

Al Molto Magnifico Sig^r mio Oss^{mo} il Sig. Aurelio Zibramonte a Roma.

II

AU DUC DE MANTOUE.

Ill^{mo} et Ecc^{mo} Signore et Padrone mio Oss^{mo}.

Troppo favore mi fa V. E. mostrandosi così desiderosa delle mie compositioni massime havendo appresso di sè persone le quali così in gusto come in qualsivoglia altra cosa possono servirla infinitamente meglio di me.

Ma a me non tocca far giudizio della mia sufficienza o insufficenza solo è debito mio di mostrar con effetto quanto è il mio desiderio di ubidire a' comandamenti suoi et ad quanto honore

(1) La lettre ci-après, adressée au duc de Mantoue.

mi reputo ch' Ella si degni adoperarmi. Il che fo quanto posso, ma per hauere tralasciato già dieci o dodici anni sono l'uso di far versi, la cosa mi riesciva poco più difficile ch' io non hauerei già fornito il resto, se alcuni miei travagli domestici non mi hauessero impedito. Come il Car^{le} mio signore auderà a Roma, il che, credo, sarà fra pochi giorni, vederò di mostrarli ad alcuni eccellenti dottori di Theologia, miei amici, et insieme con alcuni altri ch' io farò fra tanto, li manderò a V. S. Duolmi solamente che non saran corrispondenti ne al desiderio mio, ne forse all' aspettativa sua. Ma ella si degnerà di accettare il buon animo col quale baciandole le mani humillissimamente, prego N. S. Dio che le dia ogni colmo di contentezza.

Di Tivoli (2) a 25 di settembre 1570.

Di V. S.

Humilissimo et devotissimo servitore,

MARC' ANTONIO MURETO.

All' Ill^o et Ecc^o Signor et Padrone mio osse^{mo} il Sig. Duca di Mantova.

III

AU DUC DE MANTOUE.

Ill^{mo} et Ex^{mo} Sig^{re} et Padrone mio Oss^{mo}.

V. E. insieme con questa riceuerà un libretto di ventisette hinni, fatti, non come io hauerei voluto ma come ho potuto. Se questi non le dispiaceranno a fatto, mi sarà favore segnalatissimo, chella me comandi di seguitare, non hauendo io maggior desiderio in questo mondo, che di poter far qualche cosetta in servizio suo. Et per non atediarla farò qui fine, baciandole humilissimamente le mani, et pregando N. S. Dio per ogni sua contentezza.

Di Roma, alli 4 di novembre 1570.

Di V. E.

Humilissimo et divotissimo servitore,

MARC' ANTONIO MURETO.

All^o Ill^{mo} et Ecc^{mo} Signore et Padrone mio Oss^{mo}, il Sig. Duca di Mantova.

(2) Tivoli a fait le sujet de plusieurs poésies latines de Muret.

IV

AU DUC DE MANTOUE.

Ill^{mo} et Ecc^{mo} Signor et Padrone mio Oss^{mo}.

Il Sig^r Zibramonte mi disse a giorni passati che gli hinni fatti da me per comandamento di V. E. l'erano piaciuti : et aggiunse, molte parole favorevoli delle quali io non riputerò mai me, ne i miei versi esser degni. Di più mi presentò cento scudi d'oro in nome di V. E. cosa in vero non pensata ne aspettata da me; non havendo io hauuto altro fine che semplicemente di servirla, senza altro riconoscimento che di poter gloriarmi d'essere nel numero dé suoi humilissimi servitori. A lei é piaciuto non solo di escusare la mia poca sufficienza ma ancora di remunerarmi come se io havessi fatto in servizio suo cosa degna di qualche premio. Io gliene resto obligato infinitamente et non mancherò di fare il resto de gli hinni come prima potrò et desidererò far in modo chella non si sdegni talvolta farmi favore di comandarmi. Con che facendo fine, le bacio con tutto il cvore humilissimamente le mani, et prego N. S. Dio per ogni sua contentezza.

Di Roma, alli xvj di decembre 1570.

Humilissimo et devotissimo servitore,

MARC' ANTONIO MURETO.

Al^{mo}, Ill^{mo} et Ecc^{mo} Sig. et Padrone mio Oss^{mo} il Sig. Duca di Mantova.

V

AU DUC DE MANTOUE.

Ser^{mo} Signor et Padrone mio Col^{mo}.

L'importunita di molti, i quali mi domandavano molte copie de quelli hinni ch' io scrissi già per commandamento di V. Al^{sa} mi ha sforzato a lasciarli stampare con certi altri verseti mei di non molto valore. Ma tali come sono haverei creduto mancar graudemente del debito mio s' io non gli avessi honorati con lo

splendore del suo nome (1). Pregola che, come non si sdegnò già son molti anni, accettarmi nel numero de' suoi minimi servitori, così si degni ancora accettare in buona parte questa piccola dimostrazione della servitù mia et della devotione ch' io le porto. Il che facendo mi darà forse et animo et forze di poter col tempo consecrarle cose più grandi et più degne di portar il suo nome in su la fronte. Con che baciandole humilissimamente le mani prego N. S. Dio che felicissima la conservi.

Di Roma, l'ultimo d'aprile 1573.

Di V. Alta.

Humilissimo et devotissimo servitore,

MARC' ANTONIO MURETO.

Alt^a S^{mo} Signor mio Signor et Padrone Col^{mo} Il Signor Duca di Mantova et di Monferato.

VI

AU DUC DE MANTOUE.

Ser. Sig. mio. Sig. et Pad. Col.

In effetto V. Alta non può mancare di essere sempre simile a se stesso Bastaua bene a me, ch' Ella mi perdonasse il troppo ardire usato da me in dedicarle cose tanto inferiori alla grandezza sua, ma questo non è bastato a Lei (2) Anzi oltra l'essersi degnata di seriuermi, oltre ogni merito mio amorevolissimamente ha voluto di nuovo presentarmi per farmi chiaramente vedere che la grandezza del' animo suo non guarda alla valuta delle cose chele sono offerte, ma all' animo et devotione di chi le offerisce. Facciami Dio gratia di poter un giorno meritare particella delle gratie ch' Ella si degna farmi.

(1) La Bibliothèque de Mantoue possède seulement l'édition posthume de Muret dont suit le titre : *M. Antonius Mureti I. L. et ciois Ro. Hymnorum sacrorum liber. Jussu serenissimi Guglielmi ducis Mantuæ etc. conscriptus ejusdem alia quædam poematia. Venetiis, apud. Io. Alberti. 1586.* Cette édition contient de plus : *Aristotelis Ethicorum ad Nicomachum, liber V,* et vingt-trois discours dédiés, jusqu'à la fin de 1571, au marquis Scipion Gonzague.

(2) L'édition de Venise, de 1586, outre des hymnes pour les principales fêtes de l'année, contient aussi d'autres poésies, dont une à l'honneur du peintre Raphaël.

Intanto già ch' io veggo ch' Ella non si sdegna di veder volentieri le compositioni mie, io m'assicurerò di mandargliene tal volta alcune supplicandola di pagarsi della mia devotione verso di lei, et di quello ardentissimo affetto col quale baciandole humilissim^e le mani prego N. S. D. che le conceda longhissima et felicissima vita.

Da Roma, alli XXI di Maggio MDLXXV.

Di V. A.

Humilissimo et devotissimo servitore,

MARC' ANTONIO MURETO.

Al P^{mo} Signor mio Signor et Padrone Col^{mo}. Il Signor Duca di Mantova et di Monferrato.

VII

AU DUC DE MANTOUE

Sereniss^o Principe, mio Signore et Padrone Colend^{mo},

V. Altezza non potrebbe imaginarsi, quanto favore io recevo, quando mi vien comandata qual si voglia cosa da parte sua ; et quanto volentieri m' affatico per servirla. Et per ciò essendomi stato detto da M. Annibale Cappello l'altro giorno ch' ella vorrebbe da me un hinno per le laudi della festa di S. Michele (1) in versi di metri jambici, non più lungo ne più breve degli altri ch' io feci già comandato da lei nel quale si toccassero brevemente tutti gli ordini della Hierarchia celeste, quanto prima, et il manco male ch' io ho potuto l'ho fatto et mandoglielo insieme con questa supplicandola che si degni scusare la poca sufficienza mia, et accettare il buon animo, et mostrar di tenermi per humilissimo servitore suo comandandomi doue giudicherà ch' io non sia afatto inetto a far qualche cosetta in servizio suo. Con che le bacio, con quella maggior humiltà ch' io posso le mani ; et prego N. S. Dio per ogni grandezza et felicità sua.

Di Roma, alli 14 d'ottobre 1578.

Di V. Altezza, Ser^{ma},

Humilissim^o et devotissim^o servitore,

MARC' ANTONIO MURETO.

Al Sereniss^{mo} Sig^r. mio Signor et Padrone Col^{mo}. Il Sig^r. Duca di Mantova et di Monferrato.

(1) Cet hymne se trouve aussi dans l'édition vénitienne de 1586.

VIII

AU DUC DE MANTOUE

Ser^{mo} Principe, mio Signore et Padrone Col^{mo},

Hier sera hebbi la lettera che V. Altezza s'è degnata srivermi et hebbi quella contentezza, che debbo, intendendo l'hinno fatto da me per comandamento suo, non esserle afatto dispiaciuto. Ma perciocche Don Annibale, dandomi la Sua lettera m'accennò che alcuni huomini dotti qui di Roma, havevano dubitato per cagione d'una parola posta dentro, et non intendeuano assai chiaramente l'intento mio, hoggi, per modo di diporto m'è parso di farvi alcune brevi annotationi; delle quali mando ancora una copia a V. A. supplicandola che mi perdoni, se piglio troppo ardire mandandole cosuccie così poco degne di comparire inanzi agli occhi suoi. Che questa confidenza nasce dalla troppo gran benignità con la quale ella s'è degnato sempre di accettar le cose mie. Baciole humilissimamente le mani et prego Dio per ogni sua prosperità.

Di Roma, il primo di novembre 1578.

Di V. Altezza, Ser^{ma},

Humilissimo et devotissimo servitore,

MARC' ANTONIO MURETO.

Al Ser^{mo} Sig. mio Sig. et Padrone Col^{mo}. Il Sig. Duca di Mantova.

IX

AU DUC DE MANTOUE

Ser^{mo} Signor mio Signor et Padrone Col^{mo},

V. Altezza hauerà riceuuto a giorni passati un hinno per le laudi di Santa Barbara et un altro per il commune d'un confessore Pontefice. Hora gliene mando per il commune d'una Vergine; et la prego che mi perdoni se non son fatti secondo il desiderio suo et mio. Vorrei far meglio ma doue mancano le forze, V. Altezza si degni accettar l'animo. S'ella vuol favorirmi dé comandamenti suoi, io potro, questi quattro mesi che non mi bisognerà leggere in studio, attender a servirla con più commodità. Io l'honoro et

riverisco, quanto Prencipe che sia al mondo et mi reputo a singolarissima gratia, di poter gloriarmi d'essere servitor suo. Con che baciandole humilissimamente le mani prego N. S. Dio per la felicità sua.

Di Roma, il secondo di luglio 1580.

Di V. Al. Serma,

Devotissimo servitore,

MARC' ANTONIO MURETO.

Al Ser^{mo} Sig^r. mio Sig^r. et Padrone Col^{mo}. Il Sig. Duca di Mantova di Monferrato, etc.

(Archives des Gonzague à Mantoue. — Lettres de Rome).

DOCUMENTS DIVERS SE RAPPORTANT A MURET ET A SES ŒUVRES.

I

PRIVILÈGE POUR L'IMPRESSION DES ŒUVRES DE MURET A DEUX TYPOGRAPHES PARISIENS.

Die 12 julii 1579.

R. P. D. Marcus Ant. Muretus, cui, ut asseruit, nuper indultum et privilegium a Christianissimo et invictissimo Henrico tertio Galliae et Polloniae rege eligendi unum aut plures librariorum in regno Galliae, quibus tradat scripta sua imprimenda et publicanda, ita ut aliis omnibus et singulis librariis in hoc regno interdictum sit eorundem scriptorum impressione aut alibi impressorum venditione sub poenis in superscripto privilegio contentis sponte concedit facultatem D.-D. Michaeli Clopeyam et Roberto Columbello, typographis parisiensibus, excudendi in vim dicti privilegii infrascripta opera sua videlicet.

Commentarios in orationes Ciceronis in Catilinam; Scholia in Philippicas Ciceronis ab ipso R. P. de Mureto emendatus;

XV libros variorum lectionum;

Librum unum epistolarum;

Aristotelis Ethica, Politica et Rhetorica ab ipso emendata;

Poemata aucta et recognita.

Insuper constituit eosdem D. D. Michaellem et Robertum absentes, etc., et quemlibet eorum in solidum, etc. Ita quod, etc., ad ipsius, etc., dicta opera et permittatur ecudendum et excussa vendendum licere et libere possendi. Item ceteris omnibus et singulis librariis excussionem et impressionem hujus modi operum interdicendum et interdicti faciendum, et propterea eorum dicto Christianissimi rege aut magistratibus ab eo deputatis, etc., comparandum et dictum privilegium presentandum illiusq. observationem inviolabilem ac exsequutionem petendum et obtinendum (*omissis*).

Actum Romæ, in regione Campi Martii in domo suæ habitationis, presentibus D.-D. Tholomeo Titio de Castiglione, Aretino, et Lucio Bentio de Tuscanella testibus. (*Not. Joh. Paulus Maynus A. C., 1579, 2 pars., fol. 760.*)

II

TESTAMENT DE M. A. MURET

In nomine Domini. Amen.

Per hoc publicum Instrumentum cunctis evidenter pateat et sit notum quod anno a nativitate Domini *millesimo quingentesimo octuagesimo quinto*, indictione decima tertia, die vero *decima nona mensis Maij*, Pontificatus S^{mi} in Christo Patris et Dni nostri D. Sixti divina providentia Pape quinti anno primo.

In mei, Notarij publici et testium infrascriptorum ad hæc specialiter vocatorum presentia, personaliter constitutus eximius jurisconsultus R^{du}s D. us Marcus Antonius Murettus, Lemovicus in Urbe commorans, aliquali corporis sui infirmitate detentus agnoscens se mortalem et nolens intestatus decedere, sed testatus sponte animoque deliberato omnibusque melioribus modo via iure causa et forma quibus melius et efficacius potuit et debuit suum ultimum testamentum et suam ultimam voluntatem fecit et condidit in hunc qui sequitur modum, videlicet :

In primis muniens se signo Sanctæ Crucis, dicens : in nomine Patris, Filii, et Spiritus sanctus (*sic*). Amen, — eius animam nunc et quando contigerit illam a nexibus corporeis separari humiliter comendavit altissimo et omnipotenti Deo Salvatori nostro Iesu Christo, et gloriose Virgini Matri Mariæ, ac toti Curie celesti, et elegit corpori suo sepulturam in Ecclesia fratrum Minorum S^{ci} Francisci de Paula in monte Pincio, in loco honorabili in prima nave eius ecclesiæ. Ita quod aperiatur terra et supra ponatur

lapis marmoreus cum hiis verbis inscriptis videlicet: *Marcus Antonius Murettus ad Dei misericordiam obtinendam, piorum precibus adjuvari cupiens, corpus suum post mortem hoc loco sepelliri jussit, attributa sodalibus hujus Monasterij pecunia et imposito onere certarum missarum, arbitrato Ill^m et R^m Dni Nicolai Cardinalis Senonen, Vixit annos sexaginta et mandavit apponi diem ejus obitus voluitque sepelliri cum modica pompa funebri.*

Item prefatus D. testator heredem suum universalem omnium suorum bonorum mobilium et stabilium ac se moventium presentium et futurorum ubilibet existentium interimque creditorum et actionum instituit et esse voluit atque ore proprio nominavit Marcum Antonium Muretum, fratris sui filium, cuius fidei commisit ut de libris ipsius testatoris nullum omnino librum magnum siue parvum quolibet titulo unquam alienaverit, et si secus fecerit in singulos libros hujus modi cujuscumque generis et speciei sunt, voluit ab eodem herede persolvi supradictis fratribus Sanctissimæ Trinitatis aureos centum.

Executores autem presentis sui testamenti et suæ ultimæ voluntatis instituit et esse voluit prefatum Ill^{um} et R^{um} D. Cardinalem Senonen. et Ill^{um} et R^{um} D. Matteum Cardinalem de S^o Stephano in Celiomonte insolidum, quibus dedit amplam facultatem quæcumque ipsius Dⁿⁱ testatoris credita, pecuniarum summas, et quantitates res et bona a quibusvis debitoribus et solvere debentibus petendi, exigendi, recipiendi et habuisse confitendi ac de habitis et receptis et habuisse confessis quiltandi cum pactorum cum potestate substituendi et cum clausula ad lites. Hanc autem etc dictus testator dixit et asseruit esse suam ultimam voluntatem etc suum ultimum testamentum; quam et quod voluit valere iure testamenti et codicillorum et cujuslibet donationis et ultimæ voluntatis. Cassans etc. quod etc. Reservans sibi nihilominus prædictus testator omnimodam facultatem codicilandi toties quoties et prout sibi melius visum fuerit. Rogans me Notarium ut de premissis unum vel plura publicum seu publica conficerem Instrumentum vel Instrumenta.

Actum Romæ, in domo habitationis et camera cubicularia dicti Dni testatoris sita in regione S^{mæ} Trinitatis. Presentibus Illustre D. Comite Octavio Estensi Tassono Ferrariensi, et Ill. D^{no} Cesare Sfondrato Cremonensi et Mag^{co} D. Sebastiano Carolino Florentino et D. Iulio Cetuliese Tiburtino, et D. Cesare Albutio Comensi et D. Attilio Marcellini Perusino et D. Stephano Pertinale Ianuensi testibus ad præmissa vocatis, et rogatis.

Et Ego Ioannes Junianus, Clericus Lemovicensis Diœcesis publicus, apostolicæ cameræ et Sacri Palatii Apostolici causarum

Notarius et in Archivio Romanæ Curiaë descriptus quia præmissis cum prenomatis testibus interfui eaque in notam sumpsi, ideo hunc publicum Instrumentum subscripsi et signavi.

In fidem premissorum rogatus et requisitus (1).

(Archives du monastère de Sainte-Suzanne. Registre de Minutes, 1551-1596, fol. 1.)

III

EXTRAITS DU TESTAMENT DU NEVEU ET HÉRITIER DE M.-A. MURET.

Marco Antonio Mureto, figlio di Marco Antonio Mureto, costretto al letto dalla febbre, detta il suo ultimo testamento, disponendo, dopo di aver raccomandato l'anima a Dio, che il suo corpo abbia sepoltura nella Chiesa della S. S. Trinità dei Min : Oss : di S. Franco di Paola al Monte Pincio, lasciando a suffragio dell' anima sua e di suo Zio scudi 100, da giulii X a scudo, per messe da celebrarsi nell'anniversario della morte sua e di suo Zio.

A sua madre Anna e alle due sue sorelle, dimoranti a Limoges, lascia a titolo di legato Scudi 1500, cioè s. 500 per ciascuna, senza che altro possano pretendere di suoi beni. E nel caso di morte della madre o delle sorelle, i detti Sc. 1,500 siano devoluti a loro figli naturali, e siano investiti in tanti beni stabili nella Diocesi di Limoges.

Comanda e vuole che i suoi eredi ed esecutori del presente suo testamento, prelevino dai beni suoi proprii S. 500 per farne una croce col suo crocifisso e 4 candelieri d'argento da consegnarsi alla Ven^{le} Congregaz^{ne} sotto l'invocazione della Natività di M. V. eretta nel seminario di Roma, e se col tempo detta congregazione venisse a sciogliersi, detti oggetti vouldino ai R. R. P. P. Professi del nome di Gesu di Roma.

Al collegio Romano, a titolo di legato, lascia tutti i suoi libri della biblioteca, e tutta la biblioteca esistente sotto la custodia di Frati della S. S. Trinità, nonche quella a lui lasciata dallo Zio, proibendo assolutamente la vendita di qualsiasi volume.

Ai R. R. P. P. Gesuiti lascia S. 1,000 per tante messe da celebrarsi a suffragio dell' anima sua.

Per doti di venti orfanelle vergini povere lascia altri S. 1,000,

(1) Je dois cette copie à l'obligeance du surintendant des archives de Rome.

quali orfanelle, dovranno scegliersi e nominarsi da' suoi eredi ed esecutori testamentarii.

Lascia S. 2,000 per dotazione di tante povere Zitelle che voranno farsi monache.

All' ospedale di S. Giacomo degl' incurabili lascia S. 100; e altri S. 100 all' ospedale di Frati detti volgarmente di S. Giò. di Dio, posto nell' Isola avanti la Chiesa di S. Bartolomeo.

Lascia S. 100 alla Congregaz^{ne} dei 12 Apostoli nella Chiesa di S. S. Apostoli.

Lascia a Marsilio Cagnano dottor fisico S. 80.

Lascia S. 50 a Luca figlio di Giovanni Bene da S^{ta} Vittoria (Marche) per l'assistenza durante la sua malattia.

Stabilisce che tutti questi legati sieno soddisfatti da suoi eredi ed esecutori testamentari con le sue sostanze, più presto che sia possibile.

Infine eredi universali di tutti i suoi beni stabili e mobili, dritti, azioni e crediti, nomina, i suoi fidi' e preclari amici Ludovico Ryvaldi, Arcidiacono Veneziano e Marco Antonio Lanfranco Veronese, con le facultà e autorità di disporre a loro talento.

Fatto in Roma, li 14 marzo 1586.

GIOVANNI JUNIANUS, di Limoges, notaro.

(Archives du monastère de Sainte-Suzanne. Registre de Minutes, 1551-1596, fol. 2).

IV

INSCRIPTIONS SÉPULCRALES

Dans le pavé de la nef de gauche de l'église de Sainte-Trinité du Mont

D. O. M. S.

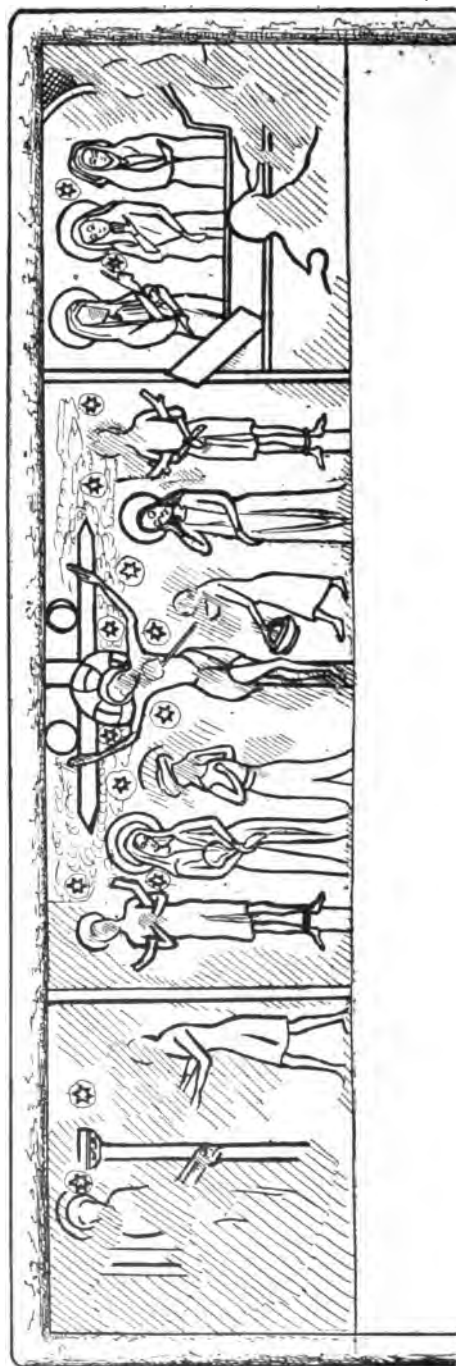
M. ANTONIUS, MURETUS *Lemovix*
Ad Dei misericordiam obtinendam
Piorum. precibus adiuvari. cupiens
Corpus suum. post. mortem. hoc loco
Sepeliri. jussit

Attributis. mille. scutatis. Hujus
Monast. Sodalib. impositoq. onere
Perpetuo, anniversarii

Nicolaus de Peliloi. card. Senonen
Testam. execut. poni mand.

Vixit ann. LIX, men. 11. obiit prid Non — Jun —
 1585

M. Ant. Mureto. magni. hujus Mureti
Fratris. filio. Ætate quidem...
Nominis. celebrit. minori. spe autem
Et expectatione prope pari
Immatura morte prærepto.
Ludovicus. Rioaldus. Lemovix, et
M. Ant. Lanfrancus. Veron. eius.
Testamento. ad. Pias. causas. facto
Scripti exēcutores poss.
Vixit ann. XVI. men. V obiit. Prid Non oct.
 CIOIQLXXXVI



Eglise de Saint-Victorien : Peintures du rétable

PEINTURES MURALES

DE

L'ÉGLISE DE SAINT-VICTURNIEN

L'église de Saint-Victurnien, canton de Saint-Junien, arrondissement de Rochechouart (Haute-Vienne) — qui vient d'être restaurée grâce au zèle de son curé, M. l'abbé Gaston, et à la générosité de quelques familles pieuses de la paroisse, — peut compter au nombre des édifices religieux d'importance secondaire les plus intéressants que possède le diocèse de Limoges.

Elle se compose de deux nefs parallèles, de trois travées chacune ; ces deux nefs, hautes et larges, accolées l'une à l'autre, donnent à l'église de Saint-Victurnien l'aspect d'une ancienne basilique dont la construction serait restée imparfaite, ou dont le temps et les hommes auraient fait disparaître une partie. — En réalité, le monument, tel qu'il nous apparaît aujourd'hui, ne peut se réclamer d'une haute antiquité.

Un examen, même très superficiel, permet d'en fixer l'âge approximatif. La nef qui se développe du côté de la Vienne a formé primitivement l'église, et cet édifice ne remonte pas, autant qu'on puisse en juger, au delà du ^{xii}^e siècle. Il offre, en effet, comme la plupart des églises de la contrée, les caractères de l'architecture romane de cette époque. Le chevet, au pignon médiocrement aigu, aux trois longues et étroites fenêtres, éveillant, par une image sensible, la pensée de la Trinité divine, lumière et vie du peuple chrétien, fournirait à lui seul une indication suffisante pour dater le monument.

La seconde nef a été ajoutée à l'église du ^{xii}^e siècle quelque deux cents ou deux cent cinquante ans plus tard. Sa construction

a permis d'enfermer dans l'enceinte du temple l'annexe renfermant le tombeau de saint Victurnien, au dessus ou plutôt au devant duquel avait été érigé un autel, devenu, après cet agrandissement, l'autel principal de la paroisse.

Saint Victurnien est le patron de la localité. On connaît sa légende. Né en Ecosse, de parents nobles, il cherchait, pour se livrer à toutes les rigueurs de la vie érémitique, une retraite où rien ne vint le distraire de ses méditations et de ses austérités. Il la trouva dans la « vallée ténébreuse » : c'est le nom qu'on donnait alors à ce canton sauvage, dont il commença la transformation et qui est devenu, sous ses bénédictions, « une des campagnes les plus fertiles, les plus salubres et les plus riantes de tout le Limousin » (1).

Le tombeau du solitaire s'élevait au milieu d'une chapelle, qui fut vraisemblablement mise en communication avec l'église dès l'époque de la construction de cette dernière. Remaniée à plusieurs reprises, cette sépulture n'en a pas moins conservé, semble-t-il, ses dispositions primitives. La fosse est perpendiculaire à l'autel, comme la sépulture de Saint-Junien au grand autel de la collégiale. On y accédait autrefois par deux petits escaliers latéraux, étroits et raides, pratiqués sous le massif même de maçonnerie qui supportait la pierre consacrée; la chambre sépulcrale, dont les dimensions n'excèdent pas beaucoup celles d'une fosse ordinaire, formait ainsi comme une crypte minuscule en arrière de l'autel.

Plus tard, et à une date relativement récente, on mura complètement l'un des escaliers; l'entrée de l'autre degré fut couverte, mais il était plus aisé d'en rétablir l'accès. Le sépulcre fut ainsi tout à fait fermé. Toutefois, dans une sorte d'encadrement en maçonnerie, qui termine en arrière le massif de l'autel, on pratiqua deux lucarnes rondes, ouvrant sur la fosse et par où les pèlerins pouvaient passer la tête et jeter un regard dans l'intérieur du sépulcre où avaient longtemps reposé les restes du saint ermite.

L'encadrement dont nous venons de parler est analogue à un chambranle de cheminée. Les pieds droits qui le supportent sont ornés d'une série de palmettes à leur partie supérieure. Sur le devant, un large bourrelet de granit le contourne: le cadre

(1) *Récits de l'histoire du Limousin* publiés par la Société archéologique de Limoges. — Limoges, Barbou, 1885: IV. *Ermitages et monastères*, par M^{re} Rougerie, évêque de Pamiers.

dépasse en hauteur le massif de l'ancien autel ; il formait, au-dessus de celui-ci, une sorte de rétable de 0^m,72 environ, présentant, en dedans du tore de la pierre, une paroi lisse de 0^m,64 de haut sur une largeur de 2^m,65 environ.

Les boiseries qui formaient la décoration de l'ancien autel recouvraient complètement cette paroi ; on a dû les enlever pour installer la belle table sculptée sortant des ateliers de M. Gardien et donnée à l'église par la famille d'Hugonneau. Le petit rétable, débarrassé de ce manteau, a laissé voir de curieuses peintures remontant au moyen-âge et dont personne à Saint-Victurnien ne soupçonnait l'existence. Ces peintures, exécutées à la détrempe, sur un enduit fort endommagé aujourd'hui, par un artiste non sans mérite, sont déjà recouvertes par l'entablement du nouvel autel et par ses garnitures. Il ne pouvait en être autrement, vu la disposition des lieux et les nécessités du culte ; mais avant de cacher de nouveau à tous les yeux ces précieux vestiges de l'art ancien, le curé a eu le soin d'informer de sa découverte M. le Président de la Société archéologique de Limoges et plusieurs de nos collègues ont pu, comme nous, étudier les peintures de Saint-Victurnien.

La paroi formant rétable sur laquelle ces peintures ont été exécutées, est divisée en trois tableaux par deux larges raies verticales blanches, liserées de noir. Le compartiment central mesure 1^m,08 de largeur ; ceux de droite et de gauche, 0^m,75 environ chacun. Nous avons dit que la hauteur du plan vertical jusqu'au bourrelet était d'environ 0^m,64.

La scène qui occupe le tableau du milieu est, dans son ensemble, la mieux conservée des trois. Le peintre y a représenté le Calvaire. Au milieu, le Christ en croix, la tête entourée d'un double nimbe crucifère : la bande intérieure bleue, la bande extérieure rouge, la croix jaune. Le visage du divin crucifié est effacé : à peine distingue-t-on le contour de sa longue chevelure, d'un brun tirant sur le châtain, et de sa barbe, d'un ton un peu plus clair. La tête est penchée à droite ; les bras, émaciés, sont d'une longueur démesurée ; les mains, extraordinairement longues aussi, semblent difformes ; les jambes ne sont pas moins maigres que les bras. On ne distingue pas d'une façon très nette leur arrangement et leur direction. Le jupon qui ceint les reins du Christ ne tombe pas à plis droits le long des cuisses comme le jupon des Crucifix dits byzantins. Il s'enroule autour des hanches et des cuisses et s'arrête fort au dessus du genou. Ce jupon paraît avoir été peint en blanc ; toutefois il offre, sur les

bords et au devant des hanches, d'assez larges espaces d'un bleu tirant sur le bleu lapis. Presque tous les autres bleus sont d'un ton clair. Les chairs du Christ sont blanchâtres, réchauffées toutefois par une teinte rose violacée. Au côté droit, aux mains, aux pieds et au front, perlent des gouttes de sang.

La croix, d'une couleur bois pâle, presque grise, dont les bras, fort longs, se terminent en pointes aiguës, ne porte ni titre ni *suppedaneum*, autant du moins qu'on puisse en juger : elle se dresse au milieu d'un nuage noirâtre, évoquant le souvenir des ténèbres qui couvrirent la terre au moment où l'Homme-Dieu rendit le dernier soupir. Au-dessus, on voit le ciel bleu, et le soleil et la lune, le premier d'un jaune pâle, la seconde figurée par un arc blanc découpé sur un disque jaune, apparaissent, témoins muets du drame qui s'accomplit sur la terre. Ça et là, sur le fond, dont on ne parvient à distinguer ni le ton général ni les détails, sont piquées des étoiles blanchâtres entourées d'un lambeau d'azur.

De chaque côté, trois figures s'échelonnent pour ainsi dire à partir de la croix jusqu'au trait qui sépare la scène principale des deux tableaux latéraux. Ce sont, à droite — par rapport au spectateur — un personnage de petite taille, vêtu de blanc, penché, en partie effacé, paraissant tendre au Christ, au bout d'une lance rouge, une masse noirâtre où il est permis de reconnaître l'éponge enfiellée, — et portant de l'autre main une sorte de seau blanc et jaune ; — puis saint Jean, dans l'attitude de la douleur et de la méditation, la tête inclinée, la joue appuyée sur sa main. Longs cheveux châtain foncé, robe bleue et manteau blanc. Large nimbe jaunâtre. Derrière le disciple préféré, le mauvais larron, vêtu d'une sorte de longue chemise rouge sans ceinture et à manches courtes, est attaché à un tronc d'arbre, dont deux grosses branches passent sous ses aisselles ; ses bras sont ramenés devant lui et ses mains liées. Les jambes pendent ; les pieds, liés aussi, sont opposés. On ne distingue plus la figure. L'arbre est brun noirâtre, il n'a ni feuilles ni rameaux secondaires.

A gauche, Marie-Madeleine, de proportions très inférieures à celles des autres personnages, comme le bourreau qui lui fait face, s'avance vers la croix ; elle porte une de ses mains à ses yeux et presse ou frappe de l'autre sa poitrine. La pécheresse, dont les traits ne sont pas reconnaissables et dont on ne distingue que la longue chevelure noire ou du moins d'une couleur très foncée, est coiffée d'une sorte de turban rouge et vêtue d'une robe de même couleur, avec ceinture jaune. Cette robe, dont une échancrure permet d'apercevoir une sous-jupe blanche, laisse les bras et le cou nus.

La tête de la Madeleine paraît n'avoir pas été entourée d'un nimbe. Tout au moins n'en avons-nous reconnu aucune trace.

Pour être plus contenue, la douleur de la Vierge n'est pas moins expressive ; la mère du Christ laisse tomber ses bras au devant d'elle et ses mains se croisent sur le sein qui a porté la divine victime. Sa pose dénote l'angoisse et l'accablement. Marie est vêtue d'une robe blanche, couverte d'une sorte de longue mante bleue qu'elle relève sur l'avant-bras droit. Sa tête paraît entourée d'un double nimbe, l'un blanc et l'autre jaune.

Derrière elle, le bon larron, dont la tête est déjà ceinte du nimbe des bienheureux, est attaché à un arbre de la même manière que son compagnon ; mais au lieu de retomber comme celles du mauvais larron, ses mains se relèvent sur la poitrine et se joignent avec le geste de la prière. La chemise blanche qui le revêt, symbole de l'innocence recouvrée, atteste qu'il a obtenu du Christ le pardon de ses crimes et qu'il s'apprête à suivre son divin Rédempteur au séjour des saints.

On a vu, par notre description, que, à droite et à gauche, les personnages sont rangés symétriquement et représentés avec des proportions de plus en plus grandes, à partir de la croix, centre de la composition, jusqu'à l'extrémité du tableau. Il y a là une disposition perspective qu'il faut noter. Les deux larrons sont sur le premier plan ; un peu plus loin, Marie et saint Jean ; plus loin encore, la Madeleine et le bourreau. Le crucifix ferme la perspective et la scène. Mais la taille des personnages seule accuse l'intention de l'artiste, et à ne regarder que le terrain, par exemple, tous les acteurs semblent être sur le même plan. Le Christ seul échappe à la règle que le peintre applique aux acteurs secondaires, et ses proportions, loin d'être amoindries par le recul, sont au contraire supérieures à celles des autres figures.

La scène qui occupe la gauche du spectateur est presque complètement effacée.

Dans la partie du tableau qui touche au panneau central, seulement, on voit un homme, en tunique courte, de couleur rouge et serrée à la taille ; ce personnage, dont la figure est endommagée, va de la droite du spectateur à sa gauche, plie les bras et porte en avant ses deux mains. Les jambes et les bras sont nus. Plus loin, vers le milieu de la scène, on croit distinguer une grande figure nimbée, drapée dans un vêtement aux tons violacés, et tout auprès, une colonne verte, à fût assez délié et à chapiteau blanc, un peu écrasé. Comme il semble qu'une des mains au moins du personnage vient passer au devant de la

colonne, on peut conjecturer que ce tableau représentait la *Flagellation*, ou peut être l'*Ecce homo*. Tout le coin supérieur de cette scène, à gauche, est recouvert d'un enduit rouge, qui paraît avoir été appliqué à une époque relativement moderne, lors de l'installation des boiseries qu'on vient d'enlever, selon toute probabilité. Cette couleur se mêle aux tons verdâtres et confus qui subsistent de l'ancienne fresque et le tout forme une sorte de masse confuse, de lavage sans nom, ne permettant même pas d'émettre une hypothèse quelconque sur les détails de ce côté tout entier du panneau.

Bien que toute l'extrémité du tableau de droite soit fort endommagée, et que celui-ci présente, dans l'angle de l'encadrement formé par l'ourlet de granit, les mêmes bavures d'enduit rouge, le sujet s'en reconnaît aisément. L'artiste a voulu montrer les saintes femmes au tombeau du Seigneur, trouvant le sépulcre vide de l'hôte divin que leurs pieuses mains y ont déposé. Le couvercle du tombeau est relevé, et le suaire rejeté sur les bords de la pierre grise, dans l'intérieur de laquelle le spectateur peut, comme les personnages du tableau, plonger le regard pour s'assurer de la résurrection du Christ.

Un personnage, debout à la tête du tombeau, fait aux saintes femmes le récit du miracle : *Surrexit, non est hic* ! — De sa main gauche il montre le sépulcre vide et l'index de la droite précise et souligne chacune de ses paroles. Par malheur les traits de ce personnage sont effacés. Son voile et son manteau blanc, sa robe bleue, le nimbe qui entoure la tête pourraient se rapporter à la Vierge ; mais il n'est guère admissible que l'artiste ait voulu représenter Marie : sa présence à cette scène n'est mentionnée par aucun des Évangélistes. Il faut donc reconnaître dans cette figure le « jeune homme vêtu de blanc », l'ange qui annonça aux fidèles amies de Jésus la nouvelle de la Résurrection.

La femme placée à côté de l'ange et à laquelle il adresse la parole, est sans nul doute, sainte Madeleine : elle manifeste, par son attitude, son admiration et sa joie. La grande pénitente a conservé la robe rouge que nous lui avons vue tout-à-l'heure ; mais cette robe a des manches, et un voile complète le costume. L'artiste, cette fois, a donné à Madeleine le nimbe des saints.

Une autre femme, sans nimbe, croyons-nous, se tient auprès de Madeleine ; c'est sans doute Marie, mère de Jacques. Elle est couverte d'une longue mante verte à peine entr'ouverte au devant de la poitrine, et dont on ne voit sortir qu'une de ses mains. Un voile jaune lui couvre la tête et retombe des deux côtés de la figure.

Au delà, on ne distingue plus rien, à l'exception d'un fragment d'arceau et d'une sorte de treillis figurant peut être un vitrail et au travers duquel on aperçoit le ciel bleu.

La composition de ces diverses scènes est d'une grande simplicité et d'une naïveté charmante. On a vu que la perspective n'existe pas à proprement parler ou tout ou moins n'est pas indiquée. Le modelé ne s'accuse que par quelques traits noirs, assez sobrement distribués. Les couleurs, posées par teintes plates, sont franches, mais en général d'un ton assez doux : la plupart des bleus sont clairs ; le vert, quoique assez corsé, ne manque pas de transparence ; le blanc n'est pas très vif ; le jaune tire le plus souvent sur le chrôme. Seuls les rouges sont d'un vermillon un peu cru, et présentent en même temps un aspect lourd et opaque. Les carnations montrent un rose fade, allant parfois, néanmoins, jusqu'au violacé. La joue de tous les personnages est avivée d'un point de vermillon. Les traits sont finement indiqués ; les figures régulières. Les yeux longs, mais non relevés ni contournés. Sauf l'exagération des extrémités, des mains en particulier, les proportions paraissent exactes. Le dessin est, en résumé, net et assez correct. Les contours des personnages et des objets sont accusés par un large trait noir, qui fait penser au réseau de plomb cernant les figures représentées sur les anciens vitraux.

Ce qu'il y a de remarquable surtout dans la fresque de saint Victurnien, c'est la vérité de l'attitude de chaque personnage et l'intensité expressive du geste. Sous ce rapport, les plus exigeants ne sauraient désirer mieux. Là surtout est l'intérêt et la valeur de ces peintures, en même temps que la caractéristique de l'art dont elles sont un précieux monument.

En matière d'art, c'est une grave erreur de prétendre appliquer les mêmes théories à tous les peuples et à tous les temps. Il faut savoir faire la part non-seulement de l'éducation esthétique et des moyens d'exécution de chaque époque, mais encore du but en vue duquel les artistes de cette époque ont dirigé leur effort. Il faut aussi se tenir en garde contre son propre tempérament et son goût particulier.

Ce n'est point chose fort rare de rencontrer des personnes qui considèrent la plus petite des pyramides, le plus modeste des obélisques, comme une œuvre d'art supérieure à nos plus belles églises romanes, à nos plus majestueuses cathédrales gothiques. Certains hommes, et non des moins instruits, passeront dédaigneux à côté d'une gracieuse statuette du xiv^e siècle et se

pâmeront devant l'œil morne, l'aspect glacial et mystérieux d'un sphinx, devant la lourde et étrange silhouette d'un colosse assyrien. Il faut à ces esprits le vague, le grandiose, l'inconnu : le démesuré et l'incompréhensible, loin de les rebuter, éveillent au contraire des imaginations qui se plaisent aux vastes rêves. Les gens de ce tempérament prennent volontiers l'impression de surprise qui les saisit pour un signe impérieux de la présence du beau et pour la manifestation de son irrésistible pouvoir sur les sens et sur l'âme.

Ce n'est pas qu'il nient l'art grec. La beauté classique garde toujours, en effet, un caractère général et en quelque sorte synthétique dont ils s'accommodent fort bien. Ils admirent cette recherche exclusive de l'harmonie des lignes, cette esthétique un peu abstraite, ces images, pour ainsi dire impersonnelles, ne traduisant ni les émotions ni les passions propres à tel ou tel individu et ne représentant en somme autre chose, sous des dénominations plus ou moins bien justifiées par l'attitude, le costume, les attributs, — que l'humanité à divers âges, en diverses conditions ou à différents degrés de culture. Tout autre est l'art du moyen-âge, qui aime l'analyse et recherche surtout l'expression individuelle. L'homme moral joue ici le grand rôle; et il faut absolument, pour comprendre les inspirations artistiques de ce temps là, admettre la domination de l'âme sur le corps. — Les hommes dont nous parlions tout à l'heure ne possèdent pas le sens de cet art, l'intelligence de cette beauté, qui n'est plus ni le produit d'une combinaison savante de lignes ni la réalisation correcte d'un type général, mais le résultat d'une étude psychologique toute individuelle, parfois très raffinée.

En y réfléchissant un peu, on arrive à discerner la raison de cette inaptitude de certaines personnes à goûter l'art médiéval. Il y a des esprits qui manquent essentiellement de simplicité et de naturel, partant de sincérité. La naïveté les étonne; l'émotion leur fait peur. Or, il n'y eut jamais rien de plus naïf et de plus sincère que les conceptions des artistes du moyen-âge. Le corps n'étant plus considéré que comme le serviteur et l'instrument docile de l'esprit, n'est qu'un accessoire souvent fort négligé. La mimique devient sa principale raison d'être, son seul rôle nécessaire. Il n'est plus, comme dans l'art antique, cette incarnation même, cette forme visible du beau idéal sur laquelle doit avec complaisance se reposer le regard : il n'est qu'un vêtement sans importance en soi, qu'une enveloppe passagère destinée à s'évanouir le jour où l'esprit sera rendu à la liberté. L'artiste daignerait à peine s'occuper de cette dépouille s'il

n'était obligé à certains ménagements vis à vis de ce corps si dédaigné, à cause du service qu'il en attend : il ne peut, en effet, se passer de la matière pour traduire sa pensée. Le corps deviendra donc à ce point de vue exclusif, l'objet de son attention, de son étude et de ses soins, et parfois il arrivera dans ses créations géniales à réaliser des types qui, même sous le rapport de la beauté physique, n'auront rien à envier aux plus splendides types de l'art ancien ; mais on ne verra jamais la beauté extérieure, la beauté plastique, envisagée par les maîtres du moyen-âge, même au ^{xiii}^e siècle, comme le but du travail artistique ; celui-cidoit avant tout et par dessus tout, rendre sensible une pensée très concrète et très personnelle. Pour peu qu'on étudie ces œuvres, surtout celles où l'artiste a été en situation de se rapprocher de son but et de réaliser dans une certaine mesure son idéal, pour peu qu'on cherche à se pénétrer de l'esprit qui animait l'auteur et ses contemporains, on parvient à apprécier les réelles beautés de cet art si chercheur, si consciencieux, si délicat, si élevé, et on s'étonne d'entendre des hommes intelligents, des hommes instruits et réfléchis traiter de période « d'abominable barbarie » (1) une époque qui a légué à notre admiration les statues de la cathédrale d'Amiens, et le gracieux édifice de la Sainte-Chapelle, c'est-à-dire des œuvres pouvant compter au nombre des conceptions les plus belles du génie et des créations les plus merveilleuses de l'art humain depuis le commencement du monde.

Revenons aux peintures de l'église de Saint-Victurnien, dont cette digression nous a un peu éloigné.

A quelle époque doivent-elles être attribuées ? Sont-elles, comme paraissent l'indiquer certains détails, de la fin du ^{xiv}^e siècle, ou faut-il reporter au siècle suivant la date de leur exécution ?

Disons d'abord qu'aucun document, aucun texte ne fournit d'indice sur ce point. On n'a même pas, croyons-nous, de renseignement précis sur l'époque du remaniement de l'église et de l'adjonction de la seconde nef. Il faut donc recourir, pour être fixé, à l'examen de ces peintures elles-mêmes et à l'étude attentive de leurs caractères intrinsèques.

La forme contournée du corps du Christ et la longue et mince colonne qu'on distingue parmi les rares fragments subsistants de la scène de gauche, paraissent se rapporter au ^{xv}^e siècle. Cette

(1) Le mot est tombé, il n'y a pas bien longtemps, d'une bouche officielle ; il a déjà été relevé avec juste raison.

indication est corroborée par la forme de la coiffure d'une des saintes femmes de la scène de droite.

D'autre part, les peintures à teintes plates, dans le goût de celles de Saint-Victurnien, ne sont pas rares au ^{xv}^e siècle, et à partir du ^{xiv}^e on trouve assez fréquemment les rétables ornés de sujets peints. Ajoutons que la gamme de couleurs qu'on observe sur notre fresque est bien celle de cette époque.

En fixant à la première moitié ou même au milieu du ^{xv}^e siècle la date des peintures découvertes à Saint-Victurnien, on ne saurait donc s'éloigner beaucoup de la vérité. M. R. de Lasteyrie, à qui nous avons soumis un croquis de ce rétable, estime que sa décoration n'est pas antérieure aux dernières années du moyen-âge. Un avis aussi autorisé nous dispense d'insister davantage sur ce point.

Le département de la Haute-Vienne possède peu d'anciennes peintures. La curieuse chasse qui décore une salle du château de Rochechouart, est, à notre connaissance, dans cette catégorie d'ouvrage d'art, un des morceaux dont la date se rapproche le plus de celle du rétable de Saint-Victurnien. Cette chasse semble toutefois postérieure de cinquante ans au moins aux peintures auxquelles nous avons consacré cette courte et trop incomplète notice.

Nous ne connaissons, dans toute la province, aucun rétable peint dont on puisse rapporter l'exécution au ^{xv}^e siècle. L'autel de Saint-Victurnien est donc doublement précieux pour nous. Les ecclésiastiques qui seront successivement appelés à administrer la paroisse n'oublieront pas que, derrière les boiseries du maître-autel se cache un intéressant débris de l'art médiéval, et ils devront se garder de faire ou de laisser faire rien qui puisse y porter dommage.

Nous joignons à cette notice un croquis de notre fresque pris par nous le jour même où elle a été définitivement recouverte. Nous en possédons une belle aquarelle exécutée d'après nos indications par M. Ferdinand Guybert, de Paris.

LOUIS GUIBERT.



BIBLIOTHÈQUE

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE

DU LIMOUSIN



Nous avons rédigé récemment, pour le Ministère de l'Instruction publique, l'inventaire des pièces et volumes manuscrits que possède notre Société archéologique. Cet inventaire devant figurer dans le recueil général que prépare le Ministère, il n'y a point lieu de le reproduire ici. Nous donnerons donc seulement :

1° Le catalogue des ouvrages à figures, des cartes et plans relatifs au Limousin, que possède ladite Société;

2° Le catalogue de tous les ouvrages imprimés, antérieurs à la Révolution, qui sont entrés d'une manière ou d'une autre dans sa bibliothèque.

Nous réservons pour une autre fois le catalogue des livres liturgiques, parce que la collection est à la veille d'un accroissement considérable.

Quant à celui des publications modernes relatives à l'histoire du Limousin et des autres provinces de l'ancienne France, il peut être ajourné sans grand inconvénient dans une bibliothèque qui compte à peine un millier de volumes.

I

CATALOGUE DES OUVRAGES A FIGURES,

DES CARTES ET PLANS RELATIFS AU LIMOUSIN

1. — Plan figuratif, à la plume, des fontaines de Limoges, sous ce titre: *C'est la figure des dohactz des fontaines*. P. REGINA. — Commencement du xvi^e siècle. Parchemin, 0^m,27 sur 0^m,40. (Cf. M. Paul DUCOURTIEUX dans le *Bull. de la Soc. arch. du Limousin*, XXXV, p. 96.)

2. — Carte du Limousin gravée, avec un plan du Château de Limoges dans l'un des angles. Par Jean FAYEN, 1594. — (Cf. M. Paul DUCOURTIEUX, *Limoges d'après ses anciens plans*, p. 7.)

Don de M. Nadaud, premier président honoraire de la Cour de Grenoble.

3. — Plan de Limoges gravé, dit Plan des Trésoriers de France. Par A. JOUVIN, de Rochefort [1680]. — (Cf. M. Paul DUCOURTIEUX, *ibid.*, p. 12).

4. — Carte de la généralité de Limoges avec ses cinq élections, gravée. Par JAILLOT, géographe. — *Paris, Jaillot, 1715*, in plano. — (Cf. le *Bull. de la Soc. arch. du Limousin*, XXXI, p. 312).

Don de M. Nadaud, premier président honoraire de la Cour de Grenoble.

5. — Album de l'abbé LÉGROS († 1811), contenant des vues de monuments français et italiens, des sujets religieux, des monnaies anciennes et modernes, françaises et étrangères, une petite carte d'Italie, des inscriptions, des blasons, des enluminures, les signes du zodiaque, etc., le tout dessiné (quelquefois rapporté) et expliqué par cet abbé. — Six feuilles in folio.

Le Limousin n'est représenté que par une pierre tombale de La Souterraine, la main bénissante de Bessines, quelques monnaies et blasons et le vitrail dit de Jeanne d'Albret.

6. — Planches de l'Essai historique sur la Sénatorerie de Limoges par Jacques Duroux. — Limoges, 1811. *De Crossas, sculps.* (Il y a quatre planches dont trois en double et une en triple. Au total 10 pièces).

7. — Album..... contenant les monuments romains et du moyen-âge, urnes, vases, bas-reliefs, pierres tumulaires, inscriptions, monnaies, blasons, etc., trouvés dans les arrondissements de Limoges, Bellac et Rochechouart, par C. N. ALLOU, ingénieur des mines. In folio.

Cet Album, appelé aussi *Atlas des antiquités de la Haute-Vienne*, est un complément inédit de la Description des monuments des différents âges observés dans le département de la Haute-Vienne, par le même. (*Limoges, F. Chapoulaud, 1821, gr. in-8°*). Donné à la Société archéologique du Limousin en 1857, il comprenait alors 26 planches, dont 22 dessinées par Allou. M. M. Ardant en a énuméré et décrit sommairement 24 dans le *Bulletin* de notre Société, VII, 80 et ss. Il n'en subsiste plus aujourd'hui que 21, avec une numérotation en chiffres arabes de I à XXI, sur étiquettes collées qui dissimulent les numéros indiqués par M. Ardant.

La pl. chiffrée I par M. Ardant (carte archéologique du département), la pl. VI bis (calque des dessins de Beaumesnil) et la pl. XXIII (monuments de l'arr. de Saint-Yrieix) sont perdues. En outre, la pl. XV (dessins de

Beaumesnil, inscription arabe, etc.) semble avoir été remplacée par la feuille XIX (lions de Saint-Martial, andeix, etc.) que M. Ardant ne mentionne pas.

Feuilles 1 à 5 (Ardant, II à VI), signées C. N. ALLOU *del.* 1835, la dernière, 1836. Monuments gaulois et romains dans l'arr. de Limoges.

Feuille 6 (Ardant, XVI), signée C. V. *d'après Allou*, 1837. Monuments du moyen-âge à Limoges.

Feuilles 7 et 8 (Ardant, XVII et XVIII), signées C. V. *d'après Allou*, 1837. Monuments du moyen-âge dans l'arr. de Limoges.

Feuille 9 (Ardant, XIX), signée C. V. *d'après Allou*, 1837. Monuments romains et gaulois dans l'arr. de Bellac.

Feuille 10 (Ardant, XX), signée C. V. *d'après Allou*, 1837. Monuments du moyen-âge dans l'arr. de Bellac et monuments gaulois dans l'arr. de Rochechouart.

Feuilles 11 et 12 (Ardant, XXI et XXII), signées C. V. *d'après Allou*, 1837. Monuments du moyen-âge dans l'arr. de Rochechouart.

Feuilles 13 (Ardant, X), — 14 (Ardant, VII), — et 15 (Ardant, VIII), sans signature ni date; aspect jaunâtre et vieilli. Suite des monuments romains dans l'arr. de Limoges.

Feuilles 16 (Ardant, XI) — 17 (Ardant, XIII) — 18 (Ardant, XII) — 19 (Ardant, ...?) — et 20 (Ardant, XIV), sans signature ni date; aspect jaunâtre et vieilli, sauf le n° 19. Suite des monuments du moyen-âge à Limoges.

Feuille 21 (Ardant, IX), sans signature ni date. Suite des monuments romains : monnaies et médailles.

Plan des ruines de Chalusset. Signé C. N. ALLOU, ing. des mines, 1821 et 1823. Echelle de 1 cent. pour 30 pieds.

8. — Historique monumental de l'ancienne province du Limousin, par TRIPON. — *Limoges*, M. Darde, 1837, in-4°.

L'exemplaire de la Société archéologique est fort incomplet, bien qu'il offre un grand nombre de planches en double. Il n'y a donc point encore lieu de le décrire. (Voy. ci-dessus, page 167, la notice que nous avons consacrée à Tripont et à son œuvre).

9. — Carton où sont confondus pêle-mêle quelques-uns des portraits publiés par ALBERT dans les deux ouvrages suivants :

A. — Galerie de portraits des personnages célèbres de l'ancienne province du Limousin. — *Limoges*, Ardillier, 1849-1852, gr. in-4°.

B. — Galerie de portraits des hommes illustres du département de la Corrèze. — *Limoges, Ducourtieux, 1863-1870, gr. in-4° (1).*

La Société possède :

Le chancelier d'Aguesseau, Baluze (en double), Bonneval-Pacha, Boyer (en double), Brune (en double), Bugeaud, Cabanis, Michel Chevalier, Clément VI (en double), Daniel de Cosnac, Jean Decordes, général Delmas, Jean Dorat, cardinal Dubois (en double), Dupuytren, Elie, Gaucelm Faydit (!), de Feletz, Gay-Lussac, Grégoire XI, Gorsas, amiral Grivel, Guérin, Innocent VI, Jourdan, Ch.-Phil. de Lasteyrie, Latreille (en double). Ant. de Lestang, Marmontel, Melon, M.-Ant. Muret, duc de Noailles, de La Reynie, baron Rivet, M^{lle} de Sombreuil, Sahuguet d'Armazit d'Espagnac, Treilhard, Vergniaud, et en outre le tombeau de Bonneval-Pacha ainsi que la maison où est né Treilhard, et les notices biographiques qui se rapportent à chaque portrait.

10. — Album du petit séminaire du Dorat, par l'abbé TEXIER. Huit pages in folio de texte et six planches gravées par Gauthier. — *Paris, Didron, 1852, in-fol.*

Les planches représentent : 1° vue du Petit-Séminaire du Dorat ; 2° façade ouest de la Collégiale du Dorat ; 3° abside de l'ancienne Eglise ; 4° prieuré du Pont-Saint-Martin ; 5° la porte Bergère au Dorat ; 6° vue de la ville de Bellac.

11. — Histoire de Jésus-Christ en figures. Gouaches du XII^e au XIII^e siècles conservées jadis à la collégiale de Saint-Martial de Limoges et publiées par le comte Auguste de Bastard (pour l'Exposition internationale de 1878). — *Paris, Imprimerie nationale, 1879, in-folio.*

Les trente planches contenues dans l'ouvrage représentent : 1° l'Annonciation ; 2° la Nativité ; 3° l'Annonce aux bergers ; 4° les Mages devant Hérode ; 5° l'Adoration des Mages ; 6° la Fuite en Egypte ; 7° la Présentation de Jésus au Temple ; 8° le Baptême de Jésus-Christ ; 9° la Tentation dans le désert ; 10° l'Entrée de Jésus-Christ à Jérusalem ; 10° la dernière Cène ; 12° le Lavement des pieds ; 13° la Trahison de Judas ; 14° le Couronnement d'épines ; 15° la Flagellation ; 16° le Portement de croix ; 17° le Crucifiement ; 18° la Descente de croix ; 19° la Mise au tombeau ; 20° les Saintes femmes au tombeau ; 21° la Descente de Jésus-Christ aux limbes ; 22° l'Apparition à Madeleine ; 23° l'Incrédulité de Thomas ; 24° les Pèlerins d'Emmaüs ; 25° la Fraction du pain ; 26° l'Ascension ; 27° la Pentecôte ; 28° le Jugement dernier ; 29° le Roi de gloire ; 30° le Couronnement de la Vierge.

(Don de M^{me} la comtesse Auguste de Bastard, 1886).

(1) Voy. ci-dessus, page 174, la notice que nous avons consacrée à Albert.

12. — Sigillographie du Bas-Limousin, par Philippe DE BOSREDON et Ernest RUPIN. — *Brive, Marcel Roche*, 1887, gr. in-4 de 840 pages, avec de très nombreuses figures.

13. — Exposition rétrospective de Limoges, 1886. Photographies par MIEUSEMENT, attaché à la Commission des Monuments historiques et à la direction des cultes. Texte par Louis GUIBERT, de Limoges. — [*Paris*, 1887], gr. in-4° de 49 planches.

14. — Orfèvrerie et émaillerie limousines, par Léon PALUSTRE et X. BARBIER DE MONTAULT. Première partie : Pièces exposées à Limoges en 1886. 30 planches en phototypie par P.-Albert Dujardin. — *Paris, A. Picard*, 1887, in-4°. — Introd. de XVI pages. 30 planches avec chacune deux pages de description, non chiffrées. (Fasc. II des *Mélanges d'art et d'archéologie*).

La Société possède deux exemplaires de cet ouvrage.

II

CATALOGUE DES OUVRAGES IMPRIMÉS ANTÉRIEURS A LA RÉVOLUTION.

1. — Tomus primus quatuor conciliorum generalium... — *Cum privilegio venundatur Parisiis in edibus Galotti a Prato*, 1524, gr. in-4° de 86-258 feuillets, plus 30 feuillets liminaires non chiffrés.

Le dernier feuillet donne la date de 1524. Le second feuillet contient l'épître dédicatoire de l'auteur, Jacques MERLIN, docteur en théologie (originaire de Saint-Victorien, près Limoges, mort en 1541) à *Reverendissimis in Christo patribus et dominis meis prestantissimis Stephano et Francisco Poncheriis, Senonensis et Parisiensis ecclesie, presulibus circumspectissimis*.

Sous la même couverture est compris le :

Secundus tomus conciliorum generalium. — *Même libraire, même format, même date que précédemment*. 233 feuillets, plus 10 feuillets liminaires non chiffrés.

2. — Traité de dessin par Albert DURER. — *Nuremberg*, 1532. In-4° de 77 feuillets, non chiffrés, avec nombreuses figures en tête; caractères gothiques.

Le feuillet de tête fait défaut; mais la description qui suit prouve que ce traité n'est autre chose que le *De symmetria partium in rectis formis humanorum corporum*, traduit en latin par Joachim CAMERARIUS, sur le texte allemand de l'auteur. Le volume s'ouvre par une longue épître : *Aequis et studiosis bonorum artium lectoribus*, suivie de deux autres épîtres à Christophorus Colerus V. Cos, et d'un index des noms latins qui désignent les parties du corps humain, avec le terme allemand correspondant.

Puis vient le livre premier intitulé : *Alberti Dureri clariss. pictoris et geometræ de Symmetria liber primus*.

Le livre second (*Alberti Dureri, de Symmetria, liber secundus*), se termine par cette indication : *Norimbergæ excudebatur opus ætate anni a Christo seroatore (sic) genito MDXXXII, in ædibus viduæ Durerianæ*.

Puis vient un second traité de 50 feuillets non chiffrés, intitulé : *Clariss. pictoris et geometræ Alberti Dureri de Varietate figurarum et flexuris partium ac gestibus imaginum libri duo qui prioribus de Symmetria quondam editis nunc primum in latinum conuersi accesserunt, anno MDXXXIII*.

A la fin, diverses épitaphes latines et grecques, en prose et en vers, en l'honneur d'Albert Durer; puis cette indication dernière : *Finitum opus anno a salutifero partu 1534, 9 cal. decemb.; impensis viduæ Durerianæ per Hieronymum Formschneyder Norinbergæ*.

3. — *Singularia celeberrimi viri domini GUIDONIS papæ, pontificii ac cæsarii juris doctoris præstantissimi, quorum materia in utroque foro præcipue practicatur : quando quidem ex utriusque juris censura ea diligenter trutinavit tam ea tempestate qua practicabat quam postquam ad parlamenti delphinalis. (1). Ex ipsius autoris archetypo. (2). — Lugduni, 1533. In-12 de 113 feuillets; caractères gothiques.*

L'ouvrage se termine par cette indication en lettres capitales romaines : *Ex [offici]na Nicolai Petit est auctoris Penet Lu[gduni], anno MDXXXIII*. En tête un *Index rerum* de 28 feuillets non chiffrés et en fort mauvais état.

4. — *Arnoldi FERRONI Burdigalensis, regii consiliarii, in consuetudines Burdigalensium libri II. Ita secunda hac editione aucti et locupletati ut nunc primum editi videantur. (Marque de l'imprimeur : Un griffon passant, avec cette devise inscrite verticalement, moitié à gauche, moitié à droite : Virtute duce. Comite fortuna). — Lugduni apud Seb. Gryphum, 1540, gr. in-8° de 76 feuillets, plus 3 feuillets liminaires non chiffrés, les suivants manquant.*

5. — *Notitia utraque cum orientis tum occidentis ultra ARCADII HONORII que Cæsarum tempora, illustre velustatis monumentum imo thesaurus prorsum incomparabilis. ¶ Præcedit autem D. Andreæ ALCIATI libellus de magistratibus civilibusque ac militaribus officiis partim ex hac ipsa notitia, partim aliunde desumptus. ¶ Cui succedit descriptio urbis Romæ, quæ sub titulo Pub. Victoris circumfertur, et altera urbis Constanti-*

(1 et 2) Le feuillet est troué à plusieurs endroits.

opolitanæ incerto autore, nunquam antehac typis excusa, imperialium videlicet ac primariarum sedium utriusque reipublicæ. ¶ Subjungitur notitiis vetustus liber De rebus bellicis ad Theodosium Aug. et filios ejus Arcadium atque Honorium, ut videtur, scriptus incerto auctore. ¶ Item, ne quid de antiquo exemplari omitteretur, Disputatio Adriani Aug. et Epicteti philosophi. (Marque de l'imprimeur : *Un caducée tenu par deux mains*, avec le nom de l'éditeur, coupé en deux FRO-BEN). — *Basileæ, MDLII. Cum gratia et privilegio imp. Majest. ad annos quinque.* — Petit in-folio de 108 feuillets non chiffrés avec de très nombreuses gravures. (Cf. E. RUBEN, *Catalogue de la bibliothèque de Limoges, Histoire*, n° 394.

Au verso de l'avant dernier feuillet on lit : *Basileæ apud Hieronymum Frobenium et Nicolaum Episcopium, anno MDLII.* Au verso du dernier feuillet est reproduit l'écusson du feuillet de tête.

Sous la même couverture que l'ouvrage précédent s'en trouve un autre relié à la suite et comprenant les diverses parties que voici :

Description de l'Afrique, tierce partie du monde, contenant ses royaumes, régions, viles, cités, châteaux et forteresses, fleuves, animaux tant aquatiques que terrestres, coutumes, loix, religion et façon de faire des habitans, avec pourtraicts de leurs habis, ensemble autres choses memorables et singulieres nouveautés, écrite de notre temps par Jean LEON, africain, premièrement en langue arabesque, puis en toscane, et a present mise en françois. Plus cinq navigations au pais des Noirs, avec les discours sur icelles, comme verrés en la page suivante. Tome premier. — *A Lyon, par Jean Temporal, 1556.* — Dans le cartouche du haut *Historiale*; dans celui du bas : *Avec privilege du roy.*

Puis viennent onze feuillets liminaires non chiffrés (les suivants faisant défaut), et contenant : 1° Une dédicace de Jean Temporal au dauphin François; 2° une épitre de J.-B. Ramusio à illustre seigneur Hierome Fracastori; 3° la sommaire commendation de l'histoire africaine (en vers); 4° le privilège du roy, daté de Chantilly, 7 mai 1554. « *Et fut achevée la première impression de cet œuvre le quatrième de janvier 1556* »; 5° Navigation d'Hanno; 6° Discours sur la navigation précédente; 7° Au lecteur; 8° Indice des chapitres (fragment).

A cet endroit du volume, par suite d'une erreur qui semble le fait du relieur, on a intercalé une partie du tome second du même ouvrage, comprenant : 1° l'épitre de Jean Temporal au lecteur; 2° un avis au lecteur; 3° une carte de l'Afrique; 4° les pages 261 à 307 de la Description du Nil qui appartient également au tome II.

A la suite de ce fragment vient l'Histoire et description de l'Afrique, pages 1 à 394, plus un Discours sur la navigation du sieur ALOUVS (p. 395

et 396), plus un indice alphabétique des matières, comprenant 11 feuillets non chiffrés. — La navigation du seigneur de Cademoste, la navigation de Pierre de Sintre, la navigation de Lisbonne à l'île Saint-Thomas et les lettres d'Améric Vesputce, annoncées au verso du feuillet de tête, font défaut dans le présent exemplaire.

6. — De donatione quæ dicitur Constantini et ditioe temporali pastoribus ecclesiasticis omni jure rationeque prohibita. Ad potentissimum clementissimumque Francorum regem Carolum nonum libri tres. Authore DEODATO PERSEO jurecons. — Genève, anno MDLXV, in-16 de 52 feuillets non chiffrés.

Au dernier feuillet l'auteur s'intitule : *Civilis et Pontificii juris professor*.

7. — L. ANNAEI SENECAE philosophi stoici opera quæ extant omnia. M. ANTONII MURETI, P. PINCIANIALIORUMQUE eruditissimorum virorum opera et studio innumeris locis emendata notisque illustrata. Accessit index rerum et verborum copiosissimus. (Marque de l'éditeur : *L'écu de Florence soutenu par un lion dont on ne voit que la tête.*) — Parisiis apud Petrum Cavellat, via Jacobæa, sub scuto Florentiæ. MDLXXXVII. Cum privilegio regis. — Petit in-folio de xviii. 625 pages, avec un portrait de Marc-Antoine Muret.

A la suite viennent . 1° *Des Animadversions et des Aunotations* occupant les pages 1 à 31, avec cette indication finale : *Ex typographia Petri Ramier, via S. Joannis Lateranensis, ad insigne serpentis, 1587* ; — 2° *Des Castigationes*, occupant les pages 1 à 94 : — Un *Rerum et Verborum index certissimus*, remplissant 20 feuillets non chiffrés.

8. — Statuts et réglemens du diocèse de Limoges publiez au synode d'après la saint Luc en l'année mille six cents dix et neuf. Seconde édition, reveue, augmentée et confirmée par Reverendiss. Père en Dieu Messire Francois de La Fayette, evesque du dict Limoges. A laquelle sont adjoustez les reglemens des paroisses pour l'ordre du service divin, administration des sacrements, droicts des curez et prestres d'icelles. (Armes de l'évêque). — A Limoges, par A. Barbou, devant Saint Michel, MDCXXIX. — In-16 de 336 pages, plus 12 feuillets liminaires non chiffrés.

A la fin du volume viennent encore, avec une pagination distincte, les : Statuts et reglemens des églises paroissiale de Saint Pierre du Queyroir (*sic*) et de Saint Michel des Lions de la ville de Limoges, pour l'ordre du divin service et administration des saints sacrements. Ausquels se conformeront les autres églises paroissiales du diocèse de Limoges, hormis ce qui sera de l'usage propre et particulier des dictes paroisses. Faicts et

dressez de l'autorité de Reverendissime Pere en Dieu, Messire Francois de La Fayette, evesque de Limoges, conseiller du roy en ses conseils d'Estat et premier aumosnier de la royne. — *A Limoges, par Antoine Barbou, a la rue de la Ferrerie, devant Saint-Michel. MDCXXIX.* — In-16 de 81 pages.

9. — Relation du martyre du venerable Pere Alexandre de Lugo, religieux de l'ordre des freres precheurs, brulé tout vif par les Turcs en l'isle de Chio au Levant, cette année 1645. Tirée de la lettre du R. P. Hyacinthe SUBBIANI, religieux du même ordre et vicairie apostolique de Smyrne, à Notre S. Père le Pape Innocent X. Par le R. P. Jean DE SAINCTE-MARIE, profez du couvent des Peres Jacobins reformez de la rue Neuve Saint-Honoré de Paris, et historien general de son ordre. — *A Paris, chez Claude Le Beau, rue Saint-Jacques, Au Bon Pasteur, 1645.* Avec privilege du Roy. — In-16 de 48 pages et deux feuillets liminaires.

10. — Opusculum regulæ et sententiarum seu rationum S. Patris nostri Stephani institutoris ordinis Grandimontensis vulgo Bonorum hominum, studio et opera R. P. Alberti BARNY, prioris B. M. de Fagio ac vicarii generalis ordinis Grandimontensis. — *Parisiis, apud Joannem Pasle, in Palatio, in aditu aulae Delphineæ, ad Pomum aureum coronatum. MDCL, cum approbatione superiorum.* — In-18 de 8 - 94 - 78 - 110 - 147 pages (au total 437 pages); plus deux feuillets non chiffrés avant la dernière section; plus un feuillet liminaire représentant saint Etienne à genoux devant un crucifix et au dessus de lui deux auges déployant un parchemin sur lequel est reproduit en abrégé le titre général du volume : Opusculum regulæ.....

Ce petit volume contient :

1^o *Reverendissimo in Christo patri D D. Georgio Barny, Grandimontensi abbati et totius ordinis generali meritissimo [epistola].* Signée . F. ALBERTUS BARNY. Avec le permis d'imprimer donné par Georges Barny, à Grandmont le 4^{or} janvier 1630;

2^o *Regula Sancti Stephani*, précédée d'une feuille de tête qui porte la date de MDCXLVIII;

3^o *Officium S. Stephani confessoris*, précédé d'une feuille de tête qui porte la date de MDCXLIX.

4^o *Capitulum generale ordinis Grandimontensis in abbazia Grandimontis, anno Domini 1643 celebratum*, précédé d'une feuille de tête qui porte la date de MDCXLIII. Le titre courant est : *Statuta ordinis Grandimontis*;

5^o *Liber sententiarum seu rationum S. Patris nostri Stephani.....* précédé d'une feuille de tête qui porte la date de MDCL. Cette dernière partie est précédée d'un avis au lecteur, signé : F. ALEXANDER FREMON, et de l'indication de quelques privilèges de l'ordre.

11. — L'imitation de Jésus-Christ mise en vers françois par Pierre CORNELLIE. — *Imprimé à Rouen, par E. Maurry pour Robert Ballard, seul imprimeur du Roy pour la musique, marchand libraire à Paris, rue Saint-Jean de Beauvais, au Mont Parnasse, MDCLVI. Avec privilège du Roy.* — In-18 de 516 pages, plus huit feuillets non chiffrés en tête, et deux à la fin. Nombreuses gravures.

12. — Nova bibliotheca manuscriptorum librorum R. P. Philippi LABBEI, Biturici, Societatis Jesu presbyteri. — *Paris, 1657, 2 vol. petit in-folio.*

Ex dono R^m et Amplis^m domini, domini Ildephonsi van den Bruel abbatis Ulierbacensis ordinis S. Benedicti, assessoris ordinum Brabantiar (d'une main récente).

13. — Inscription antique de la vraie croix de l'abbaye de Grandmont avec un sermon de la Passion, par M. François OGIER, prestre et predicateur (Marque du libraire). — *A Paris, chez Jean Hénault, libraire-juré, rue Saint-Jacques, à l'Ange gardien et saint Raphael, MDCLVIII, avec approbation.* — In-12 de 210 pages. (Cf. BONAVENTURE DE SAINT-AMABLE, *Annales du Limousin*, p. 502.

La dissertation sur l'inscription est en forme de lettre adressée à très révérend Père en Dieu, messire Antoine de Chavaroché, abbé et général de l'ordre de Grandmont. Elle occupe les pages 4 à 57. Le sermon remplit les pages 59 à 210 avec cette indication finale : *Prononcé à Munster en Voestfalie, le 30 mars 1646.* — Il y a en outre 7 feuillets liminaires comprenant : le titre, la représentation de la dite croix, la reproduction de l'inscription grecque, la même inscription en caractères typographiques, une traduction latine et une traduction française de la dite inscription, enfin un avis au lecteur.

14. — Nicolai CLENARDI Grammatica græca cum observationibus P. Stephani MOQUOTI, e societate Jesu, a P. Francisco CREUXIO, ejusdem societatis sacerdote recognitis. Editio nova et postrema cæteris faciliior et correctior. (Marque des Barbou, avec la devise : *Meta laboris honor*). — *Lemovicis, apud viduam Martialis Barbou, regis typogr., via Ferraria, prope divum Michaellem, 1683. Cum privilegio regis.* — In-12 de 249 pages, plus 4 feuillets liminaires non chiffrés.

A la fin du volume vient un *Compendium regularium*, chiffré 2 à 30, plus un certain nombre de feuillets arrachés.

15. — [Vues de] Versailles et autres châteaux et maisons royales, avec leurs jardins, jets d'eaux et cascades et de plusieurs autres beaux châteaux, maisons, jardins, prés d'eaux (pièces d'eaux?), cascades et places.

Ce titre à la main est le seul que porte cet album oblong. Il renferme 88 planches gravées par Aveline, avec privilège du roy. Quelques-unes de ces vues sont dites prises en 1689, 1687, 1692; d'autres en 1661, 1642, 1639. Elles représentent : Versailles, Trianon, Clagny, Saint-Cyr, Marly, Saint-Germain, Meudon, Fontainebleau, Chambord, Saint-Cloud, Chantilly, Rueil, Choisy, Vaux, Louvre, Luxembourg, le Palais-Royal, les Invalides, le Val-de-Grâce, la Sorbonne, le Collège des Quatre Nations, la place Royale, le palais de Madrid, Saint-Pierre de Rome, la place Navone, la place du Peuple à Rome et la place Saint-Marc à Venise.

Les dates de 1661, 1642 et 1639 que nous avons relevées, paraissent indiquer l'année où le monument en question fut dessiné, non celle où la planche a été gravée.

Aveline dont nous relevons le nom peut donc bien être le célèbre graveur, François Aveline II, né à Paris vers 1660 et mort vers 1712. Le *Manuel de l'amateur d'Estampes*, de M. Charles Le Blanc (1854, I, 108), cite de lui plusieurs des vues qui se retrouvent ici, mais non toutes. En tout cas il ne paraît point que ces estampes aient jamais été réunies comme ici en volume.

16. — *Vitæ Papparum Avenionensium*..... Edidit Stephaus BALUZIUS. — Paris, 1693, 2 vol. in-4°.

17. — Relation des voyages et des découvertes que les Espagnols ont fait (*sic*) dans les Indes occidentales, écrite par dom B. DE LAS CASAS, évêque de Chiapa, avec la Relation curieuse des voyages du sieur DE MONTAUBAN, capitaine des filbustiers (*sic*), en Guinée, l'an 1695. — A Amsterdam, chez J.-Louis de Lorme, libraire sur le Rockin, à l'enseigne de la Liberté, MDCXCVIII. — A Amsterdam, de l'imprimerie de Daniel Boulesteyns de La Contie (1), dans l'Eland-Straat, MDXCVIII. — In-12 de 402 pages.

La *Relation des voyages* occupe les pages 1-358. La *Relation curieuse* remplit les pages 359-402 avec une feuille de tête qui rectifie et complète le titre déjà donné, comme suit : Relation du voyage du sieur de Montauban, capitaine des filbustiers (*sic*) en Guinée, en l'année 1695, avec une description du royaume du cap de Lopez, des mœurs, des coutumes et de la religion du pays. A Amsterdam, chez J. Louis de Lorme, libraire sur le Rockin, MDCXCVIII. — A la suite de ces deux relations vient un feuillet intitulé : *Catalogue de livres nouveaux qui se trouvent chez J.-L. de Lorme*; puis avec une pagination nouvelle, de 1 à 51 : l'Art de voyager utilement, suivant la copie de Paris. A Amsterdam, chez J.-Louis de Lorme..... (Comme dessus. Imprimé également comme dessus). — En tête du volume il y a une gravure et quelques feuillets non chiffrés dont plusieurs ont été enlevés.

(1) Réfugié protestant, originaire de Rochechouart. Voyez notre *Hist. de la Réforme dans la Marche et le Limousin*, p. 313.

18. — Discours prononcé dans l'Académie françoise, le lundi 9 mai MDCCXLVI, à la réception de M. de Voltaire. (Marque du libraire). — *A Paris, de l'imprimerie de J.-B. Coignard, imprimeur du Roi et de l'Académie françoise. MDCCXLVI.* — In-16 de 47 pages.

19. — Billets que Cicéron a écrit (*sic*) tant à ses amis communs qu'à Attique son ami particulier. — *A Limoges, chez la veuve de Jean Barbou, imprimeur du Roy et du College. MDCCXLVII.* — In-16 de 143 pages. (Texte et traduction.)

20. — Plan pour servir à l'histoire du comté de la Marche, par M. MALLEBAY DE LA MOTHE, conseiller du roi, son avocat et procureur au siège royal de Bellac. — *A Londres, et se trouve à Paris chez Merlin, libraire, rue de la Harpe, vis-à-vis la rue Poupée. MDCCXLVII.* — In-16 de 128 pages.

21. — Eloge de Jean Dorat, poète et interprète du Roi, prononcé le 22 aoust 1775 avant la distribution des prix du collège royal de Limoges, par M. l'abbé VITRAC, professeur d'humanités... — *A Limoges, chez Martial Barbou, imprimeur du Roi et du College. MDCCCLXXV.* — In-12 de 62 pages.

22. — Histoire ecclésiastique de la Cour de France....., par l'abbé OROUX (1). — *Paris, 1776 et 1777, 2 vol. in-4.*

23. — Robinson der jüngere zur angenehmen und nützlichen Unterhaltung für Kinder. C'est-à-dire : Robinson le jeune, amusement utile pour les enfants. Seconde partie, par M. H. CAMPE. Nouvelle édition revue et corrigée par M. JUNKER, censeur royal....., 1784. — In 12 de 307 pages, avec cette indication finale : *Strasburg, gedruckt bey P. I. Dannbach.*

L'approbation royale et partie du titre sont seules en français. Le texte même est en allemand.

24. — Notice des arbres et arbustes qui croissent naturellement ou qui peuvent être élevés en pleine terre dans le Limousin. Par M. Juge Saint-Martin, correspondant de la Société royale d'Agriculture. — *A Limoges, chez Jacques Farne, imprimeur et libraire, rue Cousulat, 1790.* — In-8 de 34 pages.

A. L.

(1) Originaire de Saint-Léonard, Haute-Vienne. Sur le titre de la *Vie de Saint-Léonard*, qu'il fit paraître chez J. Barbou en 1760, l'abbé Oroux est qualifié chanoine de Saint-Léonard-de-Noblab.



QUELQUES PROCÈS LIMOUSINS

AUX

GRANDS-JOURS DE 1454

Nous ne connaissons aucun document relatif aux Grands Jours de Limoges.

Un registre conservé aux Archives nationales (X¹ a, 9210) nous ayant été signalé comme pouvant contenir d'utiles indications sur ces assises judiciaires, nous avons prié M. Henri Stein de l'examiner. L'érudit et obligeant archiviste a bien voulu nous en envoyer le dépouillement.

Ce cahier, dont le titre pouvait faire illusion, contient l'inscription des causes portées aux Grands Jours de Tours, Bourges, Saintes, Angoulême, Limoges, Périgueux et Thouars. Mais il ne s'agit, en réalité, que de procès portés, par appel des juridictions de ces différentes villes et de leur ressort, à la session des Grands Jours tenus à Poitiers du 23 septembre 1454 au 14 octobre 1455.

La session de 1454 n'était pas inconnue; nous l'avions déjà mentionnée (1). Elle est la première des Grands Jours de Poitou.

Le registre des Archives nationales ne nous apprend pas la composition de la cour et ne nous donne aucun renseignement sur son organisation. A peine y trouvons-nous quelques détails sur les causes qui y furent jugées. L'étendue des domaines soumis à cette juridiction extraordinaire (de Limoges à Tours)

(1) *Quelques Procès limousins aux Grands Jours de Poitou.* — Limoges, Ducourtieux, 1886, in-18.

et l'époque relativement restreinte de la session (treize mois seulement) rendent assez rares les documents qui se réfèrent au Limousin.

En voici le sommaire :

F^o 27 v^o, 41 v^o et 82. Entre les consuls, manans et habitans de Saint-Junien en Limousin, appelans de maistre Odoyn d'Auvergne, juge de Saint-Junien, d'une part, et l'Evesque de Limoges d'autre part [pour les foires, privilèges et libertés de ladite ville].

F^o 61 v^o. Affaire de l'abbaye de Solignac.

F^o 63 v^o. Entre Georges de Vouhec, escuier, et le chapitre de Saint-Germain en Limousin, au sujet de la dîme de Saint-Sornin-Leulac (1) appartenant audit chapitre.

F^o 112 v^o, 418 v^o, 193 v^o, 258 v^o à 260. Les habitans de la paroisse de Cornil, appelans au Roi contre le sénéchal de Limousin.

F^o 126 v^o, 191 et 228. Entre l'abbé et le chapitre de Saint-Pierre du Dorat et Mathurin Vacherie, au sujet du guet et garde auxquels les habitants du Dorat sont assujettis en temps de guerre.

F^o 130. Entre l'abbaye de Solignac et plusieurs personnes appelant d'une sentence du sénéchal de Limousin (les appelants déclarent qu'ils sont de la seigneurie de Peyrat et à ce titre qu'ils ne dépendent que du sénéchal du Poitou résidant à Montmorillon).

F^o 248 v^o. Affaire d'un chanoine prébendé en l'église collégiale d'Ahun moutier.

F^o 251 v^o. Appel par un sieur Cardinal de Villemon de sentences et condamnations prononcées contrè lui par le sénéchal de Magnac en Limousin.

Tous ces arrêts se rapportent à l'année 1454.

René FAGE.

(1) Probablement Saint-Sornin-Lavolps, canton de Lubersac. — Toutefois, il peut bien être question ici de Saint-Sornin-Leulac, aujourd'hui commune du canton de Châteauponsac (Haute-Vienne).

TESTAMENT

DE

MESSIRE CHARLES, COMTE DES CARS

(20 mars 1625)

« Au nom de la sainte et individue Trinité, Père, Filz et Saint Sprit. Amen.

» Nous, Charles des Cars, comte du dit lieu, baron des baronnies d'Aixe, Lamotte, seigneur des seigneuries de Ségur, Julliac, La Roche-l'Abeille, Ladignac, Freyssinet, Nexon, Savignac, Genis et Gorre, capitaine de cent hommes d'armes des ordonnances du Roy, conseiller en ses conseils d'Estat et privé,

» Savoir faisons à tous qu'il appartiendra qu'estant, par la grâce de Dieu, sein d'esprit, et dès lors, considérant néantmoingt qu'il n'y a rien plus certain que la mort ny incertain que l'heure d'icelle, désirant pourvoir tant au salut de mon âme que de l'estat de mes affaires, affin que nostre pouvre désolée maison puisse à l'advenir se remettre en sa splendeur, sy c'est la vollonté de ce grand Dieu que mon mariage ne se parachève avecque damoyzelle Gabrielle du Chastellet et que je meure sans enfens legitimes, ayant jusques icy contribué tout ce que pouvre creature peut de soing. peyne et despans pour la conervation d'icelle, assisté tousjours de la grâce de ton (*sic*) Saint Sprit, ne voullant décedder ab intestat pour esvitter tous les différends et procès entre mes successeurs,

» Avons fait et ordonnons par testament et ordonnance de dernière vollonté que nous voullons et désirons estre fait et exécuté, assavoir ce que s'en suit, après notre décès, de quoy nous prions notre cher et bien aymé cousin monsieur le baron de Caubon, de la Renaudye, François des Cars, notre principal héritier, comme

tel le nommons par cy-apprès, et les executteurs de nostre présent testament d'y tenir la main, tant qu'il leur sera possible.

» Premièrement nous avons supplié et supplions très dévotement nostre bon Dieu et créateur de voulloir uzer envers nous et en nostre endroit de sa clémence et miséricorde par la mort et passion de son cher filz sauveur et rédempteur de noz âmes Jésus-Christ et par les mistaires et intercessions de la sacrée vierge Marie sa mère, de, quand il luy plaira, l'âme de ce corps mortel de icelles collocquer en son royaulme de paradis avecque les bienheureux. Et quant au corps nous prions nostre dit cher cousin François des Cars, seigneur baron de Caubon et de la Renoudye, nostre principal héritier, sy dessoubz nommé avecque les exécuteurs de ce nostre présent testament, de les faire ensepvelir et inhumer en nostre couvent des Jacobins et frères prescheurs de Lymoges, aux tombeaux de nos prédécesseurs seigneurs des Cars, fondateurs dudit couvent et où repose le corps de nostre très-chère moityé, damme Anne de Beysey, auquel cher cousin et exécuteurs de nostre présent testament nous remettons l'estat de nos honneurs funebres et des prieres qui se feront après nostre decedz pour la rémission de noz péchés et salut de nostre âme, laquelle (*sic*) nous prions et requérons neantmoins de voulloir fere condigne à l'estat de nostre maison et quallité.

» Voullons et ordonnons qu'après nostre decedz soient esrigées et eslevées sur nostre sepulture, du cousté de nostre chapelle, les effigies de feu nostre chère moityé et de nous, en bronse ou marbre, à la plus naïfve ressemblance que faire se pourra, la nostre à main droicte, armée de toute piece, hors la sallade, estant à genoux, et à main gaulche, celle de nostre très-chère moityé et femme espouze ; et pour noz entrailles qu'elles soient entérées dans la sépulture de noz père et mère dans nostre esglize des Cars,

» Et que les cœurs de ma dite chère espouze et le mien nous les ayons dans noz mains jointes, dans les siennes le mien et dans les miennes le sien, pour tesmongnage de la belle et sainte amityé que a tousiours esté entre nous durant trente-cinq ans qu'avons vescu ensemble.

» Voullons et entendons qu'à l'entour de nos dites effigies et sépulture elles soient enrichies de marbre et jaspe où il soit représenté en vers latins, grecs et françoys, les peynes et travaux et frais grandz que j'ay supporté et faictz depuis plus de trente ans en sâ pour tâcher de concerver et rellever ma pouvre désolée maison par les femmes qui y sont entrées ;

» Voullons et entendons qu'il soit employé six mille francs pour

nostre dicte sépulture ou nostre chapelle, dix mille livres pour rendre logable nostre logis dans les cloistres de nostre dict couvent des Jacobins pour loger noz successeurs héritiers lorsqu'ils iront à Lymoges mesme pour y passer les advantz et caresme,

» Et surtout ordonnons à nostre heritier cy dessoubz nommé de tenir la main qu'il y ayt tousiours de bons relligieux qui vivent selon la refforme, comme font ceulx de Tholouze, Paris et Bourdeaux, aultrement nous n'eussions jamais permis d'y estre inhumés et enterés.

» Donnons et legueons cent francz par an, payables par nostre principal héritier cy dessoubz nommé, aux relligieux de nostre dict couvent, à la charge qu'ils diront tous les jours une grande messe de morts au grand autel, et vespres et vigille de mortz toute la sepmaine le jour que je seray deceddé, et tous les jours après la grande messe ditte, diront sur nostre sepulture un libera et autres prières qu'ont accoustumé de dire pour les âmes, pour la rémission de nos péchés; et pour le regard de nostre sépulture, voullons et entendons qu'elles soient parachevées dans l'an de nostre décedz, et pour le bastiment et logis dans le cloistre dans deux ans.

» Nous donnons et légueons aux vicaires de nostre esglize des Cars troys centz francz qui seront mis à rente, payables par nostre principal héritier cy-dessoubz nommé, dans l'an de nostre décedz, à la charge qu'ilz diront une grand messe de mort toutte la sepmaine mesme jour que je seray déceddé, et vespres et vigille de mortz la veille, et après la dicte grand messe ditte diront sur la sepulture de noz prédécesseurs un libera et autres prières qu'on a accoustumé de dire pour les mortz pour la rémission des péchés de noz prédécesseurs et de nous.

» Nous donnons et légueons aux bons pères Recollets de Lymoges, Saint-Léonard, Saint-Junien et Saint-Yrieys, à chascun couvent cent livres, payables par nostre principal héritier cy-dessoubz nommé, dans deux ans après nostre décedz, à telle fin d'estre participans aux prieres et oraisons qui se font par les relligieux desdits ordres et couvents, lesquelz je supplie prier Dieu pour mon âme.

» Nous donnons et légueons aux quatre ordres de pouvretté faisant queste à Lymoges à un chascun de ses ordres cinquante livres, payables par mon dict principal héritier dans deux ans après mon décedz, pour prier Dieu pour mon âme et estre participant aux prières et oraisons qui se font par les relligieux dudit ordre.

» Nous donnons et légueons aux bons pères cappusins de Gre-

nade, troys centz livres, payables par nostre héritier cy dessoubz nommé troys ans après nostre décedz, oultre luy ordonnons, tant luy que celluy de ses enfens et successeurs que succeddera après sa mort suivant les substitutions que j'ordonne par cy après facent à jamais donner l'aumosne de pain et vin que je leur ay ordonné tous les moys estre payée par nostre recepveur ou fermier de nostre baronnie de La Mothe, laquelle ils pourront convertir en argent sy bon leur semble, affin d'estre participant aux bonnes prières et oraisons que se font par les relligieux dudit ordre.

» Nous donnons et légueons à douze pouvres filles orphelines, telles qu'il plaira à nostre dict héritier et exécuteurs de nostre présent testament de nommer et choisir, six centz livres pour aider à les marier, payables par nostre principal héritier cy dessoubz nommé, dans deux ans après nostre décedz. »

— Suivent des legs : —

» A mes gentilshommes, les sieurs de Gasches et de La Sebrette, à chascun d'eulx, oultre ce que leur sera deub de leurs gages, troys centz livres oultre un habit de dueil et un de noz chevaux de celle à chascun, tel qu'il plaira à notre héritier.... etc.

» A Humbelot, recepveur de nostre terre et comté d'Escars, pour les bons et fidelles services qu'il nous a rendu, oultre ce qui luy sera deub de ses gages, cent soixante livres et un habit de dueil, et prions nostre dict héritier de se servir de luy, de le marier et fere pour luy comme l'ayant recongneu très fidelle serviteur, le tout payable dans l'an de nostre décedz.

» Nous donnons et légueons à Daniel, nostre maître pallafrenier, pour les bons et agreables services qu'il nous a rendus, cent francs et un habit de dueil, oultre ce qui luy sera deub de ses gaiges, et prions et ordonnons à nostre principal héritier de se servir de luy, de le marier et fere pour luy, le tout dans l'an de nostre dessein (*sic*).

» Au sieur Coyat, gouverneur de nostre nepveu....., pour le soing qu'il a heu de bien l'instruire, cent cinquante livres et un habit de dueil oultre ses gages.....

» Nous donnons et légueons à tous nos serviteurs et servantes qui ont gages de nous, une année de leurs gages oultre ce qui se trouvera leur estre dheu sur mon livre escript de ma main de leurs dictz gages, oultre ce à chascun un habit de dueil, et à nos laquays, à chascun trente francs, et vingt francs aux autres garçons qui n'ont gages. Oultre ce, ordonnons à nostre principal héritier de mieux reconguoistre ceulx qu'il verra nous avoir bien et fidellement servy et se servira d'eulx.

» A Guymond, nostre secretaire, trois cents livres, un habit de dueil et un de noz corvalz.....

» A nostre page, frère du sieur de Jouffreny^e, cent cinquante livres et un de noz coureurs, oultre l'habit de dueil.....

» A nostre nepveu le marquis d'Authefort, en cas que n'ayons point d'enfens, estantz sur le point de nous marier, nostre terre de Genys, forest en dépendant, avecque la terre de Savignac.....

» A chascune de ses sœurs, troys francs, et avecque ce ne pourront rien demander...

» Nous légueons à M^r des Coutures, advocat du roy au siège présidial de Lymoges, nostre conseilh, pour l'affection qu'il a toujours tesmoigné au bien de noz affaires et conservation de nostre pouvre désolée maison, six cents francs payables.....

A nostre bon et fidelle serviteur Roche, recepveur de nostre terre et baronnys de La Motte, pour récompane de ses fidelles services, six centz livres, payables deux aus après mon décedz, sur le revenu de nostre terre de La Motte, par nostre héritier, lequel se servira de luy et de ses enfens »...

Le testateur institue ensuite héritier François des Cars, susdit, lui laissant la comté des Cars, la châtellenie de Ségur, la seigneurie de Juillac et Beaufort, celle de La Roche-l'Abeille : le tout seulement s'il n'a pas d'enfants, lui testateur de son prochain mariage.

Et appelle son petit-neveu, François des Cars pour second héritier de ses biens de Gascogne, à la charge que son père « le fera bien nourrir et estudier et apprendre tous exercisses d'honneur et de vertu. »

Nomme exécuteurs testamentaires « M^r l'evesque de Lymoges, frère de M^r de La Martonny, vicomte de Rochouard (*sic*), et comte de La Vauguyon....., à chacun desquels pour qu'ils ayent plus de souvenence de nous, je leur donne un de mes grandz chevaux, tel qu'il leur plaira choisir, ou six centz livres..... »

« 20^e mars 1625. »

Pour extrait conforme :

J.-B. CHAMPEVAL, avocat à Figeac.

N.-B. — L'expédition de ce testament nous a été communiquée par M. de Meynard, dans le chartrier duquel nous l'avons découverte, au château de La Sudrie, commune de Chameyrat, près Tulle, dans le fonds Loyac.

Nous identifions comme suit les lieux nommés : Aix, chef-lieu de can-

ton (Haute-Vienne). — Ségur, commune du canton de Lubersac (Corrèze). — Juillac, chef-lieu de canton (Corrèze), ayant dans son agglomération le château de Beaufort. — La Roche-l'Abeille, commune du canton de Nexon (Haute-Vienne). — Fressinet (Haute-Vienne), entre Château-Chervix et La Roche-l'Abeille. — Ladignac, commune du canton de Saint-Yrieix (Haute-Vienne). — Savignac; il s'agit de Savignac-Lédrier, commune du canton de La Nouaille (Dordogne). — Génis, commune du canton d'Excideuil (Dordogne). — Gorre, commune du canton de Saint-Laurent (Haute-Vienne). — La Mothe, probablement commune du canton de Tartas (Landes). — Grenade, bien mieux le chef-lieu de canton de ce nom (Landes), que le bourg cantonal de Grenade (Haute-Garonne). — Les Cars, commune du canton de Chalus (Haute-Vienne). — Saint-Léonard et Saint-Junien, chefs-lieux de canton (Haute-Vienne). — Saint-Yrieix, sous-préfecture de la Haute-Vienne. — Hautefort, chef-lieu de canton (Dordogne). — Le mot *coroal*, absent du Dictionnaire de Godefroy, doit signifier cheval *de corée*, cheval des provisions.

J.-B. C.

NOTE RELATIVE AUX ENCLAVES POITEVINES

DE LA MARCHE ET DU LIMOUSIN

Nous avons trouvé la note que nous reproduisons ci-dessous en feuilletant un exemplaire de la *Coutume du Poitou* de Jean Lelet (MDCCX). Ce document, qui ne porte aucune signature et dont nous ne connaissons pas l'auteur, nous a paru n'être pas sans intérêt pour l'étude de l'importante question des Enclaves poitevines du Diocèse de Limoges.

Château de Saint-Germain-Beaupré, 3 juillet 1887.

G. BERTHOMIER.

« Chercher de la part de Monsieur le Président Le Mairat, dans les aveux et dénombrements des terres de Bridiers et de Morterolle, situées en Poitou et relevant du Roy, ce qu'il peut y avoir de relatif au lieu de Puyvinaud, ancien fief de la vicomté de Bridiers, et notamment sur une certaine tenue des Arnauds et des Thomas.

» Et délivrer, sur deux feuilles séparées, un extrait en forme probante de ce qui peut relever tant de Morterolle que de Bridiers.

» Une copie informe, qui paroît avoir plus d'un siècle et qui contient un aveu rendu le 26 juillet 1526 par un Gabriel de Puyvinaud à messire Jean de La Barre, prévôt de Paris, en sa qualité de vicomte de Bridiers, s'exprime ainsi : « Item, tient le dit Ecuyer en » foi et homage dudit sieur, en la dite paroisse de Versillac, les » choses qui s'en suivent : et premièrement, au dit lieu de Puivinaud, » sur la tenue des Arnauds et des Thomas dudit lieu de Puivinaud, cinq » septiers et six boissaux de seigle, deux septiers d'avoine, mesure » de Bridiers, deux vinades, sept gelines, treize sols quatre » deniers tournois, d'annuels et perpetuels devoirs, etc. »

« Le même aveu cite des lettres sur ce faites par feu noble Jean de Bretagne, comte de Penthievre, dattées du neuviesme may 1439. Un autre : Philippe, S^r de La Rochaireux, à Jean Martin de Lage Bernard. Les originaux sont entre les mains du S^r Boisferard.

» Aveu du 28 juillet 1598 cite aussi des lettres faites par les feus vicomtes; mais il laisse la date en blanc. L'on n'a pu se procurer ni ces lettres ni une copie informe de l'aveu de 1526.

Sont compris au ban convoqué en Poitou par Louis XI en 1467 : Jean Radoux, Guillaume Bigot, Henri Bonnet, Mathurin Blanchard, Jean et aultre Jean Caillé, Guillemain Courault, Guillaume Chardon, Mery Chevrier; Payen Ponthier, pour Ithier de Belabre, Pierre de Montlouis, S^r d'Oradour; Jean Douneron, Mathieu de Flez; Colas de Fraugues, sans doute pour Fongières; Louis et Jean des Granges; Bernard, Guillaume et Guillon de l'Etang; Georges de Milloux; Aubert de Mont-Jehan, c'est-à-dire Mont Joubau; Guillot de Ponthieux, Jean de Rouffignac, Gilbert de Solignac, Guillemain de La Borde; Jean du Long, pour Mathurin de Lefte; Jean et autre Jean de la Fourest de la Pénitière et de la Richaudière; Guyon, Guyart et Maturin de la Fourest; André de La Trimouille, Jean de Margoux, Pierre du Ris, Jean des Marquais, Louis Fumé, Etienne et François Létant; Colas et Pierre Martin père et fils; Olivier Mondumy, François, Guill. et Gillet Pison; Christophe Pot, Vincent et aultre V. et Jean et Guill. Savoisy, Geofroi et Huguet Voyer.

» 26 novembre 1491. Etienne Aubusson, Jean et J. Bernard, Alexandre Blanchard, Jean Blaiseau, Alexis Bonnet, Denis Bouteiller, Louis Caillet, S^r de Jauge; Guillaume Courault; Louis pour Pierre son père; Louis, S^r de Pelmenton; Louis pour Guill. son père; Jean et autre Jean Durgis, Pierre de Fougères, S^r de la Forges, Pierre de Fougères, Mathurin et Jacques des Granges, Bernard et A. B. de Lage, Phil. et Guill. de La Borde; Lafourest. Gabriel et Jean de La Gaubertière; Alain, Joachim, Abel et Bernard de La Touche; Nicolas de Mauvize; François, Nicolas et Charles de Marans; Jean de Montjouan, Jean de La Montautre, Jean de Ponthieux, Jean de La Rechigne Voisin, Jean de Solignac, Georges de Vouhet, Louis Dumont, Pierre du Ris; Colas, Joachim, Colas et Guillaume Guyon, Jacques Guillemet, S^r de Loffence; Pierre, Léonard Jean et aultre Jean Martin; Leonet Mondain, S^r de La Pouyade; Léon Pison, S^r de La (*illisible*); Jean Pot de Rhodes, Jean et Alois Robert, Jean Solignac, Jean, Maurice et Jean Savoisy.

» 1533. Gabriel Courault, P. de Martin Lhomeau, Guy Brachet, Jean de Montjouan, Georges de La Touche, S^r dudit lieu; Louis de Ponthieu, S^r de Grand Fief; François de Belabre, S^r des Guidières; René de Nurau, S^r de Louhessay près Chauvigny; René Pot, S^r de La Martinière; Claude de Bridiers, S^r de Gartempe. »



L'HISTOIRE DU LIMOUSIN

DANS LES PUBLICATIONS ALLEMANDES

Les publications historiques de l'Angleterre sont plus connues en Limousin que celles de l'Allemagne. Il y a fort longtemps déjà qu'on a commencé à regarder dans les premières, et cette curiosité n'a point été sans récompense. Il est temps d'interroger les autres qui, elles aussi, renferment un certain nombre d'indications, toujours bonnes à recueillir quand il s'agit des siècles du moyen-âge.

L'occasion s'étant trouvée pour nous, au cours de l'année 1886, de dépouiller, dans un dessein d'ailleurs fort différent, la plupart des recueils de textes et des revues historiques qui existent en Allemagne et en Autriche, nous n'avons eu garde de laisser passer les documents et faits relatifs à notre province qui se sont rencontrés sur la ligne de nos recherches.

Une partie de notre butin a pris place déjà dans les additions à nos *Chartes, Chroniques et Mémoires* (p. 475) et dans notre étude sur les *Chroniqueurs et Historiens de la Marche et du Limousin* (p. 15, 18, 31, etc.). Une autre a été utilisée dans divers chapitres de notre *Histoire de la Réforme* (p. 11, 127, 330, etc.). Nous donnerons ici un simple reliquat, que nous n'avons pu classer ailleurs. Comme les titres d'ouvrages que nous mentionnons ont pour objet de faciliter les vérifications, on nous permettra de les citer dans leur langue originale.

1080, mars 24, Rome. — Monachis Dolensibus precipit Gregorius VII papa ut Guidoni I episcopo Lemovicensi monasteria duo restituant, sed permittit ut apud legatos suos lege agent.

INCIPIT : Frater et coepiscopus noster Lemovicensis conquestus est nobis in synodo quam nuper Romæ Deo opitulante celebravimus, quod.....

(Ap. Jaffé, *Bibl. rerum german.* II, 407. On trouve dans ce même volume, p. 133, 363 et 364, trois actes de 1074-1079, relatifs à la même abbaye de Déols. Mais l'évêque de Limoges n'y est pas nommé).

1135, sept. 11, Viterbe. — Adrianus papa communicat Engolismensi episcopo Lemovicensem episcopum et abbatem Sollemniensem in controversia prioris de Ronciaco et Arnoldi?] de Gradu super ecclesia de Fonte Cobronæ judicasse, ecclesiam esse prioris; mandat ut investiant illum.

(Ap. Pflugk-Harttung, *Iter italicum*, Stuttgart, 1883, p. 254. Cet acte est tiré d'un ms. de la Vaticane coté Ottob. 687.)

1258, fev. 11, Viterbe. — Dans une charte de la chancellerie pontificale, datée comme Jessus et relative à une contestation entre l'abbaye de Saint Maximin de Trèves et les nonnes de Sainte-Barbara, on voit figurer comme témoins : Petrus de Pinu, clericus Lemovicensis et Johannes Garreti, canonicus Sancti Juniani, Lemovicensis diocesis.

(Apud Mone's *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins*, XXIII, 125).

1324, juillet 1, Avignon. — Jean XXII permet à un gentilhomme français, Eble de Ventadour, du diocèse de Limoges, de servir l'Eglise contre les hérétiques milanais au lieu d'aller en Terre Sainte.

Voy. le n° 175 des Extraits de chartes du Vatican, par Reinkens, imprimés à la suite du livre de W. Preger : *Ueber die Anfänge des Kirchenpolitischen Kampfes unter Ludwig dem Baier* (1882) tiré à part des *Abhandlungen der historischen Classe der K. bayer. Akademie der Wissenschaften*, XVI.

D'après l'analyse donnée par l'éditeur, Eble de Ventadour avait promis par zèle religieux (*aus Glaubenseifer*) de faire un pèlerinage en Terre Sainte dans un certain délai. Il déclare ignorer si le terme est échu ; en tout cas, il est hors d'état de tenir sa promesse. Il a donc prié le pape de changer cette obligation en celle de prêter son concours contre les hérétiques et rebelles de Milan. Il est prêt à se joindre pour un an aux troupes du pape avec neuf cavaliers qu'il armera à ses propres frais. Le pape y consent et invite Eble à amener plus de cavaliers encore, s'il est possible. Lui, Jean, est disposé à leur donner cette pleine rémission de leurs péchés que le saint siège offre à tous ceux qui vont au secours de la Terre Sainte. Finalement, il oblige Eble à amener avec lui vingt cavaliers, dont dix seront à la solde du pape, et de recruter au service de l'Eglise, pour un an, tous ceux qui voudront bénéficier de l'indulgence promise.

Cet Eble de Ventadour est peut-être celui-là même qui est mentionné dans une lettre d'Edouard d'Angleterre au pape Jean XXI sous la date de Westminster, 1 mai 1277. Le roi annonce au pontife que ledit Eble, son *familiaris* dans la croisade, est rentré chez lui *propter quædam specialia negotia nostra quæ sibi commisimus*. (Voy. les *Libertés de l'Eglise anglicane*, II, p. 197).

1378 n. st. 1379, mars 23. — Convention entre le duc de Juliers et le roi de France représenté par Aymeric de Magnac, lors évêque de Paris (Ap. Lacomblet, *Urkundenbuch für die Geschichte des Niederrheins*, III, 735.)

* *

1417. — On trouve dans la *Chronik des Constanzer Concils*, par Ulrich von Richenthal (édit. Bruck, 1882, p. 166), une énumération des prélats présents au concile en la dite année. Dans le nombre figure : Dominus Jacobus, episcopus Lemovicensis ecclesie, noviter creatus per eundem papam Johannem XXIII.

* *

Nous avons relevé dans le recueil des recés hanséatiques (*Hanserecesse*) publié par la Société d'histoire hanséatique (Lubeck), la preuve qu'au milieu du xv^e siècle, les agents de la Hanse étendaient leurs relations commerciales, non-seulement sur les côtes de l'Océan, mais encore dans l'intérieur de notre pays, et venaient acheter des vins jusqu'en Poitou. Le fait mérite d'être noté, car il n'est pas impossible que ces marchands aient poussé leurs explorations jusqu'à Limoges, qui était alors le principal entrepôt commercial entre Loire et Garonne.

* *

Nous avons déjà rapporté (*Bulletin*, t. XXXIII, p. 90) l'opinion de M. Paul Meyer que la chanson de geste *Girart de Roussillon* pourrait bien avoir été composée sur les limites de la langue d'oc et de la langue d'oïl, du côté de la Marche. Nous mentionnerons donc ici l'important travail que M. A. Stimming, le romaniste allemand bien connu, vient de consacrer à cette geste sous le titre suivant : *Ueber den provenzalischen Girart von Rossillon, Ein Beitrag zur Entwicklungsgeschichte der Volksepen* (Halle, 1888, in-8° de 400 pages).

* *

Notre confrère Antoine Thomas a rappelé dans les *Récits de l'histoire du Limousin* (p. 193) que le poète allemand Paul Heyse avait traduit en vers plusieurs chansons de notre Bernard de Ventadour. Bien avant M. Heyse, les troubadours limousins étaient connus et goûtés en Allemagne. En 1829 l'un des plus célèbres poètes lyriques d'outre-Rhin, Uhland, composait sur Bertrand de Born une pièce d'une fort belle inspiration. On la trouve dans ses *Gedichte und Dramen* et dans bon nombre d'anthologies à l'usage des classes.

* *

On a découvert récemment dans l'église de Münstermaifeld (province du Rhin), une colombe eucharistique du xiii^e siècle. M. Schmütgen qui l'a décrite et étudiée dans les *Jahrbücher des Vereins von Altherthumsfreunden in den Rheinlanden* (1887, 3^e livr.), croit que cette colombe est de fabrication limousine.

*
*
*

M. l'abbé Arbellot, dans sa *Vie de Saint-Léonard*, a rappelé qu'un certain nombre d'églises d'Allemagne étaient sous le vocable de ce saint. A celles qu'il énumère on pourrait ajouter quelques autres, en dépouillant attentivement la *Germania sacra* de Boettcher (*Leipzig*, 2 vol., 1874-1875). La même dénomination a aussi passé à plusieurs localités. Il y a sept villages du nom de Sanct-Leonhard ou Sanct-Lieunard en Bavière, une dans le Tyrol près Rattenberg, une en Carinthie près Klagenfurt, une autre dans le Brunswick.

*
*
*

Notre confrère Emile Molinier a déjà signalé une étude de M. Albert Ilg intitulée : *Die Limousiner Grisailen in den Kaiserlichen Haus-Sammlungen* (dans le *Jahrbuch der kunsthistorischen Sammlungen des allerhöchsten Kaiserhauses*. — Vienne, 1884, in-fol.)

Nous enregistrerons ici un autre article d'une autre revue de Vienne : les *Mittheilungen des K. K. österreichischen Museums* (avril 1888). Il a pour auteur M. le Dr Th. Frimmel et appelle l'attention des archéologues sur une série de plats à émail champ-levé, que l'on regarde comme étant de fabrication limousine (*Limousiner Schuesseln mit Grubenschmelz*).

Ces sortes de plats appartiennent aux ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles, où ils étaient désignés sous le nom de gemellions et servaient à laver les mains. M. Frimmel rappelle qu'une douzaine de ces ustensiles, conservés à Paris ou dans le trésor de Conques, ont été reproduits déjà ou décrits par Montfaucon, MM. Laborde, Darcel et Gay. Il signale ensuite ceux qu'il a rencontrés (une vingtaine environ) dans les musées publics ou privés de Vienne (musée autrichien et collection d'Ambras), — Berlin (musée d'art industriel), — Nuremberg (musée germanique), — Dresde (voûte verte), — Aix-la-Chapelle (collection du Dr Wingo), — Lunebourg (église Saint-Michel), — Mainberg, près Schweinfurt (château), — Herrenhausen, près Hanovre (musée Guelfe), — Wiesbaden et Mayence, — dans ceux de Bologne, Pavie et Turin, — Pétersbourg et Pesth.

Beaucoup de ces pièces ont été décrites ou reproduites dans les revues étrangères. M. Frimmel fournit sur ce point une bibliographie précieuse pour quiconque voudrait reprendre de plus près l'étude de ces anciens produits de notre art limousin.

M. Frimmel adopte l'explication que M. Laborde a donnée du nom de ces ustensiles (*gemellions* de *gemelli*) et de leur usage. Mais, en les rapprochant d'une pièce toute semblable conservée à Inspruck (musée Ferdinand), originaire d'Orient et exécutée au ^{xii}^e siècle, comme le prouvent les inscriptions dont elle est couverte, il conclut avec beaucoup de vraisemblance que nos artistes limousins du ^{xiii}^e siècle se sont inspirés d'un modèle apporté par les Croisés.

Alfred LEROUX.

AVIS

à MM. les Membres de la Société

Les réunions de la Société ont lieu invariablement le dernier mardi de chaque mois. — L'ordre du jour de la réunion est publié dans plusieurs journaux de Limoges, mais il n'est plus envoyé de lettres de convocation.

Nous ne saurions trop engager ceux de nos confrères dont l'adresse n'est pas exactement indiquée à la *Liste des membres de la Société*, à faire connaître leur adresse actuelle soit au Secrétaire général (M. L. Guibert, rue Sainte-Catherine, 8), soit au Trésorier (M. L. Bourdery, rue des Combes, 1), de façon à éviter toute erreur dans la présentation des reçus de cotisation et tout retard dans l'envoi du bulletin.

MM. les Membres de la Société sont instamment invités à acquitter sans retard la cotisation de l'année en cours (15 fr. pour les Membres titulaires, et 7 fr. pour les correspondants). — M. le Trésorier fera encaisser par la poste les cotisations non payées en ajoutant au montant de la cotisation 50 centimes pour frais.

Ceux des Membres de la Société qui n'ont pas encore retiré leur diplôme voudront bien le réclamer à M. L. Bourdery, Trésorier, rue des Combes, 1, en lui envoyant, s'ils ne l'ont déjà fait, le montant du droit d'entrée, fixé à 10 fr. — Ce droit n'est exigible que des Sociétaires résidant dans le département.

MM. les Membres résidants ou correspondants sont priés de prendre note que le sieur RENON n'est plus l'employé de la Société.

EXTRAIT DU CATALOGUE DE LA LIBRAIRIE LIMOUSINE

V^e M. DUCOURTIEUX

7, RUE DES ARÈNES, LIMOGES

- Almanach Limousin (1859-1888)**, du ressort de la Cour d'appel et du Diocèse de Limoges, contenant, avec l'organisation des Services publics de la Haute-Vienne et l'adresse des Fonctionnaires et des Commerçants de Limoges, UNE SERIE D'ARTICLES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DU PAYS. 1 vol. in-18 de 600 p. par année, broché 1 fr., toile 1 fr. 50
- Limoges et le Limousin, Guide de l'Étranger.** Histoire, statistique, archéologie. Un vol. grand in-12..... 3 fr.
- Documents historiques sur la Marche et le Limousin**, par Alfred LEROUX, Emile MOLINIER et Antoine THOMAS, 2 vol. in-8°. 12 fr.
- Chartes, Chroniques et Mémoires** pour servir à l'histoire de la Marche et du Limousin, par Alfred LEROUX et Jean Auguste BOSVIEUX. 1 v. in-8°. 7 fr. 50
- Chroniqueurs et Historiens de la Marche et du Limousin**, par Alfred Leroux, in-8° 2 fr.
- Chroniques de Saint-Martial**, publiées d'après les manuscrits originaux pour la Société de l'histoire de France, par H. DUPLÈS-AGIER, 4 vol. in-8°. 10 fr.
- Chronique de Maleu**, chanoine de Saint-Junien, mort en 1322, suivi de documents historiques sur la ville de Saint-Junien, par l'abbé ARBELLOT, 1 v. in-8°. 3 fr.
- Chronique sur la Marche, le Limousin et le Berry**, par BLANCHET. Un vol. in-18..... 3 fr.
- Récits d'histoire du Limousin**, publiés par la Société archéologique et historique de Limoges, avec le concours des membres des Sociétés savantes des trois départements limousins. 1 vol. in-8°. 6 fr.
- Les États provinciaux de la France centrale** sous Charles VII, par A. THOMAS, 2 volumes in-8° 12 fr.
- Étude sur les comtes et vicomtes de Limoges** antérieurs à l'an 1000, par ROBERT DE LASTEYRIE, in-8°. 5 fr.
- La Vicomté de Limoges**, géographie et statistique féodales, par G. CLEMENT SIMON. 1 vol. in-8° avec carte de la Vicomté. 8 fr.
- Registres consulaires de Limoges**, publiés par la Société archéologique et historique du Limousin, sous la direction d'Emile RUBEN, et continués par Louis GUIBERT. L'ouvrage complet formera 4 vol. in-8°. On ne souscrit que pour l'ouvrage entier. Prix par vol. 6 fr.
- Annales de Limoges** manuscrites, dites Manuscrit de 1638, publiées par Emile RUBEN, Félix ACHARD et Paul DUCOURTIEUX. Un fort vol. in-8°. 10 fr.
- Limoges d'après ses anciens plans**, par Paul DUCOURTIEUX. Accompagné de 4 reproductions d'anciens plans. 1 vol. in-8° 4 fr.
- La Ligue à Limoges, 1589**, par Louis GUIBERT. Br. in-8°. 1 fr.
- Journal du consul Lafosse, 1649**, par Louis GUIBERT. Br. in-8°. 1 fr.
- La Famille limousine d'autrefois** d'après les testaments et la coutume, par Louis
- Les anciennes corporations de métiers en Limousin**, par Louis GUIBERT, in-8° 50 c.
- La Corporation limousine**, par Louis GUIBERT. Br. in-8° 1 fr.
- Les émigrés limousins à Quiberon**, par Louis GUIBERT, br. in-8°. 1 fr.
- Le Bénédictin Dom Col en Limousin**, par Louis GUIBERT, in-8°. 2 fr.
- Sceaux et armes des deux villes de Limoges** et des villes, églises, cours de justice, chancelleries, corporations des trois départements limousins, par Louis GUIBERT. Supplément, orné d'une reproduction des sceaux des villes de Limoges. Br. in-8°. 1 fr. 50
- Molière et les Limousins**, par René FAGE, in-8° sur papier de Hollande, titre noir et rouge, 2^e édition. 3 fr.
- Les Ermites en Limousin**, par l'abbé ARBELLOT, président de la Société archéologique et historique du Limousin. Br. in-8°. 1 fr.
- Origine des noms de lieu en Limousin**, par l'abbé Arbellot, in-8°. 2 fr.
- Limoges et ses environs.** Guide du voyageur, par Paul DUCOURTIEUX, 1 vol. orné de plusieurs gravures et accompagné d'un Plan de la ville. 2 fr. 50
- Les environs de Limoges** d'après les plans des emailleurs, par Paul Ducourtieux, in-8°. 4 fr.
- Découvertes faites sur l'emplacement de la ville gallo-romaine à Limoges en 1886**, par Paul Ducourtieux, in-8°. 1 fr.
- Le grand incendie de Limoges en 1864**, précédé de l'histoire de tous les incendies qui ont ravagé cette ville, par Henri DUCOURTIEUX, in-18. 50 c.
- Le nouvel Hôtel-de-Ville de Limoges**, par Paul DUCOURTIEUX, accompagné d'une vue de l'Hôtel-de-Ville et de la liste des œuvres de peinture et de sculpture, 2^e édition. 25 c.
- Monographies des cantons d'Aixe, Bessines, Châteauponsac, Châteauneuf-la-Forêt, Nantiat, Saint-Mathien**, par l'abbé A. LECLER, chaque Monographie in-8°. 1 f.
- Saint-Junien Documents historiques sur la ville de**, par l'abbé ARBELLOT, 1 v. in-8°. 1 fr.
- Le Dorat, Histoire**, avec plan de la ville, par H. Autugeois de La Ville du Bost. 1 vol. in-8°. 5 fr.
- Le Château du Dorat**, par Mgr ROUGE-RIE, in-8°. 50 c.
- Châluset**, par Louis GUIBERT, orné de huit gravures. 5 fr.
- Les Tours de Châluset**, par Louis GUIBERT, orné de huit gravures. 2 fr.
- Notice historique sur l'hôpital de Magnac-Laval en Basse-Marche (1610-1793)**, par Alfred Leroux, in-8°. 2 fr.
- Dictionnaire des Emailleurs**, biographie, marques et monogrammes, par E. MOLINIER, attaché au Musée du Louvre. 1 vol. in-18..... 5 fr.
- L'Art rétrospectif à l'Exposition de Limoges**, par Louis GUIBERT et TIXIER, orné de 104 gravures, 1 v. in-8°. 1 fr.
- L'Orfèvrerie et les orfèvres de Limoges**, par Louis GUIBERT. Br. in-8°. 50 c.
- Les Émaux peints**, par Louis BOURDERY, br. in-8°. 1 fr.
- Une visite aux Émaux anciens et modernes de Limoges**, par Camille MARET, br. in-8°. 1 fr.
- Notice sur les Émaux peints**, par J. JOUHANNEAU, br. in-8°. 1 fr.
- Les émaux chambrés de Limoges. Trésor de la cathédrale de Treves.** X. Barbier de Montault, in-8°. 1 fr.
- Les Émaux peints à l'Exposition de Limoges**, par Louis BOURDERY, 3 gravures, in-8°. 4 fr.
- Dictionnaire historique et géographique de la Creuse**, publié par J. BRIÈRE, 3^e édition revue et augmentée, 1 v. in-8°. 3 fr.
- Felletin, XVIII^e et XVIII^e siècles**, par L. PATAUX, 1 vol. in-8°. 6 fr.
- La Forteresse vitiifiée du Puy-de-Gaude et la ville de Guéret**, par TH. ancien professeur, 1 vol. in-18. 3 fr.
- Histoire d'Anbusson.** La vicomte, les tapisseries, la Maison d'Anbusson, Cyprien PERATHON. Ornée de chromolithographies et de huit gravures sur bois. 1 vol. in-8°. 12 fr.
- Royère (jadis, aujourd'hui)**, par Z. TOUMIEUX, 1 vol. in-18. 3 fr.
- Sigillographie du Bas-Limousin**, par V. Philippe de Bosredon et Ernest K. orné de nombreuses gravures, 1 v. in-4°. 40 fr.
- Notes pour l'histoire des communes de Corrèze**, par A. VAYSSIÈRE ancien département. 10 fr.
- Scènes et portraits de la Révolution Bas-Limousin**, par le comte V. SEILHAC, 1 vol. in-8°. 7 fr.
- Histoire politique du département de Corrèze**, sous le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration, par le comte V. DE SEILHAC, in-8°. 7 fr.
- Meymac et son abbaye**, par TREB. LAPLÈNE, in-8°. 5 fr.
- La Vicomté de Turenne et ses principales villes**, par l'abbé B.-A. Marché, 4 armoiries, 7 gravures. 1 vol. in-8°. 7 fr.
- Le vieux Tulle**, par René FAGE, 1 v. in-8° orné de nombreuses grav. 7 fr.
- Brive-la-Gaillarde (Histoire des et de ses environs**, recueillie successivement par quatre citoyens de cette ville, 2^e édition, 1 vol. in-8°. 3 fr.
- Saint-Angel (Corrèze) (Le prieuré de Brive)** historique et archéologique, accompagné de documents inédits, par A. VAYSSIÈRE, archiviste. Br. in-8°. 3 fr.
- l'abbé d'Espeyres**, par la comte V. de

22

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
ARCHÉOLOGIQUE
ET HISTORIQUE
DU LIMOUSIN

TOME XXXVI. — 2^e LIVRAISON

(TOME XIV DE LA DEUXIÈME SÉRIE)



Back cover

36

1887

(1887)

LIMOGES
IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE LIMOUSINE
V. H. DUCOURTIEUX

Libraire de la Société archéologique et historique du Limousin

7, RUE DES ARÈNES, 7

1889

AVIS

à MM. les Membres de la Société

Les réunions de la Société ont lieu invariablement le dernier mardi de chaque mois. — L'ordre du jour de la réunion est publié dans les journaux de Limoges, mais il n'est pas envoyé de lettres de convocation.

Nous ne saurions trop engager ceux de nos confrères qui changeraient de domicile ou dont l'adresse n'est pas exactement indiquée à la *Liste des Membres de la Société*, à faire connaître leur adresse actuelle soit au Secrétaire général (M. Louis Guibert, rue Sainte-Catherine, 8), soit au Trésorier (M. Louis Bourdery, rue Pétoniaud-Beaupeyrat, 28), de façon à éviter toute erreur dans la présentation des reçus de cotisation et tout retard dans l'envoi du Bulletin.

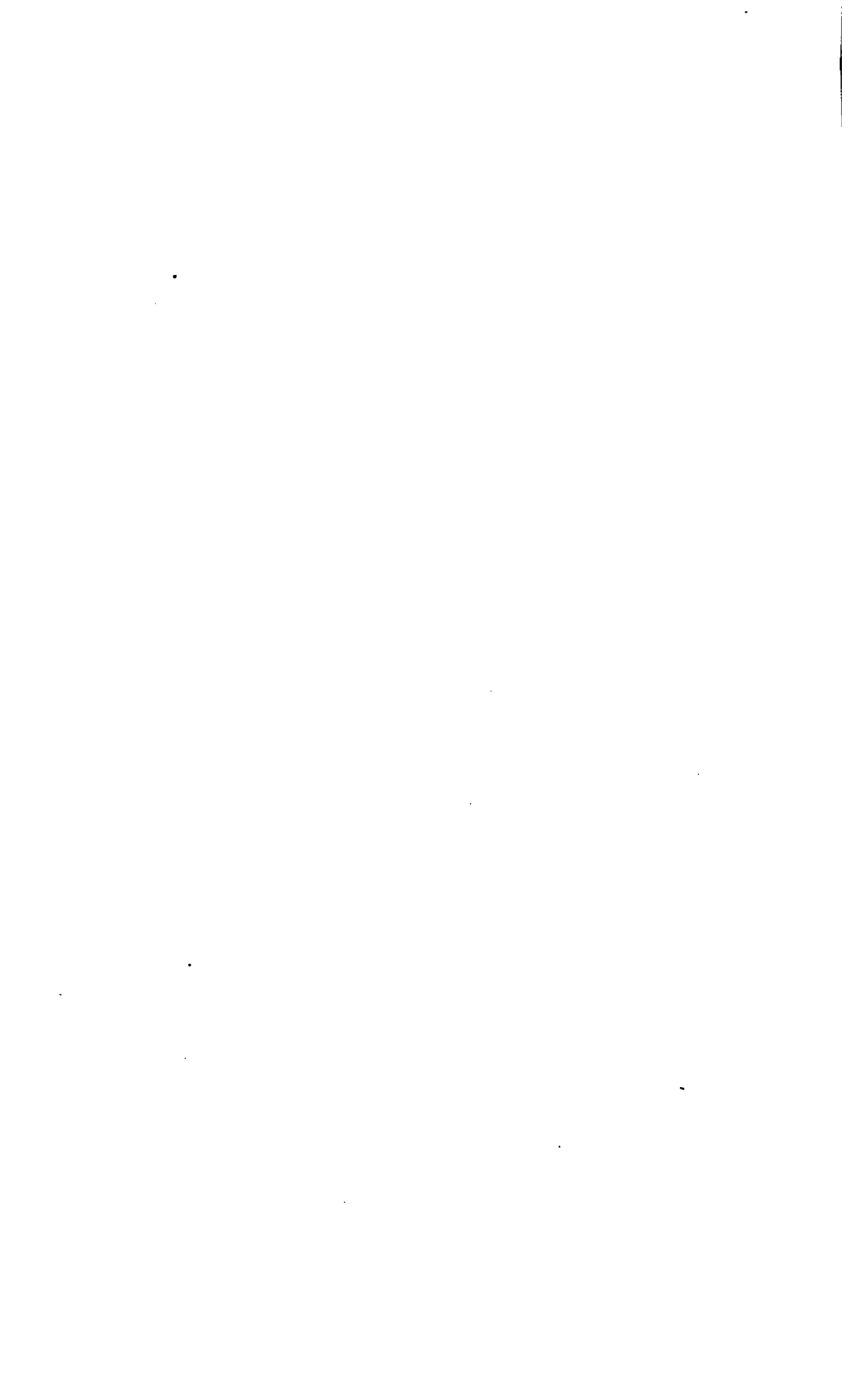
MM. les Membres de la Société sont instamment invités à adresser ou à faire verser au Trésorier chaque année, avant le 31 mars, le montant de la cotisation de l'année en cours (15 fr. pour les Membres résidants, et 7 fr. pour les correspondants). — Passé ce délai, le Trésorier fera encaisser par la poste les cotisations non payées, en ajoutant au montant de la cotisation 50 centimes pour frais.

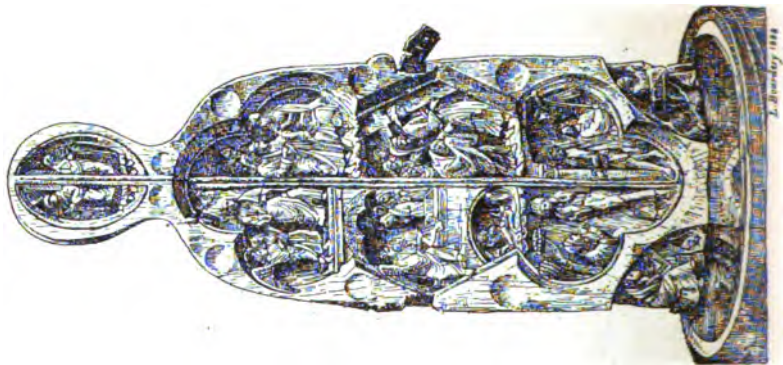
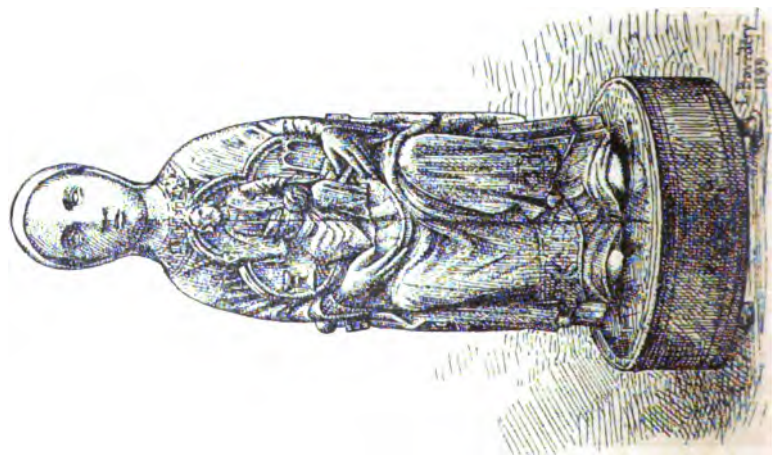
Ceux des Membres de la Société qui n'ont pas encore retiré leur diplôme voudront bien le réclamer à M. L. Bourdery, Trésorier, rue Pétoniaud-Beaupeyrat, 28, en lui envoyant, s'ils ne l'ont déjà fait, le montant du droit d'entrée fixé à 10 fr. — Ce droit n'est exigible que des Sociétaires résidant dans le département.

Les démissions doivent être adressées par écrit au Président

MM. les Membres résidants ou correspondants sont priés de prendre note que le sieur RENON n'est plus l'employé de la Société.







LA VIERGE OUVRANTE DE ROUBON, EN IVOIRE.

LA VIERGE OUVRANTE DE BOUBON

A l'extrémité méridionale de la commune de Cussac, canton d'Oradour-sur-Vayres (Haute-Vienne), au milieu des bois et dans un lieu des plus sauvages, on trouve, à côté de quelques pauvres habitations, les restes de l'ancien monastère de Boubon. Fondé par le Bienheureux Robert d'Arbrissel, en 1106, grâce aux libéralités de Pierre de Montfrebœuf, Ithier de Bernard et Aimeric de Brun, il fut, pendant des siècles, le lieu que choisirent les filles de familles nobles pour embrasser les austérités de la règle de Fontevrault, et donner aux jeunes filles de la contrée l'instruction et l'éducation chrétiennes. Pendant des siècles, ce couvent a fait la prospérité et la richesse du pays. Mais depuis que les ennemis de l'instruction chrétienne ont chassé de cette retraite les religieuses qui l'habitaient, Boubon, qui avait une certaine renommée et attirait grand nombre d'étrangers, a tout perdu : monastère, église paroissiale, commune. Il est aujourd'hui le dernier des villages.

En recherchant dans le voisinage les souvenirs et les objets d'art qui ont survécu à la Révolution, j'ai été assez heureux pour découvrir une Vierge ouvrante en ivoire, qui, au siècle dernier, appartenait à ce monastère. Elle est aujourd'hui la propriété de M. Hugonneau-Beaufet, curé de Dournazac. Il la tient de sa tante, qui était religieuse à Boubon.

Cette statue est taillée dans un bloc d'ivoire de 0,35 centimètres et demi de hauteur. Elle représente une vierge assise, tenant Notre-Seigneur sur ses genoux. Elle s'ouvrait en forme de triptyque et montrait, sculptées au-dedans d'elle-même, la vie, la mort, la résurrection et la gloire du Sauveur.

Au nombre de ses œuvres d'art les plus précieuses, le Musée du Louvre conserve un ivoire des premières années du XIII^e siècle en tout semblable au nôtre : même sujet, mêmes scènes à

l'intérieur, mêmes personnages et dans les mêmes attitudes. On dirait que l'un est la copie de l'autre. Celui du Louvre a été publié dans les *Annales Archéologiques* de M. Didron, par M^{re} Barbier de Montault, à l'occasion de sa savante étude sur le Chemin de la Croix (1). Les deux dessins de celui de Boubon qui accompagnent cet article ont été faits, d'après des photographies, par notre habile peintre-émailleur, M. Bourdery ; ils permettront de comparer ces deux précieux ivoires. Par ce rapprochement on constatera que celui de Boubon est d'un travail plus soigné et plus fini que celui du Louvre.

L'ivoire du Louvre est complet. La statue s'ouvre sur le devant en deux parties, et ces deux parties mobiles, rattachées à la moitié de derrière par des charnières, forment les deux tableaux latéraux du triptyque ouvert.

Malheureusement il n'en est plus de même de celui de Boubon ; on ne possède que la moitié antérieure. L'autre moitié, qui formait le tableau central du triptyque, n'existe probablement plus. Des recherches continues depuis plus de quinze ans n'ont pu me faire connaître son sort. On croit que les religieuses, chassées de l'asile où elles s'étaient consacrées à Dieu, partagèrent, avant de se séparer, les objets auxquels elles tenaient le plus. Sœur Hugonneau-Beaufet eut la moitié du triptyque qui nous reste ; une autre religieuse dut emporter l'autre moitié.

Cet ivoire, lorsqu'il est fermé, comme le donne la planche première, forme la statue de la Sainte Vierge. Sa hauteur, telle qu'elle est aujourd'hui, est de 0,35 centimètres et demi. L'élégante tunique dont Marie est vêtue, est ornée autour du cou et au bas de la jupe de riches orfrois, semés de pierreries alternativement ovales et losangées. Sous cette première tunique on en voit une seconde, plus longue, retombant en plis nombreux sur les pieds à demi couverts.

La Vierge est assise et tient Notre-Seigneur sur ses genoux. On rencontre fréquemment ce motif vers la fin du XI^e et dans le XII^e siècles.

Le Christ est placé dans une auréole. On sait que l'auréole qui entoure le corps, symbole de la plus haute glorification, ne se donne qu'aux personnes divines, et dans quelques cas particuliers à la Mère de Dieu. Dans notre ivoire, cette auréole diffère par sa forme de celles qu'on trouve ordinairement. Au lieu d'être elliptique, elle a la forme d'un quatre-feuilles de 0,40 centimètres

(1) T. XX, 316, et XXII, 231.

de largeur sur 0,13 de hauteur. Jésus-Christ est assis, retenant de la main gauche le globe du monde posé sur son genou. Il élève la main droite dans l'attitude de quelqu'un qui instruit des auditeurs. On, peut-être, il bénit à la manière latine, c'est-à-dire en élevant les trois premiers doigts. Les pieds nus ne reposent sur aucun escabeau, contrairement à ce qu'on trouve le plus souvent, comme au tombeau de saint Junien, etc.

Il est vêtu d'une tunique aux plis gracieux, ornée autour du cou d'un large galon. De longues draperies sont jetées avec élégance sur son épaule gauche et retombent le long de son bras. La figure est bien le type connu de Notre-Seigneur, figure barbue, des deux côtés de laquelle descendent les longs cheveux bouclés du Nazaréen.

Dans le champ de l'auréole, on voit, à droite un calice, et à gauche les tables de la loi ancienne : symbole du Nouveau et de l'Ancien Testament.

La seconde planche donne la moitié de l'intérieur de la statue. On y trouve sculptés, avec une finesse incroyable, trente et quelques personnages, nous retraçant d'une manière remarquable les scènes attendrissantes de la Passion. Ce sont :

I. — Le Jugement.

II. — La Flagellation.

III. — Le Portement de la croix.

IV. — La Résurrection.

V. — Les Saintes femmes au Sépulcre.

VI. — Marie-Madeleine retrouvant Notre-Seigneur.

Ces six tableaux sont renfermés dans un gracieux cartouche de 0,26 centimètres de hauteur, sur 0,10 de largeur, trilobé en haut et en bas. La hauteur des personnages varie de 0,05 à 0,06 centimètres.

I. — *Le Jugement de Notre-Seigneur.* — Dans ce premier tableau, Pilate est assis; un riche manteau tombe de son épaule sur le siège et sur les genoux; il le retient d'une main et gesticule de l'autre en s'adressant à Jésus-Christ, dont il prononce le jugement. Celui-ci est devant lui, debout, les mains liées. Ses pieds sont sans chaussure, comme dans toutes les autres scènes. Quatre gardiens l'accompagnent et l'entourent.

II. — *La Flagellation.* — Notre-Seigneur est attaché par les deux bras à une colonne que surmonte un chapiteau. Il a le visage tourné du côté de la colonne. Il est dépouillé de ses vêtements jusqu'à la ceinture. Deux bourreaux le frappent alternativement. L'un, dont la figure respire la cruauté, et qui semble

jouir avec bonheur des douleurs de l'adorable victime, se sert d'un fouet au manche armé de nombreuses lanières. L'autre, qui est au second plan, a quelque chose de sauvage dans le visage ; il frappe avec des verges.

III. — *Le Portement de la croix.* — Entre les deux tableaux précédents se trouve celui qui représente le portement de la croix. Jésus-Christ marche le premier, portant sur l'épaule gauche l'instrument de son supplice. Il est suivi par les saintes femmes de Jérusalem, au nombre de six. Celle qui est au premier plan est peut-être sa mère. Elle est profondément inclinée et se voile de son manteau que les deux mains portent jusqu'à la figure. Les autres marchent tout auprès. La douleur est peinte sur tous les visages.

Le panneau qui contient ces trois premières scènes conserve encore la charnière en fer qui l'unissait à la seconde moitié de la statue, qu'on ne possède plus. Celle du Louvre nous montre ce qu'on a perdu avec elle.

Dans le second panneau sont les scènes suivantes :

IV. — *La Résurrection.* — Notre-Seigneur sort triomphant du tombeau. Deux anges, aux ailes déployées, se tiennent près de lui et paraissent l'adorer. Au haut de ce tableau on voit une main sortant d'un nuage, symbole fréquemment employé pour représenter la puissance divine.

V. — *Les Saintes femmes au Sépulcre.* — Marie-Madeleine, Marie, mère de Jacques, et Salomé arrivent, portant des aromates pour embaumer le corps de Jésus (Saint MARC, XVI). Entrées dans le sépulcre, elles voient un jeune homme assis au côté droit, vêtu d'une robe blanche ; elles en sont effrayées. Mais l'ange leur dit : « N'ayez point peur. Vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié ; il est ressuscité, il n'est point ici. Voilà le lieu où on l'avait mis. » En effet, il leur montre le tombeau vide, sur le bord duquel il est assis, et d'où il retire le suaire qui y est resté. L'admiration mêlée d'effroi se lit facilement sur la figure des saintes femmes. Un peu au-dessous on voit les soldats que les Juifs avaient mis pour garder le tombeau. Ils sont assis, presque couchés, couverts de leur armure. Celui qui est au premier plan est appuyé de la main gauche, pendant que la droite tient une large épée.

VI. — *Marie-Madeleine reconnaît Notre-Seigneur.* — Saint Jean rapporte dans son évangile, au chapitre XX, que Marie-Madeleine, après avoir vu que le corps de Notre-Seigneur n'était plus dans le tombeau, se tenait en dehors, près du sépulcre, et versait des larmes. En se retournant, elle vit Jésus qui était là ; mais elle

ne savait pas que ce fut lui, et croyait que c'était le jardinier. Cependant elle le reconnut dès qu'il eut prononcé son nom, et s'approcha pour l'adorer. Mais Jésus lui dit : « Ne songez pas à me toucher, je ne suis pas encore monté vers mon Père. » C'est bien cette scène qui est admirablement reproduite dans ce sixième tableau. L'expression de Notre-Seigneur, qui relève les mains devant lui en faisant un pas en arrière, traduit avec une rare exactitude le *Noli me tangere* de l'Évangéliste. Marie-Madeleine, qui se prosterne devant lui, est bien dans ce jardin dont parle saint Jean, car les palmiers de Judée élèvent près d'elle leurs têtes richement sculptées dans l'ivoire.

Au-dessus de ces tableaux, et dans la partie correspondant à la tête de la Vierge, l'artiste a sculpté deux anges richement vêtus, ayant les ailes élevées. Ils lisent ou chantent les louanges de Dieu, dans un livre qu'ils portent des deux mains.

Au bas de ce cartouche si bien rempli, on trouve, d'un côté saint Jean accompagné de l'aigle, et de l'autre saint Luc avec le taureau. Saint Marc et saint Mathieu, les deux autres évangélistes, ont été placés, en face de ces deux, dans la moitié qui nous manque.

La composition de ces diverses scènes est d'une grande simplicité et d'une naïveté charmante. Ce qu'elles ont de remarquable c'est la vérité et l'attitude de chaque personnage. Là surtout est l'intérêt et la valeur de cette sculpture, en même temps que la caractéristique de l'art dont elle est un précieux monument. « On admire dans l'art grec cette recherche exclusive de l'harmonie des lignes, cette esthétique un peu abstraite, ces images pour ainsi dire impersonnelles, ne traduisant ni les émotions, ni les passions propres à tel ou tel individu, et ne représentant, en somme, autre chose que l'humanité à divers âges, en diverses conditions, ou à différents degrés de culture. Tout autre est l'art du moyen-âge, qui aime l'analyse et recherche surtout l'expression individuelle. L'homme moral joue ici un grand rôle; et il faut absolument, pour comprendre les inspirations artistiques de ce temps-là, admettre la domination de l'âme sur le corps » (1).

Le XIII^e siècle, auquel remonte notre ivoire, est l'époque à laquelle la sculpture s'est le plus approchée de la perfection. « Viollet-le-Duc établit, avec une érudition surabondante, que les

(1) M. LOUIS GUIBERT, *Bull. Soc. arch. Lim.*, XXXVI, 212.

premiers efforts de nos sculpteurs français ne remontent pas plus haut que la fin du XI^e siècle. Il nous fait alors assister à la formation de cinq grandes écoles nationales :

» 1^o L'école rhénane s'inspire de l'art byzantin, tel que Charlemagne l'avait implanté à Aix, et qui s'était déjà notablement défiguré ;

» 2^o L'école de Toulouse imite les sculptures byzantines ;

» 3^o L'école de Limoges copie les diptyques ;

» 4^o L'école provençale puise ses idées dans les nombreux monuments romains qui sont sous ses yeux ;

» 5^o L'école clunisienne enfin, s'inspire des peintures byzantines, mais elle arrive bientôt à l'originalité (1). »

Les œuvres produites par ces cinq grandes écoles sont encore nombreuses en France. Beaucoup sont conservées comme les plus belles manifestations de notre art national. Parmi elles, l'ivoire de Boubon mérite une place distinguée.

A. LECLER.

(1) L'art chrétien au XIII^e siècle. — Revue de *l'Art chrétien*, année 1872, p. 24.

INVENTAIRE

DU TESTAMENT DE SAINT YRIEIX

La vie de saint Yrieix a été écrite par saint Grégoire de Tours, qui l'a insérée dans ses *Vitæ patrum* (1).

Dom Ruinart l'a fait suivre d'une copie de son Testament, empruntée aux archives de saint Martin de Tours : *Testamentum sancti Aredii, abbatis Attanensis*.

Ce testament a été publié plusieurs fois, entre autres par Dachery et Mabillon (2) ; la meilleure transcription est celle qui accompagne la vie, parce qu'elle est plus complète que les autres et qu'on l'a ici dans tout son entier : « Nunc primum integrum ex archivio sancti Martini Turonensis » (3).

Dans cette pièce de la fin du vi^e siècle, remplie de dons de toutes sortes, se trouve un inventaire qui ne doit pas passer inaperçu et qu'il me semble utile de commenter, ce qui n'a pas encore été fait (4). Pour cela, je lui adjointrai le glossaire qu'il comporte.

I

1. Quod unusquisque locus sanctus constitutus ibi habeat ministerium declaratum, rectum duximus inserendum :

1. Id est turres quatuor.

(1) *Patrologie* de Migne. t. LXXI, col. 4449-4450.

(2) *Vet. Analect.*, t. II, p. 57-58.

(3) Cette source donnerait lieu à quelque soupçon de non authenticité, car il en est sorti une pièce fausse, le testament de S. Perpet, fabriqué au xvi^e siècle.

(4) Du Cange en a fait de nombreux extraits.

3. Cooperturiolos holosericos tres.

4. Calices argenteos quatuor. Duo sunt ansati, comparati solidis tricenis. Nam ille medianus, præ auro fabricatus, valet solidos tricenos et ille quartus valet solidos tredecim (1).

5. Patenam argenteam, valentem solidos septuagenos duos.

6. Coopertoria holoserica quatuor : unus valet solidos tricenos, alius solidis sexdecim, tertius solidis quindecim, quartus solidis quadragenis quinis. Duo ex ipsis auro sunt fabricati.

7. Item coopertorium lineum ornatum, valens solidis quatuor.

8. Pallas corporales quatuor.

9. Coopertorios holosericos tres, minores quinque.

10. Et pallas, tribunalia (*al. tribunæ*) (2) in basilica, valentia solidis duodecim et alia quotidiana valentia solidis sex et alia quotidiana, quæ sunt ante altare, valentia solidis quinque.

11. Vela ornata, de ostio majore, valentia solidos tres.

12. Alia vela de ipso ostio, valentia solidos tres.

13. Item velum ad ostium minus, valens solidos duo.

14. Item velum pictum, valens solidos quinque.

15. Similiter in oratorio sancti Hilarii, coronam cum cruce argentea deaurata, cum gemmis pretiosis, plena reliquiis sanctorum domnorum, et suo ornatu, valentem ad æstimationem solidos centum, habens corona illa in se pendentia folia ex auro et gemmis facta numero octo; et in illa cruce similes factæ duæ et mimitatæ gemma grande circumcirca auro et subtus crucicula ex auro et gemmulenas octo.

16. Pallam holosericam cum suo ornatu, valentem solidos duodecim.

17. Item pallam super altariolo sancti Hilarii, linitam auro et margaritis fabricatam, valentem solidos triginta.

18. Velola per ipsius oratorii parietes tria, holoserico ornata, valentia solidos octo.

19. Item pallam super altario domno Hilario (3), quotidianam, valentem solidos duo.

20. Item velum in domo (4) Hilarii dramioserico, valens solidos quadraginta.

21. Item in domno Maximino velola tria; ante altare unum vermiculum, valentem solidos duo et illa alia duo valentia solidos tres.

22. Et item pallam vermiculam in domno Juliano, valentem solidum unum.

(1) La variante de Mabillon serait considérable : « comparatis solidis XXX, alius solidis XVI, tertius solidis XV, quartus solidis XLV : duo ex ipsis auro sunt fabricati »; dans Dom Ruinart, elle se rapporterait aux *coopertoria*.

(2) Mabillon a lu *tribuna*. La vraie leçon doit être *pallas tribunæ*.

(3) Ici le datif est employé au lieu du génitif, comme au *martyrium* de Poitiers : MEMORIA MELLEBAUDI ABBATI.

(4) Les nos 19, 21, 22, 23, 24, permettent de restituer sûrement *domno*, *in domo* étant ici isolé.

23. Pallam quotidianam in domno Maximino, holoserico ornatam.

24. Pallas corporales in domno Hilario.

25. Vel velola ad ostia, quotidiana.

26. Item ad (1) pallas super sepulcro sancto holoserica duo, valentia solidos sexaginta.

27. Item pallas super sepulcra quinque, Achaica exornatas, valentes solidos quindecim.

28. Item pallam profedatam (*al.* prosericam) (2), valentem solidos duo.

29. Item aliam profedatam, valentem solidum unum.

30. Vela ante ipsa sepulcra duo, valentia solidos quinque (3).

31. Hæc omnia et ornata sanctorum vel quidquid super sepulcra nostra martyrii Attanensis sanctorum (4), id est Scipionem diaconem et Aven-
tiolum, quos instituiimus ipsis custodiendum et studendum ante sanctos
et domno nobis Nicetio, diacono sancti Martini, consignavimus

32. Simul et de Scisciaco (5) oratorio, tribunalia duo, valentia solidos
quatuor.

33. Vela ad ostia tres, valentia solidos sex.

34. Turres, calices, pallas et coopertoria prædictis martyriis ad custo-
diendum tradidimus.

II

Achaica (n° 27). — Du Cange a passé sous silence ce mot em-
barrassant. Peut-être signifie-t-il un tissu bysantin, employé ici
en bordure? Le *Liber pontificalis* a l'équivalent dans *byzanteus*,
pour désigner la pourpre fabriquée à Constantinople : *blatta*
byzantea.

Achaicus, d'Achaïe, de la Grèce, est un terme cicéronien, sui-
vant le dictionnaire de Quicherat.

On peut consulter sur les *Vela Alexandrina* la dissertation de
M. de Rossi, dans le *Bulletin d'archéologie chrétienne*, 1871,
p. 57-60 : ceux de la basilique de Bassus, à Rome, au iv^e siècle,
ont une bordure historiée en haut et en bas (pl. III).

(1) L'intercalation *ad* est une faute de copiste.

(2) *Proserica*, malgré son étrangeté, vaut mieux que *profedata*, que
Du Cange a omis.

(3) « Et multa alia pretiosa ornamenta » (Mabillon).

(4) Le testament continue, après l'inventaire : « Nam et adhuc adjuramus
præpositum sancti Martini et monachos nostros Attanenses, per corpus
et sanguinem Domini nostri Jesu Christi et merita omnium sanctorum, ut
in oratorio sancti Hilarii, in cella mea, quinta feria, omni tempore, ma-
tutinus matutina et missa sanctorum domnorum a monachis ibidem revo-
cetur ».

(5) Dom Ruinart donne la variante *Fisciaccum* (col. 1141).

Altare. — L'autel est mentionné trois fois, avec les variantes *altarium* et *altariolum*. Il est recouvert d'une *palla* : « Item pallam super altariolo sancti Hilarii » (n° 17), « Item pallam super altario domno Hilario » (n° 19) et devant lui sont tendus des *tribunalia* : « Et alia quotidiana, quæ sunt ante altare » (n° 10), « ante altare unum vermiculum » (n° 21).

Basilica. — « Tribunalia in basilica » (n° 10). Ce mot a deux significations : l'édifice élevé en l'honneur des martyrs, ce qui correspond au *martyrarius* employé à la fin du testament, c'est le sens primitif ; puis l'église, desservie par des moines, suivant la remarque de Mabillon : « Basilicam sexto et septimo sæculo apud Gallos semper significasse monachorum ecclesiam, cathedrales et parrochiales ecclesias appellatas fuisse ecclesias » (*Oper. posthum.*, t. II, de *antiq.* S. DIONYS.).

Calix. — Il y a quatre calices : deux en argent et à anses, du prix de trente sous ; un, aussi en argent, ne valant que treize sous ; un autre, en or, valant trente sous (n° 4). Le calice est inscrit immédiatement après la *turris*.

Coopertorium. — Du Cange ne définit pas ce mot et se contente de rapporter ces deux textes qui en font une couverture pour préserver les dons offerts à l'autel, c'est-à-dire les oblations, et qui sont empruntés à Grégoire de Tours : « Dans coopertorium sarmaticum, quo altare Dominicum cum oblationibus tegeretur. — Coopertorium vero, quia rarum est, non ponatur super munera altaris, quia non exinde plene tegitur mysterium corporis sanguinisque Dominici » (*Vit. Patr.*, VIII).

La couverture est en soie, *holosericum* (n° 6, 9) ou en lin orné, *lineum ornatum* (n° 7). Le prix en est fixé, mais on n'en dit pas l'usage. On en voit quatre d'un côté et trois de l'autre : le texte n'est pas suffisamment clair. Ainsi « duo ex ipsis (des quatre) auro sunt fabricati » : comme il s'agit de *holoserica quatuor*, il faut en conclure que ces deux couvertures étaient tissées d'or, bien que le *Liber pontificalis* semble faire du *coopertorium* un vase sacré : « Hic (Sergius) fecit coopertoria vel vasa aurea et argentea plura per diversas ecclesias, ad usum et ornatum ecclesiarum Dei », mais tel ne paraît pas être ici le cas.

Après avoir enregistré « coopertorios holosericos tres » le testament ajoute : « minores quinque », ce qui ferait huit. Le qualificatif *minor* se comprend très bien pour différencier deux dimensions distinctes, *grande* et *petite*, mais surtout en regard du texte de saint Grégoire qui parle d'un *coopertorium* mesquin, insuffisant à couvrir l'offrande.

Les *coopertoria* viennent à la suite des *calices* et de la *patena* : ils ont donc une relation directe avec le saint sacrifice.

Cooperturiolus (n° 3). — Du Cange n'a pas ce diminutif de *coopertorium*, qui est spécifié en soie, *holosericum*, et au nombre de trois. L'étoffe est moindre évidemment, car il ne s'agit pas ici de l'autel. L'inscription se faisant immédiatement après la *turris*, je soupçonne entre eux une corrélation intime et directe, justifiée aussi par un chiffre à peu près identique; il y aurait eu trois *coopertoria* pour quatre *turres*, à supposer que quatre soit une leçon absolument correcte, surtout quand on l'écrit par des unités. Le *coopertorium* serait donc le *pavillon* de la tour, son enveloppe liturgique. Chose curieuse : l'église de Saint-Yrieix, qui avait conservé jusque dans ces derniers temps l'usage de la colombe eucharistique, abritait le vase sacré d'un pavillon d'une grande richesse, qui se voit encore à la sacristie et qui est du xvii^e siècle.

Corona (n° 15). — Suivant une pratique ancienne, l'autel était surmonté d'une couronne suspendue, avec croix pendante, dont on peut se faire idée par la couronne de Monza et celles de Guarrazar, au musée de Cluny. Au pourtour inférieur pendaient huit gemmes, appliquées sur des feuilles d'or.

Feu de Linas écrivait, à propos de cette couronne, les lignes suivantes, auxquelles je suis loin de souscrire : « L'émail n'est mentionné nulle part dans les anciens textes ; peut-être serait-il à y reconnaître sous la dénomination générale *gemma*, qui me semble alors désigner toute matière ayant un aspect vitreux ? Le testament d'un abbé limousin, S. Aredius, mort vers la fin du vi^e siècle, inventorie une couronne d'argent doré, ornée de pierres précieuses et contenant des reliques : *Habens corona illa*, etc. Les huit pendeloques végétales et les deux croix laisseraient-elles soupçonner l'emploi de l'émail ? Je n'en crois rien. Le reste de la description donnerait à entendre qu'il s'agissait d'un joyau votif, analogue aux couronnes de Guarrazar et décoré, comme celles-ci, de grenats en tables sertis de cloisons d'or. Je ne suis pas bien convaincu néanmoins que le terme *corona* doive prendre ici le sens absolu d'insigne royal. Deux documents, le premier du ix^e siècle, le second du xiii^e, enregistrent des *coronæ* ; un dernier, plus récent, parle d'un *diadema* : or, ces trois objets rentrent ou semblent rentrer dans la classe des reliquaires discoïdes et d'autres objets liturgiques de pareille forme, dont l'usage n'est pas encore clairement déterminé. » (*Bull. de la Soc. arch. de la Corrèze*, t. V, p. 159-160).

Le sens de *corona* ici n'est pas douteux ; les couronnes d'autel de Monza et de Guarrazar, contemporaines de notre texte, en sont la plus complète justification. L'équivoque vient d'une fausse interprétation : *plena reliquiis* ne se réfère pas à *corona*, ce qui l'empêche d'être un « reliquaire discoïde », mais à *cruce* ; or, les croix reliquaires sont très connues des archéologues.

En 1883, le même archéologue revenait en ces termes sur la question : « J'avais d'abord rangé le joyau limousin dans la classe d'*ex-voto*, tels que les admirables couronnes visigothes de Guarrazar, et cette attribution a été récemment lancée à toute vapeur (*Bull. de la Soc. arch. de Brive*). La *corona* de S. Aredius ne serait-elle pas, au contraire, un disque chargé de deux capsules cruciformes émergeant de feuillages mobiles ; au bas de la circonférence, une croisette pendeloque ? Je ne sais trop maintenant à quelle opinion m'arrêter. On connaît plusieurs reliquaires en forme d'insigne royal..... D'autre part, les *ex-voto* de Guarrazar et de Monza, qui ne sont nullement des hiérophores, offrent des croix suspendues à l'intérieur, *non subtus*. Au demeurant, *adhuc sub iudice lis est*. » (*Rev. de l'art chrét.*, 1883, p. 391-392).

Franchement, avec une apparence d'érudition, on ne peut pas mieux embrouiller une identification que je crois avoir suffisamment établie.

Cruz (n° 15). — La croix, qui pendait à l'intérieur de la couronne, était en argent doré, rehaussé de gemmes : elle était pleine de reliques de saints. Au milieu, on avait eucasté dans l'or un grand camée ; deux petites croix semblables pendaient à ses bras et une troisième, en or avec huit gemmes, terminait la partie inférieure. La *croix mérovingienne* de la cathédrale d'Albi (1) donne une idée exacte de cette disposition, car on y trouve l'anneau de suspension, le camée central et les deux croisettes latérales : je renvoie à la brochure que j'ai écrite à son sujet.

Son estimation était portée à cent sous.

Domnus (n° 21, 22, 23, 24). — Du Cange ne donne pas l'acception de *martyr*, qui est très ancienne, et de *saint*, qui s'y ajouta postérieurement. Le testament en qualifie saint Julien, qui est bien un martyr, *domno Juliano* (n° 22), mais aussi deux confesseurs, saint Hilaire, *domno Hilario* (n° 24), appelé plus haut

(1) *Bull. de la Soc. arch. du Midi*, 1888, p. 42-51.

sancti Hilarii (n° 15), et saint Maximin, *domno Maximino* (n° 23). D'après dom Ruinart, ce Maximin était l'évêque de Trèves (Voir la table).

Domnus se dit aussi d'un diacre (n° 31).

Dramiosericus (n° 20). — L'accord avec *velum* exigerait *dramiosericum*. Ce mot est resté inconnu à du Cange, qui a *tramosericum* : voici la lecture vraie, altérée dans le testament. Papias a défini ce tissu, lin et soie : « Vestis quæ stamina ex lino, tramam vero ex serico habet », qui se différencie de l'*holosericum*, lequel était tout en soie, trame et chaîne.

L'expression se trouve en 474 dans la *Charta Cornutiana*, plusieurs fois éditée : « *Maforiæm tramosericum* », « *vela tramoserica* ». L'identification est donc certaine, d'autant plus que, dans les deux cas, cette épithète s'associe à *velum*.

Locus sanctus (n° 1). — Le lieu saint, que saint Yrieix veut doter du mobilier liturgique, doit s'entendre des édifices religieux construits par lui ; le texte en désigne deux : la *basilica* (n° 10), et l'*oratorium* (n° 15).

Or, d'après Grégoire de Tours, il avait élevé deux églises en l'honneur de saint Julien, martyr, et de saint Hilaire, évêque de Poitiers ; voilà la basilique et l'oratoire : « *Mox cum ad ecclesiam sapcti Juliani, martyris, quam vir sanctus ædificaverat, ubi corpus sacrum jacebat, deportare voluisset* (l'évêque de Limoges), nullomodo feretrum vel paucum levare potuerunt. Decreverat autem vir Dei Aridius in ecclesia sancti Hilarii antistitis, quam et ipse suo opere ædificaverat, corpus suum sepulturæ tradere » (édit. Migne, col. 1138). Mais il existait aussi une autre fondation de lui, le monastère de Saint-Yrieix : « *Monasterii cellulam ædificare cum magna industria cœpit, quod cœnobium nuncupatum Atano* ».

Margarita (n° 17). — La *palla* de l'autel de Saint-Hilaire était rehaussée de perles, « *margaritis fabricata* ».

Martyrarius (n° 34). — Du Cange définit cette fonction : « *Idem qui mansionarius, custos ecclesiæ, qui sacras in ecclesia reliquias custodit* » et plus loin « *idem qui custos martyrum* », comme le nom l'indique. A Saint-Yrieix, il y avait un *martyrium* : « *Super sepulcra nostra martyrii Attanensis sanctorum* ». Sont préposés à sa garde le diacre Scipion, son aide Aventiolus et le diacre Nicet.

Ce texte a une grande importance, car Poitiers avait aussi son *martyrium* et l'inscription, gravée au linteau de sa porte, nomme

Mellebaude, abbé, c'est-à-dire chef de la petite communauté des *martyrarii* attachés à sa desservance. Dans Grégoire de Tours (*Hist.*, lib. IV, c. 11), il est question d'un *martyrarius*, qui est en même temps abbé : « Cum Leubaste, martyrario et abbate » (1).

Mimitatæ (n° 15) n'est pas dans du Cange, qui a seulement *mimata*, qu'il traduit par *nummata*, dans le sens de monnaie, médaillon. Ici *mimitatæ gemma* peut, à la rigueur, s'entendre d'une gemme reproduisant une médaille, c'est-à-dire un camée, mais ne serait-il pas plus rationnel d'y voir la matière même de la gemme, qui pourrait être une agate ?

De Linas traduisait *mimitatæ* par *sigillées* (*Bull.*, p. 159), comme s'il y avait eu *sigillatæ*, ce qu'autoriserait le *Liber pontificalis*. *Sigillées* devrait alors s'entendre d'une série de médaillons, semblables à ceux de la croix de Ravenne, successivement éditée par Ciampini et Garucci. Ce n'est pas impossible, mais ce n'est guère vraisemblable, d'autant plus que la lecture même reste très incertaine. Cet archéologue ponctuait ainsi, rapportant *mimitatæ* à *crucis* : « Et in illa cruces similes factæ duæ et mimitatæ » ; ce qui signifierait littéralement que dans cette couronne il y avait deux croix semblables et en plus qu'elles étaient *mimitatæ*. Mais le texte porte *cruce* et non *cruces*, en sorte que *illa* se rattache à *cruce* et non à *corona*. Les croix sont semblables entre elles (dans les inventaires on trouve l'équivalent *pares*) et aussi à la grande croix ; seulement elles seraient en outre *mimitatæ*.

Ce mot n'étant pas certain, on ne peut faire que des hypothèses à son sujet. J'aimerais alors mieux restituer *smaltatæ*, qui serait assez voisin du *smaltum* du *Liber pontificalis*. Les deux croix semblables auraient été émaillées.

Si, au contraire, *et* doit joindre *gemma* au membre de phrase précédent, *mimitatæ* qualifie la *gemma* et, au lieu d'une pierre

(1) Une décrétale de l'an 417, du pape Zosime, « insère un grade de *custos martyrum* entre le sous-diaconat et le diaconat... Il est probable que, au commencement du VI^e siècle, les sanctuaires des martyrs, dans la banlieue de Rome, étaient confiés à la garde de sous-diacres, de *subdiaconi sequentes* sans aucun doute, car les *subdiaconi regionarii* avaient d'autres fonctions. Celles de *custos martyrum* étaient identiques à celles des *martyrarii* de Gaule, si souvent nommés dans Grégoire de Tours; ceux-ci, cependant, étaient quelquefois prêtres et pouvaient desservir le sanctuaire dont ils avaient la garde et l'administration. Aucune inscription connue ne mentionne les *custodes martyrum* » (Duchesne, *Lib. pont.*, t. I, p. 191).

précieuse, on a un émail, puisque M. Rupin tient pour ce sens du mot *gemma*, à une certaine époque. La *smaltata gemma*, pour cette opinion, ne serait pas invraisemblable, quoique je préfère y voir réellement une pierre précieuse.

Le texte, que de Linas a altéré sur deux points essentiels(1), doit se lire avec dom Ruinart : « Et in illa cruce similes factæ duæ, et mimitatæ gemma » ; au lieu de : « Et in illa cruces similes factæ duæ et mimitatæ ; gemma ».

Ministerium (n° 1). — Dom Ruinart ajoute en note : « Supellectilem sacram », ce qui résume la définition plus développée de du Cange : « Ministerium sacrum, ecclesiasticum, sacrorum vasorum, donariorum et ornamentorum atque adeo vestimentorum ecclesiæ congeries et apparatus, quod ad *Dei ministerium* hæc omnia consecrata sint, ut ait Justinianus ». Le *ministerium* comprend ici deux catégories : l'*orfèvrerie*, calice, patène, couronne, croix et tour ; les *tentures*, couvertures, pailles et voiles.

Palla (nos 10, 16, 17, 22, 23, 24, 26, 27, 28, 29). — Du Cange définit « aulæum » et traduit « paile ».

La *palla* est en soie, *holoserica*, une fois teinte en rouge, *vermiculam*, car Papias a cette définition : « vermiculum rubrum, sive coccineum. Est enim vermiculus ex silvestris frondibus, in quo lana tingitur, quæ vermiculum appellatur ». Elle est tissée d'or (2) et de perles.

Elle est ornée, *exornata*, cum suo ornatu et rehaussée de soie, *ornata holoserico*, ce qui supposerait un fond de lin ou de laine.

Il y en a pour tous les jours, *quotidiana* ; d'autres devaient, au contraire, être réservées aux fêtes.

Il faut distinguer trois espèces de *palla* : la *palla super altario* est un parement d'autel, que le *Liber pontificalis* appelle *vestis* ; la *palla corporalis*, qui est le *corporal*, selon la remarque de Guillaume Durant : « Pallæ, id est corporalia » ; la *palla super sepulcra*, poêle jeté sur le tombeau d'un saint et dont parle Grégoire de Tours : « Palla sepulchri S. Martini » (*Hist. Franc.*, lib. V, cap. 48) ; « Pallam holosericam, auro exornatam, quæ sanctum tangebatur sepulchrum » (*Miracul.*, lib. I, cap. 72).

Patena (n° 5). — Elle est d'argent et d'une valeur de soixante-

(1) Il cite en note : « Edit. Migne » : c'est précisément celle dont je me suis servi.

(2) « Inlita blatta toris aurumque intermicat ostro » (S. FORTUNAT).

dix sous, d'où l'on peut augurer son poids, puisque le calice ne vaut au plus que trente sous.

Tribunal (n° 10). — Du Cange se contente de cette réflexion : « *Tribunalia inter ministeria sacra videntur reponi in testamento S. Aredii* », puis une autre main ajoute : « *Mabillonius, lib. I, De liturgia gall., c. VII, n. 7, suspicatur intelligenda esse sedilia ministrorum aut pulpita mobilia, seu quamvis aliam supellectilem mobilem ad ornatum altaris* ». Ce n'est pas précisément clair. *Tribunal* vient de *tribuna* (1); il faut donc chercher l'adaptation à la tribune ou abside. Or, les *tribunalia* sont inscrits après les *pallæ* : ce sont donc des tentures propres à l'abside qu'elles décorent.

Il y en a pour tous les jours, *quotidiana* : d'autres sont placées *ante altare*, rideaux ou courtines du chancel et du ciborium.

Turris (n° 2). — Du Cange, qui cite le testament de saint Yrieix, dit : « *Vasa in quibus Christi corpus adservabatur, in turrium exiguarum figuram efformata fuisse, testis est inter alios Gregorius Turon., lib. I, De glor. mart., c. 86 : Acceptaque turre, diaconus, in qua mysterium Dominici corporis habebatur* ». L'Exposition de la liturgie gallicane en donne cette raison : « *Corpus vero Dominicum ideo deferitur in turribus, quia monumentum Domini in similitudinem turris fuit scissum in petram.* »

Velum (n°s 11, 12, 13, 14, 20, 30, 33). — Voile ou tenture, une fois il est dit en lin et soie, *dramioserico*; orné, *ornata*; brodé, *pictum* : « *Velum pendens in foribus ecclesiæ tinctum atque depictum* » (S. Epiphani., *Oper.*, t. II, p. 912).

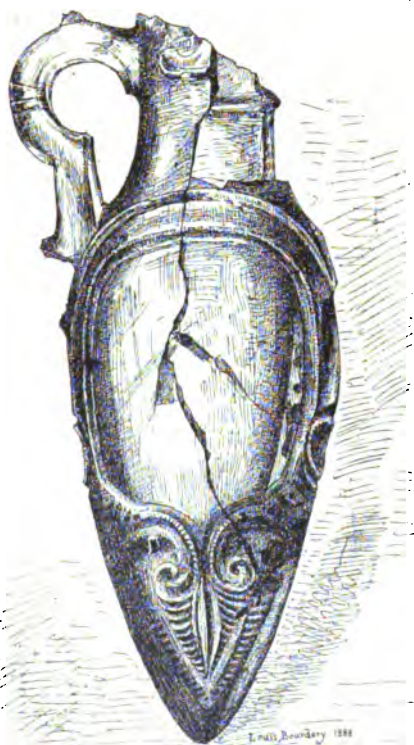
On le trouve aux portes, *ad ostium*; devant l'autel, *ante altare* (au ciborium ou au chancel) et devant les tombeaux, *ante sepulcra*. Le *Liber pontificalis* en parle si souvent qu'il n'y a rien de nouveau à apprendre.

Velolum (n°s 18, 25). — Du Cange n'a pas ce diminutif, qui n'est qu'un voile plus petit.

Le testament le décrit en soie, *holosericum* et en fait l'ornement des murs, *per oratorii parietes* et des portes, *ad ostia*. Les plus communs servent chaque jour, *quotidiana*.

X. BARBIER DE MONTAULT.

(1) X. BARBIER DE MONTAULT, *Œuvres complètes*, t. I, p. 401.



Objets provenant de la boule du clocher de Saint-Léonard
 AGNUS DEI EN ARGENT ÉMAILLÉ, FACE ET REVERS
 URNE EN CRISTAL.

L'AGNUS DEI

DU CLOCHER DE SAINT-LÉONARD

Le clocher de Saint-Léonard, remarquable type d'architecture limousine des ^x^e et ^{xii}^e siècles, a été réparé en 1880. Sur la fin de décembre on a démoli, pour la reconstruire plus solidement, toute sa partie supérieure. Avant d'abattre la flèche, on a descendu la boule et le coq qui la surmontaient.

« Le coq est en laiton ; il pèse 42 kilogrammes. Sa plus grande longueur est de 0,65 centimètres, sa plus grande hauteur 0,45, et sa plus grande circonférence 0,77 » (1).

La boule qui est située au-dessous a 0,20 centimètres environ de diamètre. Elle contenait une boîte en fer blanc, dans laquelle on a trouvé : 1° *L'Agnus Dei*, qui fait le sujet de cet article ; 2° une petite urne en cristal, ayant la forme d'une amphore, munie d'une anse d'un seul côté ; elle a 0,15 centimètres de hauteur et contenait les reliques indiquées plus loin ; 3° quatre procès-verbaux sur parchemin : l'un de 1600, le deuxième de 1639, le troisième de 1789, et le quatrième de 1819.

Ces objets n'ayant pas été remis à leur place, et ayant ainsi perdu leur destination, il est bon d'en conserver le souvenir par la gravure et la description.

L'usage des *Agnus Dei* remonte aux premiers temps de l'Eglise. Depuis saint Grégoire-le-Grand qui, au ^{vi}^e siècle, en envoya, avec des présents, à Théodelinde, reine des Lombards, ils sont demeurés en grande vénération parmi les fidèles.

(1) M. ARBELLOT. — *Semaine religieuse de Limoges*, t. XIX, p. 35

Pour les faire, on emploie de la cire, de l'eau bénite, du baume et du saint-chrême. C'était autrefois le sacriste du pape qui les composait. Aujourd'hui ce sont les moines cisterciens de Sainte-Croix-de-Jérusalem, à qui le pape Clément VIII a confié ce privilège. Les papes les consacrent avec des cérémonies particulières, d'abord l'année de leur couronnement, et ensuite tous les sept ans. Urbain V, en 1366, en envoya à l'empereur, comme témoignage d'estime et d'affection; il les accompagna des huit vers léonins suivants, qui étaient de sa composition et faisaient connaître leur vertu :

Balsomus et munda cera cum chrisimalis unda
Conficiunt Agnum, quod munus do tibi magnum
Fonte velut natum per mystica sanctificatum.
Fulgura de sursum depellit et omne malignum,
Peccatum frangit, ceu Christi sanguis et angit.
Prægnans servatur, simul et partus liberatur,
Munera fert dignis, virtutem destruit ignis,
Portatus munde de fluctibus eripit unde (1).

L'*Agnus* était mis quelquefois, comme protection, dans les édifices que l'on construisait. M^{sr} Barbier de Montault en a décrit un du pape limousin Grégoire XI, qui avait été placé sous la première pierre de l'ancien château de Poitiers, au confluent des deux rivières du Clain et de la Boivre :

« Le duc de Berry, en commençant la construction de ce château, en 1375, ne se contenta pas de la bénédiction ordinaire; il voulut y ajouter, pour protéger plus efficacement sa demeure et les fortifications qui devaient repousser l'assaut de l'ennemi, un *Agnus*, que probablement il avait reçu en don de Grégoire XI, sinon de ses propres mains. C'était une pensée pieuse, à laquelle je ne trouve d'analogue qu'au siècle dernier, et encore s'agit-il là d'une église. Ce document, par sa rareté, mérite d'être reproduit intégralement : « Nell'anno 1728, Benedetto XIII, solennemente misse » la prima pietra fondamentale per la nuova chiesa di S. Clau- » dio dei Borgognoni..... pose nella detta pietra, fatta a guisa di » cassetta, una pigna dorata, un' ampolla d'olio santo, tres *Agnus* » *Dei grandi* ed alcune medaglie. » (MORONI. — *Dizion. di erudizione stor. ecclesiast.*, t. XI, p. 236, — t. LIII, p. 12) (2).

(1) *Histoire d'Urbain V*, par l'abbé MAGNAN, p. 271. — M. TEXIER, dans son *Dictionnaire d'orfèvrerie*, donne ces mêmes vers, avec quelques variantes.

(2) *Bulletin de la Société archéologique de Tulle*, t. IX, p. 96.

L'*Agnus* que Grégoire XI bénit en 1371 est orbiculaire et son diamètre mesure 0,06 centimètres. Les deux faces sont semblables. Le champ est entièrement rempli par l'agneau divin, qui porte son étendard, et marche, pour me servir de l'expression du blason, sur une terrasse, au-dessous de laquelle est écrit le nom du pape consécrateur : *Gregorius PP. XI*. Le sang versé sur la croix coule, de la poitrine percée de l'agneau, dans un calice. Le nymbe crucifère atteste sa divinité. La légende suivante, en belle gothique ronde, forme la bordure extérieure :

Agne. Di. miserere. mei. qui. crimina. tollis.

Le *Glossaire archéologique* de M. Victor GAY, donne le dessin d'un *Agnus* d'Urbain VI, vers 1380, qui reproduit assez exactement le précédent; toutefois sa légende est en gothique carrée.

En 1870, j'ai rapporté de Rome un *Agnus* béni par Pie IX; il est de forme ovale, environ 0,04 centimètres et demi de largeur, sur 0,05 de hauteur. On y voit d'un côté l'agneau nimbé, portant son étendard, et placé sur le livre aux sept sceaux. Sur la face opposée se trouve la Sainte Vierge tenant l'Enfant Jésus. C'est au commencement du siècle dernier qu'on a cessé d'imprimer la figure de l'agneau sur les deux faces, et qu'on l'a remplacée sur une par la Sainte Vierge, les apôtres, ou d'autres saints pour lesquels le pape a une vénération particulière.

Pour mieux conserver ces *Agnus* en cire, on ne tarda pas à les renfermer dans des médaillons en forme de reliquaire. Celui de Charlemagne est encore conservé dans le trésor d'Aix-la-Chapelle, et il figure au moyen-âge parmi les objets de piété que les orfèvres exécutaient avec le plus de recherche, d'élégance et de goût. Les textes anciens nous en font connaître un grand nombre; ils sont cités dans le *Glossaire archéologique* et le *Dictionnaire d'orfèvrerie*. On en trouve d'émaillés, comme celui de Saint-Léonard : « 1399. Un *Agnus Dei* d'argent, esmaillé à rondeaux et ymages. (*Invent. de Charles VI*). — Un *Agnus Dei* d'argent, esmaillé environ, aux armes de France et de Navarre » (1).

Tout en conservant le nom d'*Agnus Dei*, et en portant constamment la figure de l'agneau divin, ces petits reliquaires servirent aussi à renfermer des reliques de quelques saints. On trouve dans l'inventaire de Charlotte de Savoie, en 1483, « un *Agnus Dei*, garny d'or, où il y a des ossements de sainte Théodore ». C'est le cas de celui que les habitants de Saint-Léonard avaient mis,

(1) M. TIXIER. — *Dictionnaire d'orfèvrerie*, p. 45.

comme préservatif, à leur beau clocher; il représente l'agneau et renfermait des reliques de la vraie croix.

Il est en argent émaillé, et a 0,023 millimètres de diamètre. L'agneau, qui en occupe tout le champ, a un nimbe cruciforme, garni d'émail rouge. Il est debout, portant son étendard, qui est une croix, à la hampe de laquelle est fixée une bannière rectangulaire, avec une pointe découpée en deux flammes qui ondulent. Cet agneau est à longue laine, suivant le langage du moyen-âge. Il se détache sur un fond d'émail bleu, semé d'étoiles d'argent.

Au revers, la plaque qui ferme le médaillon porte au centre une ouverture en forme de quatre-feuilles, qui laissait voir la relique placée à l'intérieur. Autour, et sur un fond d'émail bleu, on lit, en belle gothique ronde du xiv^e siècle : † *De ligno S. Crucis.*

L'émail de cet *Agnus* est tombé en plusieurs endroits; à part cela, sa conservation ne laisse rien à désirer; mais il ne contient plus la relique de la vraie croix.

Il nous reste à voir les procès-verbaux trouvés avec cet *Agnus*. Ils sont au nombre de quatre, et ils signalent tous ce petit reliquaire. Les deux premiers sont en mauvais état, et en très grande partie illisibles; on ne peut y voir que la date et un fort petit nombre de mots. Heureusement qu'ils sont reproduits dans le troisième, dont voici le texte(1) :

« Aujourd'hui, trente juillet mil sept cent quatre-vingt-neuf, le clocher de la ville de Saint-Léonard ayant été cimenté par les maîtres de la ville de Limoges, aux frais et dépens de Messire Charles du Plessis d'Argentré, évêque de Limoges, auxquelles réparations ledit seigneur est tenu, Nous, Guillaume Daniel de Garenne, maire; Jean-Baptiste Jarry du Theil, bourgeois, et Pierre-Léonard Fraisseix de Veyvialle, docteur en médecine, échevins de ladite ville, avons fait descendre la boîte en plomb qui est dans la boule de la flèche dudit clocher, et, l'ayant fait ouvrir en présence de vénérables Messires Pierre Daniel Delagenerie, François Sauvage, Mathieu Lafont, Antoine Lanoaille, Jean-Baptiste de Bruxelles, Léonard Fargeau-Despié, Paul-Guillaume Beure d'Augères, Jean-Baptiste Veyrier de Maleplane et

(1) Ce texte a été donné par M. Arbellot, d'après une copie faite par M. le docteur Du Basty. — *Semaine religieuse de Limoges*, t. XIX, p. 36).

Etienne Thomas, tous chanoines de l'église collégiale du chapitre de Saint-Léonard, il s'y est trouvé deux pièces de parchemin fort mangées par vétusté et trouées en plusieurs endroits, la première en date du vingt-deux octobre mil six cent, dont la teneur suit :

« Nous, Jean Beaure, Pierre Leblois, Joseph Chalard, Jean » Denaud, Christophe Bordes et Jacques Peyraud, consuls de la » présente ville de Saint-Léonard de Noblac, avons fait cimenter » et réparer le présent clocher et avons trouvé dans cette coupe » les reliquaires ici contenus, qui sont un *Agnus* où il y a du » bois de la vraie croix, une dent et des cheveux de Monsieur » Saint-Léonard, que vénérable frère Guillaume Constantin, » curé de ladite ville, a netoyées ; et ont été ici remis par véné- » rable frère Georges Texier, prieur de la Galamache, et Messire » Guillaume Temple, en présence de vénérable frère François » de Bridieu, prieur dudit Saint-Léonard ; frère Mathieu Pey- » raux, chanoine régulier et prieur de Mirabel et autres. Fait à » Saint-Léonard, ce vingt deuxième jour du mois d'octobre, l'an » mil six cent. *Signé* : CHALARD, consul. »

» La seconde, du mois d'août 1639, aussi dont la teneur s'en suit :

« Au mois d'aoust de l'année mil six cent trente-neuf, le pina- » cle, qui était grandement ruiné comme et par aventure davan- » tage qu'il n'était auparavant les précédentes réparations de l'an » mil six cent, a été remis et réparé par deux maîtres de la ville » de Limoges, nommés MM. Etienne La Soury et....., aux » diligences des consuls de cette ville étant en charge, à sca- » voir : MM. Jacques Raby, Léonard Veyrier, Léonard Desmai- » sons, notaire et procureur, et sieurs Jean Glaudet, Geoffre » Peyrusson et Léonard Fargeau ; dont la dépense a été fournie, » scavoir : sept vingt quinze livres par Révérend Pere en Dieu » Messire François de la Fayette, seigneur évêque de Limoges, » des deniers qu'il avait reçus au temps de l'Ostention, aupara- » vant mil six cent trente huit. Et dans cette coupe ont été mises » les reliques qui s'y étaient trouvées, qui sont une dent du » précieux corps de saint Léonard, quelque partie de cheveux et » un petit reliquaire fait en forme d'*Agnus*, sur lequel il est » écrit : *Lignum veræ crucis* (1). Et, ladite coupe ayant été rap-

(1) Le rédacteur de ce procès-verbal de 1639 a mal lu cette inscription, et on a reproduit cette fausse lecture dans les procès-verbaux de 1789 et de 1819. Il y a : † *De ligno S. Crucis*, et non pas *Lignum veræ crucis*.

» portée par vénérable frère Pierre Peyrusson, chanoine régulier
 » de l'église de Saint-Léonard, qui a eu la dévotion de monter la
 » retirer, il a continué la même dévotion pour la remettre. A
 » laquelle procession qui s'est faite pour cet effet ont assisté les
 » vénérables chanoines réguliers de ladite église, à savoir :
 » vénérable frère Mathieu Peyraud, prieur de Mirabel; Jean
 » Demassiat, prieur de La Chapelle; Jacques Daniel, prieur de
 » la Galamache, et Jean Fargeaud, qui y ont assisté et reconnu
 » lesdites reliques. *Signé* : RABY, consul prévôt. »

» Plus, s'y est trouvé les susdites reliques mentionnées dans
 les deux états ci-dessus, consistant en une petite urne de cristal,
 dans laquelle s'est trouvé une dent du précieux corps de saint
 Léonard, quelque partie de cheveux et un petit reliquaire fait en
 forme d'*Agnus*, sur lequel est écrit : *Lignum veræ crucis*. Les-
 quelles deux pièces de parchemin nous avons fait remettre dans
 ladite boîte, avec une expédition du présent état et description
 en parchemin, ainsi que ledit vase ou urne de cristal, après
 l'avoir cacheté et scellé du cachet de la ville, pour être remontée
 et mise dans la boule dudit clocher; et nous sommes soussignés
 avec M^e Léonard Parelon, notaire et receveur-greffier de l'hôtel
 commun de ladite ville, ledit jour, trente juillet mil sept cent
 quatre-vingt-neuf.

» *Signé* : DANIEL DE GARENNE, maire; — JARRY-DUTHEIL, pre-
 mier échevin; — FRAISSEIX DE VEYVIALLE, échevin;
 — LAFON, prêtre-chanoine; — FARGEAUD, prêtre-
 chanoine; — DE BRUXELLES, prêtre-chanoine; —
 VEYRIER DE MALEPLANE, chanoine-curé; — FARGE,
 curé du Pont-de-Noblac; — BEAURE D'AUGÈRES,
 chanoine; — LANOAILLE, chanoine-syndic; —
 CHENAUD DE LAGARDE, prêtre-communaliste; —
 PARELON, receveur-greffier. »

Enfin, voici le dernier procès-verbal signalant toujours cet
Agnus et les autres reliques restés pendant plusieurs siècles dans
 la boule du clocher.

« Le quatre du mois de mai, l'an de grâce mil huit cent dix-
 neuf, avant de commencer les réparations du clocher de Saint-
 Léonard, qui sont faites par les soins de Monsieur le Maire, les
 ouvriers ont descendu la boîte en plomb qui est dans la boule de
 la flèche, en présence de Messieurs Pierre Chauvinac, curé de
 Saint-Léonard, Jean-Baptiste Fraisseix, Louis-Félix Petit et
 Jean Baptiste Filiol, vicaires, Henri Magy d'Andalais, prêtre et
 chanoine de la cathédrale de Limoges, Jean-Joseph Mabaret du

Basty, maire, Joseph-Guillaume Chauviac et Guillaume Teyssonnière, adjoints du maire, Geoffroy Jarrit de Lisle, juge de paix du canton de Saint-Léonard, et Pierre-Réné Fontaneau, receveur de l'enregistrement et l'un des syndics fabriciens. La boîte a été ouverte par M. le Curé; il s'y est trouvé trois pièces en parchemin : l'une, du 22 octobre 1600; la deuxième, du mois d'août 1639, et la troisième, du 30 juillet 1789; cette dernière relatant le contenu des deux autres, qui tombent de vétusté et sont devenues illisibles. Il s'y est trouvé aussi un vase en cristal, contenant les reliques mentionnées dans les trois procès-verbaux plus haut relatés, et un petit reliquaire sur lequel est écrit : *Lignum veræ crucis*. Ces reliques, ayant été nettoyées par M. le Curé, ont été remises dans la boîte avec le présent, ainsi que toutes les pièces qui s'y étaient trouvées, et le tout remplacé par les mêmes ouvriers dans la boule de la flèche du clocher, en présence de M. Petit, vicaire, qui a accompagné les ouvriers jusqu'à la flèche.

» De tout ce que dessus a été dressé le présent procès-verbal, que les personnes susdénommées ont signé à la mairie de Saint-Léonard, le 5 juin 1819.

» *Signé* : CHAUVIGNIAC (P.), curé; — L.-F. PETIT, maire; — FRAISSEIX, vicaire; — J.-B. FILIOL, vicaire; — FARGE, prêtre; — MABARET DU BASTY, maire; — CHAUVIAC, adjoint; — TEXONNIÈRE, adjoint; — JARRIT-DELILLE, juge de paix; — MAGY, chanoine honoraire; — FONTANEAU, fabricien; — MONTALESCOT, secrétaire de la mairie. »

A. LECLER.

BIOGRAPHIES LIMOUSINES ET MARCHOISES

Grâce à de nouvelles recherches, grâce surtout aux obligeantes communications de MM. Fray-Fournier, Ducourtieux et Balmét, nous pouvons faire quelques additions et rectifications aux biographies de J.-B. Tripon, Léonard Albert, Grignard et Bosvieux, que nous avons publiées dans la première livraison de ce *Bulletin* (p. 167 et ss.) Nous commencerons par intervertir l'ordre dans lequel nous les avons données, car il est maintenant hors de conteste pour nous que la première œuvre de Léonard Albert a précédé de beaucoup d'années celle de Tripon.

LÉONARD ALBERT.

Ce n'est point, nous dit-on, du célèbre J.-B. Regnault que Léonard Albert fut l'élève, mais d'un peintre beaucoup moins connu, nommé J. Regnault ou Renaut. La rectification vaudrait la peine d'être faite. Cependant le *Dictionnaire des peintres* de Siret ne mentionne aucun autre peintre du même nom à cette époque, et le certificat que nous avons reproduit semble bien émaner de J.-B. Regnault.

Quoi qu'il en soit, la carrière artistique de Léonard Albert à Limoges commença beaucoup plus tôt que ne le laissait soupçonner notre première notice. Nous lisons, en effet, dans les *Annales de la Haute-Vienne* (1812, n° IV, p. 15), l'avis suivant :

Jérémie Decrossas, artiste graveur, domicilié à Limoges, rue Basse-Cité n° 4950 (*sic*), près la cathédrale, a l'honneur de prévenir les fonctionnaires et autres citoyens de ce département, qu'il a gravé et fait tirer plusieurs exemplaires du portrait de Monsieur le Baron Texier-Olivier, préfet de ce département et membre de la Légion d'honneur. Cette gravure est de 325 millim. ou un pied de hauteur sur 216 millim. ou 8 pouces de largeur. Son prix est fixé à la somme de 4 fr., beau papier, avant la lettre; et 2 fr. après la lettre.

Il a pensé qu'il ne pourrait choisir un sujet plus digne d'exercer son burin et plus agréable aux habitants de la Haute-Vienne, que l'image d'un administrateur chéri de tous ses administrés, aussi distingué par ses talents supérieurs que par les services signalés qu'il rend chaque jour à leur département; il ose donc leur offrir cette gravure avec la plus entière confiance.

Il leur offre avec la même confiance le portrait du vertueux prélat qui gouverne avec autant de zèle que de sagesse le diocèse de Limoges (1). Cette gravure est dans les mêmes dimensions et fixée au même prix que la précédente : on les trouvera l'une et l'autre chez l'auteur ou au Bureau des *Annales*.

Signé : DECROSSAS.

Or, ce portrait du deuxième préfet de la Haute-Vienne, il subsiste encore aux Archives du département avec cette double signature :

1811

Dessiné par Albert.

*Déposé
à la Bibliothèque impériale.*

Gravé par De Crossas,

*Membre de la Société d'agriculture,
sciences et arts de Limoges.*

Nous n'avons point vu le portrait de M^{sr} Dubourg, qui siégea de 1802 à 1822. Mais il y a grande probabilité qu'il a été exécuté également par Albert, vers la même époque.

Nous connaissons également une petite gravure sur cuivre, de 0^m,21 sur 0^m,18, « composée par Albert, gravée par de Crossas », qui n'est postérieure aux précédentes que de quelques années (2). Elle représente, en effet, le *Passage de N. S. P. le Pape [Pie VII] à Limoges*, en janvier 1814. On y voit l'évêque Dubourg aux genoux du pontife debout; dans le fond, un groupe de trois ecclésiastiques; au-dessous, une légende de huit vers :

*Chrétien, vois ce Prélat, les yeux baignés de pleurs,
Se prosterner aux pieds du Prince des Pasteurs.
Pour un si tendre fils, ô moment plein de charmes,
Son père en l'embrassant le mouille de ses larmes.
Suis l'exemple touchant du prélat vertueux,
Qui n'est à ses genoux qu'un fils respectueux :
Dans la prospérité comme dans la souffrance
Pierre a des mêmes droits à notre obéissance.*

Il existe une *Relation du passage de Pie VII à Limoges*, qui a été

(1) Il s'agit de Marie-Jean-Philippe Dubourg, alors évêque.

(2) Archives de la Haute-Vienne. Don de M. Fray-Fournier. — M. Balmet en possède aussi un exemplaire.

imprimée plusieurs fois. On peut supposer que cette gravure fut faite pour la première édition de cette *Relation* (1).

Quant aux onze vues de monuments limousins, gravées sur cuivre, que nous avons énumérées p. 178-179, nous savons maintenant qu'elles ont fait partie d'un ensemble de VUES PITTORESQUES DU LIMOUSIN, projeté dès 1816, comme le prouve un article des *Annales de la Haute-Vienne* (1817, n° 2, p. 8) que nous reproduisons.

Après un éloge pompeux des beautés naturelles du paysage limousin, l'auteur de l'article continuait ainsi :

Un artiste distingué de la ville de Limoges, M. Albert, dessinateur, avantageusement connu par d'heureux essais (2), a entrepris de tirer sa patrie d'un injuste oubli et de faire jouir les amateurs des tableaux topographiques ou des vues pittoresques en Limousin. Il se propose de faire graver, à la manière du crayon, sur ses dessins, par d'excellents artistes de Paris, un certain nombre de ces vues, divisées en six gravures, livrées au modique prix de 1 franc ou 1 fr. 50 c., suivant la date de l'acquisition, c'est-à-dire que le retard en augmentera le prix.

Les vues qu'il a dessinées et dont le choix annonce l'excellent goût qui le dirige, sont celles :

*Des tours de Chalusset ;
Des jardins de l'Evêché ;
D'une ruine antique près les Jacobins ;
Du château de Tranchillon près Pierre-Buffière ;
Des environs de Pierrebuffière ;
Et d'un moulin du Boucheron, près Aixe.*

Puisse le public encourager par son suffrage et son empressement à y concourir, une entreprise qui intéresse la province en entier et les amis des arts ! Et puissions-nous contribuer à son succès par l'éloge mérité que nous faisons des talents de l'auteur et de la richesse du sujet !

Dans le n° 50, p. 197, même année, des *Annales de la Haute-Vienne*, Albert annonce lui-même son ouvrage par un article ampoulé d'où nous extraierons ce qui suit :

Nous ne pouvons choisir de temps plus favorable que celui-ci où l'on sent l'heureuse influence et l'indispensable nécessité des beaux-arts, pour

(1) L'idée qui nous a été présentée que cette gravure avait été faite pour l'*Eloge historique de M^{or} Dubourg*, publié en 1822, nous semble décidément devoir être écartée.

(2) Il est dommage qu'on ne nous dise pas lesquels. Mais les trois gravures que nous venons de rappeler sont certainement au nombre de ces essais.

publier un ouvrage destiné à répandre le goût du dessin et à faire connaître le Limousin sous un rapport intéressant. Cet ouvrage composé de gravures faites avec le plus grand soin, représentant des vues limousines, renfermera un texte historique et descriptif en face de chaque planche.

Pendant que la muse champêtre dirigera nos crayons dans l'exécution des paysages variés et les plus pittoresques, nous ne négligerons pas de tracer les monumens ou les ruines de monumens échappés aux ravages des temps, auxquels se rattacherait des souvenirs intéressans.

AL^{***}

Cette publication, gravée par Decrossas, parut au milieu de l'année 1818, comme en fait foi la lettre de dédicace adressée par Albert à la Société d'agriculture (1).

C'est seulement en 1821 qu'il est de nouveau parlé des VUES PITTORESQUES DU LIMOUSIN, dans les *Annales de la Haute-Vienne* (n° 2, p. 8). Mais les termes dénotent de grandes modifications au plan primitif. Il y est dit :

Les dessins que M. Albert se propose de faire graver sont ceux-ci :

Un aspect de la cathédrale de Limoges;

Une vue près Saint-Léonard;

Une vue près le Carrier;

Une vue près le pont Saint-Martial;

Une vue près Rochechouart;

Une vue d'Userche;

Les tours de Châlus;

Une vue près Laroche-Labeille;

Les tours de Châlus;

Les cascades de Gimel, etc.

Chaque livraison sera composée de quatre planches gravées à l'eau forte terminées au burin par les premiers graveurs de Paris, imprimées sur papier vélin pour les souscripteurs.

La souscription est de cinq francs. On souscrit pour une livraison seulement. L'auteur ne recevra d'argent qu'à la distribution de l'ouvrage.

On souscrit à Limoges chez M. Decrossas, graveur, près la cathédrale, et chez J.-B. Bargeas, imprimeur-libraire, rue Ferrerie.

Nous savons avec certitude que la troisième livraison parut en 1823, et la quatrième en 1827 (2). La cinquième et dernière est apparemment de l'année suivante. Les dates extrêmes de

(1) Conservée aujourd'hui dans les archives de la Société archéologique.

(2) Dédicée à M. de Labastide, maire de Limoges. Elle comprenait la *Vue de Limoges*, le *Château-fort de Châlus*, le *Château de Bonneval* et la *Vue d'un monument funèbre* de Coussac, dont nous parlons plus loin. (Voy. *Annales de la Haute-Vienne*, 1827, n° 4, p. 16).

cette publication seraient donc 1821-1828 (?). En voici le titre exact d'après la couverture de la troisième livraison, que possède M. Balmet.

VUES PITTORESQUES DU LIMOUSIN ET MONUMENS ANCIENS, dessinés d'après nature par M. Albert, professeur de dessin au collège royal de Limoges, directeur de l'école gratuite de cette ville.

Ouvrage dédié à la Société d'agriculture, des sciences et des arts du département de la Haute-Vienne. (Ecusson royal.) Se vend à Limoges, chez J.-B. Bargeas, imprimeur de la Cour royale, du Tribunal de première instance, libraire du Collège royal; chez l'auteur, rue du Temple, 16.

M. Balmet, possède les onze pièces que nous avons énumérées à la page 178-179 du *Bulletin* (1), moins cependant le n° 3. Il a en outre :

12 Vue de la cascade de Gimel.

L. Albert, del.

Gibèle, sculp^t.

13 Vue près de Pierrebuffière.

L. Albert, del.

Gibèle, sculp^t.

Six des vues annoncées par les *Annales de la Haute-Vienne* en 1821 ne se retrouvent pas. Mais ce total de treize est si singulier et les six vues laissées de côté sont si importantes (*aspect de la cathédrale de Limoges, vue près le pont Saint-Martial, vue près Rochechouart, vue d'Uzerche, vue près la Roche-Labeille, tours de Châlus*), qu'il y a lieu de croire que la collection totale comprenait dix-huit ou vingt planches. Chacune d'elles était accompagnée, à ce que l'on croit, d'une notice historique de quelques lignes.

Nous ne savons qui était l'auteur de ces notices, mais il n'y a point beaucoup de témérité à croire que c'était ou M. Allou dont la *Description des monumens des différens dges observés dans la Haute-Vienne* venait de paraître (1821), ou Maurice Ardant, qui s'occupait déjà d'archéologie, approuvait, comme rapporteur, l'ouvrage de M. Allou, et devait fournir quelques années plus tard à Tripon le texte de son *Historique monumental*. C'est peut-être aussi Allou qui décida Léonard Albert à agrandir son plan primitif de la manière que nous avons vue. En tout cas, les recherches et dessins de M. Allou ne furent commencés qu'à la fin de 1819. (Avertissement de la *Description*, p. vii). A Léonard Albert reste

(1) La Bibliothèque de la Société archéologique possède, depuis janvier 1889, la vue des environs de Pierrebuffière, la vue d'un château près Pierrebuffière (celui de Tranchillon dont il est parlé en 1817), et la cascade de Gimel, acquises de M. Balmet qui les avait en double. Elles mesurent chacune 0^m,13 ou 0^m,14 sur 0^m,18 ou 0^m,19.

donc le mérite d'avoir le premier tenté de réaliser sur ce domaine de l'archéologie provinciale une œuvre de quelque importance.

Quelque imparfaite que paraisse aujourd'hui cette collection des *VUES PITTORESQUES DU LIMOUSIN*, nous n'avons point hésité à nous étendre longuement sur son compte. Il n'en subsiste aujourd'hui à notre connaissance que des planches isolées. C'est un motif pour rechercher comment était composé l'ensemble. Et puis, en raison de sa date, cette collection acquiert une importance réelle, puisque rien absolument n'avait encore été tenté chez nous en ce genre. Elle précède de près de quinze ans l'*Historique monumental* de Tripon, qui s'en est inspiré et lui a directement emprunté la *Vue d'une ruine des Jacobins* (contrairement à ce que nous avons dit ci-dessus, p. 178), et le *château de Pierrebuffière près Pierrebuffière*, (alias château de Tranchillon) avec cette signature *Albert, del, Tripon, lith.*

Quant aux sept lithographies que nous avons mentionnées dans notre premier article (p. 178), sauf pour le n° 5, nous n'avons pu en retrouver les dates précises.

Le n° 2 a pour titre exact : *Château fort de Chalucet*.

Le n° 3, *Une lanterne des morts*, a pour véritable titre : *Vue d'un monument funèbre élevé à la mémoire d'une dame du 3^e (sic, corr. 13^e) siècle en Limousin*. Vérification faite, il s'agit de la lanterne des morts de Coussac-Bonneval, reproduite et décrite par M. l'abbé Lecler dans son *Etude sur les lanternes des morts* (planche XIX, p. 31 de la 1^{re} partie et 18 de la 2^e partie).

Le n° 4, *Vue de Limoges*, est dédié à M. le baron de La Bastide, chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, maire de Limoges. Il ne peut s'agir que de Pierre-Hippolyte de La Bastide, qui fut décoré en 1820 et maire de notre ville de 1821 à août 1830. Son prédécesseur, Ath. Martin de La Bastide, ne fut jamais membre de la Légion d'honneur.

Le n° 6, *Portrait de M. Arthur de la Guéronnière*, conseiller d'État, est de 1860, au plus tard.

Le n° 7, *Portrait de l'évêque Bernard Buissas*, qui siégea de 1844 à 1856, appartient à l'entre-temps de ces deux dates. C'est tout ce que nous en pouvons dire.

Le n° 5, *Portrait de M. Berteaud, chanoine théologal*, est certainement antérieur à 1842, date de la nomination de M. Berteaud à l'évêché de Tulle. Nous savons même, par le *Registre des déclarations de publier des dessins et gravures* (1836-1852, série T des Archives départementales), qu'il est du commencement de 1841, où il fut en effet déclaré, à la date du 4 janvier, avec les portraits lithographiés de Baluze, Boyer, Daguesseau, Jean Dorat et Dupuytren.

Dès le 18 janvier 1839, Léonard Albert avait annoncé dans les *Annales de la Haute-Vienne* la publication des portraits de d'Aguesseau, Dupuytren, Jourdan, Gay-Lussac, Cruveilhier et l'abbé Berteaud.

Ces portraits se retrouvent dans la *Galerie de portraits des personnages célèbres de l'ancienne province du Limousin* (1), qui ne fut cependant lancée sous ce titre que dans les premières semaines de 1848 et achevée en 1859. Il est très vraisemblable que les portraits de MM. Buissas et de La Guéronnière entrèrent aussi dans cette *Galerie*. Toutefois, l'état des exemplaires subsistants ne permet pas de l'affirmer catégoriquement.

Nous pouvons affirmer maintenant que les *Vues pittoresques* de Léonard Albert ont suggéré l'*Historique monumental* de Tripon (1837). De même la première idée de la *Galerie de portraits limousins* semble lui appartenir, bien que Tripon, dans la préface de son *Album historique du Limousin* (1841), annonçât clairement un *Album biographique*, dans lequel on devait donner des notices succinctes sur les personnages qui ont illustré le Limousin aux diverses époques, avec leurs portraits et des fac-simile de leurs écritures. Peut-être y eut-il entre eux une rivalité de confrères. Mais le premier mot, comme le dernier, appartient bien à Léonard Albert. L'influence de ce modeste dessinateur sur le développement des études d'archéologie provinciale a donc été plus grande qu'on ne l'avait cru jusqu'ici.

J.-B. TRIPON

C'est en juin ou juillet 1838 que Tripon obtint le brevet d'imprimeur lithographe. Ce brevet fut transmis en décembre 1844 à Jacques Tillet, lorsque Tripon eut été déclaré « titulaire failli » (2).

Son *Nouveau cours théorique et pratique de dessin linéaire*, que nous avons mentionné ci-dessus (p. 169), avait été composé « à l'usage des ouvriers de toutes les classes, des écoles normales, primaires, des arts et métiers, des gens du monde, etc., etc. » Il contenait huit traités :

1° Des éléments de géométrie ; 2° un traité de dessin linéaire ; 3° un traité de la méthode de projections appliquée à la science du dessin ; 4° un traité des ombres ; 5° un traité de perspective ;

(1) Voy. le détail que nous en avons donné, p. 176, de la 1^{re} livr. du *Bulletin*.

(2) Archives départementales de la Haute-Vienne, série T, liasse relative à l'imprimerie.

6° un traité d'architecture ; 7° un traité d'arpentage ; 8° un traité de topographie. — Nous empruntons ces détails à la couverture imprimée de l'*Album historique du Limousin*. (Voy. plus loin).

La *Notice historique sur l'église de la Souterraine*, par M. Yves Fesneau (que nous avons mentionnée p. 169, note 2, avec une réserve), a en effet paru chez Tripon en décembre 1839, in-4°, pièce lithographiée et 2 lithographies, d'après l'*Essai bibliographique* de M. Bosvieux. La couverture de cette pièce, ajoute M. Bosvieux, annonçait une souscription à l'*Album de la vicomté de Bridiers*, album qui devait se composer de 10 planches, mais qui n'a pas paru.

Vérification faite, le Tombeau style gothique, tiré par Tripon en 1849 pour un article de l'abbé Texier (Cf. ci-dessus, p. 169, note 1), est le tombeau de Barthélemy de la Place, à Chénérailles (Creuse).

Comme nous l'avons rappelé tout à l'heure, J.-B. Tripon s'est inspiré de l'œuvre d'Albert et a reproduit au moins deux de ses *Vues pittoresques* dans l'*Historique monumental*. De même aussi, il a utilisé quelques-unes des planches gravées par Decrossas en 1811 pour l'*Essai sur la Sénatorerie de Limoges* de Duroux, et a puisé dans les dessins des *Annales manuscrites* de 1638 et dans les portefeuilles de Beaumesnil (fin du XVIII^e siècle) plusieurs des sujets de son *Historique monumental*. Sa lithographie du *Tombeau de Regnault de Laporte* (Tripon del et lith. Lith. de Derebergue) est la reproduction d'une autre lithographie qui porte ce titre fautif : *Tombeau de Jean de Langheac, évêque de Limoges (cathédrale de Limoges)*, n° 19. Elle est signée Jules David del. 1829. Chez Chaillou-Potrelle, rue Saint-Honoré, 140. Lith. Lemercier, rue du Four-Saint-Germain, 55. M. Ducourtieux en possède un exemplaire, tiré vraisemblablement d'un recueil du temps.

Nous n'avions pas donné, dans notre premier article, la date de l'*Album historique du Limousin*, parce qu'elle ne figure pas sur les feuilles de tête. Mais nous l'avons trouvée depuis lors sur un exemplaire de M. Ducourtieux, dont la couverture est imprimée : c'est 1844.

Ce même exemplaire contient, dans un ordre différent de l'ordre adopté dans d'autres exemplaires, les planches suivantes : 1° tours de Chalusset ; 2° tour de Châlus ; 3° tour de Zizim, à Bourgameuf ; 4° idole de Ghrovinna ; 5° cathédrale de Limoges ; 6° château de Rochechouart ; 7° château de Montbrun ; 8° château de Coussac-Bonneval ; 9° château de Pierrebuffière ; 10° courses de Pompadour ; 11° palais de justice de Tulle ; 12° fon-

taine du Chevalet; 13° vitrail de Jeanne d'Albret; 14° tombeau de saint Junien; 15° costumes de la Haute-Vienne; 16° costumes du Bas-Limousin; 17° pont du Vigen; 18° jubé de la cathédrale de Limoges; 19° poteries romaines; 20° carte du département de la Haute-Vienne, 1841. — Chacune de ces planches porte la signature *Tripon del. et litho. Lith. Tripon à Limoges*. La carte porte seulement : *Lith. Tripon, à Limoges*.

Tripon, chose bien oubliée chez nous, a lithographié au moins une des planches dessinées par J. H. Michon, pour sa *Statistique monumentale de la Charente* (1843). Cette planche, représentant l'*Abbaye de La Couronne*, fut déposée à la préfecture de la Haute-Vienne, conformément à la législation du temps, et elle est conservée aujourd'hui aux Archives, avec cette indication de la main de Tripon : « Certifié conforme au tirage qui sera fait de la présente planche. Limoges, le 8 mars 1842. TRIPON. » Cependant cette planche ne se retrouve pas dans les exemplaires connus de cette *statistique*.

Tout comme il avait tiré de l'*Historique monumental du Limousin* un petit *Album historique du Limousin*, avec la collaboration de Louis Ayma, Tripon tira de la *Statistique monumentale de la Charente* un petit *Album historique des deux Charentes ou choix d'écritures variées pour exercer à la lecture des manuscrits et des écritures difficiles* (1). La préface, en texte menu, est signée L. AYMA, et n'est que la reproduction de la préface de l'*Album historique du Limousin*. L'aspect extérieur de ces deux *Albums* est à peu près semblable. Ils ont aussi les mêmes visées pédagogiques, les mêmes prétentions scientifiques. Celui de la Charente est suivi de huit planches, format du volume, représentant :

1° Abbaye de La Couronne (prise sous un autre aspect que pour la *Statistique monumentale de la Charente*). — *Tripon del. et litho. — Lith. Tripon, à Limoges*.

2° François I, né à Cognac. — *Tripon del. et litho.*

3° Arc de Tibère à Saintes. — *Tripon del. et litho. Lith. Tripon, à Limoges*.

4° Château de La Rochefoucault. — *Tripon del. et litho. Lith. Tripon, à Limoges*.

(1) Limoges, chez Ardillier, imprimeur-libraire, place des Bances, 19. 1846. In-12 de 128 pages, plus les huit planches que nous énumérons. — Au bas de la page 128 on lit : *Lithographie de Tripon, R. Consulat, à Limoges*. (Exemplaire appartenant à M. Ducourtieux).

5° Monument de Moïse. — *Lith. par Tripon, à Limoges.*

6° Façade de [l'église de] Ruffec. — *Lith. par Tripon, à Limoges.*

7° Ruines du château de François I, à Cognac. — *Lith. par Tripon, à Limoges.*

8° Arsenal de Rochefort : scierie. — *Lith. par Tripon, à Limoges.*

Les Archives de la Haute-Vienne possèdent encore une autre épreuve de planche à tirer, fournie par Tripon, avec cette mention de sa main : « Epreuve. Nous prions Monsieur le Préfet de vouloir bien nous autoriser à imprimer la planche ci-dessous. Limoges, le 30 mai 1839. TRIPON et CLÉMENT. »

Cette planche, de 0^m,31 sur 0^m,25, est la marque de la maison. Elle n'est pas sans valeur artistique. En voici la reproduction typographique :

SPÉCIMEN

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE

TRIPON ET CLÉMENT

A LIMOGES

Rue du Consulat, 21

(Un groupe de quatre déesses et de quatre amours soutient un écusson surmonté d'un buste de Mercure, style XVIII^e siècle. Sur l'écusson est figurée la cathédrale. Signature : *A. Clément fecit*, 1839).

AUTOGRAPHIE.

Lith. Tripon et Clément à Limoges.

Voici d'ailleurs, d'après le *Registre des déclarations de publier des dessins et gravures* (1836-1852, série T des Archives départementales), le relevé des principales déclarations de Tripon).

18 avril 1839. Les 112 planches formant les 40 premières livraisons de l'*Histoire monumentale*.

20 janvier 1840. Une planche contenant six cartes géographiques : la Mappemonde, l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique et la France.

22 mai 1840. Tombeau du bon mariage et tombeaux style gothique.

- 4 août 1840. Portrait de M^{me} Lafarge.
- 27 octobre 1840. Un dessin représentant deux femmes avec le titre : *Episode*.
- 15 août 1841. Vignettes et culs de lampe de l'ouvrage intitulé : *Nouveaux manuscrits lithographiés ou modèles d'actes*.
- 1^{er} septembre 1841. Frontispice, vignettes et 19 estampes de l'*Album historique du Limousin*, plus une carte géographique.
- 20 février 1842. Carte topographique et routière du département de la Charente.
- 8 mars 1842. Abbaye de La Couronne.
- 2 août 1842. Portrait de Bardon de Brun.
- 2 septemb. 1842. Un portrait d'homme lithographié. Ce n'est rien moins que le portrait d'Honoré Arnoul, le collaborateur d'Achille Leymario au *Limousin historique* (1).
- 9 mars 1843. Plan géométrique et topographique de la ville d'Angoulême.
- 21 février 1844. 41 planches lithographiques relatives : 1^o à des exercices de tire-ligue; 2^o à des notions de géométrie; 3^o au dessin linéaire; 4^o à l'architecture; 5^o à l'ornementation; 6^o à la projection; 7^o à la topographie.

Dans la ridicule *Histoire de ma vie*, de Louis Pérrier (Limoges, Chapoulaud, 1864), nous lisons, page 24 :

« En 1857, je confiai à l'habile crayon d'un des artistes les plus distingués (*sic*) de la capitale l'exécution de trois tableaux importants. » L'un représentait le système métrique, l'autre l'impératrice Eugénie, le troisième Napoléon 1^{er} et Napoléon III. Une note ajoute que M. Tripon était alors lithographe à Limoges. C'est une erreur que réfute le texte lui-même.

Les indications complémentaires que nous venons de fournir ne modifient point aussi considérablement pour Tripon que pour Albert les données générales de notre premier article. Elles valaient cependant la peine d'être recueillies.

(1) Les Archives de la Haute-Vienne en possèdent un exemplaire signé : *Goy, lith. Imp. de Tripon, à Limoges*, avec cette note manuscrite : *Certifié conforme au tirage qui doit être fait au nombre de deux cents exemplaires. Limoges, le 2 septembre 1842. TRIPON.*

ÉMILE GRIGNARD

Six lettres de Grignard, retrouvées dans les archives de la Société archéologique, nous permettent de préciser quelques particularités de sa vie et de montrer la série des vains efforts qu'il tenta pour faire publier son *Dictionnaire géographique de la Haute-Vienne*.

Dans la première, adressée à Gabriel Ruben sur papier de la compagnie du « Chemin de fer de Lyon à la Croix-Rousse avec prolongement sur le camp de Sathonay » (Paris, 7 octobre 1859), Grignard parle de la proposition que lui a faite M. Deloche de fondre le *Dictionnaire* avec les *Études sur la géographie historique de la Gaule*.

Dans la deuxième, adressée au même (Paris, 14 nov. 1859), Grignard, qui s'intitule ingénieur civil, remercie de son élection de membre de la Société archéologique.

Dans la troisième, adressée à M. Ed. Buisson, avocat (Paris, 22 nov. 1859), Grignard décline la proposition qui vient de lui être faite, de continuer la publication du *Pouillé* de Nadaud, interrompue par la mort de l'abbé Texier, « bien que, dit-il, j'aie passé près de douze années à fouiller dans les manuscrits de Nadaud, de Legros, de Lebeuf, dans les volumineux commentaires de Collin (?), les précieux mémoires de Robert, les notes manuscrites de Turgot, les cartons inédits de Cornuau et dans une infinité de chartes, légendes, cartulaires, terriers etc., enfouis et disséminés sur différents points du département ». Ces déclarations nous paraissent empreintes d'exagération. La partie historique est au contraire très faible dans le *Dictionnaire* de Grignard et n'ajoute rien à ce qu'apprennent les ouvrages antérieurs. Il nous semble aussi plus que douteux que Grignard fût en état de tirer parti d'un cartulaire proprement dit.

Dans la quatrième, adressée à M. F. Alluaud aîné (Paris, 17 nov. 1860), Grignard expose qu'il a communiqué au Comité du *Dictionnaire géographique de la France* près le Ministère de l'Instruction publique, un extrait sur fiches volantes des 15,000 (*alias* 13,000) articles du *Dictionnaire géographique de la Haute-Vienne*.

Dans la cinquième, sans adresse (Paris, 21 décembre 1860), Grignard, qui vient d'obtenir par décret ministériel la concession des travaux de construction du chemin de fer de Sathonay, annonce qu'il passera par Limoges en se rendant à Lyon et mettra le manuscrit de son *Dictionnaire* à la disposition de la Société archéologique.

Dans la sixième, adressée au président de la Société archéologique (Paris, 12 juillet 1865), Grignard proteste contre les critiques dont son *Dictionnaire* a été l'objet au Ministère (cf. ci-dessus p. 183). Puis il donne quelques détails sur une *Carte de la Haute-Vienne* qu'il a dressée jadis pour compléter son *Dictionnaire*. Cette carte, de 2^m,70 sur 1^m,70, reproduisait les anciennes divisions de la province, de la généralité et du diocèse. Grignard offre de la céder à la Société archéologique. Nous ne savons ce qu'elle est devenue.

AUGUSTE BOSVIEUX.

Son *Rapport* de 1862 sur les anciennes circonscriptions du département de la Creuse, que nous avons mentionné ci-dessus (p. 189), a été reproduit en 1880 par M. Larombière, dans son étude sur *le Régime dotal et la Coutume de la Haute-Marche* (p. 27 et suivantes) et par M. de Savignon, quelques mois plus tard, dans son discours de rentrée sur *le Ressort de Limoges avant 1789* (p. 43 et suivantes).

Une grave inexactitude s'est glissée (p. 189) dans notre première notice sur Bosvieux.

Ce n'est point en 1863, dans un *Rapport* au conseil général de la Creuse, que notre confrère publia sa *Bibliothèque de la Creuse : Essai bibliographique* sur les ouvrages relatifs à ce département. C'est en 1866, dans le t. II des publications de l'Institut des provinces (p. 193 et suivantes), qui parut à Guéret par les soins de M. de Cessac, à l'occasion du Congrès archéologique et des Assises scientifiques tenues, l'année précédente, en cette ville. Le volume a pour titre : SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ARCHÉOLOGIE. INSTITUT DES PROVINCES. *Compte-rendu du Congrès archéologique et des Assises scientifiques de Guéret*. Par une raison encore expliquée, la fin du manuscrit de Bosvieux n'a pas été imprimée et le manuscrit lui-même est considéré aujourd'hui comme perdu.

Depuis l'impression de notre premier article, une courte notice sur Bosvieux a paru, sous les initiales A. L., dans la *Grande Encyclopédie*.

JEAN ET LÉONARD BANDEL.

Certes le nom de Jean Bandel est bien connu parmi nous : il a même sa notice dans la *Biographie des hommes illustres du*

Limousin, d'après Vitrac et Legros. Nous croyons utile cependant de reprendre cette notice pour la rectifier et la compléter sur quelques points.

Jean Bandel est né aux environs de 1570-1575, autant qu'on peut le conjecturer des faits subséquents, — non point à Saint-Sylvestre même, mais à Saint-Exupéry, lieu-dit aujourd'hui disparu de la paroisse de Saint-Sylvestre près Graudmont, par conséquent en Haute-Marche. Après avoir pris les ordres, il se rendit à Paris et se fit recevoir licencié, plus tard docteur en Sorbonne. La date de ces deux événements de sa vie n'est point connue : on peut la fixer approximativement aux dernières années du *xvi*^e siècle ou aux premières du siècle suivant. Vers 1604, il insérait dans les *Premières conceptions théologiques* de Pierre de Besse, son compatriote, une pièce de vers (1) où il célèbre plusieurs grands noms limousins : Clément VI, Innocent VI, Grégoire XI, Marc-Antoine Muret, Jean de Maumont, Jean Dorat, Pierre Benoit, Pierre de Besse.

Quand revint-il en Limousin ? Nous ne le savons pas exactement ; mais il paraît bien que c'est vers 1622, puisque dans son *Traité de la dévotion des anciens chrétiens à saint Martial* (1638), Bandel fait cette déclaration : « Il y a quinze ans que, pour ne manger pas le pain de l'Eglise avec oisiveté, j'ai taché de recueillir de divers endroits ce qui concerne l'histoire sainte et profane de cette province et diocèse » (2). Un sien oncle, chanoine et chantre de la cathédrale, l'avait, semble-t-il, appelé à Limoges par l'expectative de sa prébende à lui résigner. C'est du moins ce que laisse croire Collin (3), et le fait est très conforme aux habitudes du temps. Mais cet oncle n'étant mort qu'en 1628 (4), nous ne voyons pas bien avec quelles ressources Jean Bandel put vivre de 1622 à 1628, si ce n'est peut-être comme semi-prébendier du chapitre. Une fois le pied dans l'étrier, il courut vite. François de La Fayette, nommé évêque de Limoges en 1627, le choisit pour official et grand vicaire. Ces fonctions laborieuses ne

(1) Citée par M. Émile Fage (*Bulletin de Tulle*, 1883, p. 328).

(2) Début de *l'Avant au lecteur*.

(3) Joannes Bandel... in officialem et majorem, quod vocant, vicarium a Francisco de La Fayette, Lemovicum presule, post assequutum in cathedrali sede ex avunculi cessione canonicatum... eligitur. (Jean COLLIN, *Lemoici illustres*, 1660, p. 6.)

(4) Léonard I Bandel fut enterré dans le chœur de l'église Saint-Maurice, le 13 mars 1628. (Voy. Ant. Thomas, *Invent. des Arch. communales de Limoges*, G G. 76.)

semblent pas avoir ralenti le goût de Bandel pour l'étude de l'histoire de sa province, puisqu'il réussit à publier le *Traité* dont nous avons parlé, — ouvrage qui, sous un cadre restreint, témoigne d'amples recherches, — et s'occupa sans discontinuer de préparer les *Annales* du Limousin (1).

Vitrac ajoute, en effet, que « si la mort n'eût prévenu l'abbé Bandel, il voulait composer l'histoire sainte et profane de notre province. Il a laissé des *Mémoires* manuscrits sur l'histoire du Limousin, dont s'est servi très avantageusement le P. Bonaventure ».

Vitrac se trompe : ce ne sont point les *Mémoires* de Bandel qu'a consultés Bonaventure de Saint-Amable, mais ceux d'un prédécesseur de Bandel, Pierre de Razès, vicaire de Saint-Pierre du Queyroix, dont nous parlerons quelque jour. En outre, le projet attribué à Bandel, de composer les annales de sa province, n'est point resté aussi inachevé que semble le croire Vitrac. Il a été réalisé aux trois quarts, et tous ceux qui aujourd'hui s'occupent de notre histoire provinciale, possèdent l'œuvre de Bandel dans les *Annales manuscrites de Limoges dites Manuscrit de 1638*, publiées en 1872.

Nous démontrerons en effet très prochainement, dans un long article des *Annales du midi*, que cet ouvrage anonyme n'est autre chose que les *Mémoires manuscrits sur l'histoire du Limousin* dont parle Vitrac, et nous exposerons les vicissitudes diverses de ces *Mémoires*, entre lesquelles l'oubli de leur véritable auteur n'est pas la moins curieuse.

Bandel mourut à Eymoutiers (?) le 21 juin (2) 1639 et fut enterré dans le cimetière paroissial de Saint-Sylvestre. Sa tombe subsistait encore à la Révolution. La plaque mortuaire dont elle était sur-

(1) Cf. Jean COLLIN, *Réponse à la lettre du sieur Maldamnat*, 1668 p. 33. — Baluze, dans ses *Notes sur l'Histoire du Limousin*, que nous avons récemment publiées dans le *Bull. de Tulle*, 1888, p. 476, dit expressément : « M. Bandel, official de Limoges avoit dressé de grands mémoires pour l'histoire du Lymosin, mais il fust prevenu de mort. » Pierre Robert a reproduit ce témoignage dans son *Hist. de la Marche*, ms. — On trouve dans l'*Hist. de la maison de Rochechouart*, par le général comte de Rochechouart (II, 273) une lettre, sans date, adressée par Bandel à Duchesne, historiographe de France (1610), qui avait demandé quelques renseignements historiques sur les anciens seigneurs de Rochechouart.

(2) C'est le quantième que donnent incidemment les Registres paroissiaux d'Eymoutiers (*Invent.*, GG. 2). Il rectifie celui du 1^{er} juin donné par l'abbé Texier d'après une mauvaise lecture de la plaque mortuaire de Bandel.

montée a été retrouvée, il y a une quarantaine d'années et publiée en fac-simile par M. Texier dans la seconde édition (p. xii-xiii), du *Traité* dont nous avons parlé.

Dernier détail inconnu jusqu'ici : Bandel légua sa bibliothèque aux Frères Mineurs de Limoges (1) et ses *Mémoires* manuscrits à Pierre de Razès (2).

*
* *

Jean Bandel laissait un neveu, Léonard II Bandel, dont le souvenir est depuis longtemps perdu en Limousin, bien que le neveu ait, plus que son oncle même, peiné sur le champ de l'historiographie provinciale.

Né probablement à Saint-Sylvestre, vers 1625, Léonard Bandel était chanoine de la cathédrale en 1645 (3), peut-être même plus tôt, et devint curé de Saint-Sylvestre de 1658 à 1663 (4). On perd ensuite sa trace positive; mais l'énumération de ses travaux, que nous allons faire tout à l'heure, autorise à dire qu'il ne quitta Saint-Sylvestre que pour devenir, avec dom Pradilhon, d'Eymoutiers, le collaborateur de Gaignières pour la collection de chartes et chroniques que formait ce savant.

Cette collection subsiste à la bibliothèque nationale. Les copies de Léonard Bandel s'y retrouvent avec celles de doin Pradilhon, (tomes 183, 184 et 185) et, par l'étude de ces copies, nous pouvons affirmer que Léonard Bandel visita successivement la plupart des dépôts d'archives ecclésiastiques du vaste diocèse de Limoges: Ahun, Dalon, Meymac, La Règle, Uzerche, Saint-Junien, Saint-Augustin de Limoges, Saint-Martin de Limoges, Eymoutiers, Bonlieu, Lesterpt, Saint-Martial de Limoges, Grandmont, Soli-

(1) Cujus bibliotheca ab ipso legata fuit fratribus minoribus Lemovicensibus. (Collin. *Lemo. illustres*, note ms. du temps sur l'exemplaire de M. Astaix, de Limoges.)

(2) « M. Bandel, chanoine de nostre esglise et official de Mgr de Limoges, m'a gardé (légué ?) ses escripts, luy et ses heretiers. (Note de la même écriture que les fragments des *Mémoires de Bandel* qui se trouvent dans les *Mélanges* manuscrits de l'abbé Legros. Cette écriture parait bien être celle de Razès, au jugement de M. Louis Guibert.

(3) Voy. notre *Invent. des archives hospital. de Limoges*, R. 469, et notre second complément à l'*Invent. des archives communales de Limoges*, G. G. 248, année 1651. Cf. l'*Invent. du fonds Bosvieux*, ... à la date de 1639, et les *Comptes de la cathédrale de Limoges* en 1661-62, publiés dans le *Bull. Soc. arch. du Limousin*, p. 152.

(4) D'après les *Registres paroissiaux* du lieu. Renseignement que nous devons à l'obligeance de M. Larue, curé de Saint-Sylvestre.

gnac, les Ternes, Sainte-Marie des Jacobins de Limoges, Nouic, l'Artige, Chambon-Sainte-Valérie, Aureil, Saint-Angel, Glan-diers, le chapitre cathédral de Limoges — et même Angoulême, c'est-à-dire la plupart des grandes abbayes, les plus importants chapitres et prieurés du diocèse (1).

Au profit d'une tierce personne que nous ne connaissons pas, Léonard Bandel faisait ses copies en partie double, et celles qui ne passèrent pas dans la collection de Gaignières se sont retrouvées récemment, en fort grand nombre, dans les épaves de la collection de feu M. Berteaud, évêque de Tulle. M. J.-B. Champeval, l'heureux chercheur du Bas-Limousin, en a recueilli plusieurs, et c'est grâce à lui que nous avons publié en 1887, dans nos *Nouveaux documents historiques*, sous le titre d'*Historica* (p. 258 et 267), un certain nombre de copies de notre érudit. Mais, trompé par les caractères de l'écriture, qui semble de la première moitié du XVII^e siècle, par le fait que la liste des vicomtes de Limoges s'arrête à Louis XIII, par les emprunts faits aux cèdes d'Etienne Guibert († vers 1635), ignorant d'ailleurs encore le nom de Léonard Bandel, nous avons indiqué bien à tort que ces *Historica* pouvaient être attribués à Jean Bandel ou à Pierre de Razès.

Ces *Historica* de Léonard Bandel comprennent :

- 1^o *Ex actis et instrumentis ecclesiæ Lemovicensis, 1362-1544* ;
- 2^o *Ex libro confratriæ visitationis beatæ Mariæ apud Prædicatores* ;
- 3^o *Ex schediis domini Guiberti, advocati* ;
- 4^o *Bernardi Guidonis catalogus episcoporum Lemovicensium continuatus*.

Le *Cabinet historique* a donné jadis (tome VIII) un relevé très sommaire des actes relatifs au Limousin, que l'on trouve aux tomes 184-185 de la collection Gaignières. Nous en possédons un autre beaucoup plus copieux que nous publierons plus tard. Mais nous donnerons ici le titre des copies de Léonard Bandel que nous avons vues récemment aux mains de M. Champeval.

— *Extraits des titres de [la maison de] Pompadour.*

» Je l'ay extrait en 1688. »

Ecriture de Léonard Bandel.

— *Extrait (2) des titres et hommages de M. l'évêque de Limoges estant dans son trésor, cotti ô Domina.*

Avec manchettes marginales de la main de Léonard Bandel,

(1) Le P. Bernardin de Tous les Saints mentionne, dans la *Vie du grand saint Léonard* (1681), une vie de ce saint écrite par Bernard Nicolas, et tirée des manuscrits de Bandel [M. Arbellot].

(2) Ici comme plus loin, le singulier est pris au sens collectif.

comme celles que l'on trouve dans la collection Gaignières. Au dos : « Copie sur l'extrait fait par (*sic, corr.* pour) M. de Gaignières. »

— *Extraits faits sur les Mémoires (1) de M. Bandel.*

Ecriture de Léonard Bandel.

— *Généalogie des gentilshommes du Limousin, alias Nobiliaire du Limousin.* « Cette histoire a été dressée par moy sur les titres, l'an 1693 ».

Ecriture de Léonard Bandel. Ce *Nobiliaire* embrasse les cinq élections de la généralité de Limoges, par conséquent aussi l'élection d'Angoulême. C'est le plan même du futur *Nobiliaire* de Nadaud.

— *Généalogie de la maison de Comborn.* Ecriture de Léonard Bandel. La reliure porte la date de 1752.

— *Ex cartulario Sti Martini Tutellensis.*

Ecriture de Bandel, 45 feuillets in-8.

— *Extrait fait sur celui de M. Baluze, du cartulaire de l'église de Tulle.*

Ecriture de Bandel, 22 feuillets in-8. Ce cahier a appartenu à M. Léonard de Baluze, avocat à Tulle vers 1835.

— *Ex chartulario Userchiz.*

Ecriture inconnue. Manchettes marginales de la main de Léonard Bandel, 39 feuillets in-8.

— *Extrait du cartulaire d'Uzerche, copié sur celui de M. de Gaignières en 1693.*

Ecriture inconnue. Manchettes marginales de la main de Léonard Bandel, 22 feuillets in-8. Cf. Bibl. nat. ms. lat. 17117.

— *Ex chartulario monasterii Sti Bartholomei de Benevento.*

Ecriture inconnue. Manchettes marginales de la main de Léonard Bandel, 24 feuillets in-8.

— *Ex libro cartarum Dalonis abbatiz.*

Ecriture inconnue. Manchettes marginales de la main de Léonard Bandel, 17 feuillets in-8.

Nous n'avons pu retrouver la date de la mort de Léonard Bandel. Elle est, à coup sûr, voisine de 1695.

(1) Les *Mémoires en forme d'histoire*, dont nous avons parlé tout à l'heure.

FRANÇOIS MARVAUD.

Nous empruntons les principaux éléments de la notice suivante au discours prononcé sur la tombe de Marvaud par M. Jules Pellissier, avocat, sous-bibliothécaire de la ville de Cognac. Ce discours a été publié dans *l'Indicateur de Cognac* du 16 janvier 1879, dans *l'Ere nouvelle de Cognac* du 19 janvier et dans *le Charentais* du 25 janvier.

François Marvaud est né le 10 janvier 1801 à Montbron (Charente). Il fit ses premières études au collège de sa ville natale et entra en 1816 au petit séminaire d'Angoulême. En 1819, il débuta dans l'enseignement public comme régent d'une classe élémentaire au collège de La Rochefoucauld. En 1823, il fut envoyé comme régent de troisième au collège de Saint-Junien (Haute-Vienne). L'année suivante, il devint chef d'institution à Brantôme et employa ses loisirs à écrire un volume de vers intitulé : *Huit Messéniennes, suivies des lamentations du Tasse dans les prisons de Ferrare*, et dédié au comte de Montbron, membre de la Chambre des députés.

En 1828, Marvaud fut nommé principal du collège communal de Cognac et publia au bout de quelques années ses *Études historiques sur l'Angoumois* (1835). Chargé, en 1837, de la suppléance du cours d'histoire que faisait M. Rabanis au lycée de Bordeaux, il passa, peu après, comme professeur d'histoire au collège de Périgueux, puis à celui de Brive (vers 1838). C'est là qu'il composa son *Histoire politique, civile et religieuse du Bas-Limousin* (1842), son *Rapport* sur les archives de la ville de Brive (1844) (1), et sa *Géographie du département de la Corrèze* (1847). Sur la fin de 1846, le ministère de l'Instruction publique chargea Marvaud d'étudier les archives des arrondissements de Figeac et Gourdon. Le *Rapport* qu'il rédigea à cette occasion fut même publié (2). Sa mission terminée, Marvaud fut envoyé au lycée d'Angoulême où il resta jusqu'à la suppression de la seconde chaire d'histoire qu'il occupait (1852), — puis au collège de Saumur. Comme il refusait ce dernier poste, on le maintint à Angoulême comme professeur de sixième. C'est dans ces dernières fonctions qu'il publia, en 1850, sa *Géographie du département de la Charente*,

(1) M. Pellissier a ignoré ce petit fait. Le rapport en question est imprimé au t. III, p. 34-38, des *Documents historiques tirés des collections manuscrites*. . . . 1847.

(2) Comme ci-dessus, p. 49-65.

en 1856 son *Étude sur Isabelle d'Angoulême ou la comtesse-reine*, et en 1860 son *Répertoire archéologique du département de la Charente*, qui fut couronné au concours des Sociétés savantes, et, à une date que nous ignorons, son *Guide de l'étranger à Angoulême*, avec un plan de la ville.

La carrière universitaire de Marvaud s'arrête à l'année 1861, où il prit sa retraite pour se fixer à Cognac, près de son fils.

La dernière partie de sa vie fut remplie par la préparation de deux nouveaux ouvrages : les *Études historiques sur la ville et l'arrondissement de Cognac*, qui furent imprimées en 1870 (2 vol. in-8°), et surtout l'*Histoire des vicomtes et de la vicomté de Limoges*, annoncée dès 1842, mais qui ne parut qu'en 1873 (2 vol. in-8°).

Marvaud a également publié plusieurs Mémoires dans le *Bulletin de la Société archéologique et historique de la Charente*, dont il devint vice-président. Il était depuis 1834 membre correspondant de l'Institut des provinces de France. Il a encore le mérite d'avoir doté Cognac d'une bibliothèque communale qu'il fut chargé de gérer concurremment avec les archives de cette ville.

François Marvaud a laissé des *Souvenirs* personnels encore manuscrits. Il est mort à Cognac, le 11 janvier 1879, comblé de jours et de travaux.

Comme la génération de 1830, Marvaud cherchait dans l'histoire « des données pour la solution des graves problèmes de l'avenir ». Cette préoccupation est aujourd'hui à peu près abandonnée des historiens de profession qui, à meilleur droit, cultivent l'histoire pour elle-même ou encore pour s'édifier sur l'homme en général, et visent surtout à introduire dans cette étude plus de rigueur scientifique qu'on n'en avait mis jusqu'ici. Quant aux politiques de tout bord, on ne voit point qu'ils aient jamais beaucoup profité des leçons de l'histoire ni que le passé ait jamais réellement instruit le présent.

D'ailleurs, à en juger par l'*Histoire du Bas-Limousin*, Marvaud a plus d'imagination que de science, et il est vrai de dire qu'il a fait œuvre de vulgarisation plutôt que d'érudition. Rien de personnel dans ses recherches, sauf sur quelques points; rien qui lui appartienne en propre, bien qu'il ait fouillé quelques dépôts d'archives. Il a beau se réclamer des Barante, des Thierry, des Guizot, il a beau déclarer qu'il entend donner à l'histoire du Tiers-Etat la place qu'on lui a refusée jusqu'ici, il a moins avancé cette histoire par toutes ses publications que Leymarie par ses deux volumes sur la bourgeoisie limousine.

Nous disions que Marvaud a été un vulgarisateur plutôt qu'un érudit. On ne le voit que trop bien à la façon vague et inexacte

dont il indique ses sources, quand il les indique. Il a cependant connu à peu près tout ce qui était imprimé, même les chroniqueurs anglais. Sa critique vaut son érudition. Il déclare solennellement qu'il accepte telles quelles les traditions populaires, et il s'extasie devant le pâtre de Dextresses qui montre, en faisant le signe de la croix, le lieu où Raoul de Bourgogne extermina les Normands (1). Il prétend suivre pas à pas la mission évangélique de saint Martial par l'état des monuments et les légendes. Il croit que les fortifications d'Uzerche datent de l'invasion des barbares. Il semble hésiter sur la question de l'apostolat de saint Martial et se décide finalement pour le premier siècle. — Autant d'erreurs historiques qui, même en 1842, pouvaient être évitées.

L'Histoire des vicomtes et de la vicomté de Limoges est d'une composition moins diffuse et d'une trame plus solide. Le style est de meilleur aloi et sans recherche d'effets, comme précédemment. Les informations sont nombreuses sans être cependant vraiment copienses. L'auteur a profité en une certaine mesure des chroniques publiées et, l'un des premiers chez nous, il a utilisé les archives limousines conservées à Pau. Néanmoins, il y a encore dans ce dernier ouvrage de Marvaud de grosses confusions, de nombreuses inexactitudes, des omissions surprenantes, aucun effort de généralisation, aucun désir de retrouver les principales phases de la vie provinciale : les chapitres n'ont d'autres rubriques que les noms des vicomtes. L'esprit de l'auteur, assez libre dans *l'Histoire du Bas-Limousin*, est devenu rétrograde et sénile. Marvaud écrit sous la préoccupation des événements du moment et termine son livre avec l'année 1605, par des effusions larmoyantes sur le sort de la France qui, « pour avoir renié ses glorieuses traditions depuis quatre-vingts ans, joue sa fortune aux orages des révolutions ».

L'œuvre de ce professeur universitaire est, à tout prendre, considérable. Mais c'est son plus grand mérite. Elle en a cependant quelques autres. Marvaud a nettement compris la nécessité de reconstituer d'abord l'histoire des provinces pour retrouver celle de la nation, et il a prêché d'exemple plus que tout autre. Sous une forme suffisamment correcte, il a résumé des notions éparses, avec plus d'abondance que Duroux, plus de précision que Verneilh-Puiraseau, plus d'élévation historique que Barny de Romanet.

Alfred LEROUX.

(1) P. xv de l'introduction.

AUGUSTE DE LAROUVERADE

Parmi les écrivains qui, dans ce siècle, ont traité de l'histoire du Limousin, M. de Larouverade mérite une place distinguée. Issu d'une famille de robe, magistrat lui-même, il a marqué son œuvre à l'empreinte de la plus rigoureuse impartialité. Ses *Études*, qui résument dans une série de tableaux tout le passé de notre province, ont été publiées par fascicules, tirées à un petit nombre d'exemplaires, distribuées à un groupe restreint d'amis, et sont devenues presque introuvables. Aussi, quoiqu'elles aient été écrites depuis moins de trente ans, sont-elles peu connues, et leur auteur, dont la vie s'est écoulée dans le silence et le travail, n'a-t-il pas la notoriété dont il est digne.

Léonard-Auguste de Larouverade naquit à La Genette, commune de Troche (Corrèze), le 29 décembre 1791, du mariage de Jean-Baptiste avec Léonarde de Cessac. Son père, avocat en parlement, avait été nommé, en 1787, juge de Vignol; il rédigea le cahier des doléances de la paroisse de Troche, et fut élu, en 1790, membre du directoire du département de la Corrèze.

Après avoir fait ses études classiques au collège d'Uzerche (1803-1808), dirigé alors par l'abbé Goumot, humaniste de grand mérite, le jeune de Larouverade alla à Paris pour y apprendre le droit. Il s'y maria, le 14 septembre 1813, avec mademoiselle Marguerite Philippine Malès, fille de l'ancien député du Bas-Limousin aux États généraux (1789-1790), qui fut plus tard président du Tribunal et du Conseil des Cinq-Cents, et mourut conseiller-maître à la Cour des comptes (1).

De retour à Uzerche, il fut nommé, en 1816, adjoint au maire de cette ville. Il se fixa à Brive dans le courant de l'année 1822 et y

(1) Malès était avocat à Brive et maire de cette ville en 1789.

prit place au barreau. Nous le voyons, en 1824, attaché au tribunal de Brive comme juge auditeur. Il suivit sa carrière de magistrat dans les ressorts des Cours de Limoges et de Bordeaux, franchit rapidement les premiers échelons, fut nommé, le 15 mars 1827, substitut à Bourgneuf, le 11 juin suivant, substitut à Tulle, le 30 juin 1828, président du tribunal de Sarlat, et, le 29 avril 1852, conseiller à la cour de Bordeaux. Il fut admis à la retraite, sur sa demande, le 11 août 1859. Depuis le 4 mai 1844, il était chevalier de la Légion d'honneur.

Les premiers essais historiques d'Auguste de Larouverade remontent à ses années de début dans la magistrature ; le journal intime, où il consignait les événements survenus dans sa maison (1), en fixe la date à 1827 : « Ce fut à cette époque que, pour mêler quelques distractions à mes travaux judiciaires, je commençai à écrire sur l'histoire d'Uzerche, ville où j'avais laissé tant de chers souvenirs. Cette composition avança rapidement et je ne tardai pas à en voir la fin ; mais je m'aperçus bientôt qu'il existait des lacunes dans mon travail ; je le retouchai et j'en fis insérer quelques fragments dans l'*Annuaire de la Corrèze* (1828-1830). Je songe aujourd'hui à la refondre presque entièrement. »

Le travail originare n'existe plus. Quant aux fragments imprimés, en voici les titres :

Annuaire de 1828 (pp. 198-212), — *Lettres à Madame de B... sur le Limousin. Histoire d'Uzerche. Lettre XV^e*. Sans nom d'auteur.

Annuaire de 1829 (pp. 186-205), — *Lettres à Madame de B... sur*

(2) Le livre de raison de M. de Larouverade comprend 240 pages in-4^o ; il est conservé par son fils, M. Elie de Larouverade, conseiller à la Cour de cassation. En notant ses souvenirs intimes, l'auteur des *Etudes Historiques sur le Bas-Limousin* a peu parlé de lui et de ses travaux littéraires, il s'est surtout attaché à raconter les origines de sa famille et les événements domestiques qui en constituent l'histoire privée. Dans la première partie, la plus courte, il a résumé les informations qu'il a puisées dans un registre tenu, depuis la fin du xv^e siècle jusqu'à 1789 environ, par la maison de Raffailhac de Larouverade, en Périgord, d'où sont issues les diverses branches de la famille ; la seconde partie du livre est consacrée à la relation chronologique des faits intéressants la branche représentée aujourd'hui par M. Elie de Larouverade. Cette relation s'arrête à l'année 1859. L'auteur a eu soin de noter, en passant, les faits politiques qui se déroulaient pendant qu'il écrivait. Nous y trouvons aussi, à sa date, le récit d'une excursion qu'il fit, en 1835, aux ruines de Tintiniac, et l'indication sommaire du résultat des fouilles qui venaient d'être pratiquées sur l'emplacement de cette station romaine.

le Limousin. *Histoire d'Uzerche. Lettre XVI^e*. Signée : LAROUVERADE, président du tribunal civil de Sarlat.

Ces *Lettres*, à la fois romanesques et historiques, étaient dans le goût de l'époque ; elles eurent du succès et ne tardèrent pas à être imitées. Piqué d'émulation, M. F. Vidalin commença, dès l'année 1829, dans l'*Annuaire de la Corrèze*, la publication des *Lettres de Kermil à Eldovire* ; il fut bientôt suivi par M. A. Floucaud, qui donna au même recueil une série de *Lettres à Marie*.

M. de Larouverade a réalisé le projet qu'il avait formé de refondre ses lettres sur Uzerche ; nous les retrouverons, dépouillées de la forme romantique, dans les *Etudes historiques sur le Bas-Limousin*, publiées de 1860 à 1864.

De même qu'il avait apporté dans les *Variétés* de l'annuaire corrézien la première note de la littérature nouvelle, ce fut lui qui ouvrit ce recueil aux compositions poétiques. Dans le volume de 1828 (1) il publia, sans la signer, une *Ode aux Grecs modernes*, morceau lyrique qui « se recommande, au dire d'un des collaborateurs de l'*Annuaire*, par la correction du style, de belles expressions, des vers heureux et un certain mouvement qui n'était pas sans chaleur (2) ». L'année suivante il donna, dans le même ouvrage (3), les *Vengeances de Dieu sur les Royaumes impies*, chant dithyrambique, signé : LAROUVERADE, président du tribunal civil de Sarlat. Le volume de 1830 contient de lui deux pièces de poésie signées : une *Élégie, à Madame *** sur la mort de sa fille* (4), et des *Strophes sur le Suicide* (5). Ce furent là ses dernières communications à l'*Annuaire de la Corrèze*.

Pendant six ans, M. de Larouverade ne fit imprimer aucun travail. Il n'était pas inactif, mais ses études avaient pris une autre direction. Dès son arrivée à Sarlat, il avait occupé ses loisirs à recueillir des documents sur l'histoire du pays. Ses notes, mises en œuvre, furent publiées dans le journal *le Sarladais*, de 1836 à 1838, sous le titre de « *Lettres à Julie sur le Sarladais*. » Elles n'ont pas été réimprimées. Quelques années plus tard, sollicité d'en faire un livre, l'auteur refusa ; il en trouvait la forme démodée. Il les a cependant revues et corrigées. Son manuscrit, formant

(1) Page 390.

(2) *Lettre à MM. les éditeurs de l'Annuaire de la Corrèze*, par M. Fénis. Cette lettre, contenant l'*Ode aux Grecs*, a été tirée à part, huit pages in-18.

(3) Pages 350-351.

(4) Page 343.

(5) Page 344.

un cahier de 219 pages petit in-4°, d'une écriture menue, est conservé précieusement par son fils, qui a eu l'obligeance de nous le communiquer.

Les *Lettres sur le Sarladais* sont au nombre de cinquante; elles embrassent toute la période historique, depuis les temps gallo-romains jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. M. de Larouverade explique, au début de son ouvrage, qu'il a adopté la forme épistolaire pour se ménager une plus grande liberté d'allure et donner à son récit plus d'intérêt et de mouvement. Choisir parmi les faits ceux qui sont dignes de mémoire, les mettre en relief, dramatiser sa narration, présenter au lecteur des tableaux épisodiques dont les traits, la plupart du temps exacts, sont relevés par un coloris brillant, tel a été son but.

« Mes premières lettres, dit-il, renfermeront quelques époques légendaires, quelques circonstances un peu hasardées, des descriptions de lieux et de monuments signalés par l'archéologie seule : il y a là, sans doute peu à retenir; mais n'est-ce pas ainsi que le passé doit être raconté? — En histoire, la poésie au commencement des choses; la certitude après. »

Cette théorie ne pouvait avoir qu'une fortune éphémère; M. de Larouverade s'en est bientôt aperçu lui-même. Si la science historique n'a pas complètement rompu avec la poésie et l'imagination, elle ne leur demande qu'un concours discret et prudent. Le génie poétique peut animer l'histoire; il ne doit jamais lui substituer les inventions de la légende. Mais à l'époque où les *Lettres sur le Sarladais* furent écrites, l'école romantique était dans toute sa fleur, exerçait son influence sur les manifestations les plus diverses de l'esprit humain : l'éloquence, le théâtre, la critique, et jusqu'à l'histoire et la philosophie, toutes les sciences avaient été emportées dans le mouvement qui agitait alors le monde littéraire, avaient eu leur part de l'enthousiasme général, s'étaient senties touchées et rajeunies par le souffle de la poésie.

Auguste de Larouverade sacrifie aux dieux de son temps; mais il a la conscience que là n'est pas la vérité. Il suit la mode à contre-cœur et le laisse entendre parfois très spirituellement :

Fouiller dans de vieilles chroniques,
Sur quatre mots en lire deux,
Humer de leurs feuillets poudreux
Les moisissures méphitiques;
De phrases hiéroglyphiques
Approfondir le sens douteux;
Eclaircir, comparer entr'eux
De longs textes ostrogothiques :

Voilà nos passe-temps heureux !...
 Encor si des goûts sympathiques
 Payaient tant d'efforts généreux !
 Mais non. Le siècle vapoureux
 Répugne aux travaux historiques,
 Et des loisirs scientifiques
 Dédaigne les charmes nombreux.
 Penser convient aux mœurs antiques...
 A nous, Français au cœur fiévreux,
 A nous les drames romantiques !!

Le désir d'intéresser les lecteurs du journal *le Sarladais* avait amené M. de Larouverade à mêler *les drames romantiques* à ses récits d'histoire et à entrecouper sa prose, suivant le goût de l'époque, de pièces de poésie comme celle qu'on vient de lire. Même dans ses protestations les plus vives contre les nouvelles tendances littéraires, il empruntait à l'école régnante sa langue favorite :

Dans ce siècle d'enluminure
 Le badigeon est en crédit.
 Il s'attache aux œuvres d'esprit,
 Comme à la noble architecture.
 Artistes, auteurs de renom,
 Honneur éternel du *Classique*,
 Ah ! Garde à vous ! le *Romantique*
 Va vous passer le badigeon.

Sa muse, finement railleuse à ses heures, ne se confine pas dans le domaine de la critique ; elle aime à évoquer les héros que l'historien met en scène et à décrire les monuments qui ont été témoins des principaux épisodes de ses récits. Ces petits poèmes sont intercalés dans le texte, à côté des événements qui les ont inspirés. Vient-il de parler de la prise de Domme par les huguenots, voici comment ils nous dépeint la fameuse citadelle :

Figurez-vous, s'élançant dans les airs
 Un roc à la cime aplatie,
 Sur lequel la cité, que le tems a noircie,
 Présente encor ses vieux remparts déserts.
 On la dirait, parfois, dans la nue endormie
 Lorsque ses flancs de brouillards sont couverts.

Aux monts, par un côté, le roc géant s'enchaîne ;
 Puis en cap gracieux,
 Il se prolonge et domine la plaine
 Sous mille aspects capricieux.

Là, des tems féodaux nous retrouvons la trace,
 Et le chemin de ronde et les machicoulis,
 Et la rainure où la herse jadis
 S'élevait, retombait, gardienne de l'espace
 Que maintenant foulent nos pas hardis.

Plus loin, c'est du lieu saint la structure gothique;
 Et l'ormée au feuillage épais et romantique;
 Et l'abîme effrayant, béant à ses côtés...
 Tableau sévère et riche en sublimes beautés.

Malgré des rimes souvent insuffisantes, ces pièces de vers, traitées sobrement et sans prétention, ne manquent pas d'une certaine saveur et caractérisent bien l'époque où les *Lettres sur le Sarlatais* ont été composées.

Mais arrivons à la partie historique du travail de M. de Larouverade. Les légendes de saint Sacerdos et de Laban, de saint Front et du dragon, des considérations sur les invasions des barbares et sur la vie des anachorètes, occupent les premières lettres. L'auteur aborde ensuite la question de l'origine de Sarlat. « Comment la voulez-vous, Madame? dit-il. La voulez-vous gauloise, la voulez-vous romaine? Je suis en mesure, à peu près, de vous satisfaire sur l'un et l'autre point. » Et il raille plaisamment les écrivains qui ont la manie de placer dans la nuit des temps le berceau de leur ville natale. Pour lui, Sarlat est contemporain de son monastère, ne remonte qu'au vi^e siècle. Il en relate la dévastation sous Pépin et la renaissance sous Charlemagne; il raconte les faits et gestes des premiers abbés, les pillages des Normands, la visite de saint Bernard, les guerres des Anglais, l'institution des consuls, le rôle des évêques, les querelles religieuses qui ensanglantèrent le Périgord pendant le xvi^e siècle et les mouvements de la Fronde. Quelques pages consacrées aux établissements monastiques, aux confréries, à la fondation du collège, aux personnages qui ont illustré la ville de Sarlat, complètent cet ouvrage.

Telles sont, dans leurs grandes lignes et leurs traits principaux, les *Lettres à Julie*. La forme en est vieille; les légendes y ont une trop large place et les documents y sont trop apprêtés; on y chercherait vainement les sources. L'esprit critique contemporain ne s'accomode plus de cette façon de présenter l'histoire. On ne saurait cependant, sans injustice, méconnaître les sérieuses qualités de ce travail; il porte le sceau d'une intelligence élevée, d'un jugement droit et réfléchi; on y trouve de fines observations et de précieux renseignements. Il sera toujours consulté avec fruit par ceux qui entreprendront d'écrire l'histoire du Périgord.

En outre des *Lettres à Julie*, M. de Larouverade a publié dans le *Sarladais*, en 1837, une notice sur Uxellodunum qui a été remaniée depuis et insérée dans les *Etudes historiques*.

Lorsqu'il quitta la cour de Bordeaux, au mois d'août 1859, Auguste de Larouverade se retira à Tulle, auprès de sa fille et de son gendre, M. le docteur Audubert. Il y employa les loisirs de sa retraite à préparer la publication des *Etudes historiques et critiques sur le Bas-Limousin* (1). Cet ouvrage, un des meilleurs résumés qui aient été faits de l'histoire du Bas-Limousin, a été publié de 1860 à 1864, en six fascicules comprenant ensemble 376 pages in 8°, plus 4 pages non chiffrées pour la table et l'erratum.

L'*Étude-introduction*, qui a pour titre : *Les Barbares en Aquitaine aux v^e et vi^e siècles*, n'a rien de spécial à notre province. C'est une analyse sérieusement faite des codes gothiques. Les lois salique, burgonde, wisigothe y sont examinées au point de vue de la procédure, de l'organisation judiciaire, des conventions matrimoniales, de la transmission de la propriété, de la répression des crimes et des délits. Préparé par ses travaux professionnels, l'auteur a fait preuve, dans le commentaire de cette ancienne législation, d'une critique éclairée ; quelques déductions contestables ne sauraient lui enlever son mérite. Nous y trouvons une esquisse très sommaire du gouvernement des barbares. La hiérarchie des fonctionnaires y est exactement indiquée, ainsi que le rôle considérable des évêques. Peut-être l'auteur donne-t-il trop d'importance aux libertés communales sous l'administration si despotique des premiers mérovingiens.

Dans la deuxième *Étude*, l'auteur aborde l'histoire locale. « Nous avons écrit, il y a déjà bien des années, dit-il, quelques notes sur le Limousin, notes très imparfaites et oubliées, sans doute, mais où nous trouvons éparses, ça et là, quelques idées que nous reproduirions difficilement avec plus de bonheur aujourd'hui. Nous conserverons cette partie de notre premier travail, en y ajoutant toutefois : trente années ont passé sur ces ébauches, comme sur le vieux sol lémovice, et elles y ont laissé des traces profondes d'un progrès dont l'historien doit tenir compte » (2).

M. de Larouverade emprunte à ses *Lettres romantiques* de 1828

(1) *Etudes historiques et critiques sur le Bas-Limousin, publiées de 1860 à 1864, par M. de Larouverade, conseiller honoraire à la Cour impériale de Bordeaux, chevalier de la Légion d'honneur.* — Tulle, Crauffon, 1884, 1 vol in-8°.

(2) *Etudes historiques*, p. 67.

la description topographique et pittoresque d'Uzerche et rappelle ses origines : « C'est un sentiment de vive affection qui nous porte à parler de cette ville d'une façon toute particulière : elle est notre patrie d'adoption. Et puis, nous avons acquis la certitude que ce lieu oublié, négligé dédaigneusement jusqu'ici, était, sous nos premiers rois, l'un des plus connus de cette partie du *Lemovicinum*, et le premier, peut-être, dans les préoccupations intimes et politiques de ces princes » (1). Et il parle avec une affection toute filiale de cette campagne sévère des environs d'Uzerche, de cette « ligne de collines et de coteaux couverts de belles châtaigneraies, égayés par des prairies dues à des labeurs incessants, et animés par quelques habitations rustiques dont les noms se trouvent écrits dans des chartes qui datent de plus de huit cents ans; noms de lieux modestes que nous avons aimés, que nous aimons encore comme on aime tout ce qui rappelle à la pensée les joies et le bonheur du jeune âge ! » (2).

Cet attachement à sa patrie d'adoption ne lui fait pas oublier les règles rigoureuses de la critique historique ; il sait se tenir en garde contre les légendes que des écrivains trop faciles ont répandues sur les origines d'Uzerche.

Le problème de l'évangélisation des Gaules et de la mission de saint Martial en Limousin est nettement posé par lui. Aucun des éléments de cette fameuse discussion ne lui échappe. Il rend hommage aux intéressants travaux de M. l'abbé Arbellot, à sa dissertation « vive, pressante », mais se refuse à prendre parti, se déclare flottant et incertain, laisse à d'autres le soin de juger le procès.

S'il n'a pu, au milieu de tant de données contradictoires, former sa conviction sur l'époque de l'arrivée en Limousin de l'apôtre d'Aquitaine, il se montre absolument résolu contre les prétentions de ceux qui ont cru trouver à Uzerche l'emplacement d'*Uzellodunum*. La question lui paraît définitivement tranchée en faveur du Puy-d'Yssolu. Les camps de César, signalés aux portes d'Uzerche, ne sont, d'après lui, que les traces effacées des campements du duc de Lancastre en 1374.

Après avoir repoussé énergiquement les conjectures de Baluze sur l'identification de *Ratiastum* (3) et combattu avec courtoisie la thèse ingénieuse de M. Deloche sur les *Lémovices de l'Armor-*

(1) *Etudes hist.*, p. 67.

(2) *Ibid.*, p. 70.

(3) Dans son *Histoire de Tulle*, p. 6, Baluze laisse entendre que Tintiniac pourrait bien être le *Ratiastum* de Ptolémée.

que (1), M. de Larouverade aborde les origines des principales localités du Bas-Limousin.

Le nom d'*Userca* est gravé sur des triens mérovingiens; le nom de *Briva* se rencontre dans les écrits de Rorice et de Grégoire de Tours. Voilà les preuves irréfutables de l'ancienneté de ces deux villes. Pour la période antérieure on ne saurait émettre que des hypothèses. Le nom de *Tutela* ne se trouve dans aucun document de cette époque; notre auteur n'en pense pas moins qu'au *vi*^e siècle Tulle « était déjà un *vicus* considérable où l'on pouvait arriver par de belles voies de communication reconnues depuis »; mais nous devons déclarer qu'il n'apporte à l'appui de son opinion aucun argument décisif.

C'est avec le *vi*^e siècle que commence, en réalité, pour le Bas-Limousin; la période historique. Et encore les textes sont-ils d'une rareté excessive, et l'obscurité la plus grande enveloppe-t-elle la vie de cette province pendant toute la durée du gouvernement mérovingien. Grégoire de Tours, Geoffroy de Vigeois, Adhèmar de Chabannes, Baluze sont les guides de M. de Larouverade au milieu des incohérences de cette époque difficile. Bernard Gui, Canisius, Justel lui ont fourni quelques renseignements précis. En réunissant et mettant en ordre les faits puisés à ces sources peu abondantes, il nous a donné, sinon l'histoire du Bas-Limousin, du moins l'énumération aussi complète que possible des événements politiques et militaires qui s'y sont produits jusqu'à la mort de Pépin.

Son tableau de la province sous l'administration carolingienne est tracé un peu trop en raccourci. Nous y voyons encore au premier plan la ville d'Uzerche avec son siège de justice et son monastère. Les autres grandes fondations contemporaines y sont à peine esquissées. Notons, en passant, deux assertions qui nous semblent contestables. Lorsqu'il signale les premiers symptômes du régime féodal, M. de Larouverade dit qu'on en trouvait déjà le principe dans la législation gothe (2); or, les lois en vigueur sous le gouvernement mérovingien portent, selon nous, la marque du pouvoir le plus centralisé et le plus absolu qui ait jamais existé. Est-il plus

(1) *Les Lémoivices de l'Armorique, mentionnés par César. Peuplades qui les composaient. Limites de leur territoire. Leurs villes principales*, par M. M. Deloche. Apud *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, t. XXIII, p. 46; et apud *Etudes sur la Géographie historique de la Gaule et spécialement sur les divisions territoriales du Limousin au moyen-âge*, p. 438.

(2) *Etudes historiques*, p. 164.

exact d'attribuer à Charlemagne la création des comtes-gouverneurs des provinces (1)? Les rois francs héritèrent, sans le modifier, du système administratif organisé par les Romains; ils trouvèrent à la tête de chaque cité un fonctionnaire délégué du pouvoir central. Dès les premiers mérovingiens ce fonctionnaire était désigné sous le nom de comte. Charlemagne put réglementer ses pouvoirs, mais il n'eut pas l'initiative de son institution.

La période féodale est une des plus intéressantes de notre histoire; elle est particulièrement féconde, dans notre Limousin, en événements de toute sorte. Le pays se couvre de châteaux; les puissants seigneurs de Comborn, de Turenne, de Ventadour établissent leur domination; des fiefs sans nombre se groupent autour d'eux. La poésie, avec les troubadours, brille d'un vif éclat. Des idées d'indépendance commencent à agiter les esprits; les communes s'organisent. Et pendant que ces transformations profondes s'accomplissent dans l'état social, nous assistons à des luttes sanglantes: l'Angleterre et la France se disputent le Limousin; les vicomtes et les barons sont en guerre; des bandes de pillards désolent la province. Il fallait beaucoup de méthode pour présenter tous ces faits en peu de pages. Le récit de M. de Larouverade se distingue par une grande clarté; mais il est trop sommaire. Son livre, qui commence par d'amples développements sur les questions d'origines, devient un précis exact et agréablement écrit de notre histoire limousine.

Ce défaut d'équilibre entre les différentes parties de l'ouvrage est encore plus saillant dans les chapitres qui suivent. Il est vrai que l'auteur, par le titre et les divisions qu'il a adoptées, nous montre qu'il n'a pas eu la pensée d'écrire une histoire chronologique du Bas-Limousin. Ses six études, quoique logiquement liées l'une à l'autre, comprennent autant de phases distinctes que l'auteur a traitées avec plus ou moins d'étendue suivant la multiplicité des questions qui y prennent place.

Il nous fait assister, dans sa cinquième *Etude*, à la splendide floraison ecclésiastique du xiv^e siècle et à l'épanouissement religieux de la fin du xvi^e et du commencement du xvii^e siècles. Les grands seigneurs, qui ne se gênaient pas pour violenter le clergé et prendre ses biens, éprouvaient la plupart du temps des retours de foi vive ou des terreurs superstitieuses qui les poussaient aux pieds de ce même clergé; ils restituaient ce qu'ils avaient usurpé, fondaient des monastères et des églises. De ce clergé limousin sortirent trois papes et une foule de cardinaux, d'arche-

(1) *Etudes historiques*, pp. 163 et 165.

vêques et d'évêques, que M. de Larouverade nous fait connaître en quelques traits. Il s'occupe ensuite d'une façon plus spéciale de l'église de Tulle et des prélats qui l'ont gouvernée depuis Arnaud de Saint-Astier jusqu'à M^{sr} Berteaud.

Le dernier chapitre est consacré à l'administration judiciaire et aux guerres de religion en Bas-Limousin ; il se termine par une série assez complète de portraits, succinctement tracés, des hommes illustres que la province a produits.

Si le livre, dont nous venons de donner la physionomie générale ne ressemble pas à ce qu'on a coutume d'appeler une œuvre d'érudition, on ne saurait le classer non plus dans la catégorie des compilations banales. L'auteur, en effet, n'a pas esquivé les problèmes ardu ; dans ses premières *Études*, il a abordé les questions les plus controversées et a proposé souvent des solutions ingénieuses et justes. Mais ces dissertations et ces commentaires n'occupent qu'un petit nombre de pages. M. de Larouverade n'a pas eu la prétention de faire un travail neuf, établi sur documents, compendieusement annoté ; il a voulu, avant tout, résumer et vulgariser l'histoire de sa province natale. C'est sous cet aspect qu'il faut considérer son ouvrage pour le bien juger et en apprécier les qualités de clarté, de bonne exposition et d'exactitude.

Auguste de Larouverade mourut à Tulle en 1868, quatre années après la publication des *Études historiques*, laissant le goût des choses du passé et des travaux intellectuels à son fils, magistrat comme lui (1), qui, après avoir passé par tous les degrés de la hiérarchie, s'est élevé jusqu'à la Cour de cassation, dont il est un des conseillers les plus estimés.

René FAGZ.

(1) M. Elie de Larouverade a prononcé, le 4 novembre 1867, en qualité de substitut du procureur général, à l'audience de rentrée de la Cour de Bordeaux, un discours sur les *Dernières années du Parlement de Bordeaux* (1775-1790). — *Bordeaux, Gounouilhou, 1867*, in-8° de 51 pages.

LA FAMILLE DE L'ABBÉ NADAUD

En feuilletant, il y a peu de jours, aux Archives de la Haute-Vienne, une liasse du très riche fonds de l'Evêché (article 212 du classement provisoire), nous avons mis la main sur un petit dossier concernant le plus laborieux de nos érudits Limousins du dernier siècle, l'abbé Joseph Nadaud.

Les pièces dont se compose ce dossier, fournissent quelques indications sur la famille du savant ecclésiastique. En contrôlant ces renseignements, nous avons remarqué, sans beaucoup de surprise, qu'ils diffèrent d'une façon très sensible de ceux consignés dans plusieurs notes biographiques relatives à l'ancien curé de Teyjac, et en particulier dans les additions au *Nobiliaire de la Généralité de Limoges*, comprises dans le quatrième volume de la publication faite sous les auspices de la Société archéologique et historique du Limousin par notre savant et excellent confrère, M. l'abbé A. Lecler.

La notice généalogique consacrée par le *Nobiliaire* à la famille Nadaud nous avait, il faut le dire, inspiré depuis longtemps quelque méfiance. Il est visible que l'article a été fourni, bâti et rédigé par un intéressé, et que celui-ci s'y est complu. Il y avait lieu de craindre que l'éditeur n'eût pas eu assez de temps pour vérifier des renseignements dont l'abondance même et la précision devaient cependant appeler son contrôle et le faciliter.

La plus intéressante des pièces de notre dossier est un acte en forme par lequel Anne André, veuve de sieur Joseph Nadaud, tapissier, demeurant faubourg Manigne, à Limoges, constitue, à la date du six novembre 1734, une pension de cent livres au profit de son fils Joseph, acolyte au Séminaire des Ordinand de la même ville. Voici le texte de cet acte :

Aujourd'hui, sixième novembre mil sept cent trente quatre, avant midy, par devant le notaire royal apostolique à Limoges soussigné, a été présenté

demoiselle Anne André, veuve de sieur Joseph Nadaud, tapissier, demeurant au faux bourg Manigne, paroisse de Saint Maurice, laquelle desirant favoriser le pieux et louable dessein de M^e Joseph Nadaud, son fils naturel et legitime et dudit feu son mary, actuellement acolythe au Seminaire des Ordinsans de cette ville, qui desire estre promu aux ordres sacrés, et comme il est de prealable qu'il soit pourveu d'un titre clerical en conformité des saints decrets et ordonnances royaux portant annuellement la somme de cent livres (1), — à ces fins et pour seconder ses louables inteusions, elle a créé et constitué, assis et assigné en faveur de son dit fils, par forme de titre clerical, la somme de cent livres de pension viagere, laquelle commencera d'avoir cours du jour que ledit sieur son fils sera promu à l'ordre de sous diaconat, pour estre payée annuellement pendant son vivant, et a prendre ladite pension ou titre clerical sur tous les biens de ladite constituante, et expressement sur un clos et piece de terre de la contenance de six septeérées, provenant de la succession dudit feu Nadaud, scituée au clos Sagousfz (*sic*), en la paroisse de Saint Christophle pres cette ville, confrontant de ses differens costés aux domaine et heritages du Puy Imbert et des dames Urselines de cette ville... Sont intervenus aux presentes sieur Jean Moury, marchand ferrier du fauxbourg Boucherie; François Grelet, marchand, demeurant au fauxbourg Montmalier; Estienne Begoûgne, bourgeois et marchand, demeurant au fauxbourg Manigne, et Pierre Declareuil, aussy marchand, demeurant aux Tanneries, lesquels tous majeurs, de leur gré et volonté, ont dit et attesté que les biens affectés sont plus que suffisans, etc.

A cette pièce est jointe une déclaration du 11 décembre 1734 par laquelle Jacques Nadaud, curé de Saint-Léger-la-Montagne, se porte caution de la constitution ci-dessus et hypothèque, au profit de son jeune parent, pour faciliter l'entrée de celui-ci dans les ordres, tant les revenus de son bénéfice que le clos de Las Couturas, relevant des Bénédictins de Limoges et contenant six setérées, : ledit clos ayant garanti pour son propre compte un titre analogue.

Un certificat du curé de Saint-Maurice de la Cité, attestant la publication de ces actes, et des conclusions émanant du procureur général du diocèse et favorables à l'admission de Joseph Nadaud à la prêtrise, complètent le petit dossier de la liasse de l'Evêché.

Suivant le *Nobiliaire*, l'abbé Nadaud était fils de Martial Nadaud, secrétaire-greffier de la commune de Limoges sous les dates de 1733 et 1737 et de Jeanne André.

Or, on voit par le document que nous venons de reproduire :

1^o Que le père du futur curé de Teyjac s'appelait Joseph, et non pas Martial ;

(1) Cette justification était imposée à tout clerc avant son admission aux ordres sacrés.

2° Qu'il était décédé antérieurement à la date de l'acte, c'est-à-dire au 6 novembre 1734.

3° Qu'il exerçait, de son vivant, la profession de tapissier.

Si nous nous référons à l'*Inventaire des archives communales*, dressé par M. A. Thomas, nous trouvons, dans les registres de la paroisse de Saint Maurice, — qui comprenait dans sa circonscription le faubourg Manigne et le faubourg Boucherie, premier domicile des parents du futur curé de Teyjac, — le mariage de Joseph Nadaud, tapissier, et de Anne André, célébré sous la date du 17 janvier 1705. Plusieurs enfants naissent de ce mariage : Martial (mai 1706); Samuel-Psaumet (février 1710); Pierre-Joseph, baptisé le 21 novembre 1720. Mais ce Joseph est plus jeune d'une dizaine d'année que celui qui nous intéresse. — L'acte d'inhumation de l'abbé Nadaud, publié par nous dans notre notice sur les *Anciens registres des paroisses de Limoges* (1), et daté du 6 octobre 1773, porte qu'il était alors âgé de soixante-cinq ans environ. C'est donc vers 1710 qu'il faut rechercher l'acte de son baptême.

Nous l'avons cherché et retrouvé sans peine aux registres de la paroisse de Saint-Maurice, où, malgré une annotation très apparente, et de la main même du curé de Teyjac, il avait échappé et à M. Antoine Thomas, et à nous même lors de notre premier dépouillement et aux autres personnes qui, avant nous, avaient étudié ces registres. L'abbé Roy-Pierrefitte paraît toutefois l'avoir connu.

Voici l'acte en question, qui se lit au folio 110 verso du registre coté GG 94 :

Le treizieme jour de mars 1712, a été baptisé Joseph, filz, né du jour d'hier, du legitime mariage de Joseph Nadaud, M^e tapissier, et d'Anne André, ses pere et mere; le parrain : M^e Joseph Avril, docteur en médecine; la marrine : Anne André, sa tante. Le parrein et marreine ont été parrein et marrine du pere (?) et de la mere de l'enfant come ils le sont de l'enfant. — D'AVRIL; — ANNE ANDRÉ; — L.EDUC, curé.

En marge, on lit ces mots, écrits de la main même de l'abbé Nadaud, trois ans avant sa mort :

+ Curé de Teyjac. 1772.

Par une rencontre assez curieuse, le futur érudit était baptisé par un curé archéologue : M. Le Duc, qui a laissé quelques écrits,

(1) Page 93. Cet acte se trouve au registre de Saint-Michel-des-Lions. L'abbé Nadaud était mort le 5 octobre, dans une maison du faubourg Montmailler, chez des parents.

notamment une description de l'abbaye de Saint-Martial, citée par l'abbé Texier en note de sa réédition de la *Dévotion des anciens chrétiens à Saint-Martial*, avait recueilli, dans son presbytère, une certaine quantité de débris antiques, d'inscriptions surtout. Cette petite collection n'a pas été inutile aux travaux de Nadaud et de Legros, qui la mentionnent souvent. On sait même que le curé de Saint-Maurice s'était amusé à tronquer une de ces inscriptions, pour en détourner le sens et y faire figurer son nom.

De toute évidence, Martial Nadaud, secrétaire greffier de l'Hôtel-de-Ville, que les Registres consulaires nous montrent installé le 10 avril 1737, n'est pas le père de Joseph Nadaud (1), — non plus que Philippe Nadaud, receveur des deniers communs en 1764 et années suivantes. — Mais le père du futur curé de Teyjac, tapissier en 1705, 1706, 1710, 1712, 1720, ne pourrait-il pas, soit antérieurement à la première de ces dates, soit postérieurement à la dernière, avoir rempli, fût-ce par intérim, l'emploi de secrétaire greffier de la maison commune ?

Nos recherches sur ce point n'ont abouti qu'à un résultat négatif. Nous ne trouvons la mention d'aucun Nadaud exerçant les fonctions de secrétaire de la ville avant 1737, — malgré la date de 1733 donnée par le *Nobiliaire*. — Il va sans dire que les *Registres consulaires* n'en font pas mention. Or, il nous semble (sans que nous puissions l'affirmer absolument), que la série des greffiers municipaux fournie par ces registres est complète entre 1650 et 1750.

En effet, à J. Descordes, qui a occupé l'emploi durant la seconde moitié presque tout entière du xvii^e siècle, succède Pierre Grasmagnac, qu'on trouve en fonctions le 6 avril 1695 et auquel succède Joseph Grasmagnac, vraisemblablement son fils ou son frère. Celui-ci figure aux registres des délibérations avec le titre de secrétaire-greffier, à partir du mois de mai 1703. Il meurt en 1710 : le 9 mai de la dite année, un sieur Monneyron remplit l'intérim ; puis Etienne Grasmagnac, frère de Joseph, se fait pourvoir de l'office vacant. Les provisions sont datées du 28 septembre 1710 et le corps municipal installe Etienne le 23 octobre suivant. On le voit remplir ses fonctions avec le titre de greffier en chef de la maison de ville (Reg. de St-Jean en St-Etienne, 1^{er} juin 1713), jusqu'à la suppression des offices municipaux par l'édit de juin 1717. Le 3 décembre 1717, Hyacinthe Paillier est investi par les consuls de la charge, qu'il garde jusqu'au 10 avril 1737, date de son remplacement par Martial Nadaud. Entre temps, J.-B. Boisse, greffier de la

(1) Il pourrait être son frère, nous avons cité plus haut un Martial Nadaud, fils de Joseph et né en 1706.

sénéchaussée, s'est fait pourvoir de l'office de conseiller du Roi, secrétaire de l'hôtel-de-ville, par lettres royales du 16 décembre 1723, et a été, conformément à ces lettres, installé dans lesdites fonctions le 24 janvier 1724; mais, dès le 7 décembre 1725, on voit reparaître au registre le nom, la signature et la déplorable orthographe de Paillier.

Jacques Nadaud, mentionné à la seconde des pièces dont il est parlé plus haut, est, selon toute apparence, l'oncle de l'érudit. On le trouve curé de Saint-Léger-la-Montagne dès 1725 (Registres paroissiaux de Limoges, Archives communales, G G 95). Il n'est donc pas le fils de Joseph Nadaud et de Anne André, mariés en 1705.

Quant à l'abbé Joseph Nadaud, il était entré au séminaire après avoir étudié la philosophie chez les Dominicains, sous le P. Glise. Il devint vicaire à Saint-Pardoux-Lavaud en 1736 ou 1737, et quelques années plus tard, il obtint la cure de Saint-Léger-la Montagne, sans doute après la mort ou la résignation de son oncle. Il administrait encore cette paroisse en 1752, comme l'atteste cette inscription, que M. l'abbé Lecler a relevée sur la cloche de cette église et qu'il a bien voulu nous communiquer :

M. Joseph Nadaud, curé.

M. Mathurin Ducoudrier, juge.

Parrain : M. Pierre-Antoine Rebeyrotte (?) [Peut-être Rebeyrolle] sieur de La Besse, lieutenant de Razès, époux de D^{lle} Thérèse Ducoudrier.

Marraine : D^{lle} Françoise-Agathe de Savignac, épouse de M^r Léonard Ducoudrier, notaire royal.

Jean Martiallet, scindic. 1752.

Louis GUIBERT.

UN PRÉTENDU PORTRAIT DE M.-A. MURET

Dans son intéressante étude sur l'abbé Vitrac (Limoges, Ducourtieux, 1888), ce laborieux et estimable écrivain limousin, qui nous a laissé des *Notes sur les auteurs limousins*, dont nous possédons le *manuscrit* à la suite d'Auguste Du Boys, le savant président de la Société archéologique du Limousin, M. l'abbé Arbellot, dit (p. 20, II, *Bibliographie*) : « Nous avons de lui : 1° *Eloge de Marc Antoine Muret*, orateur des papes et citoyen romain, prononcé le 23 août 1774, par l'abbé Vitrac, professeur d'humanités. — Limoges, Martial Barbou, 1774, in-8°.

» L'abbé Vitrac a mis en tête de ce discours une gravure représentant un ecclésiastique, et, au bas du portrait, une inscription en caractères romains qu'il a ajoutée à la gravure : MARCUS ANTONIUS MURETUS. Or, ce n'est point là un portrait de Muret; si l'abbé Vitrac avait eu l'attention de lire l'inscription en petits caractères italiques qui se trouve au bas de la gravure, il aurait vu ces mots : J. Hainzelman *ad vivum del. et sc. à Paris*, 1681 (J. Hainzelman a dessiné et gravé [ce portrait] d'après nature à Paris en 1681). Ce portrait est donc celui d'un ecclésiastique *postérieur d'un siècle à Muret*, et probablement de quelque membre de la famille Muret que l'abbé Vitrac aura confondu avec Marc-Antoine..... »

Nous avons souligné *postérieur d'un siècle à Muret*, car il est très probable (nous sommes étonné que M. l'abbé Arbellot n'y ait pas songé) que cet ecclésiastique du nom de *Muret* est le personnage appelé par les *Biographies* Michaud et Didot : MURET (Pierre), né à Cannes, mort vers 1690, qui entra dans la congrégation de l'Oratoire, puis vint à Paris, où il fit ses études de théologie, y reçut la prêtrise et se fit bientôt connaître par ses sermons. Il accompagna à Madrid, en 1666 et 1667, l'archevêque d'Embrun, Georges d'Aubusson de La Feuillade.

M. Morel Fatio, l'érudit qui nous a fait connaître tant de documents importants intéressant la France et conservés dans les

Archives ou les Bibliothèques d'Espagne, a publié dans le *Cabinet historique*, en 1879 (t. XXV), sept longues et intéressantes lettres écrites de Madrid par Muret, pendant ces années 1666 et 1667. Les originaux de ces lettres, recueillis par le médecin Vallant et donnés par lui, avec toute sa collection de manuscrits, à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, à la fin du xvii^e siècle, sont conservés aujourd'hui à la Bibliothèque nationale dans un des portefeuilles de ce zélé collectionneur, f. français 17046, f. 185 à 197.

M. Morel Fatio, en publiant ces lettres, les a fait précéder d'un résumé concis des renseignements publiés sur Muret par les biographes, et en a ajouté quelques-uns tirés du manuscrit d'Adry sur les *écrivains de la congrégation de l'Oratoire*, F. Franc. (Bibl. nat., 25684, f. 98.)

« Prédicateur et panégyriste habile, il a su se faire remarquer à une époque où les grands talents n'étaient pas rares et où le public pouvait se montrer difficile....

» Doué d'un génie vif et brillant qui le fit rechercher des grands et des gens de lettres... il ne négligea rien pour cultiver leur estime. Agréable dans la conversation, il avait des talents; d'ailleurs, avec les protections des seigneurs à qui il faisait sa cour assidûment, il ne pouvait manquer de parvenir à une certaine célébrité. »

Rien d'étonnant, d'après ce qu'on vient de lire, que Muret ait tenté et mérité le crayon et le burin d'Hainzelman.

Emile Du Bors.

LA BIBLIOTHÈQUE D'AUGUSTE BOSVIEUX

Dans la dernière semaine de décembre 1887 avait lieu la vente de la Bibliothèque de feu Auguste Bosvieux, ancien archiviste de la Creuse et du Lot-et-Garonne, ancien juge à Schlestadt.

Nous n'avons pas l'intention d'ajouter une biographie à celles qui ont été écrites sur ce savant consciencieux par MM. Magen, l'*Almanach limousin*, de Montégut et Leroux ; nous ne voulons parler que de la vente de sa bibliothèque.

Lorsqu'on examine à la fois la longue liste des ouvrages réunis par lui et l'énorme quantité de documents manuscrits qu'il a légués aux Archives de la Haute-Vienne, Auguste Bosvieux nous apparaît comme l'homme qui était le mieux préparé pour rédiger une histoire générale de la Marche. Esprit pratique, ne se payant pas d'hypothèses, voulant toujours remonter aux sources, ayant la conscience qu'une opinion doit toujours s'appuyer sur un document sérieux, ses biographes nous le montrent comme réunissant toutes les qualités de l'historien.

En 1850, à peine âgé de vingt ans, nous le voyons, tout en faisant son droit, à Paris, suivre les cours de l'École des Chartes et réunir tous les matériaux pour écrire l'histoire de sa ville natale, Saint-Yrieix, dont il publiait une ébauche dans le *Frelon*, journal de l'arrondissement.

Déjà il possédait une certaine quantité d'ouvrages sur le chapitre de Saint-Yrieix, dont les historiens locaux d'alors ne soupçonnaient peut-être pas l'existence. La publication d'extraits des principaux documents manuscrits sur Saint-Yrieix prouve que non seulement il les connaissait, mais encore qu'il en avait pris copie : en 1851, ce sont des fragments du Registre consulaire de sa ville ; en 1852, des extraits du Journal des deux Jarrige. Il est du reste à remarquer que l'œuvre imprimée de Bosvieux se compose principalement de textes.

Peu à peu, nous voyons Auguste Bosvieux élargir son cadre et acquérir des ouvrages sur toute la province du Limousin.

Nommé archiviste de la Creuse en 1852, il s'attache à son dépôt, le classe, s'en pénètre et recherche toutes les publications concernant la Marche. Ses efforts vers ce but se traduisent par deux rapports présentés au préfet de la Creuse : le premier en 1862, sous le titre de : *Études sur les anciennes divisions religieuses, administratives, judiciaires, militaires et féodales de la province de la Marche. Statistique des établissements religieux qui ont existé sur le territoire du département de la Creuse avant la Révolution* (1); le second en 1863, sous le titre de : *Plan et sources d'une histoire du département de la Creuse* (2).

Nommé archiviste du Lot-et-Garonne l'année suivante, il ne se désintéressa pas de ses études sur la Marche ; il prit part au Congrès scientifique qui se tint à Guéret en 1865, où il donna lecture de son travail sur : *le Château des Monneyroux à Guéret et ses différents propriétaires*, et où il prit part à plusieurs discussions. L'année suivante, aux Assises scientifiques de Guéret, répondant à la question sur le mouvement littéraire dans la Creuse, il présenta sa : *Bibliothèque de la Creuse, Essai bibliographique*. Le volume consacré au compte-rendu du Congrès et des Assises (3) contient ces travaux (p. 52 à 66 et p. 193 à 284). Il est très regrettable que la *Bibliothèque de la Creuse* n'ait pas été publiée *in extenso*. L'éditeur de ce volume, pour avoir été effrayé par les proportions de ce travail « si important et si utile », a empêché Auguste Bosvieux de le publier en entier, et la mort de ce dernier nous a privé d'une publication que nul autre que lui ne pouvait mener à bonne fin.

D'après le sommaire placé en tête, il reste à publier :

(1) Conseil général du département de la Creuse. Session de 1862. Rapport de M. l'Archiviste à M. le Préfet de la Creuse. (Signé : A. Bosvieux). — Guéret, typ. Dugonest (s. d.) — In-8° de 26 p. et 2 tableaux.

(2) Conseil général de la Creuse. Session de 1863. Rapport de M. l'Archiviste. II. (Signé : A. Bosvieux.) — Guéret, imp. Dugonest, 1863. — In-8° de 35 p.

(3) Société française d'archéologie ; Institut des provinces de France ; Compte-rendu du Congrès archéologique (xxxii^e session) et des Assises scientifiques de Guéret. — Guéret, typ. et lith. Dugonest, 1866, 1 vol. in-8°.

Les Archives de la Haute-Vienne possèdent un exemplaire du tirage à part de la *Bibliothèque de la Creuse* (p. 1 à 80), mais il lui manque les douze dernières pages.

PREMIÈRE PARTIE. G. Administration ancienne et moderne.

a Justice; *b* Finances; *c* Instruction publique; *d* Administration départementale : 1 Actes et documents officiels; 2 Elections départementales; 2 *bis* Travaux des députés; 3 Conseil général, Election, Sessions du Conseil; 4 Généralités, Questions administratives (documents non officiels); *e* Administrations municipales, Elections, Actes et documents administratifs.

H. Sociétés de toute espèce (savantes, religieuses, de bienfaisance, politiques), leurs statuts et leurs publications.

I. Calendriers et Annuaires.

K. Journaux.

Supplément à la première partie.

DEUXIÈME PARTIE. Œuvres des auteurs creusois :

I. Auteurs nés dans le département; II. Auteurs qui appartiennent au département par leur famille; III. Auteurs qui se rattachent au département par les positions qu'ils y ont occupées.

Appendice : Notes sur les origines et les produits de l'imprimerie creusoise (1).

A Agen, comme deux ans après à Wissembourg et à Schlestadt, jamais Bosvieux ne perd de vue sa chère bibliothèque limousine, c'est à peine s'il acquiert quelques ouvrages sur l'Agenais ou l'Alsace; il souffre beaucoup de l'éloignement qui a interrompu ses études sur sa province d'adoption, la Marche, dont il préparait l'histoire depuis de longues années.

Dans la préface de sa *Bibliothèque de la Creuse*, Bosvieux nous dit avoir consulté le P. Lelong, Quérard, Bourquelot, Barbier, de Manne, Brunet, la *Bibliographie de la France*, les catalogues des libraires et des ventes publiques, les inventaires de la Bibliothèque nationale et les collections particulières. Mais sa meilleure source de renseignements était les livres eux-mêmes, car les titres qu'il relevait étaient souvent incomplets ou inexacts. Tels qu'il les trouvait cependant, il les transcrivait, afin de guetter le livre dans les ventes. Lorsqu'un jour il rencontrait dans un catalogue un de ces livres rares sur le pays, il devait être le premier à le demander, et s'il le recevait, combien il était heureux de pouvoir l'étudier et le classer. Car toujours il inscrivait ses acquisitions sur fiche, indiquant soigneusement la provenance du livre et son prix. Ajoutons qu'au point de vue historique, il en retirait toujours quelque profit.

(1) Nous essaierons de combler les lacunes de cet appendice dans un travail que nous préparons.

Dans ses recherches, parfois longues et fastidieuses, Bosvieux ne perdait jamais de vue le but qu'il se proposait d'atteindre : faciliter la tâche des travailleurs, en réunissant dans un catalogue raisonné toutes les indications bibliographiques nécessaires à leurs études. La bibliographie est en effet la science qui sert de base à toutes les autres. Combien d'auteurs se sont engagés, sans le savoir, sur les traces d'autres écrivains qui avaient traité les mêmes sujets bien mieux qu'eux et cela longtemps avant eux. Combien y en a-t-il qui n'osent aborder un sujet parce qu'il leur paraît difficile, qui verraient ces difficultés s'aplanir s'ils connaissaient les ouvrages publiés sur la question qui les occupe.

On ne peut s'imaginer la somme et la variété de connaissances que demande la constitution d'une bibliothèque comme celle d'Auguste Bosvieux : la lecture seule de son catalogue fournit des détails intéressants sur les événements et sur les hommes.

Parmi les auteurs antérieurs à la Révolution, nous ne citerons que ceux dont les noms commencent par les lettres G et suivantes, la *Biographie des hommes illustres du Limousin*, par MM. A. Du Boys et l'abbé Arbellot, ayant fait connaître presque tous ceux dont les noms commencent par les initiales A à F.

Dans la division théologie, nous trouvons, en premier lieu, des livres de piété très rares, remontant aux débuts de l'imprimerie et sortant de toutes les presses de la région. Citons particulièrement les Heures de Limoges, imprimées à Paris vers 1510, par Gillet Hardouyn ; les Heures de Notre-Dame, imprimées à Limoges en 1582, par Hugues Barbou ; six ouvrages sur l'abbaye de Grandmont et trois sur le chapitre de Saint-Yrieix.

Parmi les soixante-sept auteurs de cette division, nous relevons les noms suivants : l'abbé du Carrier, le P. Honoré de Sainte-Marie (Blaise Vauzelle), le chanoine Labiche de Reignefort, La Marche de Parnac, abbé de Grandmont, M^{sr} Charles-François des Monstiers-Mérinville, le P. Marcellin Montozon, récollet, le cardinal de Noailles, l'abbé Oroux, chanoine de Saint-Léonard, le chanoine Pinchaud, Dom Maurice Poncet, le P. Gabriel Ruben, de l'Oratoire, le P. Solier, jésuite, le P. Tabaraud, supérieur de l'Oratoire, le P. Victorin Tarneaud, provincial des Récollets de Toulouse, le P. Texier, jésuite, le poète Tristan de L'Hermite du Soliers et l'historien Varillas, de Guéret.

Bosvieux était parvenu à réunir vingt-sept ouvrages de L'Hermite du Soliers dit Tristan, s'échelonnant de 1639 à 1724, qui se sont vendus 688 fr., somme très raisonnable. Après cet

auteur, nous remarquons vingt-trois ouvrages d'Etienne Baluze, de 1663 à 1764, vendus 370 fr.; quatorze ouvrages de Pierre de Besse, de 1613 à 1646, vendus 64 fr.; cinq ouvrages de Jean Dorat, de 1574 à 1596, vendus 68 fr.; sept ouvrages du P. Honoré de Sainte-Marie, de 1707 à 1768, vendus 56 fr.; sept ouvrages du P. Solier, de 1598 à 1625, vendus 35 fr.; neuf ouvrages de Tabaraud, de 1805 à 1828, vendus 45 fr.; et enfin quinze ouvrages de Varillas, de 1682 à 1701, vendus 35 fr.

Dans la division jurisprudence, nous comptons vingt-trois noms d'auteurs, parmi lesquels il convient de citer : Philippus Huraltus Chivernius, prochancelier de France, commentateur de la *Coutume de la Marche*; Barthélemy Jabely, jurisconsulte; Antoine de Lestang, Sr de Belestang, Mallebay de La Motte, procureur du Roy à Bellac; Pardoux du Prat, d'Aubusson; de Salviat, conseiller à Brive; Jean de Selve, conseiller au Parlement de Paris, dont les ouvrages sont rares. Mais le plus rare de tous, celui du reste qui s'est vendu le plus cher de toute la bibliothèque, est la *Coutume de la Marche*, imprimée à Paris en 1526 par Regnault Chaudière (acheté 645 fr. par la Bibliothèque de Limoges).

Dans les sciences et arts, nous comptons soixante-six auteurs, entre autres : Bastier de La Mirande, médecin à Limoges; Gorsas, député à la Convention; de Grenailles, sieur de Châteaunières; Guyon, sieur de La Nauche; Juge de Saint-Martin, secrétaire général de la Société royale d'agriculture; le docteur Hugues de Lacoste, de Brive; La Quintinye, La Roche-Aymon, lieutenant général; le naturaliste Latreille, le comte P. de Lasteyrie, Maleden, lieutenant colonel de cavalerie; le P. Pardies, jésuite; Daniel de Priezac, sieur de Saugues; Martial Roger, de Limoges; Jean de Sainte-Fère, le P. Sénémaud, jésuite; de Silhouettes, Pierre Valade, prêtre de Limoges; Ventenat, Vergniaud.

Bosvieux possédait neuf ouvrages par de Grenaille, datés de 1640 à 1662, vendus 88 fr.; six de Latreille, datés de 1800 à 1812, vendus 34 fr.; huit de Daniel de Priezac, datés de 1639 à 1664, vendus 48 fr.; enfin onze ouvrages sur Turgot, vendus 35 fr.

Dans les belles-lettres, nous comptons soixante-quinze noms d'auteurs. Citons : le P. Gaudin, jésuite; François Granchier, marchois; Grivel, Hédelin, avocat au Parlement de Paris; l'abbé Hédelin d'Aubignac, Guillaume Imbert, bénédictin; le P. Florent La Serre, gardien des Récollets de Guéret; le P. Le Jeune, de l'Oratoire; Marmontel, de Bort, Martial de Brive (Guillaume

Dumas), de Martignac; Pierre de Montmort, professeur de langue grecque à l'Université de Paris; Marc-Antoine Muret, l'orateur des Papes; le P. Etienne Petiot, jésuite; Philippe de Laurens, abbé de Reyrcac, de Savignac, d'Oradour; Antoine Valet, médecin; l'abbé Vitrac.

Ceux dont Bosvieux possédait le plus d'ouvrages sont : l'abbé Hédelin d'Aubignac, onze ouvrages, datés de 1649 à 1718, vendus 63 fr.; Marc-Antoine Muret, vingt ouvrages, datés de 1554 à 1802, vendus 105 fr.; quatre ouvrages sur la famille de Noailles, vendus 67 fr., et cinq ouvrages sur la famille de Rochechouart, vendus 22 fr.

Le livre le plus précieux de cette division était le Dathus, *Leçons d'élégance*, imprimé à Limoges, en 1518, par Paul Berton.

L'histoire, moins celle du Limousin et de la Marche, nous fournit cinquante noms d'auteurs, parmi lesquels : le comte J.-R. de Gain-Montagnac, le P. Pierre Jarrige, jésuite; le maréchal Jourdan, Justel, Jacques de Langlade, baron de Saunières, M^{me} de Lasteyrie, née de La Fayette; Melon, secrétaire de Law; comte de Montbas, M^{me} Anne-Marie de Moras, comtesse de Courbon, l'abbé Joseph Nadaud, dom Sainte-Anne Pradillon, comte de Saint-Aulaire.

Nous remarquons six ouvrages sur le fameux comte de Bonneval (Achmet-Pacha), de 1738 à 1817, vendus 28 francs, et huit ouvrages sur l'émaillerie, par différents auteurs, vendus 420 fr. Notons aussi quatre éditions différentes de l'*Histoire de Pierre d'Aubusson*, par le P. Rouhours (1676, 1677, 1739, 1806).

Enfin, l'histoire du Limousin et de la Marche est représentée par cent vingt-cinq auteurs, parmi lesquels : Baraillon, l'ingénieur Cornuauud, l'abbé Jean-Noël Coste, l'ingénieur Desmarets, l'abbé Antoine Diousidon, les deux Jarrige de Saint-Yrieix, le docteur Gui-Théobald Lachaume, du Dorat; l'abbé Legros, l'abbé de Lubersac, Malebrand, professeur de mathématiques à Brive, le chanoine de Saint-Junien Etienne Maleu, Jean de Malevergne, notaire à Limoges; Rabany-Beauregard, professeur à Guéret; Trottier, conseiller à la Cour des aydes de Clermont.

Si complète qu'elle puisse paraître, après l'énumération qui précède, la bibliothèque d'Auguste Bosvieux renfermait bien d'autres ouvrages encore au moment de sa mort. Nous avons pu le constater par l'examen de ses fiches, il y a douze ou treize ans. Ainsi, nous ne voyons pas figurer dans le catalogue la *Dissertation sur les saints Clair, Laud, Ulfard et Beaumard*, par Baluze, ni la *Vie de saint Sacerdos*, du même auteur. Le tome III des *Annales* du

P. Bonaventure, spécialement consacré à l'histoire du Limousin, qui est le livre fondamental de nos bibliothèques locales, a été donné à un ami d'Auguste Bosvieux. Il y a eu probablement d'autres ouvrages dans le même cas.

En 1874, M. Paul Bosvieux, neveu d'Auguste Bosvieux, inspecteur d'enregistrement à Limoges, prévint M. Rivain, alors archiviste de la Haute-Vienne, et M. Louis Guibert, que son oncle avait légué ses manuscrits aux archives départementales. Ceux-ci se rendirent à Saint-Yrieix pour s'entendre avec la famille Bosvieux au sujet de ce legs. C'est alors qu'ils virent la bibliothèque du donataire et ils furent tout surpris de son importance et de sa valeur. Ils s'informèrent si cette bibliothèque faisait l'objet d'un legs particulier ou si elle était à vendre; il leur fut répondu qu'on la vendrait très volontiers.

Un peu plus tard, M. Louis Guibert, alors membre du comité d'achat de la bibliothèque communale de Limoges, fit part à ses collègues des richesses bibliographiques qu'il avait entrevues. Ceux-ci pensèrent que la ville ferait bien d'acquérir la bibliothèque Bosvieux. Pour cela, M. Lemas, alors président du comité, pria M. Guibert de demander à quelques personnes d'examiner les fiches de la bibliothèque, afin de pouvoir renseigner la municipalité sur sa valeur approximative. Ces fiches avaient été obligeamment prêtées par M. Paul Bosvieux, qui désirait très vivement voir aboutir les négociations. Le comité d'achat eut l'heureuse idée de faire prendre copie de ces fiches, afin de conserver au moins les titres des précieux ouvrages que renfermait la bibliothèque. La partie des auteurs limousins fut seule copiée.

Les personnes qui se chargèrent de cette estimation furent MM. les abbés Arbellot et Tandeau de Marsac, Louis Guibert, René Fage et Paul Ducourtieux. D'après la moyenne de leurs observations, la bibliothèque pouvait être estimée 6,000 fr.

La municipalité fit des offres à la famille, qui ne les trouva pas suffisantes, et les choses en restèrent là. On était alors en 1876. Trois ans après, une nouvelle tentative fut faite par le comité d'achat, mais elle n'eut pas plus de succès que la première.

M. Camille Leymarie, conservateur de la Bibliothèque communale, au nom de la municipalité, avait promis à la famille de conserver à la collection son homogénéité et d'en former une section spéciale sous le titre de *Bibliothèque Auguste Bosvieux*.

Si la ville de Limoges avait pu acquérir la bibliothèque Bosvieux pour 6,000 fr., elle aurait fait entrer dans la bibliothèque communale deux fois plus d'ouvrages qu'elle n'en a acheté et elle

aurait rétrocédé *très facilement* à un libraire de Paris pour 3,000 francs d'ouvrages en double. Elle aurait donc fait une excellente opération.

Les années succédaient aux années et le souvenir de la bibliothèque Bosvieux allait s'effaçant, lorsqu'au commencement de 1887, nous apprîmes, par un ami de la famille, que M. Claudin, le savant libraire de Paris, avait acquis la bibliothèque au prix de 7,000 fr. environ, et qu'il s'occupait de la rédaction du catalogue, la vente aux enchères publiques devant avoir lieu à la fin de l'année.

Le catalogue.

Comme tous ceux sortis de sa plume, M. Claudin a parfaitement rédigé le catalogue de la bibliothèque Bosvieux. Il comprend 1213 articles groupés sous cinq grandes divisions renfermant elles-mêmes peu de subdivisions, afin de ne pas dérouter ceux des amateurs qui n'ont pas l'habitude des catalogues. Les titres sont très fidèlement relevés, ainsi que le lieu de l'impression, le nom de l'imprimeur, la date et le format. Le catalogue fournit sous ce rapport de précieuses indications aux bibliophiles limousins et marchois.

A la place de son auteur, nous eussions préféré le rendre plus limousin, en séparant nettement tout ce qui ne se rattachait pas à notre province soit par le sujet, soit par l'auteur, soit par l'imprimeur. Les amateurs eussent mieux et plus rapidement trouvé ce qu'ils cherchaient. La chose eut été d'autant plus facile que la bibliothèque Bosvieux ne renfermait que deux cent soixante-quatorze ouvrages étrangers à la Marche et au Limousin, dont dix-sept dans la théologie, vingt-cinq dans la jurisprudence, soixante-dix dans les sciences et arts, soixante-dix-huit dans les belles-lettres et cent quatre-vingt-quatre dans l'histoire.

Dans l'intérêt de la vente, il eut peut-être mieux valu donner un numéro particulier aux différentes brochures qui ont été groupées sous un numéro unique, surtout lorsque les sujets traités différaient entre eux. Le recueil factice n'a véritablement sa raison d'être que lorsque toutes les brochures dont il est composé se rapportent au même objet.

Sans nous arrêter aux coquilles commises dans les noms d'hommes ou de lieux, l'auteur voudra bien nous permettre de lui signaler trois petites erreurs :

N° 102. *La nouvelle église de France* (Paris, 1816, in-8°), n'est

pas de Tabaraud, comme le dit le catalogue. Le rédacteur a été trompé par une mention manuscrite placée à l'intérieur du volume. En parcourant l'ouvrage, il est facile de reconnaître qu'il ne sort pas de la plume de Tabaraud. D'après Barbier (*Dict. des anonymes*, 12678), l'ouvrage est du président Joly de Bévy. Celui-ci, du reste, était en relation avec Tabaraud (1).

N° 702. *Histoire des paysans en France*, par A. Leymarie (Paris, 1856, in-8°). L'ouvrage est de 1849 et il est complet en deux parties (1^{re} partie iv-304 p. ; 2^e partie, 305-660 p.), malgré l'indication du catalogue qui donne le tome 1^{er} comme seul paru. C'est la première division d'un grand ouvrage auquel M. Leymarie « devait consacrer toute sa vie. » La deuxième division, *La Bourgeoisie*, avait paru quatre ans auparavant, 1845 (*Limoges, Ardillier*, 2 vol. in-8°). Les troisième et quatrième divisions devaient avoir pour titre : *La Noblesse*. — *Le Clergé*. Elles n'ont jamais été publiées.

N° 1111. *Le Nobiliaire du diocèse et de la généralité de Limoges*, par l'abbé J. Nadaud, publié par les abbés Roy-Pierrefitte (1856-1865) et Lecler (1865-1882), forme quatre volumes; le tome 1^{er}, indiqué comme seul paru par le catalogue, a eu deux éditions : la première date de 1856-1863, la seconde, de 1882. Le tome II a paru en 1872; le tome III, en 1878, et le tome IV, en 1880. (*Limoges*, V^e Ducourtieux, 4 vol. in-8°).

La vente.

Le moment de la vente nous a paru mal choisi, elle a eu lieu dans la dernière semaine de décembre 1887, époque de l'année à laquelle on ne se met pas volontiers en voyage. Elle eût été plus fructueuse peut-être si elle avait été avancée ou retardée. Néanmoins, chacune des vacations s'est élevée en moyenne à 2,100 fr., soit au total 12,600 fr. environ. En déduisant les 80 numéros qui ont été retirés du catalogue avant la vente, chaque ouvrage s'est vendu 11 fr. en moyenne. On est loin, comme on le voit, des 6,000 fr. proposés par la ville de Limoges à la famille, et M. Claudin ne doit pas être mécontent des Limousins.

(1) Nous devons ce renseignement à l'obligeance de M. Emile Hervy, petit-neveu de Tabaraud, qui possède la collection complète de ses œuvres et sa précieuse correspondance.

Parmi les ouvrages qui ont atteint les prix les plus élevés, nous devons signaler les suivants :

N° 180. *Coutumes de la Marche*, imprimées à Paris en 1526, par Regnault Chaudière, acheté 645 fr. par la Bibliothèque de Limoges.

N° 8. *Heures à l'usage de Lymoges*, imprimées à Paris vers 1510, par Gillet Hardouyn, acheté 545 fr. par M. Tandeau de Marsac.

N° 402. *A. Dathi Elegantiarum precepta*, imprimé à Limoges en 1518, par Paul Berton, acheté 250 fr. par M. Tandeau de Marsac.

N° 9. *Heures de Nostre Dame*, imprimées à Limoges, en 1582, par Hugues Barbou, acheté 200 fr. par la Bibliothèque de Limoges.

N° 853. Tripon, *Historique monumental du Limousin*, acheté 175 fr. par la Bibliothèque de Limoges.

N° 1120. L'Hermite de Soliers, *Les Forces de Lyon*, acheté 145 fr. par M. Roger de L'Hermite.

N° 827. Baluze, *Vies des papes d'Avignon*, acheté 117 fr. par M. Tandeau de Marsac.

N° 1106. Baluze, *Histoire généalogique de la maison d'Auvergne*, acheté 112 fr. par la Bibliothèque de Limoges.

N° 843. Collin, *Histoire de la vie des Saints du Limousin*, acheté 106 fr. par M. Tandeau de Marsac.

N° 1122. L'Hermite de Soliers, *Italie française*, acheté 105 fr. par M. Champion.

N° 150. Le P. Léon Chastenot, *Vie de Mgr Alain de Solminihac, évêque de Cahors*, acheté 82 fr. par M. Champion.

N° 888. Baluze, *Histoire de Tulle*, acheté 81 fr. par M. Claudin.

N° 987. Baluze, *Miscellanées*, édition de 1761, 4 vol., acheté 80 fr. par la Bibliothèque de Limoges.

N° 1107. Du Bouchet, *Table généalogique des anciens vicomtes de la Marche*, imprimé à Paris en 1682, acheté 72 fr. par M. Tandeau de Marsac.

N° 926. L'abbé du Carrier, *Portrait de feu messire Louis de Lascaris d'Urfé*, acheté 71 fr. par M. Tandeau de Marsac.

N° 1105. Justel, *Histoire généalogique des maisons d'Auvergne et de Turenne*, les deux ouvrages 71 fr., acheté par M. Pillet.

N° 853. Langlade, *Album historique de la Creuse*, acheté 70 fr. par la Bibliothèque de Limoges.

N° 475. A. Valet, médecin, *Chant triumpgal sur la victoire obtenue par le Roy*. (Paris, 1572), acheté 68 fr. par M. Tandeau de Marsac.

N° 758. Gorsas, *Le Courrier de Versailles à Paris et de Paris à Versailles*, du 16 juillet 1789 à février 1793, 44 vol., acheté 66 fr. par la Bibliothèque de Limoges.

N° 1118. L'Hermite de Soliers et Fr. Blanchard, *Eloge des Premiers Présidents du Parlement de Paris*, et les *Présidents à mortier du Parlement de Paris*, par F. Blanchard, les deux ouvrages 62 fr., achetés par M. Tandeau de Marsac.

N° 326. Hugues de Lacoste, médecin à Brive, *Traité de la fièvre quarte*, imprimé à Brive en 1646, par François Alvitre, acheté 60 fr. par M. Tandeau de Marsac.

N° 968. *Bulletin de la Soc. arch. et hist. du Limousin*, quatorze premières années, acheté 60 fr. par M. de Montégut.

N° 581. *Ciceronis Epistolæ familiares*, imprimées à Limoges en 1554, par Guillaume de La Nouaille, acheté 55 fr. par M. Tandeau de Marsac.

N° 845. *Couvents et abbayes du Limousin et de la Marche*, manuscrit du XVII^e siècle, acheté 51 fr. par la Bibliothèque de Limoges.

N° 215. *Procès entre la ville de Brive et le duc de Noailles*, 1768-1770, sept pièces, acheté 50 fr. par M. de Maillard.

N° 582. *Ciceronis Epistolæ ad T. P. Atticum*, édition de Siméon Du Boys, imprimée à Limoges en 1580, par Hugues Barbou, acheté 50 fr. par M. Tandeau de Marsac.

Quelques ouvrages qui existent encore en nombre dans la librairie se sont vendus le double et le triple de leur valeur. Mais si certains ouvrages se sont vendus cher, et même fort cher, il en est d'autres qui se sont vendus au-dessous du cours habituel; cela tient à ce que presque tous les amateurs les possédaient déjà. Pour ne citer qu'un exemple, le n° 916, Allou, *Description des monuments de la Haute-Vienne* a été acheté 4 fr. bien qu'il figure souvent au prix de 7 ou 8 francs dans plusieurs catalogues.

Les acheteurs.

Cent onze acheteurs connus se sont présentés ou fait représenter à la vente, sans compter ceux représentés par les libraires dont nous ignorons les noms.

Lorsque l'on jette un coup d'œil sur les prix payés par ces acheteurs, on est surpris de l'écart entre les enchères des uns et des autres, et l'on arrive très vite à les subdiviser en deux catégories : les amateurs et les libraires.

Les amateurs se sont vivement disputé certains ouvrages et

les noms des nobles familles que portent plusieurs d'entre eux font penser qu'ils ont mis dans les enchères la même ardeur que mettaient leurs ancêtres pour monter à l'assaut.

Il faut dire aussi que plusieurs amateurs ont trouvé dans la vente de la Bibliothèque Bosvieux l'occasion d'acquérir des ouvrages écrits par leurs grands parents ou ayant trait à leur famille. On comprend que ces considérations aient fait majorer leurs prix.

Quelques auteurs ont racheté leurs œuvres.

Les libraires étaient plus froids, leurs enchères étaient timides. On voit qu'ils avaient consulté le cours réel des ouvrages avant d'enchérir et qu'ils ne voulaient pas le dépasser.

Parmi les acheteurs appartenant à nos deux provinces, mais habitant Paris, nous pouvons citer MM. Calvary, Jules Claretie, Robert de Lasteyrie, de La Tour, Roger de L'Hermite, Meunier, de Montégut, de Maillard, Mazet, de Margon, de Noailles, Rebière, de Saint-Bonnet et Gabriel Tandeau de Marsac.

Parmi les acheteurs de la Haute-Vienne, après la Bibliothèque communale de Limoges et les Archives départementales, nous citerons : MM. Louis Bourdery, Paul Ducourtieux, René Fage, Alfred Fray-Fournier, de Frédy, Louis Guibert, Emile Hervy, Edmond Jabet, Emile Lachenaud, René Thomas-Duris.

Parmi les acheteurs de la Corrèze, citons : MM. Baluze, Bruel, Cheynier, de Lavaur de Sainte-Fortunade, Gaston de Lépinay, Elie Massénat, Ernest Rupin, Raymond Toinet, de Saint-Avid, d'Ussel.

Enfin, parmi les acheteurs de la Creuse, MM. de Cessac, Monnet et Masbrenier.

Il y aurait certainement d'autres noms à ajouter, si nous connaissions les amateurs qui se sont fait représenter par les libraires de Paris ou de la province, mais nous ne prétendons pas donner une liste complète.

Les deux grands acheteurs ont été : M. Gabriel Tandeau de Marsac, dont les achats ont porté sur plus de 290 numéros et ont dépassé 3,000 fr., et la Bibliothèque communale de Limoges, qui a acheté 154 numéros pour un prix de 2,987 francs. La somme de ces deux achats représente à elle seule la moitié du prix total de la bibliothèque et les deux tiers des ouvrages limousins.

Viennent ensuite :

M. Roger de L'Hermite, 19 numéros, pour 359 fr. 50. (C'est celui des acheteurs qui a payé le plus cher.)

M. de Maillard, 37 numéros, pour 287 fr. 50.

M. de Lavaur de Sainte-Fortunade, 28 numéros, pour 171 fr. 50.

M. de Montégut, 19 numéros, pour 173 fr.

M. René Fage, 39 numéros, pour 144 fr.

M. Mazet, 13 numéros, pour 107 fr. 50.

M. Elie Massénat, 9 numéros, pour 90 fr. 50.

M. de La Tour, 21 numéros, pour 99 fr.

Les libraires de Paris ont surtout acheté des ouvrages généraux. Auguste Bosvieux possédait naturellement plusieurs ouvrages de travail indispensables, parmi lesquels il convient de citer :

N° 360. Labarthe, *Histoire des arts industriels*, vendu 360 fr., à M. Pillet.

N° 641. Brunet, *Manuel du libraire*, dernière édition, vendu 230 fr., à M. Claudin.

N° 378. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire de l'architecture*, vendu 165 francs, à M. Pillet.

N° 1104. D'Hozier, *Armorial général*, vendu 155 fr., à M. Delaroque.

N° 407. Du Cange, *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis*, éd. de 1840-50, vendu 150 fr., à M. Legrand.

N° 1179. *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, 1847-70, 23 vol., vendus 117 francs, à M. Champion.

Nous remarquons parmi les libraires qui ont le plus acheté :

M. Claudin, 97 numéros, pour 903 fr. 20.

M. Pillet, 10 numéros, pour 680 fr. 50.

M. Delaroque, 18 numéros, pour 326 fr. 50.

M. Bridou, 25 numéros, pour 190 fr.

M. Lechevalier, 35 numéros, pour 143 fr.

M. Chossonnery, 24 numéros, pour 131 fr. 50.

M. Couston, 29 numéros, pour 107 fr.

M. Picard, 11 numéros, pour 102 fr.

M. Favraud, 17 numéros, pour 90 fr.

Si nous cherchons la différence entre les prix payés par les amateurs et ceux payés par les libraires, nous trouvons que les premiers ont payé environ 15 fr. chaque numéro, et les seconds, 9 fr., soit 6 fr. de différence en moins en faveur des libraires.

En résumé, nous avons essayé de montrer au prix de quelles études et de quelle patience Auguste Bosvieux était parvenu à constituer la bibliothèque limousine et marchoise la plus complète qui existât avant lui. La meilleure preuve qu'il était arrivé à un excellent résultat, c'est l'accueil empressé que son catalogue a reçu de la part de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de nos deux provinces. Pour beaucoup, c'était la première fois qu'ils

avaient l'occasion de lire les titres d'une foule de raretés. Cet empressement des amateurs se dessinait si bien quelques jours avant la vente, que l'un des principaux nous confia qu'il avait écrit à M. Claudin de majorer d'un tiers tous les prix précédemment fixés par lui.

S'il est vrai, comme le dit M. de Montégut dans la notice qui précède le catalogue, qu'Auguste Bosvieux ait souhaité que ses livres, réunis avec tant de peine, restassent après lui dans le Limousin, ce vœu bien naturel a été pour ainsi dire exaucé. Car, sur les cent onze acheteurs dont nous connaissons les noms, soixante appartiennent à nos deux provinces, et ils ont acheté pour 9,000 francs d'ouvrages locaux, laissant aux libraires les 3,000 fr. d'ouvrages généraux.

Les livres d'Auguste Bosvieux sont donc en majeure partie entre les mains de ses compatriotes. Nous souhaitons, en terminant, qu'ils soient le noyau de bibliothèques limousines considérables et que leurs possesseurs, s'inspirant de l'exemple de Bosvieux, apportent dans leurs achats le soin qu'il y apportait lui-même.

Paul DUCOURTIEUX.



APERÇU DES ARCHIVES ACTUELLES

PRIVÉES OU PUBLIQUES

DE LA CORRÈZE

Pour répondre à ce titre — et au désir gracieusement exprimé par nos érudits collègues de Limoges (1), — nous ne pouvons mieux faire que de reproduire ici, avec quelques développements de plus que dans l'introduction du futur *Dictionnaire*, l'indication des sources auxquelles il nous a été donné de puiser abondamment, de première main, depuis dix ans déjà, en vue de notre *Géographie historique du Bas-LIMOUSIN* (composée surtout d'inédit), ou bien encore d'un *Dictionnaire topographique DE LA CORRÈZE*, né, chemin faisant, des mêmes recherches.

Double énorme monceau de petites notes!... En attendant la dernière et terrible mise en œuvre, elles ne laissent pas de grossir tous les jours, tant la faim et soif de documents nous poussent sans cesse ni repos à courir de droite et de gauche pour nous compléter. Hier à Lyon, vers les commanderies de la langue d'Auvergne, aujourd'hui au pays des Pictons à cause de nos enclaves poitevines, demain à Pau, en raison des hommages au vicomte de Limoges. Et puis, entre nous, Limousins, mes frères, c'est qu'aussi, pour le pauvre pèlerin en vieux titres, voici l'heure de se demander avec tremblement quel sera l'accueil du

(1) Particulièrement M. Leroux, qui non content de lui avoir ouvert brillamment la voie, a déjà fait faire un grand pas à l'historiographie limousine.

public. En récoltera-t-il un refus de médaille indulgenciée, l'*exeat* avec *mea culpa*, toutes coquilles au vent, ou un demi *satisfecit* ?

Que de veilles cependant, suivies de pleines journées d'ardente besogne ! Avec la verve d'un Guibert, témoin l'*Eau de ma cave*, on pourrait faire un curieux récit, tour à tour émouvant et drôlatique, jamais uniforme, assorti des incidents obligés d'une telle chasse pédestre aux manuscrits : l'histoire des étapes d'un obstiné chercheur à travers les greniers poudreux de la région. Vie aventureuse, imprévue s'il en fut, disons le mot, incohérente aux yeux du profane, tantôt soutenue d'une omelette d'auberge sur tréteaux boiteux, tantôt d'une simple bille de chocolat grignotée entre deux chartes sans lâcher prise, voire d'un morceau de pain sec, le cas échéant, assaisonné d'un verre d'eau... limousine, il est vrai, et que Diogène lui-même nous eût alors enviée au pied de son tonneau... vido, tant elle rend la vue claire et laisse l'esprit libre. Malgré tout cela, insomnies comprises et mécomptes ou rebuffades, séances à tous risques d'ascète, hybride d'un stylite et cul-de-jatte, par tous les courants, dans toutes les attitudes, même celle de la prière, tête chaude et pieds froids, résistant, n'en déplaie à l'école de Salerne, à la bise et à la chaleur, sous une lucarne entrebaillée comme une huître, ayant pour escabeau l'*arche* primitive et pour table le couvercle d'une *benne* ; tenant enfin solidement au poste en dépit de toutes les menaces énumérées ou omises par Molière : aepsie, hémorroïdes, catharres vésicaux, goutte, rhumatismes, ophthalmie, etc... Toutes choses, disons-nous, bien vite oubliées devant le cahier vénérable d'un minutieux féodiste, liève, terrier ou hommage suivi de nommée.

Par contraste, il y a l'hospitalité parfois trop plantureuse des châteaux. On est mollement au lit et il faudrait s'en arracher pour courir au chartrier, où c'est aussi l'abondance ; délicieusement à table, ou au salon, et il faut résister à beaucoup de séductions, devant après cela, non point suivre à cheval, comme d'autres, une chasse à courre, ou somnoler en béat, chargé seulement d'égrener quelques causeries entre deux tasses de thé, mais au contraire, dévorer d'un regard fiévreux, en quelques journées, fût-ce au prix du meilleur de ses nuits, plusieurs armoires et de nombreuses caisses remplies de paperasses. On remplace donc l'air embaumé des pelouses par l'atmosphère malsaine, âcre des parchemins et de papiers moisissus ou couverts de poussière et de vermoulure quatre ou cinq fois séculaires, où les rats ont laissé mille traces et jusqu'à leurs cadavres chagrinés.

Se livrer rapidement alors et dans le religieux silence, dialogue muet des morts, qui convient pour toutes les exhumations, à cette cuisine funèbre consistant à ouvrir les sacs de procédure, rompre les liasses, desceller les testaments mystiques, arracher un instant leurs secrets aux lettres (1) (quand on en a le loisir, chose bien rare), pour n'en user ensuite qu'avec la discrétion d'un confesseur, trier, en un mot, dans le tas avec le plus de flair possible ; tel est le travail premier. Lecture suit, puis analyse au pied levé, notation hiéroglyphique, et enfin remise en ordre. Heureux encore quand on n'est pas mis, fait assez fréquent, dans l'obligation de gaspiller son temps en rattachements généalogiques, à la poursuite d'origines prétendues millénaires ou de détails sans valeur. Ainsi coule comme de l'eau dans un crible notre journée d'archiviste amateur, jusqu'à ce que la cloche annonçant le dîner nous ramène aux obligations de société et parmi les vivants. Aussi nous faut-il de l'effort pour y reprendre pied, tout étourdi que nous sommes encore au dessert du choc de tant d'idées et de souvenirs remués sous leur cendre.

Homme levant et couchant du même labeur ainsi poursuivi de clocher en clocher, nous avons dépouillé des papiers par mètres cubes et à la charretée, dans les mairies, les études de notaires, les greffes, les bureaux des Domaines, les archives nationales ou départementales, chez les paysans et tous détenteurs en général du moindre griffonnage antérieur à 1789. Nous devons à tous, pour ces très obligeantes communications, de bien instants remerciements que nous les prions d'agréer ici encore. Nous leur en sommes redevable à plus d'un titre, en échange des précieux conseils, des encouragements de quelques-uns, de la quasi collaboration amicale de quelques autres, des souhaits bien sympathiques de tous. Ceux de vous, Messieurs et chers Limousins, m'aideront à remplir ce pieux devoir de complète gratitude, qui savent quelle joie intime se cache derrière ces recherches, quel réconfort indicible on éprouve à retrouver une piste, à renouer quelque anneau d'histoire locale, à mettre la main sur un livre de raison, une copie de cartulaire, ou une identification heureuse, à détruire une erreur accréditée, à découvrir un trois mille et unième repaire noble, à reconstituer enfin, comme un agrimenseur du xv^e siècle, l'ancienne physionomie d'un village (2) avec ses manses et capmanses, d'un

(1) C'est ce qu'il y a de mieux conservé d'ordinaire. La main délicate des femmes les entoure de faveurs et d'étiquettes.

(2) Nous n'avons plus aujourd'hui que des noms collectifs. *Agnoux*,

bourg avec sa léproserie (*malaudie*), de chacune de nos villettes avec ses *barris*, ses quartiers multiples, sa franchise limitée de croix, d'oradours (ses *orances*, comme on désignait pieusement à Limoges l'*infra cruces*).

Notaires dépositaires d'anciennes minutes (actes français xvii^e et xviii^e siècles).

MM. Daudy, à Vigeois; Dunaigre, à Voutezac; Blanc et Dunaigre, à Objat; de Teyssieu et Bonneval, à Beaulieu; Grenaille, à Brivezac; Sol-Lalande, à Beynat et au Pescher; Senut et Florentin, à Corrèze; Juin-Dumonteil, à Dampniat; Louis Juge, à Donzenac; Bardon et ancienne étude Lavialle, à Allasac; Gouyon, à Juillac; Collin, à Troche; Beaudenom de Lamase, à Larche; Coulié, à Chasteaux; Lacroix et Ceyrac, à Meyssac; Roudié, frères, à Argentat et Mercœur; Dujardin, près Saint-Bonnet-Elvert; Moulins, à Saint-Chamant; Pertuis du Gay, à Saint-Merd-de-Lapleau; Saintagne, à La Roche-Canillac; Armand, à Marcillac-la-Croisille; Beynié, à Saint-Paul; Paliargues, à Goules; Lafarge, à Lagraulière; Ballit, à Rilhac-Xaintrie; étude Decoux-Lagoutte, à Treignac; Materre, au Lonzac; Bassaler et Breuil, à Uzerche; Grellet, à Eygurande; Audouze surtout, Mazeaud et Lachaud, à Meymac; Dellestable, à Neuvic; Vallet, à Liginiaç; Masséna et Eschapasse, à Brive; Brisset et Salles, à Tulle; Brunie et ses

village actuel de 120 habitants de la commune de Meyrignac-l'Eglise, uniquement connu maintenant sous ce nom d'*Agnoux*, se décomposait, vers 1500, en manses, affars, fasions ou tènements : 1^o d'Ampnhio; 2^o La Porta; 3^o El fueil; 4^o Dínhac; 5^o La Malanhia, etc. Chacune de ces partitions répondant à peu près aux feux existants. Son voisin, le village d'Auliac avait de même une portion oubliée, dite Peyrissac, et c'est justement le *Patriciagum* d'une donation du cartulaire de Beaulieu. Ce rappel des anciens noms ne se trouve guère que dans les terriers, arpentements, vieilles minutes, etc., toutes pièces auxquelles les dictionnaires topographiques, édités jusqu'ici, ont fait trop peu d'emprunts, comme le prouve leur exiguïté. Nous n'en voulons pour bonne preuve, en celui de la Dordogne, que le petit nombre par lui cité de noms de lieux revenant naturellement fort souvent en fait, tels que : Bachelierie, Borderie, Mas, Borie, Borde, Farge, Faurie, Fabrie, etc., et le défaut absolu de confrontations pour les manses disparus. (Voir notre article : *Simple notions d'ancienne géographie*, au *Bull. de la Soc. arch. et hist. de la Corrèze* (siège à Brive), 1887, et l'*Annuaire corrézien* de 1888).

confères, à Ussel; Brunie, à Seilhac; Louradour, à Beyssac (Lot); et quelques autres de nous inconnus.

Actes latins. A Treignac, en l'ancienne étude Forest, xv^e et xvi^e siècles. — Tournadour, à Turenne; nombreux parchemins, liasses et cahiers, des mêmes époques, au moins.

Grands chartriers et fonds particuliers.

Marquis de Cosnac. Pièces généalogiques et terriennes, en papier ou en parchemin, xii^e à xix^e siècles. Ces dernières surtout relatives aux seigneuries de Cosnac, Perpezac-le-Blanc, Saint-Panthaléon de Larche, Dampniat, Malemort, etc.

De Selve de Sarrau, au château de La Gane. Titres de famille, mais papiers essentiellement relatifs aux fiefs de Confolens, Jeux, Lagane; lièves, correspondance, etc., xiv^e à xix^e siècles.

Comte de Damas, château d'Hautefort. Pour ce qui nous touche, fonds Pompadour, baronnie de Juillac, marquisat de Ségur (sièges de Tulle, Brive, Servièrre, Obazine et escarmouches calvinistes). Dalon et environs.

Marquis de Lubersac. Chartier en général fermé et inaccessible aux travailleurs. Il a été donné récemment aux grands séminaires de Limoges et Tulle, un beau terrier-généalogie de cette maison où est indiquée la composition de ces archives (quelques terriers de Lubersac, Lascaux, Chabrignac, etc.) Cet ouvrage, où se mêlent quelques erreurs d'origine de famille, causées par l'homonymat de la Creuse, un peu de fausse légende étymologique, et quelque exagération à propos des droits de vigerie et autres sur le bourg de Lubersac, contient d'ailleurs de bons fac-simile, avec quantité de copies de pièces.

Duc des Cars-Peyrusse. Un gros registre de droits féodaux sur Saint-Julien-le-Vendonnais, Ségur, Juillac et environs. Les archives, dispersées par la Révolution, sont en voie de reconstitution. Un grand tableau généalogique, préparé par M. l'abbé de Glisson, avec un faible appoint de notes par nous fournies, est actuellement sous presse à Poitiers.

Comte de Montron, à Forsac. Nombreux papiers relatifs à la très ancienne maison de Parel d'Espéyru, de Donzenac. Le complément de ces titres est aux mains du D^r de Reignac, à Donzenac.

Comte de Cosnac, du Pin. Nous avons eu communication de terriers, etc., se référant à la baronnie d'Ussac et Vergy.

Baron de Costa, à Beaulieu. Plusieurs caisses de parchemins

et actes divers, correspondance de la maison Roquet d'Estresses, et de la seigneurie des Ondes (Rouergue); terriers précieux de Lagarde, Mercœur, Presques, Liourdre, etc., original du cartulaire de Beaulieu.

De Veyrières du Laurent, à Beaulieu. Nombreuses minutes anciennes de Beaulieu, Argentat, etc. Dossiers de filiation abondants et sûrs en ce qui concerne la noblesse bas-limousine.

D^{lles} Chauvac de La Place. Une caisse de procédures surtout, pour la Xaintrie.

Comtesse d'Humières, à La Majorie. Correspondance très abondante du xviii^e siècle. Papiers des Longueval, Pesteil de La Chapelle, etc.

Amiral de Marquessac. Chartrier brûlé en 1888 avec son château de Siaurac. Nous y avons dépouillé le terrier de la baronnie de Cazillac (Lot), etc., à cause de la connexité des biens de l'abbaye de Beaulieu.

Baron de Meynard de Caupeyre. Divers titres sur Chausse-nejoux et les environs de Gluges.

Famille de Briance. Terriers d'Alvignac (vicomté de Turenne, partie quercynoise). Papiers de Quignard, de Brive, de Gironde. Lièves du prieuré de Friac, dépendant de Beaulieu, etc.; papiers sur l'Anglade. Beaucoup de latin.

Baron d'Aupias de Blanat. Terriers et parchemins des Dulmet, coseigneurs de Meyssac, papiers Vielbans, de Brive. Livre des rentes de Saint-Michel et environs, enchevêtrées avec celles de l'évêque ou de l'abbaye de Tulle, pour Veyrac ou Saint-Michel de Banières.

Labrunie de Laprade, au château de Balager. Nombreux dossiers d'intérêt terrien sur cette basse vallée si fertile et si fortifiée jadis de la Tourmente. Terriers de Condat, Saint-Michel, Martel. (Voir le *Clairon du Lot*, 11 avril 1889).

De Bar, à Argentat. Curieux et anciens titres touchant Serrières et environs.

Comte de Sartiges, à Soulages. Papiers de la maison Plaisant de Bouchiat, Le Bijardel, etc., devenus aujourd'hui la propriété de M. de Bar.

Famille Langle, à Bétaille. Minutes d'Albrespic, titres sur le marquisat d'Ambert, actes nombreux de Saint-Céré.

Salgues de Geniés, vieux parchemins de famille sur le Lot.

Dames Tournier, à Cressensac. Papiers xvii^e et xviii^e siècles sur les Tournier de La Virgoudie et de Chabannes, Valeyrac et environs de Turenne.

Château du Jayle. Titres en parchemin et reconnaissances féodales de la maison de Corn de Queyssac.

Château de la Sudrie. Papiers des de Loyac, recettes de décimes, lièves, pièces diverses, etc.

Château de Vyers, près Corrèze (Corrèze), à M. Emile Champeval, ancien magistrat. Titres de la maison et repaire de Viers depuis 1450. Liasses nombreuses intéressant le canton de Corrèze; diverses copies anciennes de cartulaires, lièves de rentes, palpes, plans, vérifications de noblesse, fiches d'un dictionnaire patois, arpentements, notes, etc.

Château de Beyssac. Titres de la famille comte de Beyssac, 1550 au ^{xix}^e siècle, minutes nombreuses, etc.

Château de Reignac. Papiers de la maison de Souris des Planches, des Moreaux, etc.

Château de Blanchefort. Dossiers généalogiques des de Meynard de Chabannes.

Château du Bournazel. Titres anciens de cette maison.

Château de Saint-Priest. Parchemins relatifs aux de Valon de Thegra; droits de sportelle à Rocamadour en paréage avec M^{re} de Tulle; seigneurie de Saint-Hippolyte.

Château de Bach. Collection Clément-Simon, fonds des plus riches en ce qui concerne les Turenne, Comborn, Ventadour et la plupart des familles de noblesse secondaire des environs de Tulle, curieux dossiers sur les Baluze, minutes très nombreuses depuis environ 1450 à 1800, bibliothèque des plus complètes en auteurs limousins.

Comte de Lavour de Sainte-Fortunade. Pièces de famille, et terriers de divers offices de la cathédrale de Tulle, notamment du grand prévôt. Titres des de Pompignac, de Bretenoux.

Maison d'Ambert de Lagarde. Curieux registres de minutes latines des de Selve, dont la famille fournit notre ambassadeur.

De Lépinay, au château de Moriollles. Quelques titres sur Lissac et environs. — Collection personnelle de chants patois, flore patoise, notes de minéralogie locale, etc.

De Nussac, à Brive. Des épaves des papiers Treilhard, jurisconsulte. Ce jeune homme aurait du goût pour les questions qui nous passionnent.

M. Aubert, à Sainte-Féréole. Terrier des Noailles, pour Sainte-Féréole.

Conchard de Vermeil, à Tulle. Nombreux titres ^{xviii}^e siècle sur les Jarrige de la Mazorie, Ladignac, Chanteix, Davignac.

De Cautines. Titres latins et postérieurs sur ce château et ses environs.

Poulbrière, chanoine à Servières. Abondantes fiches très autorisées d'histoire locale, papiers intéressant Servières et ses abords, l'abbaye et ville de Beaulieu, etc...

Château de La Grènerie (Gagnac). Titres sur ce repaire et la basse vallée de la Cère.

Abbé Ayrolles, à Saint-Chignes (Lot). Lambeaux du terrier de Miégemont (Altillac), notes, pouillé du Lot, minutes de Figeac et d'Aynac.

Marquis de Turenne. Riche chartrier concernant la reconstruction du château d'Assier, la baronnie de Gramat et le marquisat d'Aynac.

Bertrand-Lacabane (sa veuve). Nombreux dossiers de cet ancien archiviste, et surtout de la collection de son savant oncle. Généalogies des familles quercynaises, notes contre M. Deloche, etc. Nous n'avons pas encore pu en obtenir communication.

Château de La Chabroulie, famille Séguin. Abondant amas de parchemins des de Vielcastel de Salviac (Lot), et des papiers des de Boyse de Treignac.

M. Laroze, à Saint-Cyr. Une pleine arche (coffre) de papiers ^{xvii}^e siècle, sur les environs.

Comte de Noailles. Quelques pièces terriennes sur les seigneuries de la Xaintrie. Le surplus est peut-être à Buzet (Lot-et-Garonne).

Chanoine Talin. De bonnes liasses sur Corrèze et Tulle, etc. Collection d'objets anciens et de livres limousins.

M. Peschel, ancien magistrat, à Tulle. Nombreux titres de cette famille d'ancienne bourgeoisie tulliste.

M. Teyssier, château de Poumier. Papiers sur les Teyssier.

M. Servary, d'Hublanges. Documents relatifs à Hauteville.

M. Farge cadet, à Beaulieu. Un vieux terrier abbatial, latin, écourté.

M. Brossard de Marcillac, à Terrasson. Terrier du marquis de Bar, de la terre de Puymaret, d'Ussac, etc. Manuscrit sur les diverses maisons des chartreux de France avec biographies des prieurs.

Comte de Marcillac, de Mellet. Titres des Combret de Marcillac et la Beyssarie.

Marquis de Royère de Peyraux. Pièces généalogiques. Correspondance. Seigneurie de Lom (Louignac), etc...

Vicomte de Bony, à Juvet. Livre de raison des de Chamborant et titres très anciens de cette maison.

Baron de Nexon. Terriers et titres des Gay, seigneurs de Nexon, Campagne, etc., et aussi relatifs à Cognac et environs de

Saint-Junien, Lastours, Aureil, etc... Très vieux titres xii^e, xiii^e, xiv^e siècles. — Livre de raison des plus anciens, en latin; sera publié par M. Guibert.

De Lamaze, à Vignols. Papiers de Roffignac et leur livre de raison. Trois caisses de bons titres sur Allassac, Saint-Germainles-Vergnes, Sadroc, etc...

De Boutières, à Saint-Sozy. Papiers de famille et relatifs à Creysse.

Baron de Lamberterie. Papiers de famille et relatifs à Creysse ou La Roque.

De Lavour de La Boyssie. Terrier de Montal, La Roquebrou et environs de Saint-Céré.

Tardieu, homme de lettres à Herment. Baronnie dudit et environs d'Eygurande.

M. de Salvagnac, à Padirac. Terriers et pièces des seigneurs de Cavagnac (biens mêlés à ceux d'Obazine).

M. Brunet, ancien ministre. Copie de l'inventaire par Bonnotte, xviii^e siècle, de la maison de Pompadour, titres sur la même, Glandier, Comborn, etc... Précieuse collection. Nous y avons dépouillé aussi le cartulaire original d'Obazine, actuellement à la Bibliothèque nationale.

Château du Rieu, à M^{me} Laborie. Papiers de cette seigneurie.

Laqueille de Matho. Papiers sur Gouilles, xvii^e et xviii^e siècles.

De Vaublanc, au Lieuteret. Titres des de Maumont, de Montaignac, etc...

Chanoine Bessou, supérieur du Theil. Deux caisses de vieux titres du château de La Borde, près Ussel.

Château de Lospinasse. Une armoire de papiers dudit château.

M. Salviat, à Saint-Angel. Actes xvii^e et xviii^e siècles, sur la localité de Saint-Angel.

M. Feugeas, à Freysselines. Minutes anciennes de Chaumeil.

M. Laveix, à Meymac. Papiers sur les environs de Felletin.

MM. Guillebeau et Forestier ont versé leurs dépôts à la préfecture.

M^{me} Cisterne, à Morel. Papiers des Vaur de Reyssanges.

Abbés Bonneau et Bazetout. Des notes et analyses d'actes sur Viam et le Puy-d'Arnac.

M^{me} de La Chapelle-Carman. De même, pour Collonges.

Feu M. Pontier, avocat à Uzerche. Quelques titres sur cette ville.

M^{me} Dulin. Bien davantage, mais plus modernes (période révolutionnaire?).

M^{me} Pradel de Lavaux, à Uzerche. Ventes xvi^e siècle sur par-chemin. Quelques liasses sans grand intérêt.

M. Deschamps de La Celle, à Neuvic. Nombreux papiers sur cette commune.

M. d'Ussel. Nous n'avons pu avoir accès dans ses archives.

M. Chassaing, à Bort. Même refus pour ce grenier.

M. l'abbé Pau. Un terrier de Bort et divers titres. Riche collection de monnaies et objets d'art ancien.

M. l'abbé Marche. Ses cahiers de notes d'histoire locale et des terriers ou lièves pour Ussac.

Marquis de Seilhac. Papiers de cette terre et aussi des d'Aymérique, seigneurs de Paluel (Sarladais).

Les familles Richard d'Amarzid, Pécou de Vaysse et d'Almay, à Saint-Robert. Papiers sur ledit prieuré.

Vicomte de Saint-Pardoux. Titres des Piquet, La Rouye, Saint-Mesmin, — Lacroix, argentier.

Familles Donnève de Martinos et de Joyet, à Juillac. Titres de famille, etc., etc.

M. de Braquillanges, au Bech. Papiers de la maison de Meynard de Lafarge (Chaumeil, Corrèze et Tulle).

M. Dubois, de Mars (Gimel). Liasses nombreuses pour Gimel, xvi^e et xviii^e siècles.

M. Montbrial, banquier à Beaulieu. Minutes de notaires de Beaulieu, en abondance, xvii^e et xviii^e siècles. Pièces révolutionnaires. Belle bibliothèque, avec ouvrages limousins.

M. l'abbé Niel, curé de Naves. Ouvrages d'érudition; livres et plaquettes d'histoire locale. Documents sur Tulle, ses évêques ou couvents, — et sur Naves, Treignac, ces derniers versés à la préfecture.

Chanoines Joseph Roux, Fortunade et Pagès. Vieux titres divers.

Fiches précieuses d'un dictionnaire patois Bas-Limousin chez M. l'abbé Roux, notre éminent co-félibre, en grande partie utilisées par Mistral dans son *Trésor du félibrige*.

Château du Cher. M. Joseph Val, maire de Sarran. Quelques épaves des papiers et livres de la famille Léonard de Baluze. Nous avons pu jeter à peine un coup d'œil sur ces vieux ouvrages; mais les papiers relatifs aux seigneuries du Cher, du Guérinet et du Maine ne dépassent guère le xvii^e siècle.

Château de Pouymas-Bas. M. Jondot. Les minutes, fin xviii^e siècle, des Soubrane, notaires près d'Eyren.

Château de La Rebeyrotte (Sarran). M. Besse, qui se croit des Besse d'Herment, et descend, selon nous, d'une ancienne

famille toujours demeurée aux environs de Rosiers, ayant fourni un aumônier des Ventadour, etc... Un plein sac de papiers xvii^e et xviii^e siècles sur Rosiers-d'Egletons, La Rebeyrotte, Veyrières, et, par contre, intéressant les Sartiges, les Gimel, et Obazine.

Château de La Rochette. M. Loubignac, avocat. Divers papiers sur Cublac, Ussel.

Château du Mons. Comte de Seilhac. Liasses anciennes de Malemort.

M. Val, de Lavergne. Papiers bons pour Vitrac, mis au feu, en 1888.

Château de Montaignac, comte dudit. Quelques pièces sur la terre. M. l'amiral sénateur, marquis de Gain de Montaignac, son père, nous a communiqué, à l'appui de son nouveau tableau généalogique, plusieurs dossiers anciens ou extraits d'archives.

Château de Marcillac, M. Bouyeure. Papiers sur les environs.

M. Bousseyrol, à Coussac. Un sachet d'actes sur cet endroit.

M. Amédée Mas, à La Martinie. Refus persistant de communication de sa paperasse, abondante, dit-on.

Château de Leymarie, M. Bousquet. D'anciens actes des notaires voisins.

M. Vialle, à Meyrignac. De même.

M. Léon Boudrie, notaire. De même.

MM. Pourchet, Seilhac. De même.

M. Valette, notaire honoraire. De même.

Château du Gibanel, comte de Combarel. Parchemins latins de la seigneurie et de Verniolles, Monceaux (les de Pot de Rodes, les de Saint-Martin, etc.). Reconnaissances féodales.

M. Saint-Bonnet, avocat, château de la Pagésie. Quelques actes de l'ancien régime.

M^{me} Croisille, à Camps. Un plus grand nombre.

M. l'abbé Debertrand, curé de Saint-Geniès. De même, sur sa paroisse.

A Doulet (Saint-Julien), on nous a signalé des actes latins, et à La Réze (Branceilles); nous n'avons pu encore nous y rendre.

Château de Tudeils, maison de La Salvanie. Papiers des de Gimel et des de Bardoulat.

M. de Bort, huissier à Eygurande, quelques parchemins antérieurs au xv^e siècle sur sa famille.

M. Léonard Florentin, à Corrèze. Une caisse des papiers d'Astuges et Dumont du Poujet.

Château du Poujet, M. Lafont. Titres de cette terre, fort nombreux, mais en fouillis.

M. Hourtoule, à La Besse (Saint-Julien-au-Bois). Un stock d'anciennes minutes, malheureusement à l'état de litière dans un arrière-grenier, presque sans lucarnes. Il faudrait porter cela à l'air, en ôter préalablement les tessons, les battre, les ouvrir et les enliasser.

M. Contrastin, à Vaurette. D'anciennes minutes, dit-on.

M. Bourdet, notaire à Ménoire, nous a obligeamment communiqué les siennes, XVIII^e siècle, utilisées dans notre discussion des identifications de M. Deloche, de l'Institut.

Château de Saint-Victour. Titres très anciens de ce prieuré et de la seigneurie laïque qui succéda. — Papiers de Fénis également, composés de plusieurs caisses de registres [gestion de la manufacture d'armes (privée) de Tulle, au siècle dernier].

D^r Morély, à Argentat. Notes d'histoire projetées de cette ville. Liasses d'originaux sur les environs.

D^r Meilhac. Quelques cahiers de reconnaissances féodales, des environs et des extraits d'actes. A publié une ancienne généalogie de la maison de Veyrac.

M. Bombal, historien d'Argentat. Des notes nouvelles, complément de son livre, ou de sa monographie de Saint-Chamans. Plus quelques dossiers du voisinage.

MM. Bros et Planche. Terriers (français) des seigneuries de Saint-Hilaire — Taurieux, — et Neuville ?

M. le baron Lafont de Saint-Mur. Diverses layettes dont nous ignorons encore la consistance, relatives à Laroche, d'après sa *terre natale*.

M. de Pebeyre. Nous n'avons pu encore voir les papiers de cette branche des Lespinasse, famille tulliste (et non ussel-loise).

Marquis de Cumont, au château de La Roussière (Deux-Sèvres) près Coulonges-sur-l'Autize. Nous y avons compulsé tout un fonds d'archives provenant du château d'Hautefort, concernant nos de Chanac, Seilhac, Pompadour, Juilhac, etc... Aujourd'hui, M. de Cumont et M^{me} la marquise de Cumont, née de Damas, ont réuni à La Roussière le surplus du précieux chartrier d'Hautefort. Bibliothèque très importante aussi.

Baronne Caruel de Saint-Martin. A de nombreux titres de sa famille (Green de Saint-Marsaut), en sa terre du Verdier. Nous ne les avons pas dépouillés.

M^{me} de Cueilhe, à Treignac. Bien des papiers judiciaires sur cette ville, probablement xviii^e siècle.

M. Edouard Decoux-Lagoutte, au château du Monteil. Notes et titres à l'appui de son intéressante monographie du canton de Treignac.

Château de la Pachevie, Rouffiac (Cantal). Quelques titres sur cette terre et les abords de Goulles.

Château de Liginac. Papiers des de Masson, du Rouergue; — et concernant Chazaren (Naves):

Comte Robert de Lasteyrie. Terrier de Saint-Viance et diverses liasses sur sa terre du Saillant.

Famille Lemarcis de Fénis du Tourondel, à Paris. Titres de cette maison, principalement relatifs au Tourondel.

M. Audubert du Theil. Quelques papiers de famille et généalogie des de Chaumont.

D^r Audubert. Possède, dit-on, des manuscrits de M. de La Rouverade et des papiers de Fénis, ou sur le Bijardel.

Baronne Leclère, à Brive et château de Lontillac. Vieux titres, dit-on.

MM. Daudy, Juge et Vigne, à Donzenac. Quelques anciens papiers.

M. de Lavarde, à Brive. Quelques anciens papiers.

M. Rupin, président de la Société archéologique de la Corrèze: Quelques anciens papiers et collection artistique ou de livres limousins (et au musée fondé par ses soins, reconnaissances; d'Obazine, etc...)

Les RR. PP. Chartreux de Glandier: quelques titres originaux de leur maison. (Ne sont pas à Glandier actuellement, mais peut-être dans une de leurs maisons d'Angleterre.)

Comte de Montmaur, château de La Rue (Rocamadour). Papiers de cette famille, originaire de environs de Meyssac, dont elle eut coseigneurie.

M. Calmels d'Artinsac. Deux vieux terriers latins de Montvalent et d'autres pièces utiles pour Brassac, Floirac, etc., qui hommageaient à Tulle.

M. Charlane, à Saint-Sozy. Nombreux papiers sur ce bourg, — Meyronne et autres possessions de nos évêques de Tulle.

M. de Cessac, à Souillac. Bonnes copies d'actes des xvii^e et xviii^e siècles pour cette ville abbatiale et ses environs.

Comte de Cardaillac de La Treyne, bon chartrier, paraît-il.

M^{me} Dunoyer, à Végenne, vieux parchemins des de Cardaillac. Nous n'avons pu obtenir d'elle de les connaître autrement que par les extraits compétents de M. de Veyrières.

Château de Pierrefitte. Quelques vieilles pièces y relatives, notamment des comptes de sa reconstruction.

Château de Vaux. Détenteur présumé d'anciens papiers.

M. Lacoste, avoué à Saint-Yrieix. Riche collection Bonnélye. (Tulle surtout, inventaire de Pompadour, — Puy de Val, La-roche, etc...).

Baronne de Lamazière. Documents xvi^e siècle sur les Coly de Peyrat, etc... Objets d'art.

Marquis d'Ambert de La Tourette, à Paris. Parchemins de sa famille, originaire de Curemonte puis fixée à Bétaille.

Marquis de Saint-Jean-Lentillac, près Figeac. Titres secondaires divers de sa seigneurie de Gimel : un vieux plumitif fin du xv^e siècle d'audiences de sa seigneurie de Miers, des procès-verbaux d'états du Rouergue, fondation et patronage de Vic-lez-Capdenac, etc...

Durieu, marchand brocanteur à Figeac. Une douzaine de cahiers de minutes latines des notaires de Figeac vers 1500. Environ 100 livres.

Marquise de Sédages. Chartrier des mieux pourvus et installés. Titres de La Roque, Bouillac, Sédages, environs de Figeac, etc...

MM. Clauzel et Verniolles, à Capdenac, — et aussi aux Granges de Livinhac-le-Bas. Pièces notariales ou municipales abondantes.

M. Pujalon, à Cré. Papiers Maigne de Sarrazac, ainsi que chez M^{lle} Maigne, à Brive.

Château de La Miraudie et d'Auriol (xvii^e et xviii^e siècles. Papiers de Lanteuil). Pour ce dernier, communication non obtenue.

Feu M. Jean Rondeau, à Tulle. Quelques factums judiciaires.

M. Desjobert. Quelques pièces sur Beaulieu, etc., et bibliothèque limousine.

M. René Fage. De même, avec notes d'histoire locale et surtout bibliographiques.

M^{me} Froment de Champ-Lagarde. Papiers présumés.

M. l'abbé Bourneix, curé de Nonards. Monographies de Chamberet, Darnets, Soudeilles, Nonards. Quelques vieux titres ou livres.

M. l'abbé Rivière. Notice préparée pour La Mazière-Basse.

Famille Flamary, à La Garnie. Diverses notes et extraits de feu le chanoine.

Châteaux de la Coste (Noaillac) aux de Certain, — et d'Assier aux Muret de Montaï, vieux titres sur ces terres, etc..., etc...

Et de nombreux paysans dont les noms nous échappent.

MAIRIES.

Ussel. État civil ancien. Livre noir, etc...

Brive. Chemises d'état civil actuel en parchemin, lambeaux d'actes latins de Donzenac.

Seilhac. Quelques parchemins latins et plusieurs paquets d'actes notariés de Seilhac, Saint-Clément, des deux derniers siècles.

Tulle. Un vieux plan.

Sainte-Fortunade. Quelques palpes.

La plupart des mairies *corrésiennes* n'ont guère qu'un peu d'état-civil ancien, depuis 1600. En Quercy, près Figeac et Gramat, elles ont, en outre, presque toutes leur ancien cadastre, sauf dans la portion *vicomte* (vicomté de Turenne). Rocamadour, Carennac, Lacave ont leur compoix, Floriac seul son plan ancien.

ARCHIVES HOSPITALIÈRES.

Tulle. Des états des biens de l'hospice ou de l'ex-infirmier, à Sainte-Fortunade et banlieue de Tulle, Saint-Hilaire-Foissac. M. Melon de Pradou n'a pas utilisé cette source.

Brive. Titres bien antérieurs de possession, fondations, annexions, aumône d'Obazine, etc...

Uzerche. Quelques liasses de gestion presque modernes. Nombreuses lettres de même époque, xviii^e siècle (ville d'étapes et fort passante); hôpital toujours encombré et besoigneux.

Saint-Céré. Titres anciens de nos de Lagarde du Chazal et de divers bienfaiteurs des environs, états de biens. — (A la mairie, deux terriers, xvi^e siècle, de nos vicomtes de Turenne, châtellains de Saint-Laurent, puis Saint-Céré.)

Turenne. M. Mayjurou-Lagorsse, avocat, en prépare la monographie. Nous ne savons ce que comprend ce fonds.

Martel. Nous possédons des reconnaissances pour les trois hôpitaux que possédait cette ville (Vraie-Croix, Saint-Marc, léproserie, etc., avec un membre à Chauffour.)

ARCHIVES PUBLIQUES RÉGIONALES.

Indiquons maintenant dans une revue sommaire nos sources en matière historique, prises uniquement au point de vue corrézien.

Préfecture d'*Angoulême*. — Fonds de La Couronne, quelques liasses pour Montcalm, Griffeuille ou Escaumels. — Fonds évêché pour hommage d'Ans et d'Ayen.

De *Poitiers*. A propos de Charroux, pour Saint-Angel, Collonges, Pleaux et environs d'Espagnac. — Liasse concernant la commanderie de Saint-Antoine d'Aubeterre, pour Lestards, Saint-Antoine-les-Plantades, etc... — Hommages au roi comme comte du Poitou, à la Tour-de-Maubergeon, pour la baronnie de Peyrat-le-Château, s'étendant jadis sur partie de Tarnac et de La Celle.

Mairie de Poitiers : manuscrits de Dom Fonteneau, pour Charroux, pouillés limousins, etc...

Préfecture d'*Aurillac*. Hélas! deux liasses sur Soursac, dépendant du doyenné de Mauriac, et rien sur l'abbaye de Saint-Géraud, maîtresse de notre Xaintrie.

De *Clermont*. Des dossiers de la Cour des aides, non explorés, non plus que les hommages rendus à l'évêque de Clermont par divers seigneurs auvergnats sur nos frontières.

De *Guéret*. Un bon terrier de Bellechassagne et ses membres : de Courteix, Thalamy, Saint-Merd-les-Oussines, etc...

Quelques dossiers d'élection pour Comps et des enclaves marchoises; le reste est à Moulins; — un terrier de Pigeyrols, Beyssac, Comps, etc., un vieux pouillé; et c'est tout.

De *Pau*. Hommage à la vicomté de Limoges pour la rive droite de la Vézère, du Verdier à Mansac inclus.

De *Périgueux*. Quelques dossiers sur Dallon et les paroisses usurpées (Teillots, Coujours, etc.) Les châtelainies de Montignac, Larche, Terrasson, les biens périgourdiens d'Uzerche, etc...

De *Cahors*. Plusieurs liasses concernant la cession de la vicomté de Turenne au roi, Martel et son sénéchal, quelques appels de Turenne, — Rocamadour et autres biens considérables de nos abbayes de Tulle : Dalon, Beaulieu, Obazine.

De *Bordeaux*. Peu de chose; rien — tant que le fonds du Parlement ne sera pas inventorié, attendu que les appels de toutes les sénéchaussées du ressort se dérobent pêle-mêle à qui mieux mieux dans ces gros registres dus à la plume de greffiers chafouins, désespérants avec leur écriture minutée, très grêle et compliquée de mille abréviations ou fioritures qui en font des hiéroglyphes difficiles à déchiffrer, même pour nos pauvres yeux habitués cependant à la terrible cacographie limousine du *xvi^e* siècle (1550 à 1630).

Préfecture de *Tulle*. Riche pour la période révolutionnaire et le fonds des justices du siècle dernier. Encore ces plumitifs

ne donnent-ils, comme on peut le penser, guère autre chose que les noms des parties. Peu d'actes latins, si ce n'est une douzaine d'importants cahiers de notaires de Tulle, à la série E. Joignez-y deux terriers de la comté d'Ayen, un de Lestranges, un du Moustier-Ventadour, une douzaine de vieux cadastres, environ cent cinquante palpes ou lièves, un certain nombre de dossiers de l'élection, quelques pauvres layettes pour nos abbayes, et vous aurez une idée de nos laques.

Préfecture de *Limoges*. Il est vrai qu'on peut en combler beaucoup à Limoges, soit au Grand séminaire avec les manuscrits de Nadaud et Legros (pouillés, notes paroissiales), soit à l'Hospice (pour Clédât, etc.), soit encore à la Bibliothèque de ville (au moyen de la *Feuille hebdomadaire*, des calendriers ecclésiastiques, des nobiliaires, y compris Descoutures), soit surtout aux archives départementales. Grâce à l'obligeance, inépuisable, pouvons-nous dire, nous qui l'avons souvent mise à l'épreuve, de M. Leroux, archiviste, il est devenu facile de tirer bon secours : 1° des hommages à l'évêque de Limoges, seigneur temporel immédiat d'Allasac, Voutezac, Sadroc, La Graulière, suzerain de Brive, Donzenac, Comborn, Malemort, Cosnac, Saint-Exupéry, Peyrou, etc.; 2° des registres d'insinuations ecclésiastiques, visites, cartulaire et terrier d'Aureil, terrier de Brivezac; 3° du fonds des Cars (Saint-Bonnet), Saint-Ybard, Saint-Julien, Ségur; 4° des biens de la Règle (Vars, Saillac, Brignac); 5° du fonds Bosvieux (Pompadour, biens de Saint-Yrieix : à Louignac, Ségur, Saint-Julien, etc.); 6° les fonds de Grandmont, Solignac, etc., pour ne citer qu'en gros ces vraies richesses trop peu mises à profit par nos Corrèziens, qui ne les soupçonnent même pas.

Préfecture de *Lyon*. Terriers et visites (et quelques preuves) pour le temple d'Ayen, celui de Mons, l'Anglade, Prugne, Chaumont, Belveyre, Mascheix, Clergoux et quelques autres petits membres.

A PARIS :

Archives nationales, séries QU¹, n° 137 à 152 (terrier d'Ussel, seigneuries de Larche, Donzenac, vicomté de Turenne, châtellenie de Servièrès); G⁸, comptes des décimes. — Francs fiefs et aveux, P. 1233. — Etat du domaine du roi. — R² Fonds Bouillon. Chambre des comptes, etc.

Et *Bibliothèque nationale* : cartulaires de Vigeois, Obazine, Tulle, Uzerche, Dalon, Solignac, Saint-Etienne, etc... Fonds Gai-

gnières : volumes 22420, 22421, 17118 (Glandier), Solignac, — 17120, 20305, 11805, 23914, 20892, 20899, 17116 et 17117 (Uzerche); — collection Moreau — Dom Col, vol. 9198, 9193, 9194, 9196, 9197. — Manuscrits Dupuy, 476. — Fonds Doat, tomes 246, 241. — Fonds Lespine. — Baluze : volumes 217, 260, 393, 377. Vol. 18, 21, 22, 371, etc.; armoires, etc...

On sent que nous ne pouvons ici qu'effleurer et, pour ainsi dire, montrer des portes qui ne demandent qu'à s'ouvrir aux travailleurs; nous en prenons à témoin MM. Delisle et Desprès, si accueillants pour eux.

J.-B. CHAMPEVAL,

Avocat à Figeac.



BIBLIOTHÈQUE

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE DU LIMOUSIN

Nous avons donné dans le précédent *Bulletin* (p. 215 et suivantes) le *Catalogue des ouvrages à figures, des cartes et plans relatifs au Limousin* que possède notre Société archéologique (1). Nous y avons joint (p. 249 et suivantes) le *Catalogue des ouvrages imprimés antérieurs à la Révolution*, qui se trouvent dans sa bibliothèque (2). Contrairement à ce que nous annonçons alors, il ne paraît pas que le *Catalogue des manuscrits* puisse figurer de sitôt dans le recueil du Ministère de l'Instruction publique. C'est ce qui nous décide à le publier dès maintenant.

Nous ferons remarquer, à cette occasion, que quelque ordre s'est introduit, durant ces dernières années, dans nos collections locales.

Le catalogue des manuscrits du grand séminaire était seul depuis longtemps publié. Le Ministère de l'Instruction publique a donné, en 1886, le *Catalogue des manuscrits conservés dans les dépôts d'archives* : ceux de la Haute-Vienne, de la Creuse et de la Corrèze y figurent à leur rang alphabétique.

(1) Depuis lors la collection s'est augmentée, par don, de trois gravures des *Vues pittoresques du Limousin*, par Léonard Albert : vue des environs de Pierrebuffière, vue d'un château près Pierrebuffière (celui de Tranchillon), cascade de Gimel. — A mentionner aussi la *Carte du diocèse de Limoges*, par J.-B. Nolin, géographe ordinaire du roi. Sans date. Don de M. Nadaud.

(2) Depuis lors la bibliothèque s'est accrue, par don de M. A. Bertolotti, archiviste de l'État à Mantoue, d'un volume des œuvres de Marc-Antoine Muret, dont voici le titre exact : M. ANTONII MURETI I. C. ET CIVIS R. *Orationes XXIII. Earum index statim post præfationem continetur. Ejusdem interpretatio quinti libri Ethicorum Aristotelis ad Nicomachum. Ejusdem hymni sacri et alia quædam poematia.* (Marque de l'imprimeur.) *Venetis, apud Joan. Alberti. 1586.* (In-16 de quatre feuillets liminaires, plus 520, 56 et 37 pages.)

Plus récemment encore, il a fait rédiger celui des soixante-quinze manuscrits conservés dans les bibliothèques communales de Brive, Guéret et Limoges (t. IV, 1886, et IX, 1888) du *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques des départements* (1).

Nous savons donc aujourd'hui exactement ce que le passé nous a légué en ce genre. Le très court catalogue des manuscrits de notre Société archéologique complètera les renseignements de cet ordre.

III

CATALOGUE DES MANUSCRITS.

1. — *Recueil d'inscriptions latines* trouvées dans la province de Constantine, par Auguste Du Boys, de Limoges, ex-chirurgien aux ambulances d'Afrique, 1842-1845.

Cahier de 56 pages (90 planches). 200^{mm} sur 260^{mm}. — Don de l'auteur, 1849.

2. — *Missel latin*, d'origine limousine, contenant des fragments d'un calendrier où sont mentionnés saint Martial, saint Léonard, saint Cessateur, saint Eloi, sainte Valérie, saint Psalmet.

Écriture du xiii^e siècle, parchemin, deux cent deux feuillets à deux colonnes, 240^{mm} sur 340^{mm}. Initiales en couleur, reliure en bois. — Don de M. De Vayon de la Planche, 1868.

3. — Liasse de vingt pièces parchemin et deux pièces papier, relatives au chapitre et à la ville d'Eymoutiers.

Bulles et brefs, contrats divers, xiv^e-xviii^e siècles.

4. — *Fragment des statuts du prieuré* (non dénommé) *des Ternes*.

Écriture du xv^e siècle, avec addition des xvi^e et xvii^e siècles. Cahier parchemin de huit feuillets, commençant avec le chiffre xxxiii, 250^{mm} sur 330^{mm} (sera prochainement publié).

5. — *Obituaire du prieuré des Ternes*, 1429, avec additions des xvi^e et xvii^e siècles.

Cahier parchemin de quatorze feuillets, continuant le précédent, 250^{mm} sur 330^{mm} (sera prochainement publié).

6. — *Studium philosophiæ peripateticæ*.—Anno Domini 1677 sub reverendo patre Douet in urbe Lemovica. POUMEAUX.

620 pages chiffrées, 150^{mm} sur 180^{mm}. Reliure en veau.

(1) Le Catalogue des manuscrits de Guéret a été rédigé par M. J. de Fréminville; celui de Brive, par le même; celui de Limoges, par M. Louis Guibert.

7. — Liasse de 216 lettres adressées par le maréchal Catinat, commandant un corps d'armée sur la frontière d'Italie, à M. le chevalier de la Fare, gouverneur pour le roi du comté de Nice. Mai 1691-sept. 1696 : nouvelles de la guerre et des opérations militaires.

Don de M. Charles Lesterpt, chef d'escadron d'artillerie, vers 1850.

8. — Liasse de treize lettres adressées au même :

Par le marquis de Vins, 1691-94 (quatre lettres);

Par M. de Villacerf, 1692 (une lettre);

Par le sieur Bouche, 1691 et 1694 (deux lettres);

Par Louis, duc de Vendôme, 1693, avec la contre-signature de Campistron, secrétaire du prince (neuf lettres, y compris quatre ordres de route);

Par le sieur Langalerie, 1693 (une lettre);

Par le sieur Larray, 1694 (trois lettres).

Don de M. Charles Lesterpt, chef d'escadron d'artillerie, vers 1850.

9. — *Mémoire sur la généralité de Limoges*, par M. de Bernage, intendant, 1698.

Copie du XVIII^e siècle. Cahier de 155 pages chiffrées : 230^m sur 360^m. — Publ. dans nos *Documents historiques sur la Marche et le Limousin* (1885, t. II, p. 149-258).

10. — Liasse de pièces écrites de la main de Bossuet, comprenant :

1^o Sermon pour une vêtue : *Quand je considère, mes sœurs, les diverses agitations de l'esprit humain...* (Cf. *Œuvres*, édit. de Versailles, XVII, 92 et suivantes).

2^o Deux pièces de vers français, d'une main inconnue (peut-être celle de Collinet, copiste de l'évêque de Meaux), corrigées par Bossuet. L'une de ces deux pièces est une traduction du psaume *Exaudiet*.

3^o Extraits de Froissart, en partie de la main de Bossuet, en partie de la main d'un secrétaire (Fleury?), avec annotations de Bossuet. Quatre feuillets.

4^o Extraits d'histoire profane, de la main de Bossuet. Quatre feuillets.

5^o Notes informes de théologie et d'histoire, de la main de Bossuet. Deux feuillets.

Ces pièces avaient été données en 1844 par M. Jules Gossin, ancien conseiller à la cour royale de Paris, démissionnaire en 1830, au D^r Cruveilhier, originaire du Limousin, qui en fit don plus tard à la Société archéologique de Limoges.

11. — Liasse de 63 pièces (dont une imprimée), relatives à la concession et à l'exploitation des mines de plomb de Pierrebuffière et Glanges, près Limoges, 1728-1730.

12. — Liasse de pièces diverses :

1° Lettres d'érection du marquisat de Mortemart en duché-pairie, 1680 (copie);

2° Ordonnance de M. de Bernage, intendant, pour contraindre les bouchers de Limoges au paiement des tailles, 1696 (Orig. avec une lettre de l'intendant, relative à la même affaire);

3° Commission d'intendant de la généralité de Limoges en faveur de M. Turgot, 1761 (copie);

4° Catalogue de livres fournis au collège de Limoges entre 1728 et 1743, « extrait d'un livre de comptes de la maison Barbou, de Limoges »;

5° Etat des livres des classes, 1724-1733 (sans autre indication);

6° Procès-verbal de bris des scellés apposés sur la bibliothèque des Récollets de Limoges, 1792 (orig.).

7° Deux autographes de Volta et deux autographes de Scarpa (en déficit. Donnés en 1854 par M. Lavérine, « chirurgien major en retraite et en chef de l'armée d'Italie pendant la campagne de 1809, docteur en médecine et en philosophie de l'Université de Pavie, demeurant à Oradour-sur-Glane).

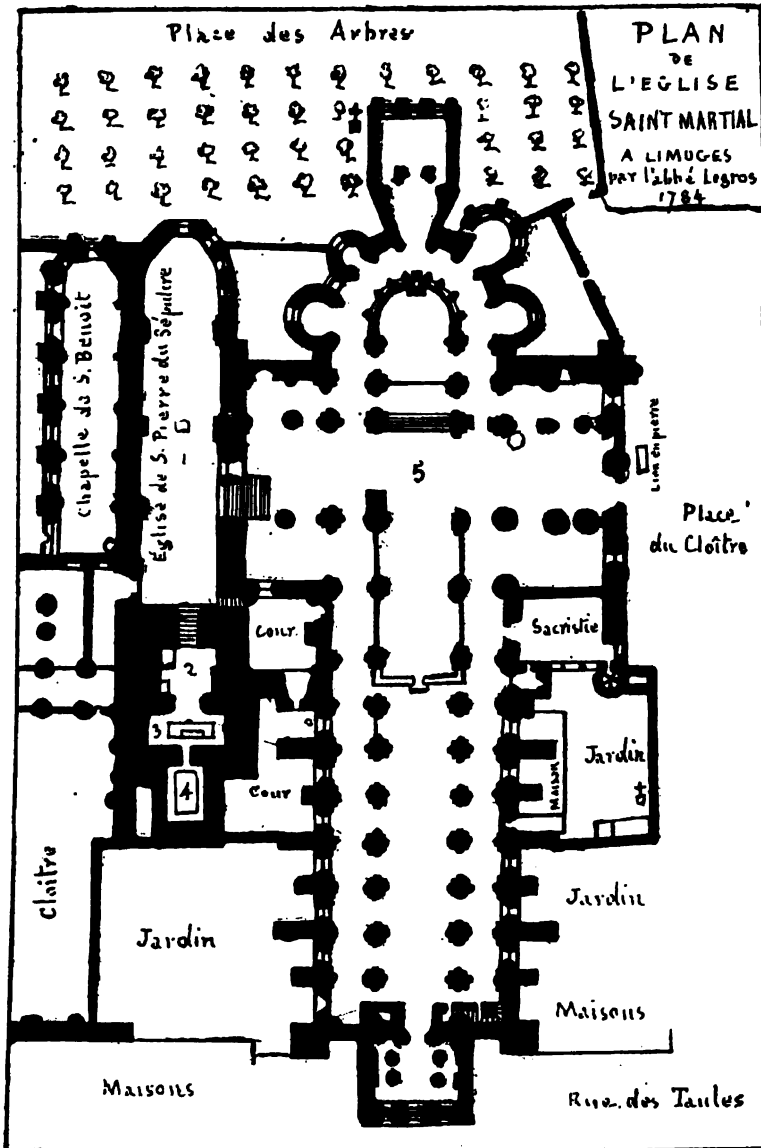
13. — Extraits des manuscrits de Joseph Audouin, ancien maire de Limoges : *Mes souvenirs, ou récit des événements et des changements survenus à Limoges depuis près de deux siècles et des faits que j'ai vu s'accomplir en France et dans cette ville depuis plus de soixante-dix ans.*

Don de l'auteur en 1863. Deux cahiers, format in-4°.

Le premier, de 23 pages, est une série d'extraits de cette première partie des *Souvenirs*, où l'auteur résume l'histoire de Limoges sous l'ancien régime, en huit chapitres, dont il reproduit la table. On lit, page 20, avant la table : « J'ai achevé cet ouvrage en 1850. Le manuscrit a près de 1,000 pages. J'ai tiré les extraits que je donne ici de la fin de la première partie. Et pour donner aussi une juste idée de l'ensemble, j'ajoute la table de tout ce qui compose cette première partie ».

Le second cahier, de 28 pages, comprend quelques extraits des *Souvenirs* proprement dits pendant la Révolution et le Consulat, et quelques notes sur l'auteur jusqu'en 1849.

A. L.



1. Eglise basse ou église de Saint-Pierre-du-Sépulcre, antérieure au VII^e siècle.
2. Première crypte, renfermant le tombeau de saint Martial dans l'angle le plus rapproché de Saint-Pierre-du-Sépulcre.
3. Deuxième crypte, servant de chapelle, dans laquelle la tradition plaçait la sépulture de sainte Valérie.
4. Troisième crypte, renfermant le tombeau de Tève-le-Duc ou le duc Etienne.
5. Basilique de Saint-Martial, démolie de 1792 à 1809.

LIVRE

DES

MIRACLES DE SAINT-MARTIAL

(Texte latin inédit du IX^e siècle)

Dans les recherches que nous fîmes à la Bibliothèque nationale, en 1855, nous eûmes la chance de découvrir, au milieu d'un manuscrit du x^e siècle (3851 A, fol. 30-33), l'ancienne vie de saint Martial, mentionnée par des écrivains du moyen-âge et que l'on croyait perdue. Nous avons publié cette ancienne vie, en 1860, dans nos *Documents inédits sur l'apostolat de saint Martial et sur l'antiquité des Eglises de France*. Cette Vie se termine par le récit de dix miracles opérés au tombeau du saint. Les Bollandistes les ont publiés, au tome V de juin, sous ce titre : *Antiquiora aliquot (miracula) patrata ad sepulcrum* (1), et ils ont mis à la suite le récit de divers miracles opérés aux vii^e, viii^e et ix^e siècles (2).

Or, nous découvrîmes, à la même époque, un texte inédit, le texte original de ce *Livre des miracles de saint Martial*, opérés du vii^e au ix^e siècles, dans le manuscrit 2768 A, fol. 81; manuscrit dont l'écriture accuse le x^e ou le xi^e siècle; nous signalâmes cette découverte dans nos *Documents inédits* (p. 30). Nous trouvâmes, de plus, une copie de ce même livre des miracles, faite au xviii^e siècle par dom Estiennot. Cette copie, qui offre quelques va-

(1) Acta SS., t. V junii, p. 553.

(2) « Miracula sæculo VII, VIII, IX scripta » (*Ibid.*, p. 554).

riantes avec le manuscrit précédent, est insérée dans le tome II des *Fragments d'Histoire d'Aquitaine* (ms. 12,764, fol. 101-129).

Comme le temps nous avait manqué pour copier entièrement ce *Livre des Miracles*, nous priâmes, en 1875, M. Michel Deprez, conservateur à la Bibliothèque nationale, de nous transcrire ce manuscrit, et il eut l'obligeance de le collationner avec la copie faite par dom Estiennot (ms. 12,764).

En continuant nos recherches sur ce sujet préféré de nos études, nous découvrîmes, en 1879, dans le manuscrit 5365 de la Bibliothèque nationale (1), une autre copie de ce même livre, que nous collationâmes avec soin. C'est d'après ces trois manuscrits que nous allons publier ce *Livre des Miracles de saint Martial*. Nous indiquerons en marge, par la lettre A, les variantes du ms. 5365; et par la lettre B, les variantes de la copie de dom Estiennot. Nous négligerons les différences d'orthographe.

Comme nous l'avons dit déjà, les Bollandistes, dans l'article qu'ils ont consacré à l'apôtre de l'Aquitaine, tome V de juin, ont publié un livre des miracles de saint Martial d'après trois manuscrits dont ils n'indiquent pas l'âge, mais dont l'un, sur parchemin, appartenait à leur Bibliothèque, l'autre était un manuscrit d'Utrecht, et le troisième de Tournay. Ils ont mis en tête du livre : *Miracula sæculo VII, VIII, IX scripta*. Dans cette recension, ce sont exactement les mêmes miracles, racontés dans un ordre identique, mais dans un style différent. En comparant ces deux textes, nous avons pu nous convaincre que celui des Bollandistes n'est pas le texte original. C'est une recension peut-être plus élégante, mais certainement postérieure, où quelques inexactitudes se sont glissées. Au reste, nos écrivains limousins, le P. Bonaventure, le chanoine Collin, etc., en parlant des miracles racontés dans ce livre, se sont servis du texte de notre manuscrit, et non de celui des Bollandistes.

Il nous a paru utile de publier le texte original et inédit du *Livre des Miracles de Saint-Martial*. C'est un des plus anciens monuments de notre littérature limousine, et l'on y trouve quelques détails historiques très précieux. Les premiers articles qui le composent ont été rédigés au VII^e et au VIII^e siècles, et les autres en dernier lieu, vers le milieu du IX^e, après la première invasion des Normands, qui eut lieu l'an 846. Les Bollandistes attribuent leur recension à l'an 855. Un miracle ajouté, dans notre manuscrit, à la conclusion de l'ouvrage, a été opéré vers l'an 876, sous

(1) Folio 35-38. Ce ms. est du XI^e ou XII^e siècle.

le Règne de Louis [le-Bègue], fils de Charles [le-Chauve]. C'est donc vers le milieu du ix^e siècle que ce livre des miracles de saint Martial a été composé.

Ce livre renferme des détails intéressants sur la crypte de saint Martial et sur l'ancienne église de Saint-Pierre du Sépulcre. On peut démontrer, par les deux recensions de ce *Livre des Miracles*, que la tradition limousine sur la mission apostolique de saint Martial existait au ix^e siècle, et que à cette même époque, on connaissait la légende du saint évêque composée par le pseudo-Aurélien.

Voici l'indication sommaire des miracles racontés dans ce livre :

1^o Election de saint Loup, évêque de Limoges (an 614). Il se rend à la cour du roi des Francs, Clotaire II, pour faire approuver son élection. La reine l'appelle auprès de son enfant malade : il guérit cet enfant en lui donnant la communion, et revient à Limoges avec des présents royaux. (Voir le P. Bonaventure, t. III, p. 221 ; — Collin, *Vies des Saints*, p. 181.)

2^o Mort de Loup ou Lopez, duc des Gascons, tué dans l'ancienne église de Saint-Martial par un habitant de Limoges, nommé Proculus, vers l'an 670. (P. Bonaventure, t. II, p. 607 ; — Collin, p. 258.)

3^o Un voleur est surpris dans la crypte qui renfermait le tombeau du duc Etienne, au fond de l'ancienne église de Saint-Pierre du Sépulcre, ix^e siècle. (P. Bonavent., t. II, p. 610.)

4^o Guérison d'Otran, atteint de paralysie ; c'était un paysan des domaines du monastère de Saint-Martial (ix^e siècle). (Voir le P. Bonavent., t. II, p. 616 ; Collin, p. 260.)

5^o Lorsque Louis-le-Débonnaire résidait au Palais de Jucundiac, près de Limoges (832), un soldat de son armée, qui avait eu le bras paralysé lorsqu'il maraudait dans les champs de l'abbaye de Saint-Martial, est guéri devant le tombeau de l'apôtre. (P. Bonavent., t. II, p. 610 ; — Collin, p. 261.)

6^o Guérison d'un sourd-muet, nommé Pierre, sous Charles-le-Chauve, après 842. (Bonavent., t. II, p. 616 ; Collin, p. 262.)

7^o Guérison d'une fille muette, nommée Ingelrade, fille de Froilde, originaire du Périgord. (P. Bonavent., t. II, p. 616 ; — Collin, p. 262.)

8^o Guérison de Warnaud, fils de Béraud. (P. Bonavent., t. II, p. 619, — Collin, p. 263.)

9^o Guérison d'Erménilde, atteinte de goutte. (Collin, p. 263.)

10^o Guérison de la fille de Datbert, aveugle de naissance,

originnaire du Périgord. (P. Bonavent., t. II, p. 616; — Collin, p. 264.)

11° Miracle de préservation et guérison d'Elisée, originnaire du pays d'Alby, pendant l'invasion des Normands, an 846. (Collin, p. 265.)

A ce miracle, qui termine le livre dans notre manuscrit, on a ajouté le suivant :

12° Guérison de Scrotulfe, capitaine allemand, incorporé dans l'armée de Louis, fils de Charles, c'est-à-dire de Louis-le-Bègue, fils de Charles-le-Chauve (an 876.)

Le texte des Bollandistes indique Louis-le-Saxon, fils de Louis le-Germanique, et neveu de Charles-le-Chauve, qui vint en Aquitaine en 855.

Le chanoine Collin, interprète notre manuscrit en faveur de Louis-le-Bègue, fils de Charles-le-Chauve (p. 266).

Le P. Bonaventure a soupçonné qu'il s'agissait de Louis d'Outremer, fils de Charles-le-Simple, an 951 (t. II, p. 610).

Le second récit de ce livre donne connaissance d'un fait très important pour notre histoire locale et qui intéresse aussi l'histoire générale : on ne le trouve pas ailleurs. Il s'agit du meurtre de Loup ou Lopez, chef des Gascons, qui fut tué dans l'église de Saint-Martial par un limousin nommé Proculus.

On lit, dans la *Vie de saint Julien de Lescar*, que, sous Ebroin, maire du Palais (670), les Aquitains et les Gascons, ennuyés de la domination des Francs, mirent à leur tête un duc nommé Loup ou Lopez (1).

De Marca, dans son *Histoire de Béarn* (2), mentionne aussi ce personnage, dont la mort est racontée dans le *Livre des Miracles de Saint-Martial*.

Pour qu'on puisse comparer le texte que nous publions avec celui des Bollandistes, nous allons traduire le récit de la mort du duc Lopez, d'abord d'après notre manuscrit, ensuite d'après le texte qu'on trouve dans le tome V des *Acta Sanctorum*.

(1) HAUTESERRE, *Rerum Aquitan.*, lib. VII, cap. VI.

(2) *Histoire de Béarn*, livre 1, chap. XXVI.

1^o MORT DU DUC LOPEZ

D'après le ms. 2768 A de la Bibliothèque nationale.

Vers le temps où Ebroin fut établi maire du Palais (c'est-à-dire vers l'an 660 ou 670), un certain Loup ou Lopez, bien digne de son nom (*nominis sui hæres*), se signalait par une cruauté sauvage (*lupinam exercebat sævitiam*). Comme il étendait sa principauté sur beaucoup de cités et de bourgades, ne pouvant assouvir sa faim enragée, il assembla une grande troupe de brigands, brigand lui-même, et, aspirant à exercer sa domination sur des peuples qu'il n'avait pas été appelé à gouverner, il voulut se les soumettre par la violence. Tous ceux qui espéraient vivre de rapines venaient se joindre à lui. Chef de brigands, il ne songeait qu'à se donner des complices. Environné d'une telle bande, il pensait, dans l'excès de son orgueil, que personne ne pouvait lui résister. Il ne craignait ni Dieu ni les hommes. Il en vint, dans sa folie, à vouloir détrôner le roi des Francs, et en venir aux mains avec lui sur le champ de bataille, se disant et se croyant plus digne que lui de tenir en main les rênes du royaume; il aurait mis son projet à exécution, si la puissance divine, pour venger l'injure faite à saint Martial, n'eût arrêté sa coupable entreprise.

Étant arrivé à Limoges, il demanda à l'évêque de la cité, aux grands, aux nobles et aux riches, de lui prêter serment de fidélité et de se soumettre à sa domination. Les habitants de Limoges ayant obtenu quelques jours de délai pour prendre un parti, Lopez, pendant cette trêve, alla visiter, — plutôt par esprit de convoitise, que dans le dessein de prier, — la chapelle voûtée de Saint-Martial, dans laquelle le bienheureux avait ordonné, de son vivant, qu'on inhumât son corps sacré. Il y entra, environné d'une escorte militaire, brigand audacieux et avide larron.

Pendant qu'il parcourait d'un œil avide les richesses que renfermait ce sanctuaire, son attention se porta, avec plus de cupidité, sur un boudoir, enrichi d'or et de pierreries, qui était là suspendu au milieu d'autres ornements. Il ordonne qu'on le descende, et, le touchant d'une main satisfaite, il le loue avec admiration; il déclare qu'il lui convient très-bien, et que, du reste, il était là suspendu inutilement. Puis se tournant vers les siens, il disait, avec un rire moqueur, que saint Martial n'en avait pas besoin. Tous ces fauteurs de mensonge redisaient la

même chose, et, par esprit de flatterie, applaudissaient joyeusement à son langage. Puis ils sortent avec leur duc, quelques-uns le précédant, d'autres le suivant, jetant des éclats de rire, faisant un bruit scandaleux, et refusant de rendre au saint l'honneur qui lui était dû. Mais il est écrit : « Le cœur s'exalte avant la ruine » (1). Hélas ! ils ne pouvaient savoir quel malheur les menaçait et quel deuil allait succéder à leur joie (2).

Il y avait [à Limoges] un petit homme, d'un extérieur méprisable, mais qui avait dans le cœur le zèle [de la maison] de Dieu, et qui ne refusa pas d'exposer sa vie pour la défense [de cette sainte cause] il s'appelait *Proculus*, comme qui dirait *Pauculus*, homme de peu ; mais il n'était pas petit par la foi, et il ne fut pas petit devant celui à qui, par une disposition divine, il donna la mort. Car, lorsque Lopez sortait, comme nous l'avons dit, de l'oratoire, et faisait du bruit devant la porte de la chapelle, Proculus était là, parmi les autres, le regardant et regrettant qu'il s'en allât avec la précieuse dépouille. Et, tout ému du zèle de Dieu, il n'hésita pas à le frapper à la tête avec un poignard très aigu, et il le blessa si fortement qu'il pouvait à peine se tenir entre les mains de ceux qui l'entouraient. Mais ce pauvre petit (*pauperculus*), qui avait vengé l'injure faite à saint Martial, fut criblé de blessures et expira sur-le-champ dans ce lieu.

Quant à cet impie violateur du tombeau de saint Martial, il reçut du même coup une double mort, la mort corporelle suivie de la mort de l'âme. Chose étonnante ! au moment de son trépas, un prodige apparut dans cette blessure qu'il avait à la tête.

Ce malheureux demanda lui-même, comme s'il eût mérité la grâce de saint Martial, qu'on versât sur sa plaie un peu de cette huile sainte qui brûlait devant le tombeau, espérant trouver le remède là d'où lui devait venir un plus grand dommage. On lui en apporta promptement, et on la versa sur la plaie ; mais aussitôt, comme si on eût jeté cette huile sur le feu, elle s'enflamma terriblement, et répandit une grande fumée mêlée d'une odeur fétide ; et, au milieu de cette fumée, on vit briller une flamme vengeresse, indice de mort pour ce misérable, et figure des flammes éternelles dans lesquelles il allait être tourmenté et dans lesquelles, peu de temps après, quoique bien tard, fut portée son âme environnée d'une troupe de démons. En effet, à la neuvième heure du jour (*trois heures du soir*), la maladie s'aggravant, il fut délié de son corps, et beaucoup furent déliés de la crainte qui les

(1) *Ante ruinam exaltatur spiritus.* (Proverb., xvi, 18).

(2) *Extrema gaudii luctus occupat.* (Prov., xiv, 13).

obsédait. Partout où on annonçait sa mort, les grands et le peuple rendaient grâces à Dieu, et bénissaient saint Martial, le proclamant le libérateur de la patrie et vengeur tout-puissant des injures qui lui sont faites. Et, comme Lopez inspirait à tous de la terreur, sa mort rendit à tous la joie désirée. Car quelle cité, quelle ville, quelle bourgade étaient exemptes de crainte ! La frayeur avait gagné la cour elle-même, vers laquelle, s'il n'avait pas été prévenu par la mort, il voulait diriger son armée impie, afin d'obtenir la royauté.

2^e MORT DU DUC LOPEZ

D'après le manuscrit publié par les Bollandistes.

A une certaine époque, lorsque Ebroin, comte du Palais, majordome de la maison royale des Francs, était à la cour du roi (*Clotaire III, vers 660*), il combattait énergiquement toutes les méchancetés ou iniquités qui se commettaient sur toute la terre, punissant les hommes pervers à cause de leurs forfaits : aussi tout le pays jouissait d'une paix pleine et parfaite (*pax... plena et perfecta adrisit*).

Alors s'éleva un jeune homme (*puer*), nommé Loup, qui voulut être digne de son nom (*auctor nominis sui esse voluit*). Il alla auprès de Félix, très noble et très distingué gouverneur (1) de la ville des Toulousains, qui étendait sa principauté sur toutes les cités jusqu'aux montagnes des Pyrénées et sur la nation très mauvaise (*nequissimam*) des Gascons.

A sa mort, ce Loup dont nous venons de parler, ce méchant Loup fut établi prince par le vœu de tous ; et tous les vagabonds et nomades firent cause commune avec lui. Il était environné d'une si grande multitude que, par un dessein diabolique, il voulut attaquer le roi des Francs et se faire installer sur le trône royal. Donc, avec toute son armée, il se mit en route, et vint en toute hâte dans cette contrée [du Limousin]. Arrivé [à Limoges], il fit venir à lui l'évêque et tous les habitants de la cité, afin d'extorquer leur foi (leur serment de fidélité) et les soumettre à son empire.

Or, étant entré dans le petit sanctuaire où saint Martial mérita d'être inhumé (*meruit tumulari*), il se mit à regarder son sépul-

(1) *Papam, id est patricium.* (Bollandistes.)

cre. Il y aperçut un baudrier d'or orné de pierres précieuses, et il eut la pensée de le dérober. Mais, lorsqu'il était sur le seuil de la crypte (*spelunca*), — le Seigneur l'ordonnant ainsi par l'intercession de saint Martial, — un petit homme de la cité, nommé Proculus, saisit son glaive et le lui enfonça dans la cervelle.

Comme ses compagnons s'efforçaient de le soutenir à droite et à gauche, il demanda qu'on lui versât sur sa plaie de l'huile de saint Martial, qui brûlait dans une lampe devant son tombeau. Mais aussitôt, à la vue des assistants, il sortit de la plaie une flamme mêlée de fumée; et alors une si grande frayeur se répandit en cette ville (*tantus tremor ibidem advenit*), que, parmi tous les habitants, à peine y en avait-il un qui espérait vivre jusqu'à la nuit. Mais, par la grâce de Dieu et l'intercession de saint Martial, à la neuvième heure du jour (trois heures du soir), il leur survint une paix et une joie inénarrables. Déjà la crainte et une grande frayeur et le bruit de l'invasion avaient pénétré dans le palais des Francs, dans les villes et dans les châteaux : mais, par la miséricorde du Seigneur, grâce au secours et à l'intercession du serviteur de Dieu, la paix fut rendue à tous (2).

(2) *Acta SS.*, t. V, *junii*, p. 555.

INCIPIIT GESTA (*sic*) MIRACULORUM SANCTISSIMI MARCIALIS.

Si semper sanctorum gesta recolimus, semper profecto invenimus quid eis merito adicere, ad posterorum memoriam, debeamus. Neque enim patitur Deus clanculo tegi eorum busta, qui ejus dum adviverent inservierunt voluntati. Nam quod scriptum est : « fulgebunt justi sicut sol in regno patris sui », hic jam declaratur ubi cotidie miraculis radiare videntur quæ torpore atque socordia videntium obliterantur, secundum illud pœticum : Probitas laudatur et alget(1). Nos vero qui sumus qui manum ferulæ non subduximus et scribere aliquid temptamus. Sed subvenit nobis in hujusmodi conatum illa non excidens Karitas qua desideramus aliquid emolumenti prestare legentibus et ad amorem excitare sanctorum, dum per beneficia miranda corporum possint considerare quid in conspectu summi Dei eorum preces valeant qui tanto hic decorantur meritorum privilegio. Erit igitur nobis, Deo opitulante, sermo de his quæ per beatum Martialem, Lemovicæ sedis antistitem (2), postquam ad solium evectus est illud inenarrabile servitute adsidua angelorum et majestate Dei presidentis conspicuum, in loco tumuli ejusdem facta sunt MARCIALIS (3).

INCIPIUNT MIRACULA A GLORIOSISSIMO MARCIALE IMPETRATA ET AB OMNIPOTENTE DEO MIRABILITER PERACTA (4).

Dum sanctorum gesta recolimus semper profecto invenimus quid eis merito adicere debeamus. Plura sunt enim eorum miracula et frequentiora quam possint vel a scribente paginis inseri vel a studiosis quibusque commemorari. Nobis autem licet imperitis illa compellit causa quædam de beati [confessoris](5) Martialis miraculis dictitare et posteritati mandare, ut simus et nos aliquid in templo Dei offerentes et non appareamus in conspectu Domini vacui, portantes quos possumus xpo (christo) veniente manipulos. Is enim sanctissimus Dominoque per omnia dilectus Martialis (6) tantis cotidie corus-

(1) Juvénal.

(2) B : *electum Dei discipulum, et apostolum totius Galliæ, patriarcham summum Lemovicæ sedis, postquam ad solium æthereum.*

(3) Ce premier prologue ne se trouve pas dans le ms. A.

(4) Il y a, dans le ms., *miracule, impetrate, peracte.*

(5) Le mot *confessoris* (?) a été effacé dans le ms. — A : *beati apostoli.*

(6) Ce commencement de phrase est omis dans le ms. B.

TEXTE PUBLIÉ PAR LES BOLLANDISTES

(T. V junii, p. 554)

§ II. — MIRACULA SÆCULO VII, VIN, IX SCRIPTA.

11. Cum D. N. Jesus Christus ad salutem humani generis in terras descendere dignatus est in carne humana, et discipulos suos docuit prædicare in universum mundum, dicens : Ite, docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti, docentes eos servare omnia quæcumque mandavi vobis : tunc B. Petrus Apostolus jure beatissimum (1) Martialem, cum duobus Presbyteris, in Gallias ad civitatem Lemovicinam [misit] et eam sibi commissam jussit prædicare ; ut populum, qui à dæmoniis in ipsa urbe vexabatur, et idola turpissima nescienter colebat, ad aram Christi Domini revocaret. Quod ipse infra paucorum dierum spatia, [secundum] ipsius jussionem, adimplevit : et in vita sua virtutes multas populis ostendit ; et post obitum suum multa miracula per eum Dominus, in loco ubi ipse requiescit, dignatus est ostendere, cæcos illuminari [faciens,] surdos audire, et mutos loqui, manus aridas et membra dissoluta restitui, et qui à dæmonibus vexabantur, frequenter curari. Sed quia hoc in actibus suis scriptum est, studentes brevitati, repetere vitamus : sed quæ Dominus postea per eum operatus est, de multis aliqua, vobis indicare decrevimus.

12. Cum quodam tempore Clotharius Rex Francorum in suo regimine consisteret, et secundum consuetudinem (2) Pontifex Lemovicum civitatis defunctus fuisset ; ad venerabile sepulcrum S. Martialis concives urbis ejusdem deprecantes venerunt, ut quem in ipsa urbe ad Episcopatus culmen ordinare deberent, ostenderet. Sic eis visum fuit, ut Matricularium, qui et Custos sepulturæ ejusdem erat, ad ipsum Regem dirigerent, et nomina conscripta de duobus Sacerdotibus, Compresbyteris ejus, cum honore Regio mitterent ; et quem ipse vel Optimates sui consentiebant, ipsum in præfata urbe secundum pastorale officium surrogaret. Sed vix prædictum Matricularium, nomine Lupum, compellere potuerunt ut prædictum Regem adiret. Qui cum iter cœptum ad aulam Regis festinus ageret, multos obviantes de sua petitione rogavit, ut in auribus Regis eam innotescerent : sed nullus acquievit. Cumque

(1) Il faudrait lire peut-être : *jure beatissimus*. A.(2) Ces mots *secundum consuetudinem* devraient être placés devant les mots : *ad venerabile sepulcrum*. A.

cat miraculis sanitatumque titulis ut cotidiano adsiduoque videantar egere scriptore cujus omnis intentio id solummodo foret ne quæ creberrime sunt latere sineret; de quibus nos ea tantum præbantes quæ veraci relatu fidelium virorum comperimus, multa pretermittimus quæ ideo non dicuntur, quoniam series eorum nescitur et a quibusdam quasi supervacua judicarentur, qui aliorum facta ex semetipsis metientes, non credunt fieri posse et temere derogant quæ venerari deberent. Quid enim impossibile est his qui cum Deo jam regnant, cum scriptum sit et ipsius veritatis roboreter eloquio « omnia possibilia sunt credenti? » Si hæc ergo omnibus qui recta fide et operatione credunt a Salvatore promittuntur, quis dubitare poterit de beato Martiale quæcumque a Deo obtinere aut vult aut voluit illum efficere potuisse? Est quidem ille non quilibet a fama ignotus, sed unus eorum qui a Domino lux sunt mundi vocitati (1) et cum eisdem ad predicationem et illuminationem nostram in mundum transmissus, qui, cum multa vivens fecerit quæ diligenter scripta habentur et summa reverentia digna servantur ubicumque memoria ejus recolitur, illius multimoda dote virtutum insignia merita produntur. Non enim potest neque poterit tantum lumen abscondi; quod, si lingua tacuerit, non deerit in ceteris creaturis confessio manifesta.

I. — Est igitur illud unum (2) mirabile dictu qualiter quodam tempore ejus (3) meritis plebs Lemovicensis episcopum promeruit accipere; nam episcopo illius civitatis (4) defuncto, ad ejus tumulum veluti ad salutiferum portum omnes ejusdem loci incolæ convenere, poscentes super ordinatione substituendi (5) ejus voluntarium oraculum et divinæ voluntatis inditium; per idem tempus Lotharius (6) præerat Francis, ad quem mittere delegentes, visum est eis legationem illam custodem sanctissimi tumuli beati Martialis ad prædictum regem ferre non incongrue posse. Significaverunt etiam duobus ejusdem urbis presbiteris quem ipse rex ordinari juberet eorum et ad pontificatus promoveri apicem. Quorum prior Lupus dicebatur, alter vero compresbiter illius erat, reverendi admodum utrique et idonei regis affabilitati atque officio sacerdotali. Hos igitur ad regem dirigentes, ipsi interim super tanto negotio Dominum ad sanctissimi Martialis tumulum unanimiter exorabant, quatinus

(1) A : qui lux a Domino sunt mundi vocitati. — Omis dans B.

(2) A : Est illud unum. — B. Est autem illud unum.

(3) B : beati Martialis.

(4) A : civitatis illius.

(5) A et B : substituendi antistitis.

(6) A : Clotharius : B : Hlotharius.

ille cum lacrymis diebus ac noctibus Dei misericordiam et beatissimi Martialis intercessionem petisset, ut locum potuisset invenire, quomodo Regi suam petitionem innotesceret; accidit, ut subito febris validissima filium Regis invaderet, et eum vehementer flagellaret; in tantum, ut vix cognoscerent, utrum ejus anima in corpore ejus anhelaret. Cumque illius [mater] Regina jejunium quotidianum cum gemitu et luctu celebraret, sic paululum aurescente cælo obdormivit; et ei visum fuit, ac si prædictus Sacerdos, qui ex cœnobio S. Martialis advenerat, ibidem Missam celebrasset, et communionem in ore pueri posuisset, et quasi ipse expergefactus, Calicem complexasset, et quod in Calice sacrificium habebatur, totum bibisset, et sic sanus factus restitutusque fuisset. Et cum fervore præfata Regina evigilans, cœpit diligenter inquirere, num de Galliis Lemovicum ibidem Sacerdotem reperissent. Sed cum à nullo de ejus habitaculo certum faretur, surgentes ministri circumcursare cœperunt palatii sui amœnitatem, ut si quispiam eum invenire potuisset, festine ad cubiculum, ubi puer fessus jacebat, introducerent.

43. Cum hinc et inde universa loca servi Regis perlustrassent, et ipsum non invenissent, Regina cœpit flere, et Dominum deprecari, ut ipsum famulum beatissimi S. Martialis ei ostenderet. Ipse vero hora diei nona, secundum morem, in oraculum (4) Regis ingressus est; cumque preces cum lacrymis funderet, eundem Optimates invenerunt, et velociter ante jam dictam Reginam ad cubiculum pueri perduxerunt. Et ipsa præsentialiter cognovit, quem in visu antea viderat; et provoluta ad pedes ejus, eum rogabat, deprecans ut festinanter Missam celebraret, et Communionem filio suo inferret. Sed et ipse cum lacrymis jussionem Reginae implevit, et Communionem puero in ore porrexit; et amplexato Calice, totum quod ibidem Sacrificium invenit, velociter hausit, et sic sanus factus apparuit, quasi numquam infirmatus fuisset. Et statim ad Regem Clotharium puerum sanum eâdem horâ detulerunt: et quantus ei dolor antea accesserat, tantum gaudium tam ei quam universis assistantibus obvenit: et per singula petitionem suam jam dictus famulus Dei in auribus Regis intulit: cui ipse percunctanti omnem petitionem suam adimplevit, et honorem quem aliis pollicitus fuerat, intercedente S. Martiale, sibi Dominus multiplicavit: insuper mandatum quod optaverat (2) secum detulit; et multis muneribus tam à rege quam à Regina acceptis, unâ cum

(4) Il faut lire sans doute *oratorium*. A.

(2) *Portaverat* (Boll.)

eorum petitio rei obtineret effectum et eadem urbs talem promeretur episcopum qualem non humanus error sed ipsa ordinaret dispositio divina; voluntas autem omnium quam maxime de Lupo erat presbitero, nec immerito (1). Hunc enim, sicut in consequentibus lucebit, Deus [antistitem (2)] ad votum plebis totius (3) predestinaverat. Hic igitur vir, multis precibus suorum devictus civium, regem adire festinans, qualiter ante ejus præsentiâ, peracto celeriter viarum interstitio, admitteretur, palatinos indesinenter nunc hos, nunc illos deprecans, rationem invenire non poterat; in qua difficultate divina mirabiliter adesse dignata est pietas. Nam quanto spretus est ne susciperetur, tanto postmodum sollicitius requisitus est ut inveniretur et cupitum introeundi (4) haberet accessum. Mox enim, illo precibus cœlum pulsante et divinum flagitante auxilium sanctique Martialis inclamante clementiam, filium jamdicti regis subito vehemens febris corripuit, nec erat spes vitæ ulla, si diu (5) tali peste cruciaretur. Cumque regina acrius ceteris, ut pote mater quem tenere diligebat, ingemisceret miserabiliter ad mortem invalescente febris perurgeri, toto nisu ad Deum conversa triduo sibi statuit jejunium continuare, si quomodo larga Dei pietas ejus miseraretur anxietatem et filio dignaretur pristinæ reddere sospitatis vigorem. Tertia vero die jam advesperascente, cum, confecta jejunio magis autem dolore, membra aliquantisper laxaret quieti, videt jamdictum presbiterum puero adstare, missamque pro eo celebrare et sacri corporis et sanguinis Domini portionem ei in os ponere. Qua benedictionis perceptione ad modum roboratus ac si nichil passus fuisset incommodi, gratulabatur exsurgere sanus. Excutiens membra denique regali thoro, jubet perquiri quonam in loco vir ille morabatur, quem viderat. Percontantibus ministris ubicumque locorum civitatis vicinorumque, Dei famulum nusquam reperiunt. Rursus regina preces ingeminat, poscit a Domino manifestari sibi quem in visu demonstraverat: « Misericors, inquit, Deus, si subveniri filio meo mihi que infelicissimæ disponis per istum famulum sanctissimi Martialis, obsecro quonam inveniri queat loco jam tandem ne differas nobis propalare! » Inter hæc qui querebatur et anxie desiderabatur repertus est divinis inseruire præceptis preces cum lacrimis Deo reddens in oratorio quod erat in ipso palatio regis. Gaudentibus cunctis nuntiatur reginæ. Accurrit, orat quam primum missam celebrare pro filio; agnoscit que ipsum esse quem in visu viderat. Complens deinde velle regis et desiderium reginæ, ut sacræ communionis portionem puero porrexisset et salutifero poculo recreavit, ita ab omni inquietudine liber apparuit ut nulla superessent in eo signa validissimæ febris. Constitit alacer, miratur quasi ex tanta infirmitate plus virium haberet quam ante se habuisse cognoscebat, exiit celeriter ad

(1) sic B. — Ms. *in merito*.

(2) sic B. — Ms. *raturé*.

(3) A et B : *totius plebis*.

(4) *Introeundi* omis dans A et B.

(5) A : *nec erat spes aliqua vitæ ulla, sed diu...*

calice aureo, et in ipso nomen ipsius scriptum S. Martialis, plenum solidis aureis, direxit : qui usque hodie ministerio ipsius basilicæ cernitur adesse. Et ipse Dei famulus, qui cum asello humiliter ad aulam Regis perrexerat; prædictus Rex equum cum sella, laminis aureis miram in modum composita eum sedere fecit : et cum magno triumpho, intercedente S. Martiale, auxiliante Deo, accepto Pontificatus officio, reversus est in pace.

14. Quodam tempore, cum Ebroinus Comes Palatii, Major domus Francorum Regiæ, in aula Regis adesset, et omnes nequitias seu iniquitates, quæ universa terra fiebant, superbos et iniquos homines super eorum facinoribus [puniens,] viriliter supponebat; pax per omnem terram plena et perfecta adrisit. Tunc surrexit puer unus, nomine Lupus, qui et auctor nominis sui adesse voluit. [Hic accessit] ad Felicem, nobilissimum et inclitum Patricium (1) ex urbe Tholosanentium, qui et principatum super omnes civitates usque montes Pyrenæos, et super gentem nequissimam Wasconum obtinebat. Eo defuncto supradictum Luponem Principem super se omnes statuerunt, et omnes vagi profugique ad eum adhæserunt; et tanta turba apud eum assistebat, ut ex diaboli consensu illatio irreperet, ut Regem Francorum debellaret, et in sedem Regiam se adstare faceret, et cum universo exercitu iter arriperet, et illis in partibus festinenter incederet. Advenit, et Pontificem ex ipsa urbe, et omnes concives ad se adunare jussit, ut fidem eorum extorqueret, et eos ad suum regimen perstringeret. Cum vero in cubiculum, ubi S. Martialis sepulturâ meruit tumulari, fuisset ingressus, cœpit perspicere ejus sepulcrum. Quod cernens, vidit ibi lumbare aureum, cum pretiosis gemmis ornatum, et eum exinde cogitavit auferre. Sed cum ingressus ad limen ostii ipsius speluncæ esset, sic jubente Domino et intercedente B. Martiale, quidam homunculus ex ipsa civitate, cui nomen Proculus, arripuit gladium, et eum in cerebrum ejus defixit. Cumque sui sodales hinc atque inde eum sustentare cœpissent, de oleo beati Viri, quod in

(1) Ms. membran : *papam* (BOLL.).

patrem, matrem a luctu revocat, omnes congaudent (1) virumque Dei reverenter regi exhibent. Auditis igitur rex omnibus pro quibus venerat, sine dilatione votis omnium paret qui eum miserant; regiaque magnificentia insuper aureum calicem (2) plenum ejusdem metalli denariis promeruit, omnemque gratiam obtinendi quæ vellet ab eo et a regina atque ab optimatibus fiducialiter accepit, et in ingenti postmodum honore ab omnibus qui hoc vel viderant vel audire potuerunt (3) habebatur. Confusi sunt nonnulli qui pestifera Simonis mente adtemptabant hoc Spiritus sancti præripere donum, propter quos viro Dei denegata fuerat diu intrandi ad regem facultas. Cognovit denique rex de eo quod vitans jactantiæ fomitem non equo sed vilis aselli usus fuerat ad palatium veniens amminiculo; miratus ejus humilitatem equum ei præparare jubet cum regalibus faleris et ad propria eum redire mandat in pace. Virtus hæc beato Martiali inscribitur (4) de cujus operibus miranda sequuntur.

II. — Lupus quidam dictus est, tempore quo Ebroinus majordomus constitutus est, qui, nominis sui heres, lupinam exercebat sævitiam. Nam, cum principatum gerere multis in civitatibus et vicis et suæ rabiei famem exsaturari nequiret, collecta iniquorum, ut erat ipse iniquus, manu prævalida, in eos quoque quorum dominari jussus non fuerat procaciter inhiabat, et violenter sibi subdere festinabat; omnis qui rapinis gaudebat ad eum undecumque veniebat, prædonum princeps complices congregabat. Hujusmodi igitur stipatus caterva, non esse qui ei resistere posset superbissime cogitabat, et, secundum illud evangelicum, Deum non timebat, hominem non reverebatur; denique eo usque ejus prorupit mentis insania ut regem aut regno pellere aut cum eo congressurum se minaretur, digniorem estimans et dicens qui pro eo regni monarchiam regendam susciperet, quod sine cunctatione facere temptasset (5), nisi opus nefarium divina diruisset potestas, sanctissimo Martiali ab eo factam ulciscens injuriam. Nam, cum devenisset ad urbem Lemovicam, episcopum ejusdem civitatis cum proceribus nobilibusque et divitibus jusjurandum fidelitatis sibi fieri rogavit et suæ ditioni subdere colla. Cujus rei dilatione postulata, ipse interim, questus gratia potius quam orationis, beati Martialis domunculam arcuatam (6) in qua sanctissima sua membra ipse, dum adviveret lumulari præcepit, una cum rabida manu militari temerarius prædo et cleptes infestus intravit, quam perlustrans oculis et multa quæ concupisceret videns, inter cetera plus ejus aviditati placuit lumbarum quoddam auro gemmisque compositum, desuper inter ornamenta alia dependens. Hoc igitur demitti jubet et pertractans

(1) A et B : *gaudent*.

(2) A : *calicem aureum*.

(3) A : *poterant*.

(4) A : *scribitur*.

(5) B : *tentaret*.

(6) Voir à l'appendice la note sur l'église de Saint-Pierre-du-Sépulcre.

lucerna accendebatur, in ipsa plaga jussit deferri. Sed eadem hora, multis cernentibus, flamma cum fumo de ipsa plaga exsiliivit; et tantus tremor ibidem advenit, ut vix aliquis ex ipsis concivibus noctem se speraret attingere. Sed nulu Dei et intercedente beato Viro, hora nona diei, ipsis pax et gaudium inenarrabile advenit. Et jam palatium Regis Francorum, et omnes urbes et castella timor et tremor nimius et murmur ipsius invaserat, unde Domini misericordia, adjuvante et intercedente famulo Dei beato viro S. Martiale, pax restituta omnibus continuo fuit (1).

(1) *Hic desinunt miracula, in ms. ultrajectino passim abbreviata, et stylo diversa (BOLL.)*

manibus laudabat pompaticæ, sibi que bene convenire dicebat, incassum ibi dependere, sanctumque Martialem (1) eo opus non habere, irridendo conversus ad suos aiebat; qui omnes fautores mendacii eadem asserebant, ejusque dictis plausu adulatorio letissime consonabant. Egrediuntur deinde simul cum duce suo quidam præeuntes quidam et subsequentes cum cachinno (2) et strepitu non dantes reverentiæ tanti.... [confessoris?] (3) debitum honorem. Et, sicut scriptum est, ante ruinam exaltatur cor (4), non poterant scire quæ imminabat calamitas et extrema gaudii quis luctus occupaturus esset. Nam non defuit qui tantæ temeritati vehementer indoluit. Erat enim quidam homunculus et ut extrinsecus videbatur contemptibilis, zelum autem Dei intrinsecus (5) omnimodo gerens et pro defensione hujus modi ponere animam non renuens. Qui quasi nominis sui heres, Proculus quasi Pauculus dicebatur, verum non fide paucus, nec illi cui mortem, Deo disponente, intulit, viribus inventus est parvus. Exeunte siquidem Lupo, sicut dictum est, ab oratorio et ante portam ipsius domunculæ perstreperente, ille inter ceteros stabat, spectans et dolens cum pretioso spolio eum abire. Et totus zelo Dei commotus non hesitavit pugione acutissimo caput ejus ferire, ita fortiter ut inter circumstantium manus vix subsistere posset. Pauperculus autem ille, ultor injuriæ sanctissimi Martialis, multis confossus vulneribus, ibidem sine dilatione reddidit spiritum. At illum sancti mausolei (6) impium violatorem ex illo ictu mors corporis simul cum morte animæ subsecuta est, et, mirabile dictu, in ipso articulo mortis ex vulnere capitis apparuit signum. Nam petiit ipse infelix, quasi ejusdem sancti promerisset gratiam, quatinus ex oleo sancto quod inibi ardebat plaga perfunderetur, sperans aliquod remedium, unde illi majus venturum erat detrimentum. Quod cum celerrime factum fuisset, ilico ac si igni impositum horribiliter excanduit et fumum ingentem cum fœtore emisit; flammaque fumifera reluxit, misero mortis inditium et æternæ concremationis signans ignem æternum. Ad quem, non multo post, sero licet, demonum cuneatus globo animam transmisit. Hora siquidem ejusdem diei nona, ingravescente langore, ipse solutus a corpore multos solvit a timore. Ubicumque ejus nuntiabatur interitus Deo gratias et laudes procures simul et vulgus passim concelebrabant, sanctoque Martiali non mediocriter benedicebant, ipsum esse liberatorem patriæ et potentissimum ultorem injuriæ suæ dicentes. Et sicut omnibus incusserat metum, ita optatum defunctus reddidit gaudium. Quæ enim civitas, aut castrum, aut vicus absque ejus erant timore? Nimirum ipsam regis aulam illius formido perculerat (7), in quam nisi morte præventus fuisset conabatur extendere impietatis suæ aciem et, si posset, obtinere monarchiam.

(1) A et B : *sanctoque Martiali*.

(2) *sic* A et B. — Ms. *cacinno*.

(3) Mot effacé. — A : *apostoli*.

(4) A : *exaltabitur*.

(5) A : *extrinsecus*.

(6) Ms : *Mauseoli*.

(7) B : *perculerat*.

15. Nec prætereundum esse videtur, quod hujus Sancti meritis, circa quemdam hominem factum est, qui temere manu sacrilega furtim aurum, quod super ipsum pependerat, ausus fuit appetere. Nam cum inter populorum catervas, quorum frequentibus studiis hæc limina expetuntur, quidam rusticus, magis furandi studio quam causa orationis, ad nocturnum Officium advenisset, ac in sacris divinisque cultibus male conscius mixtusque vigilaret, suæ animadversionis non immemor; cum finito Officio eundum ab ecclesia videretur, ipse furandi deliberatione aditum investigans, egressis aliis, in criptam, ubi conditum corpus sanctissimi Confessoris quieverat, introgressus, se in tertia cryptella, retro tumulum Ducis quondam Stephani occultavit (1). Circumeuntibus igitur ecclesiæ loca custodibus, nullumque qui expelleretur videntibus, clausurunt pro solito januas. Quibus clausis atque seratis, post Matutinalem debitæ servitutis laborem, se sopori reficiendos dederunt. At latro, latibulo quo ante celabatur egrediens, poma quæ ibi odorandi gratia dependebant, suæ famis rabie, primo cœpit velut amens manducanda expetere; et sic ad rapienda aurea, quæ plurima tunc ibi et varia splendebant insignia, manum impavidus vulnerata mente porrigere; qua libere tantum sacrilegium sibi concilians, hirsuta manuum tegumenta, quæ manufolia rustice nuncupantur, pretiosis periculis (2) compos voti adimplevit, quibus usque ad summum expletis, ipsius cryptæ ostium petiit, velut factor criminis egresurus. Cumque cetera ecclesiæ ostia reserandi gratia circuiret, nullumque per quod egrediatur aditum invenisset; tanto dormiendi pondere est percussus, ut nec pedibus molem capitis sustineret. Cujus immanitate oblivia tantæ anxietatis, subjecta manufolia capiti exhauriens, dat ante ipsum cryptæ ostium membra somnifera pavimento, cœpitque perflare somnium stertens pectore toto.

16. Quod expergefacti dum audirent stupidi janitores, quisnam in ecclesia remansisse, visuri, adeunt admirantes. Quem inventum dum calcibus ad evigilandum pulsarent; verbisque increpantibus, quare vel quomodo remansisset, edicerent: nihil e contra ille respondere lentabat, nisi ut domire eum sinerent exposcebat. Quibus acriter ut se levaret instantibus, atque cur ibi obdormisset quærentibus; cum nullis monitis imperantium obediret, nec quidquam nisi quod somno gravaretur, quærentibus responderet; janitorum unus ei alapam non surgenti injecit. Cujus ictu manufolia, quæ sub capite auro fota posuerat, patefacta in pavimento ecclesiæ, ac si sacrilegii horrore impedita, ornamenta gemmarum in lucem coram testibus vomuerunt. Ad quod custodes domus expavescentes, latronali custodiæ eum mancipandum ira sæviante proclamant. Quam causam dum ad majores ecclesiæ detulissent, communi omnium ac generali sententia invenerunt, ut nullo humano judicio damnaretur, quem reum ultio detinebat divina. Unde beneficiis ei pro pœna criminis impertitis, et monitis salubribus (ceteris audientibus, in quorum pro exempli gratia concilio ductus est) ministra-

(1) Voir à l'appendice la note sur l'église de *Saint-Pierre-du-Sépulcre*.

(2) Au lieu de *periculis*, il faut lire *petriculis*, pierreries. A.

III. — Quodam deinde tempore, inter frequentiam plebis crebro illuc adventantis, furem intrare contigit, furtumque ex pretiosisquæ ibidem erant ornamentis peragere volentem. Quod qualiter perpetrare posset hac illacque orbes oculorum convolvens, intra ambitum interioris criptæ se latitare posse cognovit, quæ ducis Stephani retinere hactenus busta videtur, quousque cunctis exeuntibus ipse per amica noctis silentia quæ concupierat raptum ire temptaret. Jam vero sole ruente, cum sese oratum omnes qui undecumque confluxerant recepissent in sua, custodesque basilicæ diligenter circumspexisse arbitrarentur omnia, diverterunt et ipsi ut post laborem diurnum requiescerent. At ille, non oblitus sui, exsurgens de occultis lustrat quid ad votum sublegeret. Et primo quidem, quoniam fame laboraverat, poma quæ gratia suavitatis bonique odoris illic dependebant sine metu cœpit comedere. Inde sacrilegas manus extendens deposuit nonnulla auri argenticque munera ante sacrum tumulum dependentia, sed et de gemmis aureis ornamentis interlucentibus, muffulas suarum manum complevit, et, sufficere sibi credens quod abstraxerat, qua parte exire posset, omnia perambulans et considerans, temptabat; cumque nullum patere sibi vidisset effugium, subito somni torpore (1) deprimitur et, toto pectore stertens, sonitu illo custodes evigilat, seque suumque furtum manifestat. Accurrunt, stupentes quisnam esset, qualiter illic remanserat, cum putarent se diligenter ostia clausisse, nullumque invenerint remansisse. Quem, cum primo levi motu excitare voluissent nec possent, inde calcibus tundunt et cur illic se collocasset percontantur. Reticente illo, unus alapam ei vehementer incussit et muffula cum gemmis capiti subposita apparuit, lapidesque pretiosi inluxerunt. Cognoscentes igitur furtum divina miseratione detectum, reum carceris custodiæ tradunt, et, mane facto, quid de eo fieret communi decreto pertractant. Et, ut in hujusmodi causa, varia ventilatur opinio; quidam morte dignum adclamabant, alii vel oculorum (2) vel pedis dampno multandum et sic dimittendum esse censebant. Altiori autem saniorique consilio in nullo lesionem pati debere decretum est, quem non humana vis sed divina prodidisset atque ligasset censura. Incolumis igitur iste recedens exemplum erat omnibus ne quis præsumeret in loco sanctissimo furtum aut aliquod crimen moliri, sciens non sibi impune cessurum, quoniam in excubias illius sollers invigilat custodia angelorum, ipseque esse dignatur custos qui non dormitat in ævum.

(1) A : subito somno corpore.

(2) A : cel oculorum ejus.

tis, correctus, divino munere abiit, denuo, ne ceteri talia facerent, exemplum factus ac via salutis est. Quod factum virtutibus sanctissimi Martialis omnes qui aderant retulerunt; cujus providentia salutaris vesanam mentem rustici, in furandis quæ male concupierat ornamentis, permiserat satiari; et post actam malitiam, nequaquam, quo facilius sanaretur, immisso somno voluit occultari : quatenus et perversam suæ nequitiae voluntatem rusticus cerneret, et accepto remedio misericordissimam Sancti hujus clementiam cunctis malevolis prædicaret.

17. Erat ex familia hujus sancti Confessoris quidam nuper homuncio, nomine Otrannus, ita omnibus membris debilis et contractus, ut quasi glomus lineus involutus, non homo sed ferinis monstribus videretur simillimus. Cujus infelicitatis ejus proximi miserantes, in sportula virgea eum ad hujus Sancti limina detulerunt; spem in misericordia Domini Salvatoris habentes, ut per S. Martialis merita sanitatis ac incolumitatis reciperet gaudia. Ubi dum multis temporibus excubaret, et bonorum hominum eleemosynis pasceretur; nisibus quibus poterat, sæpius ad ecclesiam gressu testudineo se trahebat, et pro capto intelligentiæ, sibi à Domino sanitatem geminam anhelabat. Erant enim supremâ macie membra miseri jacentis confecta; singula suis ossibus [hærentia,] et dirâ illuvie omne corpusculum occupante, vix in ore languido vox tenuis resonabat. Dumque tali ægritudine laboraret, et prolixam miseriam condoleret; accidit ut plurimâ turbâ, orandi studio ad hæc limina veniente, hic inter languentes, quorum immensa agmina ad fores ecclesiæ excubabant, nocturnas causâ suæ salvationis, vigiliis expetisset. Quem dum nobilis quædam matrona inter reliquos cubantes conspiceret, timens ne calcibus multitudinis conculcaretur (quia, ut diximus, sicut catulus cernentibus videbatur) suorum manibus eum ad hospitium quo hospitabatur portarit præcepit. Quæ dum signis excitantibus ad nocturnas vigiliis, surrexisset, iterum suorum manibus fecit, quem ante tulerat, reportari; atque ne à populo læderetur, in crypta, ubi tunc temporis corpus S. Martialis jacuerat (1), super pavimentum marmoreum præcepit poni.

18. Ubi dum languidus, jactans membra collocata, quisceret, medio jam completo nocturnali Officio, cœperunt laxatis nervis se paulatim artus ejus erigere, et loca pristinæ sanitatis repetere. In quorum commotione durissimis æstuabat miser doloribus, et per pavimentum marmoreum in angustia maximaolvebatur : nulli enim, præ nimia lassitudine, palam vocibus suum dolorem queru-

(1) On voit par là que ce miracle a été écrit après l'an 832, lorsque les reliques de saint Martial furent transportées de la crypte de Saint-Pierre du Sépulcre dans l'église supérieure.

IV. — Crebrescunt miracula et in laude sanctissimi Martialis Deus operari non desinit quæ sunt et admiratione digna et credentibus omnimodis utilia. Erat quippe ex ipsius sancti familia rusticus quidam nomine Otrannus (1), corpore præmortuo, omni humano destitutus officio, nec spes ulla restabat sospitatis futuræ. Cujus diutinam proximi ejus commiserantes egritudinem ob geminam causam ad sancti patris tumultum eum in sporta deportari faciunt, videlicet quatinus aut ibi curaretur aut elemosina pasceretur, non unde viveret habens nec elaborare manibus sufficiens. Positus ergo haud longe ab æcclesia, cotidie nisibus quibus poterat reptando ad æcclesiam veniebat et necessitatem suam simul et egritudinem ante pium Christi [apostolum] (2) deflebat. Tandem ille non in misericors respicere est dignatus et hoc modo eum curare voluit. Cum ibi, sicut diximus, jaceret, venit quædam mulier orationis gratia. A qua cum opem peteret, ad hospitium suum suorum manibus deferri fecit, et cibo potuque recreato lectisternium quoque præparari mandavit. Consurgens etiam ad matutinale officium ad æcclesiam inter manus clientum deportari præcepit, et ne foris positus multitudine confluentium premeretur, ut pote qui cavere alicujus rei casum non valebat, intra criptam sanctissimi apostoli Christi (3) collocari super pavimentum fecit. Jamque partem aliquam officii canentes transegerant et ecce angustiari miser cœpit et non sine gemitu contracta ac dissoluta membra quoquo modo movere (4); eratque ingens luctamen, cum rigida membra vis divina in proprios natosque cogeret usus redire, graviterque torquebatur qui sanabatur, ut pene adstantibus videretur magis mori quam sospitati reddi. Paulatim denique in partem quandam corporis assurgit. Nititur adjutorio quorundam qui circumstabant presidiumque ferre volebant, gressum temptare, si pedibus stare valeret et am-

(1) A : *Otrannus*.

(2) Sic B. — A : *ante piissimum apostolum* : — *ms. raturé*.

(3) Ces trois mots sont omis dans le ms. B.

(4) A : *dissoluta membra commovere*.

lus inculcabat; sed corporis torsionibus membrorum erigendorum maximum ostendebat dolorem. Virtute enim hujus sancti Confessoris et meritis, magnis corporis cruciatibus, ad erigendos nexus et nodos corporeos, torquebatur; et quasi quibusdam angustiis internis externisque, cælesti medicamine sanabatur. In quo aliquamdiu dolore gravissimo demoratus, dum super pedum plantas, quia caro ossibus deerat, per se stare non posset, erectisque juncturis ambulandi officium adhuc penitus non haberet; intrante Custode, qui tum temporis fuerat, et sollicitè hæc vidente, cum eum intellexisset cælesti visitatione curatum, et per merita Sancti in pristinam suam sanitatem erectum, humeris propriis, ab interioribus cryptæ, populis extulit ad videndum. Quem omnes qui ante noverant intuentes, dabant gratiarum actiones Domino Jesu Christo, qui per sanctum suum Antistitem tanta et talia in populo suo non desinit quotidie operari miracula : cujus si virtutum insignia, quæ per eum divina pietas assiduè innumera operatur, dicere cuperemus, aut ariditas nostri sermonis non posset excolere, aut memoria retinere.

19. Quodam denique tempore, residente Ludovico Imperatore, cum magno Francorum exercitu, Geguntiaci Palatio, plurima circumquaque loca vicina in rapinis et prædonum pascuis, quæ supradictus devastabat exercitus, vexabantur : erat enim usque ad hanc urbem Lemovicinam Francorum diffusus exercitus, et circumquaque residens, equis segetes et pascua depascebat (1). Nulla enim Sanctorum reverentia, quorum pignora urbs nostra excollit, eos ab hac populatione, licet pacifice ac religiose quasi naturaliter habeantur, frenabat : quippe quorum merita nec legerant, nec miraculis coruscantibus cognoscebant : qua de re sine differentia, etiam hujus sancti Confessoris segetem, cujusdam Franci famulus expetens, falce metendam adierat. Quam dum sine respectu divino carperet, et pugillarem manipulum abscidisset; ac si injuriam Sancto Dei faciens, cui in colligenda segete nullum honorem præsumptuosus detulerat, manum cum manipulo contractam aspexit. Qui dum facti pœnitens, vellet ab altera jam pavidus falcem projicere, et hanc simul obriguisset stupidus miratus indoluit : erat enim juxta murum, quo ipsum monasterium cingitur, campus aquilonaris, ubi divinâ ultione messis populator famulus horrescebat confusus.

20. Quo facto, Franci, qui audierant vel viderant, conturbati, non modica turba ad spectandum miraculum convenerunt. Ubi

(1) Peut-être faudrait-il lire : *equi segetes et pascua depascebant*.

bulare, nam longa egritudine affectus, caro ab ossibus dissociata pendebat et a naturali compage secederat. Adveniens autem unus e custodibus vidensque quæ fiebant gaudio immodico repletus inter brachia sua complexum populis in admirationem extulit foris. « En, inquit, quem dudum cernebatis membris omnibus invalidum quanta agilitate per sanctum Martialem recipitis sanatum! Huc quicquid usquam morborum est veniat, sentiet medicum gratis donare quod petitum fuerit, nec deerit cuiquam sospitas nisi cui in corde fuerit proterva infidelitas! Vade jam tuæ voluntatis compos, cunctisque tantum tibi divinitus beneficium concessum narrare memento. Esse quippe reus poteris grates si reddere cesses. Vos etiam populi videte circumstantes quantam præstari vobis animarum salutem posse sperare debetis, si corporibus quandoque morituris ita subveniatur meritis hujus domni nostri, qui quæcumque vult a Deo obtinendi habet possibilitatem, a quo nobis de eo loquentibus ejusque facta mirantibus venia omnium delictorum adquiratur, quatinus participemur ejus gloriæ qui participamur tantorum miraculorum letitiæ ».

V.—Silentio illud non est subprimendum quod alio rursus tempore per sanctissimum [apostolum] (1) factum est, plenum omni admiratione prodigium. Ludovico residente aliquando Geguntiano palatio, Palatini canes circumquaque exercebant rapinas et vehementer infesti erant pauperibus sanctorumque prædiis (2); honor nullus cuiquam servabatur. Una erat apud omnes ejus loci vicinos tantarum prædarum non mediocris causa tristitiæ, nam milites apotecas et promptuaria exauriebant; equi vero segetes depopulabantur; hocque malum isteque clamor ipsam urbem contingebat. Denique non sufficit cuidam illorum quod ab equo suo messis sancti Martialis depasta erat, verum insuper, sumpta falce, quod asportaret secare non timuit. Quod factum mox ultio divina corripuit. Nam manipulum in una manu, in altera falcem gerens, nullo modo deponere potuit; sed divino nutu vinctus, stupefactus hesit, reumque tanti facinoris, non sine magno metu, omnes admirabantur. Erat enim eadem messis non longe a muro ipsius castri quod ambit (3)... æcclesiam, et spectaculum ingens, fama facta, cuncti cernere festinabant. Quid miser ageret? Nusquam auxilii spes, nisi in eo quem offenderat ulla restabat! Accurrere suæ gentis homines,

(1) A : apostolum Marcialem.

(2) A : sanctorumque præsidiis.

(3) A : quod sancti apostoli Christi ambit ecclesiam.

dum stupentem suæ gentis hominem conspexissent, et contractum ambabus manibus condolerent; ac lumine viduatum conspicerent; communi satisfactione suæ humilitatis ei implorare veniam, qui percussus fuerat, prudenti consilio elegerunt. Tunc discalceantes se pariter, cum magna mentis humilitate et ardentibus cereis, medium ipsum qui percussus fuerat, ante hujus Sancti præsentiam, nudis gressibus adduxerunt. Ubi dum lacrymabiliter veniam pro ignorantia suæ negligentiae implorarent, non destitit solitam pius athleta Domini conferre postulantis pietatem : nam et pro quo rogaverant sanum et incolumen reddidit, et suam ita eis cognitionem ab ipso tempore largitus est ac donavit, ut nulla in pascuis ac segetibus ejus deinceps à Francis hæc videntibus populatio inferretur. Ita enim ab eis in omnibus venerabilis postea fuerat et colendus, ut sibi invicem prædicarent, ne ullus suorum in rebus sanctissimi Martialis aliquid tollere aut accipere, sine digno pretio, præsumpsisset.

§ III. MIRACULA POST ANNUM DCCCLII FACTA, ET A COEVO

SCRIPTA.

21. Hæc sunt ex multis pauca miracula, quæ pro merito Confessoris sui S. Martialis Dominus operatus est post Translationem corporis ipsius, anno Incarnationis D. N. Jesu Christi octingentesimo quinquagesimo secundo (1). Indictione xv, regnante per provincias piissimo Galliæ Rege Carolo, filio Ludovici quondam Augusti, suffragantibus meritis et orationibus beatissimi Martialis Confessoris Christi; super diversos infirmos, in diversis locis, virtus divina pollere cœpit; præcipue tamen circa basilicam, ubi pretiosum corpus illius requiescit; adeo ut et videntes et audientes huc illucque attoniti mirarentur populi; fitque ibi concursio populorum pene totius provinciæ; nec solum concives, verum etiam aliarum, quæ vicinæ sunt [provinciarum] habitatores, ardenti amore illuc properant. Inter quos et multitudo languentium concurrit, precibus et meritis illius desiderantes sanitatem recipere. Sed quia cuncta, quæ ibi à Deo acta sunt, præ multitudine, enarrare non possumus; ex his vel pauca commemoremus : neque enim alia à nobis dicenda sunt, nisi quæ aut oculis vidimus, aut à probatissimis viris cognita certissime scimus.

22. Quidam namque vir, nomine Petrus, qui et auditum pariter et loquelam amiserat, ab eodem populo ad basilicam supradicti Viri sancti venit, confidens de misericordia Dei : qui mox ut ingressus est sepulcrum, ubi ipse dudum quieverat, statim auditum

(1) Nous n'avons trouvé nulle part ailleurs mention de cette translation des reliques de saint Martial opérée l'an 852, indiction xv^e.

Francigenæ scilicet, et nimia percussi formidine, pro his quæ similia fecerant vindictam aliquam pertimescebant; in illo se accusabant penitudinemque gerebant et emendationem fatebantur, si eos beati apostoli pietas (1) aliquantisper expectare dignaretur et non cito puniret. Consulunt sibi, quam primum discalciantes se, et humiliter, una cum suo cœlitus vincto satellite, ad sancti Martialis tumulum, submissis capitibus, ingrediuntur; orant diutissime sibi et illi veniam; in illo autem præstolantur sanitatem. Nec diu adfuit quod petebatur. Redduntur manus propriis officiis, satisfaciunt pro tanto piaculo ministris sancti Martialis, fideliterque deinceps res domni nostri audito ejus nomine custodivere ne contingerent; sed etsi quem viderent postea id agere velle exemplo suo corripiebant, et ejus insaniam atque temeritatem compescebant. Fueruntque ex illo tempore defensores quos patiebantur pauperculi sevissimos persecutores.

VI. — Quid etiam tempore Karoli regis, filii Ludovici, gestum sit necessario aditiendum (2). Nam tunc non solum in eo loco ubi ejus sacratissimum veneratur corpus, verum per diversas mundi partes, ubi ejus commemoratio habetur, plura et innumera per ejus merita facta sunt diversarum egritudinum dona curationis. Quæ nulla manus exarare sufficeret, etiam si omnino vellet, et judicarentur a nonnullis aut invidis aut fastidiosis supervacua, nec honore digna haberentur, tantumque studium deperiret. Sed quod contempni non potest hoc tangere libet, et quod nostris oculis vidimus et satis fida relatione virorum inlustrum facta comperimus.

Gemino languore miser quidam nomine Petrus ad domnum nostrum Martialem ut sanaretur advenit, audire loquique non valens, intermixtusque populo corde Deum sanctumque (3) Christi apostolum poscebat, quatinus adminiculum sanitatis recipere me-

(1) A : *beatissimi apostoli pietas*. — B : a omis *beati*.

(2) B : *adjiendum*.

(3) A : *sanctumque Marcialem apostolum deposcebat*, — B : *sanctumque Marcialem Christi apostolum*.

recipere meruit. Mulier Fredildis (1) nomine, quæ Petragorico solo oriunda fuerat, filiam habebat nomine Ingelradam, quæ à nativitate sua officio linguæ caruerat; et cum per viginti et eo amplius annos per diversa loca, ubi corpora Sanctorum quiescunt, eam circumduxissent, nihil profuit. Cui quadam nocte revelatum est in visu, ut ad sepulcrum præfati Confessoris veniret, ibique hoc quod quærebat impetraret. Quod cum fecisset, etiam antequam ad ecclesiam pervenisset, insolitâ linguâ Deum laudare cœpit.

23. Restat namque ut et illud ad medium adferamus, quod in ipso tempore, in alium Dominus operatus est. Vir quidam nobilis [Bernoldus (2) nomine] in ipso Lemovicino pago, filium habebat adolescentem, nomine Warnaldum, qui à spiritibus immundis vexari consueverat; et ad tempus quidem cum patre manebat; ad tempus vero ignorante patre fugiens, silvas, montes, vallesque vel præcipitia gyrabat. Qui etiam curam gerens erga filium, quadam die montes vallesque cum familia perlustrans, comprehendit eum; statimque eum ad ecclesiam Viri sancti venire coëgit: sed ad eam antequam perveniret, sensum et intellectum recipere meruit.

24. Eodem nempe tempore, morbus qui podagra vulgari locutione dicitur, multitudinem populorum percussit; adeo ut manus et pedes illorum, vasto incendio (3) cremando, ad nihilum converterentur: ex quibus etiam multi ad præfatam ecclesiam delati sunt, qui etiam sanitatem recipere meruerunt. De quibus etiam fuit mulier, nomine Ermenildis, quæ etiam à supradicto malo in pede

(1) Nos manuscrits limousins l'appellent *Frotilde*.

(2) Appelé *Beraldus* dans nos mss. limousins.

(3) Potius *sacer ignis* talis morbus diceretur; et sic reipsa morbum hunc appellat auctor ms. tornacensis; et ibidem dicitur morbus ille grassatus in *Asia*, vulgo *Aixe*, quæ Lemovicis distat una leuca trans Vigennam. (BOLL.)

reretur. Mox igitur propitia adfuit Dei miseratio sanctique Martialis intercessio; auditumque recepit et verbum et in laudes Dei simul cum populo exclamavit, et laudantes Deum pro tanto miraculo audivit.

VII. — Mulierem quoque, solo Petracorico ortam, novimus advenisse pro filia rogaturam, quæ ut nata fuerat (1) ita manebat, nec omnino poterat loqui. Erat vero nomen matris Frotildis, filia dicebatur Ingelrada, jamque per xxⁱⁱ annos multorum circummiera loca sanctorum, nec ab ullo usque ad illum diem curari potuit, nimirum sancto Martiali honorem sospitatis ejus servantes. Admonita etiam est revelatione nocturna quatinus, si sanari vellet, properanter ad auxilium sancti Martialis festinaret; et mox dictis parens advenit una cum matre et promissum misericordiæ expectabat donum. Quæ paululum post tempus curata, taciturnitatem diutinam in Dei rupit laudem; et videntes se coegit in similem prorum-pere vocem.

VIII. — Multa sunt et cotidiana beati apostoli Christi (2) miracula quæ non per ambages describere conamur, sed tantum modo prælibantes summam ne penitus lateant, satagimus in notitiam brevi oratione complecti. In quo facto et nostri sermonis ariditas intimatur et compendium legentibus providetur quibus longa oratio fastidium gignit. Semper etiam erit quod de illius operibus scribi debeat et, dum ventura consideramus, in nostro opusculo non esse evagandum rite censemus. Dicamus igitur quomodo vir quidam, Beraldus nomine, filium suum obtulerit huic spiritali corporaliq[ue] medico curandum. Erat ipse jam in annis adolescentiæ, nomenque ejus dicebatur Vuarnaldus, quem pestis cuneata demonum ita graviter vexabat ut, consortio hominum derelicto, in via deserti errabundus peteret et patrem matremque omnemque domum fugeret; aliquando etiam mitem se exhibebat et, quasi omni penitus insania carens, communem hominum habitationem et collocationem amabat; rursus autem, ut indomita bellua, quaquaversum vagabatur impatiens (3); cujus anxietatibus pater acrius torquebatur et eum per devia et silvosa loca flebiliter sequebatur. Et tandem illi sibi que consulens vinctum eum, non sine labore multorum, ad beati viri basilicam perduxit. Quo priusquam venisset, fugato demone, viribus et mansuetudini usibusque restitutus est pristinis.

IX. — Eodem quoque tempore innumerabilis hominum multitudo morbo percussa est gravissimo podagræ una cum miserabili ustione manuum pedumque; et undique ad sanctissimi Martialis tumulum, velut ad spem medicinæ medicique concurrunt. Quorum

(1) B : nata fuerat muti.

(2) A : beati apostoli Marcialis.

(3) A : insania impatiens.

percussa est : et iterum ad sepulcrum beati Antistitis fugiens, sanitatem non minus accepit : quod usque tertio factum est. Huic contigit, ut in sanctissima nocte, qua nativitas nostri Redemptoris erat celebranda, canentibus ejusdem ecclesiæ Monachis obdormiret; dictumque est illi in somnis, ut linteum, quod ad operimentum gerebat, Monacho qui ad officium prædicationis erat constitutus, cum candela deferret, et mox sanitatem acciperet. Cui visioni certissime credens, statim ut dies perfecta venit, quod dictum ei fuerat, absque aliqua dilatione implevit; et ita quidem sanata est, ut ulterius nullum malum in pede sentiret.

25. Interea non est prætermittendum, quod in alia muliere Dominus ibidem operatus est. Puella quædam, Christiana nomine, ex solo Petragorico, filia Daiberti(1) à nativitate lumen non viderat : quæ audiens miracula eo in loco, per merita beati Viri fieri, ardenti animo ibidem venit, et lumen quod non viderat, vidit. Quæ repleta gaudio, percepto lumine, indiscrete revertere ad propria tentavit. Sed antequam ad domum propriam perveniret, perduto lumine, quod acceperat, prout fuerat, in tenebris remansit. Sed non dubia de Dei pietate, summa cum velocitate, ad sepulcrum Viri Dei iterum pervenit; et lucem, quam prius acceperat, iterum accepit.

26. Eo namque tempore circumquaque Gallia Aquitania à Normannorum (2) graviter vastabatur gente : qui pene omnia usque ad internecionem vastantes, quæ circa maritima fuerant; securitate accepta Lemovicas usque pervenerunt : cernensque populus terræ illius, se vim illorum ferre non posse, maxime quia inter se divisus tunc erat, relicta civitate huc illucque dispersus est. Quibus diebus in prædicta civitate quidam homo, nomine Elisæus erat, qui ex Albiensi solo ad sepulcrum beati Viri aliorum manibus fuerat delatus : cui obtigerat, ut die Dominico, dum somnum caperet circa medium diem, sicut ipse narrabat, officium eundi atque motum dexteræ manus perderet, maneretque sine gressu atque

(1) Appelé *Datbert* dans notre ms.

(2) *Cœperunt Normanni Gallias infestare, classibus piraticis adoecti, jam inde ab an. 840, annuis incursionibus molesti* (BOLL.).

multi sospitatem meruere; sed mirabilius mulier quædam curata est, nomine Ermenildis, cui talis morbus usque tertio reviruit, terque per divinam misericordiam, exigentibus beati viri meritis, extinctus est. Luctabatur morbus perimere volens; succurrebat auxilium antistitis (1) vivificans atque sanans. Huic autem mulieri visum est in nocte quatinus monacho illi qui sermonem in populo faciebat orarium suum cum candela deferret et sic curaretur. Cui visioni operam dans obtulit quod præceptum erat, et confestim omnia vestigia infirmitatis disparuerunt; hocque deinceps egritudinis genere caruit, liberatori suo gratias agens.

X. — Sequitur non minus in eodem sexu, aliud miraculum. Puella namque audiens quædam cuncta quæ fiebant, solo Petrastico orta, filia cujusdam viri Datberti (2) nomine, a nativitate male ceca. Petiit parentes ut eam ad auxilium illud perducerent quo omnes curari audiebat. Accessit ergo, plena fide, reputaturque ei fides in luminis instauratione. Donumque luminis non cauta consideratione perpendens et, ut debebat, non custodiens, cum reverteretur ad propria, repente inter verba ludicra, ut reor, et puellaria amisit quod receperat, et, prioris cæcitatatis implicata nexibus, quæsitit qui ei manum daret, relegens vestigia observata retro, spem habens recipere posse beati viri misericordia quod sua perdiderat culpa: exemplum silicet futura et præsentibus et successuris non parvi pendendum cælestis muneris donum, sed omni custodia diligendum atque servandum, postquam semel fuerit impertitum. Veniens igitur ad portum salutis multorum orabat instanter tenebrarum suarum caliginem solvi, de cetero cautius se acturam promittens, si divina pietas id relaxaret sibi commissum et lumen redderet pristinum. Extorsit fides quod voluit, lucem recepit (3), gratias egit et ad propria gaudens remeavit, lætificans parentes atque in laudem Dei excitans.

XI. — In illis diebus sevitia circumquaque crassabatur Normanorum, omnia depopulans, captivans necique tradens. Et cum pene omnem Galliam miserabili clade adfecisset, nullusque locus expers tantæ eorum debachationis putaretur, compulsi regni proceres dextras eis securitatis dant et accipiunt, et de suis finibus eos egredi compellunt. Quo facto Aquitanicam petunt suoque furori satisfaciant et absque alicujus contradictione jus suum per cuncta exercent. Nec mirum, si ita poterant, cum esset principibus terræ illius internum bellum et seditio pejor hostibus, et revera omne regnum divisum desolabitur et ubi non est consilium, populus corruet. Relinquentes igitur castella civitatesque minus firmas, ipsam quoque Lemovicam, tutiora requirunt et abdita

(1) A : *apostoli*

(2) A : *Dagberti*.

(3) A : *lumen recepit*.

officio manus per octo annos. Poscebat autem per multos dies intercessionem beati Præsulis, frequentans illius basilicam. Fugalis siquidem civibus, cum nullus ei in eundo misereretur; nimio terrore permotus, metuens ne civitas, juxta [morem] ipsorum barbarum, ureretur igne, et ipse cum ea; divino nutu, una tantum manu atque genibus reptans, à civitate in plateam se subtraxit. Illisque circumeuntibus ac gyrauntibus civitatem, ita ut pene pedum eorum calcibus tunderetur; sic divina eum protexit gratia, ut non homo ab eis, sed bellua vel aper videretur : et plurimis in civitate presumptive remanentibus interfectis, iste illæsus permansit. Recedentibus vero illis à civitate, atque ad ea unde venerant revertentibus, et concivibus remeantibus, ipse aliorum manibus, ad sepulcrum prædicti Confessoris, iterum est deportatus. Non multum vero postquam una parte reversi, ibidem Dominicum solenniter ducerent diem; peracta hora Tertia, pulsatis juxta morem omnibus ad divinum Officium signis, simul, et nos Deo laudes agere cœpimus; et Deus, per merita sanctissimi Viri sui, huic sanitatem tribuere : et sic divina ordinatione peractum est, ut una hora et agentes Missarum solennia finem facerent, et illius infirmitati Deus terminum daret; ut qui die Dominico, circa meridianam horam, à dæmone fuerat dormiens percussus; in ipsius Resurrectionis die, non dormierit; sed vigilans, atque in oratione persistens, circa horam tertiam, per virtutem Sancti Spiritus, nec non et meritum nostri Confessoris, propriæ restitueretur sanitati; et ipse qui suis viribus ad audienda Dei beneficia venire non poterat, corporis recepta sanitate, gressibus propriis, quo voluntas eum duxit, properavit : quem postmodum inibi frequentantem, longum crevimus (1) per tempus.

(1) *Id est, vidimus, quasi præteritum à cerno, video.* (BOLL.).

loca, præter animas suas nullius rei curam habentes. Non relinquitur autem sepulcrum beati viri, sine miraculorum claritudine. Erat enim vir quidam, Heliseus nomine, debilis admodum adhuc, ad eundem locum deportatus, ut meritis sanaretur sanctissimi Marcialis apostoli (1), quem non valebat peritia nec industria aliqua sanare medicorum. Cujus languor, ut ipse referebat, taliter sibi acciderat. Cum quadam die dominica meridie quiesceret somnumque caperet, evigilans pedibus manumque dextera se sensit contractum et omni hujusmodi officio destitutum. Eratque jam octennis ejus infirmitas, quando ad auxilium sanctissimi confugiendum speravit Martialis. Hujus siquidem, sicut diximus, recedentibus cunctis de civitate nemo fuit qui miseretur fugæque præsidium ferret, qui sine alterius adjumento moveri loco non poterat; et idcirco solus in ea remanserat ante basilicam Deo dilecti recubans [apostoli]... (2) Cumque nullo obstante aditus civitatis patesceret liberque pagani in eam esset ingressus, circumeuntibus eis omnia, nemo hunc videre quivit, cum pene conculcaretur et inter pedes eorum immobilis ut truncus vel lapis et sine voce jaceret. Ut vero, illis recedentibus, urbicolæ ropedare sunt ausi, nimia omnium admiratio facta est quomodo viveret vel quare non in frustra dilaniatus esset, cum nullum locum immunem hostilis perambulationis invenirent. Super his igitur non minimas Deo sanctoque Martiali gratias et laudes referentes digno arbitrato visum est eis ad sepulchrum ejus qui eum a morte defenderat debere intromitti. Igitur omnis populus civitatis dominica die missas frequentans, inter agendum eger convalescere cœpit et in se converti vultus omnium et interrompere missarum sollempnia. Vix horæ spatium completur et ille omni prorsus debilitate postposita incolumis super pedes stetit, ambulavit et juxta prophetam « tunc salit sicut cervus claudus (3). » Et sicut præfatum est, die dominica infortunium illi tale acciderat, ita in eadem die eum Deus per beati Marcialis apostoli (4) meritum pristinae reddidit sanitati. Multoque inibi demoratus tempore testabatur Dei virtutem omnibus quærentibus eam et misericordiam multimodam per sanctum Martialem obtineri posse; et quod experimento didicerat, fideli sermone cunctis percontantibus et audire cupientibus enarrabat. Nec minor admiratio erat in eo quod subsistere potuerat ante pedes paganorum omnia diripientium ipsumque non videntium, quod ejusdem beati Martialis apostoli (5) preces illi concesserant. Recte ergo considerantibus geminum in hoc homine constat actum miraculum; multiplicesque illi gratias reddamus per quem hoc potuit Jhesu Christo Domino nostro, cui est (6) cum Patre et Spiritu sancto honor, potestas, omnisque virtus nunc et ante sæcula et in sæculorum sæcula.

(1) Ces deux mots manquent dans B.

(2) Mot rayé dans le ms. — A et B : *recubans apostoli*.

(3) A : *tunc salit sicut cervus claudus*. — (ISAÏAS, XXXV, 6.)

(4) A et B : *per beati apostoli sui meritum*.

(5) B. a omis ces cinq mots. — A : *quod ejusdem domni apostoli Martialis preces*.

(6) A : *cujus est*.

27. Inter cetera virtutum suarum insignia, beatissimus Dei athleta Martialis, unum quod præcipue nostro in tempore gessit, stupendum visu miraculum, non est silentio transeundum. Cum fraternam pacem Ludovicus, filius Ludovici Regis Germanici (1), irrumpendo Aquitanicos fines (2), divideret; et patrum Caroli gubernacula sibi vindicare, et ad se transferre moliendo præsumeret; tyrannico more, ut in tali militia assolet, per hujus regni civitates et loca plurima, cupidus gloriæ, ferebatur. Cujus illicitos conatus perniciose cohors subsequens imitata, agrestem manum cum urbanis populis, milite nefario devastabat. Erat enim ex Francis bello potentibus ac Toringis, Alemannis quoque ac Bajovariis promiscuæ multitudinis commixtus exercitus; nec erat, cunctis properantibus ad rapinam, reverentia aut modus temperans aut honestas. Quorum quidem unus, genere nobilis Alemannus, nomine Scrotulfus, dum in temeraria populatione præstantior, sine modamine moribus indomitis grassaretur, ita quidem ut nec calce ecclesiarum ostia effringere formidaret, consona divinæ ultionis sententiâ, enormiter in toto corpore est percussus. Quod cum sui et omne sociorum ac propinquorum collegium tristi contemplaretur intuitu, et gemebundo pectore lamentaretur; vexationis illius magnitudinem, sancti hujus Martialis Antistitis meritis sacris et intercessionibus, judicaverunt absolvi. Erat quippe dolor intolerabilis et viscerum cruciatus enormis, in tantum quidem ut omnium membrorum destitutus officiis, vitalis animus solo palpitaret in pectore, et sola imago mortua cerneretur [potius,] quam aliqua pressura infirmitatis. Visum enim cum auditu perdidit, et consueta locutio cum omni (ut dixi) membrorum naturali motu defecerat; adeo ut toto corpore rigidus, immotis palpebris jaceret et apertis luminibus.

28. Talem itaque, id est omni parte emortuum, ad hujus Sancti venerabile ac salubre sepulcrum, collegarum tristis societas eum detulere curandum. Jacebat denique miserabilis, ac ab omnibus intuentibus mirabilis et plangendus: et sola, teste Propheta, vexatio intellectum dabat auditui. Mirabantur enim eum inter ceteros venientes Episcopi, et præ nimia tormentorum dolorumque pressura, stupore horribili aderant, hujus cladis et pestilentie trepidi patratores. Quod dum ad aures Regis sui, non solum propinquorum, sed et aliorum videntium relatio retulisset; rogaverunt ut ipse pro illo Monachos hic Deo servientes expeteret, ut pio Domino in sancto ejus Pontifici Martiali orationem petitionis funderent, et parentum lacrymis condolerent. Quod dum factum est, cum magna devotione et fide, ante hujus Confessoris sepulcrum prostraverunt sanandum. Interea dum post cursus rapidos et

(1) Louis-le-Saxon, fils de Louis-le-Germanique, battit son oncle Charles-le-Chauve, roi des Francs, à Andernach, sur le Rhin, en 876. A.

(2) *Venit Ludovicus, nepos Caroli Calvi in Aquitaniam an. 855, rebusque non ex voto confluentibus, sub Autumnum reduit unde venerat (BOLL.).*

XII. — Prætermittamus plurima, et flosculos quasi quosdam de virtutum illius insigniis posteritati nostræ mandemus, de quibus illud est evidens et memorabile factum quod temporibus Ludovici Karoli filii constat divina virtute patratum. Cum enim post mortem patris ipse regnum obtinere vellet, accelerato negotio ne mora sibi dispendium aliquod gigneret et rebellibus contradicendi ausum præberet, cum manu valida diversarum gentium Francorum videlicet, Alamannorum et Wasconum, Aquitanicos fines irrupit. Ad quorum impetum cœpit fieri omnium rerum rapina quæ usibus humanis prodesse poterant; locus ullus in tuto non erat, persona aliqua non excipiebatur. Æqua lance domus divitum et potentum et procerum et capannæ pauperum, orfanorum et viduarum supellectiles scrutabantur. Æcclesiæ insuper infrangebantur, et sine ullo respectu vindictæ quæ volebant ubicumque locorum exercebantur (1). Verum hujusmodi temeritas non impune omnibus cœssit. Unus enim quid incommodi pertulit memoratu dignum videtur. Qui genere Alamannus, moribus ferus, cæteris infestior et ad violanda sanctorum loca audacior juxta asperitatem mentis Scrotulfus quasi scrupulosus (2), id est lapideus, dicebatur. Hic dum nec Deum veretur nec hominem, in operibus manuum suarum deprehenditur et divina ultione horribiliter corripitur. Toto quippe corpore enervatus, jacebat quasi mortuus, manente tantum modo anhelitu. Et, quia nobilis erat et inter suos clarissimus, circumstitit eum quicumque de exercitu regis advenire poterat, voce flebili illius deflens instantem interitum; pervenitque de eo rumor ad aures regis Ludovici, qui valde quoque contristatus est super illum, et quid facto opus esset sollicitè perquirebat. Responsum est medicaminis ope ulla juvari non posse, nisi divinitus collatum foret beneficium quo curaretur. Quid facerent? Convertuntur omnes ad sanctum dominumque nostrum Martialem, loquentes ad invicem et fiducialiter in spem sanitatis recipiendæ se mutuo consolantes, ut ante ejus tumulum destitutum omni virtute hominem iam pene cadaver deferrent, et quousque sanitatem reciperet inibi præstolarentur.

Deportatur igitur manibus suorum cum multitudine se sequentium una etiam cum rege suo ante sepulcrum beati antistitis (3), ibique adstantibus fratribus ejusdem loci quasi tumulandum terræ prosternunt sine motu et sensu, pulsante tantummodo anhelitu pectus. Sed cum viderent ingravescere morbum remediumque

(1) B. a omis cette phrase.

(2) Ou plutôt *scrupulosus*, rocailleux.

(3) A : *beati apostoli*. — B. a omis ce dernier mot,

nefanda molimina, Carolus Rex cum Francis adveniens, junctis armis Aquitanicis [Alemanos] expulisset, nepotemque fuga præcipiti propria repeteret compulisset; ingravescente morbo pestifero, pervasor hic unus, cum paucis dumtaxat hominibus suæ servitutis relinquitur; et [propter] malum quod sociorum consensu peregerat, hic anhelis gemitibus solo pœnaliterangebatur. Ubi dum premente ægritudine excubaret, et suorum manibus ante sanctissimi Confessoris sepulcrum frequenti solitudine in vehiculo portaretur; quadragenario et eo amplius dierum spatio laborabat, in quo nihil alimentorum perceperat, præter aquam frigidam, quam cum fistula labris imposita pœnaliter deglutiebat; neque eum ad secessum ulla naturalis necessitas impellebat; quem præter aquam (ut diximus) nulla corporalis comestio sustentabat. Frequens circa eum suorum devotio, ad Missam et Horas vespertinas specialius præ ceteris Horis, per omne supradictum spatium, eum quotidie in sella gestatoria rigidum deferebat; et præsentī obsequio et cura piissima, ut Domini misericordiam reciperet, exorabat.

29. Tanto autem in hæc satisfactione tempore prætermisso, cum jam nulla apud humanos animos de ejus recuperatione spes ulterius haberetur; solita hic Confessor Domini pietate, non destitit, suarum intercessionum remediis, eum misericorditer visitare. Nam cum pro more, die quodam ante sepulcrum ejus, manibus portantium portaretur; et sola cælestis medicina, votis bonorum hominum, et ipsorum hic tum degentium Monachorum, crebris et compunctivis orationibus, et jam quasi in ultimo, quæreretur; visa ei adstitit hujus sancti Confessoris præsentia. Videbatur illi vestimentis ecclesiasticis Pontifex, et dignitate sacerdotali Episcopus, qui manu sacratissima debilem per mentum accipiens, eum, ut sibi videbatur, ad adorandum Dominum incurvabat. A qua, ut credi fas, felici visione evigilans, nisu languido ac ægro conamine, prout in somnis viderat, se pavimento sternere, ac strato corpore Dominum adorare tentabat. Cujus voluntatem nutu famuli intendentes qui aderant, ante sepulcrum velociter eum famulanti obsequio prostraverunt. Ubi dum jaceret extensus, reddita voce patria, Dominum et Sanctum ejus Martialem Pontificem, gratias referens, paulatim cœpit supplicando collaudare: statimque visum cum auditu recipiens, supernum auxilium datis gemitibus anhelabat: et sibi pristinam cum futura correctione salutem, verbis ac votis quibus poterat, exposcebat. Quod adstantes famuli dum viderent, et subita et insperata lætitia replerentur, cœperunt ritu et lingua barbarica, quod eorum dominus loqueretur, clamare. His auditis, Monachi, qui in sacris vigiliarum Officiis excubabant, nimio pro ostenso miraculo exultantes gaudio, signorum crepitu famam tanti operis divulgando, Domino laudes hymnidicas, pro viri hujus incolumitate, cecinerunt.

adfore nullum, pene jam de eo desperantes, relinquentes aliquos qui ejus curam haberent sive vitæ sive mortis, ceteri cum suo rege ad alia demigrarunt. Quadraginta autem post dies quasi penitentiae satisfactione suscepta, in quibus omnino diebus nullum degustaverat cibum, solummodo aqua frigida fistula decurrens labris prægustabatur, velut in sopore resolutus, decantantibus fratribus et vota diurna (1) persolventibus simul et pro eo profunda gemituum suspiria dantibus, visus est ei reverentiae sacerdotalis senex adstare et manu sua ejus caput ad orationem curvare; sedebat autem ille in gestatoria sella qua cotidie ad oratorium deferabatur domumque revehebatur, quoniam tanta afficiebatur debilitate ut aliter de eo fieri non posset. Expergefactus vero ab illa levissima sed felicissima soporatione conabatur se ad orationem flectere et nutu quodam adjutorium flagitabat, moxque cum gaudio qui aderant ejus voluntatem accelerant eumque pavimento prosternunt, fratresque pro eo Deo letanias decantare cœperunt. Vix unius horæ spatium fluxerat necdumque fratres finem cœptæ orationis fecerant et ille sensim se movere, collum extendere, vocem emittere et sanctum cœpit (2) Martialem lacrimabiliter inclamare (3) : « succurre, sancte, succurre, jamque finem impone labori ». Adstantes igitur ut videre eum ita motu et voce convalescere, hinc inde exilientes accurrere et laudes Deo extollere, sanctumque Martialem pro eo deposcere cœperunt. Celeriter igitur integerrime in omnia officia corporis reparatus gratiasque Deo et sancto.... (4) reddens spondensque emendationem ad propria remeavit.

XIII. — Quid ulterius de beati.... (5) Christi miraculis prosequar? Cum tanta fiant cotidie, ut adsiduo egeant scriptore. Proinde prætermittenda sunt plurima, ut eminentiora in memoriam posterorum dicantur. Est autem unum non ex multo tempore actum, quod nonnulli qui adhuc supersunt et viderunt et relatu veraci aliis narraverunt. Instante die Pentecostes, dum secundum consuetudinem qua cum letaniis circumquaque commanentes et cum crucibus ad sepulchrum ejus convenire consuescunt.... (6).

((Cætera desiderantur).

(1) A : *diuturna*.

(2) A a omis *cœpît*.

(3) B : *dicens*.

(4) Mot rayé, *antistiti* (?) — A : *Marciali*. — B : *ejus apostolo*.

(5) Mot effacé, peut-être *confessoris*.

(6) Ce paragraphe manque dans le ms. A et dans les Bollandistes : il est également tronqué dans la copie d'Estiennot.

APPENDICE

NOTE I. — ÉGLISE DE SAINT-PIERRE-DU-SÉPULCRE

Pour faciliter au lecteur l'intelligence de certains passages du *Livre des Miracles de saint Martial*, il nous a semblé opportun de donner quelques détails sur l'église de *Saint-Pierre-du-Sépulcre*, et sur les cryptes de cette ancienne église qui sont parfois mentionnées dans ce livre.

La grande basilique de Saint-Martial, que Louis-le-Pieux, en 814, ordonna de construire (1), et qui fut consacrée solennellement en présence de cet empereur l'an 832 (2), s'appelait, dans le principe, la basilique de Saint-Sauveur. Parallèlement à cette basilique, à gauche, c'est-à-dire du côté du nord, il y avait une autre église, bien plus ancienne, qui communiquait avec la première, et qui n'en était séparée que par un mur mitoyen. Cette seconde église, à demi-souterraine, qu'on appelait vulgairement l'église basse, était l'église de *Saint-Pierre-du-Sépulcre*, ainsi nommée parce que, dans le principe, elle avait été dédiée à saint Pierre et qu'elle renfermait le sépulcre de saint Martial.

D'après l'abbé Legros, « d'habiles antiquaires ne faisaient pas difficulté de faire remonter cette église au moins au temps de Dagobert I (3) » ; mais elle était bien antérieure au VII^e siècle. Elle est en effet mentionnée comme *basilique* dans l'ancienne vie de saint Martial, écrite au VI^e siècle (4); et la légende du saint pontife, par le pseudo-Aurélien, en attribue la construction et la dédicace à saint Martial lui-même (5).

Une porte qui s'ouvrait à l'extrémité du transept nord de la grande basilique donnait accès dans cette église basse; on y descendait par deux escaliers, l'un de six marches, l'autre de douze (6).

À l'extrémité occidentale de cette église de *Saint-Pierre-du-Sépulcre*, se trouvait une porte en fer, large d'environ huit pieds, par laquelle on arrivait, en descendant douze autres marches (7), dans un vaste caveau

(1) *Chron. ap. MARTENNE*, Anecd. t. III, col. 1401. — Ludovicus rex, qui hanc basilicam edificari præcepit. (*Bern. Itier*, ap. DUPLÈS-AGIER, p. 38. — Basilicam regalem quam divæ memoriæ Ludovicus imperator, filius Caroli Magni imperatoris, à fundamentis construxerat (ms. 1174).

(2) En 832 et non en 830, comme le dit Adémar, ni en 833, comme l'ont dit l'abbé Bandel et l'abbé Texier (p. 37 et 162). Voir le P. Bonaventure, t. I, p. 309, et notre *Mémoire sur le palais de Jocondine*, au *Bulletin de la Société archéologique*, t. XXIII, p. 163.

(3) *Feuille hebdomadaire* de 1779, p. 106.

(4) *Documents inédits sur l'apostolat de saint Martial*, p. 40.

(5) *Oratorium quod fuerat inchoatum ab ipso et à Stephano duce, in possessione beate virginis Valeriæ; in quo ad occidentem tumulariam sibi statuit sepulturam; et retro, in alia crypta, tumulum posuit Stephani ducis...*

Consecrata est autem eadem basilica sancti Petri, VI nonas Maii mensis, temporibus Neronis imperatoris... (*Vita s. Martialis*, édition de Beauxamis, 1516, p. 174 et 175 v°).

(6) BARON DE GAUJAL, *Mémoire sur le tombeau de Tève-le-Duc*, au *Bulletin de la Société d'agriculture*, 1833, p. 12. — L'abbé Texier dit : « un escalier de dix-sept marches » (*Traité de la dévotion à saint Martial*, 2^e édition, p. 225).

(7) Le P. Bonaventure dit « onze marches » (t. II, p. 578).

dont les murs étaient d'une grande épaisseur. Ce caveau se divisait en trois cryptes de différentes dimensions : la première crypte renfermait dans un angle, à droite, le tombeau de saint Martial; elle avait seize pieds de longueur sur dix-huit de large; la hauteur jusqu'à la voûte, du côté du sépulcre, était, d'après le P. Bonaventure, de dix pieds (1); cette chapelle était voûtée (*arcuata*); et, au ix^e siècle, pavée en marbre (2). Cette première crypte communiquait avec une seconde par une ouverture, large de douze pieds, qui se présentait en face lorsqu'on avait descendu l'escalier, et était fermée par une balustrade. La seconde crypte, qui servait de chapelle, avait vingt-quatre pieds de largeur sur douze de longueur, on y trouvait un autel dont on pouvait faire le tour et qui ne gênait point l'entrée de la troisième crypte; « et derrière l'autel de ce souterrain » se trouvait, « dans un réduit enfoncé », le tombeau « d'un ancien gouverneur de cette province ». C'est ainsi que l'abbé d'Expilly, dans son *Dictionnaire des Gaules* (3), parle du sarcophage de Tève-le-Duc ou du duc Etienne (*Stephani ducis*), souvent nommé dans la légende de saint Martial par le pseudo-Aurélien. Cette troisième crypte (4) avait dix-huit pieds de longueur sur douze de large (5), et la longueur totale de l'église de Saint-Pierre-du-Sépulcre, en y comprenant la crypte de Tève-le-Duc, était de cent quatre-vingt-six pieds (6).

Des trois cryptes dont nous avons parlé, la seconde, celle du milieu, était la seule éclairée, et elle prenait jour au moyen d'un soupirail qui donnait dans le cloître, démoli en 1752. C'est dans cette crypte que l'ancienne tradition plaçait la sépulture de sainte Valérie.

Les deux compagnons de saint Martial, saint Alpinien et saint Austriclinien, avaient été inhumés près de leur maître, dans la première crypte qui renfermait le tombeau de l'apôtre d'Aquitaine (7).

Le sarcophage du duc Etienne, qui se trouvait dans la troisième crypte, se voit encore aujourd'hui dans une cour de la rue Neuve-des-Carmes, où il sert d'abreuvoir; il a huit pieds de long, quatre de large, deux de hauteur et six pouces d'épaisseur; le granit en est très grossier.

Quel était ce duc Etienne? Nos chroniqueurs limousins du xvi^e siècle ont conjecturé que ce personnage était le proconsul romain Junius Silanus, dont Tacite parle dans ses *Annales*, et que Caligula appelait la brebis d'or (*pecudem auream*); cette conjecture ne repose sur aucun fondement. De nos jours, M. le baron de Gaujal, dans son *Mémoire sur le tombeau de Tève-le-Duc*, a prétendu que ce personnage n'était autre que Walfre, duc d'Aquitaine; mais cette thèse est insoutenable, puisque le tombeau du duc Etienne est mentionné non-seulement dans le *Livre des Miracles de saint Martial* (ix^e siècle), mais encore dans la légende de saint Martial par le pseudo-Aurélien, c'est-à-dire au vi^e siècle, deux siècles avant la mort de Walfre.

Le duc Etienne est un gouverneur du Limousin dont le vrai nom nous est inconnu, et qui après avoir fait décapiter sainte Valérie parce qu'elle refusait de l'épouser, fut converti par saint Martial et prit le nom d'Etienne en recevant le baptême.

(1) T. II, p. 578.

(2) *Domuncula arcuata* (*Miracles de saint Martial*, p. 353; — *super pavimentum marmoreum* (*Ibid.* p. 358).

(3) T. IV, p. 232, article *Limoges* — *Ephémérides* de 1765, p. 147.

(4) *Tertia cryptella* (*Miracles de saint Martial*, p. 386).

(5) BARON DE GAUJAL, *Mémoire sur le tombeau de Tève-le-Duc*, p. 12.

(6) TEXIER, *Traité de la dévotion à saint Martial*, 2^e édition, p. 230.

(7) Voir l'ancienne *Vie de saint Martial et Grégoire de Tours* (*De Gloria confessorum*, cap. XXVII.) Voir aussi dans le P. Bonaventure (t. II, p. 580) les cinq inscriptions latines qui se trouvaient à l'entrée de la crypte de saint Martial.

NOTE 2. — AUTRES LIVRES DES MIRACLES DE SAINT MARTIAL.

1° A la suite du Livre des miracles de Saint-Martial que nous avons reproduit, les Bollandistes ont publié un Recueil de treize autres miracles, opérés à diverses époques, et tirés d'un manuscrit de Tournay par le P. Joseph-Ignace de Saint-Antoine, carme déchaussé. (T. V junii, p. 559-562.)

Ce Recueil a pour auteur un prêtre du diocèse d'Agen, qui dit avoir prêché sur saint Martial dans une église dédiée à ce saint, c'est-à-dire à Basens (*Bassanes*), près le port Sainte-Marie; il rapporte également la guérison d'un évêque d'Agen nommé Gérard (xii^e siècle), comme ayant été racontée par l'évêque lui-même.

Signalons quelques erreurs géographiques, chronologiques, etc., qui ont échappé aux Bollandistes dans leurs notes sur ce Recueil.

(a) Dans le premier miracle, il est question d'une ville nommée *Cainone*, située à trois journées de marche de la ville de Toulouse; dans le ms. 5365 de la Bibliothèque nationale, le nom est écrit « *Caminone* »; le P. Papebroch, qui traduit *Cainone* par *Chinon* (en Touraine), trouve avec raison que ce mot est une faute, et met à la place *Tarascon*; or, il ne s'agit ni de Chinon ni de Tarascon, mais bien de Caunes (*Cainone*) (1), ville située, en effet, à trois journées de marche de Toulouse.

(b) Dans le septième article, on raconte le miracle de la guérison des Ardents et la translation des reliques de saint Martial à Montjauby. — Le P. Papebroch place cette translation à l'an 835; or, ce n'est pas en cette année, mais en l'an 994 qu'eut lieu cette translation, suivie du miracle des Ardents.

(c) Dans le huitième article, on parle du voyage de saint Martial à Mortagne (*in Mauritaniam*); le P. Papebroch a cru qu'il s'agissait de bourg de Marennes et du Murancin.

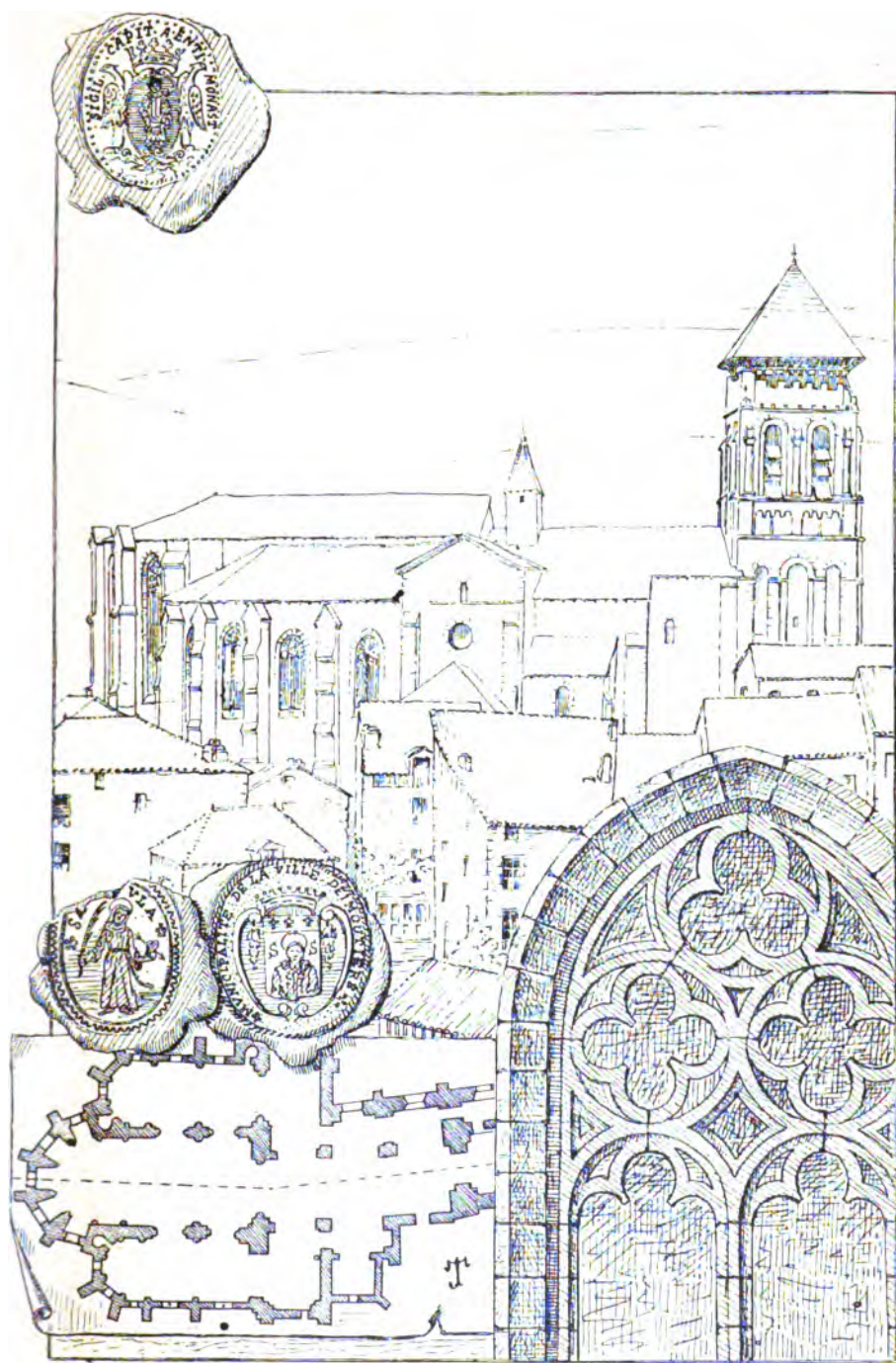
Dans le même article, il est question d'une ville nommée dans le manuscrit « *Hurdeg* » (de urbe Hurdeg); le P. Papebroch a traduit ce mot par *Urdache*, à cinq lieues de Bayonne; or, il faut lire « de urbe Burdegala », de la ville de Bordeaux, comme il est écrit dans le ms. 5365 et dans le P. Bonaventure (t. II, p. 620).

(d) Dans le douzième article, on parle du bienheureux Gérard d'Aurillac (fin du ix^e siècle) et d'un évêque de Clermont nommé Etienne; le P. Papebroch a cru qu'il s'agissait de l'abbé saint Gérard, fondateur du monastère de la Grande-Sauve, près Bordeaux (fin du xi^e siècle).

2° Dans le manuscrit 5365 de la Bibliothèque nationale, on trouve, à la suite du Livre que nous avons publié, le récit de douze autres miracles, dont six seulement sont rapportés dans le Recueil des Bollandistes que nous venons de citer.

3° Nous avons publié dans les *Analecta Bollandiana*, en 1882, un Recueil de miracles de saint Martial opérés en 1388, sous ce titre : *Miracula S. Martialis, anno 1388 patrata, ab auctore coevo conscripta, nunc primum edita* (d'après un manuscrit de la Bibliothèque de Nîmes).

(1) Aujourd'hui département de l'Aude.



COLLÉGIALE D'EYMOUTIERS (SAINT-ÉTIENNE)

Planche extraite de *l'Art monumental en Limousin*, ouvrage en préparation par M. Jules Tixier.

DOCUMENTS HISTORIQUES

SUR

EYMOUTIERS

INTRODUCTION

Nous offrons ce recueil de pièces historiques à ceux de nos compatriotes qui s'intéressent à Eymoutiers et veulent avoir sur cette ancienne ville quelques données sérieuses.

A défaut d'autre mérite, il aura du moins celui de la nouveauté ; car, jusqu'à présent, on ne s'est guère occupé du passé de notre commune.

Sur les bords de la Vienne, entourée de montagnes, elle s'est formée et développée sans bruit, à l'ombre de son vieux moulin. Les uns placent à son berceau un pieux ermite du nom de saint Psalmet (vers 630) ; les autres ne datent sa naissance que du jour où, dans ces parages, un roi de France vainquit un chef des Sarrasins (viii^e siècle).

Quoiqu'il en soit, au cours des siècles suivants, des bandes de pillards étrangers vinrent troubler dans la solitude des cloîtres les moines du moulin.

Comme les prières des religieux étaient des armes insuffisantes contre de pareils brigands, les habitants s'entourèrent d'une ceinture de murailles ; ils formèrent au xv^e siècle un corps de ville, avec l'agrément de l'évêque de Limoges et des chanoines du chapitre, puis ils introduisirent dans leurs murs diverses institutions.

On trouvera, dans le présent recueil, le développement de ces faits historiques ; nous ne faisons que les rappeler ici.

Préalablement, nous indiquerons les sources générales, les publications, études historiques et les travaux archéologiques relatifs à Eymoutiers.

Les sources les plus abondantes en renseignements sont : les Archives départementales de Limoges (le fonds des chapitres et celui de l'intendance), les Archives communales et hospitalières d'Eymoutiers, celles de la Société archéologique ; les extraits de Bandel dans la collection Gaignières, et les

armoires de Baluze (t. XXXVIII), à la Bibliothèque nationale; les manuscrits du grand Séminaire de Limoges, l'inventaire de Mathieu Vergne, archiviste de Meymac (1771), que nous publions plus loin; les minutes des anciennes études de notaires antérieures à la Révolution, les papiers de M. l'abbé Monique, ceux de la famille Cramouzaud (propriété de M. Dubois), enfin ceux de quelques autres vieilles familles d'Eymoutiers ou des environs.

Voici maintenant, dans l'ordre chronologique, les documents puisés à ces sources et publiés ou en voie de publication, soit sous forme intégrale, soit sous forme analytique :

Les Bollandistes ont publié la *Vie de saint Psalmet*, ermite limousin et patron d'Eymoutiers (V. *Acta Sanctorum*, MDCLXXXVIII, 13 juin, II, p. 697).

Le P. Parayre, religieux augustin, a donné de longs détails sur Antoinette de La Pomélie, prieure des Ursulines d'Eymoutiers († 1666), dans les *Chroniques des Ursulines de la province de Toulouse*. Ces détails viennent d'être reproduits par M. le marquis de Brémond d'Ars-Migré, à la suite de la *Vie de Madame de La Tour de Neubillars* (1889).

Labiche de Reignefort a publié la *Vie d'Esmoingt de La Grillière*, curé d'Eymoutiers, décapité sous la Révolution (1748-1793); — celles des Dames Ursulines, Antoinette de Bardoulat, xvii^e siècle, Marguerite de La Breuille (1624-1669), Gabrielle de Ruben (1617-1657) (Voy. *Six mois des vies des saints du Limousin* (1828, t. I, p. 273, et t. III, pp. 145, 179 et 318).

L'abbé Texier a relevé, dans l'église d'Eymoutiers, plusieurs inscriptions gravées sur des tombeaux. (V. *Manuel d'épigraphie*, 1851, pp. 128, 141, 204 et 273).

M. A. Leroux a publié : 1^o la *Charte d'affranchissement d'Eymoutiers*, octroyée pacifiquement en 1428 par l'évêque de Limoges et les chanoines d'Eymoutiers (V. *Documents historiques sur la Marche et le Limousin*, 1882, t. I, p. 235) (1). L'original de cette charte, un beau parchemin, est en la possession de M. l'abbé Monique;

2^o Le *Cahier de doléances* des habitants d'Eymoutiers et celui d'une paroisse voisine (V. *Doléances paroissiales de 1789*, édit. 1889, pp. 31 et 39).

Nous devons encore à M. Leroux l'*Inventaire des archives communales et hospitalières d'Eymoutiers* (1889), publié pour moitié aux frais du département et de la ville d'Eymoutiers.

M. l'abbé Lecler va faire paraître incessamment un recueil de *Chroniques ecclésiastiques des xvii^e et xviii^e siècles*, où se trouvera la *Chronique des Ursulines d'Eymoutiers* (de 1629 à 1667).

M. L. Guibert prépare la publication des *Journaux domestiques ou Livres de raison* des sieurs Léonard Romanet, chanoine, et Joseph son frère (1518-1581), Jean de Broulhac, prêtre semi-prébendé (1586-1638), et Pierre Ruben, bourgeois et avocat du roi (1645-1661), tous d'Eymoutiers.

(1) *Limoges*, V^e Henri Ducourtieux. 1882, in-8^o.

Parmi les auteurs d'études de seconde main, il faut signaler :

Baluze, qui consacre quelques pages à Eymoutiers, dans ses *Remarques sur la table chronologique de Collin* (1668).

Pierre de Saint-Brunon, religieux feuillant, auteur d'une *Histoire abrégée du chapitre d'Eymoutiers* (1681), publiée dans le présent recueil.

Bonaventure de Saint-Amable parle de saint Psalmet et des prévôts du chapitre d'Eymoutiers dans ses *Annales du Limousin* (1685, t. III, p. 200). On y trouve aussi, ça et là, l'indication de maints événements relatifs à notre localité.

Nadaud († 1775) et son continuateur Legros († 1811), dont les manuscrits, conservés au grand Séminaire de Limoges, renferment une foule de précieux renseignements sur Eymoutiers. Nous avons emprunté à ces manuscrits la *Vie de saint Psalmet* et un *Essai sur les institutions ecclésiastiques et civiles d'Eymoutiers*.

L'abbé Arbellot, dans sa *Revue archéologique* (1856), a consacré quelques pages à notre canton. Dans sa *Notice sur Gabriel Rubén* (1881), il nous a retracé la vie et les œuvres du célèbre prédicateur, le plus connu de nos compatriotes. Le même auteur prépare actuellement une vie de Dom Pradilhon, né à Eymoutiers.

M. René-Thomas Duris, docteur en médecine, a fait paraître, en 1886, un bon *Essai sur la topographie médicale du canton d'Eymoutiers*, où le côté historique n'est qu'effleuré.

Eymoutiers a naturellement sa place, bien modeste il est vrai, dans les ouvrages historiques ou archéologiques qui traitent du Limousin en général ; par exemple : la *Statistique de la Haute-Vienne*, de Rougier-Châtenet (1808) ; la *Description des monuments de la Haute-Vienne*, par Allou (1821) ; le *Dictionnaire topographique de la Haute-Vienne*, par Grignard (ms., 1852) ; *Limoges et ses environs*, par M. Paul Ducourtieux (1884), etc.

Si nous passons aux travaux purement archéologiques, nos regards s'arrêteront sur les œuvres des auteurs suivants :

L'abbé Texier a fait de main de maître la description des *Vitraux* de notre église, qui sont tenus pour les plus beaux du Limousin (V. *Bulletin de la Société archéologique*, t. I, p. 221).

L'abbé Arbellot a inséré dans le *Bulletin* un document descriptif de l'ancien rétable de l'église d'Eymoutiers, qui lui fut communiqué par M. Pinot de Moira, avocat (t. XXVIII, p. 281).

L'abbé Leclercq a fait le compte-rendu d'une *Excursion archéologique* de la Société à Eymoutiers (*Bulletin*, t. XXIX, p. 218).

M. L. Guibert a décrit les *Sceaux* du chapitre et de la ville d'Eymoutiers (*Bulletin*, t. XXVI, p. 102, et t. XXXII, p. 7).

M. J. Tixier, architecte à Limoges, les a reproduits en tête de ce recueil, en y ajoutant celui des Ursulines, une vue d'Eymoutiers et le plan de sa collégiale.

On trouve dans divers ouvrages les dessins suivants :

1° La croix d'Eymoutiers, qui a figuré à la dernière exposition de Limoges (V. *Catalogue* : Orfèvrerie, n° 47 ; — Mieuxement (1887), pl. 13 et 14 ; — Palustre et Barbier de Montault (1887), pl. 15) ;

2° Le reliquaire (*Catalogue : Orfèvrerie*, n° 59);

3° L'Ostensoir-reliquaire (*Catalogue : Orfèvrerie*, n° 60; — *Mieusement*, pl. 16; — L. Guibert et Jules Tixier : *L'art rétrospectif* (1886), pl. 46).

Ces planches sont accompagnées d'un texte descriptif.

Comme on le voit, les matériaux ne manqueront pas à celui qui aura le loisir et la bonne volonté de les mettre en œuvre pour faire l'histoire d'Eymoutiers. Quant à nous, nous n'avons la prétention d'utiliser ces textes et ces études que pour écrire une monographie du canton d'Eymoutiers, conformément au cadre adopté par M. l'abbé Lecler, pour différents cantons de la Haute-Vienne.

Nous voulons, en terminant, témoigner toute notre reconnaissance à ceux des membres de notre Société archéologique qui ne nous ont épargné ni leurs conseils ni leur bienveillant concours.

Eymoutiers, le 21 avril 1889.

Joseph Dubois,

Avocat.

SAINT PSALMET

Solitaire à Eymoutiers en Limousin

SA VIE PAR L'ABBÉ LEGROS

Tirée de la légende du saint, au *Bréviaire de Limoges*, édition de 1783, sous le 13 juin et des diverses autres légendes insérées dans les Bréviaires de ce diocèse anciens et modernes et rédigées en corps d'histoire en latin, avec des notes par Nadaud. (*Mém. mss. Lim.*, t. III, p. 95, 129, etc., et t. VI, p. 240.) Le Père Bonaventure, *Histoire de saint Martial*, t. II, p. 18, col. 1, et t. III, p. 199, col. 1 et suiv., et Collin, *Vies des Saints du Limousin*, p. 185 et suiv., et *Florileg. Sanct. Lemov.*, p. 67, etc., ont aussi donné des vies du saint de leur façon; mais nous préférons celle de Nadaud, comme mieux prouvée et puisée dans de meilleures sources. La légende du Bréviaire de 1783 est tirée des Bollandistes, 13 juin, p. 697, t. II. Voyez les *Vies des Pères*, etc., t. II, p. 633, et le martyrologe d'Evreux qui y est cité.

Vers l'an 630.

Saint Psalmet (a), contemporain de S. Grégoire le Grand (1), ou un peu avant lui (2), naquit la veille de Pâques, de parents distingués par leur naissance, dans la Bretagne (3) quadrangulaire (b) ou Grande-Bretagne (4), qu'on appelle maintenant l'Angleterre.

(a) En latin *Psalmodius*. Il seroit peut-être mieux traduit par *Psalmode*, comme on le lit dans les *Vies des Pères*, etc., t. II, p. 633; mais l'usage a prévalu, au moins en Limousin. Le vulgaire le nomme *Saumay* ou *Saumet*; et Chastellain (*Martyr. univ.*) a suivi cette dernière dénomination; en quoi il est suivi par d'autres. (*Vies des Pères*, etc., *ibid.*)

(1) *Brev. Lemov.*, ann. 1625, *apud* Nadaud. (*Mém. mss.*, *Lim*, t. III, p. 199 et année 1783, *ad* 13 juin).

(2) *Brev. Lemov.*, 1500, 1625.

(3) *Brev. Lemov.*, 1587.

(b) David Camerarius (?) (*Acta S.S.* t. II, jun., p. 697) écossais, dans son Ménologe (?), dit que Psalmetus était écossais, frère de S. Machut (?) ou Malo; mais cet auteur n'a presque aucune autorité et débite trop légèrement, et sans caution, tout ce qui intéresse la gloire de sa nation. D'autres (*Vies des Pères*, etc., *ibid.*) font le saint Irlandais de naissance. Reste toujours qu'il sortit des Isles Britanniques.

(4) *Brev. Lemov.*, 1500, 1783.

Un saint abbé (a) nommé Brendan ou Brandan (1), le tint sur les sacrés fonts du baptême, et après que Psalmet fut sorti de l'enfance, il l'éleva avec le plus grand soin. Parvenu à l'âge d'adolescence, le jeune homme montra la plus grande régularité, aima beaucoup le travail; et pendant que son maître lui enseignait les lettres divines et humaines, il montra la plus grande ferveur dans la pratique de toutes sortes de vertus.

Pendant l'hiver et tandis que les autres jeunes gens grinçoient des dents, à cause de la rigueur du froid, ce saint garçon s'efforçoit de s'échauffer par des exercices si forts et si pénibles, que sa tête et son visage jetoient une sueur très abondante dont les gouttes servirent à plusieurs infirmes, pour la guérison de leurs maladies. C'est aussi dans ce temps-là que le Dieu tout-puissant qui est toujours admirable dans ses saints, voulut faire paroître toute la vertu de cet admirable jeune homme, par un miracle singulier.

Un jour donc, lorsque tous les compagnons d'étude de Psalmet sortirent pour jouer sur le bord de la mer, auprès de laquelle étoit bâti le monastère où ils recevoient leur éducation, Psalmet, fort fatigué de ses jeux innocents s'endormit (2) sur un faisceau de jonc (*supra fascina algæ*) un peu élevé de terre, dans un endroit du rivage où la mer se trouvait fort agitée; tous ses compagnons, ayant pris la fuite, l'y laissèrent seul et retournèrent au monastère.

Mais la miséricorde de Dieu vint à son secours, pour le tirer d'un si grand danger; car, plus les flots de la mer prenaient

(a) S. Brandan, ou Brandon ou Brendan (*Acta S.S., ibid.*), abbé de Birre, (?) *in Momonia* (?), en Irlande (Voyez les *Vies des Pères*, etc., t. XI, p. 494), mourut le 29 novembre 571. Un autre S. Brandan, abbé de Cluunfarre, (?) au même pays, mourut le 16 mai 577. La vie du dernier (*Acta S.S. Bened.* p. 1, *in indice* et p. 217,) est remplie de fables et de faits extraordinaires (*Acta S.S.*, t. II, *ibid.*). S. Psalmet peut avoir été disciple de l'un des deux, et, conséquemment, contemporain de S. Grégoire le Grand, mort en 604. Il peut aussi avoir été Irlandois de naissance, comme on le dit (*Vies des Pères*, etc., *ibid.*, et *Acta S. S.*, t. II, *index chronograph.*), être mort au commencement du VII^e siècle, avant l'an 635 et peut-être vers 630. (NADAUD, *Mém. mss., Lim.*, t. III, p. 131.)

On voit ici : 1^o que le *Bréviaire de Limoges* a raison de lui donner S. Brandan pour instituteur; 2^o que S. Psalmet étoit plutôt Irlandois qu'Ecossois ou Anglois et qu'il faudroit mettre dans sa légende *in Hibernia*, au lieu de *in majori Britannia*.

(1) *Brev. Lemov.*, 1783.

(2) *Brev. Lim.*, 1783.

d'accroissement et plus le rivage sur lequel dormait saint Psalmet, s'élevait au-dessus d'eux. Alors le saint éveillé par le mugissement des flots, n'ayant plus vu ses camarades autour de lui, se mit à prier le Seigneur, en versant des larmes, et lui dit : « Seigneur, mon Dieu ! vous qui êtes incompréhensible, et qui n'abandonnez pas ceux qui espèrent en vous, ne me délaissez pas au milieu du danger où je me trouve maintenant. »

Cependant l'abbé Brandan ayant vu revenir ses disciples, sans que Psalmet fût avec eux, leur demanda où ils l'avoient laissé; ils lui répondirent qu'il dormait sur le bord de la mer. Le maître ayant entendu cela, ne put dormir de toute la nuit, tandis que ses disciples, de leur côté, accablés de tristesse, dormaient profondément; mais, avant le chant du coq, un ange du Seigneur apparut à saint Brandan, et lui dit : « Brandan, ne craignez point, parce que le Dieu tout-puissant a conservé votre disciple au milieu des flots de la mer, et qu'il a permis que, pour l'amour de lui, ils se soit élevé une isle au milieu des eaux pour qu'il ne périclât pas. »

Au point du jour, Brandan se rendit au rivage avec ses disciples et le vit, sur la pointe de l'isle, qui louait Dieu. Alors tous se prosternèrent et rendirent d'immenses actions de grâces au Seigneur. Mais (1) Brandan, encore plus rempli de joie, et élevant la voix, lui cria : « Venez, élu du Dieu tout-puissant, venez que je vous embrasse; car je vous revois aujourd'hui comme le Lazare sortant du tombeau, après y avoir demeuré quatre jours ». Psalmet répondit à son maître, avec humilité : « Ne me pressez pas, je vous prie, ô mon père, et laissez-moi au moins un jour, dans le lieu où la miséricorde de Jésus-Christ m'a sauvé; mais renvoyez-moi un Psautier; ou, si vous n'avez avec vous personne par qui vous puissiez me l'envoyer sur le champ, jetez-le à la mer; et Dieu qui m'a sauvé du milieu des flots, à qui je demande qu'il permette que je demeure ici au moins un jour, permettra aussi que le Psautier parvienne jusqu'à moi, nonobstant l'obstacle que les eaux pourraient y apporter. »

Alors le maître qui tenait un Psautier à la main, l'ayant jeté sur la mer, à la vue de tous ses autres disciples, ce livre fut porté par la grâce et la puissance de Dieu au lieu où saint Psalmet était en prière. Tous les frères ayant donc été témoins de ce miracle, par lequel les éléments mêmes s'empressaient de venir au secours du serviteur de Dieu, ils demeurèrent prosternés sur la terre, pendant l'espace de trois heures, pour louer

(1) *Brev. mss. eccl. Lemov.*

Dieu en commun. Après cela s'étant levés, ils retournèrent au monastère et s'entredirent, avec un saint murmure : « Notre Souverain Maître est vraiment grand ; sa puissance est infinie et sa sagesse n'a point de bornes (1). » Et encore : « Qui est semblable à notre Dieu qui habite les lieux les plus élevés, et qui néanmoins regarde ce qu'il y a de plus abaissé dans le ciel et dans la mer, et au plus profond des abîmes (2). » Et aussi : « Que vos œuvres sont grandes et admirables, Seigneur ! Vous avez fait toutes choses avec sagesse : la terre est toute remplie de vos merveilles (3). » Et enfin : « Vous êtes grand, Seigneur, et vos merveilles sont grandes, ô vous qui gouvernez toutes choses et qui pouvez vous dispenser d'accomplir les ordres des autres. »

Alors ses parents, venant avec allégresse, entendirent le récit de tout ce qui s'étoit passé, et qui était arrivé au jeune Psalmet, qui, comme il avait dit, demeura dans l'isle jusqu'au lendemain ; et il ne cessa d'y chanter des Psaumes, des Hymnes et des Cantiques à la louange de Dieu. Mais le jour suivant, ils envoyèrent une nacelle pour le prendre et le ramener à terre. Alors son maître leur dit : « Reprenez votre fils sain et sauf, comme vous me l'avez demandé par les messagers que vous m'avez envoyés. » Les parents de saint Psalmet dirent donc au saint abbé : « Seigneur ayez pitié de nous, car nous avons péché envers vous, tant par nos discours que par nos actions : nous vous supplions donc de nous pardonner, de recevoir nos excuses et de n'avoir aucun égard à ce que nous avons pu dire ou faire : ne vous ressouvenez pas même que nous vous ayons offensé ». De son côté, saint Psalmet, animé d'une sainte indignation et repassant dans son esprit tout ce qui était arrivé, s'écria comme en colère : « O mon bon maître ! ne vous ai-je pas entendu dire, lorsque vous prêchiez l'Evangile aux autres frères : « N'appellez personne sur la » terre votre père, parce que vous n'avez qu'un père, qui est dans » les cieux ? » (4).

Sur ces entrefaites, (5) saint Brandau, accompagné de saint Psalmet, cherchant un lieu pour vivre en solitude, entra avec lui dans une barque ; et ils vinrent mouiller l'ancre dans un port de la Saintonge, auprès de la ville de Saintes, où ils furent reçus

(1) Ps. 146, 5.

(2) Ps. 112, 5, 6.

(3) Ps. 103, 24.

(4) Math. 23, 9.

(5) *Brev. Lemov.*, 1500.

honorablement par le bienheureux Léonce (a), évêque de cette ville.

Mais ce vertueux prélat, témoin des bonnes mœurs de Psalmet, s'humilia jusqu'à lui servir de l'eau pour laver ses mains; et puis, l'ayant prise, il en lava les yeux d'un aveugle qui frappait à sa porte et qui, par ce moyen, recouvra aussitôt l'usage de la vue qu'il désirait depuis longtemps (b).

Enfin, le bienheureux Psalmet vint (1) au pays de Limousin, où il s'arrêta d'abord dans (2) un lieu désert, couvert de ronces et d'épines, sur des rochers escarpés, auprès d'Eymoutiers (c), et à la distance d'environ quatorze milles de cette ville (3).

Ayant été, dans la suite, contraint de quitter cet endroit, il choisit pour son habitation une forêt plus épaisse, appelée de Grija, qui n'en était pas bien éloignée; mais il ne put y demeurer longtemps caché; car un loup mangea l'âne qui lui portait son bois (d); mais le saint ayant commandé à cet animal vorace

(a) On (NADAUD, *Mém. mss. Lim.* t. 3, p. 431) ne peut dire que saint Psalmet soit venu avec saint Brandan, trouver saint Léontius, évêque de Saintes; ce prélat ne vivait que le siècle d'après saint Brandan, et se trouva en 624 ou 625 au concile de Reims. Palladius, son prédécesseur, siégeait à Saintes en 596. Comme on dit aussi que saint Malo alla trouver Léontius, évêque de Saintes, le P. Denis de Sainte-Marthe (*Gall. christ. nov.*, t. II, col. 1060) pense qu'il s'agit de Léontius, évêque de Bordeaux et (Col. 793) natif de Saintes, qui siégeait en 549 et 563. Collin (*Florileg. Sanct. Lemoo.*, p. 68), nomme cet évêque de Saintes Ponce; mais il n'y en a aucun de ce nom (NADAUD, *ibid.*). Peut-être est-ce une de ces fautes d'impression ou d'inadvertance dont les ouvrages de Collin fourmillent. Ce qui porte à le croire c'est qu'ailleurs (*Vies des Saints du Limousin*, p. 187) il le nomme Léonce.

(b) Les *Bréviaires Limousins* de 1736 et 1783 disent que c'était une femme aveugle, et non pas un homme, comme portent les anciens.

(1) *Brev. Lemoo.*, 1587.

(2) *Prop. SS. Dioc. Lemoo.*, 1674.

(c) *Ætimonasterium* (*Brev. de 1587*). Nous traduisons ce mot par Eymoutiers, comme on l'écrit ordinairement, quoique Nadaud (*ibid.*) ait mis Aimoutier, comme il a fait dans tous ses ouvrages. Le *Bréviaire de Limoges* dit que ce qui porta le saint à quitter la Saintonge, pour se retirer en Limousin, ce furent les miracles multipliés qu'il opérait et qui répandaient partout sa réputation; ce qui nuisait à son attrait pour la solitude et pour la vie cachée.

(3) *Prop. SS. Dioc. Lemoo.*, 1674.

(d) On trouve (NADAUD, *ibid.*, d'après les *Acta SS.*, t. 5, p. 119) le même prodige dans la *Vie de Saint Guillaume*, fondateur de l'abbaye de Mont-Vierge, au royaume de Naples, mort le 25 juin 1142; dans (*Acta SS.*, t. III, Mart., p. 562) celle de saint Humbert, abbé de Marolles, mort en 680, à la différence près d'un ours et d'un cheval, au lieu d'un loup.

de faire auprès de lui la fonction de l'âne, ce loup venait tous les jours, à la même heure, avec un bât sur son dos et portait le bois; voyant néanmoins que cette merveille attirait dans sa solitude trop de gens, qui voulaient être témoins de ce spectacle, nouveau pour eux, saint Psalmet renvoya le loup, et lui défendit de continuer à venir lui rendre le service qu'il avait commencé (a).

Saint Psalmet s'appliqua (1) ensuite tellement à l'exercice de la prière qu'il y devint infatigable, surtout dans la prière secrète (2), en sorte que chaque jour, outre ses prières ordinaires, il récitait tout le Psautier (b) et passait souvent les nuits entières à louer Dieu (3); ce qui lui fit donner le nom de (4) Psalmet, ou Psalmodie (c). Son abstinence fut si grande et si admirable, qu'il jeûna toute sa vie, excepté les jours les plus solennels.

Tant de vertus ne pouvaient demeurer cachées : elles parurent avec éclat dans le Limousin, comme partout ailleurs, et les miracles y vinrent à leur appui : ils furent fréquents et variés (5), car le saint guérit, avec de l'eau qu'il avait bénite, la fille du duc d'Aquitaine, infectée du venin d'une couleuvre qui l'avait mordue. Il délivra aussi un pauvre homme d'un serpent qu'il avait avalé, en dormant la bouche ouverte auprès d'une haie, et que tout l'art des médecins n'avait jamais pu guérir. Il chassa le démon du corps d'une éuergumène, qu'il fatiguait et tourmentait cruellement.

Il rendit la vue à une autre femme, qui était aveugle; en un mot, il brilla par tant de prodiges, qu'il s'assemblait auprès de son ermitage une foule innombrable de peuple. Mais enfin,

(a) C'est à cause de ce miracle que les peintres, pour distinguer saint Psalmet des autres saints, mettent, en le peignant, un loup à côté de lui, comme son attribut particulier. On sait qu'ils mettent un cochon à côté de saint Antoine, abbé, par la même raison.

(1) *Brev. Lemov.*, 1783.

(2) *Propr. Brev. Lemov.*, 1710.

(b) Guillaume Pichon (ROBERT, *Gall. chr.*, p. 272), évêque de Saint-Brieux, en 1237, récitait tous les jours le Psautier. Il y avait (LONGUS, *Hist. égl. gall.*, t. V., p. 334), en 825, dans la Septimanie, un monastère de Psalmodie, qui n'existe plus. Peut-être était-il ainsi appelé parcequ'on y psalmodiait perpétuellement.

(3) *Propr. Brev. Lemov.* 1674.

(4) *Propr. Brev. Lemov.* 1710 et *Brev. Lemov.* 1736, 1783.

(c) Ceci suppose qu'auparavant le saint avait un autre nom que les historiens de sa vie ne nous ont pas conservé.

(5) *Brev. Lemov.*, 1783.

comme il ne désirait rien tant que de demeurer caché et inconnu aux hommes, et de n'avoir que Dieu seul pour témoin de ses actions, son humilité le porta à demander à Dieu qu'il ne fit plus de miracles par son moyen; et dès lors il cessa d'en opérer, quelques instances qu'on pût lui faire.

Quand il vit approcher la fin de sa vie (1), il ne cessa de prier et de tenir les yeux élevés au ciel; et c'est ainsi que les esprits bienheureux reçurent saint Psalmet, leur digne émule, quand il quitta la terre, pour aller habiter la céleste patrie (2), le jour des Ides, c'est-à-dire le 13 juin (a).

Il fut enterré à Eymoutiers, où (3) il est encore en grande vénération, et (4) où on montre ses reliques, au grand avantage de tous ceux qui vont les visiter avec confiance (b).

(1) *Brev. Lemov.*, 1500.

(2) *Brev. Lemov.*, 1587.

(a) Le *Calendrier Bénédictionnaire* (NADAUD, *ibid.*), manuscrit qui est au séminaire des Ordinauds de Limoges, d'environ l'an 1400; le *Martyrologe de Solignac*, qui le fait moine; un traité manuscrit des saints qui reposent en Limousin, un *Bréviaire* ms. de la cathédrale, de 1459 (celui-ci le met deux fois : au 13 juin et au 19 décembre) et le *Missel diocésain* de 1483 (nous ne l'avons trouvé dans celui-ci ni au 13 juin ni au 17 décembre; à moins qu'il ne soit dans le corps de l'ouvrage), mettent la fête de saint Psalmet au 17 décembre. Un *Nécrologe* ms. des vicaires de Saint-Martial, fait entre 1236 et 1315; des *Heures* ms. du xiv^e siècle et Nadaud lui-même (*ibid.*, p. 105), la mettent au 16 décembre. Le *Propre* de 1674 la place au 15 juin). Je ne sais, continue Nadaud (*ibid.*, p. 131), pourquoi M. Chastellain (*Martyr. univers.*), et, d'après lui sans doute, ou d'après le *Martyrologe d'Evreux*, la met au 8 mars et appelle le saint, Sau may, ainsi que le nomme le vulgaire. Du temps de Guidonis (LABBE, t. I, *Nov. bibl.* p. 635), ce saint était imploré (et non pas secouru comme dit Nadaud), par ceux qui avaient des maux de cœur. Voyez un ouvrage intitulé : *Les sacrées reliques du désert*, par Simon MARTIN, p. 454. Le calendrier d'un Rituel d'Angoulême, de 1582, la met aussi au 16 décembre. Collin dit que sa fête est le 13 juin dans son *Florileg. sacr. Lemov.* (p. 68), mais ailleurs (*Vies des saints lim.*, p. 191), il ne lui fixe pas de jour non plus que le P. Bonaventure (*Hist. de S. Martial*, t. III, p. 200, col. 4). Tous nos autres liturgistes la placent au 13 juin; mais, en quelque jour que les uns et les autres l'aient mise, il résulte de tout ce que nous venons de dire que son culte est fort ancien et bien soutenu dans le diocèse de Limoges, où il est patron de la ville d'Eymoutiers, au moins secondaire.

(3) *Brev. Lemov.*, 1625, 1783.

(4) *Brev. Lemov.*, 1587.

(b) *La vie* (NADAUD, *ibid.*, p. 131 et *Pouillé rayé*, mss., notes, p. 47 et 211) de saint Psalmet, telle que la donnent ici nos *Bréviaires*, n'est qu'un

Nous avons déjà dit quelque chose de l'ancienneté et de la célébrité du culte de saint Psalmet dans le diocèse de Limoges. Nous ajouterons ici que, dans presque tous nos livres liturgiques qui parlent de lui, il a un office, tantôt à neuf leçons, tantôt double, et enfin double-mineur comme il l'a encore depuis

extrait et une copie de celle de saint Machut ou Malo, évêque d'Aleth, en Bretagne. Cette vie se trouve chez Pierre de Natalibus (l. 10, c. 64). Vincent de Beauvais (*Specul. hist.*, l. 24, c. 93 et suiv.), Jean du Bosc (*Biblioth. Floriac*, part. I, p. 485) et dans le premier tome des *Actes des saints de l'Ordre de saint Benoît* (p. 217), et Baillet (15 novembre). Notre *Bréviaire* de 1500 avait trouvé tant de conformité entre ces deux saints, que dans l'*Antienne du Magnificat de l'office de saint Psalmet*, il dit qu'ils étaient frères. Celui de 1530 en dit autant. Peut-être l'un et l'autre en ont-ils copié de plus anciens. La dignité d'évêque exceptée, saint Malo, issu d'une famille illustre de la grande Bretagne, fut donné à saint Brandan, abbé de Carvenne (?), auprès de la mer, pour l'élever et l'instruire; fut préservé de se noyer, se retira chez Léontius, évêque de Saintes, où il guérit la fille du comte, qui avait été mordue par un serpent; rendit la vue à une veuve: un loup lui fit le service de l'âne qu'il avait dévoré: circonstances qu'on trouve toutes dans la *Vie de saint Psalmet*. Mais ceci (*Hist. litt. fr.*, t. VII, p. 493, *apud* NADAUD, *ibid.*) était commun dans les ^x^e et ^{xi}^e siècles. Plusieurs écrivains de légendes entreprenant de faire connaître des saints dont ils ignoraient l'histoire, avaient recours aux actes d'autres saints, où ils puisaient souvent leur génie et le genre de leur entreprise. Le plus souvent ils se bornaient à n'en tirer que certains traits qu'ils cousaient à des traditions populaires (p. 194); quelquefois allant encore plus loin, ils démembraient les anciennes légendes, et en tiraient tout ce qu'ils voulaient apprendre sur les saints dont ils entreprenaient d'écrire l'histoire.

D'autres fois, ces historiens prétendus s'emancipaient de travestir presque en entier les anciennes légendes, afin de les ajuster à leur dessein. On en peut voir des exemples dans l'auteur que nous copions, et nous trouverons la preuve dans les *Légendes* de saint Silvain et de saint Léobon; elles sont tirées des *Actes du Martyre de saint Symphorien d'Autun* et de la *Vie de saint Guillaume Firmat*. On dit (NADAUD, *Pouillé*, p. 214) saint Psalmet baptisé par un saint Brandan; de (*Acta. SS.*, t. II, jun., p. 697) deux abbés de ce nom, l'un mourut en 574, l'autre en 577 (Voyez les *Vies des Pères*, t. XI, p. 494 et 495); Nadaud lui-même (*Mém. mss. Lim.*, t. III, p. 431), convient que saint Psalmet a pu être disciple de l'un des deux. On le fait venir à Saintes, vers l'évêque Léontius, qui assista au Concile de Reims, de l'an 625 ou 626 et mourir avant l'an 635; à partager le débat par moitié, cette époque sera peut-être 630.

Quoiqu'il en soit, les Bollandistes (NADAUD, *Mém. mss. Lim.*, t. III, p. 431) n'ont donné pour vie de saint Psalmet que la *Légende du Bréviaire de Limoges*, de 1625.

L'abbé Oroux (*Rem. mss. propr. SS. Breo. Lim.*, p. 57, 60) dit aussi que la *Légende de saint Psalmet*, qu'on trouve dans l'ancien *Bréviaire*,

1710. Collin (1) et le P. Bonaventure (2) disent qu'il est en si grande vénération à Eymoutiers, et que Dieu a tellement voulu l'honorer particulièrement, qu'il ne souffre point qu'aucun corps mort soit introduit dans l'église collégiale où il repose, par la même porte par où ses saintes reliques y furent portées (a). Il

imprimé en 1625 par ordre de Raymond de La Marthonie, évêque de Limoges, est beaucoup plus simple que celle du nouveau bréviaire de 1736 et, par conséquent, elle lui avait paru préférable à cette dernière, qu'on a chargée de circonstances difficiles à soutenir et de faits merveilleux empruntés de quelques autres saints. Je voudrais bien savoir, dit-il encore, si en 1736 on avait acquis des connaissances sur saint Psalmet que n'avaient pas ceux qui travaillèrent au *Bréviaire* de 1625. Ce que je sais, poursuit le même critique, c'est que les Bollandistes eux-mêmes, malgré toutes leurs recherches, n'ont trouvé et n'ont donné que cette ancienne légende.

Il proposait ensuite de s'en tenir à celle-ci, à quelques légers changements près, pour l'édition du *Bréviaire* de 1783, mais son avis n'a pas été suivi et on a conservé dans cette dernière édition la légende de celle de 1736. On ne l'a pas suivi non plus pour le changement qu'il proposait de faire relativement à saint Antoine de Padoue, qu'il voulait faire réduire à une simple mémoire, comme nous l'avons observé dans la vie de ce saint, sous le 12 de ce mois. On peut voir ce que nous en avons dit. Mabaret (*Not. mss. lég. brév. Lim.*, p. 14, 15) a été bien plus réservé sur saint Psalmet que sur beaucoup d'autres. Il s'est borné à dire : « Comme l'histoire ecclésiastique ne parle point que je sache de ce saint, je n'ai rien à en dire ; s'il était contemporain de saint Grégoire-le-Grand, il vivait sur la fin du vi^e siècle. »

(1) *Vies des SS. Lim.*, p. 192.

(2) *Hist. de S. Martial*, t. III, p. 200.

(a) Reste à savoir si cette église est la même qui existait lors de la mort du saint. Toutes nos légendes s'accordent à dire qu'il fut enterré dans l'église d'Eymoutiers ; mais nous savons d'ailleurs et surtout par un mémoire manuscrit fait en 1784, par M. l'abbé de La Bachelerie-Duteil, alors chanoine et curé de Notre-Dame, aujourd'hui prévôt d'Eymoutiers, que cette église dédiée d'abord sous l'invocation de la Sainte-Vierge, porte depuis longtemps le nom de saint Etienne et qu'elle a été ruinée et rétablie deux ou trois fois.

Ce n'est donc pas maintenant la même qui existait du temps de saint Psalmet. Dieu aurait-il renouvelé, à chaque reconstruction, la merveille de la fente de la voûte dont parlent les crédules Collin et Bonaventure ? Il le pouvait, sans doute, par sa toute-puissance, mais cela n'enlève pas dans l'ordre, nous ne disons pas de la nature, dont il est le maître absolu, mais même des merveilles qu'il opère au-dessus des lois ordinaires de la nature. Toute la grâce qu'on peut leur faire est donc de dire que peut-être après la mort du saint et son inhumation dans l'église qui existait de son temps, Dieu, pour l'honorer, aura permis que la merveille dont parlent ces écri-

faut voir ce qu'ils disent là dessus, et on en pensera ce qu'on voudra. Au reste le nom du saint se trouve dans les litanies des saints du diocèse de Limoges, au moins depuis 1710, suivant le *Propre*.

(Manuscrit de l'abbé Legros, conservé aux archives du Grand-Séminaire de Limoges.)

vains soit arrivée; et qu'après les diverses réparations de cette église, on en aura longtemps conservé la mémoire qui aura perpétué le respect pour le saint, au point de n'oser plus introduire aucun corps mort par cette porte.



ECCLESIAE AHENTIS MONASTERIENSIS

Historia brevis

AUCTORE PETRO A SANCTO BRUNONE FULIENSE

(1681)

Nous décrirons ailleurs le *Recueil d'actes limousins* de Pierre de Saint-Brunon. Nous publions séparément son « Abrégé historique » de l'église d'Eymoutiers, parce qu'il offre un caractère tout différent des autres parties du *Recueil*. L'œuvre en elle-même n'a rien de remarquable ; mais c'est la première et seule histoire qu'on ait tentée de cette antique collégiale. On y trouve d'ailleurs quelques mentions importantes, empruntées à des actes qui semblent aujourd'hui perdus.

A. L.

DE ECCLESIA SANCTI STEPHANI DE AENTIMONASTERIO, DIOECESIS
LEMOVICENSIS (1).

Ahentum sive Ahenti-monasterium antiquum est in Lemovincio castrum, urbis nomine insignitum murisque circumseptum temporibus Caroli septimi regis (2). Castri hujus prima jecisse fundamenta dicitur Francorum rex post devictos et ab Aquitanie partibus pulsos Saracenos (3), referente cronico Lemovicensi manuscripto hoc in loco prædictum regem Ahentum, Saracenorum ducem, bello superasse ejusque castrum dirupisse et in memoriam partæ victoriæ novum castrum devicti ducis nomine Ahentum extruxisse (4).

(1) En marge : *De Aenti monasterio diœcesis Lemovicensis hæc scripsi anno 1681.*

(2) Plus probablement au début de ce règne qu'à la fin.

(3) Dagobert II ou III (et non I), entre 741 et 746 comme l'a démontré Baluze dans ses *Remarques sur la Table de Collin*, p. 87.

(4) La source de cette tradition est non point une chronique mais la *Vie de saint Psalmet, ermite*.

Urbi Ahentinæ imminet vicinus mons et præcelsus (1), in cuius vertice antiquorum et dirutorum vestigia extant ædificiorum, quæ ab indigenis loci castrum Saracenorum jam nunc apellantur, et hæc relatio historico concordat et favet conjectura. At cum ex omnibus historiæ gallicæ scriptoribus constet Saracenos in Gallias primum advenisse post annum septingentesimum, huc usque castri Ahentini ædificationem protrahere non sinit vera et indubitata venerabilis viri et sanctitate conspicui Psalmidii eremitæ historia (2). Hic enim natione Hybernus vel Scotus, quod aliis magis placet, Brandani abbatis discipulus, solitudinis ergo mare trajiciens et ad oras Santonicas (3) applicans (4), beatum Leontium tunc Sanctonensium antistitem (5) invisit; hujus hortatu in proposito firmatus, desertum tunc Lemovicum solum penetravit in ejusque silvis delituit prope Ahentinum castrum et post aliquot annos e vivis est sublatus. In ecclesiam Ahentii-monasterii corpus ejus illatum miraculis illam honestavit; et ad hunc usque diem hujus reliquiæ ibidem asservantur et cum magno gratiarum fœnore, pia populorum veneratione coluntur et frequentantur. De eo sic scribit Bernardus Guidonis, episcopus Lodevensis, numero 53^{mo} *De Sanctis diæcesis Lemovicensis* (6): *Psalmidius in monasterio Ahentensi crebris miraculis se esse demonstrat ibique colitur et veneratur. Hic cardiacam passionem habentibus magis opitulatur* (7). Sancti Psalmidii meminit martyrologium gallicanum, die 13^a junii, et iterum in supplemento. Cum autem Brandanum abbatem, Psalmidii magistrum, circa annum 570 floruisse doceat Tritemius, beatusque Leontius Sanctoneu-

(1) Appelé aujourd'hui Saint-Pierre-Château.

(2) Né vers 630, à ce que dit Collin, *Vies des Saints du Limousin*, p. 485. A ce sujet, voyez une des notes qui suivent.

(3) Les plages de la Saintonge, entre l'embouchure de la Gironde et celle de la Charente.

(4) Le texte porte *apellans*.

(5) L'épiscopat de saint Léonce est constaté pour les années 625 et 626. (Voyez Gams, *Series*). Comment dès lors saint Psalmet, né vers 630, a-t-il pu connaître saint Léonce? Voyez d'ailleurs plus loin comment notre auteur essaye de concilier ces faits contradictoires. — BONAVENTURE DE SAINT-AMABLE, *Annales*, 199, prétend qu'il s'agit de Léonce II, archevêque de Bordeaux de 542 à 564. Dès lors saint Psalmet pourrait avoir été disciple de saint Brandan qui, au dire de Baronius (Annotations sur le martyrologe romain), vivait encore en l'année 570.

(6) Voyez, en effet, ap. LABBE, *Bibl. nova*, I, 635.

(7) En marge : *Vide Godefridum Vosiensem de sancto Psalmidio*. — Au chap. XV de sa chronique, Geoffroi de Vigeois nomme saint Psalmet parmi les saints célèbres en Limousin, mais rien de plus.

sium episcopus concilio Rhemensi anno 630 (1) subscripsisse legatur, hinc eruere licet circa hæc tempora Psalmodium eremitam vixisse prope Ahentinum castrum continuoque refellitur opinio de ejus serotina ædificatione, post ejectos e Gallia et Aquitania Saracenos, nisi forte quis dicat vulgaris et infimæ notæ scriptorem omnes barbaras nationes Gotorum, Saracenorum, Normanorum iis sæculis Gallias vicissim infestantes Saracenorum nomine donasse, quod et aliis historicis accēsisse non latet (2).

Quidquid sit de Ahentini castri initio, certum est illud extitisse et habitatorum frequentia ornatum saltem circa annum 600. Quoad vero ejus ecclesiam, quæ nunc a canonicis sæcularibus inservitur, an monachorum an canonicorum regularium sæculariumve fuerit ab initio, multum ambigitur. Pro regularibus sive canonicis sive monachis stat temporum priscorum usus ipsumque Ahentini monasterii nomen; accedit testimonium Adhemari, monachi sancti Eparchii. Sic enim in cronico suo scribit (3) : *Alduinus autem episcopus monasterium Sancti Stephani Agentense, quod Aldegerius ornate disposuerat in magna caterva (4) monachorum antequam moriretur, per triennium suadente diabolo destruxit et ibi canonicos restituit. Hac de noxa Lemovicum. intru urbem monachos in ecclesia sancti Martini regulæ subditos aggreare curavit.* Hinc patet monasterium Sancti Stephani Ahentense (quod certe amanuensis incuria Agentense hic appellatur) prius a canonicis fuisse inhabitatum, referente Ademaro Alduinum episcopum canonicos ibidem restituisse monachosque ab Aldegaro prædecessore suo introductos expulisse. Frequentes autem fuere priscis sæculis tales monasteriorum mutationes a canonicis ad monachos, a monachis ad canonicos. Extat hac de re exemplum in cronico Lemovicensi (5). Monasterium enim Sancti Marcialis a canonicis, pro quibus fuerat constructum, ad mona-

(1) 625 et non 630.

(2) En marge : *In antiquo martirologio monasterii Sancti Petri de Solemniaco sic habetur : 22 martii commemoratio fratrum defunctorum Sancti Stephani Ahentensis monasterii.*

(3) *Voy. Hist. de Fr.*, X, 147.

(4) Le sens voudrait *in magnam catervam*.

(5) Le passage reproduit quelques lignes plus bas, semble prouver que l'auteur veut parler de la *Commemoratio*. ... d'Adémar de Chabannes, où pourtant on lit seulement *mutatus est canonicalis habitus in monasticum*. sous la date de 818, éd. Duplès-Agier, p. 1. (Cf. *Gallia Christ.*, II, 305) — D'autres chroniqueurs, et en particulier le continuateur de Bernard Itier (éd. Duplès-Agier, p. 122) le placent à l'année 840.

chos transivit anno 840, *mutato*, inquit, *habitu canonicali in monacalem habitum et sanctæ religionis vitum*.

Quoniam vero tempore factæ fuerint hæ canonicorum et monachorum mutationes et innovationes in monasterio Ahentensi, potest conjici ex cathalogo episcoporum Lemovicensium (1). Aldegerius enim sen Hildegardus et Hilduinus episcopi proxime sibi successerunt. Fratres fuere et filii Geraldî vicecomitis Lemovicensis; fratres etiam alios habuerunt, Guidonem videlicet stirpis cæterorum vicecomitum progenitorem, et Aymericum, a quo genus nobilissimum dominorum Rupecavardi (2) prodiit. Prior sedebat Hildegarius anno 958 (3), qui monachos induxit durante pontificatu; hanc enim eum fecisse mutationem legitur. Et Hilduinus, frater ejus et successor, consecratus fuit in episcopum anno 992 (4). Cum autem Hilduinus canonicos restituerit, monachis expulsis triennio ante obitum suum, et hac noxa diluenda abbatiam Sancti Martini Lemovicensis rædificaverit (*sic*) monachosque ibidem aggregaverit, ex Adhemaro (5) supra memorato quod contigisse scimus sub primis undecimi sæculi annis. Sic enim habetur in cronico manuscripto abbatiae Sancti Martini circa annum Domini 1012 (6): *Hilduinus episcopus rædicator, præfecit hic primum abbatem Radulphum, monachum Tutellensem qui fuit de genere militum de Chantamila prope Agedunum* (7). Hinc sequitur monachos ab Ahentiuo monasterio pulsos saltem ante annum 1012; quo anno creditur Hilduinus e vivis abiisse. De cujus obitu sic habetur in eodem cronico Sancti Martini (8):

(1) De Bernard Gui, publ. par LABBE, *Bibl. nova.*, II, 268.

(2) Les vicomtes de Rochechouart sortis, en effet, d'Aymeric Ostrofranc, fils de Géraud, vicomte de Limoges. Cette filiation a été établie, pour la première fois, par Le Laboureur, *Mém. de Castelnau*, t. III, p. 223 de l'édition de Bruxelles.

(3) L'épiscopat de Hildegaire ne se constate pas avant l'année 969. Il est possible cependant qu'il ait succédé dès 963 à Ebles.

(4) Il fut coadjuteur de son frère dès 990.

(5) Le texte porte *Ademacho*. L'auteur a voulu écrire sans aucun doute *ex Ademaro monacho*.

(6) Cf. en effet, *Hist. de France*, t. XXI, 794 où il y a : *Circa annum MXV dominus Helduinus præfecit hic primum abbatem Radulphum, monachum Tutellensem. Et fuit de genere militum de Cantamioula juxta Agedunum*.

(7) Chantemille, commune d'Ahun (*Agedunum*), arrondissement de Guéret (Creuse).

(8) Ce passage n'est point reproduit dans les *Historiens de France* Voyez pourtant t. XXI, p. 793, note 3. — Cf. *ibid.*, X, 153, la chronique d'Adémar de Chabannes, où le même fait est mentionné. Mais les éditeurs ont traduit *Agento* par Ahun.

Hilduinus episcopus apud Haentum (sic) decessit et hic fuit apportatus et sepultus. Quia tamen antiqua perirunt hujus ecclesiæ documenta, agente temporum vel forte etiam hominum invidia, pristinum illius statum ediscere nemo valet. Fateor omnes quæ ibi reperiuntur cartas de canonicis constanter agere, sed illæ duodecimum sæculum non excedunt. Certe Carolum magnum hujus ecclesiæ fuisse fundatorem legimus in bulla quadam Sixti quarti, pontificis maximi anni 1475, ubi ait fuisse dedicatam beatæ Mariæ, sancto Stephano, sancto Psalmodio confessori, et per claræ memoriæ Carolum magnum, Francorum regem illustrem, et bonæ memoriæ Turpinum, episcopum Lemovicensem (1), fundatam et per comitem Marchiæ ac alios quamplures augmentatam (2). Sed quæ fides tali narrationi habenda sit viderint alii. Mihi quidem satis compertum videtur canonicos sæculares hac in ecclesia fuisse stabilitos saltem circa annum 1100 vel paulo inferius, docente donatione Eustorgii episcopi Lemovicensis (quæ est anni 1120) illos tunc fuisse canonicos sæculares. Quod autem non altius repetenda sit canonicorum sæcularium origo, innuere videtur bulla Hadriani papæ quarti inferius exscribenda. Mos enim fuit his sæculis, post erectionem æcclesiarum sive canonicorum sive monachorum, litteras apostolicas expetere quas in abbatibus bullam foundationis solemus appellare. Iis litteris solebat pontifex nominatam ecclesiam sub sancti Petri auspiciis et protectione suscipere, facta bonorum omnium talis ecclesiæ enucleata numeratione. Hujusmodi vero unam (3) reperimus in archivio capituli, quæ est anni 1154 et sic se habet.

(*Suit copie de la bulle d'Adrien IV en faveur de l'église d'Eymoutiers, ex originali* (4).

(1) Turpin d'Aubusson, évêque de 905 à 944. Voyez la note suivante.

(2) En marge : *Falso exponit hanc ecclesiam per Karolum magnum et Turpinum episcopum fundatam. Turpinus enim sedebat anno 914 et Karolus magnus obiit anno 814. Temporibus Turpini regnabat Karolus cognomento simplex.*

(3) Le texte porte *nullam*.

(4) Elle est datée : *Datum Romæ apud Sanctum Petrum... sexto kalendas januarii... anno millesimo centesimo quinquagesimo quarto, pontificatus vero domini Adriani quarti pontificis anno primo.* — Elle énumère comme possédés par l'église d'Eymoutiers, *juste et canonice*, les églises et domaines suivants : *ecclesiam Stæ Mariæ de Ahento, eccl. Sti Petri de Castello, eccl. Sti Stephani de Brenac, capellam Sti Michaelis de Doms (auj. Doms), cap. Sti Vincentii de Foresta, eccl. Sti Sebastiani de Ramnac (auj. Rempnac), cap. Sti Laurentii de Foresta, cap. de Buisin, eccl. Sti Amandi, eccl. Sti Petri de Onia (auj. Augne),*

Hac longa subjectarum ecclesiarum, decimarum et curtum serie haud ignobilem fuisse ecclesiam Sancti Stephani Ahentensem satis superque innotescit. Triginta in ea canonicos extitisse colligitur ex rescripto Gregorii papæ IX (1). Graviter enim queritur pontifex quod propria autoritate, non requisito Lemovicensis episcopi assensu, triginta canonicorum numerum ad viginti coegerint canonici hujus ecclesiæ; imo, sequentibus temporibus, diminutis forte ecclesiæ redditibus, aliud canonicorum edictum quatuor canonicos de numero tulit, ita ut sexdecim solummodo remanerent; quod quidem edictum Alexandro quarto pontifici oblatum et rescripto ejus (quod est 3 idus aprilis, pontificatus anno primo (2), ad Aimericum episcopum Lemovicensem pro confirmatione transmissum, decreto dicti præsulis roboratur anno 1475, post præpositum quindecim inibi esse canonicos, cantorem et sacristam et decem et octo vicarios refert. Sed iis diebus reperiuntur solummodo tres supra decem canonici cum præposito, duabus præbendis suppressis pro stipendiis cantorum seu musicorum, vicarii intidem ad inferiorem numerum redacti ut potioribus redditibus donati magis assidue Domino redderent famulatum, solius et unius ecclesiæ servitio mancipati. Non prætermittam asserere multos et iusignes viros tum nobilitate generis tum dignitate culminum tum etiam morum et scientiarum fulgore decoratos inter præpositos et canonicos suos numerasse ecclesiam Ahentensem. Præpositorum seriem, prout ex documentis colligi potuit, jam afferam postquam annotavero ibi fuisse canonicos non paucos ex familiis nobilibus et insignibus totius provinciæ et præcipue familiarum *de Comborn, d'Aubusson, de Ventadour, de Pierrebuffière, de Laron, de Bernard, de David, de Vassinhac, de Bonneval, de la Porte, de Chalucet, de Brosse, de la Poumèlie, de Rubent, de Romanet, de Pichard, de la Grange*. Unum Petrum Roderii in medium vocabo qui ex canonico Ahentensi Carcassonnensis episcopus consecratus in præamata ecclesia anniversarium perpetuum indixit anno 1324.

eccl. Sti Petri de Bellomonte (auj. Beaumont), *cap. et villam Stæ Mariæ Magdalænæ de Belloloco* (auj. Beaulieu), *eccl. Sti Juliani, cap. Sti Pardulphi de Iaront*, *eccl. Sti Christophori de Tauron*, *eccl. Sti Præjecti de Jartaudis* (auj. Saint-Priest-de-Jartoudeix), *cap. Sti Nicolai de Exidolio* (auj. Excideuil), *cap. Stæ Crucis de Exandonis* (auj. Issandon), *quidquid juris in ecclesia de Cômbar, curtem et partem decimarum de Nobiliaco, curtem de Castello, curtem de Villa Monteix, curtem de Brenat cum omnibus pertinentiis tam prædictarum ecclesiarum quam curtum*.

(1) Pape de 1227 à 1241.

(2) Par conséquent le 11 avril 1253.

Serie præpositorum (1)

Adhemarus præpositus.....	anno	1120
R.....	—	1190
Guido <i>Duchen</i> (2).....	—	1215
G. <i>de Bernard</i>	—	1221
Guido de Ussello.....	—	1231
R. <i>de Sarra</i> n.....	—	1237
Reginaldus <i>d'Aubusson</i>	—	1254
Petrus de Capella, cardinalis episcopus		
Prænestinus.....	—	1290
Petrus de Piperno.....	—	1293
Thomas de Ceccano.....	—	1295
Petrus <i>d'Auroca</i>	—	1330, 1339
Petrus Beset.....	—	1347
Ranulphus <i>de Pompadour</i>	—	1362
Guillelmus de Roffiliaco.....	—	1369
Joannes de Civeria.....	—	1378
Joannes de Corcellis.....	—	1380, 1381
Joannes de Crosso, episcopus Lemovicensis,		
cardinalis episcopus Prænestinus.....	—	1382, 1383
Joannes de Brossa (3). Obiit.....	—	1385
Hugo de Sancto Exuperio, 1391, 1400. Obiit		
1430, fuit canonicus et comes ecclesiæ colle-		
giatæ almi martiris Juliani Brivatensis (4).		
Jacobus <i>de Comborn</i>	—	1431, obiit 1447
Antonius <i>Crespin</i>	—	1446
Joannes de Dixmis.....	—	1448
Guillelmus <i>de Layens</i>	—	1450
Fulcaldus <i>de Pierrebuffière</i>	—	1451
Bertrandus <i>d'Aubusson</i>	—	1485
Fulco <i>de Pierrebuffière</i>	—	1496, 1500

(1) Au tome 184 du fonds Gaignières à la Bibliothèque nationale (f^{os} 345 et 349), on trouve divers titres sur la Fontmacaire d'Eymoutiers et une liste des prévôts qui a été dressée par Léonard Bandel, chanoine de Limoges et correspondant habituel de Gaignières. — Bonaventure de Saint-Amable a aussi dressé une liste de ces prévôts (*Annales*, p. 200). On en trouvera une autre un peu plus loin, empruntée aux manuscrits de l'abbé Legros.

(2) Il faudrait peut-être corriger *Ducher*, nom fréquent en Limousin.

(3) En marge : *Oriundus, ut putatur, ex nobili domo de la Brossa in superiori Alvernia prope Sanctum Florum.*

(4) Brioude en Auvergne.

(1).....	—	
Antonius de Bernard.....	—	1514
Antonius de David.....	—	1530
Melchior de David.....	—	1582, obit 1628
Jozias de la Poupémie.....	—	1627
Rolandus de la Poupémie.....	—	1640
Melchior de la Poupémie.....	anno [1666]	(2)
Gilbertus Urion.....	—	(?)
N. de Barny.....	—	(?) (3)

[Reliquiæ insignes].

Inter insignes hujus ecclesiæ reliquias præcipua habetur mamilla sanctæ Annæ, matris Virginis Genitricis Dei Mariæ, huc apportata ab ecclesia parochiali sub ejus invocatione dedicata ob ingruentes forte bellorum motus. Venerabilis hæc beatæ Annæ mamilla haud ignota fuit Bernardo Guidonis. Sic enim scribit numero 60^o *De sanctis diocesis Lemovicensis* (4) : *Sanctæ Annæ mamilla qua Dei genitricem Mariam virginem aluit et lactavit, habetur, veneratur et manifeste ostenditur infra cristallum in ecclesia sanctæ Annæ, in loco sic ab ipsa Anna denominato.*

(Communiqué par M. A. Leroux, archiviste de la Haute-Vienne, et annoté par lui. — Pour mettre ce document à la portée de tous les lecteurs, nous le faisons suivre d'une traduction française).

(1) En marge : *Il doit y avoir icy un Jean de Pierrebuffle, dont un aete* (p. 6^{re} de l'extrait des Archives de l'abbaye de Saint-Martin de Limoges) *passé en 1503. Peut-être s'est on trompé de nom, car il y est parlé d'un Fulcaudus de Pierrebuffle, neveu du dit Jean.*

(2) Cette date nous est fournie par le *Nobiliaire de la généralité*, t. III, p. 358.

(3) Dans sa notice sur Gabriel Ruben (1881), M. l'abbé Arbellot prétend que celui-ci fut élu prévôt par les chanoines d'Eymoutiers le 30 juin 1673, et ajoute : « Il ne paraît pas qu'il ait gardé longtemps cette prévôté. » — Il y a même lieu de croire que Ruben ne l'accepta pas, puisque ni l'abbé Legros (comme le remarque M. l'abbé Arbellot) ni Pierre de Saint-Brunon ne le mentionnent.

(4) Voy. en effet ap. LABBE, *Bibl. nova.*, t. I, p. 636.

HISTOIRE ABRÉGÉE DU CHAPITRE D'EYMOUTIERS

PAR PIERRE DE SAINT-BRUNON, RELIGIEUX FEUILLANT

(1631)

L'Église Saint-Etienne d'Eymoutiers, diocèse de Limoges

Ahentum ou Eymoutiers est une ancienne place forte du Limousin, honorée du titre de ville et entourée de murailles sous le règne du roi Charles VII (1). Les premiers fondements de cette citadelle furent jetés, dit-on, par le roi des Francs (2), après la défaite des Sarrazins et leur expulsion des provinces d'Aquitaine; et d'après le récit *d'un manuscrit du temps, conservé à Limoges*, c'est dans ce lieu que le roi, précédemment nommé, vainquit Ahentus, chef des Sarrazins, rasa sa forteresse, et, en mémoire de cette brillante victoire, éleva une nouvelle citadelle, qu'il appela Ahentum, du nom du roi vaincu.

La ville d'Ahentum (Eymoutiers) est dominée par une montagne voisine très élevée, au sommet de laquelle se trouvent les débris de monuments anciens et ruinés, que les habitants du pays n'appellent plus maintenant que « Château des Sarrazins » (3); ainsi, cette conjecture s'accorde avec l'exposé du manuscrit plus haut cité et donne du poids à son témoignage.

Mais, comme il est certain, d'après tous les auteurs d'histoire de France, que les Sarrazins ne pénétrèrent pour la première fois dans les Gaules qu'après l'an 700, faire remonter jusqu'à cette époque l'origine de la forteresse d'Ahentum est chose impossible : l'histoire véritable et incontestable de l'ermite Psalmet, homme entouré de vénération et remarquable par sa sainteté, ne le permet pas. Car, ce saint personnage, Irlandais d'origine ou Écossais, comme il plaît davantage à d'autres de le croire, disciple de l'abbé Brandanus, poussé par l'amour de la solitude,

(1) Charles VII fut sacré à Reims le 17 juillet 1429, par l'intervention providentielle de Jeanne d'Arc, et mourut le 22 juillet 1461.

(2) Dagobert II, mort en 678, ou Dagobert III, mort en 715. D'aucuns prétendent qu'il s'agit ici de Charles Martel, le vainqueur de Poitiers (732).

(3) Aujourd'hui Saint-Pierre-Château, ancienne paroisse située à l'est de la ville.

traversa dans ce dessein les mers et aborda aux plages de la Saintonge; il vint trouver le bienheureux Léonce, alors évêque de Saintes : exhorté par ce prélat à poursuivre son dessein, il s'engagea, décidé, dans la province du Limousin, alors déserte, et se cacha dans ses forêts, près d'*Ahentum* (Eymoutiers) (1), où il mourut quelques années après.

L'église d'Eymoutiers (2) reçut ses dépouilles mortelles, et les miracles qui s'y firent la rendirent bientôt célèbre; jusqu'à ce jour, ses reliques sont conservées dans ce lieu : les peuples les honorent et les visitent avec une pieuse vénération, emportant toujours avec eux un grand nombre de grâces.

Voici ce qu'écrit, sur ce saint, Bernard Gui, évêque de Lodève, au n° 53 de son livre, sur « les saints du diocèse de Limoges » : — « Psalmet proclame lui-même, par ses nombreux miracles, qu'il est dans le monastère d'Ahentum : il y est, en effet, honoré et vénéré. On l'invoque surtout pour ceux qui souffrent des maux d'estomac. » — Le *Martyrologe Gallican* fait mémoire de saint Psalmet le 13 juin, et une fois encore dans le supplément.

Mais, comme Tritémius assure que l'abbé Brandanus, le maître de saint Psalmet, vivait vers l'an 570 environ; comme d'autre part on lit que le bienheureux Léonce, évêque de Saintes, souscrivit au concile de Reims, tenu en 630 (3), il suit de là qu'on peut fixer vers ce temps l'époque où vivait l'ermite Psalmet, près de la ville d'Ahentum; et sur le champ croule l'opinion de ceux qui voudraient faire remonter la fondation de cette même ville plus tard, après l'expulsion des Sarrazins de la Gaule et de l'Aquitaine; à moins d'admettre, supposé qu'on attribuât cette fondation aux Sarrazins, qu'un écrivain vulgaire et mal informé n'ait compris, sous la dénomination de Sarrazins, toutes les hordes barbares des Goths, des Sarrazins, des Normands qui, dans ces siècles, infestaient tour à tour les Gaules; erreur qu'il n'est pas inouï de rencontrer chez d'autres historiens.

Malgré les ténèbres qui obscurcissent l'histoire de l'origine de la ville forte d'Ahentum, il est certain qu'elle a existé et qu'elle a commencé à se peupler au moins vers l'an 600. Quant à son église, qui se trouve aujourd'hui desservie par des chanoines séculiers, qu'elle l'ait été, depuis le commencement, par des

(1) Dans les bois de Grigeas, commune de Doms, sur les bords de la Combade, à l'endroit où on a élevé un petit oratoire.

(2) Saint Psalmet est le patron d'Eymoutiers. La fête religieuse est célébrée le 13 juin. La frairie ou ballade se tient le dimanche suivant.

(3) 625 et non 630 (d'après Gams, *Series*).

moines ou des chanoines réguliers ou séculiers, c'est une question qui laisse beaucoup de place à la controverse. L'usage des temps anciens et le nom lui-même de « monastère d'Ahentum » plaident en faveur des réguliers, moines ou chanoines : à l'appui de cette assertion, vient le témoignage d'Adhémar, moine de Saint-Eparchius. Voici ce qu'il écrit dans sa chronique : — « L'évêque Alduin, inspiré par l'esprit du mal, mit trois ans à détruire le monastère de Saint-Etienne-d'Agentum qu'Aldegerius avait parfaitement établi, en le laissant, avant de mourir, entre les mains de nombreux moines. Alduin y *rétablit* les chanoines. En réparation de ce préjudice, il prit soin de réunir, dans son église de Limoges, ces moines, qu'il soumit à la règle de Saint-Martin. »

D'après ce récit, il est hors de doute que le monastère d'Ahentum (qui, certainement par erreur de copiste, est ici nommé Agentum), a été d'abord habité par des *chanoines*, car, au rapport d'Adhémar, l'évêque Alduin *rétablit* les chanoines dans ce monastère et renvoya les moines qu'avait introduit Aldegerius son prédécesseur. De tels changements opérés dans les monastères n'étaient pas rares dans les siècles passés; tantôt ils allaient des chanoines aux moines, tantôt des moines aux chanoines. Un semblable exemple se lit dans la chronique de Limoges. Le monastère de Saint-Martial passa, en effet, en l'an 840, des chanoines, pour lesquels il avait été construit, aux moines. — « L'habit de chanoine, dit la chronique, fut changé en l'habit de moine, et la vie qu'on mena fut la vie monacale. »

Mais à quelle époque précise furent faits ces changements alternatifs des chanoines et des moines et ces innovations que nous voyons se produire dans le monastère d'Ahentum ? On peut l'établir à l'aide du catalogue des évêques de Limoges.

Aldegerius, en effet, ou Hildegard et Hilduin, tous deux évêques, se succédèrent l'un après l'autre. Ils étaient frères et fils de Gérard, vicomte de Limoges ; ils avaient aussi d'autres frères, à savoir : Gui, chef de la famille des vicomtes de Limoges, et Aymeric, de qui est sortie la très noble famille des seigneurs de Rochechouart. Le premier, Hildegard, siégeait en 958 ; pendant son épiscopat, il introduisit les moines ; on lit, en effet, que c'est lui qui opéra ce changement. Hilduin, son frère et successeur, fut consacré évêque en 992. Il *rétablit* les chanoines et chassa les moines, trois ans avant sa mort ; et, pour réparer cette perte, il reconstruisit l'abbaye de Saint-Martial et y réunit les moines. Or, d'après Adhémar, plus haut cité, nous savons que ce fait eut lieu dans les premières années du *x^e* siècle, et, pour le prouver,

voici ce que raconte un manuscrit du temps de l'abbaye de Saint-Martin, sur des faits qu'il place en l'an du Seigneur 1012 : — « L'évêque Audoin, restaurateur de l'abbaye Saint-Martin, établit premier abbé Radulphe, moine de Tulle, qui sortait d'une famille de guerriers originaire de Chantemille, près Ahun (1) ».

Il suit de ce fait que les moines furent chassés du monastère d'Ahentum, au moins avant l'année 1012 : année qu'on fixe, suivant le sentiment commun, pour l'époque de sa mort. Au sujet de sa mort, voici ce que nous lisons dans la même chronique : — « L'évêque Hilduin mourut (*sic*) à Ahentum; il y fut transporté et enseveli. »

Depuis que les vieux documents de cette église sont perdus par le malheur des temps ou peut-être même par la jalousie des hommes, personne ne peut faire connaître l'ancien état de ce chapitre. Tous les écrits qu'on y a découverts, parlent, je l'avoue, constamment des chanoines, mais ils ne sont pas plus loin que le XII^e siècle. Il est certain que Charlemagne fut un fondateur de cette église; nous le lisons dans une bulle de Sixte IV, souverain pontife, occupant le Saint-Siège en 1475; on y lit que cette église fut dédiée à la bienheureuse Marie, à saint Etienne, à saint Psalmet, confesseur; qu'elle fut fondée par Charlemagne, noble roi des Francs, d'illustre mémoire, et par Turpin, évêque de Limoges, de pieuse mémoire, et qu'elle fut enrichie par le comte de la Marche et d'autres nombreux bienfaiteurs.

Mais quelle créance faut-il ajouter à un semblable récit?

Que les autres en pensent ce qu'ils voudront; pour moi, il me semble assez suffisamment prouvé que les chanoines furent installés dans cette église, au moins vers l'an 1100 ou un peu moins; l'acte de donation d'Eustorge, évêque de Limoges (qui est daté 1120), nous révèle l'existence des chanoines à cette époque.

La Bulle du pape Adrien IV, dont nous allons donner plus bas la teneur, semble dire qu'il ne faut pas faire remonter plus haut l'origine des chanoines séculiers. Car c'était un usage de ce temps, de demander, après l'érection d'un chapitre, soit de chanoines soit de moines, des lettres apostoliques, que nous appelons habituellement bulle de fondation, dans les abbayes. Dans ces lettres, le souverain pontife avait coutume de mettre sous les auspices et sous la protection de saint Pierre, l'église désignée, après avoir fait l'énumération exacte et précise de tous les biens de cette église. Nous en avons trouvé une de ce genre

(1) Ahun (Creuse), arr. de Guéret. — Chantemille, village de la commune d'Ahun.

dans les archives du chapitre. Elle est de l'an 1154 et voici ce qu'elle contient :

.....
.....
.....

Le chapitre d'Eymoutiers possède, justement et canoniquement, les églises et domaines suivants (1) : les églises de Sainte-Marie d'Eymoutiers, de Saint-Pierre-Château, de Saint-Etienne de Brenac. — Les chapelles de Saint-Michel de Doms, de Saint-Vincent-la-Forêt. — L'église de Saint-Sébastien de Rempnat. — Les chapelles de Saint-Laurent-la-Forêt, de Buisin (2). — Les églises de Saint-Amant, de Saint-Pierre d'Augne, de Saint-Pierre de Beaumont. — La chapelle et ville de Sainte-Marie-Magdeleine de Beaulieu. — L'église de Saint-Julien. — Les chapelles de Saint-Pardoux, de Laront. — Les églises de Saint-Christophore, de Tauron, de Saint-Priest-Jartoudeix. — Les chapelles de Saint-Nicolas d'Exideuil (3), de Sainte-Croix d'Issandon. — Toutes les propriétés de Combes (4), le domaine et une partie des revenus de Noblac (5), le domaine du Petit-Chatelet, de Villemonteix (6), de Brénat (7) avec toutes les dépendances tant des églises que des domaines mentionnés précédemment.

Cette longue énumération d'églises, de chapelles et de bénéfices appartenant au chapitre, suffit et au-delà pour faire remarquer que l'église de Saint-Etienne d'Ahentun n'avait pas une petite importance. D'après un rescrit du pape Grégoire IX, le chapitre comptait trente chanoines. Car le Pontife se plaint vivement de ce que les chanoines de cette église, de trente, qui était leur nombre, se soient réduits à vingt, et cela de leur propre autorité, sans en demander l'autorisation à l'évêque de Limoges : bien plus, un peu plus tard, les revenus du chapitre ayant sans doute diminué, par un autre règlement, les chanoines retranchèrent quatre titres, de sorte qu'ils ne restaient plus que seize. Ce règlement, présenté au pape Alexandre IV, fut transmis avec le rescrit de ce pape (rescrit qui est du 3 des ides d'avril,

(1) Voir plus loin tous ces noms de lieux identifiés.

(2) Lisez : Bussy, commune d'Eymoutiers ; autrefois paroisse.

(3) Lisez : Excidioux, commune de Saint-Gilles-les-Forêts ou de Neuviç.

(4) Probablement Combas, commune d'Eymoutiers.

(5) Noblat, paroisse de Saint-Léonard.

(6) Villemonteix, commune de Bujaleuf ou d'Eymoutiers.

(7) Lisez : Brenac.

première année de son pontificat) à Aymeric, évêque de Limoges pour recevoir le « Confirmatur ».

Le décret de ce prélat (décret daté de l'an 1475)(?), corrobore le témoignage du règlement fait par les chanoines, car il dit expressément qu'il y avait dans le monastère, outre le prévôt, quinze chanoines, un chantre, un sacristain et dix-huit vicaires. Mais de nos jours, on ne compte plus que treize chanoines et le prévôt, car deux prébendes ont été supprimées, pour rémunérer les chantres ou les musiciens; les vicaires eux aussi furent réduits à un nombre inférieur, afin que, gratifiés de revenus plus abondants, ils servissent le Seigneur plus assidûment, chargés qu'ils étaient de n'administrer qu'une seule église.

Je n'oublierai pas de le faire remarquer, le chapitre d'Eymoutiers compte, parmi ses prévôts et ses chanoines, de nombreux personnages, aussi remarquables par la noblesse de leur sang et par leur mérite aux hautes charges, que par l'éclat de leur science et de leurs vertus. Je vais donner tout à l'heure la liste des prévôts, que j'ai dressée de mon mieux, d'après les documents que j'ai eus à ma disposition, mais auparavant, je ferai remarquer ici que beaucoup de chanoines étaient issus des nobles et illustres familles de toute la province et surtout : des familles de Comborn, d'Aubusson, de Ventadour, de Pierrebuffière, de Laron, de Bernard, de David, de Vassinhac, de Bonneval, de La Porte, de Chalucet, de Brosse, de La Pomélie, de Ruben, de Romanet, de Pichard, de La Grange. Je ferai une mention toute spéciale de l'un d'eux, Pierre de Roderius, qui, de chanoine d'Eymoutiers, élu évêque de Carcassonne, prescrivit en l'an 1324, un anniversaire à perpétuité, dans l'église qu'il avait la première aimée.

Catalogue des Prévôts (1).

Adhémar, prévôt en	1120
R.....	1190
Gui de Duchen... ..	1215
Gui Bernard.....	1221
Gui d'Ussel.....	1231
R. de Sarrau.....	1237

(1) Pour la liste des prévôts d'Eymoutiers, voir aussi Legros et le P. Bonaventure, t. III, p. 200. Voir à la fin de ce recueil l'énumération de Legros ; il corrige et complète la présente liste.

Réginald d'Aubusson.....	1254
Pierre de La Chappelle, cardinal évêque de Préneste	1290
Pierre de Piperna.....	1293
Thomas de Ceccano.....	1295
Pierre d'Auroca.....	1330-1339
Pierre Beset.....	1347
Raoul de Pompadour.....r.....	1362
Guillaume de Roufllhac.....	1369
Jean de Civeria.....	1378
Jean de Courcelles.....	1380-1381
Jean de Cros, évêque de Limoges, cardinal évêque de Préneste.....	1382-1383
Jean de Brosse, mourut en.....	1385
Hugues de Saint-Exupère, 1391, 1400, mourut en fut chanoine et comte de l'église collégiale de Saint- Julien de Brive.	1430
Jacques de Comborn, 1431, mourut en.....	1447
Antoine Crespin.....	1446
Jean de Dixmis.....	1448
Guillaume de Layens.....	1450
Foucauld de Pierrebuffière.....	1451
Bertrand d'Aubusson.....	1485
Foulques de Pierrebuffière.....	1496-1500
.....	
Antoine de Bernard.....	1514
Antoine de David.....	1530
Melchior de David, 1582, mourut en.....	1628
Josias de La Pomélie.....	1627
Roland de La Pomélie.....	1640
Melchior de La Pomélie.....	1666
Gilbert Urion.....	(?)
N. de Barny.....	(?)

Reliques insignes.

Parmi les insignes reliques de cette église, la mamelle de sainte Anne, mère de la Vierge Marie, Mère de Dieu, est considérée comme la principale. Elle y fut apportée de l'église paroissiale dédiée à sainte Anne, à cause sans doute des dangers de la guerre. Cette précieuse mamelle de sainte Anne ne fut pas inconnue à Bernard Gui. Voici ce qu'il écrit au numéro 60 de

son livre sur « Les Saints du diocèse de Limoges » : — « La mamelle de sainte Anne, qui allaita et nourrit la Vierge Marie, Mère de Dieu, est gardée, vénérée et montrée publiquement dans un cristal, dans l'église de Sainte-Anne (1), lieu désigné par la sainte elle-même. »

(1) Sainte-Anne, canton d'Eymoutiers. L'église actuelle, construite sur le point le plus culminant, était autrefois une maison de l'Ordre des Templiers ; elle devint plus tard une commanderie de Malte. On voit encore des pierres tombales sur lesquelles sont gravées des croix de Malte. A la porte, à droite en entrant, est placé un sarcophage en pierre, sur lequel repose le corps en granit d'un prieur, revêtu de ses ornements sacerdotaux.

La cure de Sainte-Anne et le prieuré de Saint-Priest dépendaient du monastère d'Uzerche.

Le fort, dont il ne reste plus trace, fut pris par les Ligneurs en 1589. Une ordonnance royale du 15 mai 1836 réunit à la commune de Sainte-Anne, sous la dénomination de Sainte-Anne-Saint-Priest, tout le territoire compris dans la circonscription de l'ancienne commune de Saint-Priest-les-Vergnes.

Dans la commune, se trouve le village de Villevaleix, ancien prieuré de filles de l'ordre de saint Benoît qui relevait, au xv^e siècle, de l'abbaye de Bonnesaignes.

HISTOIRE DU CHAPITRE D'EYMOUTIERS (1)

Par Mathieu VERGNE

Archiviste de la ville de Meymac

(1154-1710)

Différents brefs de Notre Saint-Père le Pape qui annoncent que Charlemagne (2) avec Turpin (3), évêque de Limoges, sont fondateurs du chapitre.

1154. — Bulle d'Adrien, pape (4), par laquelle requis par Adémar (5), prévost et chanoines, il déclare prendre particulièrement sous sa protection le chapitre d'Emoutier; en signe de quoy promet les soutenir et maintenir dans tous les biens dont ils jouissent ainsi que dans tous ceux donnés par les fidèles de l'agrément des pontifes, rois et princes, dont il fait l'énumération ainsi que des bénéfices et églises dépendantes du dit chapitre : 1° L'église de Sainte-Marie d'Emoutier, celle de Saint-Pierre-Château, la chapelle de Saint-Etienne de Brenac, Saint-Michel de Doms, Saint-Vincent de la Forest, Saint-Sébastien de Remnac, Saint-Laurent de la Forest, celle de Bussy, l'église de Saint-Amant, celle de Saint-Pierre d'Augne, de Saint-Pierre de Beaumont, la chapelle de Sainte-Madeleine de Beaulieu, le bourg et l'église de Saint-Julien, la chapelle de Saint-Pardoux de Larron,

(1) L'auteur fit ce travail en 1771. M. Alfred Leroux, archiviste de la Haute-Vienne, fait remarquer avec raison que « c'est un inventaire de pièces et un catalogue de faits plutôt qu'une histoire véritable. » (V. *Chroniqueurs et Historiens de la Marche et du Limousin avant la Révolution*, 1886, p. 56.) Nous avons rangé ces faits dans l'ordre chronologique, en conservant, dans une certaine mesure, l'orthographe et le style de l'auteur. Celui-ci, comme on le verra, manque souvent de clarté et de correction.

(2) Charlemagne, de 768 à 814.

(3) Turpin d'Aubusson, de 905 à 944.

(4) Adrien IV, de 1154 à 1159.

(5) Adémar, 1120-1154.

l'église de Saint-Christophe de Thauron, l'église de Saint-Pierre de Jartoudeix, Saint-Nicolas d'Excidioux, la chapelle de Sainte-Croix d'Alexandrie, les droits que le chapitre a dans l'église de Combas, c'est-à-dire droit de justice et portion de dixmes, les droits qu'ils ont à Noblac, à Château, à Villemonteix, à Brenac avec toutes leurs appartenances, et droit de sépulture dans la même chapelle de Brenac, etc. (1).

Ce pape prononce des anathèmes contre toute personne ecclésiastique qui oserait entreprendre sur les droits du dit chapitre.

Bulle d'Alexandre III, pape (2), par laquelle reconnaissant qu'ayant la charge et administration de l'Eglise universelle dont Dieu l'a pourvu, malgré son indignité, il doit à cette même église, ses secours et sa vigilance apostolique contre les assauts que les méchants pourraient lui livrer, en entreprenant sur ses droits : ayant été prié par ses bien-aimés et chers enfans les vénérables hommes, prévost, chanoines et chapitre d'Eymoutiers aux fins susdites, il leur accorde toute sa protection apostolique et les confirme dans la possession de leurs dixmes et rentes que leur ont transmis leurs fondateurs et que leur a donné l'évêque de Limoges ; notamment dans le fief à eux donné par Rigald d'Esmoutier, dixmes et rentes à Brenac.

1190. — Traité passé entre Etienne, évêque de Limoges (3) et M^{rs} les chanoines de l'église d'Esmoutiers ; par lequel accord est statué que le dit chapitre représentera, dans tous les tems, au dit seigneur Evêque et à ses successeurs Evêques un chanoine d'entre eux, pour luy faire hommage-lige, à cause de la dixme acquise par le dit chapitre du nommé Fugaud d'Esmoutiers, cy-devant de Rigaud, dépendante du fief du dit Evêque ; pareillement pour la dixme de Brenac et pour deux ténemens ; et payera pour droit d'acapt au dit Evêque, à cause de la ditte dixme de Rigaud 66 sols 8 deniers et un sestier de miel. Les églises de Notre-Dame et de Château sont dispensées des dépenses de la visite de l'Evêque. Pourront les dits sieurs chanoines acquérir dans le fief de l'évêché, à tel titre que ce soit, cependant, en demandant à l'Evêque son agrément.

1198. — Bulle de Sa Sainteté Innocent III, pape (4), adressée aux sieurs abbés de Genest et Saint-Alire ; à l'occasion du procès

(1) Tous ces lieux sont identifiés dans la pièce suivante.

(2) Alexandre III, de 1159 à 1181.

(3) Il n'y a jamais eu d'évêque de ce nom à Limoges. Celui qui siégeait à cette époque s'appelait Sebrand Chabot (1179-1198).

(4) Innocent III (1198-1216).

agité entre M^{sr} l'Evêque de Limoges et les sieurs chanoines du chapitre d'Eymoutiers que le pape exhorte de terminer. Il était question que l'Evêque exigeait du chapitre des secours prétendus illégitimes, comme des dépenses dans sa visite.

1207. — Transaction passée entre Sa Grandeur l'Evêque de Limoges (1) et M^{rs} du chapitre séculier de la ville d'Esmoutiers ; sur ce que M^{rs} du chapitre s'étant opposés à l'agrandissement que voulait faire le dit seigneur Evêque à son château d'Esmoutiers (2), ils y consentent par le présent traité en ce que, si le dit seigneur Evêque fait faire un étang et moulin, le poisson lui en appartiendra avec le moulin et cours de l'eau du dit étang au chapitre. En outre, le seigneur évêque leur permet de faire construire une forteresse dans l'enceinte de leur grande église, qu'ils céderont cependant au dit Evêque ou à ses successeurs, s'ils le requièrent. L'Evêque se réserve aussi la liberté de faire faire une église domestique, auprès de son dit château, que les paroissiens des dits seigneurs pourront fréquenter ; les offrandes appartiendront au chapitre.

1226. — Donation faite par M. Gausselin de Sainte-Marie, chevalier, en faveur de M^{rs} du chapitre d'Esmoutiers, Guidon (3), prévost acceptant, de deux emplacements situés entre la porte de M^{sr} l'Evêque et les fours du dit chapitre.

1243. — Innocent IV (4), par sa bulle donnée à Lyon, adressée au doyen du chapitre de Clermont, en faveur du chapitre d'Eymoutiers ; sur l'exposé fait à Sa Sainteté, de la part du dit chapitre d'Eymoutiers, que plusieurs d'entre eux s'absentaient, et qu'il était juste que les présents et assidus, pour vivre plus commodément, eussent part aux distributions quotidiennes des absents, Innocent IV, par sa bulle, fait défense d'assigner aucune distribution quotidienne aux absents, s'ils n'en ont du Saint-Siège, par lettre, le droit d'en jouir indépendamment de leur absence.

(1) Jean de Veirac (1201-1218).

(2) Ce château, était-il situé sur l'emplacement qu'occupe actuellement l'hospice, ou non loin du lieu connu sous le nom de « pré à l'anneau » ? Ce qu'il y a de certain c'est que le château de l'évêque était près de la chapelle des pénitents blancs, et qu'il existe encore aujourd'hui, à Eymoutiers, la rue de l'Evêque et le boulevard des Fossés « derrière le château ».

(Voir A. LEROUX, *Inventaire des archives communales et hospitalières d'Eymoutiers*, p. 108.)

(3) Gui de Bernard (1221).

(4) Innocent IV (1243-1254).

Statuts ou règlements faits capitulairement au chapitre d'Esmoutiers, M. Thomas de Seccan, prévost (1), portant la parole, *(ce titre est écrit d'une manière presque illisible, néanmoins avec précaution nous en avons recueilli ce qui suit)* (2) : 1° Nous voulons et ordonnons que s'il est nécessaire véritablement à un chanoine d'entre nous d'aller étudier, ce qu'il affirmera par serment, qu'il aye part à nos revenus pour sa prébende, jusqu'à la somme de quinze livres annuellement ; 2° que si l'un d'entre nous meurt sans tester, que son revenu venant de notre corps, de la dernière année à proportion de tems, soit appliqué, la moitié à son anniversaire et honneur funèbre et l'autre moitié aux besoins de notre Eglise ; 3° que chaque chanoine aura un mois ou trente jours annuellement pour vacquer à ses affaires personnelles ; 4° que ceux à qui la piété et la dévotion inspireront le désir d'aller à Rome et qu'ils y aillent, qu'ils aient trois mois ; douze jours pour aller à Notre-Dame-du-Puy ; six jours pour aller à celle de Rocamadour, et deux mois pour aller à Saint-Jacques-de-Compostelle ; pendant lesquelles absences nous voulons qu'ils aient part à nos revenus, excepté aux offrandes ; 5° que chaque chanoine récipiendaire donne au chapitre une chape de drap couleur de ciel *(il y a dans le titre : colore sereno)* comme il est d'usage dans notre église, valant six livres ; 6° que chaque récipiendaire voye et examine, en présence de deux chanoines, les vêtements, livres et autres ornements de notre église, de même qu'il aille visiter les lits et draps de la Maison-Dieu d'Esmoutiers *(on voulait par là expliquer l'hôpital)* et que le récipiendaire porte son jugement sur l'état du tout ; 7° qu'il fonde son anniversaire et lègue au chapitre quinze sols de rente pour iceluy ; 8° enfin, pour éviter toute discussion pour la nomination des bénéfices dépendants du dit chapitre, il est destiné à chaque chanoine une semaine pendant laquelle il nommera.

Compromis passé entre M. Thomas Seccan, prévost du chapitre séculier de la ville d'Esmoutiers avec M^{re} de son corps, acceptant par M. Pierre des Cordes, chanoine leur syndic ; sur lequel les dits sieurs du dit chapitre prétendaient que le sieur prévost leur fesoit griefs aux articles cy-après détaillés : 1° parce que le dit seigneur prévost occupoit des maisons appartenantes au chapitre, excepté celle d'une habitation qui, par désignation, a une petite tour ; 2° qu'il avoit vendu 3 ll. de rentes dues par

(1) Thomas de Seccan (1295).

(2) Les notes en italique, dans le corps du texte, sont de Mathieu Vergne.

les tourons appartenant au chapitre; 3° que le prévost étoit tenu de poursuivre à ses frais les causes du chapitre dans la province; 4° que le prévost étoit tenu, lors de son ingrest, à trois repas envers les chanoines et vicaires, de même qu'aux grandes festes surtout aux diacres, sous-diacres, portiers, bailes, sacristains; 5° que le dit sieur prévost avoit négligé les intérêts du chapitre, comme de faire faire l'hommage au sieur chevalier de Noblat; 6° qu'il est tenu de prêter serment sur l'autel de saint Psalmet; 7° qu'il jouit de trois prébendes dans le tems qu'il ne luy en appartient que deux; 8° qu'en cas d'absence de sa part il doit ne commettre qu'un chanoine du corps; 9° qu'il doit tenir à l'église un diacre à ses dépens pour exercer sans vicissitude; 10° que le sieur prévost doit être promu aux ordres sacrés et que luy prévost a ordonné de se faire ordonner; 11° que le prévost est tenu, d'ancien usage, de fonder son anniversaire et constituer rente à ces fins de *quarante-cinq sols* annuellement; pour transiger et régler tous ces articles, les parties, par cet acte, se sont soumises et ont nommé pour leurs arbitres les sieurs Jean Feydit et Pierre Reynald.

1255. — En vertu d'une bulle du pape Alexandre (1), successeur immédiat d'Innocent IV, Emerich (2), évêque de Limoges, fixe à seize le nombre des chanoines, y compris le prévost.

1268. — Lettres par lesquelles Alphonse, frère du Roy de France (3), comte de Poitiers et de Toulouse, confirme les chanoines de l'église d'Esmoutiers dans l'acquisition par eux faite de cens annuel jusqu'à 8 ll. dans le fief et arrière fief du dit seigneur prince; il veut qu'ils en jouissent eux et leurs successeurs et ne soient jamais contraints de s'en désister. Le dit acte ayant un sceau.

1277. — Avis arbitral passé au procès entre M^{re} du dit chapitre et Amelin Chastang, damoiseau, à l'occasion de la vente faite par ce dernier au dit chapitre, d'un emplacement et décombres de maison, sis dans la place d'Eymoutiers, moitié dans leur direct et l'autre dans celle de M. l'évêque et du côté de l'église de Notre-Dame.

1278. — Reconnaissance faite en faveur de M^{re} du chapitre d'Esmoutiers par Pierre de Courselas, leur sacristain, de la redevance de cinq livres annuellement, à cause de son office de sacristain.

(1) Alexandre IV (1254-1261).

(2) Aimeric de la Serre de Malemort (1246-1272).

(3) Saint-Louis (1226-1270). Il investit son frère Alphonse des comtés de Poitou, d'Auvergne et de l'Albigeois.

Chapitre tenu par M.^{rs} les prévost et chanoines d'Esmoutiers (*cet acte n'a point de date, on y découvre seulement qu'il est fait du règne de Philippe III, roi de France, et sous le pontificat de Boniface VIII*) (1). Il a pour motif que le pape, de concert avec le dit seigneur roy, vouloit qu'il fut tenu un chapitre général en France, pour y expliquer des points de religion et par là corriger l'hérésie; que les monarques vouloient recueillir les suffrages et consentement du clergé de France sur tout ce qui serait décidé; le sieur Jean de Auxaix, chantre en l'église d'Orilhac.... de la part de S. M. le roy de France, au diocèse de Limoges, exhorte par ses lettres le chapitre d'Esmoutiers de s'assembler capitulairement pour traiter la matière exposée, comme est fait mention en leur présent acte capitulaire, par lequel ils promettent de soutenir inviolablement, d'entretenir et faire exécuter généralement par eux et par leurs sujets tout ce qui sera prescrit par le chapitre général.

1299. — Sentence arbitrale, en vertu de compromis, rendue par M.^{sr} l'évêque de Toulouse (2) entre M.^{sr} Reynald, évêque de Limoges (3), successeur immédiat d'Imbert (4) au dit évêché et M.^{rs} du chapitre séculier de la ville d'Esmoutiers, dont le dispositif est en ces termes : « Nous décidons, et c'est notre avis arbitral, que M.^{sr} l'évêque de Limoges délaisse et abandonne la construction qu'il avoit entreprise dans son pré à Laneau (5), et que luy ny ses successeurs n'entreprennent plus d'en construire d'aucune espèce, soit dans la ville, soit dans le quartier ou bourg de Château (1); et que ses sujets des dits lieux soient tenus de moudre aux moulins du dit chapitre maintenant et à l'avenir; et qu'ils payent la mouture en telle manière, que le droit que M. l'évêque pourroit avoir de banalité de moulins contre ses sujets, cède au profit du dit chapitre; néanmoins demeure convenu que le chapitre sera tenu d'avoir des préposés à leurs

(1) C'est une erreur. Puisqu'il est parlé de Boniface VIII (1294-1303), il ne peut s'agir que de Philippe IV, son contemporain (1285-1314).

(2) Arnaud Roger de Cominges (1298) ou Pierre de La Chapelle Taillefer (1298-1305).

(3) Reynaud de La Porte (1294-1316).

(4) Gilbert de Malemort (1275-1294).

(5) On trouve aussi : « Pré à la Nauf » et encore « Pré Alanaud », repaire et maison noble près la rue Farge et Saint-Gilles (V. A. Leroux, *Inventaire d'Eymoutiers*, pp. 107 et 168).

(6) Saint-Pierre-Château. Ancienne paroisse. En 1564, il y fut fondé une communauté de prêtres. L'église a été démolie. Elle était un des bénéfices du chapitre d'Eymoutiers.

moulins qui ne fassent aucune fraude ; car, en ce cas de fraude, ils n'auront pas droit de contraindre à leurs moulins les sujets de M. l'évêque, et pour le tort qu'ils auront reçu s'en plaindront à M. l'évêque et à son juge ; le dit seigneur évêque se réserve, en cas d'habitation à Esmoutiers, de moudre les grains de sa maison gratis ; en outre et finalement nous ordonnons que les dits seigneurs du chapitre soient tenus et leurs successeurs de payer annuellement au dit seigneur évêque et aux siens successeurs évêques de Limoges, quatre muits de blé seigle sec (*nous croyons avoir vu quelque part dans notre ouvrage qu'un muid vaut seize sestiers*), de celui provenu des moutures des dits moulins du chapitre ; lesquels moulins nous décidons devoir être affectés perpétuellement pour la solidité de la ditte redevance par manière de cens inextinguible ; les dits grains à la mesure d'Eymoutiers, lors actuelle.

1301. — Statuts faits entre MM. du chapitre, M. Thomas de Seccan, prévost (1), concernant la rétribution pour assister aux offices qui est augmentée aux présens ; l'hebdomadier prend plus que les autres.

1308. — Provisions données par M^{re} du chapitre, en faveur de Bernard de Lors, de l'office de sacristain de leur église, avec les profits et rentes y attachés.

1323. — Hommage rendu par M^{re} du chapitre séculier de l'église collégiale d'Esmoutiers, à M^{re} l'évêque de Limoges (2), de tout ce que le dit chapitre tient en foy et hommage de l'évêché de Limoges, et notamment pour le Mas (3) et village de Nogée (4), avec quittance du droit d'accept d'un denier d'or.

1324. — Quittance donnée par M^{re} du chapitre d'Esmoutiers en faveur du Révérend Père en Dieu Pierre Rodier, évêque de Carcassonne (5), cy-devant chanoine du dit chapitre, de la somme principale de 72 ll. dont il veut être acquis 5 ll. de rente annuelle et perpétuelle pour être employée en deux annuversaires, qui seront fait solennellement en leur église d'Esmoutiers.

1331. — Estienne, évêque de Limoges (6), lors des incursions

(1) Thomas de Seccan était prévôt en 1295.

(2) Gérard Roger (1317-1324), ou Elias de Talleyrand (1324-1328).

(3) Le Mas, commune d'Eymoutiers.

(4) Nous ne connaissons pas de village portant ce nom.

(5) Pierre V Rodier (1324-1330).

(6) Il n'y a pas eu d'évêque de ce nom à Limoges. L'évêque qui siégeait à cette époque, avait nom : Roger le Fort (1328-1343).

des Anglois, sous le règne de Philippe VI (1), régnant en Aquitaine, décharge du droit de visite, par le présent acte, les églises de Notre-Dame et de Château, déclare qu'il luy est seulement dû par la grande église, c'est-à-dire par celle du chapitre, de laquelle il dit vouloir retirer annuellement ce droit qu'il détermine par du foin et de la paille.

1342. — Information faite de l'autorité de M. le sénéchal du Limousin, à la requête de M^{re} les prévost et chanoines du dit chapitre séculier de la dite ville; à l'occasion de ce qu'une multitude de gens sans aveu avaient enlevé, détruit et divisé aux quatre coins de la ville, le pilori des dits seigneurs, qui étoit une marque authentique de leur haute justice et juridiction en la dite ville; dans laquelle Sa Majesté le Roy de France les avoit confirmés et maintenus par ses lettres de sauvegarde; les témoins déposent sur le fait de la dite destruction et que le pilori étoit placé dans la rue Lamote (2); en outre, que c'étoit des gens instigués et ameutés par M. l'évêque de Limoges (3).

1347. — Information faite par un huissier royal contre Gérard et Martin Quentin, à la requête de M^{re} du dit chapitre, dont le prélude annonce que les dits seigneurs du chapitre sont sous la sauvegarde spéciale de S. M. Philippe, Roy de France, suivant les lettres qu'ils en ont; et qu'au mépris d'icelles les sus-nommés infractaires ont molesté le dit chapitre, par l'entreprise qu'ils ont faite sur leurs revenus; et notamment le dit Gérard Quintin qui, sous la qualité qu'il se donnoit de prévost (4) de leur chapitre, les excédoit tant dans leurs personnes que dans leurs biens.

1362. — Quittance donnée par Bernard, évêque de Limoges (5), en faveur de M^{re} du chapitre, du droit d'accapt provenant de l'hommage qu'ils lui doivent, sous la distraction de Beaulieu (6).

1381. — Emeric (7), évêque de Limoges, donne ordre, par acte, au sieur Pierre Romanet le plus jeune, son fermier du pré à

(1) Philippe VI (1325-1350).

(2) Il y a encore une rue d'Eymoutiers ainsi nommée.

(3) Cet évêque, en 1342, ne pouvait être que celui précédemment nommé.

(4) En 1347, Legros, d'après Bonaventure, nous signale un prévôt du nom de Pierre Beael.

(5) En 1362, l'évêque siégeant se nomme Jean de Cros (1348-1371). Bernard de Bonneval siègea plus tard (1394-1403)

(6) Beaulieu : s'agit-il ici de Beaulieu, commune de Peyrat-le-Château?

(7) Aimeric Chati de la Jauchat (1372-1390).

Laneau, de payer la moitié de la dixme au chapitre d'Esmoutiers.

1393. — Quittance donnée par un commissaire au recouvrement des droits d'amortissement, en la sénéchaussée du Limousin, en faveur de M^{re} du chapitre d'Eymoutiers, pour les biens par eux acquis ou à eux donnés depuis quarante ans.

Déclaration faite par M^{re} du chapitre séculier de la ville d'Eymoutiers (*en conséquence de la déclaration de Sa Majesté Charles, Roy de France* (1), *contenue à la suite de la déclaration*) qui renferme spécifiquement les acquisitions et fondations du dit chapitre, pour être affranchies et rendues propres incommutablement, en vertu de l'amortissement accordé par Sa Majesté. (Suivant sa dite déclaration dans laquelle le dit seigneur Roy s'explique ainsy : Que pour réduire le château de Chalucet (2), occupé par un capitaine du Roy d'Angleterre, il lui étoit nécessaire une somme de 80,000 ll. et qu'il voulait la prendre sur ses finances. Art. — de gens non nobles possédant fiefs et rentes... et gens d'église).

1400. — Commission portant pouvoir aux préposés de Sa Majesté, pour traiter avec les personnes sujettes aux droits d'amortissement.

1401. — Quittance donnée par M^{re} du chapitre, M. Jean Labrousse (3), lors prévost, en faveur de Jean Pommellie, chanoine au dit chapitre, du dîner qu'il étoit tenu de donner au chapitre comme il est d'usage.

1406. — Gérald, abbé de Mauriat, diocèse de Saint-Flours, ne pouvant vacquer à l'exécution des lettres qui lui sont adressées par Benoist, pape (4), dans l'objet de reprise en faveur du chapitre d'Esmoutiers de ses biens aliénés, commet, par ses lettres de la dite année, les sieurs curés de Notre-Dame, de Saint-Pierre-Château, de Saint-Amant et leurs vicaires pour faire pour luy exécuter la bulle de Benoist, qu'il place en tête de la dite commission.

1410. — Hommage à M. l'évêque de Limoges, Hugues (5), par le dit chapitre.

1424. — Statut par lequel il appert que M^{re} du dit chapitre ont

(1) Charles VI (1380-1422).

(2) V. L. GUIBERT : *Chalucet*, p. 93.

(3) Jean de La Brosse II (1397-1430).

(4) Benoît XIII, pape d'Avignon (1394-1417).

(5) Hugues de Magnac (1403-1412).

un point (1) par jour et qu'ils ne doivent point être prétérêts dans les revenus, en cas de maladie ou absence pour l'intérêt du chapitre.

1430. — Testament fait par M. Jean Labrousse, prévost au chapitre d'Eymoutiers, ensuite chanoine en celui de Brive ; par lequel il lègue au dit chapitre d'Esmoutiers les livres suivants : 1^o celui des *offices divins*; 2^o une *Somme*, de Reymond, traitant de la grande peine avec sa *glose*; et leur remet un *bréviaire* qu'il tenoit d'eux. Le dit acte expédié par extrait de l'autorité de l'official de Brive, par Democgo.

1431. — Pierre (2), évêque de Limoges, donne quittance au chapitre du droit de visite en argent, sans dire combien.

1434. — Transaction passée entre M^{rs} du chapitre séculier de la ville d'Esmoutiers, M. Jacques de Combort (3), prévost, et les quatre consuls de la ville; portant faculté à ces derniers d'arrenter au nom du dit chapitre et à leur profit et dépendance, les places communes, à raison d'une obole pour brasse en carré.

1435. — Expédition de lettres de sauvegarde données par S. M. Charles, roy de France (4), en faveur du chapitre.

1437. — Lettre d'Eugène (5), pape, adressée à M. l'official de Limoges, aux fins par ce dernier de faire rendre, par toutes les voyes canoniques, aux seigneurs prévost et chapitre d'Eymoutiers (*le prévost est appelé Jacques, on croit que c'étoit M. de Combort*) les biens qui leur sont détenus injustement et par des titres d'aliénation illicite. Le Saint-Père ajoute que le dit chapitre s'étoit adressé à luy dans cet objet cy-devant.

1442. — Acte portant agrément de la part de M^{rs} du chapitre d'Esmoutiers, en faveur des consuls, de faire construire des murailles et fossés autour de la ditte ville d'Esmoutiers.

A la suite, est un acte par lequel M^{rs} du dit chapitre, comme seigneurs haut-justiciers de majeure partie de la ville d'Esmoutiers, y exercent la police par le ministère d'un de leurs huis-siers, auquel ils enjoignent de visiter les pains des boulangers et de leur en apporter un de chacun pour être examiné s'il est du poids vendable, respectivement au prix du blé; ces pains devoient être vendus deux deniers obole, comme il fut statué par M. l'auditeur du dit chapitre exerçant la justice; celui-ci fit

(1) C'est-à-dire un jeton de présence.

(2) Pierre de Montbrun (1427-1456).

(3) Jacques de Combort II (1431-1447).

(4) Charles VII (1422-1461).

(5) Eugène IV (1431-1447).

appeler toutes les boulangères, leur fait faire serment si elles ont fait les dits pains de poids; il n'en fut pas une qui ne dit qu'ils étoient de poids; sur quoy, leurs pains leur fût remis.

1443. — Expéditions des lettres de l'an 1323, accordées par Sa Majesté Charles IV (1), roy de France et de Navarre, en faveur de M^{rs} du chapitre séculier de la ville d'Esmoutiers; portant que le seigneur roy les met spécialement sous sa sauvegarde et protection royale, eux, leurs parents et leurs biens, contre toutes sortes de personnes qui oseroient entreprendre au préjudice de leurs personnes et intérêts; en signe de quoy leur donne des huissiers royaux pour leurs gardiens, en vertu des dites lettres.

1445. — Traité passé entre M^{rs} les chanoines du chapitre séculier de la ville d'Esmoutiers et les sieurs vicaires titulaires de ce chapitre, sur procès agité en l'officialité contre le dit chapitre, de la part des dits sieurs vicaires. (*Nous allons ici poser brièvement les préliminaires conséquents de cette transaction, ensuite le résultat*).

L'église collégiale d'Esmoutiers est notable et d'une ancienneté très reculée; le chapitre est composé depuis longtemps de dix-huit prébendes, d'un prévost, dix-huit vicaires perpétuels, dont neuf créés par le chapitre, et qui sont appelés vulgairement de *mensa*, c'est-à-dire tenant à la mense, et les autres neuf de *mortuis*, c'est-à-dire qu'ils ont des fondateurs particuliers qui les ont chargés de prières *pro mortuis*. Ceux à la charge du chapitre, en reçoivent chaque jour de l'année un denier et le quart d'une petite tourte de pain de seigle; aussi exposent-ils en se récriant que cette portion quotidienne est bien modique pour leur nourriture et entretien; de là ils mettent sous les yeux de M^{rs} les chanoines la riche prébende qu'un chacun d'eux retire des revenus du chapitre, en leur démontrant qu'ils ont annuellement chacun cent soixante sestiers de seigle, trente-cinq sestiers de froment, dix sestiers d'avoine et vingt-cinq livres argent. (*N'est-ce pas icy la représentation de Lazare au mauvais riche?*). M^{rs} du chapitre attendris sur le sort de ces plaignants qui vouloient seulement être taxés à une demi prébende, les augmentèrent de quelques deniers et d'une distribution de pain aux festes majeures; sur quoy ils leurs recommandent, ainsy qu'ils sont obligés, d'être plus assidus.

1446. — Transaction passée entre M^{rs} du chapitre, lors M. Antoine Crespin (2) prévost, et le sieur Jean Bardoulas, prêtre,

(1) Charles IV (1322-1328).

(2) Antoine Crespin (1446).

vicaire perpétuel de la paroisse de Saint-Pierre-Château ; par laquelle le chapitre cède et abandonne au dit sieur curé, une foule de villages de cette paroisse, quant à la dixme. (*Comme cette cure et tous ses revenus décimaux a été unie à la mense capitulaire, comme on le dit dans le courant de cette histoire, on ne s'est pas attaché ici à la distinction*).

1447. — Lettre du sénéchal royal sur la complainte à luy proposée de la part de M^{rs} les chanoines du chapitre collégial de la ville d'Esmoutiers ; sur ce que ceux-ci prétendent avoir été troublés dans le plein et libre exercice de leurs offices, par les sieurs communalistes de Notre-Dame ; en ce que ceux-cy s'assembloient en chœur en l'église paroissiale de Notre-Dame, s'en prétendant filleuls : et là, revêtus du surplis, ils chantoient avec grande affectation les heures canoniales, tandis qu'ils ne peuvent ignorer que les dit seigneurs du chapitre sont curés primitifs en la ditte église paroissiale, et qu'ils ont le droit exclusif de telles cérémonies, dans toutes les églises de leur nomination ; les sieurs chanoines et leurs vicaires étant en chœur, ils prennent surplis et aumuses de panne, couleur gris, et leurs vicaires de peaux d'agneaux noirs, sans qu'il soit permis aux dits sieurs prêtres filleuls de la ditte église de se parer ainsy ; sur cet exposé, les dites lettres portent commission à un huissier royal, de rétablir les dits sieurs chanoines dans leurs dits droits prohibitifs, à la porte de la ditte église de Notre-Dame, en ôtant aux dits sieurs prêtres leurs surplis et, en cas d'insistance, de les assigner au dit siège royal de Limoges pour déduire leurs moyens.

Enquête faite par M^{rs} du chapitre au procès qu'ils avoient avec une multitude de paroissiens de Saint-Pierre Château ; M. l'évêque de Limoges intervenu en garantie pour ces derniers ; cette enquête est concluante ; elle établit en faveur du chapitre qu'ils sont curés primitifs de la ditte paroisse et décimateurs d'icelle.

1448. — Autre enquête entre les mêmes parties, faites à la requête du chapitre.

Autre enquête faite la même année.

1450. — Acte portant institution et établissement de six enfants de chœur, outre le chantre, qui est un des chanoines au chapitre collégial de la ville d'Eymoutiers ; cette création, faite sur le requis du dit chapitre, s'étant adressé au seigneur Hilaire, cardinal d'Avignon, légat du Saint-Siège en France, qui, pour cet effet, nomma Jean, abbé de Saint-Augustin, près la cité de Limoges, ordre de saint Benoist ; celui-cy, par cet acte, y procéda.

Déclaration par un préposé de M. l'évêque de Limoges, en

faveur de M. Guillaume de Layeu (1), prévost du chapitre d'Eymoutiers, qu'il a rendu hommage à Sa Grandeur pour luy et le chapitre.

Un dire judiciaire vidimé, contenant des défenses employées par une multitude d'habitans de plusieurs villages de la paroisse de Saint-Pierre-Château qui, à l'ombre de M. l'évêque de Limoges, disputoient nettement la dixme sur leurs fonds au chapitre, ainsi que la qualité de curé primitif de cette paroisse qu'ils attribuoient à M. l'évêque.

1451. — Un rouleau d'enquêtes faites contre le sieur curé de Notre-Dame, par lesquelles il est prouvé qu'il n'a aucune espèce de dixme.

1452. — Enquête sommaire faite par les juges de M. l'évêque et du chapitre; au sujet de la division de leur juridiction, aux endroits du pré de Las Pichardas et le pastoral de Jean Durand, y joignant. Les témoins s'accordent à déposer que le dit pastoral est dans la mouvance de l'évêque et le pré dans celle du chapitre, y ayant un petit ruisseau qui les sépare, étant entre les dits fonds.

1453. — Sa Grandeur Pierre de Montbrun, évêque de Limoges, ôte par cet acte la saisie féodale qu'il avoit fait mettre sur le temporel de l'église collégiale d'Esmoutiers, par faute d'hommage à lui dû, non rendu.

Expédition de l'hommage cité précédemment.

1455. — Une case contenant : 1^o une procuration donnée par M. l'évêque de Limoges..... procès devant M. l'official de Bourges, y évoqué entre luy, M^{rs} du chapitre d'Esmoutiers et les habitants de la paroisse de Saint-Pierre-Château; ceux-cy ayant contesté la dixme de toute nature à M^{rs} du chapitre, leurs curés primitifs, sous prétexte qu'ils la payent ou entendoient le faire à M. l'évêque; 2^o des dire respectifs des parties, par lesquels ils s'opposent aux faits et se constituent contraires en yceux; 3^o enquête respective par où il paroît, à l'égard de M. l'évêque, qu'il dixme dans plusieurs villages de la dite paroisse de Saint-Pierre-Château, et en faveur de M^{rs} du dit chapitre, qu'ils sont décimateurs dans le surplus de la dite paroisse, et en ont la justice dans toute, ainsy que seize sestiers de seigle par centaines de la dixme de M. l'évêque; 4^o enfin le sieur official de Limoges rend sa sentence par laquelle, indépendamment des dites enquêtes, il déclare M^{rs} du dit chapitre vrais curés de la paroisse de Saint-Pierre-Château, qu'ils ont droit d'y percevoir la dixme des

(1) Guillaume de Layens (1450).

fruits décimaux, et, quant à celle concernant le charuillage (?) et ses suites, il leur en ordonne la perception, suivant l'usage général du diocèse; il y a à la fin quelques actes de reprise d'instance sur l'appel interjeté de cette sentence devant la métropole de Bourges; à cause du décès du dit seigneur évêque, il n'y a aucun jugement définitif du dit seigneur official de Bourges.

1456. — Règlement sur l'office de chantre uni à une prébende, et création de six enfans de chœur qui seront enseignés par le dit chantre musicien.

1459. — Transaction passée entre M. Foucaud de Pierrebuffière (1), prévost, et les chanoines du dit chapitre d'Esmoutiers. *(Comme cette pièce est très connue, on n'en rapporte pas ici le précis, d'ailleurs l'expédition en est très lisible, elle fut faite en 1528.)*

1460. — Acte d'appellation verbale proposée par ministère de notaire, contre les exactions et surimpôts que croyoit luy être faits le chapitre d'Eymoutiers par les préposés de Sa Majesté; au sujet des amortissemens, exigeant du dit chapitre une déclaration reculée des biens acquis et jouis par le dit chapitre, indépendamment des précédentes, faites en 1393, le sieur Ténéjaud, syndic du chapitre; le chapitre avance par cet acte qu'il lui est assez difficile de produire des actes d'assignation et autres propres à fixer les droits d'amortissement dus à Sa Majesté, de plus loin que par les dernières recherches de ce droit, qui furent faites vers le milieu du xiv^e siècle; puisque leur chapitre est en date de sept à huit cents ans et que les incursions des Anglois survenues, en détruisant leur église, ont anéanti leurs anciens documents sur leurs acquisitions.

1462. — Bulle de Pie II (2), pape, portant union de la vicairie perpétuelle de Saint-Pierre-Château à la mense du chapitre d'Eymoutiers; sur la déclaration faite par le prévost et chanoines qu'ils étoient en litige continuel avec le vicaire perpétuel de cette paroisse, et que son revenu n'excède pas annuellement la somme de 30 ll. Cette union est faite à condition par le dit chapitre, de desservir ou faire desservir par un prêtre qui sera présenté au seigneur évêque diocésain, et de luy fournir suffisamment de quoy vivre.

(NOTA. — *Le sieur Bardoulat, chanoine et syndic en 1691, a prétendu que le chapitre devoit faire un mystère de cet acte.*)

1469. — Hugues Labrousse, abbé de Terrasson, ordre de Saint-Benoist, chargé de décider l'importante affaire dont il est

(1) Foucaud de Pierrebuffière I (1431-1483).

(2) Pie II (1458-1464).

fait mention plus haut, et venant de rendre sa sentence en la ville de Tulle, le 28 septembre de la dite année, dans l'église de Saint-Pierre de la dite ville de Tulle, luy et le sieur Ténéjaud, procureur du chapitre, étant en même de se retirer chacun chez soy, auroient fait sortir leurs chevaux de dedans l'écurie de leur auberge; survint Michel Lavergne dit Coulodau de la dite ville de Tulle qui les arrête et leurs chevaux, en leur déclarant que leurs chevaux étaient saisis; de quoy le dit sieur abbé demande acte et proteste ainsy que de droit par le ministère de M^e Blancher, notaire.

M. Hugues Labrousse, commissaire député du Saint-Siège, pour décider sommairement entre les parties le procès indécis pendant par appel en la dite métropole et officialité de Bourges, donne un appointment préparatoire pour la dite année, en l'église de Saint-Pierre de Tulle ou il avoit fait... les dits seigneurs évêques et M^{rs} du chapitre, par lequel il interpelle leur procureur fondé sur la falsification alléguée de plusieurs pièces.

1471. — Arrêt de la Cour de Parlement de Poitiers par lequel la sentence de l'official de Limoges, dont il est parlé plus haut, ainsi que celle du dit sieur abbé de Terrasson sont confirmées.

Acte de composition faite entre le chapitre et les commissaires de Sa Majesté, du fait des francs fiefs nouveaux acquis et amortissement portant fixation...

1475. — Bulle de Sa Sainteté Sixte IV (1), pour M^{rs} du chapitre d'Esmoutiers, portant indulgence en faveur de ceux qui visiteront leur église, pendant deux ans après la Quasimodo et quelques jours suivants; ce saint père commence ses lettres par l'exaltation et le panégyrique de saint Etienne, martyr; il fait aussy mention de saint Psalmet, confesseur; ensuite il relève le dit chapitre d'Esmoutiers, en indiquant que Sa Majesté Charles-le-Grand, roy de France, et M^{rs} le comte de La Marche l'ont fondé et que Turpin, évêque de Limoges, y a coopéré.

Que le chapitre possède plusieurs saintes reliques, notamment de saint Etienne et le corps de saint Psalmet (2), confesseur, qu'il conserve en grande vénération.

Que l'office y est chaque jour fait avec solennité par quinze chanoines et un prévost qui composent le chapitre, joins à eux dix-huit vicaires, un chantre, un sacristain et bien d'autres prêtres et clerks séculiers.

(1) Sixte IV (1471-1484).

(2) La tête a disparu sous la Révolution.

Que les guerres qui avoient régnées *ab Anglicis* dans la contrée leur avoient causé de grands dommages dans la structure de leurs bâtiments, leur avoient même atténué leurs revenus.

Que pour le rétablissement de leur église ils ont déjà exposé bien des sommes, puisqu'il y a, continue ce pape, vingt-quatre ans qu'ils font travailler à la restauration de leur église et ont exposé deux cents écus d'or de leurs prébendes.

Enfin, il ajoute qu'il leur accorde cette indulgence afin que, par le concours de vœux et prières faites à Dieu par les fidèles, l'église du dit chapitre soit restaurée et leur menue capitulaire conservée.

Il finit en s'adressant au roy Louis (1) et à Jacques, duc de Nemours (2), comte de La Marche, auxquels il rappelle la dévotion et affection qu'il sait qu'ils ont pour l'église du chapitre d'Eymoutiers.

1477. — Autres indulgences accordées au dit chapitre par Sa Sainteté Sixte IV, s'adressant à M. l'évêque de Limoges (3), toujours dans l'objet d'implorer le secours du ciel par le concours de prières, pour la perfection du bastiment de la dite église; on peut voir qu'il y avait déjà vingt-six ans de main d'homme employés pour cette reconstruction.

Bulle de Sixte IV, pape, portant suppression d'une prébende de quinze... existant au dit chapitre dont les revenus seront employés à nourrir et entretenir deux clercs musiciens et deux enfants de chœur existants.

1482. — Nomination faite capitulairement par M^{rs} du chapitre d'Esmoutiers dans l'église de Sainte-Anne (4), à cause du danger qu'il y avoit à s'assembler capitulairement en leur église, en la ville d'Esmoutiers, de la personne de Pierre Ténéjaud, prêtre de la dite ville, pour leur procureur receveur et baile pour la perception de leurs prébendes dont sera tenu le dit sieur procureur constitué de leur rendre compte, suivant leurs assignations, et aux vicaires de la dite église; sous la caution du sieur Psalmet Romanet, bourgeois de la dite ville, ledit acte expédié par Bouraudy.

M. Foucaud de Pierrebuffière, alors prévost du dit chapitre.

1485.--Présentation faite à M^{rs} du dit chapitre collateurs par M. de

(1) Louis XI (1461-1483).

(2) Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, né en 1437 et décapité en 1477.

(3) Jean de Barthon (1457-1486).

(4) Sainte-Anne, canton d'Eymoutiers.

Combort d'Enval, nominateur et représentant de M. Guichard de Combort, fondateur, de la personne de noble Guillaume Maurin, clerc, pour desservir une vicairie fondée en l'église du chapitre, en l'honneur de saint Léonard.

1495. — Transaction entre M^{rs} du chapitre, les curés et prêtres de la communauté de Notre-Dame ; par laquelle il paroît que ceux-cy ne peuvent sortir en procession que de l'agrément du chapitre, et que la cire de leur église appartient au sacristain du chapitre, c'est-à-dire le superflu.

1502. — Lettres de Sa Majesté Louis (1), roy de France, portant qu'il met sous sa sauvegarde M^{rs} du dit chapitre d'Esmoutiers, leurs biens et droits quelconques ; les dites lettres ayant le grand sceau des armes de France.

1508. — Information faite par un commissaire député de la part du sénéchal royal de Limoges ; sur les voyes de fait, attrouplements et émeutes faites sur les lieux de Lachaud, Lachapelle et Lavedrenne, paroisse de Saint-Pierre-Château, sous l'autorité privée de M. François de Combort, seigneur de Chamberet, avec les seigneurs Léonet de Boisse et Jean Chateaujaud, ses complices ; laquelle information, outre les mesfaits connus, comme coups, mutilations, tant aux habitants des dits lieux qu'à leurs bestiaux, prouve encore la juridiction et fondalité de M^{rs} du dit chapitre d'Esmoutiers sur les dits lieux.

Expédition de plusieurs traités passés entre M^{rs} du chapitre d'Esmoutiers et les consuls de la ditte ville au sujet de la police et reconstruction des murailles.

(Ce cahier porte plusieurs règlements faits entre les dites parties pour les privilèges et honneurs respectifs).

1510. — M. Jean de Pierrebuffière (2), prévost, décédé sans avoir disposé de la prévosté, M^{rs} les chanoines s'assemblèrent capitulairement, suivant l'acte du dit jour et an, à son de cloche ; assignation préalablement donnée à tous les chanoines de se trouver le dit jour ; au défaut qu'il seroit procédé à la nomination, la présence ou absence d'aucun d'yeux, nonobstant. Par cet acte de nomination l'hebdomadier, suivant l'usage, à défaut de prévost, préside, recollige les voix et suffrages, et la prévosté est donnée à l'un d'eux sur qui le chapitre a ses vues, qui a une voix plus que l'autre. En conséquence, M. Antoine de Bernard fut nommé prévost (3).

(1) Louis XII (1498-1515).

(2) Jean de Pierrebuffière II (1484-1510).

(3) Antoine de Bernard, élu en 1510.

1512. — Lettres de compulsoire aux fins de vidimation de la pièce précédente; procès entre le chapitre et le sieur Ruben, chanoine, qui vouloit bastir un moulin aux appartenances d'Esmoutiers; cette pièce constate en outre que le chapitre paye annuellement au seigneur évêque de Limoges, quatre-vingts sestiers seigle, mesure d'Esmoutiers, pour avoir acquis de l'évêché le droit exclusif des moulins dans sa châtellenie.

1513. — Sentence rendue par trois conseillers clercs du Parlement de Bordeaux, députés par y celui au jugement sommaire de la validité ou invalidité de la nomination cy-dessus, portant confirmation d'ycelle en faveur du dit sieur de Bernard, nommé à la ditte prévosté contre le sieur Bertonis (1), abbé de Saint-Augustin de Limoges, proposé dans le procès-verbal de nomination et ayant eu quelques voix.

1514. — En vertu de la bulle de Léon X (2), pape, Guillaume Berthon, chargé de son exécution comme commissaire apostolique, unit et incorpore l'office de chantre à une prébende au dit chapitre.

1515. — Arrêté entre les dits seigneurs du dit chapitre et le sieur Guessaud, sacristain de leur église, concernant le luminaire qu'il doit fournir annuellement le sacristain en l'église.

1519. — Atermolement fait au dit chapitre par les commissaires pour amortissement.

Déclaration faite par le sieur Romanet de plusieurs rentes à cause des amortissements par le dit chapitre.

1528. — Vidimus de plusieurs statuts du chapitre au sujet de la contestation survenue entre deux vicaires, au sujet de leur demi-prébende, que l'un d'yeux contestoit à l'autre et vouloit l'en déposséder; les dits statuts concernoient l'Aigle. — Règlement fait entre M^{re} du chapitre à l'occasion du tour d'aigle; le commencement en sera à une heure après minuit de chaque samedi.

1529. — Autres statuts à l'occasion du dit rang d'aigle.

1554. — Autre règlement pour le dit rang d'aigle entre les chanoines.

1556. — Confirmation du pape (3), en faveur du chapitre d'Esmoutiers, dans les statuts cy-dessus.

1560. — Autre acte approbatif des statuts du dit chapitre par M. l'évêque de Limoges (4).

(1) Jean Barton le jeune (Voir plus loin la liste des prévôts).

(2) Léon X (1513-1521).

(3) Paul IV (1555-1559).

(4) Sébastien de l'Aubespine (1558-1582).

Députation faite par M^{rs} du chapitre d'Esmoutiers de deux chanoines d'entre eux, pour assister à la congrégation du clergé qui se fêtoit en l'église cathédrale de Limoges.

1561. — Hommage rendu par le chapitre d'Esmoutiers à Sébastien de Laubespine, évêque de Limoges.

Reconnaissance consentie par Pierre Contedit Penaud, comme cotenancier solidaire du lieu et paroisse de Bussy, par où appert, entre autres devoirs reconnus au dit chapitre, qu'il déclare que le sacristain du chapitre a droit de percevoir sur le dit lieu un sester froment annuellement pour faire la cire.

Deux reconnaissances en faveur du chapitre par un sacristain.

1581. — Cour de Rome ou confirmation du pape (1), à la résignation faite par M. Antoine de David (2), à M. Melchior de David (3), prévost du chapitre d'Esmoutiers.

Réception de M. noble Melchior de David, prévost du chapitre séculier de la ville d'Esmoutiers, successeur d'autre noble Antoine de David, son oncle ; la dite réception faite par M^{rs} les autres chanoines de ce chapitre ; par laquelle le dit sieur prévost est mis en possession de la prévosté et ses annexes et dépendances, à condition par luy d'entretenir, comme il a promis, par serment de luy requis, les statuts, pactes et promesses accordés et convenances faites entre les feus s^{rs} prédécesseurs, prévosts de la dite église et M^{rs} les chanoines, notamment celui du 17 décembre 1459, reçu par Jean de Boucher et Léonard Péconet, greffier et notaire du dit chapitre ; vu et lu par le dit sieur prévost : et a le dit sieur prévost payé au dit chapitre, pour son ingrest, la somme de soixante livres et promis payer quinze sols de rentes pour ses princlars (?) ainsy que nombre d'autres princlars (?) et anniversaires des cy-devant chanoines ; le dit acte en original.

1586. — Nomination faite par M^{rs} du dit chapitre, sur la présentation à eux faite par M. Melchior de David, prévost, comme étant dans la seconde semaine d'aigle, de la personne de M^e Jean Droulhas, clerc, pour vicaire à la chapelle de Saint-Clair (4) de Brenac (5), vacant par le décès de M^e Martial Ruben, dernier possesseur ; autre de la cure de Saint-Priest de Jartoudeix (6) ou de Palus jointes ensemble.

(1) Grégoire XIII (1572-1585).

(2) Antoine de David (1530-1590).

(3) Melchior de David (1582-1628) (Voir plus loin la liste des prévôts par l'abbé Legros).

(4) La Chapelle-Saint-Clair, commune d'Eymoutiers.

(5) Brenac, commune d'Eymoutiers.

(6) Saint-Priest-Jartoudeix, aujourd'hui Saint-Priest-Palus (canton de Bourgneuf.

1587. — Chapitre tenu par M^{rs} les chanoines d'Esmoutiers, l'hebdomadier, président, comme il est d'usage suivant leurs statuts, en l'absence de M. le prévost; à l'occasion de la nomination d'un marguillier qui donne caution; signé : DULHET, notaire royal.

1600. — Arrêt de la Cour de parlement de Bordeaux rendu entre M^{rs} du chapitre d'Esmoutiers d'une part, et les sieurs.... et Lasalle, chanoine en y celui, d'autre part; au sujet du rang et.... eux; il s'agissoit que les deux chanoines ayant résigné leurs chanoinies et ensuite y étant rentrés, prétendoient avoir rang dès leur première réception; ce que le chapitre n'avoit pas adopté, mais seulement statué qu'ils auroient rang du jour de leur dernière possession. La cour confirme la décision du chapitre contre les susdits chanoines.

1604. — Expéditions de lettres féodées prises en chancellerie au parlement de Bordeaux, par M^{rs} du chapitre de la ville d'Esmoutiers, pour le nouvel exporté (?) et reconnaissance au payement de leurs rentes; où Henry, roy de France (1), déclare que ce chapitre est de sa fondation royale.

Arrêt de la Cour du parlement de Bordeaux contradictoirement rendu en la cause entre M. Melchior de David, prévost du chapitre d'Eymoutiers et les sieurs chanoines de son corps, défendeurs, par lequel arrest relativement aux statuts du chapitre du dit Esmoutiers, confirmés par le seigneur évêque (2) du diocèse de Limoges, le 4 février au dit an 1604, la Cour ordonne que les chanoines de la ditte église, qui ne seront constitués dans les ordres sacrés s'y feront promouvoir dans un mois, et ceux nouvellement reçus dans l'an de leur réception; autrement, et à faute de ce, le dit tems passé, seront privés des fruits de leur chanoinie, de voix en chapitre, droit d'aigle et collation des bénéfices vacants. (*Cette pièce est la signification faite du dit arrest à la requête du dit sieur prévost, le 29 novembre 1604, à M. Jacques Lassalle, un des chanoines, par Durieu, sergent royal.*)

1620. — Hommage rendu par M^{rs} du chapitre à M. l'évêque de Limoges (3) de tenir de luy tout ce qu'ils ont dans la châtellenie d'Esmoutiers, de même Le Mas (4) du Nogier, excepté Beaulieu (5); et de la part du dit sieur prévost particulièrement,

(1) Henri IV (1589 et 1594, assassiné en 1610).

(2) Henri de La Marthonie (1587-1618).

(3) Raymond de La Marthonie (1618-1627).

(4) Le Mas, commune d'Eymoutiers.

(5) Beaulieu, commune de Peyrat-le-Château.

de tenir du dit sieur évêque tout ce qu'ils possèdent à Nobilac (1) et à Thauron (2).

1630. — Ordonnance de M. l'évêque François de Lafayette (3), portant décharge aux vicaires du chapitre d'Esmoutiers d'assister aux sinodes.

1631. — Arrest du parlement de Bordeaux, portant homologation de l'union faite par le seigneur évêque de Limoges, de deux vicairies *de mensa* aux diacre et sous-diacre du chapitre d'Esmoutiers.

1643. — Vidimus de plusieurs reconnaissances du sacristain au chapitre, portant un état des reliques et ornemens à luy confiés par le chapitre.

Acte par où il conste que les vicaires du chapitre ont le pas avant le sacristain.

1650. — Chapitre tenu pour l'interprétation du règlement sur l'aigle, concernant la nomination des bénéfices dépendants du dit chapitre, soit canonicats, vicairies, chapellenies et cures ; le dit acte capitulaire, fait en présence de M. le prévost Roland de La Pommélie (4) et des chanoines, vicaires et officiers, en interprétation des précédents, au sujet du rang à tour d'aigle ; portant entre autre qu'au cas que celui qui est en aigle décédée, celui qui succède à l'aigle aura le restant de cette hebdomade avec la sienne ; si c'est le prévost qui succède à l'hebdomade du défaut en aigle, il aura ce restant, indépendamment de ses deux tours d'aigle de suite ; dans lequel espace de tems ils pourront conférer et jouir des bénéfices même du vacant au susdit cas, dont ils disposeront de grand matin ; quant à celui de l'aquilaire décédé, l'hebdomade demeure aussy fixé, quant à son issue, à midy juste de chaque samedi, dont elle commence immédiatement après midy du dit jour. (*Cet acte est en original.*)

1652. — Présentation par M. Romanet de La Vareille à Mr^e du chapitre d'Esmoutiers, d'un prêtre pour la vicairie du sépulcre, dont la nomination appartient au plus ancien des Romanet comme fondateur.

(1) Noblat, paroisse de Saint-Léonard.

(2) Probablement Thauron, canton de Pontarion, sur le territoire de Bourganeuf.

(3) François de La Fayette (1628-1676).

(4) Roland de La Pommélie II (1639-1641), Melchior de La Pommélie III (1641-1673). (V. Legros, *infra.*).

1659. — Indulgences accordées par Alexandre VII (1), pape, en faveur de l'église du dit chapitre d'Esmoutiers, dans l'objet principal de la destruction de l'hérésie.

1666. — Sentence de règlements contradictoirement rendue par Sa Grandeur Monseigneur l'évêque François de La Fayette, entre M^{rs} les prévost et chanoines du chapitre séculier de Saint-Etienne de la ville d'Esmoutiers demandeurs d'une part, et les sieurs vicaires titulaires de leur église, défenseurs d'autre part. De laquelle sentence nous allons poser le dictum mot à mot comme s'en suit : « Avons réduit et réduisons les douze vicaires mentionnés en la requête et acte capitulaire des 19 juin et 17 juillet 1666, au nombre de six en cas de vacance, par mort ou démission pure et simple, entre les mains du collateur ordinaire, et non autrement; et avons éteint et supprimé le titre des premières six vacantes comme est dit par mort ou par démission et uni le revenu d'icelles aux autres six qui resteront; pour icelles six premières venant à vaquer, être conférées par l'aquilaire du dit chapitre au plus ancien des autres six vicaires ou autres d'y ceux; enjoignons à ceux qui seront pourvus des dites vicairies, d'assister à l'avenir à toutes les heures canoniales et autres services qui se feront dans la dite église, le tout conformément aux institutions canoniques. Voulons néanmoins que les dites vicairies soient conférées à des personnes qui sachent le plein-chant ou qui soient tenus de l'apprendre, et jusqu'à ce, qu'ils soient privés du revenu des dites vicairies; et à l'égard de la treizième et dernière vicairie, en cas de vacance par mort ou démission pure et simple, entre les mains du collateur ordinaire, avons uni et unissons, incorporé et incorporons le revenu d'icelle avec celui des autres deux vicairies destinées pour le diacre et le sous-diacre: et le titre d'icelle éteint et supprimé sans préjudice néanmoins au dit vicaire et à leurs successeurs de la liberté qu'ils ont et qu'ils auront à l'avenir, de pouvoir résigner en cour de Rome et disposer de leurs vicairies en faveur de qui bon leur semblera.

(NOTA. — *Il est constant, suivant le préambule de cette sentence, qu'il y avoit lors quinze vicairies ou chapellenies au dit chapitre, d'ancienne institution, appelées. savoir : neuf de mensa et les six autres appelées de mortuis, et encore trois autres appelées de mortuis de patronage laïque.*)

1680. — Reconnaissance consentie par M^{rs} du chapitre en faveur du sieur Masmoret, curé de Bussy, de la rente de dix-huit

(1) Alexandre VII (1655-1667).

sestiers de seigle, 3 émines froment et 5 ll. argent en qualité de vicair de la vicairie de Vieilleville (1). Le dit contrat reçu par Moncourier, notaire royal de la ville d'Ussel.

1683. — Statut concernant la décence dans les habillemens, la pointe, l'hebdomade; émolumens de plus y attachés, la perception des droits de lots et prélation. Les vicaires pour être pointés ne devant manquer à aucune heure.

1687. — Transaction passée entre M^{re} de Maran (2), prévost en l'église séculière du chapitre d'Esmoutiers, et M^{re} les chanoines de son corps, par laquelle ledit sieur prévost, comme codécimateur dans les paroisses de Saint-Pierre-Château, Doms, Saint-Amand-le-Petit; et à cause de l'avoine qu'il reçoit de ces endroits, il s'oblige de payer annuellement, par manière de contribution au payement de la portion congrue que paye le dit chapitre aux vicaires perpétuels des dites trois paroisses, au dit chapitre, savoir : à cause de Saint-Pierre-Château, Saint-Amand, 3 sestiers aussy avoine et pour Doms, 23 sestiers avoine. (*Il y a par attache une copie volante de la transaction passée en 1459 avec M. Foucaut de Pierrebuffière, prévost déjà cité; de celle passée en 1629, le 29 novembre, devant Dulour, entre M^e Josias de la Pommellie (3), prévost, et le chapitre en interprétation de celle de M^e de Pierrebuffière.*)

Un dossier qui annonce une transaction passée entre le seigneur Louis de Lascaris d'Urfé (4), évêque de Limoges, et le chapitre d'Esmoutiers, passée par Nicolas, notaire royal de Limoges.

1693. — Etat de finances fourny par un commissaire de Sa Majesté (5) à M^{re} du chapitre d'Esmoutiers portant état des rentes par eux amorties et des nouveaux acquêts.

Quittance du dit commissaire en faveur du dit chapitre suivant l'état cy-dessus.

Autre quittance donnée au dit chapitre par un autre commissaire à la perception des dits droits, à cause de l'acquit de la rente de 50 livres, en principal, par le sieur Vitet.

1694. — Sentence du sénéchal de Limoges qui prive le sacristain des offrandes faites aux ostentions; lesquelles il cède au profit du chapitre.

(1) Vieilleville, commune d'Eymoutiers. Ancien fief dans la sénéchaussée de Limoges, mentionné au rôle officiel de 1695.

(2) Nous ne trouvons pas ce nom dans la liste des prévôts d'Eymoutiers (Voir Legros, *infra*).

(3) Josias de La Pomellie I (1627-1639).

(4) Louis de Lascaris d'Urfé (1676-1695).

(5) Louis XIV (1643-1715).

Une copie informe du terrier concernant la sacristie du dit chapitre et un avis de conseil de 1694, de M. Cholin de Tulle, qui conseilloit au chapitre de joindre au sacristain une prébende ou vicairie.

1710. — Fondation faite en l'église du chapitre par les sieurs Léonard Reymond, Jean Lafaye, Pierre Vitet, Pierre Menot, Jacques Vitet et Joseph Bardoulas, chanoines ; lesquels ont donné, par forme de legs pie, savoir : le dit sieur Reymond 150 livres ; ledit sieur Lafaye, 150 livres ; le dit sieur Vitet, 150 livres ; le dit sieur Menot, 100 livres ; ledit sieur Jacques Vitet, 50 livres, le dit sieur Bardoulas, son calice de vermeil ; et ont exigé du dit chapitre un anniversaire, chacun solennellement, excepté le dit sieur Bardoulas, qui n'a voulu qu'une messe basse annuelle. Lesquelles sommes devant être employées à l'achat d'un orgue (1), dont on avoit déjà convenu du prix avec un organiste de Paris, à 1400 livres.

Le dit acte ainsy que l'homologation qui en fut faite est expédié par Dutour, notaire royal.

(Communiqué par M. Thévenin, secrétaire de la mairie d'Eymouliers).

(1) Cet orgue se voit encore dans la partie romane de l'ancienne collégiale ; mais il est depuis bien longtemps muet.

INSTITUTIONS ECCLÉSIASTIQUES ET CIVILES

D'EYMOUTIERS

Par l'abbé LEGROS (1)

SOMMAIRE. — I. Chapitre; — II. Communauté des Ursulines; — III. Collège; — IV. Hôpital; — V. Confréries de pénitents; — VI. Institutions civiles et communales; — VII. Composition actuelle du chapitre; — VIII. Liste des prévôts (de 1100 à 1776.)

I. — CHAPITRE D'EYMOUTIERS.

Aimoutiers, comme le nomme toujours Nadaud, dans tous ses ouvrages (Voy. Nadaud, t. II, p. 143), en latin *Antimonasterium Sancti Stephani, Aëntense*, monastère situé sur la Vienne, ou, comme veulent d'autres, *Antiquum monasterium* (ancien monastère), vulgairement Eymoutiers ou Emoutiers, dont l'origine est absolument incertaine, a saint Etienne pour patron. On fait pourtant, d'après Dom Mabillon, remonter cette origine au ix^e ou au moins au x^e siècle. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à présent (1720) c'est une collégiale, composée de treize chanoines avec un prévôt et d'autres clercs, au nombre de près de vingt-cinq, députés pour la desserte du chœur; et que même, dès l'an 1279, il était déjà sécularisé. Geoffroy de Vigeois dit, dans sa chronique, que le corps du bienheureux Psalmodius y repose; duquel saint Psalmodius, vulgairement saint Psaulmé, patron d'Emoutiers, on lit la vie dans les fastes sacrés, au 13 de juin, publiée par M^{re} Jean Collin (2), chanoine et théologal de Saint-Junien, d'après un légendaire manuscrit.

(1) Manuscrits de l'abbé Legros : *Chapitres du Limousin*, t. I, p. 181.

(2) V. aussi la *Vie de saint Psalmet*, par le P. BONAVENTURE, t. III, p. 199.

Copie d'un mémoire manuscrit envoyé en novembre 1784 à M. Chapoulaud, imprimeur de Limoges, pour être inséré au calendrier Limousin de 1785 et qui n'a pu l'être, parce qu'il est arrivé trop tard ; il est intitulé : *Détails historiques de la ville d'Eymoutiers* (1).

Eymoutiers ou Esmoutiers, *Agentum*, *Ahentum* ou *Aintimonasterium*, est une ancienne ville du Limousin, à sept lieues de Limoges ; elle est située sur la rivière de Vienne, sur les confins du Poitou et de la Marche ; long. 19.22, latit. 45.45.

Cette ville a produit plusieurs savants, parmi lesquels on distingue : Dom Pradillon, général des Feuillants, Léonard Dulérys, célèbre mathématicien, Jean-Baptiste de Richard (2), théologal de Périgueux, Gabriel de Ruben, célèbre prédicateur, Antoine de Prabonneau, fameux médecin de son siècle, Jean Sylvain François de Ruben de Neuvalle, jésuite, supérieur général des missions étrangères dans les pays étrangers ; les feuilles hebdomadaires ont fait une mention honorable de ces auteurs.

La ville d'Eymoutiers comprend, dans l'état ecclésiastique : un chapitre, deux paroisses (3), une communauté de prêtres, un couvent d'Ursulines, un collège, un hôpital, et deux confréries de pénitents (4). On va donner une notice du chapitre.

L'église collégiale et séculière d'Eymoutiers, dans son origine, a été dédiée à la sainte Vierge, comme on le voit dans une bulle de Sixte IV. Dans la suite, elle fut consacrée sous l'invocation de saint Etienne, premier martyr. Quoique cette église, ainsi que la ville, aient été plusieurs fois prises, saccagées et incendiées pendant les guerres que nos rois ont eu à soutenir, soit contre les Normands, soit contre les Anglois, on trouve encore dans les archives de ce chapitre des titres qui annoncent que la fondation se perd dans les siècles les plus reculés et que l'époque de son existence est avant le VII^e siècle, comme on va s'en persuader par les titres suivants.

Un acte passé le 26 janvier 1460 entre le dit chapitre et les commissaires établis par le roi pour le recouvrement des francs-lieufs porte expressément : « Il y a environ sept ans (probablement

(1) Par M. de La Bachellerie-Dutheil.

(2) Ne faudrait-il pas lire : de Pichard ?

(3) Au XVIII^e siècle, époque à laquelle l'auteur a écrit, il y avait à Eymoutiers la paroisse de Notre-Dame et celle de Saint-Pierre-Château. Aujourd'hui ces deux paroisses n'existent plus.

(4) Pénitents bleus et blancs. Il ne reste plus que la chapelle de l'une de ces confréries.

on a voulu mettre sept cents ans) que fut fondée l'église de ce chapitre d'Eymoutiers et que, causans les guerres mues par les anciens ennemis du royaume, la dite église fut prise, pillée et brûlée, et presque entièrement détruite; et furent alors enlevés et perdus tous les renseignements, titres et documents du dit chapitre. »

La *bulle de Sixte IV*, sous la date du 9 des calendes de septembre 1475, adressée à tous les fidèles, est des plus intéressantes pour cette ancienne église : elle nous apprend que Charlemagne fit établir et augmenter les édifices de ce chapitre; que Turpin, évêque de Limoges (mort en juillet 944 à Aubusson), les comtes de La Marche et nombre de seigneurs l'ont enrichie de leurs libéralités. (Successivement sans doute, autrement le synchronisme serait insoutenable, *Pouillé*, p. 143).

Sixte IV nous dit encore, dans la même bulle, qu'alors Louis XI, roi de France, le duc de Nemours.... et le comte de La Marche fournissoient des sommes pour reconstruire cette église, détruite par les ennemis de l'Etat; le même pape y accorde des indulgences à tous les fidèles qui aideront à la restauration du dit chapitre, qui possédoit dans son trésor, dit la même bulle, les reliques les plus précieuses, parmi lesquelles on remarquoit celles de saint Etienne, premier martyr, et le corps en son entier de saint Psalmet, confesseur (1). Enfin, cette bulle nous assure que ce chapitre étoit composé, dans ce tems là, d'un prévôt, d'un chantre, d'un sacristain, de quinze chanoines, de dix-huit vicaires et de plusieurs autres prêtres et clercs : « *Et alii quamplures presbyterii et clerici* », dit cette bulle en bonne forme, aux archives.

Ce chapitre étoit anciennement et avant la dite bulle, composé d'un plus grand nombre de canonicats, puisque la *bulle de Grégoire IX*, de 1228, les réduit à vingt au lieu de trente qu'il y avait.

Le 2 novembre 1255, Aymeric, évêque de Limoges, en vertu d'un bref du souverain pontife (Alexandre IV), réduisit et fixa le nombre des chanoines à quinze.

Pour confirmer de plus en plus l'antiquité du chapitre d'Eymoutiers, on pourrait encore citer une *bulle d'Adrien IV*, de l'an 1154, adressée à Aimard, prévôt d'Eymoutiers; par cette bulle, signée du pape et de douze cardinaux, Adrien IV, prend sous sa protection le clergé de ce chapitre, excommunie tous ceux qui retiennent

(1) La tête du saint a disparu, comme tant d'autres, pendant la Révolution.

ou envahiront quelqu'un de ses biens, qui violeront ou empêcheront ses privilèges.

Ce pape dit dans sa bulle que la prévôté est à l'élection du chapitre; que ce même chapitre nomme et confère les canonicats et les vicairies; et que de sa nomination dépendent les cures de : Notre-Dame d'Eymoutiers (1), de Saint-Pierre-Château (2), de Doms (3), d'Augne (4), de Rempnat (5), de Beaumont (6), de Saint-Amand (7), de Beaulieu (8), de Saint-Julien (9), de Saint-Priest-Jatourdeix (10), et de Toôron (11); et que ledit chapitre nomme aussi aux prieurés et chapellenies : de Bussy (12), de Saint-Etienne-de-Brenac (13), de La Forêt-Saint-Vincent (14), de La Forêt Saint-Laurent (15), de Saint-Nicolas-d'Excidioux (16), et de Sainte-Croix-d'Issandon (17).

Quoique l'origine du chapitre d'Eymoutiers ne soit bien connue, il demeure cependant prouvé, d'après les titres ci-dessus rapportés, que Charlemagne a augmenté l'édifice du chapitre. Il existait donc avant Charlemagne, qui a commencé à régner en 768. Selon tous les auteurs qui ont parlé de saint Psalmet, comme les Bollandistes, les auteurs du *Gallia Christiana*, Baluze, Estiennot et Geoffroy (non pas Godefroy), prieur de Vigéois, ce saint confesseur vivait au temps de saint Grégoire-le-Grand; par conséquent dans le VI^e siècle ou au commencement du VII^e (saint Grégoire-le-Grand est mort en mars 604). Le corps de saint Psalmet fut enseveli d'abord

(1) Ancienne paroisse de la ville.

(2) Ancienne paroisse annexée à la commune en 1829.

(3) Doms, canton d'Eymoutiers.

(4) Augne, *ibid.*

(5) Rempnat, *ibid.*

(6) Beaumont, *ibid.*

(7) Saint-Amand-le-Petit, *ibid.*

(8) Beaulieu, commune de Peyrat-le-Château ?

(9) Saint-Julien-le-Petit, canton d'Eymoutiers.

(10) Saint-Priest-Jartoudeix, aujourd'hui Saint-Priest-Palus, non loin de Saint-Amand-Jartoudeix, canton de Bourgneuf.

(11) Thauron, canton de Pontarion, sur le territoire de Bourgneuf. En 1184 existait l'église de Saint-Christophe de Tauron.

(12) Bussy, ancienne paroisse.

(13) Brenac, commune d'Eymoutiers.

(14) Situation inconnue.

(15) Aujourd'hui, Forêt-Chabrouty, commune d'Eymoutiers.

(16) Excidioux, commune de Saint-Gilles-les-Forêts ou de Neuvic.

(17) Yssandon, canton d'Ayen (Corrèze).

après son décès dans l'église (1) du chapitre d'Eymoutiers ; cette église existait donc à cette époque qui est au ^{vi}^e siècle.

Par la *bulle de Sixte IV*, de 1475, on apprend que le vénérable Turpin d'Aubusson, évêque de Limoges, a enrichi de ses dons le chapitre d'Eymoutiers : or, Turpio ou Turpin d'Aubusson était évêque de Limoges en 899 et mourut en 944. Cette observation démontrera à tout esprit dégagé de la partialité, que le chapitre d'Eymoutiers n'a pas été fondé, ni par Hildegarius, ni par Hilduin, son frère, tous deux évêques de Limoges, puisqu'ils n'ont été l'un et l'autre évêques que depuis 963 jusqu'en 1012 et, par conséquent, bien des années après Turpin d'Aubusson qui avait augmenté les revenus de ce chapitre. Hildegarius et Hilduin, son frère, ont pu faire quelques dons à l'église d'Eymoutiers, quoiqu'il n'en paroisse aucune preuve ; mais ils ne peuvent pas passer pour fondateurs d'un chapitre qui a été augmenté par Charlemagne, comme il conste par les titres que l'on a déjà cités ; et tous ces titres existent en vélin, en bonne forme, dans le trésor du chapitre d'Eymoutiers.

Ce chapitre est actuellement composé d'un prévôt, seul dignitaire, de quinze prébendes, y comprises les deux unies à la prévôté, de six grands vicaires et de trois petits vicaires, du patronage du seigneur de Vieille-Ville (2), d'un diacre, d'un sous-diacre, d'un maître en musique, de quatre enfants de chœur, d'un serpent, d'un organiste et de plusieurs musiciens et gagistes. L'année prochaine on donnera la chronologie de MM. les prévôts d'Eymoutiers.

Ici est la nomenclature du clergé actuel de cette église. Suit l'article des cures de la ville d'Eymoutiers.

La cure de Notre-Dame (3) est aussi ancienne que le chapitre. Elle ne passe pas les faubourgs de la ville, qui sont de la paroisse de Saint-Pierre-Château, dont l'église est éloignée d'un demi-quart de lieue de la ville. Les chanoines desservirent autrefois cette cure, qui a un vicaire, et qui est composée d'environ six cents cinquante communians. Il y a dans cette église une communauté de prêtres (connue dès 1564). Ils n'étoient que deux vers 1761 (NADAUD, *Pouillé*, voyez p. 144). Chaque année, à la deuxième fête de la Pentecôte, on fait une procession solennelle, terminée par une

(1) Cette église fut bâtie en l'honneur du saint et en son vivant. Après sa mort elle fut embellie. Plus tard, il y eut un moutier et en dernier temps un chapitre (V. BONAVENTURE, t. III, p. 200).

(2) Vieilleville, commune d'Eymoutiers.

(3) Aujourd'hui il n'en reste plus trace. Elle s'élevait sur l'emplacement qui forme aujourd'hui la place Notre-Dame.

messe chantée en musique pour le roi et la famille royale. Tous les corps y assistent; c'est M. le curé de Notre-Dame, avec son clergé, qui officie et qui célèbre la messe, qui se dit dans l'église de Sainte-Anne (1); cette fondation, autorisée par des arrêts du Conseil, est de toute ancienneté. Les sermons de l'Avent et du Carême se prêchent dans l'église paroissiale de Notre-Dame, sauf des Dimanches et des jours de Noël et de saint Etienne, qu'ils se prêchent au chapitre.

Suit la nomenclature du clergé actuel de l'église de Notre-Dame; puis on lit: « Il y a dans l'église paroissiale de Saint-Pierre-Château une communauté de prêtres connue dès 1564 (NADAUD, *ibid.*), mais il n'y a pas de communalistes pour le présent. »

II. — COMMUNAUTÉ DES URSULINES DE LA VILLE D'EYMOUTIERS (2).

La communauté des Dames de Sainte-Ursule d'Eymoutiers, sortie de celle de Limoges (NADAUD, *Pouillé*, p. 144), a été fondée et dotée par les libéralités des citoyens de cette ville; elle a été établie le 14 juillet 1629 et eut des lettres patentes en 1689 (NADAUD, *ibid.*). Elle est actuellement composée d'environ trente-cinq religieuses.

Chaque jour, matin et soir, ces dames ouvrent les classes pour les jeunes filles de la ville. (Vers 1761 il y avait vingt-neuf religieuses de chœur et sept converses (NADAUD, *ibid.*). MM. du chapitre font les enterrements des religieuses décédées; et c'est M. le curé d'Eymoutiers qui administre les pensionnaires malades et qui les enterre dans sa paroisse lorsqu'elles viennent à mourir; il prend le Saint-Viatique à l'église paroissiale. Ici sont les noms de la supérieure et de la sous-prieure actuelles (3). Ensuite est l'article du

III. — COLLÈGE D'EYMOUTIERS (4).

Cet établissement, qui se soutient avec éclat, est dû au zèle et à la bienfaisance de M^{sr} d'Argentré, évêque de Limoges, qui s'en est

(1) Sainte-Anne, canton d'Eymoutiers.

(2) Les bâtiments de l'ancienne communauté sont encore debout dans la rue des Ursulines. Ils sont occupés par le personnel du collège.

(3) V. la chronique des Ursulines au Grand-Séminaire. Elle sera publiée dans les « *Chroniques ecclésiastiques* », par M. l'abbé A. Lecler.

(4) Cet établissement était situé au champ de foire actuel et près de

déclaré le protecteur. Outre les humanités et la rhétorique, on y enseigne le blason, la mythologie, l'histoire, la sphère et la géographie, d'une manière assez étendue. L'année classique est annuellement terminée par des exercices littéraires, suivis de la distribution des prix. Le pensionnat est nombreux, et le prix de la pension est de 25 ll. par mois. Ce collège est tenu par des prêtres séculiers, à la tête desquels sont un principal et un sous-principal. Outre les régens pour les classes, il y a un précepteur, qui apprend à lire, et cette préceptorale est due au zèle patriotique de M. le curé d'Emoutiers qui l'a fondée et dotée.

IV. — HÔPITAL D'EYMOUTIERS (1).

L'hôpital d'Eymoutiers date, pour son ancienneté, du commencement du xvii^e siècle. Cette maison de charité a été bâtie et dotée par les libéralités des habitants. Le curé de Notre-Dame, ou son vicaire, y administre les sacrements et enterre les cadavres dans le cimetière de sa paroisse; la direction de cet Hôtel-Dieu est composée d'un chanoine, des deux curés, des officiers des deux justices, des deux premiers municipaux en charge, de trois administrateurs, pris parmi les notables, et choisis par le bureau, qui nomme, parmi les directeurs ou les notables le syndic. Il nomme aussi le médecin et le chirurgien. Le chapelain, qui est un bénéfice, doit dire, dans la chapelle, tous les dimanches, la messe pour les malades; quant aux pauvres valides, une des sœurs hospitalières les conduit aux offices de la paroisse. Le soin des pauvres est confié aux sœurs hospitalières de Lusignan ou de Saint-Maixent. Il y a une supérieure et une sous-prieure.

l'hospice. Il n'existe plus. Il aurait été fondé vers 1779. (V. *Inventaire des Archives communales d'Eymoutiers*, par A. LEROUX). En 1788, M. Alexis Richard, chanoine d'Eymoutiers, en était le principal. Il mourut à Limoges, le 14 avril 1814, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Ses poésies patoises ont été publiées à Limoges, chez Chapoulaud, en 1824.

(1) C'était, à cette époque, la maison de la rue Farge, occupée aujourd'hui par la famille Bourg.

Il y avait un hôpital à Eymoutiers au xiii^e siècle. (Voir A. LEROUX, *Inventaire d'Eymoutiers*, pp. 168 et 172).

V. — COMPAGNIES DE PÉNITENS DE LA VILLE D'EYMOUTIERS (1).

Les deux compagnies des Pénitens sont les bleus, établis en 1570, dans leur chapelle de Saint-Jérôme; confirmés par nombre de bulles. Cette confrairie a été affiliée à la royale compagnie des pénitens bleus de Toulouse, en mars 1784. Chaque année on célèbre, dans leur chapelle, une messe solennelle pour le roi et la famille royale; et, à la fin de chaque office, on dit, à la même intention, le psaume *exaudiat*, avec l'oraison pour le roi.

Cette compagnie est gouvernée par un prieur et un sous-prieur.

Les Pénitens blancs ont été établis environ l'an 1634 ou 1644 dans leur chapelle de Saint-Jean-Baptiste. Ils ont aussi un prieur et un sous-prieur.

VI. — GOUVERNEMENT CIVIL DE LA VILLE D'EYMOUTIERS.

La ville d'Eymoutiers comprend, dans l'état-civil, un *gouverneur* (2); deux *judicatures*, dont l'une à l'évêché, et l'autre au chapitre, qui ont chacun leur greffier; un subdélégué (3); un ba-

(1) Il n'y a plus de compagnies de pénitents à Eymoutiers. Des deux chapelles, une seule subsiste; l'autre était placée près de l'hôpital actuel.

Il y a eu, en outre, la confrérie des tanueurs d'Eymoutiers dont nous possédons le registre.

M. A. Leroux mentionne aussi, dans son *Inventaire des archives communales d'Eymoutiers*, les confréries du Saint-Sacrement, de Notre Dame de septembre, etc. En 1587, les confréries de Saint-Etienne et de Sainte-Elisabeth sont en pleine vigueur.

(2) Ce gouvernement comprenait les trois villes d'Eymoutiers, de Bourgneuf et de Saint-Léonard. On en trouve la trace pour la première fois en 1653 avec le comte d'Aubusson de La Feuillade comme titulaire. Ce gouvernement subsistait encore à la fin de l'ancien régime. En 1786, le titulaire avait nom Joseph-Guillaume des Maisons du Palant, chevalier-capitaine de cavalerie, baron de Peyrat. (V. A. LEROUX, *Inventaire des Archives communales d'Eymoutiers*, pp. 102 et 139).

(3) Le subdélégué représentait l'intendant. Eymoutiers était chef-lieu de subdélégation.

En 1744, nous trouvons Pierre-Paul-Augustin de Laviolle de Ruben, avocat en Parlement, subdélégué de l'intendant et juge d'Eymoutiers. (LEROUX, *Inventaire d'Eymoutiers*, p. 154).

reau de contrôle; un entrepôt pour le tabac, un receveur des droits réunis, un corps de notaires et un capitaine général des employés des fermes. Chacune des susdites juridictions est composée d'un juge, d'un procureur fiscal et d'un greffier. Les procureurs postulent aux deux juridictions. Il y a aussi quelques huissiers royaux, un arpenteur-juré et un huissier-priseur. L'hôtel ou corps de ville est composé d'un maire, d'un lieutenant de maire et de quatre échevins.

(Par M. l'abbé Duteilh, chanoine et curé de Notre-Dame d'Eymoutiers. Voyez les *Ephémérides de Limoges* de 1765, art. *Détails sur la ville d'Eymoutiers*, p. 118 et suivantes).

VII. — CHAPITRE COLLÉGIAL D'EYMOUTIERS.

Le chapitre d'Eymoutiers, dont l'église est sous l'invocation de saint Etienne, premier martyr, existoit probablement avant le x^e siècle. On trouve que Hildegarius, trente-neuvième évêque de Limoges, y avoit mis des moines en 988 et que Hilduin, son successeur, trois ans avant de mourir, c'est-à-dire en 1011 y rétablit les chanoines. Ce chapitre est composé :

1^o D'une prévôté, à laquelle ont été unies deux prébendes. Cette dignité, qui est la seule, est élective par le chapitre qui confère en élisant, et confirmative par l'évêque qui a confirmé, en 1483, 1673, 1706, 1733 (NADAUD, *Pouillé*, p. 143). Le prévôt, à cause des deux prébendes qui lui ont été unies, jouit du *droit d'aigle* à son tour, pendant deux semaines de suite.

De douze canonicats, outre les ci-dessus, à la nomination de l'aquilaire et collation du chapitre.

De six semi-prébendes, aussi à la nomination de l'aquilaire et collation du chapitre, et de plusieurs autres petites vicairies, à la nomination de différens patrons.

En 1528, la chantrerie, avec sa prébende, fut divisée en deux demi-prébendes (BONAVENT., t. III, p. 201).

D'une théologale, avec une prébende et canonicat, dont le titulaire n'a que le rang de sa réception. Le chapitre la confère en élisant, comme il a fait en 1586, 1629, 1631, 1693, 1724, 1763 (NADAUD, *ibid.*).

Le pape Grégoire IX se plaignit de ce que ces chanoines, de leur propre autorité et sans avoir reçu le consentement de l'évêque, de trente qu'ils étoient, s'étoient eux-mêmes réduits à vingt. Alexandre IV, par *bref du 11 avril*, la première année de son

pontificat, 1255, les réduisit à seize. En 1475, ils furent réduits à quinze : un prévôt, chantre, sacristain et dix-huit vicaires. On a supprimé deux prébendes pour avoir des musiciens (NADAUD, *ibid.*).

Sacristie du chapitre, 1370. Office à présent amovible. Aquilaire nomma, chapitre conféra, 1569, 1586, 1602, 1613, 1617, 1691 (NADAUD, *ibid.*).

Neuf vicairies, *de mensa*, ainsi appelées parceque les vicaires avoient leur mense séparée. Aquilaire nomma, chapitre conféra, 1556, 1558, 1561, 1564. Unies aux six semi-prébendes (*Id.*, *ibid.*).

Vicairie *de mortuis*, fondée par Reginald de La Chieze, chevalier, appelé des Reignaulx, 1483. Aquilaire nomma, chapitre conféra, 1556, 1566. Unie aux six semi-prébendes (*Id.*, *ibid.*).

Autre *de mortuis*, peut-être la même que la précédente. Aquilaire nomma, chapitre conféra, 1556, 1559, 1561, 1616, 1623, 1699. Unie aux six semi-prébendes (*Id.*, *ibid.*).

Saint-Giles, près Aimoutiers, prieuré simple ou chapellenie. Aquilaire nomme, chapitre, confère, 1558, 1561, 1582, 1596, 1624, 1662, 1767 (*Id.*, *ibid.*, p. 144). La Maison-Dieu d'Aimoutier y étoit annexée en 1561. La compagnie des Pénitents blancs s'y établit en 1644. Se transférèrent en 1652 dans la chapelle où ils sont, et qui fut bénite le 11 avril 1656 (*Id.*, *ibid.*).

VIII. — PRÉVOTS D'EMOUTIERS.

(A) *Prévôts réguliers.*

1100. — A. de Rocira (NADAUD, *Pouillé*, p. 149).

1120-1154. — Aimar ou Adémar, Aimard. Siégeoit en 1120, suivant le (P. BONAV., t. III, p. 200).

Il est nommé dans la *bulle d'Adrien IV* de l'an 1154, dont on a parlé ci-dessus.

1158. — A. de Rocira (NADAUD, *Pouillé*).

1175. — Guillaume, chanoine de la cathédrale de Limoges (NADAUD, *Pouillé*).

1190. — N... Siégeoit en 1190 (BONAV., t. III, p. 200).

K... (NADAUD, *Pouillé*).

1215. — Guido Ducher. Siégeait en 1215 (selon BONAV., t. III, p. 200).

Gui du Cher. (NADAUD, *Pouillé*).

1221. — G. de Bernard. Siégeoit en 1221 (suivant BONAV., t. III, p. 200), 1215 (NADAUD, *Pouillé*).

1231. — Gui d'Ussel. Siégeoit en 1231 (suivant BONAVENT., t. III, p. 200).

1237. — De Sarran. Siégeoit en 1237 (suivant BONAV., t. III, p. 200).

(B) *Prévôts séculiers.*

1254-1300. — Regnaud d'Aubusson. Siégea (selon BONAVENT., t. III, p. 200) depuis l'an 1254 jusqu'en 1300 qu'il mourut. Il portoit d'or, à la croix avérée, nilée de gueules ; peut-être s'étoit-il démis avant 1300, puisqu'on trouve encore les suivans.

L'église d'Emoutiers étoit déjà sécularisée en 1279 (BONAV., t. III, p. 200).

Raymond d'Aubusson, prévôt, mourut le 19 mai (NADAUD, *Pouillé*).

1280-1285. — Raynald d'Aubusson (NADAUD, *Pouillé*), prévôt en 1285, mourut le 20 mai, suivant le *Nécrologe* de la cathédrale. (NADAUD, t. VI, p. 10); paraît être le même que le suivant.

1254-1286. — Prévôt de Modtier-Rauzeille, curé de Saint-Sylvain, près Bellegarde, mourut le 20 mai 1286 (NADAUD, *Pouillé*).

1289-1290. — Pierre de La Chapelle. Petrus de Capella, étoit évêque de Préneste en 1290 (BONAVENT., t. III, p. 200), 1289 cardinal, mort le 16 mai 1312 (NADAUD, *Pouillé*).

1293. — Pierre de Piperno. Siégeoit en 1293 (suivant BONAV., t. III, p. 200).

1295. — Thomas de Cercairo (BONAVENT., t. III, p. 200).

Thomas de Cocano, 1295 (NADAUD, *Pouillé*).

1300-1339. — Pierre de La Roche (BONAV., t. III, p. 200). (NADAUD, t. VI, p. 10).

Pierre de Roca, de La Roche, 1300-1329, ou Auroca, 1339 (NADAUD, *Pouillé*). Ce serait peut-être d'Auberoche.

1347. — Pierre Beset (BONAVENT., t. III, p. 200).

1354 et 1359. — Guillaume de Rofiliaco (suivant BALUZE, *Hist. Tutel.*, col. 74. — NADAUD, *Pouillé*).

1359. — Guillaume Lamy, patriarche de Jérusalem (NADAUD, *Pouillé*).

Jean Chandos, vicomte de Saint-Sauveur, lieutenant général ez pays de France pour le roi d'Angleterre, seigneur d'Irlande et d'Aquitaine, reçut le 18 mars 1361, dans la ville de Brive-la-Gaillarde, pour et au nom du dit roi d'Angleterre, l'hommage de la vicomté de Turenne qui lui fut fait par M. Bertranc de Cavaignac, licencié ez loix, lieutenant et sénéchal de noble homme

M. Guillaume de Beaufort, vicomte de Turenne et son procureur.....

1362. — Ramnulphe de Pompadour. Siégeoit en 1362 (selon BONAV., t. III, p. 200), chanoine de la cathédrale, testa 26 juin 1362 (NADAUD, *Pouillé*) (1), mort le 10 juillet 1362.

1369. — Guillaume de Roffignac. Siégeoit en 1369 (selon BONAVENT., t. III, p. 200).

1377. — Pierre de Comborn I. Siégeoit en 1377 (suivant BONAV., t. III, p. 200). Il portoit *de gueules, à deux lions léopardés, passans l'un sur l'autre*.

1378. — Jean de Civeyra ou Civera. Mis par quelques-uns, au lieu de Pierre de Comborn I, en 1378 (BONAV., t. III, p. 200).

Jean de Civeira ou Civeyra, 1377-1378... (NADAUD, *Pouillé*).

1380-1396. — Jean de Courcelles. Il siégeoit selon Bonav., (t. III, p. 200), en 1380 ou 1381 et en 1396.

On en place cependant encore deux autres dans cet intervalle. Voyez les suivants.

Jean de Corcellis, 1381. Chanoine de Limoges, testa 14 octobre 1381 (NADAUD, *Pouillé*). Par son testament, du 14 octobre 1381, prévôt et chanoine de Limoges, veut être enterré dans l'église de Saint-Pierre-Château (NADAUD, *Mém.*, t. VI, p. 40).

1382. — Pierre de La Chapelle-Taillefer. Siégeoit en 1382 et étoit cardinal (BONAV., t. III, p. 200), ou mieux Jean de Cros, cardinal, évêque de Limoges, et puis de Préneste, aussi en 1382 (BONAV., *ibid.*)

1381-1382. — Jean de Cros, évêque de Limoges, 1381-1382 (NADAUD, *Pouillé*).

1384. — Jean de La Brosse I. On ne dit pas en quelle année il a siégé (BONAV., t. III, p. 200).

Jean La Brosse, 1384 (NADAUD, *Pouillé*, 1406), mourut 1430. Prévôt et moine d'Aimoutier, licencié en décrets, vicaire général de l'évêque de Saint-Flour.

1406. — Gerald du Puy (*Gall. chr. nov.*, t. II, col. 426 *apud*, NADAUD, *ibid.*)

1391-1397. — Hugues de Saint-Exupéri. Siégea depuis 1391 jusqu'en 1397 (BONAV., t. III, p. 200).

1397-1430. — Jean de La Brosse II. Siégea depuis 1397 jusqu'en 1430 (BONAV. t. III, p. 200).

1431-1447. — Jacques de Comborn II, chanoine en 1418, demeura onze ou douze ans aux études et fut depuis fait prévôt

(1) Est enterré dans la cathédrale, troisième chapelle de l'abside à gauche (ARB.).

depuis l'an 1431 jusqu'en 1447 (BONAV. t. III, p. 200), chanoine de la cathédrale (NADAUD, *ibid*). Licencié en l'un et l'autre droit, prit possession d'une prébende à la cathédrale de Limoges, le 2 septembre 1431 (NADAUD, *Mém. mss.*, t. VI, p. 10).

1446. — Antoine Crespin (NADAUD, *Pouillé*).

1448-1450. — Jean Dixmis. Siégea pendant deux ans, depuis 1448 jusques vers 1450 (BONAVENT., t. III, p. 200).

Jean de Dixmis, 1448 (NADAUD, *Pouillé*).

1450. — Guillaume de Loyens. Siégeoit en 1450 (BONAV., t. III, p. 200).

Guillaume de Layens, 1450 (NADAUD, *Pouillé*).

1451-1483. — Foucaud de Pierrebuffière I, chanoine de Saint-Etienne, prévôt en 1451. Ceda à son neveu, qui suit, en 1483 (BONAVENT., t. III, p. 200).

Foucaud ou Fulco de Pierrebuffière, 1451, 1464. Prévôt, 1456. Protonotaire du Saint-Siège, doyen de Saint-Germain, mort en 1483 (NADAUD, *Pouillé*). L'évêque conféra la prévôté le 17 juillet à Léonard Romanet qui suit (NADAUD, *Mém. mss.* t. VI, p. 10).

1483. — Léonard Romanet, curé de Pierrebuffière, eut la collation de l'évêque, le 17 juillet 1483 (NADAUD, *Pouillé*). — Etoit licencié en droit. . . . Curé de Saint-Cosme et Saint-Damien de Pierrebuffière en 1476 et prêtre (NADAUD, *Mém. mss.*, t. VI, p. 10).

1485. — Bertrand d'Aubusson (NADAUD, *Pouillé*).

1484-1510. — Jean de Pierrebuffière II. Siégeoit en 1484. Mourut en 1510 (BONAV., t. III, p. 200). Après sa mort il y eut une vacance de quatre ans (*ibid.*).

Jean de Pierrebuffière, 1494, archiprêtre de Saint-Paul, prieur de la collégiale du Mas d'Agen, 1497. . . . (NADAUD, *Pouillé*, et *Mém. mss.*, t. VI, p. 10).

Noble Jean de Pierrebuffière, mort en 1510; 1501, chanoine de Limoges, prévôt, 1497. . . . (NADAUD, *Pouillé*). Après sa mort, cinq vocaux élurent, le 1^{er} juillet 1510, noble Antoine Bernard, prêtre, bachelier en décrets. Quatre élurent noble Jean Barton le jeune, licencié en l'un et l'autre droit, chanoine de Limoges (NADAUD, *Mém. mss.*, t. VI, p. 10).

En 1487, par permission du Pape Sixte IV, on supprima un canonicat et prébende, pour avoir deux officiers savans en musique, avec deux enfans qui assistassent à tous les offices du jour et de la nuit (BONAVENT., t. III, p. 201).

1496-1500. — Foulques de Pierrebuffière. Siégeoit en 1496 et 1500. Suivant NADAUD, *Mém. mss.*, t. VI, p. 10.

Vacance de quatre ans (BONAVENT., t. III, p. 201).

1514-1530. — Antoine de Bernard II. Siégeoit en 1514 et

1529. Mourut vers 1530 (BONAV., t. III, p. 201). Il est dit élu pour prévôt de l'église collégiale d'Emoutiers, dans un acte du 23 juin 1511 où il sert de témoin, et se trouvoit alors à Limoges. (Terr. de Pairoti, aux arch. des PP. de Saint-Pierre-du-Queyroix de Limoges, fol. 285 recto).

Noble Antoine Bernard, 1514, prêtre, bachelier en décrets, élu le 1^{er} juillet 1510 (NADAUD, *Pouillé*). Plaida avec le suivant.

1510. — Jean Barton le jeune, chanoine de Limoges, élu le 1^{er} juillet, ne le fut pas... (NADAUD, *Pouillé*). Plaida avec le précédent.

1530-1590. — Antoine David de Polignac I. Siégeoit en 1530. Cêda à son neveu, qui suit, en 1582* et mourut en 1590 (BONAVENT., t. III, p. 201).

Antoine David, 1530, 1556, 1571, résigna en 1581. Etant vieux et malade résigna à son neveu 21 mai 1581 (NADAUD, *Pouillé*).

Le 4 avril 1554, le chapitre d'Aimoutier fit des statuts, confirmés par le pape : un article porte que les canonicats et prébendes ci-devant électives, seront lors de la vacance, à la nomination et présentation de l'aquilaire, et à la collation du chapitre (NADAUD, *Pouillé*, voir p. 143).

Par statut du 3 juillet suivant, confirmé par *bulle* de 1556, les prébendes vacantes ne sont plus électives, mais à la nomination du chanoine aquilaire et à la collation du chapitre (*id.*, *ibid.*).

1582-1628. — Melchior David de Polignac II. Siégea depuis 1582 jusqu'en 1628 (BONAV., t. III, p. 201).

Melchior David, 1581. *Bulles*, 8 juin 1581, possession 4 novembre suivant, mort 1628, vicaire général de l'évêque de Limoges, chanoine, curé de la Croisille en 1600, d'Issandon en 1605, résigna 5 février 1627 (NADAUD, *Pouillé*; *Mémoires*, t. VI, p. 10).

1627-1639. — Josias de La Pomélie I (1). Neveu du précédent, fut prévôt en 1627 par la cession de Melchior, son oncle, et cêda lui-même à son frère, qui suit, en 1639 (BONAV., t. III, p. 201), Chanoine, possession 7 août 1627... (NADAUD, *Pouillé*).

1639-1641. — Roland de La Pomélie II (2). Frère du précédent, siégea depuis 1639, jusqu'en 1641 (BONAV., t. III, p. 201), résigna à son neveu... (NADAUD, *Pouillé*).

(1) Josias de La Pomélie I. D'après un document inséré dans la vie de M^{me} de La Tour de Neuwillars, par le P. du Sault, Josias de La Pomélie fut prévôt d'Eymoutiers de 1628 à 1639 (Voir édition de 1889, par M. A. de Brémond d'Ars Migré, pages 206 et 207).

(2) Roland de La Pomélie II. D'après le même auteur était encore revêtu de la dignité de prévôt en 1648 (*Ibid.*).

1644-1673. — Melchior de La Pomélie III. Neveu des précédents, siégeoit en 1644 et 1673. Bachelier en théologie, 1667, chanoine, *bulles* du 19 août 1658, possession 16 novembre 1660... (NADAUD, *Pouillé*).

Gilbert Urion, oratorien... (NADAUD, *Pouillé*).

1680. — Jean de Barni (NADAUD, *Pouillé*).

Thomas Avince de Lancourt (NADAUD, *Pouillé*).

Claude Seguret. Permuta pour un canoniat de Rhodéz... (NADAUD, *Pouillé*).

1705. — Jean-François de La Porte, prêtre, du diocèse de Rhodéz, *bulles* du 31 janvier 1704, possession 24 juin : mort 31 août 1706... (NADAUD, *Pouillé*).

1706-1733. — Joseph de La Pomélie, prêtre, chanoine, élu 1^{er} septembre 1706, mort 25 novembre 1733; résigna au suivant, son neveu. Elu 31 août 1706, prit possession 26 novembre... (NADAUD, *Pouillé* et *Mém. mss.*, t. VI, p. 10).

1758. — Jacques-Joseph Ruben de Meilhac, résigna et mourut en novembre 1758. Curé de Saint-Pierre-Château, 1733. (Mort nov. 1758), résigna... (NADAUD, *Pouillé*).

Jacques-Joseph Ruben de Meilhac, ancien prévôt, mourut le .. novembre 1758, fils de Jean Ruben de l'Ombre, seigneur du Mas, et de Thérèse de La Pommélie, fut fait prêtre à vingt-deux ans; aumônier pendant quatre ans de l'évêque de Poitiers qui le mit ensuite à la tête des missions du Poitou; puis il fut théologien du fils du maréchal de Villeroi; vicaire général à Poitiers, chanoine à Eymoutiers, 1712. Prieur de Saint-Giles, 1715. Nommé à la cure de Saint-Pierre-Château, 1731. Prévôt, par résignation de son oncle, en 1733 (NADAUD, *Mém. mss.*, t. VI, p. 10).

1767. — Joseph Felletin. Prévôt en 1758 par résignation du précédent, mourut le 22 avril 1767. *Bulles*, 26 février 1748 (NADAUD, *Pouillé*).

Procès. — Sièges vacants.

Léonard Cramouzaud fut élu en 1769 (NADAUD, *Pouillé*). Etoit né à Emoutiers, fut ordonné prêtre en 1753. Approuvé pour la confession la même année, devint théologal en 1763, puis prévôt (*Mém. mss.*, 1770).

1769-1776. — Eutrope-Alexis de Chardebœuf de Pradel. Prêtre, docteur de Sorbonne, aumônier de quartier de M^{sr} le comte de Provence, aujourd'hui Monsieur, frère du roi, vicaire général de Limoges, et supérieur local des Carmélites de cette ville, nommé à la prévôté d'Emoutiers par l'ordinaire, vu la dissension du chapitre qui n'avoit pu s'accorder pour l'élection en 1769, et la dite prévôté lui fut adjugée par arrêt du Parlement de Bordeaux, en

1770. En fit démission en décembre 1776, après avoir été nommé en octobre de la même année à la prévôté de Saint-Junien. Il se démit en faveur du suivant.

Il a conservé le titre de prévôt honoraire d'Emoutiers.

Nommé, le 10 mai 1769, par les vicaires généraux, à cause de la nullité de l'élection, prit possession le 12... (NADAUD, *Pouillé*). Du diocèse de Poitiers, docteur en théologie de la Faculté de Paris (NADAUD, *Mém. mss.*, t. VI, p. 40).

1776. — De Pannevinon de Marsat. Ci-devant curé d'Aubusson, fut fait prévôt d'Eymoutiers, en 1776, sur la démission de M. de Pradel.

Il vit et siège en juillet 1786.

SUPPLÉMENT.

1680. — Jean Barny, natif de Limoges, était prévôt d'Emoutiers en 1680. Fut abbé du Dorat en 1692 (Voyez le volume des abbayes, page 560, vers la fin.)

(*Archives du Grand-Séminaire de Limoges.*)

LE TESTAMENT DU NEVEU DE MURET

Notre laborieux confrère et précieux collaborateur, J.-B. Champeval, a découvert, il y a peu de semaines, dans le chartrier de M. le baron de Nexon, dont il a fait le dépouillement au grand profit de l'histoire limousine, le testament de Marc-Antoine Muret, neveu et héritier du célèbre humaniste. Ce document complète le petit recueil de pièces dont la Société a dû la communication à l'obligeance de M. Bertolotti et qu'elle a inséré dans la dernière livraison du *Bulletin*.

Ce testament est tiré d'un vieux cahier d'extraits et de copies faits vers 1590 par Martial de Gay, seigneur de Nexon et de Campagnes, lieutenant général près le présidial de Limoges. Nous possédons de ce dernier un livre de raison fournissant quelques renseignements précieux sur une des périodes les plus agitées de notre histoire provinciale.

L. G.

In nomine sanctissime Trinitatis, Patris et Filii et Spiritus sancti. Amen. Per hoc presens publicum testamenti nuncupativi instrumentum, cunctis pateat evidenter et notum sit quod anno a nativitate Domini millesimo quingentesimo octuagesimo sexto, indictione decima quarta, die vero vigesima nona mensis septembris pontificatus sanctissimi in Christo patris domini nostri domni Sixti divina providentia papæ quinti anno secundo.

In mei notarii publici et testium infra scriptorum ad hæc specialiter vocatorum et rogatorum presentia, personaliter constitutus discretus et optimæ indolis adolescens domnus Marcus Anthonius, Muretus bo : [næ] me : [moriæ] domni Marci Anthonii Mureti senioris ex fratre nepos, ætatis suæ, ut asseruit, annorum sexdecim, febricitans lecto jacens, attamen Dei omnipotentis gratia sanus mente et intellectu valida loquela et recta memoria agnoscens se mortalem nolens intestatus decedere sed testatus, suum ultimum nuncupativum testamentum et suam ultimam voluntatem condidit et fecit in hunc qui sequitur modum et formam videlicet :

Imprimis muniens signo sanctæ crucis dicens in nomine Patris et Filii et Spiritus sancti. Amen. Ejus animam nunc et quando contigerit illam a nexibus corporeis liberari altissimo omnipotenti

Deo et domino nostro Jesu Cristo a quo meritis, et precibus beatissimæ virginis, matris Mariæ et omnium sanctorum precatur et sperat peccatorum suorum veniam humilime commendavit ejusque corpori elegit sepulturam in ecclesia sanctissimæ Trinitatis in Monte Pincio fratrum minorum ordinis sancti francisci de Paula juxta sepulturam prædicti ho [næ] me [moriæ] domni Marci Antonii Mureti ejus patroi, illudque voluit associari ad sepulturam per pueros et fanos (*sic*) et per fratres sanctissimæ Trinitatis prædictæ ac per fratres sancti Augustini et per fratres sancti Dominici supra Minervam de urbe cum pompa funebri benevisa domno Julio providitori seminarii urbis et illius arbitrio quam rem et voluit observari in exequiis celebrandis quibus fratribus sanctissimæ Trinitatis reliquit et legavit tam jure sepulturæ quam amore Dei et ut missas celebrent pro animabus predicti testatoris et ho [næ] me [moriæ] d [omni] Marci Antonii Mureti ejus patroi et similiter debeant celebrare unum aniversarium de officio defunctorum, cum diacono et subdiacono quolibet in simili die obitus dicti testatoris videlicet scuta ducenta monetæ de Juliis, decem pro scuto. Item dictus domnus testator reliquit et legavit jure legati et institutionis et omni alio modo de jure meliori domnæ Annæ ejus matri dilectissimæ et duabus ipsius testatoris sororibus in civitate seu fortasse diocesis Lemovicensis regni Galliæ degentibus scuta mille et quingenta monetæ similia videlicet scuta quingenta similia pro ipsarum qualibet quasquidem domnam Annam matrem et sorores predictas in hac parte et rata quingentorum scutorum pro ipsarum qualibet sibi heredes instituit et nominavit et in illis contentas esse voluit ita quod de bonis et hæreditate ipsius domni testatoris nihil ulterius petere aut pretendere possint nec debeant, et in eventum in quem supradictæ ejus mater et sorores jam ab hac vita decesserint seu earum aliqua decesserit et quandocumque decedent, voluit illis succedere in presenti legato respectivè filios et filias legitimos et naturales ipsarum respectivè pro rata quodque hujusmodi legatum mille et quingentorum scutorum debeat investiri in tot bonis stabilibus fructuosis in civitate aut diocesi Lemovicensi constituendis ad hoc ut remaneant perpetuo inter descendentes dictarum suarum matris et sororum.

Item prædictus domnus testator voluit et mandavit quod infrascripti sui hæredes et præsentis testamenti executores debeant exponere de bonis ipsius testatoris summam quingentorum scutorum similium pro conficiendis una cruce argentea cum suo crucifixo argenteo, et quatuor candelaria argentea, quam crucem argenteam et quatuor candelæria argentea predictus (*sic*) dictus D[omnus] testator legavit et concessit jure legis venerandæ congrega-

tioni sub invocatione nativitat̃s beatissimæ Virginis matris Mariæ erectæ in seminario almæ urbis. Quodque si ullo unquam tempore contigerit predictam congregationem dissolvi, tunc dictus d[omnus] testator voluit et mandavit crucem et candelaria argentea prædicta devolvi et devenire ac pertinere ad ecclesiam reverendorum patrum professorum nominis Jesu de urbe.

Idem prædictus testator reliquit et legavit simili jure legati almo collegio romano omnes et singulos ac quoscunque libros bibliothecæ necnon et ipsam totam bibliothecam existentem sub custodia supradictorum reverendorum fratrum sanctissimæ Trinitatis in eorum conventu ac etiam quascunque alias scripturas cujusvis qualitatis et quantitatis existentes dicto d[omno] testatori relictos et relictas ac legatos et legatas per antedictum bonæ memoriæ D. Marcum Antonium Muretum ejus patruum in suo ultimo testamento pro usu dicti collegii romani et illius administratorum et rectorum. Quibus collegio romano, rectoribus et administratoribus prædictis expresse prohibuit ne librum aliquem dictæ bibliothecæ ullo unquam tempore vendere, donare aut quovismodo alienare debeant sed perpetuo conserventur in dicto collegio romano prout ipse dictus testator obnixè precatur dictos reverendos domnos rectores et administratores ejusdem collegii nunc et pro tempore existentes quorum conscientias in premissis oneratas esse voluit. Item prædictus testator legavit amore Dei reverendis patribus ecclesiæ nominis Jesu de urbe scuta mille monetæ similia quos rogatos esse voluit et vult quatenus dignentur ipsorum arbitrio missas celebrant et alias præces et suffragia altissimo fundere pro animabus ipsius testatoris, et prædicti quondam Domni Marci Antonii Mureti ejus patru.

Idem prædictus testator legavit jure legati et de bonis suis per infrascriptos suos hæredes et præsentis testamenti executores exponi voluit et mandavit scuta mille monetæ similia viginti puellis virginibus pauperibus orphanis eligendis et nominandis per eosdem infrascriptos heredes et executores.

Item prædictus domnus testator, jure legati et omni alio modo de jure meliori, legavit scuta duo millia simillia monetæ pro dotandis tot pauperibus puellis virginibus volentibus moniales effici et in monasterio seu monasteriis clausis vitam monialem ducere, quas voluit elegi et nominari per infrascriptos suos heredes et executores ipsorum arbitrio.

Item prædictus domnus testator legavit jure legati et amore Dei hospitali sancti Jacobi incurabiliū de urbe scuta centum monetæ similia.

Item dictus domnus testator jure legati et amore Dei legavit hospitali fratrum vulgariter dictorum del Gioanni de Dios posito in

insula ante ecclesiam sancti Bartholomei de urbe alia scuta centum similia.

Item dictus domnus testator jure legati et amore Dei legavit alia scuta centum monetæ venerandæ societati Sanctorum Duodecim Apostolorum in ecclesia Sanctorum Apostolorum de urbe.

Idem prædictus domnus testator reliquit et legavit excellenti domno Marsilio, phisico, octuaginta scuta monetæ pro omni et toto eo quod idem domnus Marsilius posset pretendere et sibi deberi ex hæreditate et bonis tam bonæ memoriæ domni Marci Antonii Mureti patrui quam ipsius domni testatoris, ita quod nihil amplius ex hæreditate et bonis prædictis petere possit.

Item testator legavit scilicet scuta quinquaginta similia Lucæ, filio Johannis Bene de terra sanctæ Victoriæ in provincia Marchiæ qui de præsentī inservit ipsi domno testatori in ejus infirmitate.

Item dictus D[omnus] testator voluit et mandavit ejus debita omnia et legata suprascripta solvi debere de bonis suis per suos hæredes et executores infrascriptos quanto citius fieri poterit.

Item dictus domnus testator in reliquis omnibus suis bonis stabilibus et mobilibus, juribus, actionibus et redditibus quibuscunque præsentibus et futuris ubilicet existentibus suos hæredes universales pro equali portione instituit et esse voluit ac ore proprio nominavit reverendum domnum Ludovicum Rivaldi, archidiaconum Venetensem, et domnum Marcum Antonium Lanfrancum Veronensem, non minus fidos quam charos amicos suos absentes tamquam præsentēs, quibus dedit et concessit plenam et omnimodam potestatem facultatem et auctoritatem de bonis ipsius testatoris vendendi, alienandi et disponendi eorum arbitrio voluntatis, et credita exigendi, de exactis quictandi, aliaque omnia faciendi pro totali effectuatione et executione præsentis sui testamenti et suæ ultimæ voluntatis. Quos quidem domnos Ludovicum Rivaldi et Marcum Antonium Lanfrancum dictus domnus testator instituit ac deputavit sui testamenti et suæ ultimæ voluntatis hujusmodi conjunctim executores cum facultatibus prædictis et cum eia ad lites in forma amplissima et cum potestate subsituendi (*sic*) specialiter et generaliter scilicet? promittens scilicet? relevans scilicet? hanc autem dictus domnus testator asseruit suam ultimam voluntatem et suum ultimum testamentum quam et quod voluit valere jure testamenti ac jure codicillorum et seu donationis causa mortis aut inter vivos et tamquam jure ultimæ voluntatis quo melius valere poterit et tenere, rogans me notarium infrascriptum ut de premissis unum et plura publicum et publica conficerem instrumentum et instrumenta.

Acta fuerunt hæc Romæ in domo seminarii urbis sita in platea ante ecclesiam sanctorum Manti et Alexandri et in camera inferiori in qua domnus testator lecto jacebat. Præsentibus ibidem reverendis et venerabilibus viris domnis Antiquo Maso clerico Barchinensi et Jacobo Rasac clerico Vicen[tianensis] diocesis et Joanne Antonio Patriano clerico Fanentin. diocesis et Julio Tani de Castro plebis Clusulæ diocesis et Paulo Florello, Romano regionis pontis, et Cristophoro Ganilo Aquensis, diocesis, et Bernardus Marinangeli de Monte Falcone, Spoletan. diocesis. Testibus ad premissa vocalis specialiter atque rogatis.

Die secunda mensis octobris 1586.

In nomine Domini. Amen. Ego notarius infrascriptus requisitus domnum Marcum Antonium Muretum lecto jacentem infirmum quatenus in sui conscientia dicat et declaret an testamentum per ipsum conditum sub die 24 mensis septembris proxime præteriti per acta mei notarii infrascripti illud condiderit et fecerit alicujus sen aliquorum persuasionibus, videlicet quod de rebus et bonis suis sic vel sic aut modo et forma quibus dictum testamentum condidit et fecit condere et facere deberet. Quiquidem domnus Marcus Antonius Muretus dixit se hodie sacrosanctum eucharistiæ sacramentum recepisse et se prædictum suum testamentum et suam ultimam voluntatem sub die 24 mensis septembris proxime præteriti condidisse modo et forma in eodem contentis et expressis et ad ita testandum a nemine fuisse inductum, edoctum, impulsus aut persuasus, sed sola comitante Spiritus Sancti gratia et propria conscientia ita dictante. Quodque testamentum et ultimam suam voluntatem prædictam ac omnia et singula in eodem testamento contenta et expresse quatenus opus sit confirmat, approbat et ratificat, illudque perpetuo valiturum declarat omni modo de jure meliori et se nihil in prædicto suo ultimo testamento velle addere, minuere aut mutare intendit, nec in aliquo illi prejudicare super quibuscumque?— Actum Romæ, in edibus seminarii urbis et in camera inferiori ad manum dexteram ad ingressum supradicti seminarii, præsentibus domno Cesare de Petris, cive Romano regionis Pinçe? et reverendo domno Phillippo Borgio, clerico Melitensi, testibus ad præmissa vocalis specialiter atque rogatis.

Coppia extracta ex originali nota et cum eadem concordat.

Jo. Junianus, notarius et rogatus subscripsit.

LES POÈTES LIMOUSINS

JUGÉS PAR BALUZE

Lettre inédite à François d'Aguesseau, âgé de quatorze ans (1682)

Parmi les manuscrits que M. Léopold Delisle vient de faire récemment restituer à la France, et dont le trop fameux Libri avait privé notre pays, figurent à la *Bibliothèque nationale*, sous les n^{os} 2,336 et 2,337 des *Nouvelles acquisitions latines*, deux beaux et précieux volumes intitulés : *Correspondance de Baluze*, que M. Tamizey de Larroque avait bien voulu nous signaler dans l'important *Catalogue* consacré par M. Delisle (*Paris, Champion*, 1889) à ces manuscrits des *collections* Libri et Barrois. C'est avec bonheur que nous avons parcouru ces deux volumes qui avaient pour nous un double attrait. Baluze est, on le sait, un des plus précieux épistolaires du xvii^e siècle, sur lesquels nous nous livrons à des recherches étendues, puis il est une des plus illustres figures de notre cher Limousin. Parmi beaucoup d'autres documents que nous publierons, s'il plaît à Dieu, en temps et lieu, nous avons été assez heureux pour rencontrer, vol. 2,336 f. 5, une lettre malheureusement en *latin*, mais des plus intéressantes, de notre savant compatriote, adressée à un tout jeune homme, qui devait être plus tard lui-même une des illustrations du Limousin et de la France, *François d'Aguesseau*. Aussi est-ce avec joie que nous venons faire goûter à nos chers confrères de la *Société archéologique et historique du Limousin* toute la saveur de ce document inédit d'un double intérêt local.

Notre document est une *minute*, non signée, de la main de Baluze. On sait que le savant bibliothécaire de Colbert avait la bonne habitude de garder copie de toutes les lettres qu'il écrivait à ses innombrables correspondants : il nous a conservé ainsi, au grand profit de la science, notamment dans la précieuse collection connue sous le nom d'*Armoires*, des trésors d'érudition que nous espérons pouvoir livrer un jour à la publicité. Ce bon exemple aurait bien dû être imité par tous les érudits, car combien de richesses ont péri, qui, s'il avait été suivi, feraient aujourd'hui le bonheur des travailleurs.

On admirera le ton charmant, doctoral et paternel à la fois, sur lequel Baluze parle à son tout jeune correspondant, âgé de quatorze ans « *penè puero* ». François d'Aguesseau, qui devait être plus tard le grand

d'Aguesseau, né le 27 novembre 1668 à Limoges (1) venait, à la date de notre lettre, 2 décembre 1682, d'accomplir sa *quatorzième* année.

Tout en admirant et louant le *premier essai* du jeune poète, le savant diplomate conseille au fils d'Henri d'Aguesseau de se livrer *avec plus d'ardeur* à des études *plus sévères*, (le mot : avec plus de soin, *diligentius*, employé d'abord par Baluze, ne lui a pas paru assez fort et il l'a remplacé par *ardentius*).

L'austère carrière du grand magistrat a montré que le jeune homme avait écouté les conseils de son illustre correspondant.

Emile Du Boys.

NOBILISSIMO JUVENI FRANCISCO D'AGUESSEAU STEPHANUS BALUZIUS
TUTELENSIS S. P. D

Quamvis multam fidem adhibeam his quæ ab illustrissimo parente tuo ad me scribuntur, fateor tamen, mi Francisce, vix credibile mihi videri hos versus, quos de peregrinatione tua in montem Parnassum misisti, et a te conceptos et compositos fuisse, a te, inquam, penè puero. Credo tamen, quia pater ita jubet, et quia habeo exemplum celebris poëtæ Lemovicis, qui patri suo epitaphium penè puer posuit, quod ad te mitto, Rolandi inquam Betolaudi, qui apud Subterraneam natus erat (2). Gaudeo igitur et

(1) Voy. la *Biographie des Hommes illustres du Limousin*, par Auguste Du Boys et l'abbé Arbellot.

(2) Sur Roland Bétolaud, poète limousin, né à La Souterraine (1536-1620), il faut, après la *Biographie limousine*, consulter une excellente note du *Bulletin du Bibliophile*, 1862, 15^e série, p. 1089, au sujet d'un exemplaire de l'*Hodæporicum*. — *Lutetiæ, Fred, Morel*, 1576, et non 1573 comme l'indique le *Bulletin*; c'est la dédicace à Henri de Mesmes, qui est de 1575. Cette note est due à M. Apollin Briquet, qui a fourni au recueil auquel nous collaborons un grand nombre de notes et de documents des plus précieux.

L'*Hodæporicum* (l'exemplaire que nous avons consulté à la *Bibliothèque nationale* provient de la Bibliothèque Falconet) contient la pièce de vers envoyée par Baluze à d'Aguesseau. La voici fol. 33 v^o).

PIRII BETOLAUDI PATRIS HUMANIS. ET OPT. AUTHORE PENÈ PUERO.

Quantum concedit mihi nunc ætatula vilem
Excito, chare parens, huncce tibi tumulum.
Forte alias talem condam qui possit honore
Niliacas celebri vincere pyramidas.

sic juvenem evasisse poëtam optimum ; hortorque te ut in hac arte te exerceas, sic tamen ut seuerioribus studiis ardentius (1) incumbas quam istis. Sanè quod ais neminem hactenus poëtam fuisse Lemovicem et allatum Betolaudi exemplum ostendit non esse verum, ac præterea magna illa nomina Aurati et Mureti ; quorum ille a Scævola Sammarthano dictus est valum in Gallia coryphæus, ex cujus musæo, tanquam ex Helicone quodam, innumeri superiore seculo exeunte vates prodierint ; alter, celebris in primis oratione soluta, in versibus etiam pangendis maximam laudem assecutus est, in quibus erat tam Catullo similis, ut idem Sammarthanus ait, quam ipse Catullus sibi. Mitto autem ad te carmen quod de illorum et aliorum quorundam illius ætatis Lemovicum laudibus fecit idem Sammarthanus ; qui omisit Martialem Monerium, cujus extant epigrammata, elegiæ et odæ ; ex quibus unum epigramma selegi, quod ad te mitto, ex quo facile colligas poëtam fuisse non contemnendum (2). Quod si ad antiquitatem recurrere nos jubes, profero tibi

Pallentes igitur violas atque abbâ ligustra
 Ecce tibi in viridans multa profundo solum.
 Illæ sunt mei vultus, hæc puriter actæ
 Fœlicis vitæ candida signa tuæ.
 Utque solum verno pulchrè sub Sole virescit,
 Nomen sic vireat tempus in omne tuum.

(1) Baluze avait mis *diligentius* et l'a remplacé par *ardentius*,

(3) Un exemplaire de l'ouvrage de Martial Mosnier : *Martialis Monerii Lemovicis Epigrammata Elegiæ et Odæ*. — *Burdigalæ, apud Simonem Millangium*, 1573, in-8° ; exemplaire portant la signature autographe de Ventenat, a figuré à l'Exposition de Limoges en 1886. (Voyez l'intéressant mémoire consacré par notre confrère, M. Paul Ducourtieux, aux manuscrits et imprimés de cette exposition, *Bulletin de la Société*, 1888, t. XXXV, p. 102-103).

Martial Mosnier, suivant l'abbé Vitrac, dont nous possédons le manuscrit (l'article de Vitrac a paru dans le numéro du 2 octobre 1812, des *Annales de la Haute-Vienne*), naquit à Limoges, le 10 août 1548. La date de sa mort ne nous est donnée ni par Nadaud ni par Vitrac.

Enfin nous extrayons des *Cahiers manuscrits* de l'abbé Nadaud, que nous possédons à la suite d'Auguste Du Boys, l'appréciation suivante sur notre poète limousin, p. 283 (4^e cahier). « On peut assurer que Monier était né poète, qu'il avoit très bien cultivé ce talent naturel par l'étude des bons poètes de l'antiquité. Mais je ne sçais si j'en juge bien, on a peine à saisir par une première lecture, le sens de beaucoup de ses poésies, dont plusieurs sont fort spirituelles, d'autres assez plates, et presque toutes de purs amusemens d'un jeune homme, ce qui les rend obscures et qu'il a trop affecté les expressions métaphoriques et poétiques des anciens pour les accommoder aux usages de son temps, et pour faire en même temps parade de son érudition poétique.

poëtam Prosperum Aquitanum quem nonnulli, et quidem veterum, Lemovicem patria fuisse contendunt. Habuimus alios, sed non admodum dignos, qui connumerentur inter bonos poëtas. Hæc dicta sint in gratiam patriæ carrissimæ, erudite juvenis. Nunc satis est. Renovo enim me ad studia mea, inamæna sanè si comparentur cum his ludicris, sed meliora et utiliora, ut tu ipse mones in tuis versibus. Ago autem uti debeo tibi gratias pro honore quo me dignatus es, oroque te ut semper mei meminisse velis. Ego sic semper tui meminero ut summæ virtutes tuæ merentur, qui admodum juvenis ea facis quæ vix alii tentare audent in provectioni ætate. Fratrem meo nomine salu'a, quem opto talem esse qualem eum esse cupit optimus pater, id est, tui similem. Valete ambo, et me semper amate.

Lutetiæ Parisiorum, postridie kal. decembris MDCLXXXII.

» Il y a apparence qu'il expliquoit à sa maltresse ses présens poétiques, car il y en a quelques-uns qui demandent à être lus plus d'une fois pour les entendre, du moins par rapport à moi. »

Profitons de l'occasion pour émettre le vœu qu'une étude d'ensemble sur nos poètes limousins soit entreprise par un de nos confrères dans un avenir assez rapproché.

NOMINATION D'UN INSTITUTEUR

à La Souterraine

PAR UNE ASSEMBLÉE DE COMMUNAUTÉ (1741)

Aujourd'huy, quatorz^e jour du mois de may mil sept cent quarante-un, en la ville de La Souterraine en Limousin, issüe de vespres, en la place appelée de la Croix de la place publique ou on accoutume de faire les actes de communauté de la dite ville, les habitans d'ycelle convoqués au son de la cloche, en la maniere accoutumée, — ce sont comparus Messieurs les curé et prestres communallistes de cette ville, ensemble Messieurs les Juge, Lieutenant et procureur d'office, qui ont remontré aux dits habitans qu'il est d'une nécessité pour le public qu'il soit pourveu et nommé en cette ville un régent a l'effet d'apprendre et donner l'éducation nécessaire aux pauvres et habitans de cette ville, sous les gages qui luy sont attribués et pris sur les deniers d'octrois qui se perçoivent dans la dite ville, attendu que les dits habitans sont en souffrance par la mort qui est arrivée de M^e Pierre de la Croix, cy devant regent : a cet effet ont requis les habitans icy assemblés de deliberer et donner leur avis sur l'election d'un regent, attendu qu'il y en a dans la dite ville de capables, offrant les dits sieurs curé, prestres et officiers de leur part de délibérer ; et conjointement et a l'instant tous ayant deliberé, ils ont unanimement dit et rapporté qu'il est plus a propos et avantageux pour la jeunesse qu'il y aye deux regens, un latin et l'autre maître ecrivain, et qu'a cet effet ils nomment les personnes de S^r André Chastenet, m^e ecrivain, pour regen ecrivain, et le sieur Joseph Dubranle pour regen latin ; lesquels Chastenet et Dubranle, habitans de cette ville, ont comparu, et pour ce duement établis ont accepté chacun a leur egard les dites commissions ; et en consequence ont promis et se sont obligés, ainsi qu'il leur est imposé par les dits habitans, d'apprendre a lire et a prier Dieu aux pauvres de la ditte ville sans aucunes retributions et ce moyennant la somme

de quarante livres de retribution a eux accordée sur les dits deniers d'octroy de cette ville, qui leur seront payés par les fermiers ou receveurs d'icelle, et ce par moitié et egalle portion entre les dits Chastenet et Dubranle : Donnant a cet effet les dits sieurs curé, prestres, officiers et habitans tous pouvoirs et procurations aux dits regens cy dessus nommés d'en recevoir le payement en la manière accoutumée. La presente election et nomination faite pour tenir tant et sy longuement qu'il plaira aux dits habitans, lesquels se reservent en cas de plainte ou reproches contre les deux ou l'un d'iceux, d'en nommer d'autres en leur lieu et place. Et dont et du tout les dites parties ont requis acte, a elles octroyé le present pour servir et valloir ce que de raison. Et ont signé : Ribeyrits, curé de La Souterraine ; Ranjon, prestre ; Savy, prestre ; Betolaud du Drut, prestre ; Floret, lieutenant ; de Guartempe, juge ; Floret du Mas, procureur d'office ; Ribière de Bresenty ; Montaudon, prestre ; Forgemol du Poirier ; Gaillard, prestre ; Patrault ; Salleton ; Denépoux ; Choppy de Montberaud ; Chapt ; Aléonard ; J. Leroy ; Deslignères ; J. Bellet ; André Lory ; Vollondat du Glais ; J. Pignet ; Penchaud ; Saint-Hillaire ; Petit ; A. Floret ; A. de Laroche ; Margotin ; Bétolaud de Lacoux ; Delcaire ; Chapt ; Vareillaud ; Chastenet ; Dubranle ; S. Montaudon ; Dumont, notaire royal. Contrôlé à La Souterraine, le 14 may 1741. Reçu douse sols. Signé : DUMONT.

(Extrait des archives de l'étude de M^e C. Leroy, notaire à La Souterraine. Communiqué par M. Bellet, instituteur à Saint-Maurice).

MONUMENTS HISTORIQUES

RAPPORT DE LA COMMISSION (1) chargée d'examiner à nouveau la liste des Monuments Historiques et de dresser la nomenclature des objets mobiliers auxquels il y a lieu d'appliquer les articles 8 à 13 de la loi du 30 mars 1887.

En 1873, la Société a été appelée à signaler au Gouvernement ceux des édifices anciens de la Haute-Vienne qui paraissaient, en raison de leur antiquité ou de leur caractère artistique, devoir être compris au nombre des monuments protégés par une législation spéciale et méritant au plus haut degré d'appeler la sollicitude de l'État. Rapporteur de la Commission chargée de dresser ce travail (2), je ne crois pas inutile d'en remettre sous vos yeux les conclusions, au début du nouveau rapport qu'à quinze années d'intervalle je suis appelé à vous présenter.

Nous demandions — la Commission était composée de MM. l'abbé Arbellot, président de la Société; Boulanger, architecte; Louis Guibert; l'abbé Lecler; Nivet-Fontaubert et le chanoine Tandeau de Marsac — que la nomenclature des monuments classés s'enrichit de quelques édifices dignes à divers titres d'y figurer, et dont l'absence, sur cette liste, ne s'expliquait point.

Il ne paraît pas avoir été tenu compte de ces propositions; celles-ci nous semblaient pourtant répondre à la pensée qui avait inspiré la circulaire ministérielle réclamant ce relevé à l'autorité administrative et à la Société archéologique. L'insuffisance des crédits affectés à la restauration et à l'entretien des édifices classés a peut-être été la seule raison pour laquelle nos propositions n'ont pas été accueillies; nous devons donc profiter de toutes les occasions pour les rappeler, les reproduire et y insister.

(1) Cette commission se composait de MM. le chanoine Arbellot; Louis Bourdery, peintre émailleur; Ch. Geay, architecte, inspecteur des édifices diocésains; Louis Guibert; l'abbé Lecler; Ch. Nivet-Fontaubert, et Jules Tixier, architecte.

(2) Séance du 20 décembre 1873. Ce rapport se trouve inséré au t. XXII, p. 165 du *Bulletin* de la Société.

En second lieu, nous adressions au Gouvernement une demande instante pour la prompte restauration de l'église collégiale de Saint-Léonard, — du clocher en particulier, — et de l'abbatiale de Solignac. Ces deux églises, qui figurent sur la première liste des monuments classés, étaient, il y a quinze ans, dans un état de délabrement de nature à inspirer à tous les amis de l'art, de l'archéologie et des souvenirs historiques, les plus sérieuses inquiétudes.

Sur ce point, il a été donné, dans une certaine mesure, satisfaction à notre requête. Après l'achèvement des travaux de réparation exécutés aux églises du Dorat et de Saint-Yrieix, le service des Monuments historiques a fait rebâtir en partie le beau clocher de Saint-Léonard (1), — et la nef, le transept et l'abside de Solignac ont été l'objet de travaux de consolidation et d'assainissement devenus d'une urgence absolue.

Malheureusement, pour quelques édifices, la situation a empiré : elle est telle, pour la collégiale de Saint-Léonard, par exemple, que l'Etat doit s'en préoccuper sans retard, — sinon nous sommes menacés de voir avant longtemps ce précieux spécimen de l'architecture romane, avec son intéressant vaisseau et son rare baptistère, tomber en ruines au pied du clocher reconstruit.

Pour effectuer les travaux nécessaires, indispensables, il faut de l'argent, beaucoup d'argent. Pour prononcer le classement des édifices qu'il est d'un réel intérêt de conserver, de signaler tout au moins à l'attention, à la sollicitude des autorités locales et des populations, il n'est pas besoin de ressources et de crédits. Quelle que soit la situation financière, on peut obtenir du Gouvernement tout au moins la reconnaissance, la proclamation de la valeur de ces édifices ; ce sera pour eux une première garantie, une première sauvegarde. — Répétons-le : la Haute-Vienne possède un certain nombre de monuments d'un haut intérêt qui ne sont pas encore déclarés « monuments historiques », et que nous devons nous efforcer de faire comprendre dans la nomenclature de ces édifices privilégiés, ne dussent-ils, de ce classement, retirer de longtemps d'autre avantage que la possession d'un titre.

D'après le dernier relevé des *Monuments historiques* mis à notre disposition, le département possède seulement *neuf* églises ou châteaux qui aient été jugés dignes d'y figurer. Ce sont :

(1) La Société a concouru, par une souscription de cent francs, à la dépense de ces travaux ; elle avait antérieurement voté une allocation de mille francs pour la continuation de la Cathédrale.

- 1° Les ruines du château de Châluçet (propriété particulière)(1);
- 2° L'église du Dorat (propriété communale);
- 3° L'église cathédrale de Limoges (propriété de l'Etat);
- 4° Le château de Rochechouart (propriété départementale);
- 5° L'église de Rochechouart (propriété communale);
- 6° L'église de Saint-Junien (propriété communale);
- 7° L'église de Saint-Léonard (propriété communale);
- 8° L'église de Saint-Yrieix (propriété communale);
- 9° L'église de Solignac (propriété communale).

L'église de Rochechouart, nous le faisons déjà remarquer il y a quinze ans, n'a pu être introduite dans cette liste que par l'effet d'une erreur, ou plutôt à la faveur de condescendances administratives remontant à bien des années. Il s'agissait, sans doute, de faciliter l'allocation d'un crédit sollicité du Gouvernement pour la réparation de cette église. Celle-ci a, croyons-nous, bénéficié de ce caractère officiel de monument historique dans le passé. Comme elle ne pourrait en bénéficier, dans l'avenir, qu'au détriment d'autres édifices plus intéressants à tous égards et plus précieux qu'elle, nous croyons devoir demander de nouveau sa radiation de la liste des monuments historiques. Elle n'a aucun titre à y figurer.

Par contre, nous sollicitons de nouveau, et avec instance, l'adjonction, à la nomenclature officielle, des édifices ci-après :

1° Eglise d'Eymontiers, — ^{xii}^e au ^{xv}^e siècles — propriété communale, dont le classement est demandé depuis 1841 : la valeur exceptionnelle de ses vitraux suffirait à la signaler à l'attention toute particulière du Gouvernement.

2° Eglise du Chalard, — ^{xi}^e et ^{xii}^e siècles — propriété communale. Classement demandé en 1873, et depuis, en 1885, par M. Geay, à trois inspecteurs généraux : MM. Ruprich-Robert, Bruyère et Lisch (2).

3° Eglise de Châteauponsac, — édifice du ^{xi}^e siècle, récemment réparé ; plan curieux, abside intéressante ; débris antiques utilisés dans la construction. Propriété communale. Classement demandé depuis 1847.

4° Clocher de l'église de Saint-Pierre de Limoges, — ^{xiv}^e siècle — type intéressant et heureusement proportionné des clochers limousins de grandes dimensions. Propriété communale. Classement demandé en 1873.

(1) Châluçet appartient à M. Ch. de Thézillat, ancien préfet.

(2) Bien que l'édifice n'ait pas été classé, le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts a alloué, il y a peu d'années, un crédit pour des réparations exécutées à l'église du Chalard.

5° Château de Montbrun, — XII^e au XV^e siècles. — Récemment réparé. Propriété particulière (1). Classement demandé en 1873.

6° Eglise des Salles-La-Vauguyon, — XI^e et XII^e siècles — propriété communale. Classement demandé depuis 1847.

7° Tours de Châlus, — XII^e et XIII^e siècles — propriété particulière (2). Classement déjà plusieurs fois demandé.

8° Chapelle gothique de Notre-Dame-du-Pont, à Saint-Junien.

Nous désirerions aussi le classement de quelques monuments mégalithiques. Bien qu'ils appartiennent à des particuliers, ils ont le caractère d'immeubles et peuvent par suite être compris dans ce classement, aux termes de l'article 3 de la loi du 30 mars 1887. Nous signalerons plus particulièrement les suivants :

Dolmen et petit menhir de Cognac, près Saint-Laurent-sur-Gorre (dessin à l'*Album* de Tripon).

Menhir de Villemonteys, près Bujaleuf.

Menhir de Cinturat, commune de Cieux.

Dolmen de Bagnol, commune de Fromental.

Dolmen de Borderie, commune de Berneuil.

Dolmen de Poujol, près Eybouleuf.

Dolmen de La Roche-l'Abeille.

Le classement est le seul moyen d'assurer la conservation de ces monuments. La même mesure devrait être prise à l'égard des restes de Courbefy et des camps de Saint-Denis-des-Murs et du Grand-Fâ, près Magnac-Laval.

Il est une catégorie de petits monuments qui ne sont pas, à proprement parler, particuliers au Limousin, mais qu'on ne trouve en aucune contrée de l'Europe aussi répandus, aussi caractérisés, et sur lesquels il nous paraît indispensable d'appeler d'une manière toute spéciale la sollicitude du Gouvernement avec son attention. Lui seul peut efficacement intervenir, auprès des maires peu instruits ou peu soucieux de la conservation des restes archéologiques, pour empêcher la destruction de ces petits édifices, presque tous propriétés des communes, et dont un certain nombre déjà ont disparu. Nous voulons parler des fanaux funéraires, souvent désignés sous le nom de « Lanternes des morts », et qui ont été tout spécialement étudiés par notre laborieux et érudit confrère, M. l'abbé Lecler, curé de Compreignac (3).

(1) Ce château appartient à MM. de Labonne.

(2) Propriété de M. le Comte de Bourbon-Busset.

(3) A. LECLER, *Les Fanaux en Limousin*. — Limoges, Chapoulaud, 1863. — A. LECLER, *Etudes sur les Lanternes des morts*. — Limoges, Ducourtieux, 1882; — 2 broch. in-8°.

Il n'y a pas bien longtemps, le département de la Haute-Vienne possédait encore dix au moins de ces édicules, appartenant presque tous aux ^{xii}^e, ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles. C'étaient :

Arrondissement de Bellac :

- Le fanal de Saint-Amant-Magnazeix (carré);
- Celui de Saint-Barbant (octogone);
- Celui de Montrol-Sénard (base carrée, transformée en chapelle par l'aveuglement des arcades);
- Celui d'Oradour Saint-Genest (octogone);
- Celui de Rancon (rond).

Arrondissement de Rochechouart :

- Celui de Cognac (carré);
- Celui d'Oradour-sur-Glane (carré);
- Celui de Saint-Victorien (carré).

Arrondissement de Saint-Yrieix :

- Celui de Coussac-Bonneval (octogone);
 - Celui de Vicq (carré, surmontant la chapelle de l'ancien cimetière).
- Ce dernier vient d'être jeté par terre, malgré l'intervention de la Société archéologique. Celui de Coussac-Bonneval, qui est un des types les plus caractéristiques et les plus complets de ce genre de monuments, tombe aujourd'hui en ruines. Le Conseil municipal, sollicité par la Société archéologique et l'Administration préfectorale, qui a bien voulu prêter son concours à nos vues, a déclaré ne pas avoir, quant à présent, de ressources disponibles pour faire restaurer ce précieux spécimen de nos anciens fanaux funéraires. Votre Bureau, désireux de conserver ce monument, a proposé d'entreprendre lui-même cette restauration, dont consentirait à se charger M. Jules Tixier, architecte, un de nos plus zélés confrères. La Société en ferait tous les frais; mais à cette offre, que nous avons prié M. le Préfet de la Haute-Vienne de vouloir bien transmettre à l'Administration et au Conseil municipal de Coussac, nous avons cru devoir mettre une condition expresse : la cession de la propriété de l'édicule à la Société archéologique ou au Département (1).

(1) Cette proposition a été acceptée : le Conseil municipal de Coussac par une délibération du 12 août 1888, approuvée par l'Administration préfectorale, a cédé à la Société archéologique la propriété du fanal, à la condition de réparer le petit monument et de l'entretenir en bon état.

Nous pouvons ajouter que nous nous sommes rendus tout récemment à Coussac, avec MM. Jules Tixier et Paul Ducourtieux, pour constater l'état du monument et dresser le devis des réparations à exécuter.

La loi du 30 mars 1887 a permis au Gouvernement d'étendre aux objets mobiliers qui sont la propriété de l'État, des départements, des communes, des fabriques et autres établissements publics, les mesures de protection dont seuls bénéficiaient jadis les immeubles. Les objets classés ne pourront être aliénés sans une autorisation administrative. Leur vente, dans des conditions irrégulières, sera nulle et pourra donner ouverture à une action en dommages intérêts. Aucune restauration ou réparation ne devra être effectuée à ces objets sans certaines formalités.

L'application de ces mesures pourra, nous ne nous le dissimulons point, donner lieu à des ingérences abusives et à des tracasseries. Néanmoins, on ne saurait qu'applaudir à la pensée qui a dicté la loi de 1887. Nulle contrée en France n'a eu autant à souffrir que la nôtre des déprédations intelligentes et des effets de la sollicitude éveillée des brocanteurs. N'oublions pas l'enlèvement et la disparition de la châsse de Laguenne; des morceaux les plus précieux qui constituaient la décoration d'orfèvrerie du grand rétable de Grandmont; d'une multitude de reliquaires, de sculptures, de fragments sans prix. N'oublions pas que la résistance énergique d'un curé et l'émotion pieuse de toute une population purent seules faire rompre le marché passé par la fabrique d'Ambazac pour la vente de sa magnifique fierte. Rappelons-nous que, parmi les morceaux décrits ou signalés, il y a moins de quarante ans, par l'abbé Texier, plusieurs ont disparu : une des deux croix émaillées de Jouac notamment et la croix à filigranes de La Meyze. A l'église de Bersac, il n'y a plus aucun reliquaire ancien; à Nedde plus rien; à Lussac-les-Églises, plus rien... Tout récemment une intéressante châsse du département de la Creuse, qui se trouvait, en 1886, exposée dans les vitrines de l'hôtel-de-ville de Limoges, n'était-elle pas offerte à divers brocanteurs de Paris?...

N'avons-nous pas entendu parler de certains trafics regrettables qui ont eu lieu récemment dans quelques paroisses des environs de Limoges... En présence de ces faits, reconnaissons l'utilité de la loi et n'hésitons pas à donner à son exécution notre concours le plus complet. Il s'agit d'assurer la conservation, dans le pays, d'objets d'art ou de restes archéologiques précieux à divers titres. La Société, en travaillant dans ce but, remplira une de ses fonctions essentielles, la mission propre en vue de laquelle ses fondateurs l'ont établie.

Si nous nous en tenions à la formule, élastique sans doute, mais trop étroite en soi, de l'article 8 de la loi du 30 mars 1887, nous n'aurions qu'un bien petit nombre d'objets à signaler au ministère

de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. Pour très peu, en effet, de nos reliquaires, de nos sculptures, de nos émaux, il est permis de parler de *l'intérêt national* qui s'attache à leur conservation. Toutefois, si l'on veut entendre ces termes dans leur sens le plus large, on en arrivera à reconnaître que tout spécimen rare et caractéristique des arts ou de l'industrie est un document précieux pour l'histoire du peuple qui l'a produit ou acquis d'ancienne date. Nous croyons que telles sont bien la signification et la portée qu'il faut donner à l'article 8 de la loi, et cette interprétation a déterminé le cadre du travail élaboré par votre Commission et que j'ai été chargé par celle-ci de vous soumettre.

Nous avons adopté, dans nos propositions de classement, la division par arrondissement de sous-préfecture. C'est la plus simple et en même temps la plus conforme au caractère administratif de la mesure qu'il s'agit de préparer (1).

ARRONDISSEMENT DE LIMOGES.

VILLE DE LIMOGES.

Cathédrale.

Jubé de la Renaissance en pierre calcaire (1533-1534), auteur inconnu. Bas-reliefs : les travaux d'Hercule et motifs d'ornementation; statues et sculptures décoratives (Desmarest : *Ephémérides de la généralité de Limoges*, Limoges, Martial Barbou, 1763, p. 136. — Tripon : *Historique monumental du Limousin*, Paris, Derebergue, 1836; *Album*, planche sans numéro. — *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, t. XXVI, p. 13. — Arbellot : *La cathédrale de Limoges*, Paris, R. Haton, 1883, p. 93. — Collection de photographies, publiées par MM. Baylac et Bonneau, Limoges, 1872-1874. — Surmoulage au musée du Trocadéro).

Tombeau de Raynaud de La Porte, cardinal, ancien évêque de Limoges : première moitié du xiv^e siècle (Tripon : *Historique monumental*, sans numéro. — *Bulletin de la Société arch.*, t. XI, p. 191. — Allou : *Monuments de la Haute-Vienne*, p. 256, 257. — Arbellot : *Cathédrale*, p. 111).

(1) A la liste ci-après, la mention de chaque objet est accompagnée, lorsqu'il y a lieu, d'indications bibliographiques et iconographiques destinées à faciliter la vérification et les études.

Tombeau de Bernard Brun, évêque du Puy et de Noyon (milieu du ^{xiv}^e siècle) (Tripon : *Historique monumental*. — Allou : *Monuments*, p. 256, 257. — *Bull. Soc. arch.*, t. I, p. 39, pl. III. J. Gailhabaud : *L'architecture du v^e au xvi^e siècle*, Paris, Baudry, 1851, 18^e livraison. — Arbellot : *Cathédrale*, p. 114).

Tombeau de Jean de Langeac, évêque de Limoges, avec bas-reliefs reproduisant des scènes de l'Apocalypse, etc. (1541) (*Annales archéologiques de Didron*, t. XVI, p. 164 : notice de l'abbé Texier et dessin de Gaucherel. — Dessins donnés par Viollet Le Duc, par le *Magasin pittoresque*, par Tripon, etc. — *Bull. de la Société archéologique*, t. I, p. 39, pl. IV; t. IV, p. 186, 194, et t. XVIII, p. 32, 39. — Allou : *Monuments*, p. 254. — Arbellot : *Cathédrale*, p. 120).

Dalles funéraires des ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles, en divers endroits (*Manuel d'Épigraphie*, de l'abbé Texier, p. 197, 206, 222, 223, 224, 231, 236, 241, 246. — Arbellot : *Cathédrale*, p. 221).

Lapidation de saint Etienne, groupe en pierre, ^{xiv}^e siècle, au chevet (Arbellot, p. 200.)

Statue de saint Martial, en pierre, ^{xiv}^e siècle, au chevet. (Surnouillage au Trocadéro. — Arbellot, p. 200).

Encadrement sculpté de l'ancien sépulcre, ^{xv}^e siècle, auprès de l'entrée de la sacristie. (Arbellot, p. 179).

Vanteaux en bois sculpté de la porte, portail Saint-Jean, vers 1530. (Arbellot, p. 205).

Peintures murales de la crypte (^{xi}^e siècle et suivants), en mauvais état : Jésus-Christ et la Madeleine, etc. (Arbellot, p. 209).

Restes de peintures murales dans l'église : légende de la Vierge et légende de sainte Catherine, ^{xv}^e siècle, dans les chapelles de l'abside, au nord du chœur. (Arbellot, p. 161, 202, etc.)

Vitraux du fond de l'abside, fenêtres supérieures, deux vitraux du ^{xiv}^e siècle : saint Martial et sainte Valérie, — l'Annonciation (chromolithographie du premier donnée dans l'*Hist. de la peinture sur verre*, de M. de Lasteyrie. — Texier : *Hist. de la peinture sur verre*, p. 35. — Dessin à l'*Art rétrospectif à l'Exposition de Limoges de 1886*, par L. Guibert et J. Tixier, Limoges, Ducourtieux, 1888, pl. LXXX. — Arbellot : *Cathédrale*, p. 197).

Canons d'autel, émaux de Nicolas I Laudin. Dix pièces en trois tableaux, ^{xvii}^e siècle (*Catalogue de l'Exposition de Limoges*, Emaux peints, n^{os} 102, 103, 104. — Mieusement : *Album de l'Exposition rétrospective de Limoges*, 1886, pl. XXXVIII, XXXIX, XL, XLI, XLII. — Louis Bourdery : *Les émaux peints à l'Exposition rétrospective de Limoges*, Ducourtieux, 1888, p. 121 et suiv. — *Bull. Société arch.*, t. XXVI, p. 151. — Arbellot : *Cathédrale*, p. 216. — Guibert et Tixier : *Art rétrospectif*, pl. LXXVI).

Baisers de paix, émaux montés en argent (*Catalogue de l'Exp. de Limoges*, Emaux peints, n° 4. — Bourdery : *Les émaux peints*, p. 21).

Lutrin en fer forgé, à têtes de lion, xiii^e siècle.

Mise au tombeau, tableau de l'école espagnole, de la fin du xvi^e ou du commencement du xvii^e siècle.

La lapidation de saint Etienne, tableau moderne, transsept sud.

Eglise de Saint-Pierre-du-Queyroix.

Rétable en bois sculpté, provenant de l'ancien collège des Jésuites de Limoges, xviii^e siècle.

Statue en albâtre de la sainte Vierge, xiv^e siècle.

Cloche portant la date de 1419.

Vitrail du xvi^e siècle : la Mort et le Couronnement de la sainte Vierge, par Pénicaud (*Bull. Soc. archéol.*, t. I, p. 238 et t. XVII, p. 44. — Texier : *Hist. de la peinture sur verre en Limousin*, p. 80).

Vitrail moderne, de Maréchal, d'après le carton de Gustave Doré : *Duc in altum!* (*Bull. de la Société archéologique du Limousin*, t. XXIII, p. 312, article de M. Alf. Chapoulaud).

Eglise de Saint-Michel-des-Lions.

Trois lions en granit paraissant remonter à une époque reculée du moyen-âge. L'un d'eux a servi de siège (Dissertation manuscrite de l'abbé Legros, au Séminaire de Limoges. — Duroux : *Sénatorerie de Limoges*, Limoges, Martial Ardant, 1811, p. 40 et suiv. 195, etc., et figures 1 et 2. — Tripon : *Historique monumental du Limousin*, pl. n° 5. — Allou : *Description des monuments de la Hte-Vienne*, p. 223).

Petit reliquaire d'argent doré à tige, avec inscription, surmonté d'une statuette de la Vierge, provenant du trésor de Grandmont, xiii^e siècle (Texier : *Dictionnaire d'orfèvrerie*, col. 894. — *Catalogue de l'Exposition de Limoges*, orfèvrerie, n° 64. — Mieu-vement : *Album*, pl. XII. — L. Palustre et X. Barbier de Montault : *Orfèvrerie et Emaillerie limousines*, Paris, Picard, 1887, pl. XVII. — Guibert et Tixier, *Art rétrospectif*, pl. LX).

Vitraux du xv^e siècle à l'extrémité des deux nefs latérales : Scènes de la vie de la sainte Vierge et de celle de saint Jean (*Bull. Soc. archéologique*, t. I, p. 209 et t. XVII, p. 45. — Texier : *Hist. de la peinture sur verre*, p. 41.)

Eglise de Sainte-Marie.

Grand rétable en bois sculpté, style Louis XIV, provenant de l'ancien séminaire des Ordinands.

Tableau du maître-autel : la Présentation, de Jacques Restout, provenant également des Ordinands.

Chapelle du Lycée.

Tableau longtemps attribué à Rubens : l'Assomption.

Chapelle de l'Hôpital.

Rétable en bois sculpté, de Martin Bellet, sculpteur limousin, xvii^e siècle.

Calice en vermeil ciselé, repoussé et gravé, avec petits médaillons d'émaux peints. Commencement du xvi^e siècle (Gay, *Glossaire archéologique*, p. 254. — *Catal. de l'Exposition de Lim.*, Orfèvrerie, n° 87. — Mieusement : *Album*, pl. XXV. — Palustre et Barbier de Montault, pl. XXX. — Guibert et Tixier : *Art rétrospectif*, pl. LIII).

Musée national Adrien Dubouché.

Nous laissons à l'administration du Musée le soin de signaler, parmi les objets confiés à sa garde, ceux qui lui paraîtront devoir figurer dans la nomenclature des objets à classer. Nous nous bornerons à mentionner d'une façon toute spéciale

1^o Dans la collection d'objets d'orfèvrerie ancienne et d'émaux peints :

Un coffret aux saintes huiles, de travail limousin, avec les figures du Christ, de la Vierge et des apôtres, et des anges en cuivre gravé, sur fond d'émaux champlevés, xiii^e siècle (*Catal. de l'Exp.*, Orfèvrerie, n° 22. — Mieusement : *Album*, pl. IX. — Palustre et Barbier de Montault, pl. X. — Guibert et Tixier, pl. XLI).

Un écusson en cuivre repoussé, représentant les armoiries de Limoges (commencement du xvi^e siècle), provenant de l'ancien hôtel de ville (?), racheté à la vente de Théis et donné par M^{me} de Saint-Cricq (*Catalogue*, Orfèvrerie, n° 77. — Mieusement, *Album*, frontispice. — Guibert et Tixier, pl. LII).

L'Adoration des Mages, émail peint, atelier des Pénicaud (?), fin du xv^e ou premières années du xvi^e siècle (*Catalogue*, Emaux peints, n° 14. — Mieusement, pl. XXX. — L. Bourdery : *les Emaux*

peints à l'Exposition de Limoges, p. 12 et 13. — Guibert et Tixier, pl. LX).

L'ensevelissement du Christ, émail peint (atelier des Pénicaud ou plus probablement atelier « Montvaerni »), fin du xv^e ou commencement du xvi^e siècle, provenant de la succession A. Fournier (*Catal. de l'Exp.*, Emaux peints, n° 13. — Mieusement, pl. XXIX. — L. Bourdery, p. 16, 17. — L'abbé Lecler : *les Mises au tombeau*, *Bull. de la Soc. arch. et hist. du Lim.*, t. XXXV, p. 514. — Guibert et Tixier, pl. LXI).

Jésus au milieu des docteurs, émail peint, xvi^e siècle, qui peut être avec certitude attribué à Léonard I Limosin (*Catal. de l'Exp.*, Emaux peints, n° 33. — L. Bourdery, p. 48, 49).

Hélène, émail peint, avec les armes et la devise de Jean de Langeac, évêque de Limoges, mort en 1541 (*Catalogue*, Emaux peints, n° 35. — L. Bourdery p. 49, 50. — Guibert et Tixier, pl. LVII).

Fécondité, émail peint de François II Limosin (?) (*Catalogue*, Emaux peints, p. 52. — L. Bourdery, p. 75. — Guibert et Tixier, LXXIII.)

Deux assiettes émaillées, de Pierre Courteys (*Catalogue*, Emaux peints, n° 45 et 46. — L. Bourdery, p. 83 et 84.)

M. de Verthamont présentant une supplique à saint Martial, grand émail peint de Léonard II Limosin (Tripon, *Historique monumental*, planche sans numéro. — *Catalogue*, Emaux peints, n° 70. — Mieusement, pl. XXXVII. — L. Bourdery, p. 67, 68. — Guibert et Tixier, pl. LXXV).

Baiser de paix. La descente du Saint-Esprit, grisaille signée de P. Noualhier, 1682. (*Catalogue*, Emaux peints, n° 325.) — L. Bourdery, p. 191 et planche).

2° Nous signalerons parmi les tableaux :

Une peinture sur bois, la seule connue de l'émailleur Léonard I Limosin : *l'Incrédulité de saint Thomas*, provenant de l'église de Saint-Pierre (*Catalogue de l'Exposition de Limoges*, peinture, n° 202.) — L. Guibert et J. Tixier, LXIX);

Un portrait de M^{me} de Pompadour, par Nattier;

Les vendanges, par Troyon;

Carton de Léonard Limosin : portrait d'Anne de Montmorency.

3° Tapisserie, L'Assomption, fabriquée pour une confrérie de Limoges et paraissant avoir été exécutée dans cette ville. (*Catalogue*, tapisseries, n° 14. *Bull. de la Société archéologique*, t. XXXV, p. 553, article de M. C. Marbouty).

4° Parmi les sculptures et antiquités diverses, il faut note :

Torse d'un Jupiter en granit, provenant de Juvé, près La Roche-L'Abeille.

Le cippe funéraire du grammairien Blæsius, Biturige. (Texier, *Manuel d'Epigraphie*, Poitiers, Dupré, 1851, p. 82. — Duroux, *Sénatorialerie*, fig. 9).

Celui de Pœtus Pœtinus, décurion des Aulerques. (Texier, *Manuel*, p. 77);

Un sphinx en granit, trouvé à Bessines. (Allou, *Monuments de la Haute-Vienne*, p. 305);

Sculptures provenant du portail de l'abbaye de Notre-Dame de la Règle à Limoges, ^{x^e} ou ^{xii^e} siècle. — (Roland (?), notice de M. le chanoine Arbellot);

Une plaque de marbre avec inscription, ^{xi^e} siècle, provenant du tombeau de saint Martial. (Allou, *Monuments*, p. 251. — Texier, *Manuel*, p. 118);

Le Bon Mariage, monument funéraire, ^{xv^e} siècle, provenant de l'abbaye de Saint-Martin-lès-Limoges (Texier, *le Bon mariage*, 1840. plaquette in-4°. — Dessin dans le *Magasin pittoresque*, et au *Bull. Soc. archéologique*, t. I, p. 38 et pl. II).

Archives départementales.

Il appartient également à M. l'Archiviste du département de la Haute-Vienne de signaler les pièces ayant un intérêt archéologique ou un caractère historique qui y fasse attacher un prix exceptionnel. Nous nous bornerons à dire que ce dépôt, outre huit diplômes ou chartes du ^{ix^e} siècle, renferme un grand nombre de pièces intéressantes.

Nous appelons l'attention du ministère sur cet intéressant dépôt qui est, du reste, en ce moment, confié à d'excellentes mains.

Archives de l'Hôtel-de-Ville.

Ancien cartulaire du Consulat du Château de Limoges (1208-1635). Nombreux textes romans; plusieurs versions successives des Coutumes de la ville, forlèaux, etc., — quatre miniatures; in-4° parchemin (217 f^o) et papier (22 f^o). (*Inventaire des Archives communales de Limoges*, AA¹ — A. Leymarie et Arnoul : *Le Limousin historique* (passim) — *Bull. Soc. Arch. et hist. du Limousin*, t. XXXV, p. 73. art. Ducourtieux.)

Quatre registres des actes et délibérations de l'administration municipale, dits *Registres consulaires*, 1508-1791. — In fol. papier : 470, 239, 411 et 185 feuillets (*Inventaire des Archives communales de Limoges*, BB 1, 2, 3 et 4). — En cours de publication. Le premier et le second de ces registres ont paru; le premier volume du troisième est sous presse.

Registre de Recepte et de mise de la Confrérie de la Fête-Dieu à Saint-Pierre, in-fol., 237 feuillets parchemin : nombreuses miniatures dont plusieurs dues à des émailleurs célèbres, reproduisant les objets achetés pour la chapelle de la Confrérie, 1551-1691. (*Inventaire des archives communales de Limoges*, GG, 204. — Guibert et Tixier, p. 44 et pl. XIX, XX et XXI. — *Bull. de la Soc. archéologique*, t. XXXV, p. 88, article Ducourtieux. — Barbier de Montault : (*Inventaires et comptes de la Confrérie du Saint-Sacrement*, ap. *Bull. de la Soc. archéologique*, t. XXXV, p. 138.)

Bibliothèque communale.

Œuvres diverses de Saint-Jérôme, Eusèbe, Isidore de Séville, etc. — Manuscrit du XII^e siècle, in-4°, 186 feuillets parchemin. (Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque, n° 1.) Ce volume a appartenu à l'historien Bernard Gui.

Ancien et Nouveau Testaments, texte latin, belles lettres enluminées, manuscrit du XIII^e siècle, 2 volumes in-folio, de 224 et 192 feuillets parchemin, — lacérés. (Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque, n° 3.)

Graduel du XIII^e siècle, provenant vraisemblablement du monastère de Sainte-Croix de Poitiers et ayant appartenu au Chapitre de Saint-Junien. Renferme de nombreuses séquences et plusieurs Kyrie, Epîtres, Sanctus, Agnus, etc., farcis en latin ou en français. Riches enluminures. Petit in-4°, 304 feuillets parchemin (Notice de M. L. Guibert au *Bulletin historique et philologique du Comité des Travaux historiques*, Année 1888, p. 315. — Guibert et Tixier, p. 38, 39 et planche XIV, XV, XVI, XVII. — Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque, n° 2.)

Registre d'Aymeric et de Gérard Tarneau, notaires à Pierre-buffière (première moitié du XV^e siècle), contenant une intéressante chronique de 1423 à 1438, 58 feuillets papier de 280 mill. sur 147. (Catalogue manuscrit de la Bibliothèque, n° 6.) — Chronique publiée par M. A. Leroux, *Chartes, Chroniques et Mémoires*, p. 203 et suivantes.

Manuscrit des *Annales françaises de Limoges*, dit *manuscrit de 1638*, petit in-folio, papier, 215 feuillets (publié par MM. E. Ruben, F. Achard et P. Ducourtieux, Limoges, Ducourtieux, 1872. — Catalogue manuscrit de la Bibliothèque, n° 21).

Archives de l'hôpital.

Registre des rentes et statuts de la Confrérie de Notre-Dame

du-Puy (1423, xvi^e siècle) in-4°, 38 feuillets papier (*Inventaire des Archives hospitalières*, II, H 5).

Terrier des revenus et statuts de la même Confrérie (1508-xvii^e siècle) in-folio, 103 feuillets parchemin (*Inventaire*, II, H 8).

Comptes et statuts de la Confrérie de Notre-Dame La Joyeuse ou des Pastoureaux (1564-1647), in-4° de 292 feuillets papier. (*Inventaire*, VI, E 1.)

Registre des rentes et Statuts de la Confrérie des Pauvres à vêtir (1380, xv^e siècle), in-8°, 69 feuillets parchemin (*Invent.*, VIII, B 9).

Registre des rentes et statuts de la même Confrérie (1380, xv^e siècle), in-folio, de 180 feuillets papier (*Invent.*, VIII, B. 10).

Terrier de la Confrérie des Pauvres à vêtir (1535-1683), in-fol., 151 feuillets, un dessin et une grande enluminure du xvi^e siècle (*Inventaire des Archives hospitalières*, VIII, B 3. — Guibert et Tixier : *l'Art rétrospectif*, p. 43, pl. XVIII.

Lion de pierre engagé dans une maison du Portail-Imbert, formant saillie sur la voie publique, et paraissant avoir servi de borne de juridiction à une époque reculée du moyen-âge (Duroux : *Sénatorerie*, p. 42 et figure 3. — Tripon, pl. n° 5).

Cippe funéraire placé derrière le chevet de la Cathédrale (Duroux, *Sénatorerie de Limoges*, planche n° 10. — Texier, *Manuel d'Épigraphie*, p. 87).

Borne milliaire devant la porte du Séminaire.

Statue de Jourdan, par Elias Robert, sur la place Jourdan.

AIXE-SUR-VIENNE.

Eglise paroissiale. — Petite châsse de cuivre avec décor d'émaux champlevés. Le Christ en croix, la Vierge et saint Jean d'un côté; de l'autre, une *Majestas Domini* entre deux anges (*Catalogue de l'Exposition*, Orfèvrerie, n° 19.)

AMBAZAC.

Eglise paroissiale. — Grande fierte en cuivre repoussé et ciselé, avec décor d'émaux champlevés. Nombreuses pierreries, intailles, etc. Forme adoptée généralement dans le pays, mais avec une grande richesse de détails; soubassement; crête gravée et ajourée — fin du xii^e ou commencement du xiii^e siècle. Hauteur totale : 0^m,631; longueur : 0^m,735 (Texier : *Dictionnaire d'orfèvrerie*, col. 98 et planches : Châsses, fig. 1. — Séré, *Moyen-âge et Renaissance*, chromolith. — Labarte : *Hist. de l'orfèvrerie*. — Victor Gay : *Glossaire archéologique*, p. 341. — *Catalogue*

de l'*Exposition*, Orfèvrerie, n° 13. — Mieusement, pl. II, III et IV. — Palustre et Barbier de Montault, pl. IV, V, VI. — Louis Guibert : *L'orfèvrerie et les émaux d'orfèvre à l'Exposition*, p. 35, et *l'Ecole monastique d'orfèvrerie de Grandmont*, p. 22. — Guibert et Tixier, pl. XXVI)).

Dalmatique brodée en soie, donnée à Saint-Etienne-de-Muret, fondateur de l'ordre de Grandmont, par l'impératrice Mathilde, vers 1120 (Texier : *Dictionnaire d'orfèvrerie*, col. 902. — *Bulletin de la Soc. arch.*, t. XXXV, article C. Marbouly).

SAINTE-ANNE-SAINT-PRIEST.

Eglise paroissiale. — Tombeau sculpté d'un chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, xiv^e siècle, à l'extérieur de l'église.

AUGNE.

Eglise paroissiale. — Vitraux du xv^e siècle : l'*Annonciation* et l'*Adoration*.

AUREIL.

Eglise paroissiale. — Pierre tombale de Guillaume de Plaisance, second prieur d'Aureil, xii^e siècle (Texier, *Manuel d'épigraphie*, p. 141).

LES BILLANGES.

Eglise paroissiale. — Statuette de saint Etienne de Muret, en cuivre ciselé et gravé, ayant servi de reliquaire et montée sur un pied de croix émaillé à guivres. Trésor de Grandmont, xiii^e siècle (*Annales archéologiques de Didron*, t. XIII, p. 323, article de l'abbé Texier et dessin de Gaucherel, et XIX, p. 28. — Texier, *Dictionnaire d'orfèvrerie*, col. 892, et *Reliq.* fig. 3 et *Bull. Société archéol.*, t. IV, p. 307. — L. Guibert : *l'Orfèvrerie et les orfèvres de Limoges*, p. 34 et pl. II. — *Catalogue de l'Exposition*, Orfèvrerie, n° 24. — Mieusement, pl. XVIII et XVIII bis. — Palustre et Barbier de Montault, pl. XXIV. — Guibert et Tixier, pl. XXXIX).

Bras reliquaire en argent martelé, orné de pierreries, xiii^e siècle, provenant de l'abbaye de Grandmont.

BOISSEUIL.

Eglise paroissiale. — Vierge en faïence, de grande dimension, 80 centimètres environ, xviii^e siècle.

EYMOUTIERS.

Eglise paroissiale (ancienne collégiale). — Vitraux du ^{xv}^e siècle : quinze verrières (L'abbé Arbellot : *Revue archéologique de la Haute-Vienne, Guide du voyageur*, p. 146. — L'abbé Texier : *Hist. de la peinture sur verre en Limousin*, p. 31 à 39. — *Bull. Soc. archéol.*, t. I, p. 221).

Croix reliquaire en filigrane à double traverse, en argent doré, avec face postérieure au repoussé. Riche décor, pierreries et intailles, ^{xiii}^e siècle, trésor de Grandmont (*Catalogue, Orfèvrerie*, n° 47. — Mieusement, pl. XIII et XIV. — Palustre et Barbier de Montault, pl. XV).

Reliquaire cylindrique vertical, avec pinacles et contreforts ; médaillons à figures d'animaux, cuivre ciselé et gravé, ^{xiv}^e siècle (*Catalogue, Orfèvrerie*, 59).

Ostensoir reliquaire à pignon, cuivre ciselé et gravé. Pied orné de médaillons représentant des anges et des fleurs de lis, ^{xiv}^e siècle (*Catalogue, Orfèvrerie*, 60. — Mieusement, pl. XV. — Guibert et Tixier, pl. XLVI).

SAINT-HILAIRE-BONNEVAL.

Epitaphe de Pierre Grilli, curé, 1272, sur un contrefort de l'église (Texier, *Epigraphie*, p. 194).

ISLE.

Eglise paroissiale. — Reliquaire en cuivre gravé, en forme de diptyque, provenant du trésor de Grandmont, ^{xiii}^e siècle (Texier, *Epigraphie*, p. 198).

LAURIÈRE.

Eglise paroissiale. — Petite châsse en cuivre, décorée d'émaux champlevés, représentant saint Pierre crucifié la tête en bas.

Custode à pied, d'une forme assez élégante.

NEDDE.

Eglise paroissiale. — Pantures et verroux de la porte de l'église.

SAINT-LÉONARD.

Eglise paroissiale (ancienne collégiale). — Rétable de l'autel de Saint-Joseph, en albâtre, ^{xiv}^e ou ^{xv}^e siècle : La Sainte Trinité et quatre scènes de la vie de la Sainte Vierge.

Vierge en granit, sculpture du XIII^e siècle.

Christ en cuivre ciselé attaché à une croix de bois (XV^e siècle).

Stalles en bois sculpté (XV^e siècle).

Archives municipales. — Un bréviaire du XIV^e siècle et un manuscrit du *Liber de claustro animæ*, de Guillaume d'Auvergne, évêque de Paris.

SAINT-MARTIN-TERRESSUS.

Eglise paroissiale. — Rétable Louis XIII, en bois sculpté.

Tombe d'un chevalier (XV^e siècle).

SAINT-PRIEST-TAURION.

Eglise paroissiale. — Croix processionnelle à double traverse, décorée de cabochons et d'intailles. Cuivre gravé. Pied de cuivre ciselé et gravé, émaux champlevés (*Catalogue*, Orfèvrerie, n° 46).

SAINT-SYLVESTRE.

Eglise paroissiale. — Tête en argent repoussé, représentant saint Etienne de Muret, donnée à l'abbaye de Grandmont par le cardinal Briçonnet, abbé général, avec le buste émaillé, qui a disparu depuis la Révolution — fin du XV^e siècle — (Texier : *Dictionnaire d'orfèvrerie*, col. 891. — *Catalogue Exposition*, Orfèvrerie, n° 30. — Mieusement, *Album*, pl. XXIV; Palustre et Barbier de Montault, pl. XXIV. — Guibert et Tixier, p. 62 et pl. LI. — L. Guibert, *l'Orfèvrerie à l'Exposition*, p. 50. — Surmoulage au Musée des arts décoratifs, à Paris).

Reliquaire en forme de cylindre vertical, à monture filigranée. Inscription autour du pied, XIII^e siècle : provient de Grandmont (Texier, *Epigraphie*, p. 180, et *Dictionnaire d'orfèvrerie*, col. 900 et 1213 et Reliquaires, fig. 6. — *Annales archéologiques*, t. X, p. 35. et XIX, p. 34. — *Catalogue*, Orfèvrerie 57, — Palustre et Barbier de Montault, pl. XVI. — Mieusement, pl. XVIII).

SOLIGNAC.

Eglise paroissiale (ancienne abbatale). — Garniture complète de stalles en bois sculpté, XV^e siècle.

Boiserie intéressante du XVI^e siècle, employée pour l'exposition des reliques.

Restes de verrières du xv^e siècle, dont quatre complètement restaurées (L'abbé Texier : *Peinture sur verre*, p. 50; *Bull. de la Soc. arch. du Limousin*, t. I, p. 220. — *Catalogue de l'Exposition de Limoges, Vitraux et céramique*, n^o 108. — L. Guibert et Tixier : *l'Art rétrospectif*, pl. LXXXI. — L. Moufle : *Les vitraux et la céramique à l'Exposition*).

Débris ajustés d'une châsse en cuivre, décor d'émaux champlevés. Martyre d'une sainte, xiii^e siècle (*Catalogue*, Orfèvrerie, n^o 17; *Mieusement*, pl. VII).

LE VIGEN.

Eglise paroissiale. — Bras reliquaire.

ARRONDISSEMENT DE BELLAC

ARNAC-LA-POSTE.

Eglise paroissiale. — Reliquaire en cuivre doré, décoré de filigranes, de pierreries et d'intailles et formé d'un pied à six lobes avec nœud surmonté d'un plateau qui supporte six flacons de cristal de formes diverses, disposés autour d'un septième plus élevé (*Catalogue de l'Exposition*, Orfèvrerie, n^o 26. — *Mieusement, Album*, pl. X. — Palustre et Barbier de Montault, pl. XXI. — Guibert et Tixier, pl. XXXVIII).

BALLEDENT.

Eglise paroissiale. — Reliquaire à pied en forme de quatrefeuilles formant la croix, en cuivre doré, avec une image en ivoire de la sainte Vierge (Texier, *Dictionnaire d'orfèvrerie et Reliquaires*, fig. 5 et col: 889).

SAINT-BARBANT.

Eglise paroissiale. — Fer à hosties du xiii^e siècle (Texier, *Dictionnaire d'orfèvrerie*, p. 306. — Barbier de Montault *ap. Bull. Soc. arch.*, t. XXXV, p. 268).

BELLAC.

Eglise paroissiale. — Châsse en cuivre gravé, avec intailles, médaillons d'émaux champlevés de style barbare, fin du xi^e ou com-

mencement du ^{xiii}^e siècle (*Catalogue de l'Exposition*, Orfèvrerie, n° 4. — Mieusement, *Album*, pl. I. — Palustre et Barbier de Montault, pl. X, XI, XVI de l'intr. et pl. I et II. — Guibert et Tixier : p. 53, 54, pl. XXIII. — Guibert, *l'Orfèvrerie à l'Exposition*, p. 27).

Monument funéraire dit le « tombeau du Cardinal », sculptures du ^{xv}^e siècle (?) dans la sacristie de l'église.

Tribunal. — Tableau de C. P. Larivière, exécuté en 1862 (Crucifix).

BERNEUIL.

Porche de l'église paroissiale. — Pierre sculptée de granit ayant à peu près la forme d'un prie-Dieu, et offrant quelques figures qui paraissent antiques (Allou, *Description des monuments*, p. 311).

BREUIL-AU-FA.

Eglise paroissiale. — Statue de la Vierge tenant l'enfant Jésus, feuilles de cuivre repoussé et gravé sur une âme en bois (*Catalogue de l'Exposition*, Orfèvrerie, n° 34. — Mieusement, *Album*, pl. XX. — Palustre et Barbier de Montault, XXIII. — Guibert et Tixier, pl. XXXIII).

LE BUIS.

Pierre funéraire antique, avec inscriptions, au village du Pissaud.

BUSSIÈRE-POITEVINE.

Eglise paroissiale. — Fer à hosties du ^{xiii}^e siècle (Barbier de Montault : *ap. Bull. Société arch.*, t. XXXV, p. 266).

CHATEAUPONSAC.

Eglise paroissiale. — Fer à hosties du ^{xiii}^e ou du ^{xiv}^e siècle (*Catalogue*, Orfèvrerie, n° 69. — Mieusement, *Album*, pl. XXVII. — X. Barbier de Montault : *Le fer à hosties de Châteauponsac et les fers du Limousin*).

Reliquaire dit de Saint-Cernin ou de Tous les Saints, provenant du trésor de Grandmont. Edicule à clochetons supportant un flacon de cristal surmonté d'un bouchon de cuivre à feuillage et à pomme de pin. Pied de cuivre gravé, orné de filigranes, de pierreries, d'entailles et de boutons d'émaux cloisonnés. Nœud en cui-

vre ciselé à jour. Inscription gravée sous le pied, ^{xiii}^e siècle. Pro- vient de Grandmont (*Annales archéologiques*, t. XIII, p. 326, article Texier, et XIX, p. 37. — Texier : *Epigraphie*, p. 170, et *Diction- naire d'orfèvrerie*, fig. 7, col. 894 et suiv. — *Catalogue de l'Exposi- tion de Limoges*, Orfèvrerie, 23. — Mieusement, *Album*, pl. X. — Palustre et Barbier de Montault, pl. XX. — L. Guibert et Tixier, pl. XXXVII).

Inscriptions romaines sur des pierres employées dans la maçon- nerie du pont (Allou, *Monuments*, p. 312. — Texier, *Manuel d'Epigraphie*, p. 101 et suiv.).

LE DORAT.

Eglise paroissiale (ancienne collégiale). — Bénitier en granit avec deux animaux adossés au devant, ayant servi pour le baptême par immersion, ^{xii}^e siècle (Allou, *Monuments de la Haute-Vienne*, p. 330).

Ange en cuivre doré, de très grandes dimensions, surmontant la flèche (Texier, *Notice sur la ville du Dorat*).

Croix reliquaire à double traverse, décorée de filigranes d'argent doré, ornée de pierreries et d'intailles, ^{xiii}^e siècle (*Bulletin monu- mental*, t. XLVIII, p. 383. — *Catalogue de l'Exposition*, Orfèvrerie, n° 45. — Palustre et Barbier de Montault, pl. XIV).

SAINT-GEORGES-DES-LANDES.

Eglise paroissiale. — Reliquaire formé d'une burette montée sur une tige avec nœud orné de turquoises. Pied de cuivre gravé et repoussé, ^{xiii}^e siècle (*Annales archéologiques*, t. XX, p. 123, article de l'abbé Texier, dessin de Gaucherel. — *Catalogue de l'Exposition*, Orfèvrerie, n° 27. — Mieusement, *Album*, pl. XII).

JOUAC.

Chapelle de la section ou village de Ménussac. — Croix en cuivre émaillé de 41 centimètres de long et 23 centimètres de large, avec la figure du Christ, les symboles des évangélistes et diver- ses figures — ^{xiii}^e siècle (?).

SAINT-LÉGER-MAGNAZEIX.

Eglise paroissiale. — Fer à hosties du ^{xv}^e siècle (Barbier de Mon- tault, *ap. Bull. de la Société arch.*, t. XXXV, p. 266 et dessin).

MAILHAC.

Eglise paroissiale. — Fer à hosties d'un type fort rare (dix-huit formules), ^{xiii}^e ou ^{xiv}^e siècle (*Catalogue de l'Exposition*, Orfèvrerie et Métaux, 67. — Mieusement, *Album*, XXVII. — Barbier de Montault, *ap. Buli, Soc. arch.*, t. XXXV, p. 268).

Bras reliquaire, en argent martelé et gravé, milieu du ^{xvii}^e siècle, provient du trésor de Grandmont (*Catalogue de l'Exposition*, Orfèvrerie, 103. — Mieusement, pl. XXVI).

RANCON.

Halle. — Inscription romaine sur un des piliers (Allou, *Monuments de la Haute-Vienne*, p. 312, 313. — Texier, *Manuel d'Épigraphie*, p. 101).

SAINT-SULPICE-LES-FRUILLES.

Eglise paroissiale. — Ange byzantin en cuivre ciselé, avec ailes émaillées où l'on peut constater l'emploi simultané du cloisonné et du champlevé, ^{xi}^e ou ^{xii}^e siècle, provenant du trésor de Grandmont (*Annales archéologiques*, t. XV, p. 285, et XIX, p. 41, article de l'abbé Texier et dessin de Gaucherel. — Texier, *Dictionnaire d'orfèvrerie*, col. 901. — *Catalogue de l'Exposition*, Orfèvrerie, n° 3. — Mieusement, *Album*, XVII. — Palustre et Barbier de Montault, pl. VII. — Guibert et Tixier, p. 53 et pl. XXIV. — L. Guibert, *l'Orfèvrerie à l'Exposition*, p. 21).

Reliquaire de saint Sébastien. Statuette en argent repoussé, placée sur un piedestal décoré de plaques d'émaux peints, les plus anciens à date certaine (ils sont antérieurs à 1496) qu'on connaisse en France. Trésor de Grandmont (Texier, *Dictionnaire d'orfèvrerie*, col. 900. — *Catalogue de l'Exposition*, Orfèvrerie, 70, et Emaux peints, 21 bis. — Guibert et Tixier, pl. LVIII. — L. Bourdery, *les Emaux à l'Exposition*, p. 11).

VAULRY.

Eglise paroissiale. — Statue équestre en pierre calcaire, à l'intérieur de l'église.

ARRONDISSEMENT DE ROCHECHOUART.

CUSSAC.

Eglise paroissiale. — Fer à hosties, ^{xiii}^e ou ^{xiv}^e siècle. (*Catalogue de l'Exposition*, orfèvrerie et métaux, n° 68. Barbier de Montault., ap. *Bull. Soc. Archéologique*, t. XXXV, p. 267.)

GORRE.

Croix reliquaire à double traverse, décorée de filigranes d'argent doré et d'intailles d'origine orientale, ^{xiii}^e siècle. (*Bulletin du Comité des Travaux historiques*, notice de M. le comte R. de Lasteyrie, avec dessins, année 1884, p. 487. — Abbé Texier, *Dictionnaire d'orfèvrerie*, col. 100 et 822.)

SAINT-JUNIEN.

Eglise paroissiale (ancienne collégiale). — Tombeau de Saint-Junien, pierre calcaire sculptée, derrière le maître autel, ^{xii}^e siècle. (Tripon, *Historique monumental.* — Allou, *Monuments*, p. 346. — *Bull. Soc. archéologique*, t. I, p. 35, et t. II, p. 30, planches).

Autel avec bas-relief de marbre, provenant de l'abbaye chef d'ordre de Grandmont, ^{xviii}^e siècle.

Plaque tumulaire en bronze gravé, de Martial Formier, ancien abbé de Saint-Jean-d'Angély, 1513 v. st., 1514 (Texier, *Epigraphie*, 280. — *Catalogue de l'Exposition*, orfèvrerie et métaux, n° 75. — Guibert et Tixier, pl. LIV. — Lecler, ap. *Bulletin de la Soc. archéologique*, t. XXXV, p. 519.)

Châsse en cuivre émaillé : Le Christ en croix, avec la Vierge, sainte Madeleine et deux anges ; sur le toit, le Christ glorieux, bénissant, entre deux évangélistes, ^{xiii}^e siècle. (*Catalogue de l'Exposition*, orfèvrerie, n° 12. — Mieusement, *Album*, pl. VII.)

Restes d'un sépulcre à personnages (vers 1500) dans une chapelle basse (Lecler, ap. *Bull. de la Soc. archéologique*, t. XXXV, p. 518).

MILHAGUET.

Eglise paroissiale. — Reliquaire, qui a été souvent attribué par erreur à l'église de Marval ou à celle de La Chapelle-Montbrandeix.

Il est formé d'une burette de cristal gravé, très ancienne, avec monture de cuivre ciselé et niellé, et pied de cuivre gravé du ^{xiii}^e siècle. (*Annales archéologiques*, t. XIX, p. 33 et 153, t. XX, p. 123. — *Catalogue de l'Exposition*, orfèvrerie, n° 56. — *Mieusement, Album*, pl. XI. — Palustre et Barbier de Montault, pl. XIX. — Guibert et Tixier, pl. XXXVI.)

ROCHECHOUART.

Château. — Lion de pierre placée dans une niche, à l'extérieur de la tour à laquelle il a donné son nom.

Peintures murales des premières années du ^{xvi}^e siècle : Cortège. Chasse, Travaux d'Hercule. (*Bull. de la Soc. archéologique*, t. V, p. 215, 262.)

Archives communales. — Registre consulaire (1475 à 1642.) (Extraits publiés par M. Leroux, *Documents historiques concernant la Marche et le Limousin*, t. II, p. 58).

SAINT-VICTURNIEN.

Eglise paroissiale. — Rétable en pierre orné de peintures de la première moitié du ^{xv}^e siècle : le Calvaire; les Saintes femmes au Tombeau; scène effacée : Flagellation (?) (Louis Guibert, *Les peintures du rétable de l'église de Saint-Victurnien*, Limoges, Ducourtieux, 1888.)

Petite châsse en cuivre, émaux champlevés parmi lesquels le vert domine : ^{xiii}^e siècle.

ARRONDISSEMENT DE SAINT-YRIEIX.

LES CARS.

Eglise paroissiale. — Croix reliquaire en argent doré, décorée de filigranes et d'intailles, et montée sur un pied, ^{xviii}^e siècle (Guibert et Tixier, p. 63 et pl. XLII. — *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, t. XXXV, p. 279; article de M. le chanoine Arbellot et dessin de M. Bourdery).

LE CHALARD.

Eglise paroissiale. — Deux autels anciens, ^{viii}^e (ou ^{ix}^e) et ^{xi}^e siècles, dans les chapelles latérales.

Armoire en bois sculpté, à panneaux flamboyants (fin du ^{xv}^e ou commencement du ^{xvi}^e siècle).

Châsse en cuivre émaillé de saint Geoffroi. Personnages : le Christ docteur, avec les symboles des Évangélistes, et le Christ juge avec les mêmes symboles. Les Apôtres. Ces plaques ne sont pas à leur place. Il n'en subsiste que sept sur quatorze. La châsse a 56 centimètres de long sur 46 de haut (^{xiii}^e siècle.)

Deux panneaux de cuivre avec peintures représentant sainte Catherine et un docteur de l'église.

FLAVIGNAC.

Section de Texon. — Autel romain en granit, avec attributs et ustensiles sculptés, sur la place du village, devant l'ancienne église paroissiale. (*Bull. Soc. arch.*, t. IV, p. 64).

MAGNAC-BOURG.

Eglise paroissiale. — Vitraux du ^{xvi}^e siècle, trois baies complètes. (*Bull. Société arch.*, t. I, p. 236. — L'abbé Texier, *De la peinture sur verre*).

MEILHAC.

Eglise paroissiale. — Petite châsse de cuivre émaillé, émaux champlevés (*Catalogue de l'Exposition*, orfèvrerie n° 21. — Mieuxement, *Album*, pl. VIII).

NEXON.

Eglise paroissiale. — Buste reliquaire de saint Féréol, en cuivre repoussé, ciselé et gravé, avec émaux. Inscription rappelant la date de l'exécution de l'ouvrage, (1346), le nom de l'orfèvre, (Aymeric Chrétien, du château de Limoges), la destination du buste et le nom de la personne qui l'a commandé.

(Gay : *Glossaire archéologique*, p. 357. — *Catalogue de l'Exposition*,

orfèvrerie, n° 64. — Mieusement, pl. XXII. — Palustre et Barbier de Montault, pl. XXVII. — Guibert et Tixier, pl. XLIII.)

SAINT-YRIEIX.

Eglise paroissiale (ancienne collégiale). — châsse en cuivre émaillé; seize anges dans des cercles alternativement bleus et rouges, xiii^e siècle : forme de tombeau à pieds élevés.

Buste reliquaire en argent de Saint-Yrieix, avec collier orné de filigranes et de cabochons (xiv^e siècle).

Colombe eucharistique en mauvais état.

Archives communales. — Manuscrit à miniatures du xii^e siècle; Ancien Testament et partie du Nouveau (jusqu'à l'Épître aux Colossiens). In-folio parchemin de 376 feuillets. (*Bull. Soc. arch.*, t. III, p. 157).

Là s'arrête notre liste et doit se terminer notre travail. Nous n'avions pas à nous occuper, dans le rapport qui nous était demandé, des objets appartenant aux particuliers. Notre relevé ne comprend donc ni la jolie croix gothique appartenant à la corporation des bouchers et placée au devant de la chapelle de Saint-Aurélien, ni les curieux médaillons du château de Cromières, ni la précieuse collection de manuscrits de MM. les Sulpiciens du séminaire, collection où l'on rencontre, à côté d'épaves de la bibliothèque de l'abbaye de Grandmont, les volumineuses compilations de l'abbé Nadaud et de Legros, son continuateur; — ni les intéressants documents du cabinet de M. Nivet-Fontaubert, parmi lesquels une mention spéciale serait due au plan de Limoges par l'abbé Legros et à la charte de fondation du collège des Jésuites; — ni le rare ostensor des dames religieuses de Saint-Alexis, de l'hôpital de Limoges; — ni le panneau émaillé à statuette du cabinet de M. Astaix; — ni les beaux émaux de M. Taillefer, négociant à Limoges, parmi lesquels on distingue une admirable *Descente de croix*, de Nardon Pénicaud, et deux tableaux de Léonard I Limosin, dont l'un est daté; — ni les six plaques de Jean Pénicaud, représentant des scènes de la vie de Saint-Martial et appartenant à M^{me} veuve Bardinet, à Limoges; — ni le grand Calvaire de Jean I Limosin, à M^{me} veuve Dauriat, de Saint-Junien; — ni les splendides panneaux des Gobelins, aux armes du cardinal de Rohan, conservés au château de Nexon; ni la magnifique tapisserie de Flandre qui garnit un des salons du château de Coussac-Bonneval: — ni les trois spécimens de la plus belle

époque de la fabrication d'Aubusson, que M. Georges Lézaud conserve dans son habitation des Vaseix, etc., etc.

Tous ces trésors sont du reste en bonnes mains. Ils ne sortiront pas de notre province où le goût éclairé de nos compatriotes saura, nous l'espérons, accroître ces précieux éléments de l'éducation artistique des classes élevées. Le luxe intelligent de nos jours met une juste fierté à mêler aux chefs d'œuvre de l'art et de l'industrie modernes, quelques excellents spécimens de l'industrie et de l'art anciens. Il faut nous en réjouir : la vogue de ces derniers contribue à assurer la conservation des reliques du passé et à les préserver du sort funeste de tant d'objets précieux perdus à jamais pour l'art et l'érudition.

Louis GUIBERT.



MÉLANGES

SOMMAIRE. — Deux vols à Limoges au xvii^e siècle. — Philippe de Bourgogne en Limousin. — Léonard Limosin. — Baluze sous le pseudonyme de Maldamnat. — Le poème de Grégoire Béchade sur la première croisade. — Jean de Reilhac. — Le poète Joseph Dorat. — Lettres de Peiresc. — L'humaniste Siméon Du Bois. — Bonneval-Pacha. — Le vicomte de Turenne pendant la Fronde. — Catalogue des manuscrits conservés dans les bibliothèques de notre région. — Inventaire des archives communales de la Haute-Vienne.

La ville de Limoges fut victime, vers le milieu du xvii^e siècle, d'un double vol assez singulier, dont personne n'a indiqué jusqu'ici la date exacte ni le véritable auteur. La présente note a pour objet de fixer l'une et de chercher l'autre à tâtons.

Le plus connu de ces vols est celui d'une copie du *Recueil des antiquités de Limoges*, qui appartenait depuis plus d'un demi-siècle à l'Hôtel de Ville. Ce *Recueil*, plus ordinairement cité sous le nom d'*Annales* ou de *Chroniques manuscrites de Limoges*, était l'œuvre de Jean de Lavaud († vers 1598), et rien moins que le premier produit de l'historiographie limousine (1). C'est le chanoine Jean Collin qui nous a conservé le souvenir de ce larcin, mais sans en fixer la date. Heureusement certain détail de sa narration permet de la retrouver : « MM. les consuls en gardoient anciennement une copie [des *Antiquités* de Lavaud] dans leurs archives, laquelle se perdit par la friponnerie du capitaine et des soldats commis à la garde de la ville et maison de ville pendant le ravage de la dernière contagion » (2).

(1) Sous ce titre *Etude critique sur les Annales françaises de Limoges*, nous comptons publier prochainement une étude développée sur les diverses formes de cette compilation dans les *Annales du Midi*.

(2) *Réponse à la lettre que le sieur Maldamnat.....* (1668, p. 33). Collin prend le pseudonyme de Bonnefoy. Dans son *Histoire des Saints du Limousin* (1672, p. 341), il est revenu sur ce fait dans des termes à peu près identiques : « L'ancien manuscrit de la maison commune de la ville de Limoges..... qui par l'adresse d'un capitaine de soldats gagés fut, il y a quelque temps, soustrait dans la maison de ville... »

Or la seule épidémie que l'on connaisse à cette époque est de 1664 (1), ce qui cadre bien avec le récit de Collin.

Mais quel est l'auteur de ce larcin ? Collin ne parle que du capitaine de la milice bourgeoise, dont il est malaisé de comprendre l'intérêt personnel en cette affaire. A notre avis, il ne fut qu'un instrument au service d'une tierce personne qui ne serait autre que Pierre Benoît II de Compreignac. Ce conseiller au Parlement de Bordeaux était un homme de sac et de corde, prévenu déjà de toutes sortes de concussions et de crimes, mais qui pourtant avait échappé jusque-là au châtimement. Toutefois quelques années plus tard, en 1667, il fut condamné à mort par le Grand Conseil et mourut en prison au bout de dix ans (2).

L'idée de s'emparer par fraude d'un manuscrit qui l'intéressait et dont on lui avait peut-être refusé la vente, ne pouvait travailler longtemps un tel homme. Justement, en 1664, il était venu à Limoges pour servir [de parrain à une nièce baptisée à Saint-Pierre du Queyroix (3). Bien apparenté dans notre ville, il put, sans grand peine, suborner à prix d'argent le capitaine chargé de garder la maison commune.

Notre conjecture reçoit une nouvelle confirmation de ce fait qu'au xviii^e siècle on a attribué à Pierre Benoît certaines *Remarques sur la Table chronologique* du chanoine Collin, qui parurent en 1668 sous le pseudonyme de Maldamnat. L'attribution est fautive comme nous l'avons démontré dans un long article des *Annales du Midi* (4) : le véritable auteur de ces *Remarques* est Etienne Baluze ; Benoît en fut tout au plus l'inspirateur. Mais cette confusion prouve au moins que le nom de Pierre Benoît de Compreignac était demeuré lié, quoique fort obscurément, au souvenir d'une œuvre historique.

Le manuscrit dérobé ne semble pas être resté longtemps aux mains de Pierre Benoît. Nous avons admis ailleurs (5) qu'il passa presque immédiatement dans la bibliothèque de l'abbaye de Solignac où dom Col le retrouva et le transcrivit un siècle plus tard.

(1) Voy. notre *Invent. des archives hospitalières de Saint-Yrieix*, E. 3.

(2) Voy. le *Nobiliaire du Limousin*, I, 2^e édit., p. 176.

(3) A. THOMAS, *Invent. des arch. communales de Limoges*, GG, 20.

(4) Tome. I, p. 197 et ss.

(5) Dans une étude sur les *Annales françaises de Limoges*, que nous avons annoncée tout à l'heure.



Le second vol fut plus audacieux encore que le premier. Il ne consista en rien moins qu'à déboulonner une statue équestre de Constantin (mesurant un demi mètre de hauteur) qui surmontait, depuis plusieurs siècles, une fontaine de Limoges appelée communément, pour cette raison, la fontaine du Chevalet, c'est-à-dire du Chevalier (1). Les circonstances de ce nouveau larcin ne nous sont pas connues. Mais il va sans dire qu'il s'accomplit nuitamment et dans le plus grand silence, par des gens habitués aux coups de main, puisque les soldats qui gardaient, cent mètres plus loin, le palais du Breuil ne prirent point l'éveil. Ce sont les *Annales françaises* de 1638 qui racontent cette histoire.

Une première interpolation nous dit : « Laquelle statue estoit de bronze, très bien faite ; laquelle fust enlevée de nostre temps par un seigneur de marque, qui la fist mettre dans la basse-cour de son château » (2). Une autre interpolation ajoute : « Icelle (figure de Constantin) très bien faicte, fust derobée, laquelle est de present, comme l'on tient, à Ventadour » (3).

M. l'abbé Arbellot, qui s'est occupé de cet épisode (4), prétend qu'il se produisit vers 1650. Mais cette date résulte d'une conjecture erronée quant à la date de composition des *Annales françaises*. Ces *Annales*, œuvre du chanoine Bandel (5), étaient achevées en 1638, et les deux mentions qui nous occupent sont des interpolations ultérieures, dont il est impossible de déterminer de prime abord la véritable année.

S'appuyant sur la seconde interpolation que nous avons rapportée, M. Arbellot conjecture avec beaucoup de vraisemblance que le coupable était Charles de Lévis de Ventadour qui fut gouverneur du Limousin en 1649 et 1650. Mais les chroniqueurs limousins qui, comme Pierre Mesnagier et Pierre Robert, nous ont raconté sans ménagement les actes arbitraires de quelques intendants de ce temps, ne soufflent mot de ceux du gouverneur.

(1) Nous en avons une représentation figurée vers 1660 dans les *Annales* de 1638, p. 17 de l'édit. de 1872. Elle a été reproduite par Duroux et Tripon.

(2) Edit. de 1872, p. 56, 57.

(3) *Bull. de la Soc. arch. du Limousin*, 1888, t. VIII, p. 103.

(4) *Mémoires sur les statues équestres de Constantin...* dans le *Bulletin Soc. arch. du Limousin*, t. XXXII, p. 2 et 23.

(5) M. Arbellot avait déjà donné cette date dans sa *Revue archéologique de la Haute-Vienne*, (1856, p. 61).

Pierre Robert (+1658), qui était grand amateur d'antiquités, n'eut pas manqué de nous raconter l'enlèvement de cette statue de Constantin, si elle avait eu lieu de son temps. Nous avons la ressource, il est vrai, de mettre cet enlèvement sur le compte du successeur de Charles de Ventadour, Annet de Ventadour qui, tout archevêque de Bourges qu'il fût, exerça le gouvernement militaire de cette province de 1650 à 1653 (1). Mais la vraisemblance est moins grande, en raison du caractère connu de ce prélat. Aussi inclinons-nous à placer ce méfait, comme le précédent, vers 1664, peut-être 1665, et à en charger de rechef la mémoire de Pierre Benoît de Compreignac. Il semble bien, en effet, que, contrairement à ce qu'on a cru, la statue en bronze de Constantin existât encore sur la fontaine du Chevalet en 1664. L'auteur anonyme d'une description de quelques édicules de Limoges (2), qui écrivait vers 1660, ne souffle mot du vol qui nous occupe, bien qu'il parle assez longuement de la fontaine du Chevalet. Malheureusement la date à laquelle la statue de plomb remplaça celle de bronze nous est inconnue (3). Si elle est un jour découverte, elle confirmera ou infirmera notre présomption, selon qu'elle sera postérieure ou antérieure à 1664.

Pourquoi les deux interpolateurs des *Annales françaises* de 1638 ne nous ont-ils point nommé le larron que, certes, ils connaissaient bien? Nous ne voyons qu'une réponse : ils ont eu égard à la famille de Pierre Benoît, fort considérée à Limoges où elle occupait de hautes situations (4). La discrétion leur était pour ainsi dire commandée.

Par contre, nous avouons ne point voir aussi clairement pour quelles raisons la statue dérobée fut transportée de Compreignac à Ventadour. A moins que François de Vauvert et de Ventadour, abbé de Meymac de 1665 à 1673, qui, lui, résidait habituellement au château de Ventadour, à quelques lieues de Meymac, ait acquis cette statue après l'emprisonnement de Pierre Benoît (1667), de la même manière que ses confrères bénédictins de Solignac avaient acheté le manuscrit du *Recueil des antiquités de Limoges*. Mais c'est là un simple rapprochement qui ne démontre rien.

(1) Voy. un court article sur ce sujet dans le *Bulletin Soc. arch. du Limousin*, t. XXXII, p. 136.

(2) Dans les *Annales* dites de 1638. — La date de 1660, d'ailleurs conjecturale, sera justifiée dans l'étude dont nous avons parlé. ¹

(3) Cette statue de plomb fut également dérobée en 1760.

(4) Voy. l'*Invent. des arch. communales de Limoges*, par M. Ant. Thomas, série GG, *passim*.

*
**

Dans les *Itinéraires de Philippe le Hardi et de Jean sans Peur*, récemment publiés par M. Ernest Petit, nous relevons, p. 65, la mention suivante :

2 et 3 mars 1371 : « Mons. [le duc de Bourgogne], au siège devant Ussel. »

4 mars : « Mons. se partit du siège et fut disner et gister à Hermant avec Mons. de Berry. »

P. 484, nous lisons :

« Vers ce même temps [avril 1371], le duc [de Bourgogne] engagea une de ses courroies d'or pour huit cent livres qu'il emprunta du comte de Ventadour, seigneur de Montpensier. »

Il s'agit de Bernard de Ventadour, deuxième fils d'Ebles VIII et de Marguerite de Beaujeu.

*
**

La livraison d'août 1888 de la *Revue universelle illustrée* contient (p. 159 et suiv.) une courte étude de M. Emile Molinier, sur LÉONARD LIMOSIN, *peintre de portraits*, avec reproduction de quatre portraits sur émail appartenant à la collection de M. le baron Gustave de Rothschild. Nul ne contredira à la conclusion de cette étude :

« Avec Léonard Limosin (décédé entre 1575 et 1577), le portrait en émail tel qu'il l'avait compris, est mort. Jean de Court, un autre Limousin, émailleur et peintre comme lui, successeur de François Clouet dans la charge de peintre du roi, essaye de marcher sur ses traces et l'imita dès le milieu du xvi^e siècle; mais il est loin d'avoir le talent de Léonard. Les Limousins du xvi^e siècle ont, il est vrai, commis quelques portraits de pacotille destinés à décorer des bourses ou autres menus objets, ou même de grandes plaques. Sur ces portraits, il vaud mieux et pour l'art et pour eux jeter un voile épais. Ce n'est qu'avec les Toutin et les Petitot, et avec des procédés nouveaux, que l'art du portraitiste émailleur renaitra. »

*
**

Nous nous permettrons de mentionner ici un long article du dernier numéro des *Annales du Midi* : UNE ŒUVRE DE BALUZE OUBLIÉE. Il y est démontré que les *Remarques sur la Table chronologique* du chanoine Collin, publiées en 1668 sous le pseudonyme de Maldamnat, sont une œuvre de Baluze. Nous avons eu l'hon-

neur de présenter cette thèse à la Société archéologique du Limousin, vers la fin de 1886, et la surprise de la voir combattre comme « trop naïve. » Nos contradicteurs peuvent maintenant peser nos arguments à loisir et les réfuter s'ils le croient possible.

*
* *

Cette même livraison des *Annales du Midi* nous rend attentifs à une publication que nous aurions dû depuis longtemps mentionner ici : celle du poème de Grégoire Béchade sur la première croisade. Grégoire Béchade, nul ne l'ignore parmi nous, est ce chevalier limousin qui, au témoignage de Geoffroy de Vigeois, avait composé un long poème sur la première des expéditions en Terre-Sainte, à laquelle il avait pris part. Ce poème était considéré jusqu'en ces dernières années comme perdu. Il ne l'était point tout à fait cependant, car M. Paul Meyer vient d'en retrouver un long fragment (dix-neuf tirades ou sept-cent-sept vers), qu'il a publié en 1884 dans les *Archives de l'Orient latin*, t. II. A la vérité il n'est point bien sûr que ce fragment reproduise le poème de Béchade dans sa forme originale, mais il en conserve sûrement les éléments essentiels.

D'autre part M. Gaston Paris a prouvé dans la *Romania* (1888, n° 68) que, des dix-neuf tirades publiées par M. Paul Meyer, six se retrouvent presque littéralement dans une compilation en prose espagnole de la fin du XIII^e siècle : la *Gran Conquista de Ultramar*. Celle-ci a vraisemblablement emprunté à son prédécesseur d'autres passages encore, que la critique démêle d'ailleurs assez bien pour qu'on puisse reconstituer une bonne partie de l'œuvre de Béchade.

*
* *

M. le comte Albert de Reilhac fait de sa fortune un emploi singulièrement rare et singulièrement honorable. Il vient de faire publier sous ce titre modeste : JEAN DE REILHAC, *secrétaire, maître des comptes, général des finances et ambassadeur des rois Charles VII, Louis XI et Charles VIII. Documents pour servir à l'histoire de ces règnes, de 1455 à 1499* (1), trois gros volumes in-4° de documents historiques, à 150 fr. l'un, dont il a généreusement doté les Archives de la Haute-Vienne. Par le soin de l'exécution,

(1) A Paris, chez Champion, libraire. T. I, 1886, xxxv-420 pp.; t. II, 1887, lxxix-388 pp.; t. III, 1888, xl-296 pp.

par la valeur des gravures et des fac-similés, par la qualité du papier, ces trois volumes rentrent dans la catégorie des ouvrages de grand luxe. Mais, ce qui nous importe encore plus, ils contiennent un certain nombre de pièces et de mentions historiques sur le Limousin dont la famille de Reilhac est originaire. Nous nous faisons un devoir de les signaler ici dans leur ordre chronologique.

(T. I, p. 3). « Pierre de Reilhac, deuxième du nom, licencié ès lois et avocat en parlement, fut conseiller du roi Jean le Bon, et représenta, le plus souvent, devant le Parlement de Paris, les intérêts des Limousins ses compatriotes. C'est ainsi qu'on le voit choisi pour arbitre dans diverses affaires, notamment en 1351, dans un procès entre Jean de Chambart et Guillaume de Jullian, renvoyé par le sénéchal de Limoges (Arch. nat., X^{ie} n° 6), puis en 1354 dans un démêlé entre la ville de Châlus et le vicomte de Turenne. » (Arch. nat., X^{ie} n° 8).

(T. I, p. 16.) 1455, 15 août. — Quittance pour salaire de peines et écritures, délivrée par Jean de Reilhac, « greffier des esleuz ou commissaire sur le fait de l'équivalent au bas païs de Limousin », à Guille Gaignon, commis au paiement des gens de guerre en Bas-Limousin.

(T. II, p. 142.) 1458, nov., Vendôme. — Lettres de noblesse pour Jean Péré, seigneur de Lavau et de Blanzac, à la requête du comte de la Marche et en récompense des services signalés qu'il a rendus pendant les guerres des Anglais (Cf. I, 35).

(T. I, p. 18.) 1457, 26 août, Thory près Moulins. — Lettre du roi aux gens du Parlement pour les prier d'activer le procès commencé contre les officiers du pays de la Marche, la dite lettre écrite à la demande d'une députation des habitants de la Marche qui est venue trouver le roi à Thory.

(T. III, p. 40.) 1460. — Lettres de rémission dans lesquelles il est question de Pierre de Commarque, hommes d'armes, celui qui en 1492 (d'après une note) fut confirmé dans la charge de gouverneur du château de Turenne.

(T. II, p. 72.) 1462, 7 février, Bordeaux. — Edit royal plaçant le Limousin et le Quercy dans le ressort du nouveau Parlement de Bordeaux (Cf. *Ordonn.* XV, 612).

(T. III, p. 164.) 1662, mai, Bordeaux. — Lettres de rémission en faveur de Maurice de Jaulhac, bourgeois du châtel de Limoges, pour meurtre commis à la suite d'une querelle dans une auberge. Curieux. (Cf. I, 133).

(T. II, p. 68.) 1462, juin, Amboise. — Renouvellement de l'association entre le roi de France et l'évêque de Limoges pour l'administration de la justice (Cf. I, 133).

(T. I, p. 163.) 1464. — Mention de Jean Deteuil, seigneur de La Borde (*alias* Jean d'Estuer, sieur de La Barde), chevalier, sénéchal du Limousin, ayant charge de cent lances.

(T. I, p. 151 et 152.) 1463. — Mention des états du Haut et Bas-Limousin, Marche, Combraille, Rouergue, Franc-Alleu, Quercy et Périgord, assemblés par l'évêque de Limoges et le seigneur des Cars. Ces états votèrent 14,322 livres 5 sols pour le rachat des villes engagées au duc de Bourgogne.

(T. III, p. 208.) 1466, 17 août, Montargis. — Dans les lettres de rémission délivrées par le roi au duc Jean II de Bourbon, principal instigateur de la ligue du bien public, il est dit : « ... nos procureurs ès sénéchaussées de Limosin, Lyon, ... et plusieurs autres officiers et commissaires eux disant avoir pouvoir de nous, ont tiré et tirent chaque jour en procès pardevant les dits sénéchaux, baillis et autres justiciers grand nombre des sujets, officiers et serviteurs de nostre dit frère et cousin de Bourbon. » En conséquence des dites lettres, il est enjoint aux dits procureurs de cesser les poursuites commencées.

(T. III, p. 261.) 1467, 6 juin, Amboise. — Ordonnance sur la levée du quart de sel en Poitou et dans les provinces voisines, adressée aux sénéchaux de Poitou et Saintonge et aux élus sur le fait des aides tant ès dits pays qu'à La Rochelle, en Angoumois, en Limousin et Marche. (Cf. *Ordonn.* XVII, 86.)

(T. III, p. 264.) 1467. — Acte analogue au précédent et dans lequel il est question des fraudes relatives au quart de sel qui se commettent par la Garonne et la Dordogne dans les provinces limitrophes et nommément dans la Marche.

(T. III, p. 246.) 1467, 18 sept., Paris. — Ordre du roi aux gens des comptes d'envoyer tous les ans des commissaires pour étudier les infractions commises sur les cours fixés pour les monnaies étrangères, hausser ou baisser le cours légal de ces monnaies selon les circonstances. L'un des quatre commissaires aura dans son ressort les provinces de Maine, Poitou, Saintonge, Rouergue, Périgord, Quercy, Limousin, Berry, Touraine, Bourbonnais et Auvergne. (Cf. *Ordonn.* XVII, p. 14.)

(T. I, p. 317 et suiv.) 1482, 16 juillet; — 1483, 23 avril et 19 juin. — Trois pièces relatives au long procès mû entre Jean de Reilhac et Clément de Saint-Papoul (plus tard de Tulle), à propos de la cure de Saint-Quentin près Lesterps, à laquelle l'évêque de Papoul prétendait avoir le droit de nommer.

(T. I, p. 283). — « Un aveu et dénombrement de la ville de Saint-Junien conservé aux Archives de la Vienne, en date du 28 avril 1517, dressé par honorable et saige Junyen Chastenet, procureur

de très noble et puissant seigneur Bertrand de Reilhac, vicomte de Mérinville, baron de Rougemont et de Brigueilh, montre que ce dernier possédait alors en propriété la presque totalité de la ville. »

*
*
*

La *Biographie des hommes illustres du Limousin* signale trois poètes du nom de Dorat :

Jean Dorat, le plus illustre, né à Limoges en 1502 ou 1503, mort en 1588 ;

Jacques Dorat, le chanoine, né à Limoges en 1566, mort en 1626 ;

Claude-Joseph Dorat, né à Paris en 1734, mort en 1780, de la même famille que les précédents.

Il y en a eu un quatrième, qui prend rang chronologiquement avant le dernier nommé. C'est Joseph Dorat, sieur de La Barre, reçu conseiller en la grand chambre des enquêtes du parlement de Paris, le 7 août 1637, et mort d'apoplexie le 11 avril 1669. Voici la notice qui lui est consacrée dans les *Portraits des membres du parlement de Paris*, composés pour le surintendant Fouquet, en 1661, et publiés en dernier lieu dans la *Revue nobiliaire* de M. Bonneserre de Saint-Denis (1862, tome I, p. 152) :

Ne manque pas de capacité, ayment la pratique et les intérêts raisonnables ; est d'esprit civil, obligeant, justicier, un peu ingrat et chagrin. A grande defférence pour M. le procureur général, aime tout à fait M. le président Bailleul. A curiosité pour les tableaux ; aime l'estude et les lettres humaines, s'applique mesme à la poésie latine et françoise. Sa femme, qui est (une) d'Espinoy, a grand pouvoir sur luy. A les aides de Massy et de Chastenay, de 900 ll.

Parlant ailleurs de M. Despinoy, autre conseiller au parlement, l'auteur des *Portraits* ajoute (p. 169) :

Est beau-frère de M. Dorat, homme d'honneur et qui peut sur luy.

On trouve, paraît-il, quelques renseignements sur ce Joseph Dorat dans les *Historiettes* de Tallemant des Réaux, et dans l'ouvrage de Blanchard, *Présidents et conseillers au Parlement*. Moréri, qui le fait mourir en septembre 1693, ne parle point de ses talents poétiques. Il importerait surtout de déterminer la date et le lieu de naissance de ce Limousin d'origine, son degré de parenté avec les autres membres de la famille, et de retrouver la liste de ses publications, si tant est qu'il ait fait imprimer ses vers.

D'après le *Nobiliaire* de La Chesnaye-Desbois, Joseph Dorat, portait : *de gueules à trois croix ancrées (ou patées) d'or*, comme Claude-Joseph Dorat.

*
* *

Le tome I des *Lettres de Peiresc aux frères Dupuy* vient de paraître par les soins de M. Tamizey de Larroque. Nous n'y avons glané que quelques détails sans grande importance pour notre histoire provinciale :

P. 661, sous la date de 1627, la preuve que Peiresc était en correspondance avec le chanoine Decordes;

P. 662, sous la date de 1628, la mention de cette prétendue reine d'Angleterre, dont parle Bonaventure de Saint-Amable (*Annales*, 836) (1), qui exploitait les bonnes âmes en se disant persécutée comme catholique par le roi d'Angleterre. M. Tamizey de Larroque avait déjà rappelé dans ses *Correspondants de Peiresc* (fasc. I, p. 9) une lettre du temps mentionnant « certaine relation qui se promène icy [à Agen] de la procédure qui a esté faicte à Limoges contre une extravagante, soy-disant reyne d'Angleterre, qui a esté depuis quelques jours, à ce qu'on nous dit, pour sa folle supposition, condamnée au fouet. »

*
* *

Notre collègue, M. Emile Du Boys, vient de publier une instructive notice sur l'un de ses ancêtres, Siméon Du Bois (2), l'humaniste bien connu de la fin du xvi^e siècle. On trouvera d'utiles compléments à cette notice dans un article de M. P. de Nolhac, publié par la *Revue critique d'histoire et de littérature*, 1889, p. 311.

*
* *

Bonneval-Pacha a trouvé, il y a une cinquantaine d'années, un nouveau biographe, qui n'a point été signalé chez nous : l'allemand Frédéric Bulau, l'auteur des *Personnages énigmatiques*. Cet ouvrage a d'ailleurs été traduit en français, en 1861, par M. Duckett.

(1) D'après la *Chronique* de Pierre de Razès, comme nous le montrerons dans notre étude sur les *Annales françaises de Limoges*.

(2) *Un magistrat érudit du xvi^e siècle : SIMÉON DU BOIS, 1531-1581, lettres inédites*. — Chartres, Durand, 1888, in-8° de 40 pp. Tiré du *Bulletin du Bibliophile*.

*
* *

Le rôle et les desseins du duc de Bouillon, pendant le séjour qu'il fit à Turenne, au cours de la Fronde, sont loin d'être pleinement éclaircis. Nous emprunterons quelques détails nouveaux à un curieux libelle du temps dont voici le premier titre :

La descharge des seaux (sic) du chancelier de France et remise entre les mains de M^r de Chasteau-Neuf. Et la déclaration du duc de Bouillon touchant sa fidelité au service du roy. — A Paris, MDCL.

Le titre de départ est un peu différent :

L'Aubépin refleury au mois de mars, ou le restablissement de Monseigneur de Chasteauneuf en la charge de garde des sceaux. Et l'obeissance des illustres sujets à la declaration du duc de Bouillon, touchant sa fidelité au service du roy.

Plaquette gr. in-8° de six pages chiffrées, plus le feuillet liminaire. A la fin : *A Paris, de l'imprimerie de la vesve Coullon, le 5 mars 1650.*

Or, à la page 5 et 6, on lit ce qui suit :

Depuis l'emprisonnement des princes, quelques grands du royaume s'estans retirez de la cour, avoient donné quelque pensée de la fidelité de leur service : toutefois, il paroist de jour en jour que leur absence n'a donné qu'une fausse presumption de leurs volontez. Le duc de Bouillon principalement, qui, pour quelques affaires domestiques, s'en estoit allé dans quelques-unes de ses terres, a, cette semaine dernière, escrit expressement au duc d'Espernon, qu'il n'est entré dans la vicomté de Turennes que pour y servir le Roy, comme il doit et veut faire en qualité de fidele et bon sujet. Ce qu'il a encore confirmé par une declaration qu'il en a fait, à Brive-la-Gaillarde, devant les juges et officiers du Roy de cette ville, protestant qu'il n'a aucune intention qui soit éloignée de son devoir, et moins encore de la passion qu'il a toujours conservée pour le bien de l'Estat et utilité du royaume.

Après cette declaration, faite publiquement, le dit seigneur duc de Bouillon a envoyé un gentilhomme vers leurs Majestés les asseurer de son obeissance, offrant de donner telle assurance de sa parole qu'il plaira au Roy, n'ayant près de soy que ses domestiques, ainsi qu'il les avoit cy-devant estant à Paris.

*
* *

En 1841, M. Villemain, alors ministre de l'instruction publique, fit entreprendre le catalogue général des manuscrits conservés dans les bibliothèques des départements. Le tome I, format grand in-4°, parut en 1849; deux autres suivirent sous l'Empire. Mais, dès 1861, on trouva bon de laisser dormir dans les cartons du

Ministère de l'Instruction publique les catalogues envoyés par des savants de province. Heureusement la publication a été reprise sous la troisième République. De 1872 à 1885 ont paru quatre volumes grand in-4°; cinq autres de 1886 à 1889 dans le format in-8°, reconnu plus commode et moins dispendieux. Dans le tome IV de cette nouvelle collection figurent les manuscrits des bibliothèques de Brive et de Guéret, soigneusement identifiés et décrits par M. J. de Fréminville. Ils proviennent : les treize conservés à Brive, de l'ancien collège des Doctrinaires de cette ville; les vingt-trois conservés à Guéret, en partie de l'ancien prieuré d'Evaux. Mais aucun d'eux n'offre un réel intérêt historique, ni par la date ni par le contenu.

Tout au contraire, parmi les trente-neuf manuscrits de la bibliothèque communale de Limoges, dont le catalogue a pris place dans le tome IX de la nouvelle collection par les soins de M. Louis Guibert, il y a quelques raretés : un manuscrit du xii^e siècle qui contient les œuvres de saint Jérôme, d'Eusèbe, de Prosper d'Aquitaine, d'Isidore de Séville; une vulgate du xiii^e siècle; puis de beaux livres liturgiques des xiii^e, xiv^e et xv^e siècles, provenant des anciens monastères du diocèse; la curieuse chronique latine de Gérard Tarneau, notaire de Pierrebuffière, rédigée au commencement du xv^e siècle; enfin le fameux manuscrit dit de 1638 qui contient l'un des plus anciens essais d'histoire du Limousin par Jean Bandel.

Néanmoins, tout cela est peu de chose au total. D'autres villes, beaucoup moins importantes que Limoges, comme Troyes, Nîmes, Saint-Omer, Laon, Arras, Metz, Verdun, Douai, Bourges, La Rochelle, comptent leurs manuscrits par centaines. Nous n'en devons pas moins être reconnaissants à MM. de Fréminville et Louis Guibert d'avoir pris la peine de nous décrire aussi soigneusement ce qui subsiste en Limousin.

* *

Vient de paraître : *Inventaire des archives départementales de la Haute-Vienne*, série E supplément : *Archives communales*. Tome I comprenant les archives de Saint-Junien, Rochechouart, Limoges (complément), Eynoutiers, le Dorat et Bellac. In-4° de xxx-303 pages (1).

A. L.

(1) Librairie V° Ducourtieux, Limoges.

CHRONIQUE

NANTIAT.

Le 23 mars 1888, en nivelant l'emplacement sur lequel était autrefois l'église paroissiale de Saint-Vincent de Nantiat, la pioche des terrassiers a fait sortir de terre un cœur en plomb qui était à une profondeur de 0^m,50 centimètres. Tout auprès, on a recueilli quelques débris d'étoffe de soie, et un peu plus loin une petite urne en terre cuite. Ces trois objets ont été déposés à la mairie.

Averti par M. le juge de paix du canton, je suis allé les étudier sur place et rechercher les indications pouvant aider à découvrir la date de cette sépulture et le nom de la personne inhumée.

L'urne ne fournit aucun élément pour la solution du problème. Elle a été trouvée à quelque distance des autres objets et ne présente rien de particulier. J'en ai recueilli de semblables dans tous les cimetières de la contrée et en ai déposé de différentes formes ou musée céramique de Limoges. Dès le xiii^e siècle, jusqu'à la fin du siècle dernier, les religieuses populations de ces contrées avaient l'habitude de les mettre, remplies d'eau bénite, dans la tombe des défunts, au jour de leurs funérailles. Celle-ci a 0^m,20 centimètres de hauteur, elle est pourvue d'une anse et d'un goulot et recouverte d'un émail vert.

Le cœur est en plomb. On ne peut pas le considérer comme une œuvre d'art, car il est tout uni et ne porte aucune trace de sculpture ou de gravure ; mais il n'a rien de grossier et il reproduit parfaitement la forme du cœur humain. Sa hauteur est de 0^m,19 centimètres ; il en mesure 0^m,21 dans sa plus grande largeur. Il est formé de deux valves, qui ont été soigneusement soudées ensemble, après avoir reçu dans leur cavité le cœur humain à conserver.

Un coup de pioche y a fait une ouverture par laquelle sortait une odeur de baume. On l'a ouvert en séparant les deux valves, au point de jonction où elles avaient été soudées. C'est alors qu'on a trouvé à l'intérieur un cœur embaumé et parfaitement

conservé. Pour avoir la certitude que c'était bien un cœur naturel, on l'a coupé en deux.

Il y avait plus de huit jours qu'il était ouvert lorsque je l'ai examiné. Je n'y ai découvert aucun signe de décomposition. C'est bien véritablement le muscle formant le cœur humain. Il est toujours flexible au toucher, et n'est nullement desséché. Il a pris une couleur de terre ferrugineuse. Je remarque la ressemblance parfaite qu'il a, pour la couleur, avec celui de la Bienheureuse Marie-Marguerite, que j'ai vu dans la chapelle intérieure du monastère de Paray-le-Monial, conservé dans un cœur en cristal et qui date de 1690.

Cet usage d'ensevelir séparément le cœur était assez répandu dans nos contrées. On pourrait en citer un bon nombre d'exemples,—depuis Richard-Cœur-de-Lion, mort en 1199, dont le corps fut inhumé à Fontevraud, auprès de son père Henri II, le cœur dans l'église de Notre-Dame de Rouen, et les entrailles dans l'église du château de Châlus, où il avait été blessé mortellement.

On a publié, il y a peu de jours, le testament de Joseph Aubusson, curé de Bourgneuf en 1749. C'est le plus curieux exemple connu de la séparation des diverses parties du corps dans les sépultures. Par ce testament, il veut que sa tête soit ensevelie au grand portail de l'église de Saint-Jean, son estomac à la porte de la chapelle de l'hôpital, sa main droite dans la chapelle de Notre-Dame du Puy, la gauche dans la chapelle des pénitents bleus, son pied droit dans la chapelle du Pont-de-la-Roche, le gauche dans la chapelle des pénitents blancs et le reste de son corps dans le cimetière.

Mais revenons à la sépulture de Nantiat.

J'ai tenu à constater dans quelle partie de l'église avait été placé ce cœur. Or, d'après quelques indications, fournies par des documents et quelques débris de l'ancien monument, je ne crois pas me tromper en assurant que cette église était de construction romane et datait du XI^e ou du XII^e siècles. Ses matériaux ont servi à construire l'église actuelle, bénite en 1833. Sur son emplacement, on voit encore une de ces vastes cuves baptismales qu'on trouve dans quelques rares églises. Elle a 3 mètres 40 centimètres sur un côté et reproduit exactement les formes de celle qui est conservée dans l'église du Dorat et qui date du XI^e siècle. Le plan cadastral faisant aussi connaître l'orientation et la disposition de cette église, je constate que ce cœur a été trouvé dans le sanctuaire, auprès du maître-autel, du côté de l'épître.

J'avais espéré découvrir dans les registres paroissiaux, qui datent de 1648, un acte se rapportant au sujet qui nous intéresse. J'y ai vu seulement « que le 21 juin 1767, dame Françoise de Saint-George, veuve du sieur Jacques du Cloux, écuyer, seigneur de la Grange-Neuve, ancien garde du corps du roi, lieutenant des invalides, décédée à Nantiat, à l'âge d'environ soixante-douze ans, fut inhumée *dans l'église.* »

Les membres de la famille Chauvet, qui étaient seigneurs de Fraidaigue et de Nantiat, avaient leurs sépultures dans cette église. Ce droit de sépulture passa à la famille Martin avec la succession des précédents. C'est ce que constatent les actes suivants :

« Le 21 septembre 1724 fut ensevelie, *dans l'église* de Saint-Vincent de Nantiat, demoiselle Marie Martin de La Bastide, fille de messire Jean-François Martin de La Bastide et de dame Charlotte Chauvet. »

« Le 30 juin 1742 a été enseveli, *dans l'église* de Saint-Vincent de Nantiat, messire Jean-François Martin de La Bastide, écuyer, seigneur de Fraidaigue, trésorier de France au bureau des finances de la généralité de Limoges, époux de dame Charlotte Chauvet, âgé d'environ soixante-un ans. »

« Le 27 novembre 1762 a été ensevelie, *dans l'église*, dame Charlotte Chauvet, veuve de messire Jean-François Martin, seigneur de Fraidaigue, âgée d'environ soixante-dix-sept ans. »

Tous ces actes précisent le lieu de la sépulture par ces mots : *dans l'église*; aucun ne dit : *dans le sanctuaire de l'église*. D'autre part, on sait que le sanctuaire était presque toujours réservé à la sépulture des prêtres.

Il faut encore observer que les débris d'étoffe de soie, qui ont été recueillis près de ce cœur, sont bien réduits en poussière; mais on y remarque des morceaux de galon, très reconnaissables à leurs fils métalliques. Ils semblent être les derniers restes d'un ornement sacerdotal.

Or, je trouve que Joseph Roche, curé de Nantiat, a été enterré dans son église le 25 février 1757.

A. LECLER.

DÉCOUVERTES A LIMOGES.

En novembre 1887, les déblais pour la construction des halles centrales, place de la Motte, et l'ouverture de la rue reliant la place des Bancs aux halles futures, ont amené des découvertes assez intéressantes pour l'histoire de notre ville (1).

En décaissant le coin de la petite place occupée autrefois par la halle à la criée, on a rencontré, à un mètre de profondeur, des substructions gallo-romaines et quelques monnaies romaines assez frustes, entre autres un petit bronze de Claude II. En se rapprochant de la place des Bancs, et sur l'emplacement de la maison Lacote, on a trouvé un moyen bronze de Magnence, bien conservé, dont le revers est assez rare d'après Mionnet. En voici la description :

D/. — *Domīnus Noster MAGNENTIUS Pius Felix AUGustus*. Buste de l'empereur tête nue à droite, revêtu du paludamentum, initiale H derrière la tête.

R/. — *VICTORIÆ DD NN AVGustorum ET CÆSarum*. Deux Victoires soutiennent un bouclier au centre duquel on lit : *VOTum Vovit MVLTa*. Au-dessus le monogramme du Christ, et au-dessous le S P habituel. Exergue : P T R.

Les maisons ayant façade place de la Motte, étaient séparées de celles ayant façade rue Lansecot par une muraille très épaisse qui semblait se diriger vers la rue du Consulat. Ce pan de mur faisait partie de l'enceinte du Château au x^e siècle et allait se raccorder à l'une des portes de la ville, la porte Poulaillère, située au bas de la rue du Consulat (2). Ce qui vient confirmer cette opinion, c'est que, au pied de ce mur, du côté de la place des Bancs, on a trouvé un fossé très profond qui avait été remblayé à une époque reculée et au fond duquel la pioche a fait surgir toutes sortes de débris, notamment des ossements d'animaux.

Les maisons du côté de la rue Lansecot possédaient plusieurs caves superposées, dont quelques-unes servaient de fosses d'aisances. Dans la deuxième cave de l'immeuble Barny, que la nouvelle rue a fait disparaître, on remarquait un ruisseau d'eau limpide, venant

(1) V. l'article que nous avons publié dans le *Courrier du Centre* du 20 novembre 1887.

(2) V. *Limoges, d'après ses anciens plans*, au Bull. de la Soc. arch. du Lim., t. XXXI.

probablement d'une source voisine, qui trouvait son écoulement dans les conduites de la ville du moyen-âge et se dirigeait dans le sens de la place des Bancs.

Le creusement des caves des nouvelles halles a entraîné la destruction du grand étang de la Motte, qui avait été construit au milieu du ^{xiii}^e siècle pour parer aux dangers des incendies, très nombreux et très considérables à Limoges, autrefois comme aujourd'hui. Cet étang avait été voûté vers 1819. Tout auprès de l'étang et à une profondeur de trois mètres environ, on a trouvé quelques pierres sculptées ayant appartenu à divers édifices. Citons un énorme chapiteau pouvant remonter à l'époque gallo-romaine, avec têtes en relief au pourtour ; une base de colonne en granit, une clef de voûte représentant un petit personnage grossièrement sculpté, et enfin un fragment de sarcophage : ces dernières pierres, des ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles.

*
* *

A la fin de l'année 1886 (1), nous avons consacré quelques pages aux découvertes faites sur deux points de l'ancienne ville gallo-romaine, l'avenue du nouveau pont Saint-Martial et la partie de la nouvelle ligne de Limoges à Brive, dans la traversée du quartier de la Croix-Verte.

La continuation des travaux sur ces deux points a permis de découvrir de nouveaux objets que nous décrirons brièvement.

Dans le courant de 1888, la ville a fait construire un vaste aqueduc dans toute l'étendue de l'avenue du nouveau pont. C'est à M. Leduc, entrepreneur de l'aqueduc, que nous devons les renseignements suivants :

Du côté de l'aboutissant de l'aqueduc, à 50 mètres du pont, près de l'usine à gaz, on a rencontré une ancienne carrière de schiste délité, abandonnée depuis longtemps, et dont les pierres se retrouvent dans les constructions gallo-romaines rencontrées dans la partie supérieure, ainsi que d'autres schistes des environs de Limoges. C'est aussi dans la partie supérieure que l'on a trouvé le granit à gros grains de la carrière des Hureaux, entre Ambazac et Saint-Sylvestre.

A vingt mètres au-dessous du chemin de Sainte-Madeleine, on a découvert un aqueduc allant de l'ouest à l'est, creusé dans le tuf et ayant 2 mètres de hauteur sur 60 centimètres de largeur, plein

(1) V. *Bull. de la Société arch. du Lim.*, t. XXXIV, p. 229 et suivantes.

d'eau. Cet aqueduc présente cette particularité que, de distance en distance, il offre des refuges latéraux de 4 mètre 50 de longueur sur 20 centimètres de profondeur. Il paraît se diriger vers le point de la ligne de Brive où l'on en a rencontré d'autres ayant les mêmes dimensions, et que nous avons déjà signalés.

C'est à peu de distance de ce point que l'on a trouvé une meule à grain en pierre de Volvic, dans le genre de celles que l'on avait trouvées précédemment.

A peu près à la hauteur de la rue des Récollets et coupant perpendiculairement l'avenue, M. Leduc a rencontré un drain d'origine romaine qu'il a coupé sur une largeur de 50 centimètres et sur une profondeur de 2 mètres 50, sans pouvoir atteindre le fond. Ce drain donnait trente litres d'eau à la minute. Ne pouvant réussir à arrêter cette nappe abondante qui venait contrarier son travail, M. Leduc a dû la faire déverser à droite et à gauche dans l'aqueduc.

A cent mètres avant d'arriver à la rue de la Croix-Verte, les piocheurs ont rencontré, sur une longueur de 25 mètres, un mur de 2 mètres d'épaisseur, parallèle à l'aqueduc.

Dans toute la traversée de l'aqueduc, l'aire en ciment mêlé de brique qui formait le sol des anciennes habitations s'est constamment montrée, et cela à des niveaux différents.

Le branchement de l'aqueduc à travers les jardins de l'hospice a aussi permis de retrouver les traces d'habitations. On a rencontré de ce côté des fragments de colonnes en briques, formées de couches divisées en quatre quartiers superposés, et recouvertes extérieurement d'un enduit en stuc permettant de recevoir une décoration, qui a disparu. On a trouvé également vers le même point une statuette en bronze de 15 centimètres de hauteur, représentant un dieu terme assez bien conservé. Le dieu porte les cheveux et la barbe longs et sa tête a beaucoup de caractère.

La couche de terre qui recouvre l'ancien sol et dont l'épaisseur varie de deux à trois mètres, montre une quantité de fragments de briques de toutes formes et destinées à des ouvrages divers, ainsi que des débris de poterie gauloise ou gallo-romaine, quelques-unes ayant appartenu à des vases richement décorés de dessins en relief. On a remarqué quelques signatures de potiers sur des fragments de vases en terre rouge ou jaune et d'un grain très fin. Les voici :

OFALBIN
OFBASS
OFICBILICA
COLLOFEC
OFIN
INIA...

LEX...
LIENVSFEC
MAHETI
OFMODESI
MON...

NIVR
OFPRIMI
...RIMI
...VANI
...NIO

Quelques-uns de ces noms avaient été signalés par M. Maurice Ardant : BILICA et PRIMI (1). D'autres, tels que : BASSI, MODESI, PRIMI sont signalés par M. de Caumont comme ayant été relevés au Mans et à Bavay (Nord) (2). Les mêmes noms se retrouvent dans le Catalogue des potiers gallo-romains de l'Auvergne, donné par M. Bouillet, de Clermont. L'Auvergne nous fournissait donc une bonne part de ces poteries.

Sur l'un des vases, très richement décorés, dont M. Forestier possède un fragment, se trouve, placé entre les motifs du dessin, un nom de fabricant de moules, qu'il nous a été impossible de lire.

Les monnaies trouvées sont au nombre de dix-sept, seize en bronze et une en argent. Cette dernière est bien conservée, c'est un quinaire de Geta, dont voici la description :

D/. — SEPT^{imus} GETA CAESar PONTifex. Buste à droite de Geta, la tête nue, revêtu du paludamentum.

R/. — PRINCeps IVVENTVTIS. Geta, en costume militaire, debout près d'un trophée.

Les monnaies en bronze sont très frustes. Ce sont : deux grands bronzes d'Auguste et Agrippa, colonie de Nîmes, six grands bronzes de Néron, un grand bronze de Faustine, un grand bronze de Constance II et trois petits bronzes à légendes illisibles.



La reprise des travaux de la ligne de Limoges à Brive par Uzerche, au point où celle-ci se raccorde avec la ligne de Périgueux, a favorisé de nouvelles découvertes. Nous en devons la communication à l'obligeance des entrepreneurs, MM. Vigner et Rigault.

La plus importante des trouvailles est celle de cinq futs de colonnes, placés sur une même ligne, mais couchés, orientés au midi, à 50 mètres de la ligne de Bordeaux, et formant un angle de 45° avec cette ligne. Ces colonnes avaient été déplacées à une époque reculée. Elles ont 50 centimètres de diamètre et quelques-unes ont été tellement détériorées par le séjour dans l'eau, qu'on pourrait croire au premier abord qu'elles sont en béton de ciment. Des blocs de pierre énormes et la base d'un pilastre que l'on a

(1) *Bull. de la Société d'agriculture*, 1845, p. 43.

(2) DE CAUMONT, *Abécédaire d'archéologie*, Ère gallo-romaine, p. 555.

extraits de différents murs situés à côté indiquent qu'il existait un édifice considérable sur ce point.

En arrière de la rangée de colonnes dont nous avons parlé, se trouvait une aire en ciment très épaisse. On remarquait aussi, entre deux couches de tuf, un filon de charbon consumé et de suie.

De nombreux aqueducs creusés dans le tuf viennent converger au même endroit. De distance en distance et à des niveaux différents, des puits permettaient de descendre dans ces aqueducs.

Tout près de la ligne de Bordeaux, on a trouvé des conduites de fumée construites en briques, ainsi que des tuyaux en briques carrés noyées dans le ciment, paraissant destinés à une conduite d'air chaud.

Le niveau de l'ancien sol, à deux mètres au-dessous des jardins, est littéralement jonché de briques et de débris de poterie.

A 2 mètres 50 en contre-bas, on remarque les traces d'une ancienne chaussée recouverte de galets, qui a dû être remblayée à l'époque romaine, car le tuf s'est reconstitué au-dessus.

Comme près du viaduc et dans l'avenue du nouveau pont, les objets recueillis dans les décombres sont de peu d'importance. Ce sont des tessons de poterie dont les plus intéressants ont été recueillis par MM. Hersant et Forestier; quelques-uns, en terre rouge très fine avec dessins en relief, font regretter que l'on ne puisse les posséder en entier.

Jusqu'à présent, la pioche a mis au jour quatre vases presque complets : un vase en argile très commune, à col allongé sans anse, un second, de même terre, à panse rebondie, possédant une anse affaissée et rappelant beaucoup la forme des vases dont on se sert encore dans le midi de la France et en Espagne. C'est un peu le vieux vase à huile de nos campagnes. Les troisième et quatrième vases sont en terre noire et à deux anses; l'un mesure 40 cent. de hauteur et l'autre 23 cent.

On nous dit que plusieurs monnaies ont été recueillies. Nous n'avons vu qu'un grand bronze de Néron, dans un parfait état de conservation.

D/. — NERO CLAVDIVS CAESAR AVGVSTVS GERMANICVS Pontifex Maximus TRIBVNITIA Poteſtate IMPERATOR Pater Patriæ. Buste lauré de Néron à droite.

R/. — Rome Nicéphore, assise sur une cuirasse, le pied posé sur un casque. Elle tient dans sa main une Victoire lui présentant la couronne. Dans le champ : *Senatus Consulto*. Exergue : ROMA.

M. DRAUX, ingénieur de la ligne, a eu l'excellente idée de faire transporter les pilastres, les fûts de colonnes et les plaques de marbre auprès du passage à niveau du chemin des Basses-Palisses.

La Société archéologique lui doit des remerciements pour avoir préservé de la destruction ces débris intéressants et pour leur avoir donné une place qui permette au public de les examiner.

*
* *

Le 10 juin 1888, en établissant une conduite de gaz dans la rue des Petits-Carmes, les ouvriers ont découvert un certain nombre d'anciennes sépultures à une très faible profondeur au-dessous de la chaussée. Trois tombeaux en béton, et un peu plus haut un tombeau en pierre, ont été mis au jour. Ils avaient conservé leurs ossements et d'autres débris humains se trouvaient mêlés à la terre qui recouvrait les sépultures. Le sol a été plusieurs fois remué et ces ossements provenaient d'autres tombeaux brisés au cours des précédents travaux.

Le terrain sur lequel ont été faites ces découvertes dépendait du cimetière de l'ancienne église Saint-André, qui devint plus tard la chapelle du couvent des Carmes déchaussés ou Petits-Carmes.

*
* *

Le 20 juillet 1888, en construisant un calorifère du côté sud de l'église Saint-Michel, on a rencontré l'extrémité de l'immense caveau qui, pendant un temps, avait servi de cimetière à cette paroisse. Les planches des cercueils, ainsi que le reste des vêtements, tombaient en poussière dès qu'on les touchait; mais les os, les crânes surtout, étaient bien conservés. Dans un des cercueils, on a trouvé une pièce de monnaie à l'effigie de Louis XV. Plusieurs squelettes avaient le crâne recouvert d'une sorte de bonnet rond en feutre.

Nous empruntons à ce sujet ce que M. Louis Guibert a écrit dans la *Gazette du Centre* :

« Autour de l'église Saint-Michel, il y avait, vers le ^{xii}^e ou ^{xiii}^e siècle, un cimetière dans lequel étaient inhumés les habitants de la paroisse.

» Plus tard, on adjoignit à Saint-Michel une paroisse suburbaine, nommée Notre-Dame-des-Arènes; elle avait son cimetière comme toutes les églises de ce temps-là, et à partir de cette époque, les défunts de la paroisse de Saint-Michel furent enterrés dans ce nouveau cimetière qui se trouvait là où est aujourd'hui le Champ-de-Foire.

» Les familles étaient mécontentes d'aller porter leurs morts si loin de

leur clocher : elles firent tant et si bien que l'on finit par leur donner satisfaction et qu'on enterra sous l'église.

» Les familles riches se faisaient creuser de petits caveaux sous les autels et dans les chapelles latérales et y entretenaient même des desservants pour y dire quotidiennement la messe. Les autres paroissiens étaient inhumés dans le champ commun, c'est-à-dire dans les grandes galeries qu'on vient de retrouver.

» Saint-Michel fut une des premières églises où l'on cessa d'enterrer quand cette habitude se perdit ; mais les dernières inhumations remontent seulement au second tiers du ^{xviii}^e siècle. On introduisit les cercueils sous l'église par une ouverture qui existe encore, fermée par une large dalle, dans le fond de la nef, du côté où l'on vient de creuser. »

Le clergé de la paroisse connaissait bien l'existence de ce cimetière sous le dallage de l'église, car il est de tradition à Saint-Michel, et cela de temps immémorial, de faire le 2 novembre, jour des Morts, sept absoutes différentes tout autour de l'église et au-dessus des galeries qui contiennent tant de générations disparues.

*
* *

L'incendie du 17 décembre 1888, survenu jour pour jour quatre années après celui de 1884, a achevé la destruction de l'ancienne maison de la famille des Loges, habitée pendant un temps par la famille de Sombreuil. Cette maison, qui faisait autrefois l'angle de la rue Pennevayre, possédait une tourelle en encorbellement et elle était désignée, dans le quartier, sous le nom de *Maison de Sombreuil*. En 1854, lors des modifications d'alignement nécessitées par la construction du marché Dupuytren sur la voûte du grand étang de la Motte, la tourelle fut démolie et on construisit une maison ayant façade du côté du nouveau marché. Celui-ci a été transporté, en 1889, au carrefour du Crucifix.

Paul DUCOURTIEUX.

ESSAI D'INVENTAIRE GÉNÉRAL

HISTORIQUE ET CRITIQUE

DE L'ŒUVRE DES ANCIENS PEINTRES ÉMAILLEURS DE LIMOGES (1).

Parmi les objets d'art anciens, il en est peu qui aient été recherchés plus avidement depuis un demi-siècle, par les riches collectionneurs, que les travaux de nos anciens peintres émailleurs ; il n'en est peut-être pas qui, exécutés comme eux avec une matière

(1) *Extrait du procès-verbal de la séance de la Société archéologique et historique du Limousin du 28 mai 1889 :*

« M. Louis Bourdery communique à la Société le projet d'un inventaire général de l'œuvre des anciens peintres émailleurs de Limoges. Le catalogue dont il s'agit comprendra toutes les pièces antérieures à la période de décadence de notre bel art provincial et toutes les œuvres typiques ou intéressantes à un point de vue quelconque, sorties de nos ateliers qui sont conservées soit en France, soit à l'étranger. Ce travail, dont M. Bourdery et M. Lachenaud ont conçu le dessein et tracé le plan, est déjà en fort bonne voie : plus de 4,500 fiches sont constituées et le dépouillement des catalogues de plusieurs des plus importantes collections d'Europe, de plusieurs des expositions qui ont laissé le plus brillant souvenir est achevé.

» Les deux auteurs de ce projet sont admirablement préparés à l'exécuter et personne ne se trouve dans de meilleures conditions pour mener à bien le vaste et difficile travail qu'ils se proposent de poursuivre. Tout le monde sait quelle connaissance approfondie M. Bourdery, émailleur distingué, possède de son art et combien ses études spéciales l'ont familiarisé avec les produits de nos vieux maîtres, ses prédécesseurs. M. Lachenaud est un amateur de gravures et de livres des plus compétents et sa bibliothèque est riche en documents de toute espèce relatifs à l'histoire de l'art. On doit donc se promettre les plus heureux résultats d'une telle collaboration.

» MM. Bourdery et Lachenaud se proposent d'adresser à tous les détenteurs d'émaux peints limousins qui leur auront été signalés un questionnaire destiné à leur fournir les indications essentielles pour la description de chaque pièce. Ils demandent à la Société son patronage auprès de leurs correspondants et du public, afin que les résultats de leur laborieuse enquête soient aussi satisfaisants et aussi complets que possible.

» M. le président félicite M. Bourdery et M. Lachenaud de leur projet. Le concours le plus sympathique et le plus dévoué de la Société est assuré à un travail qui non seulement aura une importance considérable pour l'histoire de l'art français, mais qui sera un véritable monument élevé à la gloire de notre province limousine. »

d'une valeur presque nulle, aient atteint dans les ventes publiques des prix aussi élevés, nous pouvons dire aussi excessifs. Pour n'en citer que quelques-uns, nous rappellerons le prix de 183,750 francs atteint à la vente de la collection Fountaine, qui a eu lieu à Londres en 1884, par le plat représentant le *Festin des Dieux*, signé de Léonard Limosin; le prix de 34,600 francs auquel a été adjugée, à la vente du duc d'Hamilton, en 1883, une coupe de Jean II Pénicaud (elle avait été vendue, en 1841, 1,100 francs à la vente Walpole); en 1884, le prix de 250,000 francs qui a été offert à M. Basilewski, par un amateur, pour un rétable signé Pénicaud (la collection fut vendue en bloc à l'empereur de Russie pour la somme de 6,000,000).

Aussi, presque tous les objets d'un réel mérite ont-ils été enlevés au pays, puis dispersés au feu des enchères dans le monde entier, follement disputés par les grands musées et les riches collectionneurs.

Si Limoges ne possède plus que quelques épaves de ses anciennes richesses, nos galeries publiques, il est vrai, les musées du Louvre et de Cluny notamment, ont recueilli de magnifiques séries des ouvrages de nos vieux maîtres, et elles offrent à l'admiration des curieux et à l'examen des travailleurs un champ utile, mais plus précieux encore que vaste. Les collections d'émaux peints n'y sont malheureusement pas assez complètes pour permettre une étude approfondie d'où sortirait une classification plus rigoureuse et plus solidement étayée que celles qui ont été établies jusqu'ici. Que d'incertitudes, en effet, dans les attributions des pièces de la première période, des Pénicaud, par exemple, des Monvaerni (?) et de bien d'autres. Et, même en plein xvi^e siècle, avec quelle difficulté ne se meut-on pas au milieu des monogrammes et des ouvrages anonymes, faute de points de comparaison, parce que les émaux qui pourraient être sûrement attribués à un auteur déterminé n'ont pas été assez étudiés, qu'ils sont souvent inconnus. Les tendances de chaque artiste n'ont par conséquent pu être suffisamment déterminées, son style propre, sa manière ne sont pas indiqués avec la précision désirable, sa technique n'est pas bien définie.

Nous ne prétendons point fournir ici le moyen de faire dès aujourd'hui ce travail tel qu'il serait à désirer qu'on le produisit un jour. Notre ambition est plus modeste : nous cherchons à fournir aux érudits, aux collectionneurs, aux curieux, la plus grande somme possible de documents réunis. Nous voulons leur indiquer où se trouvent aujourd'hui les productions de nos divers émailleurs, les différentes mains entre lesquelles elles ont passé pendant ce siècle, les décrire, relater ce qui a été dit de chacune par ses possesseurs ou les auteurs spéciaux, indiquer les prix atteints par ces ouvrages aux ventes publiques qu'ils ont traversées, en donner des notices historiques et critiques.

Ce travail, entrepris déjà depuis plusieurs années en commun par notre collègue, M. Emile Lachenaud et nous, ne touche point encore à sa fin. Nous possédons déjà environ 4,500 fiches destinées à notre *Inventaire* et provenant de sources nombreuses et importantes. La méthode que nous avons adoptée consiste à dépouiller tous les catalogues de musées, expositions ou collections contenant des émaux peints anciens, ainsi que les publications qui ont traité de ce genre d'objets d'art, à en extraire ce qui est relatif à chacune des pièces et à coordonner ces matériaux pour reconstituer, dans la mesure du possible, l'œuvre de chacun de nos peintres émailleurs. Les sources auxquelles nous puisons sont donc de quatre sortes : les musées, les expositions rétrospectives, les collections et les ouvrages spéciaux.

On voit combien le champ des recherches est vaste et on aperçoit les difficultés que présente un travail de ce genre. Aussi, pour ne pas rester au-dessous de la tâche que nous avons entreprise, faisons nous appel à l'obligeance de tous nos collègues des Sociétés savantes en relation avec nous, des collectionneurs et de toutes les personnes qu'intéresse l'étude si attrayante de l'art de l'émail, pour que l'on veuille bien nous faciliter dans nos démarches et nous aider à atteindre le but que nous poursuivons, en nous communiquant les divers documents qui nous font encore défaut, les Catalogues de musées de province ou de l'étranger, d'expositions rétrospectives et de collections modernes ou anciennes, notamment les livrets des ventes publiques avec indication des prix et des noms des acquéreurs si cela est possible ; les descriptions des pièces possédées par les amateurs, alors qu'il n'a pas été publié de catalogue de leurs collections, etc.

A l'aide de ces renseignements, nous enrichirons notre vaste compilation et nous avons l'espoir de présenter au public érudit et curieux un ensemble d'informations et un instrument de travail aussi puissant que précieux, une publication absolument neuve et dont on peut apprécier toute l'utilité. Les encouragements les plus bienveillants nous ont, du reste, été accordés déjà par les personnes spécialement autorisées en cette matière et de très précieuses communications nous sont parvenues ; c'est ainsi que M. Emile Molinier, du Musée du Louvre, dont chacun connaît les si remarquables travaux sur nos orfèvres et nos émailleurs limousins, a bien voulu, en donnant à notre entreprise l'approbation la plus flatteuse, nous communiquer des documents d'une grande valeur.

Sous le nom de chacun de nos peintres émailleurs seront groupés ses travaux connus, accompagnés des multiples descriptions et critiques données jusqu'ici, non seulement de l'indication des auteurs compétents qui les ont appréciés, mais de la citation ou

traduction du propre texte de ces écrivains, avec note des modèles anciens qui ont pu être copiés ou imités par l'artiste, ainsi que des reproductions modernes de ses émaux données dans diverses publications.

On comprend l'avantage que présentera pour l'étude la réunion, en un seul corps, de tous ces éléments de travail si difficiles à rassembler. Quel auteur, amené à un moment donné à s'occuper d'émaillerie, pourra remettre son travail jusqu'à l'accomplissement préalable de ces recherches ? S'il les tente, il sera promptement découragé par le résultat infructueux de ses démarches, et y renoncera vite ; ou plutôt il ignorera même l'existence de ces précieux matériaux ; et dans un cas comme dans l'autre, il se mettra au travail insuffisamment outillé, et condamné d'avance à se priver des fruits qu'il aurait pu retirer de l'ample moisson de renseignements qui lui fera défaut. Il en sera de même de l'amateur qui chercherait à établir une collection raisonnée, ou du curieux qui désirerait s'initier aux productions de notre art local. Il trouverait dans notre travail l'historique des pièces célèbres, les suivrait dans leurs brillantes transmissions et, après avoir assisté à la progression toujours croissante de leurs fabuleuses enchères, applaudirait à la glorieuse consécration donnée chaque jour dans le monde entier au talent de nos vieux maîtres limousins. Les titres des nombreux ouvrages dépouillés par nous fourniraient aux uns et aux autres la bibliographie la plus complète sur la matière ; et ce n'est déjà point une besogne aisée que de former la liste des ouvrages à consulter. Nous donnerons, par le fait, une réimpression des catalogues de vente des anciennes collections célèbres, aujourd'hui à peu près introuvables.

Après avoir exposé les résultats acquis, le but que nous poursuivons et les moyens employés par nous pour l'atteindre, nous terminerons ce pressant appel à l'obligeance de nos confrères et des heureux détenteurs de matériaux utiles à notre compilation, en plaçant sous leurs yeux un questionnaire que nous nous permettrons de leur présenter sous les auspices de notre Société archéologique. Il a été établi de façon que tout possesseur d'un émail peint pût facilement répondre en quelques mots aux questions utiles et que les renseignements nous soient fournis avec précision et clarté d'une manière aussi complète que possible. Toutes ces réponses, données dans un même cadre, permettront d'établir des notices précieuses et méthodiques. La formule peut s'adapter à tout émail peint, quelle qu'en soit la forme et quel qu'en soit le genre.

L. BOURDERY, E. LACHENAUD.

Limoges, le 15 mai 1889.

ÉMAUX PEINTS ANCIENS

QUESTIONNAIRE

destiné à permettre de décrire et cataloguer l'œuvre des anciens peintres émailleurs

Prière d'adresser les communications à **M. BOURDERY**, secrétaire-trésorier de la Société archéologique du Limousin, rue Pétinaud-Beaupeyrat, 28, à Limoges: — ou à **M. Emile LACHENAUD**, avenue du Midi, à Limoges.

			RÉPONSES
			EXEMPLE :
FORME DE L'OBJET	Sujet.....	4	Ecce homo.
	Triptyque.....	2	
	Plaque. . . {	rectangulaire { avec pans coupés	3
		{ sans pans coupés	4
		ronde.....	5
		ovale.....	6
		en losange.....	7
		en hexagone.....	8
		en octogone.....	9
	Assiette.....		10
	Plat..... {	ronde.....	11
		ovale ou autre.....	12
	Coffret composé de .. plaques.....		13
	Aiguière {	avec plateau.....	14
		sans plateau.....	15
		basse sans pied.....	16
	Coupe... {	montée sur pied. . .	17
		avec couvercle.....	18
		sans couvercle.....	19
		ronde.....	20
		hexagone, etc.....	21
	Tasse.....		22
	Soucoupe.....		23
	Salière. . {	ronde.....	24
		ou à combien de pans ..	25
	Bénitier, de quelle forme.....		26
	Bourse, —		27
	Miroir, —		28
	Râpe à tabac, —		29
	Baiser de paix, —		30
	Canons d'autels, —		31
	Chandeliers, —		32
	Objet non désigné ici, sa forme.....		33

Dimensions de l'objet en millimètres cadre non compris.	} Hauteur..... } Largeur..... } Profondeur (pour un coffret par ex.).	34	0 ^m ,257.
		35	0 ^m ,216.
		36	
Cadre ou monture : leur genre, s'ils sont anciens		37	Cadre argent doré ciselé, du XVI ^e siècle, comprenant 4 bandes d'émail de 1 ^m ,03 de largeur et aux angles 4 plaques carrées de 0 ^m ,03 également.
Genre de l'émail.	} Grisaille. { sur fond noir, bleu, violet, etc.. } avec tons de chair sur les nus } sans tons de chair.	38	
		39	
		40	
		41	
} Emaux { avec paillons..... } en couleur sans paillons.	42		
	43	Emaux de couleur avec paillons.	
} Camafeu d'or.....	43		
Rocaille. ...	Le sujet est-il entouré d'ornements en fort relief, et les coins garnis de rinceaux en fort relief dits <i>rocailles</i> ?	44	
Description du sujet.....		45	Jésus-Christ couvert d'un manteau et couronné d'épines, est debout vers la gauche sur une estrade. Il a les mains liées par devant, tenant de la droite un roseau. Pilate placé près de lui, tient de la main gauche une baguette, ainsi qu'une partie du manteau du Christ, et montre de l'autre l'homme de douleurs. Sur le devant, vers la droite, vis-à-vis du Christ, est un juif couvert d'un long manteau blanc. On voit dans le fond les trois croix et le peuple assemblé en foule. Les colorations sont fines et très translucides, le paillon employé discrètement dans les accessoires et le fond exécuté en camafeu d'or. La facture est très soignée.
Ornements qui garnissent les parties non occupées par le sujet.		46	Les 4 plaques longues de bordure (n° 37) sont ornées d'arabesques et les carrées de têtes d'anges, le tout sur fond noir, en grisaille sans tons de chair et rehaussée d'or. Dans un coin en bas P. I. en or.
Nom de l'émailleur.	{ Signé sur l'émail en toutes lettres ou en monogramme, en or ou en couleur avec l'orthographe exacte { Présumé si la pièce n'est pas signée	47	
		48	
Date de l'émail.	{ Inscrite sur la pièce, en or ou en couleur.. { Présumée, si elle n'y est pas	49	Sous la signature, 1552, en or.
		50	
Inscriptions sur l'émail, en or ou en couleur (orthogr. exacte).....		51	CHRISTVS. PASVS. ET. P. NOBI, en noir sur une bande blanche au bas de la plaque.
Armoiries (leur description) et devises.		52	Dans le ciel à droite, écusson de gueules au chevron d'argent, accompagné de trois besans d'or, qui est de Beaune.
Revers de l'objet ou contre-émail.	{ En fondant c'est-à-dire d'un émail translucide et incolore laissant voir le cuivre plus ou moins rouge { Ou en couleur et de quel ton...	53	En fondant.
		54	
Inscriptions sur le revers, en or ou en couleur (orth. exacte).....		55	
Poinçons frappés dans le cuivre et apparents sous l'émail.		56	Poinçon apparent, P. L. réunis et timbrés d'une couronne.
Collections ou expositions auxquelles l'émail a figuré, avec le n° du catalogue.		57	Exposé sous le n° au musée de South Kensington en 1862. Proviend de la collection D..., n° 757.
Prix atteints dans les diverses ventes où il a pu passer.....		58	Vendu en 1859, dans cette collection, 10,500 fr.

D'après quelle gravure ancienne est-il exécuté.	59	D'après A. Dürer, Bartsch. 10.
Où en trouve-t-on une reproduction moderne?	60	Gravé dans la <i>Gazette des Beaux-Arts</i> , année 48... page ..
Observations et appréciations.....	61	Très belle pièce, d'une conservation à peu près parfaite, un coin seulement a été restauré. Le même sujet, sans sa monture et non signé, se trouve dans la collection de M. Z., à Toulouse.
Nom et adresse du propriétaire actuel....	62	M. X., rue de la Grosse Horloge, n° ... à Rouen (1).

(1) Les renseignements inscrits aux réponses donnent la description suivante :

Ecce Homo. Plaque rectangulaire de 0^m,257 de hauteur sur 0^m,216 de largeur, en émaux de couleur avec paillons. Jésus-Christ couvert d'un manteau et couronné d'épines, est debout vers la gauche, sur une estrade. Il a les mains liées par devant, tenant de la droite un roseau. Pilate placé près de lui tient de la main gauche une baguette, ainsi qu'une partie du manteau du Christ, et montre de l'autre l'homme de douleurs. Sur le devant, vers la droite, vis-à-vis du Christ, est un juif couvert d'un long manteau blanc. On voit dans le fond les trois croix, et le peuple rassemblé en foule. Les colorations sont fines et très translucides, le paillon employé discrètement dans les accessoires et le fond exécuté en camaïeu d'or. La facture est très soignée. Dans un coin, en bas, se lisent les initiales P. I., et au-dessous, la date 1552, le tout en or. Sur une bande blanche au bas de la plaque, l'inscription en noir « CHRISTVS. PASVS. ET. P. NOBI. Dans le ciel, à droite, un écusson de gueules au chevron d'argent, accompagné de trois besans d'or, qui est de Beaune. — Le contre-émail est en fondant, et on y voit apparent sous l'émail le poinçon des Pénicaud formé des lettres P. L. réunies et timbrées d'une couronne.

Cette pièce a été exposée sous le n° ... au musée de South Kensington en 1862; elle provient de la collection D....., n° 757, et fut vendue en 1859, dans cette collection, 10,500 fr. Elle est exécutée d'après la gravure connue d'A. Dürer (Bartsch, 10), et a été gravée dans la *Gazette des Beaux-Arts*, année 48... page ... C'est un fort bel émail, d'une conservation à peu près parfaite, un coin seulement a été restauré. Le même sujet, sans sa monture et non signé, se trouve dans la collection de M. Z., à Toulouse.

Elle appartient à M. X., rue de la Grosse Horloge, n° ..., à Rouen.

AUTRE EXEMPLE

en inscrivant les réponses en face des seuls numéros utiles du
Questionnaire.

Numéros du questionnaire	
1	Coupe dite de « Marie Stuart. »
17 et 48	Montée sur pied à balustre, garnie d'un couvercle.
34	Hauteur 0 ^m 170.
39	Sujet en grisaille à chairs teintées et détails en or.
45 et 46	Couvercle. — Diane, assise sur un char trainé par des cerfs, précède deux amours chargés de liens. Le reste du cortège consiste en une renommée sonnante de la trompe et en trois nymphes, l'une dirigeant l'attelage du char, la seconde donnant du cor et la dernière tenant des chiens en laisse.
	Fond de la coupe. — Le Festin des dieux : composition de onze figures.
	Extérieur. — L'extérieur de la coupe et le pied sont chargés d'ornements du meilleur goût et d'une exécution parfaite. Le bord du piédoche est semé de fleurs de lis d'or.
47	Signée sur le sol en avant de la table : A LYMOGES PAR IEAN COURT DIT VIGIER, 1556.
49	1556 après la signature.
52	Sur le bord du piédoche se voit l'écusson d'Ecosse : d'or, au lion de gueules enclos dans un double trescheur fleuré et contrefléuré de même, surmonté de la couronne Dauphine de France.
57 et 58	27,100 fr. A la vente X... en 1866. n° 252 du Catalogue.
59	Le sujet, le Festin des Dieux, est imité en partie d'un dessin de Raphaël.

- 61 Ce beau vase a dû être présenté à Marie Stuart, lorsque cette princesse n'était encore que la fiancée de François II.
 Cette pièce, aussi remarquable sous le rapport de l'art que par l'intérêt historique qu'elle doit inspirer, est citée par M. de Laborde, dans sa notice sur les émaux du Louvre, comme un chef-d'œuvre.
- 62 Elle appartient à M. N., boulevard des Italiens, n° . . , à Paris.

NOTA BENE. — Ne rien inscrire en face des numéros dont la question ne comporte pas de réponse.

Si la collection comprend plusieurs émaux peints, prière de remplir le questionnaire imprimé, pour l'une des pièces, en s'inspirant de l'exemple ci-joint; et pour les autres pièces, d'inscrire sur papier blanc simplement le numéro des questions qui comportent dans ce cas une réponse, avec ladite réponse en face (comme au second exemple ci-joint). On évitera ainsi la fatigue de transcrire le texte des questions utiles. Il serait toutefois préférable, pour éviter des erreurs, si l'on veut bien en avoir l'obligeance, de reproduire la question elle-même en face de la réponse; ou bien encore, nous nous ferions un plaisir d'adresser le nombre de questionnaires nécessaires à la personne qui, préférant remplir la formule imprimée, voudrait bien nous les demander.

La multiplicité des questions ne permettant que des réponses précises et brèves, le possesseur de l'objet peut insérer au n° 61 tous les renseignements utiles et intéressants pour l'historique et la technique de la pièce qui ne trouveraient pas place dans le corps du questionnaire. Il est également prié de donner au n° 45 la description aussi complète et aussi exacte que possible du sujet.

Nous saurions gré aux personnes qui recevront cette circulaire, de la communiquer à ceux qu'elle pourrait intéresser et de vouloir bien nous faire connaître les noms de toutes les personnes à qui nous pourrions nous adresser utilement pour nos recherches.

A l'étranger, si MM. les possesseurs d'émaux peints le préfèrent, ils peuvent répondre dans leur langue: nous ne leur serons pas moins reconnaissants des renseignements qu'ils voudront bien nous transmettre écrits très lisiblement.

Prière d'adresser les communications à M. Bourdery, secrétaire-trésorier de la Société archéologique du Limousin, rue Péliniaud-Beaupeyrat, 28, à Limoges (Haute-Vienne), ou à M. Emile Lachenaud, bibliothécaire-adjoint de ladite Société, avenue du Midi, à Limoges.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

SÉANCE DU 25 JANVIER 1887.

Présidence de M. l'abbé ARBELLOT, Président.

Présents : MM. l'abbé Arbellot, Astaix, L. Guibert, Tardieu, Paradis, Lachenaud, Fray-Fournier, Bourdery, Chassoux, Goutenègre, Ducourtieux, Poullin, Savodin, Moufle, Nivet-Fontaubert, C. Jouhanneaud, Jules Tixier, Geay, Hervy, Degrand, Raymond daud père et Garrigou-Lagrange, secrétaire.

M. Poullin donne lecture du procès-verbal de la dernière séance, qui est adopté; puis M. le président énumère les publications et bulletins qu'a reçus la Société depuis sa dernière réunion et fait une mention spéciale des ouvrages suivants : 1° *Les foires et marchés en Limousin aux XIII^e et XIV^e siècles*, par M. Guibert; 2° le huitième numéro du journal le *Gay-Lussac*, contenant un article de M. Masfrand sur ses fouilles et la description des tumuli par lui découverts dans la forêt de Rochechouart; 3° le *Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze*, publié à Tulle, contenant plusieurs articles, dont un sur le vieux Tulle, par M. René Fage, et un par M. Ducourtieux sur les Limousins de la Corrèze à l'Exposition de Limoges, en 1886; 4° *l'Education et la discipline militaire chez les anciens*, par M. Marcel Poullin; 5° *le Maréchal Davoust, duc d'Auerstaedt et prince d'Eckmühl*, par M. Marcel Poullin, et 6° *l'Almanach-Annuaire charentais pour 1887*, publié par M. Ducourtieux.

M. Louis Guibert communique à la Société une lettre qu'il a reçue de Dom Paul Piolin, prieur de l'abbaye de Solesmes, qui

signale une charte du 3 juillet 1386, relative à Pascal Hugonot, qui fut abbé de La Couture du Mans. Dom Piolin a trouvé trace de l'élection presque immédiate de Guillaume Patry, en remplacement de Pascal Hugonot, à l'abbaye de La Couture.

M. Louis Guibert rappelle, en outre, qu'il a vu M. Champeval, avocat à Figeac, qui a bien voulu lui laisser trois livres de raison de la Corrèze, parmi lesquels celui de la famille Baluze, au xvi^e siècle. M. Louis Guibert le publiera, et ce sera certainement, avec celui des Roffignac, le plus intéressant que nous connaissions dans le Bas-Limousin.

M. Montaudon-Bousseresse, directeur en retraite de l'enregistrement et des domaines, est ensuite, au scrutin secret, admis comme membre résidant de la Société.

M. le Président et M. Emile Lachenaud présentent comme membre résidant M. E. Cournuéjols, proviseur honoraire du lycée de Versailles, demeurant à Limoges, avenue du Midi, 24.

M. Bourdery commence une lecture sur l'émaillerie limousine; il en fait l'historique et la description, et ajourne à une prochaine séance la continuation de cette intéressante étude, dans laquelle la pratique lui donne un avantage bien marqué sur les savants archéologues qui ont traité cette matière avant lui.

M. Louis Guibert, après avoir rappelé à la Société que M. Léopold Delisle s'est rangé à l'opinion par lui émise que le changement de la date du commencement de l'année, en 1301, était l'œuvre du clergé et non celle du pouvoir civil, commence lui aussi la lecture d'un travail sur l'orfèvrerie en Limousin, et spécialement sur ce qu'on a si justement appelé l'œuvre de Limoges, et dont notre Exposition a réuni un moment tant de monuments dispersés. Il recherche et signale les lieux de fabrication rayonnant autour de Limoges, qui en était le centre, et annonce pour une séance ultérieure la suite de cette lecture.

La séance est levée à dix heures.

Le Secrétaire général,

GARRIGOU-LAGRANGE.

SÉANCE DU 1^{er} MARS 1887.**Présidence de M. l'abbé ARBELLOT, Président.**

Présents : MM. Arbellot, Astaix, L. Guibert, Dorat, Gautier, Moufle, de Bruchard, Blanchaud, Berthet, Hervy, Raymondaud, Bourdery, Lachenaud, Mariaux, Fray-Fournier, Jules Tixier, Ducourtieux, Poullin, Amand Dubois, Fage, Nivet-Fontaubert et Garrigou-Lagrange, secrétaire.

Le procès-verbal est lu et adopté, puis M. le président, énumérant les publications reçues par la Société, fait une mention spéciale des ouvrages suivants : 1^o le *Gay-Lussac*, n^o 9, contenant un beau dessin de M. Jules Tixier, représentant les fleurs que forme la neige par l'agglomération de ses cristaux, et une vue du quartier du Rajat, à Limoges ; 2^o un *Bulletin de la Société archéologique du Périgord*, qui, tout en se défendant de nous prendre nos illustrations, essaie de nous ravir encore le P. Ruben, né à Eymoutiers, et un des meilleurs élèves du P. Lejeune ; 3^o l'*Echo de la Dordogne*, du 24 janvier dernier, dans lequel M. Dujarric-Descombes constate le dernier état de la discussion relative à saint Waast ; 4^o le tome VIII des *Mémoires des antiquaires de l'Ouest*, renfermant un article sur les statues de Constantin qu'on rencontre dans la région et dans lesquelles l'auteur croit reconnaître la représentation de certains seigneurs de la contrée ; 5^o le *Pouillé* du diocèse de Limoges, de 1783, édité avec le plus grand soin par M. l'abbé Lecler, curé de Compreignac.

M. le président donne lecture d'une circulaire de M. le Ministre de l'instruction publique, relative aux réunions des Sociétés savantes à la Sorbonne. Sont délégués par la Société, pour la représenter à ces réunions : MM. l'abbé Arbellot, Louis Guibert, Nivet-Fontaubert, Bourdery, Poullin, Ducourtieux et J. Garrigou-Lagrange.

M. Nivet-Fontaubert signale la découverte faite par M. Wotling, dans l'église de Saint-Victurnien, d'un autel souterrain qui paraît être placé sur le tombeau même du patron de la localité.

M. Cornuéjols, proviseur honoraire du Lycée de Versailles, est ensuite admis, au scrutin secret, comme membre résidant de la Société.

Dans une lettre adressée à M. Guibert et datée de Siouth

(Haute-Egypte), M. Camille Marbouty adresse à la Société quelques mots d'affectueux souvenir.

— Merci, cher touriste; foulez de Memphis jusqu'à Thèbes et des Pyramides à la mer Rouge la terre des Pharaons; mesurez ses monuments gigantesques; descendez au fond de ses hypogées et réservez-nous, pour votre retour, le récit des merveilles de la civilisation enfouie sous la poussière de tant de siècles.

M. Amand Dubois rappelle que les des Cars, du Poitou, appartiennent à la même famille que ceux du Limousin. L'un d'eux, Louis-Nicolas des Cars, marquis de Pérusse, lieutenant général des armées du roi, connu par de nombreux actes de générosité et de bienfaisance, acheta, en 1753, la terre de Montrevin et dépensa une partie de son immense fortune pour mettre en rapport les landes qui s'étendaient entre Chauvigny et Châtellerault. Il y attira d'abord plusieurs familles allemandes, puis, en 1773, y recueillit nombre de familles acadiennes, qui, chassées du Canada par les Anglais, vinrent demander un refuge à la France. Il transforma ainsi, par la culture, ces brandes improductives en une colonie d'une certaine importance. Cet établissement ne se maintint pas; mais on voit encore des traces des villages et la présence de ces intéressants réfugiés dans le pays y a laissé quelques souvenirs.

M. Bourdery continue sa lecture sur les émailleurs limousins, et, avec l'autorité de sa compétence en cette matière, il entretient la Société de celui qui est resté une de nos gloires, du plus illustre de nos peintres émailleurs, Léonard Limosin. Il apprécie en artiste le tableau de *l'Incrédulité de saint Thomas*, conservé au musée de Limoges, indique les émaux que Limoges possède encore de Léonard et ceux qu'on attribue à ce dernier. Il constate enfin que l'émailleur s'est souvent inspiré des gravures d'Albert Dürer. M. Bourdery termine en annonçant qu'il se propose de dresser un catalogue complet des œuvres du grand artiste et de celles de ses fils.

Le Secrétaire général,

GARRIGOU-LAGRANGE.

SÉANCE DU 29 MARS 1887.

Présidence de M. l'abbé ARBELLOT, Président.

Présents : MM. l'abbé Arbellot, Astaix, Louis Guibert, Fray-Fournier, Amand Dubois, Hervy, Ducourtieux, Bourdery, Blanchaud, Fage, Cournuéjols, Lachenaud, Nivet-Fontaubert, Gautier, Mariaux et Garrigou-Lagrange, secrétaire.

Après la lecture et l'adoption du procès-verbal de la dernière séance, M. le président fait connaître les publications et bulletins reçus depuis la dernière séance, et signale notamment : 1° *Un mariage à Limoges en 1687*, par M. Louis Guibert; 2° le *Bulletin du comité des travaux historiques et scientifiques*, contenant une appréciation des « Corporations ouvrières » et des « Foires de Limoges », œuvres de M. L. Guibert, et de l'article de notre président au sujet de la signification des mots *En* et *Na*; 3° le *Bulletin de la Société archéologique du Périgord*, contenant la preuve d'une prédication à Périgueux en faveur de la mission de Jeanne d'Arc; 4° le *Gay-Lussac*, n° 10, avec un *fac-simile* d'une lettre de M. Pasteur; et 5° *l'Histoire de Royère* (Creuse), par M. Toumieux, notaire.

M. Blanchaud fait passer sous les yeux de Société une belle édition du *Commentaire de la coutume du Poitou*, par Joseph Boucheuil, du Dorat, et demande qu'on veuille bien lui communiquer ce qu'on peut connaître du même auteur.

M. Ducourtieux présente à la Société divers débris de poteries romaines trouvés par M. Hersant, au cours des terrassements exécutés au lieu de la Roche-au-Go, pour l'établissement du chemin de fer de Brive. Quelques-uns de ces tessons, d'une terre rouge et fine, paraissent provenir d'objets de luxe : sur l'un on lit : MAHETI, et sur l'autre : MODESI, qui ne peuvent être que les signatures de céramistes gallo-romains.

M. Louis Guibert, après avoir donné lecture de quelques passages de la *Réforme sociale* sur les corporations et sur leur origine, fait une rapide analyse du livre de raison de la famille Baluze. Ce manuscrit, trouvé couvert de poussière dans un grenier, se compose de soixante-un feuillets, et va de 1566 à 1641, durant une période de soixante-quinze ans. Comme tous les livres de cette nature, il contient, outre le récit des événements qui concernent

la famille, le récit de faits intéressant le public, tels que celui de la prise de Tulle et le récit d'une épidémie. On y trouve, vers la fin, sept ou huit lignes de la main de Jean-Charles Baluze, le père du grand savant.

M. Bourdery, continuant sa lecture sur nos émailleurs limousins, nous fait connaître les Courteys et les Court, notamment Suzanne Court ou de Court, dont le nom, parmi les artistes de cette ville, est un des plus populaires.

La séance est levée à dix heures et demie.

Le Secrétaire général,

GARRIGOU-LAGRANGE.

SÉANCE DU 26 AVRIL 1887.

— .

Présidence de M. l'abbé ARBELLOT, Président.

Sont présents : MM. l'abbé Arbellot, Astaix, L. Guibert, Bourdery, Cournuéjols, Ducourtieux, Fray-Fournier, Hervy, C. Jouhanneau, G. Laverguolle, l'abbé Lecler, Mariaux, Montaudon-Bousseresse, Moufle, Nivet-Fontaubert, Paradis et René Fage, secrétaire.

Sur la lecture du procès-verbal de la dernière séance, M. le Président observe que le livre de raison de la famille Baluze, qui a fait l'objet de la dernière communication de M. Louis Guibert, a permis de redresser la date de la naissance du célèbre historien tulliste, et qu'il convient de mentionner au procès-verbal cette rectification. Etienne Baluze est né à Tulle le dimanche 24 novembre 1630, et non le 24 décembre ou le 23 novembre comme il l'a écrit lui-même et comme ses biographes l'ont dit d'après lui. M. de Baluze du Maine avait, seul jusqu'à ce jour, donné la date exacte de la naissance du savant Etienne Baluze. Après cette observation, le procès-verbal est adopté.

Parmi les ouvrages reçus depuis la dernière réunion, M. le Président signale particulièrement : 1° le magnifique volume in-4°, orné de trente héliogravures, que M. Léon Palustre et M^{re} Barbier de Montault ont consacré, sous le titre de : *Orfèvre-*

rie et Emaillerie limoustnes, à la description et à l'appréciation critique des plus beaux spécimens de l'art limousin exposés en 1886 dans les salles de l'Hôtel-de-Ville de Limoges; 2° le onzième numéro du *Gay-Lussac*, contenant les articles de nos collègues MM. Jules Tixier et Marcel Poullin et une carte géologique de la Haute-Vienne; 3° une brochure de M. René Fage, intitulée : *Un atelier de dentelles à Tulle au XVIII^e siècle*; enfin le dernier fascicule des *Annales de la Société du Gâtinais*, où l'on trouve une mention de Saint-Mathurin d'Aixe et la reproduction d'un reliquaire du Vigen.

M. le Président annonce la mort de M. Charles de Linas, correspondant de l'Institut, membre non résidant du Comité des travaux historiques, et rend un juste hommage au mérite de ce savant archéologue. Personne n'était plus au courant que lui des questions d'art ancien. Il avait étudié avec passion l'émaillerie et l'orfèvrerie du moyen-âge. Dans ses visites aux musées des principales villes d'Europe, aux grandes collections privées, aux trésors des églises, il avait beaucoup vu, comparé et apprécié; sa compétence était indiscutable; son opinion faisait autorité. Doué de la plus heureuse mémoire, il pouvait reconstituer à distance, avec une précision et une fidélité remarquables, les pièces qu'il avait examinées. Dessinateur et coloriste habile, il savait accompagner ses descriptions de figures minutieusement exécutées, d'aquarelles exactes qui en doubleraient le prix. Il professait une admiration profonde pour nos vieux artistes limousins et n'admettait pas qu'on rangeât leurs œuvres au-dessous des produits des ateliers rhénans.

Dans la querelle des origines de l'émaillerie, il avait pris parti pour notre province, proclamait hardiment l'initiative de nos orfèvres et de nos émailleurs, mettait en lumière la diversité de leurs procédés et la supériorité de leur technique. Sa nature enthousiaste se reflétait dans ses écrits : sa plume élégante et facile donnait de l'attrait aux sujets les plus arides. S'il mettait une certaine vivacité dans la discussion, il ne cessait jamais d'être courtois et ne faisait aucune difficulté pour reconnaître les erreurs que son esprit un peu primesautier avait pu lui faire commettre. M. Charles de Linas a laissé d'importants ouvrages sur l'orfèvrerie et l'émaillerie; nous signalons, comme intéressant plus particulièrement l'histoire de l'art en Limousin : *Emaillerie, Métallurgie, Toreutique, Céramique*; — *Les origines de l'Orfèvrerie cloisonnée*; — *L'Histoire du travail à l'Exposition de 1867*; — *La chûsse de Gimel et les anciens monuments de l'émaillerie*; — *Les œuvres de Limoges conservées à l'étranger et documents relatifs*

à l'émaillerie limousine; — *Les crucifix champelevés polychrômes* et de nombreux articles insérés dans la *Revue de l'Art chrétien*.

La mort a enlevé M. de Linas au moment où il préparait un nouveau mémoire sur les croix et les crucifix émaillés, dans lequel devaient trouver place les plus beaux spécimens de ce genre qui figuraient à l'Exposition artistique de Limoges en 1886.

La Société s'associe aux sentiments de regret que le décès de ce sympathique savant inspire à M. le Président.

Lecture est donnée d'une circulaire de M. le Ministre de l'Instruction publique annonçant que le Congrès des Sociétés savantes se tiendra à la Sorbonne les 1^{er}, 2 et 3 juin prochain; la séance solennelle, présidée par le ministre, est fixée au 4 juin.

Le Congrès archéologique de France, organisé par la Société française d'archéologie, tiendra sa cinquante-quatrième session à Soissons et à Laon, du 23 au 30 juin prochain.

M. J.-B. Champeval, avocat à Figeac, met à la disposition des membres de la Société qui voudraient les consulter, une série de documents manuscrits concernant le Limousin.

M. Hersant continue ses recherches archéologiques dans les terrains que s'étendent entre la Vienne et la nouvelle route d'Aixe à Limoges; plusieurs débris de poterie, dont quelques-uns finement modelés, sont communiqués de sa part à la Société. Il a découvert, dans les ruines de Châluçet, des vestiges de pavage, et en a rapporté des fragments de carreaux émaillés qui passent sous les yeux des membres présents.

M. Louis Guibert annonce la publication très prochaine de *l'Art rétrospectif à l'Exposition de Limoges*, et présente les huit premières pages de cet ouvrage, dont il a écrit le texte et dont les gravures, au nombre de cent quatre, sont dues au crayon de M. Jules Tixier.

M. Cournuéjols possède, dans sa riche bibliothèque, un exemplaire du *Livre de Tobie*, relié en veau plein et portant sur le plat les armes des Pouyat. Au-dessous de l'écusson on lit : *POUYAT, C. L. P.* (probablement *Charles-Louis, prêtre* ou *Collegii Lemovicensis professor seu principalis*). Le propriétaire originaire de ce livre était curé de Nieul.

Deux beaux dessins à la plume, de M. de Verneilh, représentant l'église fortifiée de Compreignac, sont communiqués par M. l'abbé Lecler, qui les fera graver pour accompagner la notice qu'il prépare sur la commune de Compreignac.

Le tome XXXIV du *Bulletin de la Société archéologique du Limousin* va être distribué aux Sociétaires. M. Ducourtieux montre un exemplaire de ce volume de 302 pages, orné de nombreuses gravures, contenant des mémoires de M. l'abbé Arbellot,

M^r Barbier de Montault, MM. l'abbé Lecler, Guibert, Leroux, Ducourtieux, Lorgue et Fage.

M. l'abbé Arbellot donne lecture d'un savant travail sur les *Anciens noms de Limoges*. Quel était le nom de cette ville sous la domination romaine? Une édition fautive de Ptolémée a fait naître à ce sujet une controverse qui n'a pas duré moins de deux cents ans. La plupart des auteurs du xvi^e siècle identifiaient *Ratiastum* avec Limoges et plaçaient *Augustoritum* à Poitiers. Au siècle suivant, la même désignation était généralement adoptée. Les Bénédictins la conservèrent, mais avec quelques réserves, dans le *Gallia Christiana*. Au xviii^e siècle, l'abbé Belley, membre de l'Académie des Inscriptions, démontra d'une façon péremptoire que, au temps de l'occupation romaine, Poitiers avait porté le nom de *Limonum* et que Limoges n'était autre que l'*Augustoritum* des anciens. Malgré l'opinion contraire de Dom Vaissette et de Baluze, tous les savants ont reconnu, depuis, l'exactitude de la détermination faite par l'abbé Belley.

Quel est le sens du mot *Augustoritum*? Après un résumé succinct des explications produites par les auteurs, M. l'abbé Arbellot établit que *Ritum* veut dire *gué*. Il est probable qu'avant l'invasion des Romains, Limoges n'avait pas de pont. Le gué qui lui donnait accès, servit, avec le nom de l'empereur, à désigner la ville conquise. On ne peut soutenir sérieusement que toutes les villes des Gaules auxquelles les Romains ont donné les noms d'Auguste, de César, de Jules, aient été fondées par ces personnages. Les Limousins avaient fourni de gros contingents pour combattre l'invasion; ce peuple puissant avait évidemment une capitale. L'*oppidum* des Lémovices existait avant l'occupation, mais son nom primitif n'est pas venu jusqu'à nous. La politique de Rome, qui voulait affaiblir en Gaule le sentiment de la nationalité, imposa aux villes conquises le nom d'Auguste. Celles qui avaient accepté sans résistance, comme Poitiers, le joug des envahisseurs, purent conserver leur ancienne dénomination. Limoges s'était montré rebelle au joug romain, on changea son nom.

L'occupation du Limousin durait encore que le nom d'*Augustoritum* commençait à tomber en désuétude. Dès la fin du iv^e siècle, on donna à Limoges le nom du peuple qui l'habitait. Sidoine Apollinaire, au v^e siècle, appelait Limoges *Lemovices*. Vers la même époque, on la voit désignée, dans une légende de Saint-Martial, par le nom de *Lemovix*. Cette appellation se rencontre sur une monnaie mérovingienne du premier tiers du vii^e siècle et resta en usage jusqu'au ix^e siècle. C'est au xiii^e siè-

cle seulement qu'apparaît la forme actuelle : *Limoges* (*Limotges*).

On sait la part active qu'a prise M. Louis Guibert à l'organisation de l'Exposition rétrospective de Limoges en 1886 ; elle lui doit une bonne part de son succès. Les objets que nous avons admirés dans les vitrines de l'Hôtel-de-Ville sont dispersés depuis plusieurs mois ; mais ils ont été étudiés avec soin, et grâce aux travaux de M. Guibert et de ses zélés collaborateurs, l'Exposition est assurée de se survivre et continuera à produire des fruits. La notice consacrée par M. Guibert aux *Manuscrits* dans *l'Art rétrospectif* prendra place dans cet ensemble de travaux.

Les monastères, dit l'auteur, ont été pendant le moyen-âge le refuge de la pensée humaine qui cherchait son orientation ; ils ont conservé l'héritage intellectuel du passé. Les moines ne se bornaient pas à copier les œuvres des anciens, ils composaient des livres liturgiques et des ouvrages de dévotion ; calligraphes et miniaturistes, ils ont laissé d'admirables manuscrits, merveilles d'art et de goût. Nos plus riches abbayes ayant été dilapidées, il n'est resté que de rares épaves de leurs bibliothèques dans les collections publiques et privées du Limousin. L'Exposition de Limoges ne nous montrait aucun manuscrit antérieur au *x^e* siècle. Le *xii^e* siècle était représenté par les cartulaires d'Obazine, d'Aureil et de l'Artige. Du siècle suivant, nous avions, entre autres, un commentaire de Saint-Jérôme sur l'Ancien Testament et le *Speculum Grandimontis* orné de curieuses miniatures. Le joyau de l'Exposition était un Antiphonaire de la Bibliothèque communale de Limoges, non moins remarquable par son ornementation, ses grandes et petites lettres enluminées, ses lettrines coloriées, ses miniatures et ses encadrements, que par son contexte, ses épîtres farcies et ses répons en vers alexandrins. Le premier registre consulaire de Limoges était digne de fixer l'attention des visiteurs. Nous pouvons citer encore un bréviaire de Grandmont et un Valère Maxime du *xiv^e* siècle ; les registres des confréries de dévotion et de charité, de la même époque, ceux notamment de la *Confrérie des pauvres à vêtir* et de la *Confrérie du Saint-Sacrement de Saint-Michel*, le *Livre des recettes et mises* de la *Confrérie de la Fête-Dieu*, qui contiennent de précieux documents pour l'histoire de l'art en Limousin. En terminant, M. Guibert dit quelques mots des anciens plans des environs de Limoges, dus au pinceau de nos emailleurs.

Le mémoire dont M. Bourdery continue la lecture, a été inspiré, comme celui de M. Guibert, par l'Exposition rétrospective de Limoges, qui en a fourni en grande partie la matière. Notre confrère étudie, en homme du métier et en connaisseur

exercé, l'œuvre des émailleurs limousins. Le chapitre qu'il communique à la Société est consacré à Jean I^{er} Poylevé (1538-1555). M. Louis Bourdery attribue à cet artiste le calice de l'hôpital de Limoges, qui figurait dans la grande vitrine de l'Exposition. Ce calice en vermeil ciselé et repoussé, porte huit petits médaillons en émaux de couleur, rehaussés d'or, exécutés sur un fond d'argent recouvert d'un fondant. Le coloris en est très éclatant et le dessin d'un bon style. Sur le pied est un écusson d'émail aux armes des Poylevé, avec cette légende : *Vir imago Dei*, que M. Palustre et M^{re} Barbier de Montault ont lue par erreur : *Vere imago Dei*. M. Darcel a décrit un calice de Rouen qui offre beaucoup d'analogie avec celui de l'hôpital de Limoges et sort probablement du même atelier.

La séance est levée à dix heures.

Le Secrétaire,

RENÉ FAGE.

SEANCE DU 27 MAI 1887.

Présidence de M. l'abbé ARBELLOT, Président.

Présents : MM. l'abbé Arbellot, Astaix, Guibert, Camille Marbouty, Amand Dubois, Poullin, Paradis, Fray-Fournier, Ducourtieux, Mariaux, Leroux, Hervy, Berthet, Cournuéjols, de La Pomélie, Albert Malevergne de Lafaye, Moufle, Maurat-Ballange, de Bruchard, Nivet-Fontaubert, Auguste Lamy de La Chapelle et Garrigou-Lagrange, secrétaire.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le président annonce à la Société le décès de M. Simon-Pierre Mayaud, l'un de nos confrères, qui s'était particulièrement occupé de l'étude des murs vitrifiés, — et celui de M. de Laugardière, l'un des membres les plus savants de la Société archéologique du Périgord.

Il fait ensuite l'énumération des publications et bulletins reçus par la Société depuis sa dernière réunion, et signale notamment les ouvrages suivants :

1° Le *Vieux Tulle*, par M. René Fage, avec d'excellents dessins;

2° *Notice sur les travaux de M. Edouard Lamy de La Chapelle*, par le même;

3° *Boules et pierres de jet dans les dépôts quaternaires*, par M. G. Chauvet; sa collection à l'Exposition de Poitiers, en 1887, et son étude sur la gravure et la sculpture préhistoriques;

4° Le journal le *Gay-Lussac*;

5° Le *Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze*, publié à Tulle, contenant un article de M. René Fage sur le « Vieux Tulle. »

M. Cournuéjols annonce que la bibliothèque de M. Auguste Bosvieux, en son vivant archiviste de la Creuse, va être incessamment mise en vente à Paris.

M. le président lit un passage de Geoffroy de Vigéois, duquel il semble résulter que le problème de la direction des ballons occupait déjà nos pères dès le XII^e siècle. Notre vieux chroniqueur raconte, en effet (LABBE, t. II, p. 299), que l'on vit, en 1123, en Angleterre, un navire voguant dans les airs comme s'il avait vogué sur mer, et qu'il alla jeter l'ancre au milieu de Londres, dont les habitants l'arrêtèrent.

MM. L. Guibert et Leroux présentent, comme membre résidant, M. Rambault, professeur à l'école normale de Limoges.

M. Berthet fait une lecture sur les ruines de Chamiers, découvertes depuis peu dans la vallée de l'Isle, près de Périgueux. Il raconte comment M. Sautet, propriétaire du terrain qui recouvre ces constructions gallo-romaines, mit généreusement à la disposition des archéologues de Périgueux et sa propriété et les fonds nécessaires pour y pratiquer les fouilles qu'ils jugeraient à propos. La partie déblayée jusqu'à ce jour a révélé, sur les bords de l'Isle, un vaste établissement de bains, dont on reconnaît toutes les dépendances, et qui était alimenté par une source abondante, utilisée aujourd'hui par M. Sautet pour les besoins de sa fabrique d'acide sulfurique. Quelques bronzes argentés, des débris de sculptures en marbre blanc, des mosaïques, des peintures murales, des crampons et des clous en fer, des moulures en chaux, du verre coulé, etc., sont les objets les plus importants trouvés jusqu'à ce jour. Les recherches continuent; on espère qu'elles amèneront d'intéressants résultats.

M. L. Guibert fait ensuite la communication suivante, au nom de M. Bourdery :

1° M. Léon Dumuys, attaché à la conservation du musée historique d'Orléans, a bien voulu photographier pour nous, avec un

réel talent, trois émaux du musée historique d'Orléans, dont l'un porte la signature de Jacques Landin et la date de 1696, ce qui établit sûrement qu'il est l'œuvre de Jacques II. Il nous a envoyé, en outre, de très amples et minutieux détails sur les émaux des riches collections orléanaises.

2^e M. Emile Davoust, au château de Chartraine, par La Ferté-Saint-Aubin (Loiret), a bien voulu nous envoyer en communication deux délicieux émaux peints signés I)(L, représentant saint Ignace et saint François-Xavier après leur canonisation (1622), et qui nous révèlent un émailleur dont le nom seul était connu, Jehan II Limosin, qui s'y montre par l'éclat, le charme et la finesse de ses travaux, aussi corsés que délicats d'aspect, le premier parmi les émailleurs de son temps (Jehan I, son père, était mort avant 1610).

M. Camille Marbouty, invité par notre président à nous donner quelques détails sur son voyage en Egypte, nous raconte les incidents de son intéressante excursion, depuis son départ de Marseille jusqu'à sa visite des grandes Pyramides, nous réservant la suite de son récit pour une prochaine séance.

M. le président remercie M. Marbouty, et la séance est levée à dix heures.

Le Secrétaire général,

GARRIGOU-LAGRANGE.

SEANCE DU 28 JUIN 1887.

Présidence de M. l'abbé ARBELLOT, Président.

Présents : MM. l'abbé Arbellot, Louis Guibert, Ducourtieux, Camille Marbouty, Lachenaud, Montaudon, Mariaux, l'abbé Lecler, Chassoux, Jules Tixier, Fage, Dorat, Goutenègre, A. Gilbert, Amand Dubois, l'abbé Tandean de Marsac, Hervy, Brigueil, Camille Jouhanneau, André Louvet et Garrigou-Lagrange, secrétaire.

Après la lecture et l'adoption du procès-verbal de la dernière séance, M. le président énumère les publications et bulletins qu'a

reçus la Société depuis sa dernière réunion, et signale notamment : 1° *Châluset*, par M. Louis Guibert, un volume complet tiré à part; 2° le *Bulletin des antiquaires de France*, 1885, dont un article rapporte à la victoire de Constantin sur Licinius la statue équestre de cet empereur foulant un ennemi vaincu; 3° *Mémoire de l'Académie d'Arras*, dans lequel M. l'abbé Van Drival, chanoine d'Arras, réfute M. l'abbé Pergot et admet l'opinion soutenue par notre président sur le lieu de naissance de saint Waast, ce qui n'empêche pas M. l'abbé Pergot de se plaindre, dans la *Semaine religieuse* de Périgueux, de ce que saint Waast n'a pas été mis encore au Propre des saints du Périgord, ni M. Dujarric-Descombes de soutenir, dans la lutte, M. Pergot son compatriote, par un article inséré dans l'*Echo de la Dordogne* du 10 juin suivant.

M. l'abbé Mandon, curé de Saint-Bazile, nous écrit qu'on a trouvé, dans sa paroisse, deux sépultures gallo-romaines à peu de distance l'une de l'autre, et dont l'une contenait encore des ossements.

M. le président a le regret de nous annoncer la mort de M. Jean-Baptiste-Edouard Galy, président de la Société archéologique du Périgord.

MM. Nivet-Fontaubert et L. Guibert présentent comme membres résidants, M. Maurice Lezaud, propriétaire à Limoges, et M. Georges Lezaud; MM. Lachenaud et L. Guibert, présentent en la même qualité M. Hersant, agent général à Limoges de la C^e d'assurances la *Providence*.

M. Rambault, présenté à la dernière séance, est ensuite, au scrutin secret, admis comme membre résidant de la Société.

M. Guibert communique à la Société, de la part de M. Herluisson, libraire à Orléans, un article de l'inventaire des bijoux de Jean, duc de Berry, année 1412, qui mentionne une vierge d'or émaillée de blanc et couronnée de perles, sur un pied en argent doré, entre deux anges émaillés de bleu, donnée au duc par l'évêque de Limoges, le 1^{er} janvier 1405.

M. Fage entretient la Société de l'Exposition ouverte à Tulle; il indique qu'elle a particulièrement réussi, surtout au point de vue des objets d'art religieux, et il propose d'y faire une visite. La Société accepte la proposition, sauf à fixer ultérieurement le jour de l'excursion.

M. Camille Marbouty continue la relation de son voyage à travers l'Egypte : la ville du Caire, les mœurs et les coutumes des habitants de cette capitale sont de sa part l'objet de récits qu'on ne saurait abrégier sans en détruire tout le charme. Nous espé-

rons que M. Marbouty fera prochainement de ce voyage une très intéressante publication.

La séance est levée à dix heures et demie.

Le Secrétaire général,

GARRIGOU-LAGRANGE.

SEANCE DU 26 JUILLET 1887.

Présidence de M. l'abbé ARBELLOT, Président.

Présents : MM. l'abbé Arbellot, Astaix, Louis Guibert, Fray-Fournier, Ducourtieux, Nivet-Fontaubert, Hervy, docteur Raymondaud père, Paul Garrigou-Lagrange, Jules Tixier, Mariaux, Mouflé, Berthet, Lachenaud, Fage et Garrigou-Lagrange père, secrétaire.

Après la lecture et l'adoption du procès-verbal de la dernière séance, M. le président, énumérant les publications et bulletins reçus depuis, signale particulièrement les ouvrages suivants : 1° le *Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze*, publié à Tulle, contenant un article de M. Louis Guibert sur le livre de raison des Baluze; le *Journal d'un Bénédictin*, par l'abbé Poulbrière; une lettre inédite de dom Col, et le « Vieux Tulle », par M. R. Fage; 2° la *Revue de Saintonge et Aunis*, où l'on trouve un compte-rendu du dernier bulletin de notre Société, par M. Audiat, et un article sur l'étymologie des noms de lieux; 3° le *Bulletin de la Société archéologique du Périgord*, avec un article et de beaux dessins à la plume, par M. le baron de Verneilh, sur le château et l'église de Champniers et sur l'église de Reilhac; 4° le *Bulletin de la Société archéologique de Bordeaux*, contenant un article de M. Cam. Julliau, sur l'inscription : AVGUSTO SACRVM ET GENIO CIVITATIS BIT. viv. « consacrée à Auguste et au génie de la cité des Bituriges Vivisques », peuple dont Bordeaux était le chef-lieu; 5° une *Notice sur les catalogues des bibliothèques publiques*, par M. F. Nizet; 6° le *Bibliophile Limousin*, par M. Paul Ducourtieux; l'*Inventaire sommaire des archives départementales de la Haute-Vienne*, par M. A. Leroux, archiviste (archives hospitalières, série H, supplément).

M. le président signale, en outre, le don que M. Nivet-Fontaubert vient de faire à la ville et aux archives, de pièces, documents et ouvrages, tant manuscrits qu'imprimés, très importants pour notre histoire locale, et il remercie le donateur de sa générosité.

MM. Maurice et Georges Lézaud, et M. Hersant, présentés à la dernière séance, sont ensuite, successivement et au scrutin secret, admis comme membre résidants de la Société.

MM. Nivet-Fontaubert et Louis Guibert présentent, en la même qualité, M. Camille Vergniaud, demeurant à Limoges.

M. Guibert rend compte de la visite faite par divers membres de notre Société à l'exposition de Tulle, et fait une brillante revue des richesses artistiques, anciennes et modernes, qu'on y remarquait.

M. Ducourtieux complète la revue, en nous signalant les manuscrits qui figuraient à l'exposition, mais qui presque tous étaient étrangers à notre province du Limousin.

M. Louis Guibert, en l'absence de M. Leroux, donne lecture d'un travail de ce dernier sur les *Annales de Limoges*, manuscrit de 1638. L'auteur, après les plus laborieuses recherches, croit devoir faire remonter l'origine de cet ancien monument de notre histoire à une chronique latine écrite par un moine de Saint-Martial, qui aurait été plus tard traduite en langue vulgaire, puis continuée par Jean de Lavaud, par Siméon Descoutures et par l'abbé Bandel, sur des documents aujourd'hui perdus.

La séance est levée à dix heures.

Le Secrétaire général,

GARRIGOU-LAGRANGE.

SÉANCE DU 30 AOUT 1889.

Présidence de M. l'abbé ARBELLOT, Président.

Présents : MM. l'abbé Arbellot, Astaix, Louis Guibert, l'abbé Lecler, Ducourtieux, Fray-Fournier, Hersant, Nivet-Fontaubert et Garrigou-Lagrange, secrétaire.

Après la lecture et l'adoption du procès-verbal de la dernière

séance, M. le président communique une lettre de M. Leroux, archiviste, qui s'excuse de ne pouvoir assister à la séance, et il énumère les publications et bulletins reçus par la Société depuis la précédente réunion. Il signale spécialement : 1° *Souvenirs de la Garde mobile de la Haute-Vienne*, par M. le comte de Couronnel, patriotique récit de cette malheureuse campagne de la Loire qui aboutit, pour nos mobiles, à la fatale journée de Terminiers; 2° *Notice nécrologique sur la vie et les écrits de M. Ribault de laugardière, décédé à Nontron*, par M. Dujarric-Descombes, et 3° les numéros 1 et 2 du *Gay-Lussac*, 2^e année.

M. Vergniaud, présenté à la dernière séance, est ensuite, au scrutin secret, admis comme membre résidant de la Société.

MM. Hervy et Louis Guibert présentent en la même qualité M. Charbonnières, curé de Châteauneuf-la-Forêt.

M. le président donne lecture d'une circulaire de M. le ministre de l'instruction publique contenant le programme des questions à traiter à la réunion des délégués des Sociétés savantes à la Sorbonne, en 1888, et indiquant que les questions qu'on voudrait proposer pour 1889 devront être envoyées trois mois avant la réunion de 1888. Le programme signale de nombreuses questions; mais il n'enlève rien à l'initiative des membres de chaque Société qui peuvent proposer et traiter les sujets de leur choix.

Après une communication faite par M. Louis Guibert, de la part de M. Berthomier, de Saint-Germain-Beaupré, sur les enclaves poitevines du diocèse de Limoges, M. l'abbé Arbellot fait une lecture sur saint Domuolet et les chroniqueurs limousins. Il existait dans la Cité, dans le quartier dit du Rajat, une vieille église sous le vocable de Saint-Domnolet, en l'honneur de Dampnolenus, qui tomba glorieusement, au lieu du Puy-Lanau, le 25 juin 573, en défendant la cité de Limoges, assiégée par Théodebert, fils aîné de Chilpéric. Un manuscrit du xiv^e siècle, (Bibliothèque nationale, numéro 542, folio 80), rectifie un texte de Geoffroy de Vigeois, d'après lequel cette église aurait porté le nom d'église de Saint-Grégoire. Ce ne peut être qu'une erreur, dit notre président, car nous n'avons jamais eu de saint Grégoire en Limousin. L'existence, dans la Cité, des portes et des églises Saint-Maurice et Saint-André, peut tout au plus faire supposer que la Cité, se mettant sous la protection des saints chevaliers, avait placé sous le patronage de Saint-Georges l'église qui fut plus tard dédiée à son noble défenseur.

M. Hersant fait passer sous les yeux de la Société une quantité de carreaux variés, dont quelques-uns couverts de dessins

émaillés, pour dallages et décorations, qu'il a trouvés dans les ruines de Châluçet. Il se propose de continuer ses recherches et la Société ne peut que l'encourager dans cette voie.

M. Ducourtieux signale à la Société le mur de ville que l'on vient de mettre à découvert, sur la place de la Motte, en faisant la percée de cette place à la place des Bancs. Ce mur ne peut être autre chose qu'une partie de l'enceinte du château au x^e siècle, signalée par la plupart de nos chroniqueurs limousins.

M. Louis Guibert nous annonce que M. Vauvillé promet une note sur les antiquités de la période gauloise à Limoges, notamment sur les poteries de cette époque.

M. Ducourtieux ajoute que M. Vauvillé a pris les empreintes des monnaies gauloises de notre musée, et qu'il lui a déclaré n'en avoir jamais trouvé de pareilles.

M. Louis Guibert lit ensuite un travail sur les anciens statuts du diocèse de Limoges. Il a eu la bonne fortune de mettre la main sur un petit manuscrit, ayant appartenu à un sieur Chabaudie, et qui, remontant à l'année 1310, nous donne depuis cette époque jusqu'au xvi^e siècle, les règlements faits par Raynaud de la Porte et ses successeurs à l'évêché de Limoges; les prescriptions, règles et ordonnances pour tout ce qui concerne le clergé et le culte, dans le diocèse de Limoges, ainsi que pour la nomination des notaires, greffiers, chanceliers et conseillers de l'officialité. On trouve dans ce manuscrit, resté inconnu jusqu'à ce jour, et que M. l'abbé Ardant a bien voulu communiquer à M. Guibert, la preuve que Pierre Faure, qui, en 1301, changea le commencement de l'année, était bien un officier de l'autorité ecclésiastique.

La séance est levée à dix heures et demie.

Le Secrétaire général,

GARRIGOU-LAGRANGE.

SÉANCE DU 25 OCTOBRE 1887.

Présidence de M. l'abbé ARBELLOT, Président.

Présents : MM. l'abbé Arbellot, Astaix, Guibert, Ducourtieux, Blanchaud, R. Fage, Dorat, Hervy, Leroux, Raymondaud père,

Camille Marbouty, Berthet, docteur Mallebay, Fray-Fournier, Hersant et Garrigou-Lagrange, secrétaire.

Après la lecture et l'adoption du procès-verbal de la dernière séance, M. le président indique les ouvrages reçus par la Société depuis sa dernière réunion, et fait une mention spéciale des suivants :

1° *La Société archéologique de Limoges à l'exposition de Tulle*, avec dessin de M. Bourdery; 2° *Bulletin de la Société des lettres, sciences, et arts de la Corrèze*, publié à Tulle, contenant divers articles intéressants des membres de notre Société, notamment de MM. l'abbé Arbellot, L. Guibert, Bourdery, Ducourtieux; et 3° le *Bulletin monumental*.

La Société, sur la proposition de M. Guibert, vote à l'unanimité la somme de 150 fr. pour chaque volume des « Archives historiques de la Marche et du Limousin » dont M. Gély est l'éditeur et l'imprimeur, payable lors de la publication de chacun de ces volumes.

M. Ducourtieux fait passer sous les yeux de la Société une monnaie en bronze de Magnence, l'un des successeurs de Constantin, trouvée dans les déblais de la place de la Motte.

M. l'abbé Charbonnières, curé de Châteauneuf-la-Forêt, est ensuite, au scrutin secret, admis comme membre résidant de la Société.

MM. Leroux et L. Guibert présentent en la même qualité M. Joseph Dubois, avocat à Limoges. MM. l'abbé Arbellot et L. Guibert présentent de même M. Judicis, architecte à Limoges.

M. Leroux fait une lecture sur Maldamnat, l'auteur des remarques sur les « fautes et faussetés » de la table chronologique de Collin, et il se demande quel personnage pouvait bien se cacher sous ce pseudonyme? Ce ne peut être Pierre Benoît, comme le pensait l'abbé Vitrac, qui voyait, à tort, dans le nom de Maldamnat, l'anagramme du nom de la femme de Benoît. Il semblerait, à vrai dire, que Maldamnat ne fût autre que Baluze en personne; ainsi l'auteur se dit lui-même Limousin; il médite une histoire des hommes illustres de notre province; il est ecclésiastique, et il prépare une histoire de notre Limousin, toutes choses qui peuvent s'appliquer à Baluze; mais, en définitive, l'œuvre de Maldamnat n'est pas digne de Baluze, et les objections sérieuses qui se produisent de la part de MM. l'abbé Arbellot et René Fage laissent fort indécise l'attribution proposée par M. Leroux.

M. Fage communique à la Société le dépouillement d'un registre des causes portées aux Grands Jours de Poitiers de 1454. Il signale les procès qui intéressent des personnages du Limousin, et notamment les habitants de Saint-Junien, les abbés de

Solignac, les chanoines de Saint-Germain, l'abbé et le chapitre de Saint-Pierre du Dorat, etc. Ces causes ne sont malheureusement indiquées que par un sommaire très bref.

La Société émet le vœu que les lanternes des morts des communes de Vicq et de Coussac-Bonneval soient conservées par les municipalités de ces communes.

M. L. Guibert entretient la Société des peintures de l'église de Saint-Victurnien, édifice du ^{xiii}^e siècle, réparé et agrandi au ^{xiv}^e siècle : on vient d'y découvrir, en enlevant l'ancien rétable pour installer un nouvel autel, de curieuses peintures murales du ^{xv}^e siècle, représentant un Calvaire, les Saintes Femmes au tombeau et une autre scène fort effacée. M. Guibert en fait une poétique description, et il en présente un croquis très exact ainsi qu'une remarquable aquarelle, due à l'habile pinceau de M. Ferdinand Guybert.

L'heure étant peu avancée encore, M. Camille Marbouty nous fait le récit d'un épisode de son voyage en Egypte. Il nous raconte, dans ce langage imagé dont il a le secret, les aventures de sa navigation sur le Nil, et son arrivée dans la ville de Siouth, l'antique Lycopolis, une des plus anciennes de l'Egypte et dont la fondation remonte au temps de la treizième dynastie, deux mille cinq cents ans environ avant notre ère. Il nous décrit la ville avec ses avenues sablées bordées d'arbres et de fleurs, ses bazars, son commerce, ses mœurs et ses coutumes. Et nos souvenirs historiques nous ramènent à ces jours lointains où d'autres voyageurs, qui avaient noms Hérodote et Platon, tenaient, comme lui, leurs contemporains sous le charme des récits de leurs voyages à la vieille terre des Pharaons.

La séance est levée à dix heures et demie.

Le Secrétaire général,

GARRIGOU-LAGRANGE.

SÉANCE DU 29 NOVEMBRE 1887.

Présidence de M. l'abbé ARBELLOT, Président.

Présents : MM. l'abbé Arbellot, Astaix, Louis Guibert, C. Marbouty, Hersant, Ducourtieux, l'abbé Lecler, Leroux, Hervy, R. Fage, Nivet-Fontaubert et Garrigou-Lagrange, secrétaire.

Après la lecture et l'adoption du procès-verbal de la dernière séance, M. le Président donne la liste des ouvrages qu'a reçus la Société depuis sa dernière réunion, et fait une mention spéciale des publications suivantes :

1° Le dernier numéro du *Gay-Lussac*, contenant un article sur les monuments mégalithiques, la table de ces monuments dans notre département de la Haute-Vienne et les fouilles du dolmen de Cognac, le tout par M. Masfranc; 2° *Bulletin des Antiquaires de France*, contenant divers articles, un notamment de M. Molinier sur la plaque en cuivre du tombeau du chanoine Formier de Saint-Junien, qu'on appelle à tort Fournier, et sur les articles publiés par M. Ch. de Linas au sujet de l'émaillerie et des émaux limousins; 3° *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze*, publié à Brive, contenant divers articles de M^{re} Barbier de Montault, un article de M. l'abbé Lecler sur les livres de raison, et un article de M. Molinier sur l'émaillerie limousine; 4° la *Revue de l'art chrétien*, contenant un article sur un Mariage à Limoges en 1687, par M. L. Guibert; 5° le *Bulletin de la Société archéologique du Périgord*, avec un article par M. Dujarric-Descombes; 6° le *Grand Annuaire-Almanach de la Creuse* pour 1886, par M. Ducourtieux, contenant une belle vue du château de Boussac, et 7° *Mémoires de la Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse*, avec d'excellents articles de MM. Thuot et de Cessac.

MM. Dubois, avocat, et Judicis, sont, au scrutin secret, admis comme membres résidants de la Société :

MM. Louis Guibert et Ducourtieux présentent comme membre correspondant, M^{lle} Faure d'Aubec, demeurant à Toulouse.

M. Louis Guibert indique que, d'après M. de Lasteyrie, les peintures murales de l'église de Saint-Victurnien ne seraient pas antérieures au xv^e siècle, et dateraient des derniers temps du moyen-âge.

Il ajoute que M. Charles Rocher, avocat au Puy, consulté par lui au sujet de l'écusson que porte un émail très remarqué à notre Exposition, et représentant une Hélène avec la devise : *Marcessit in otio virtus!* lui a répondu que cette devise n'avait jamais appartenu qu'à notre évêque Jean de Langeac, et non à sa famille; cet émail a donc été exécuté spécialement pour l'évêque.

M. Hersant communique à la Société divers vases et poteries par lui trouvés dans le cimetière de Vicq, et trois petits bronzes romains dont l'un porte la légende très lisible *Urbs Roma*, et, au revers, la louve allaitant Romulus et Rémus.

M. l'abbé Arbellot fait une lecture sur Maldamnat, que, dans

un article lu à la dernière séance, M. Leroux a considéré comme un pseudonyme sous lequel se serait caché Etienne Baluze. M. le président conteste cette opinion et groupe habilement toutes les indications de nature à faire penser que, malgré quelques analogies, il ne saurait y avoir aucune identité entre notre Baluze et l'écrivain qui s'est dissimulé sous ce nom bizarre de Maldamnat. Il passe en revue les auteurs qui ont parlé de ce dernier, et conclut de l'ensemble de leurs opinions que, si on ne peut voir sous ce nom d'emprunt Pierre Benoit, il est difficile également d'y reconnaître Baluze.

M. Leroux ne se tient pas pour battu et fait de nouveau valoir de sérieux arguments.

M. Guibert lit une intéressante étude sur le budget municipal de Limoges aux ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles. Chercheur infatigable, il fouille incessamment, dans leur poussière, les plus vieux documents de notre histoire locale, et il les groupe si habilement qu'il reconstitue une époque toute entière, avec ses mœurs, ses besoins et ses ressources, au point d'en refaire le budget complet par chapitres de recettes et de dépenses.

Après cette lecture, la séance est levée à dix heures.

Le Secrétaire général,

GARRIGOU-LAGRANGE.

SÉANCE DU 27 DÉCEMBRE 1887.

Présidence de M. l'abbé ARBELLOT, Président.

Présents : MM. l'abbé Arbellot, Astaix, Louis Guibert, Hersant, Hervy, Bourdery, Judicis, Ducourtieux, de Font-Réaulx, Joseph Dubois, Leroux, Mariaux, R. Fage, Cam. Marbouty, C. Jouhaneaud, C. Vergniaud, Geay, Nivet-Fontaubert et Garrigou-Lagrange, secrétaire.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté avec quelques rectifications.

M. le président fait ensuite la revue des publications et bulletins reçus par la Société depuis sa dernière réunion, et mentionne spécialement les ouvrages suivants : 1° *Archives historiques de la Marche et du Limousin*, publiées sous la direction de

MM. Alfred Leroux et René Fage, contenant, notamment, les do-
léances des corporations et corps constitués de Limoges, et nom-
bre de documents relatifs aux églises réformées de la Marche et
du Limousin; 2° les *Almanachs limousins*, année 1888, pour la
Haute-Vienne et la Corrèze, par M. Ducourtieux; 3° les numéros 5
et 6 du *Gay-Lussac*, 2° année; 4° *La Rochefoucauld*, avec un beau
dessin de son château, par M. J. Tixier, et 5° *les Émaux peints du*
musée de Guéret, par M. Bourdery.

M. le Président rappelle que les élections de la Société auront
lieu à la prochaine séance, 31 janvier 1888, à huit heures du soir.

M. le Président indique qu'il existe au lieu de Malbrochet,
commune de Rochechouart, un souterrain-refuge, dont les fouil-
les pourraient amener des résultats intéressants, et il émet le
vœu qu'on puisse se livrer à ces recherches. M. de Font-Réaulx se
met à la disposition de la Société pour faire les démarches néces-
saires auprès du propriétaire et pour assister aux recherches.

MM. l'abbé Arbellot et l'abbé Lecler présentent comme membre
résidant M. Gany, chef de bureau à la préfecture de la Haute-
Vienne, et MM. Leroux et Ducourtieux, M. Vandermarcq, commis
principal des contributions indirectes à Oradour-sur-Vayres.

M. Leroux donne lecture de son travail sur le dialecte limousin
comme langue officielle et indique que des recherches aux-
quelles il s'est livré à ce sujet, il résulte qu'avant l'année 1178,
on ne trouve aucune charte, aucun acte officiel en dialecte
limousin. On n'en trouve qu'une au XII^e, en 1178 : le latin reste
encore la seule langue des actes publics; mais le XIII^e siècle est la
belle époque de notre idiome limousin et c'est par centaines
qu'on peut compter les chartes qu'il nous en a laissées. Au XIV^e si-
ècle, on n'en trouve plus que cinq; au XV^e, le français prévaut sur
la langue d'oc, et au XVI^e elle tombe complètement; si bien qu'aux
siècles suivants, nos poètes limousins, Foucaud, Richard et Roby
ne l'emploient plus qu'à titre de curiosité littéraire. Quant aux
écrits privés, il nous reste un nombre énorme de monuments de
notre langue depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours:
des chroniques, des livres de raison, des évangiles, des oraisons,
des proverbes, des poésies de toutes sortes, jusqu'aux publica-
tions qui se font encore de notre temps.

M. Judicis, un de nos confrères récemment admis, après avoir
communiqué à la Société un beau livre sur la religion des anciens
Romains et sur la castramétation chez ces derniers, imprimé
à Lyon, en 1567, et remarquable par les dessins qu'on y trouve,
paie sa bienvenue par la lecture d'un brillant article dans lequel il
venge l'archéologie des critiques et des railleries dont elle est
l'objet de la part des ignorants, qui la traitent d'œuvre rétro-

grade et sans profit. Il rappelle qu'elle a été la source féconde à laquelle ont puisé nos grands historiens, Châteaubriand, Augustin Thierry, Michelet, comme aussi nos littérateurs et nos poètes modernes. Sans doute, les vieux titres, les monuments antiques, les documents poudreux constituent le domaine de ses études; mais ils constituent aussi les matériaux les plus précieux de l'histoire qui nous instruit à connaître le passé, à juger le présent et à conjurer les orages de l'avenir. L'archéologie a une autre mission : elle recueille, elle sauve de l'oubli, elle livre à nos artistes de gracieux modèles, qu'ils ne copieront pas servilement, mais dont ils s'inspireront pour en faire des applications diverses suivant leur génie et suivant les temps et les lieux. Ces résultats ne suffisent-ils pas, sans parler de cet amour de recherche et de critique que nous avons tous, et auquel l'archéologie donne si amplement satisfaction, à justifier les investigations et les études auxquelles se livrent aujourd'hui tant de sociétés en France.

M. Louis Guibert nous dit qu'il publie, dans le *Bulletin de Brive*, une collection de livres de raison, et qu'en ayant encore reçu d'autres, il en commencera bientôt un deuxième recueil. Un des plus récents qu'il ait reçus est celui des frères Romanet, d'Eymoutiers, et provient des archives de la Haute-Vienne, dans lesquelles notre savant archiviste met chaque jour l'ordre et la lumière. M. Louis Guibert résume en quelques mots cet important document, ainsi qu'un autre livre presque entièrement limité aux faits qui concernent la famille, celui de Ruben, aussi habitant d'Eymoutiers.

M. le Président, prenant ensuite la parole, nous fait connaître Siméon Poylevé, avocat, et avocat fameux, dit-on, né à Limoges en 1620, et fils de Zacharie Poilevé. Il épousa Marie Ruben, le 25 février 1630, en l'église de Saint-Michel-des-Lions, et fut nommé consul de Limoges le 7 décembre 1652. Il a laissé plusieurs ouvrages. Il essaya aussi son talent en poésie, et fit de nombreux sonnets, des traductions d'hymnes et de proses sacrées, dont M. Arbellot nous lit quelques passages; mais ces essais n'ont pas dû contribuer autant à sa réputation que la naïve chanson patoise qu'on lui attribue, et qui commence ainsi :

« Lou cuer de mo mió li fai tan de mau,
» Quan ió lo vau veire, lo soulage un pau. »

Notre avocat poète mourut en 1697.

La séance est levée à dix heures et demie.

Le Secrétaire général,
GARRIGOU-LAGRANGE.



LISTE

DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

AU MOMENT DE LA PUBLICATION DU BULLETIN

BUREAU.

Président-né. — M. le PRÉFET de la Haute-Vienne (1).

Président. — M. l'abbé ARBELLOT, A. 41.

Vice-Présidents. — MM. ASTAIX, *, I. P. 42, HERVY (Emile) et GARRIGOU-LAGRANGE (Joseph).

Secrétaire général. — M. GUIBERT (Louis), A. 43.

Trésorier. — M. BOURDERY (Louis), †.

Secrétaire. — M. FAGE (René), A. 44.

Bibliothécaire-archiviste. — M. LEROUX (Alfred), A. 45.

Adjoints. — MM. MOUFLE (Léonard) et MARBOUTY (Camille).

CONSEIL D'ADMINISTRATION

MM. LES MEMBRES DU BUREAU.

M. l'abbé TANDEAU DE MARSAC.

M. DUCOURTIEUX (Paul), A. 46.

M. NIVET-FONTAUBERT.

COMITÉ DE PUBLICATION

MM. LE PRÉSIDENT, LES VICE-PRÉSIDENTS, LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL.

M. LEROUX (Alfred), A. 47.

M. l'abbé LECLER.

M. JOUHANNEAUD (Camille).

M. BEAURE D'AUGÈRES (J.-B.-Gustave).

M. TIXIER (Jules).

Commission chargée de la publication des Registres consulaires de la ville de Limoges.

M. GUIBERT (Louis), Secrétaire général de la Société.

M. DE BRUCHARD (Jean).

M. FOUGERAS-LAVERGNOLLE (Gaston).

M. MARBOUTY (Camille).

M. MARIAUX (Paul).

M. MOUFLE (Léonard).

(1) La Société a été fondée le 26 décembre 1845, et s'est constituée à la suite de la nomination d'une commission pour la recherche, l'étude et la conservation des monuments historiques, désignée, le 3 du même mois, par M. L. Morisot, préfet de la Haute-Vienne.

MEMBRES RÉSIDENTS

1848.

MM.

ARBELLOT (l'abbé), A. 4 †, chanoine de Limoges, correspondant du Comité des travaux historiques, boulevard de la Corderie, 19.

ASTAIX *, I. P. 4, directeur honoraire de l'Ecole de médecine, 8, rue Pont-Hérisson.

NIVET-FONTAUBERT, ancien directeur d'assurances, 32, avenue de Juillet.

POUYAT (Emile) *, négociant, 2, cours Jourdan.

1880.

BRISSET (Frédéric), ancien juge au tribunal civil, boulevard de la Promenade.

1881.

GRAVES (le comte de), propriétaire, à Verneuil-sur-Vienne.

1887.

DUVERT DE LA GABIE, propriétaire, maire de Verneuil-sur-Vienne.

1888.

ROGUES DE FURSAC (Victor), notaire, à Aix-sur-Vienne.

1889.

LECLER (l'abbé), curé-doyen de Compreignac (Haute-Vienne.)

TANDEAU DE MARSAC (l'abbé), chanoine de Limoges, 2, place Fournier.

1890.

LABONNE (Martial DE), propriétaire, au château de Montbrun, par Dournazac (Haute-Vienne).

1891.

GARRIGOU-LAGRANGE (Joseph), avoué au tribunal civil de Limoges, 23, avenue Foucaud.

1892.

HERVY (Emile), notaire honoraire, 33, boulevard Sainte-Catherine.

1893.

** FONT-RÉAULX (Théophile DE), ancien notaire, à Saint-Junien.

1898.

LE SAGE (Charles), *, A. 4, ingénieur civil, ancien maire de Limoges, 48, rue Pétiinaud-Beaupeyrat.

1899.

LAGRANGE (Paul), propriétaire, 48, rue Manigne.

1869.**MM.**

JABET (Edmond), propriétaire, 3, place des Bancs.

MAURAT-BALLANGE, *, ancien conseiller à la Cour d'appel, 5, faubourg des Arènes.

1870.

DU COURTIEUX (Paul), A. ④, imprimeur-libraire, 7, rue des Arènes.

1872.

ARDANT (Georges), imprimeur, 14, rue Pont-Hérisson.

BAJU (Henri), avocat, 15, rue Pétoniaud-Beaupeyrat.

BLEYNE (Francis), docteur en médecine, 34, rue Manigne.

DUBREUIL (Alfred), *, rue de Chaillot, 75, à Paris.

FRANCEZ (René), propriétaire au Mas-Rome.

GUIBERT (Louis), A. ④, agent d'assurances, correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques, membre correspondant du comité des Sociétés des beaux-arts des départements, rue de l'Observatoire.

HENRY (Charles), *, avocat, 7, rue Sainte-Valérie.

JOUBANNEAUD (Camille), avoué, 23, boulevard Victor Hugo.

***JOYEUX** (l'abbé), curé d'Oradour-sur-Glane (Haute-Vienne).

LANUE (Armand), avocat-agréé au Tribunal de commerce de Limoges, 6, avenue de Juillet.

PINOT (l'abbé), curé de Saint-Michel, 13, impasse des Clairettes.

ROMANET DU CAILLAUD (Frédéric), au château du Caillaud, près Isle.

SENÉMAUD, greffier au tribunal de commerce, 19, rue du Consulat.

TANDEAU DE MARSAC (Henri), propriétaire à Marsac par Bénévent (Creuse).

1873.

CLAPIER (Amable), avocat, 9, boulevard Victor Hugo.

** **CRESSAC-BACHELLERIE** (DE), percepteur, au Dorat.

FAGE (René), A. ④, avocat, correspondant du ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques, 23, boulevard Gambetta.

GADON (Abel), avoué à la Cour d'appel, 3, boulevard Montmailler.

VANDERMARQ (Eugène), propriétaire, 7, rue Sainte-Valérie.

1874.

BOUDET (Gabriel), A. ④, docteur en médecine, 1, rue Sainte-Valérie.

RAYMONDAUD (E.), I. P. ④, directeur de l'Ecole de médecine, 28, faubourg Manigne.

1875.

BOURDERY (Louis), †, avocat, peintre émailleur, membre correspondant du Comité des Sociétés des Beaux-Arts des départements, 28, rue Pétoniaud-Beaupeyrat.

CHOUFFOUR, avocat, 29, boulevard Gambetta.

MM.

CONSTANTIN (Jérémie), avocat, 42, avenue de Juillet.
 LÉOBON-LÉTANG, notaire, à Saint-Priest-Ligoure, par Nexon (Haute-Vienne).
 MONTÉGUT (Emile), *, homme de lettres, à Thias, commune d'Isle, près Limoges.
 PÉNICAUT (Léonce), négociant, 3, place Dauphine.

1876.

BEAURE D'AUGÈRES (J.-B.-Gustave), avocat, 15, rue du Saint-Esprit.
 GUÉRIN-LÈZE (Guillaume dit William), fabricant de porcelaine, 11, rue du Petit-Tour.
 MONSTIER-MÉRINVILLE (le comte Jean des), au château du Fraisse, par Mézières (Haute-Vienne).
 NOUALHIER (Gabriel), propriétaire, à Linards.
 *Vigier (l'abbé), curé de Nedde (Haute-Vienne).

1877.

*CERCLE DE L'UNION, à Limoges.
 DELOR (Adrien), propriétaire, maire du Vigen.
 DELURET DE FEIX, propriétaire, rue d'Isly.
 GÉRARD (Emile), négociant, 26, boulevard de la Pyramide.
 LAPORTE (l'abbé), curé de Vicq, par Magnac-Bourg (Haute-Vienne).
 MURET (Eugène), vice-président de la Société d'Agriculture de la Haute-Vienne, 11, cours Vergniaud.
 ROMÉLIE (le baron Melchior DE LA), *, propriétaire, au château du Montjoffre, près Saint-Léonard.
 SAZERAT (Léon), *, fabricant de porcelaine, 18 faubourg Montjovis.

1878.

BERGER (Elie), A. 44, professeur au Lycée, 32, avenue de Toulouse.
 BLANCHAUD (Charles), à Monismes, par le Dorat (Haute-Vienne).
 *DUCHATEAU (Georges), notaire, à Bessines (Haute-Vienne).
 GOUTENÈGRE (Eug.), A. 44, ancien professeur au Lycée, 23, rue du Consulat.
 **LEROUX (Alfred), A. 44, archiviste de la Hte-Vienne, 48, faubourg de Paris.
 LEYGONIE, ingénieur hydrographe, 3, rue Neuve-de-l'Évêché.
 PROUFF, médecin-oculiste, 6, rue Sainte-Valérie.
 THÉZARD (Lucien), notaire, 8, rue Pont-Hérissou.

1879.

BELLANRE (Jules DE), propriétaire, au château de Puyjoubert, commune de La Geneytouse, par Saint-Léonard.
 LACHENAUD (Emile), entrepreneur, 7, avenue du Midi.
 LEGROS (Michel), pharmacien, 15, rue du Clocher.
 LÉPINAY (Gaston DE), maire de Lissac, au château de Moriolles, par Larche (Corrèze).
 MALEYERGNE DE LA FAYE, ancien juge suppléant près le tribunal civil de Limoges, 32, boulevard Victor Hugo.

1880.**MM.**

BOULLAND (Henri), docteur en médecine, 34, boulevard Victor Hugo.
 DEMENGEON (Emile), receveur de l'enregistrement, 13, cours Jourdan.
 *LAPORTE, docteur en médecine, à Bessines.
 MARBOUTY (Camille), négociant, 48, cours Gay-Lussac.

1881.

GEAY, architecte, inspecteur des bâtiments diocésains, 36, avenue de Juillet.
 MARIAUX (Paul), avocat, 9, boulevard de la Poste-aux-Chevaux.
 MERLIN-LEMAS (Abel), avoué près la Cour d'appel, 1, rue Léonard Limosin.

1882.

BRISSET-DESISLES, ancien magistrat, agent principal de la compagnie d'Assurances générales sur la vie, 11, avenue de Juillet.
 BOURDEAU DE LAJUDIE (André), lieutenant d'infanterie, à Bernay (Eure).
 CATHEO (Théodore DE), propriétaire, au château de Juillac, près Limoges.
 CHATARD (Emile), propriétaire, à Vicq, par Magnac-Bourg.
 NENEAT (André), 4, avenue Garibaldi.
 SAVODIN (Jules), 50, avenue de Juillet.
 TIXIER (Jules), architecte, 34, boulevard Gambetta.

1883.

BRUCHARD (Jean DE), avocat, 8, boulevard Montmailler.
 CHASSOUX, *, ancien préfet, 7, avenue de Juillet.
 DEGROND, *, ancien préfet, 9, place Denis Dussoubs.
 FOUGERAS-LAVERGNOLLE (Gaston), avocat, 24, boulevard de la Pyramide.
 LOUVET (André), avoué près la Cour, 13, boulevard Victor Hugo.
 MOUFLE (Léonard), avocat, rue de l'Observatoire.
 WOTTLING, A. (L), architecte, ancien directeur des travaux de la ville, 24, avenue Garibaldi.

1884.

DE BLETTERIE, docteur en droit, avoué près la Cour d'appel, 1, place d'Aine.
 BOURDEAU D'ANTONY, docteur en médecine, avenue Garibaldi.
 BRIGUEIL (Louis), *, ancien président du tribunal civil de Lyon, 2, boulevard de la Pyramide.
 BUISSON DE MASVERGNIER (Georges), 1, place Fontaine-des-Barres.
 COFFRE (l'abbé), secrétaire à l'Evêché.
 COURONNEL (comte DE), *, membre du Conseil général, à Magnac-Laval.
 DELCAIRE (Maurice), avoué près la Cour d'Appel, 3, rue Sainte-Valérie.
 DORAT (Hubert), *, ancien officier supérieur, 8, rue des Augustins.
 DUBOIS (Amand), A. (L), ancien inspecteur primaire, 3, avenue de Juillet.
 *GAUMY (l'abbé), curé de La Meyze (Haute-Vienne).
 GÉRARDIN (Albert), avocat, 14, avenue du Midi.
 GILBERT (A.), président du Tribunal civil, 27, avenue du Midi.

MM.

LABROUHE DE LABORDERIE (DE), avocat, à Flavignac.
 *LACOSTE (André), négociant, à Châteauponsac (Haute-Vienne).
 LAMY DE LA CHAPELLE (Auguste), avocat, 3, rue Montant-Manigne.
 LAMY DE LA CHAPELLE (Charles), avocat, 4, boulevard de la Pyramide.
 MAURAT-BALLANGE (Albert), avocat, 16, place du Champ-de-Foire.
 MAZARD fils, 16, boulevard de la Pyramide.
 DU MAZAUBRUN (Antoine), avoué près le Tribunal civil, 14, rue Turgot.
 *MOYNAT (l'abbé), supérieur du Petit-Séminaire du Dorat (Haute-Vienne).
 REDON (Joseph), 13, boulevard de Fleurus.
 SAZERAT (René), 2, rue Dalesme.
 TARDIEU (J.), négociant, 17, cours Bugeaud.

1888.

BERTHET (Alphonse), propriétaire, 19, boulevard Louis Blanc.
 BLEYNE (Louis), docteur en médecine, 4, rue d'Isly.
 BOUDET (Louis), 3, rue Sainte-Valérie.
 BOUCHERON (Edouard du), capitaine d'état-major, avenue Foucaud.
 GARRIGOU-LAGRANGE (Paul), secrétaire général de la Société Gay-Lussac, à l'Observatoire météorologique, 23, avenue Foucaud.
 GUYONNET, chef de district à la compagnie d'Orléans, avenue Saint-Eloi, maison Barny.
 MAIGNE (Léopold), banquier, 6, rue Pétiinaud-Beaupeyrat.
 PARADIS, entrepreneur de serrurerie, 6, rue des Charseix.

1886.

DEMARTIAL (André), avocat, rue Pétiinaud-Beaupeyrat, 17.
 FRAY-FOURNIER, chef de bureau à la Préfecture de la Haute-Vienne, rue de la Croix-Verte, 4.
 *LASSALLE, clerc de notaire, à Bellac.
 LEYMARIE (Camille), A. 4, conservateur de la Bibliothèque communale, membre correspondant du Comité des Sociétés des Beaux-Arts des départements, chemin des Ruchoux.

1887.

*CHARBONNIÉRAS (l'abbé), curé de Châteauneuf-la-Forêt.
 CORNÉJOULS (E.) O. *, I. P. 4, proviseur honoraire du Lycée du Versailles, rue Pétiinaud-Beaupeyrat, 33.
 DUBOIS (Joseph), avocat, faubourg Montmailler, 48.
 HERSANT (Edouard), directeur particulier de la compagnie d'assurances *la Providence*, 4, place Manigne.
 JUDICIS (Antoine), architecte, 13, rue Andeix-Manigne.
 LÉZAUD (Georges), propriétaire, 16, avenue du Midi.
 LÉZAUD (Maurice), directeur particulier de la compagnie d'assurances *la Foncière*, 16, avenue du Midi.
 MONTAUDON-BOUSSERESSE, *, ancien directeur de l'Enregistrement et des Domaines, administrateur de l'hospice, 48, avenue Garibaldi.
 RAMBAULT, professeur à l'Ecole normale primaire, ancienne route d'Aixe.
 VERGNIAUD (Camille), négociant, 4, avenue du Midi.

1888.**MM.**

GANY, sous-chef de bureau à la Préfecture, 12, boulevard de la Cité.

GÉLY (D.), imprimeur-typographe, 18, rue des Grandes-Pousses.

* LACHENAUD (Henri), étudiant, avenue du Midi.

TEXIER (Hubert), avocat, 2, boulevard de la Pyramide.

THOMAS-DURIS (René), docteur en médecine, à Eymoutiers (Haute-Vienne).

VANDENMARCO (Félix), commis principal des contributions, à Oradour-sur-Vayres (Haute-Vienne).

1889.

D'ABZAC, percepteur, à Rochechouart (Haute-Vienne).

BROUARD (Arsène), naturaliste, à Limoges, rue Porte-Panet.

CHARREYRON (Pierre), avocat, docteur en droit, boulevard de Fleurus.

DESBORDS (Charles), propriétaire au Mont-Rû, près Rancon (Haute-Vienne).

* École nationale d'Arts décoratifs de Limoges.

RAYNAUD, †, inspecteur d'assurances, vice-consul du Portugal, boulevard Victor Hugo.

MEMBRES HONORAIRES (1).**1852-1876.****MM.**

BRUNET (Joseph), O. ✱, avocat, ancien conseiller à la Cour de Paris, ancien sénateur, ancien ministre de l'Instruction publique, des cultes et des beaux-arts, 41, rue de Vaugirard, Paris.

DELOCHE (Maximin), C. ✱, membre de l'Institut, ancien chef de division au ministère du Commerce, 60, avenue de Gravelle, à Saint-Maurice (Seine).

ROUGERIE (Mgr), évêque de Pamiers.

1864-1869.

LAROMBIÈRE, G. ✱, Président de chambre à la Cour de Cassation, 16, rue d'Assas, Paris.

1867-1874.

DUBÉDAT, ✱, ancien conseiller à la Cour d'appel, à Toulouse.

1872.

TEISSERENC DE BORT, C. ✱, sénateur, ancien ambassadeur, ancien ministre du commerce, 89, avenue Marceau, Paris.

1874-1888.

CLARETIE (Jules), O. ✱, de l'Académie Française, administrateur du Théâtre Français, rue de Douai, 10, à Paris.

(1) Quand il y a deux dates, c'est la dernière qui indique l'année de la promotion au titre de membre honoraire.

1873-1888.

MM.

LASTYRIE (Comte Robert de), professeur d'archéologie à l'école des Chartes, 10 bis, rue du Pré-aux-Clercs, Paris.

1879.

DELISLE (Léopold), C. *, membre de l'Institut, administrateur général directeur de la Bibliothèque nationale, rue de Richelieu, Paris.

MEMBRES CORRESPONDANTS.**1848.**

MM.

** **BARDY** (Gustave), ancien conseiller à la Cour d'Appel, à Alger Mustapha-l'Agha, rue Michelet, 41.

1887.

CLÉMENT-SIMON, ancien procureur général, château de Bach, près Naves par Tulle (Corrèze).

1863.

LEMAS (Elie), I. P. , inspecteur d'Académie, à Tours.

1868.

COUSTIN DU MASNADAUD (le marquis de), au château de Sazerat, par Bénévnt (Creuse).

DEBORT (Gabriel), propriétaire, à Montaignet (Allier).

TANDEAU DE MARSAC, notaire, 14, place Dauphine, à Paris.

1867.

LALANDE (Philibert), rue Haute, à Brive.

1870-1878.

PICHON (François), avocat, 36, rue Carpenteyre, à Bordeaux:

1871-1874.

AUBÉPIN, archiviste du département du Cantal, à Aurillac.

1872.

DECOUX-LAGOUTTE, ancien magistrat, 16, route d'Angoulême, à Périgueux.

** **POULBRIÈRE** (l'abbé), directeur au Petit-Séminaire de Servièrès (Corrèze).

1874-1878.

** **RIVAIN** (Camille), archiviste aux Archives nationales.

1874-1888.

DEMARTIAL (Henri), procureur de la République, à Rouen.

MM.

Du BOYS (Emile), licencié en droit, 28, avenue de Tourville, Paris.

MABARET DU BASTY (Edouard), conservateur des hypothèques, à Sens (Yonne).

1876.

** BARBIER DE MONTAULT (Mgr), †, l. P. 4, prélat de la Maison de Sa Sainteté, 33, rue Saint-Denis, à Poitiers.

1877.

AUBUSSON DE SOUBREBOST (Edouard), propriétaire au château de Poinsoze, par Boussac (Creuse).

LAMBERTYK (le marquis DE), au château de Cons-la-Grandville, par Longuyon (Meurthe-et-Moselle).

MONTCHEUIL (Paul DE), château de Montcheuil, près Nontron (Dordogne).

MONTVALLIER (Paul DE), avocat, à Confolens (Charente).

PETIT-SÉMINAIRE d'Ajain (Creuse).

SAINT-MARC-GIRARDIN (Barthélemy), *, rue Bonaparte, 5, à Paris.

1878.

DAVID (Gaston), avocat, 33, rue de Caudéran, à Bordeaux.

DUJARRIC DESCOMBES, A. 4, licencié en droit, notaire au Grand-Brassac, par Montagnier (Dordogne).

MALEPLANE (Paul VEYRIER DE), percepteur à Château-Chinon (Nièvre).

MAZAUDOUIS (Philibert), notaire à Treignac (Corrèze).

1878-1884.

BONHOMME DE MONTÉGUT (Henri), ancien magistrat, aux Ombrais, près La Rochefoucauld (Charente).

BOSVIEUX (Paul), inspecteur de l'enregistrement, à Auch (Gers).

1879.

CIALIS (l'abbé), curé de La Souterraine (Creuse).

LIANCOGNE (DE), à Angoulême (Charente).

** THOMAS (Antoine-André), professeur à la Faculté des Lettres, 2, rue Roquelaine, à Toulouse.

1880.

LAROCHE, percepteur, à Tarbes (Basses-Pyrénées).

1881.

FOUGERAT (Joseph); sous-inspecteur de l'enregistrement, à Avesnes (Nord).

LACOMBE (Oscar), ancien archiviste du département de la Corrèze, à Tulle.

** MOLINIER (Emile), attaché au Musée du Louvre, 53, quai Bourbon, à Paris.

1881-1888.

GILBERT (l'abbé), curé d'Auzances (Creuse).

1862.**MM.**

BERTHOMIER, propriétaire, au château de Saint-Germain-Beaupré, par la Souterraine (Creuse).

GRELLET DE FLEURELLE, substitut du procureur de la République, à Lyon.

SENNEVILLE (DE), conseiller à la Cour des Comptes, 42, rue de Grenelle, à Paris.

1864.

DEPOIN, sténographe de la Chambre des Députés, rue Bonaparte, 62, à Paris.

RUBEN (Emile), libraire, à Charleville (Ardennes).

DEMARTIAL (Octave), conseiller à la Cour d'appel, 5, rue Lebasclé, à Poitiers.

1864-1868.

CHARBONNIER, docteur en médecine à la Roche-Posay (Vienne).

1868.

HECQUART (Arthur), au château de Vost, par Aigurande (Indre).

THÉZARD (Philippe), ingénieur civil, rue de Chazelles, 32.

TOUMIEUX (Zénon), notaire, à Royère (Creuse).

1866.

**** CHAMPEVAL (Jean-Baptiste)**, avocat, à Figeac (Lot).

1867.

FAURE D'AUBEC (Mlle), rue Sainte-Anne, 5, à Toulouse.

1869.

BELLET, instituteur communal, à Saint-Maurice, par La Souterraine (Creuse).

**** FAGE (Emile)**, , vice-président du conseil de Préfecture de la Corrèze, président de la Société des Lettres, Sciences et Arts de Tulle.

GENESTEIX (François-Emmanuel-Fresne), rue Mont-Gautier, 8, à Poitiers (Vienne).

LÉZAUD (Georges), *, ancien magistrat, avocat à Chambon-sur-Voueize (Creuse).

MAZET (Abel), architecte, à Paris, boulevard des Batignolles, 26.

**** RUPIN (Ernest)**, , président de la Société scientifique et historique de la Corrèze, à Brive.

TERRES (Emile DES), inspecteur de la Compagnie d'Assurances générales, rue de l'Est, 30, à Poitiers (Vienne).

Etablissements auxquels la Société envoie ses publications :

Ministère de l'Instruction publique, à Paris.

Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, à Paris.

Bibliothèque communale de Limoges.

Archives départementales de la Haute-Vienne.

Grand-Séminaire de Limoges.

Ecole normale d'Instituteurs, à Bellevue, près Limoges.

LISTE

DES SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

Aisne :

Société Historique et Archéologique de Château-Thierry.
Société Archéologique, Historique et Scientifique de Soissons.

Algérie :

Société Historique algérienne, à Alger.
Société Archéologique de la province de Constantine.
Académie d'Hippone, à Bône.

Allier :

Société d'Emulation de l'Allier, à Moulins.

Aube :

Société Académique de l'Aube, à Troyes.

Aveyron :

Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron, à Rodez.

Bouches-du-Rhône :

Académie des Sciences de Marseille.
Société de Statistique de Marseille.
Académie des Sciences, Agriculture, Arts et Belles-Lettres d'Aix.

Charente :

Société Archéologique et Historique de la Charente, à Angoulême.

Charente-Inférieure :

Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis, à Saintes.

Cher :

Société des Antiquaires du Centre, à Bourges.

Corrèze :

Société des Lettres, Sciences et Arts de la Corrèze, à Tulle.
Société Scientifique, Historique et Archéologique de la Corrèze, à Brive.

Côte-d'Or :

Académie des Sciences, arts et Belles-Lettres, à Dijon.

Creuse :

Société des Sciences naturelles et archéologiques de la Creuse, à Guéret.

Dordogne :

Société Historique et Archéologique du Périgord, à Périgueux.

Doubs :

Société d'Emulation du Doubs, à Besançon.

Eure-et-Loir :

Société Dunoise, à Châteaudun.

Finistère :

Société Académique de Brest.

Gard :

Académie du Gard, à Nîmes.

Garonne (Haute-) :

Académie des Jeux Floraux, à Toulouse.

Société Archéologique du Midi de la France, à Toulouse.

Gironde :

Société Archéologique de Bordeaux.

Hérault :

Académie des Sciences et Lettres, à Montpellier.

Revue des Langues Romanes de Montpellier.

Ille-et-Vilaine :

Société Archéologique, à Rennes.

Indre :

Rédaction de la *Revue du Centre*, à Châteauroux.

Indre-et-Loire :

Société Archéologique de Touraine, à Tours.

Société française d'Archéologie pour la conservation et la description des monuments, à Tours.

Isère :

Académie Delphinale, à Grenoble.

Landes :

Société de Borda, à Dax.

Loir-et-Cher :

Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois, à Vendôme.

Loire :

Société d'Agriculture, Industrie, Sciences, Arts et Belles-Lettres, à Saint-Etienne.

Loire-Inférieure :

Société Archéologique, à Nantes.

Loiret :

Société Archéologique de l'Orléanais, à Orléans.

Lot :

Société des Etudes Littéraires, Scientifiques, Artistiques du Lot, à Cahors.

Lot-et-Garonne :

Société d'Agriculture, Sciences et Arts, à Agen.

Maine-et-Loire :

Société d'Agriculture, Sciences et Arts de **Maine-et-Loire**, à **Angers**.

Marne :

Société Archéologique, à **Châlons-sur-Marne**.

Académie des Lettres, Sciences et Arts, à **Reims**.

Meurthe-et-Moselle :

Académie de Stanislas, à **Nancy**.

Morbihan :

Société Polymathique du **Morbihan**, à **Vannes**.

Nord :

Société des Sciences, de l'Agriculture et des Arts, à **Lille**.

Oise :

Société Académique d'Archéologie, Sciences et Arts, à **Beauvais**.

Comité Archéologique, à **Senlis**.

Pas-de-Calais :

Académie des Sciences, Lettres et Arts d'**Arras**.

Société Académique, à **Boulogne-sur-Mer**.

Société des Antiquaires de la **Morinie**, à **Saint-Omer**.

Puy-de-Dôme :

Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts, à **Clermont-Ferrand**.

Pyrénées (Basses-) :

Société des Sciences, Lettres et Arts, à **Pau**.

Rhône :

Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts, à **Lyon**.

Saône-et-Loire :

Académie des Sciences, Agriculture, Arts et Belles-Lettres, à **Mâcon**.

Société Eduenne, à **Autun**.

Sarthe :

Société Historique et Archéologique du **Maine**, au **Mans**.

Savoie :

Société Savoisienne d'Histoire et d'Archéologie, à **Chambéry**.

Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de **Savoie**, à **Chambéry**.

Savoie (Haute-) :

Société Florimontane, à **Annecy**.

Seine :

Société des Antiquaires de **France**, à **Paris**.

Société Française de Numismatique et d'Archéologie, à **Paris**.

Seine-et-Marne :

Société Historique et Archéologique du **Gatinais**, à **Fontainebleau**.

Seine-et-Oise :

Société Archéologique de **Rambouillet**.

Seine-Inférieure :

Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts, à **Rouen**.

Sèvres (Deux-) :

Société de Statistique, Sciences et Arts du département des **Deux-Sèvres**, à **Niort**.

Somme :

Société des Antiquaires de Picardie, à Amiens.

Académie des Sciences, Belles-Lettres, Arts, Agriculture et Commerce, à Amiens.

Tarn-et-Garonne :

Société Archéologique de Tarn-et-Garonne, à Montauban.

Var :

Société d'Etudes Scientifiques et Archéologiques, à Draguignan.

Académie des Arts du département du Var, à Toulon.

Vienne :

Société des Antiquaires de l'Ouest, à Poitiers.

Vienne (Haute-) :

Société d'Agriculture, Sciences et Arts, à Limoges.

Société Gay-Lussac, à Limoges.

Yonne :

Société des Sciences Historiques et Naturelles de l'Yonne, à Auxerre.

Société Archéologique, à Sens.

Belgique :

Académie Royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique, à Bruxelles.

Académie royale d'Archéologie d'Anvers.

Etats-Unis d'Amérique :

Société Smithsonianne, à Washington.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
L'abbé Vitrac, notice biographique et bibliographique, par M. l'abbé ARBELLOT.	1
Les croix de plomb placées dans les tombeaux en manière de <i>pitacium</i> , par Mgr X. BARBIER DE MONTAULT.	23
L'école monastique d'orfèvrerie de Grandmont et l'autel majeur de l'église abbatiale, notice accompagnée des deux inventaires les plus anciens du Trésor (1496-1515), par M. Louis GUIBERT.	81
Les Jean Limosin, émailleurs, par M. Louis BOURDERY.	99
Etude historique et bibliographique sur Geoffroy de Vigcois, par M. l'abbé ARBELLOT.	135
Biographies limousines et marchaises (le président Chorllon, — J.-B. Tripon, — Léonard Albert, — Emile Grignard, — Auguste Bosvieux), par M. Alfred LEROUX.	163
Lettres inédites de Marc-Antoine Muret et documents le concernant, transcrits aux archives de Mantoue et de Rome, par A. BERTOLOTTI, archiviste de l'État à Mantoue.	191
Peintures murales de l'église de Saint-Victurnien, par M. Louis GUIBERT.	205
La bibliothèque de la Société archéologique et historique du Limousin. Catalogue : — I. Ouvrages à figures, cartes et plans ; — II. Ouvrages imprimés antérieurs à la Révolution, — par M. Alfred LEROUX.	215
Quelques procès limousins aux Grands-Jours de 1451, par M. René FAGE.	227
Testament de messire Charles, comte des Cars — 20 mars 1625. — Communiqué par M. J.-B. CHAMPEVAL.	229

	Pages.
Note relative aux enclaves poitevines de la Marche et du Limousin, communication de M. G. BERTHOMIER.....	235
L'histoire du Limousin dans les publications allemandes, par M. Alfred LEROUX.....	237
La Vierge ouvrante de Boubon, par M. l'abbé A. LECLER.....	241
Inventaire du testament de Saint-Yrieix, par Mgr X. BARBIER DE MONTAULT.....	247
L'Agnus Dei du clocher de Saint-Léonard, par M. l'abbé A. LECLER.....	257
Biographies limousines et marchaises (Léonard Albert, — J.-B. Tripon, — Emile Grignard, — Auguste Bosvieux, — Jean et Léonard Bandel, — François Marvaud), par M. Alfred LEROUX.....	261
— — Auguste de Larouverade, par M. René FAGE...	285
— — La famille de l'abbé Nadaud, par M. Louis GUIBERT.....	296
Un prétendu portrait de Marc-Antoine Muret, par M. Emile Du Boys.....	301
La bibliothèque d'Auguste Bosvieux, par M. Paul DUCOURTIEUX.....	302
Aperçu des Archives actuelles, privées ou publiques, de la Corrèze, par M. J.-B. CHAMPEVAL.....	317
Bibliothèque de la Société archéologique et historique du Limousin : Catalogue : — III. Manuscrits, par M. Alfred LEROUX.....	335
Livre des miracles de Saint-Martial, texte latin inédit du ^{ix} e siècle, publié par M. l'abbé ARBELLOT.....	339
Documents historiques sur Eymoutiers, publiés par M. Joseph DUBOIS.....	377
Le testament du neveu de Muret, communication de M. J.-B. CHAMPEVAL.....	447
Les poètes Limousins jugés par Baluze : lettre inédite à François d'Aguesseau, alors âgé de quatorze ans (1682), communication de M. Emile Du Boys.....	452
Nomination de deux régents à La Souterraine, par une assemblée de communauté (1741), communication de M. BELLET.....	456
Monuments historiques. Rapport de M. Louis GUIBERT au nom de la Commission chargée de présenter des propositions en vue de l'application de la loi du 30 mars 1887.....	458
Mélanges, par M. Alfred LEROUX.....	484
Chronique : Nantiat, par M. l'abbé A. LECLER.....	496
— Limoges, par M. Paul DUCOURTIEUX.....	499
Essai d'inventaire général historique et critique de l'œuvre des anciens peintres émailleurs de Limoges, par MM. Louis BOURDERY et Émile LACHENAUD. — Circulaire, questionnaire et modèles de réponses.....	506

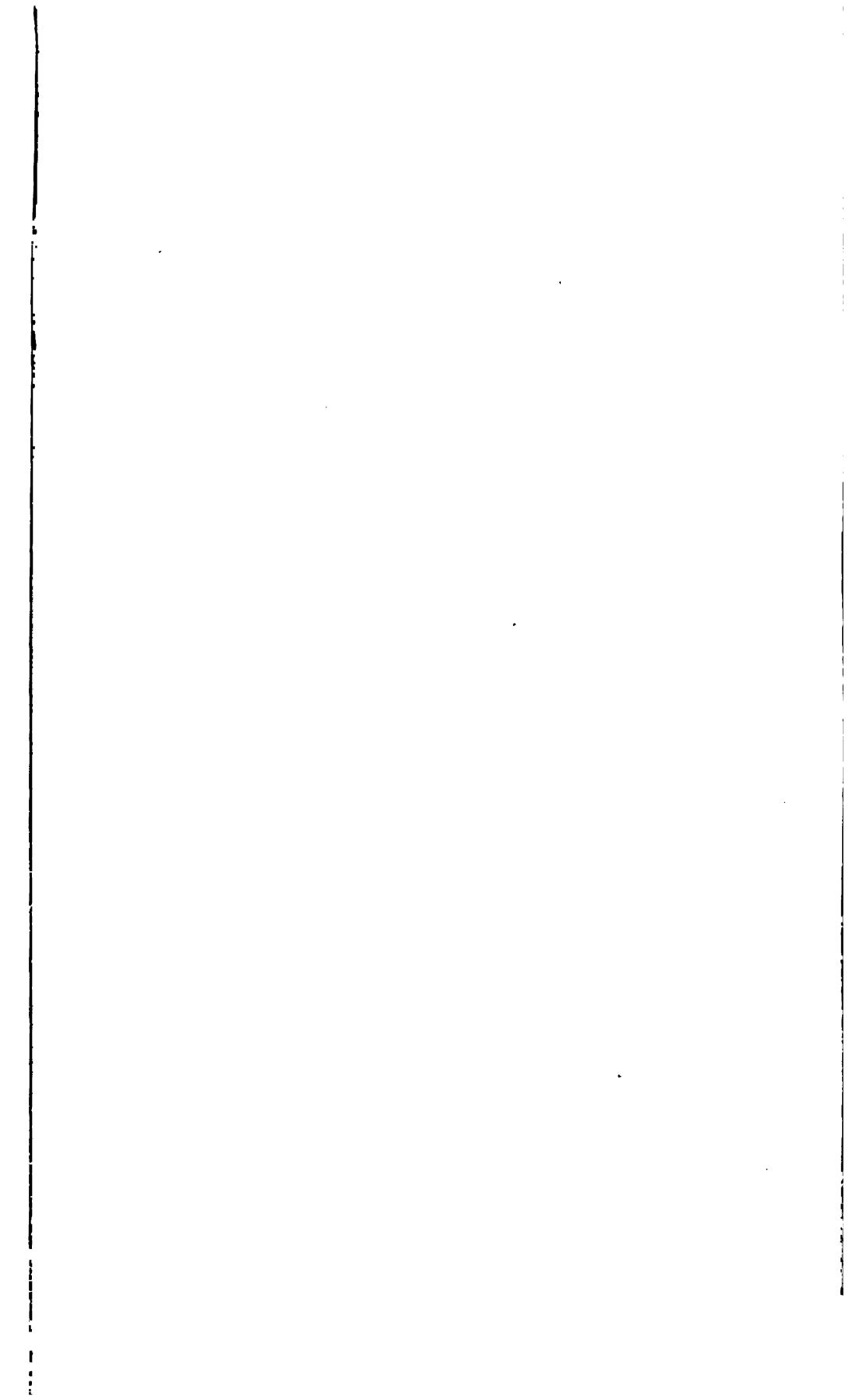
PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

	Pages.
Séance du 25 janvier 1887.	512
— du 1 ^{er} mars 1887.	516
— du 29 mars 1887.	518
— du 26 avril 1887.	519
— du 27 mai 1887.	524
— du 28 juin 1887.	526
— du 26 juillet 1887.	528
— du 30 août 1887.	529
— du 25 octobre 1887.	531
— du 29 novembre 1887.	533
— du 27 décembre 1887.	535
Liste des Membres de la Société au moment de la publication du Bulletin.	538
Liste des Sociétés correspondantes.	548

PLANCHES

	Pages.
Saint Ignace de Loyola, émail de Jean II Limosin (collection E. Davoust, à Orléans), dessin de M. Louis BOURDERY.	99
Peinture du rétable de l'église de Saint-Victurnien, dessin de M. Louis GUIBERT.	205
La Vierge ouvrante de Boubon, face et intérieur, dessin de M. Louis BOURDERY.	241
Objets provenant de la boule du clocher de Saint-Léonard : <i>Agnus dei</i> émaillé et vase en cristal, dessin de M. Louis BOURDERY.	257
Plan de l'ancienne basilique de Saint-Martial, d'après l'abbé LEGROS	339
Collégiale d'Eymoutiers (Saint-Étienne), planche extraite de <i>l'Art monumental en Limousin</i> , ouvrage en préparation, par M. Jules TIXIER.	377





14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED
LOAN DEPT.

RENEWALS ONLY—TEL. NO. 642-3405

This book is due on the last date stamped below, or
on the date to which renewed.

Renewed books are subject to immediate recall.

DEC 11 1968 2 4

RECEIVED

JAN 22 '69 - 2 PM

LOAN DEPT.

MAR 11 1969 2 3

RECEIVED

MAR 6 '69 - 5 PM

LOAN DEPT.

AUG 18 1975 2 9

REC. CIR. FEB 4 '77

NRLF LIBRARY USE FEB 22 '90

LD 21A-88m-5 '68
(J401s10)476B

General Library
University of California
Berkeley

GENERAL LIBRARY - U.C. BERKELEY



8000347799

